

REVUE

CRITIQUE ET RÉTROSPECTIVE

DE LA MATIÈRE MÉDICALE

HOMŒOPATHIQUE.

REVUE
CRITIQUE ET RÉTROSPECTIVE
DE LA
MATIÈRE MÉDICALE
HOMŒOPATHIQUE,

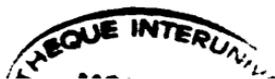
Par une société de Médecins et sous la direction
DE MM. LES DOCTEURS CHARGÉ, PÉTROZ ET ROTH.

In certis unitas,
In dubiis libertas,
In omnibus caritas.

CINQUIÈME VOLUME.

A PARIS,
CHEZ J. B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17.
A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET.

1842



REVUE

DE LA

MÉDECINE SPÉCIFIQUE.

Sur l'action du lycopode,

Par le docteur ARNOLD.

Les médecins qui cultivent la médecine spécifique sont loin d'être d'accord sur l'action de ce médicament ; c'est ce qui me décide à publier quelques observations sur ses effets.

Aux assertions contradictoires sur le lycopode appartiennent celles de *Wurm*, de *Trinks* et de *Kammerer*. — Le docteur *Wurm* assure qu'il n'en a jamais rien obtenu, qu'il l'ait donné à petites ou à fortes doses, depuis quelques globules de la 30^e dilution jusqu'à une demi-once et plus. Il n'a pas été plus heureux en en prenant lui-même, et cela pendant des jours (voyez notre *Revue*, vol. I, p. 277). — Le docteur *Trinks*, dans ses observations sur le travail de *Wurm*, partage son opinion jusqu'à un certain point, et dit que toutes les fois qu'il a donné ce médicament, soit à des malades, soit à des personnes bien portantes, il ne l'a vu provoquer que des effets bien peu intenses et très-peu étendus, bien qu'il l'ait employé à différentes doses. Sous la forme de teinture et à fortes doses, il en a, il est vrai, obtenu des services dans les maladies chroniques des reins, de la vessie, dans les spasmes de la vessie des enfans et des adultes, et dans la phthisie pulmonaire; mais, dans d'autres maladies, nommément

dans celle du bas-ventre, dans les affections du foie, les constipations atoniques, les flatuosités, il lui a-toujours fait défaut. Il ne l'a pas vu produire le moindre effet dans les états hydropiques provenant d'une affection organique du bas-ventre (*Hygea*, vol. XIII, p. 161-162). — Le docteur *Kammerer*, au contraire, affirme qu'on verra *Lycopodium* 30, si l'on a la patience d'en attendre les effets, provoquer chez les personnes débiles, au bout de dix, quatorze ou vingt jours, des selles diarrhéiques, un état fébrile, un froid intérieur, une horripilation à travers tout le corps, ou seulement à travers certaines parties, et aussi de la chaleur et une sensation d'ardeur à la face, avec congestion vers la tête qui devient d'un rouge foncé, et battemens dans toutes les veines. (*Hygea*, vol. XI, p. 295-296.)

Ces contradictions de médecins estimables ne sont guère propres à inspirer une grande confiance dans le lycopode. On pourrait révoquer en doute les assertions de *Kammerer*, avec d'autant plus de raison que les phénomènes qu'il signale ont été observés chez des personnes débiles, et pouvaient être causés par d'autres influences. De pareils accidens se présentent en effet dans un espace de dix à vingt jours chez des sujets d'une constitution faible, sans qu'ils aient pris de médicament.

Les observations que je publie sont toutes des plus récentes. Je les choisis, parce que j'ai chaque cas encore parfaitement présent à la mémoire, en sorte que je puis les décrire tous minutieusement. Je me suis servi de la teinture, obtenue par une digestion de huit jours, d'une partie de pollen de lycopode dans dix parties d'alcool rectifié (1).

Monsieur W..., vieillard de soixante-seize ans, robuste, pléthorique, bon vivant, aimant assez à boire un verre de vin, et ayant presque toute la journée la pipe à la bouche, était, par état, obligé de passer la plus grande partie de la journée assis devant un bureau, mais du reste il menait une vie active et quelquefois même il faisait beaucoup d'efforts physiques. Quelquefois aussi, il était obligé de parler long-temps. Quoiqu'il eût beaucoup de sang, ainsi que l'annonçait son visage rouge, il n'avait jamais souffert ni de la goutte, ni

(1) Rau attribuait l'inefficacité du lycopode à la pellicule qui enveloppe ses grains, et qui doit être brisée par la trituration.

des hémorroïdes. La maladie dont il était depuis long-temps attaqué chaque année, surtout au printemps et en automne, était un fort catarrhe avec sécrétion très-abondante de salive pendant quelques semaines ordinairement. Il se sentait ensuite le corps beaucoup plus libre, surtout la poitrine. Il y avait huit ans qu'il lui était venu une excroissance verruqueuse de couleur brune, à l'aile droite du nez; ou plutôt une verrue plate, qu'il avait à cette place depuis long-temps, s'était élevée et fendue, puis elle s'était couverte d'une croûte foncée qui était tombée de temps en temps et toujours avec perte d'un peu de sang. L'excroissance avait considérablement diminué l'année précédente, sans toutefois avoir jamais causé de douleurs.

Il y avait trois ans que le malade avait versé, et cette chute avait eu pour résultat une forte tuméfaction du côté gauche. C'était la jambe gauche qui avait été enflée le plus long-temps, et il lui en était resté, après la guérison, une tumeur et une plaie à la jambe gauche, nommément autour et au-dessus des chevilles, surtout de la cheville extérieure. Lorsqu'il se mit entre mes mains, la tumeur avait le caractère de l'œdème; elle était plus forte le soir que le matin, et les veines étaient un peu dilatées. La peau avait une couleur brune à la cheville extérieure et aux alentours; au-dessous de cette cheville était une place d'où coulait constamment une matière lymphatique, aqueuse. Cette matière en séchant formait une croûte qui, lorsqu'elle devenait épaisse, causait de fortes douleurs. Les douleurs consistaient en brûlemens et en prurit; le malade éprouvait aussi par momens des élancemens profonds et quelquefois une térébration. Pour détacher la croûte, on avait recours à des cataplasmes qui ne faisaient cependant qu'augmenter les douleurs. Les cataplasmes que le malade supportait le moins étaient ceux où il entraient de la camomille ou de la ciguë. Sa femme avait eu enfin l'idée d'y appliquer du taffetas d'Angleterre. Les croûtes s'étaient amollies et détachées sans exacerbation des douleurs; mais elles n'avaient pas tardé à se reformer, le malade ne pouvant supporter le taffetas lorsque les croûtes étaient tombées et que la plaie venait en contact immédiat avec lui. Des onguens de différentes espèces, de la graisse douce, de l'onguent de Saturne, ne purent pas se supporter davantage, parce qu'ils augmentaient l'irritation locale. Tous les moyens employés ne produisant

rien, et quelques-uns exacerbant l'état, le seul parti qu'il resta à prendre, ce fut de détacher les croûtes lorsqu'elles avaient acquis une certaine épaisseur, au moyen de taffetas d'Angleterre. Il coulait alors de la plaie, qui causait un prurit pénible, une matière telle que nous l'avons décrite, et qui reformait la croûte en quelques jours. Les douleurs du pied troublaient les nuits du malade, et l'enflure de la jambe rendait le mouvement difficile au point qu'il ne pouvait plus sortir du logis. Cet état avait exercé une fâcheuse influence sur son moral. Il était de mauvaise humeur, inquiet, ce à quoi contribuait encore la diminution de l'excrétion des urines depuis quelque temps. Il craignait une hydropisie. Un fait remarquable encore, c'est que depuis six mois il souffrait moins de son catarrhe. La soupe et les autres alimens simples lui plaisaient, mais le vin, le café et le tabac lui répugnaient. Sa mémoire était un peu affaiblie dans les derniers temps, quoiqu'il fût toujours en état de travailler, mais il se livrait à ses occupations avec moins de facilité et de plaisir toutefois. Enfin depuis quelque temps il pouvait quitter ses lunettes pour écrire.

Je donnai *tinctura lycopodii*, une goutte tous les deux jours. Au bout de dix jours, c'est-à-dire après la cinquième dose, l'enflure du pied avait diminué, la douleur était beaucoup moindre, le malade pouvait se promener sans effort, et le sommeil n'était plus troublé par le prurit pénible et le brûlement du pied. En même temps, l'excrétion de l'urine devint plus fréquente et plus abondante. Il y avait quelquefois deux ou trois selles en bouillie par jour, tandis qu'auparavant le malade avait chaque jour une selle normale, non liquide. — Je prescrivis de laisser entre les doses des intervalles de quatre à six jours. Le pied sécha entièrement; il ne causait plus de douleur. C'était à peine si l'on apercevait une trace de l'enflure, et si une couleur un peu foncée de la peau indiquait la place de la plaie et de ses alentours; encore cette teinte avait-elle pâli. Appétit et sommeil très-bons. M. W... boit de nouveau avec plaisir son verre de vin; il fume toute la journée, et il a recouvré tout son ancien enjouement, toute son ardeur pour le travail.

J'ai vu plusieurs fois les évacuations d'urine augmenter, comme dans ce cas, après la teinture du lycopode. C'est ce qui a lieu nommément lorsque la sécrétion est diminuée par la maladie, et lorsqu'il

existe un état œdémateux ou hydropique, auquel répond le lycopode. J'ai vu aussi quelquefois un besoin d'uriner avec diminution de la sécrétion de l'urine se déclarer pendant l'usage de ce moyen. C'est ce qui est arrivé, par exemple, dernièrement encore, chez un homme âgé qui, atteint d'affections gastrique et hémorrhoidale, souffrait surtout d'une sécrétion augmentée et altérée des membranes muqueuses des organes de la digestion et de la respiration, et qui excréta depuis long-temps déjà une très grande quantité d'urine claire. Je lui fis prendre chaque jour une goutte de teinture de lycopode, qui produisit quelque amélioration dans la sécrétion muqueuse. Dès la seconde dose, il se déclara une pression sur les voies urinaires, avec diminution notable de la sécrétion de l'urine.

Je vais raconter un cas où, pendant l'usage du lycopode, il s'est manifesté des symptômes très-remarquables. Quoique je ne sache pas à quelle autre influence les attribuer, je ne veux pas cependant les donner positivement pour les effets de ce médicament; car je n'aime pas trop à m'appuyer sur des observations isolées, surtout lorsqu'elles tendent à établir une règle.

Une dame de soixante ans, grêle, encore robuste dans ses jours de santé, et vive dans ses mouvemens, est le sujet de cette observation. Le plus souvent elle était gaie et bien portante, seulement elle était sujette à des congestions vers la tête et à de fréquens épistaxis qui la prenaient ordinairement le matin au lever. Cependant elle ne perdait qu'un peu de sang rose. Elle remarquait en outre depuis quelques années autour des chevilles une légère enflure qui augmentait tous les soirs, sans l'incommoder d'ailleurs beaucoup dans ses fréquentes promenades.

Cette dame avait passé l'été dernier en Angleterre, où elle s'était fort bien portée, se promenant beaucoup au grand air, sans s'en sentir très-fatiguée. Seulement il s'était déclaré dans les pieds un prurit et un brûlement désagréables qu'elle n'avait jamais éprouvés auparavant, mais qui toutefois ne l'empêchaient pas de beaucoup marcher. De retour en automne, elle ne se ressentit nullement des suites du mal de mer qui l'avait beaucoup fait souffrir. Pendant plusieurs semaines elle se porta bien, à l'exception des épistaxis plus fréquents et plus abondans. Ils cessèrent tout-à-coup sans remèdes et

sans cause connue, et dès cet instant la santé fut dérangée. Il se manifesta principalement une pression très-pénible vers les chevilles, lesquelles enflèrent davantage. En même temps se montra à l'articulation du pied gauche, au-dessus de la cheville extérieure, une plaie rouge bleu, douloureuse. Les veines de la peau étaient aussi fortement développées aux deux extrémités, surtout aux articulations des pieds et aux alentours. L'état empirait par la marche, et le soir. La malade souffrait moins en repos, le matin, et lorsqu'elle tenait le pied dans une position horizontale. Diminution rotable de l'appétit. Abattement, moins d'enjouement, plus de propension au sommeil, nuits moins paisibles qu'auparavant. L'urine n'avait subi aucun changement particulier, quant à la quantité, mais elle déposait un épais sédiment muqueux rouge-jaune.

J'administrai *pulsatilla* 1/20 de goutte de l'essence. La malade se sentit singulièrement soulagée; mais, la dose ayant été répétée au bout de vingt-quatre heures, la pression vers les pieds augmenta à un degré inconnu jusque-là. Quelques jours après, il y eut un peu de soulagement, mais sans amélioration essentielle. Je donnai le soir deux gouttes de *tinctoria lycopodii*. La malade s'endormit d'un sommeil paisible, mais elle s'éveilla à l'entrée de la nuit avec une céphalalgie frontale. A quatre heures du matin, cette céphalalgie atteignit à un très-haut degré, et il s'y joignit un fort vertige, ainsi qu'une grande anxiété, de l'agitation, des envies de vomir. Au bout d'une heure, la malade vomit un peu de mucosité au milieu de violents efforts. En même temps, pression continuelle sur la vessie, mais évacuation d'urine peu copieuse. En outre, grande irritabilité, abattement excessivement pénible et répugnance à parler. La malade, qui comparait son état au mal de mer, l'attribuait au médicament qu'elle avait pris le soir, ne sachant trop ce qui aurait pu l'incommoder ainsi. Ce malaise disparut peu à peu sans médicament, à l'exception de l'irritabilité et de l'abattement: mais il ne resta pas sans effet salutaire sur la maladie. Au bout de quelques jours, l'enflure des pieds avait déjà diminué, ainsi que la pression. La malade reçut encore plusieurs doses de soufre et de baryte, et fut parfaitement guérie en quelques semaines.

Je désire vivement que d'autres médecins publient leurs observa-

tions sur le lycopode, qu'elles soient en sa faveur ou non, afin que nous sachions à quoi nous en tenir au sujet de cette substance.

(*Hygea*, vol. XVI, cah. 4, p. 308.)

Pathogénésie de l'iode (1),

Par le docteur DE MOOR, d'Aloste, en Belgique.

§ I. Propriétés.

L'iode appartient à la grande série des métalloïdes, et il occupe parmi ceux-ci un rang élevé comme principe électro-négatif. Il se combine avec un grand nombre d'autres corps, tels que le chlore, le brome, le soufre, le phosphore, etc., et avec presque tous les métaux, qui forment une série de composés fort importants, mais dont ce n'est pas ici le lieu de parler.

L'iode est solide, d'une couleur brune, d'une saveur âcre, d'une odeur forte et désagréable; il se cristallise facilement; ses cristaux sont le plus souvent octaédriques; ils possèdent l'éclat métallique; presque toujours l'iode se présente sous la forme de lames cristallisées; sa densité est de 4,95.

L'iode est très-volatil; à l'air, à la température ordinaire, il répand des vapeurs jaunes, et finit par disparaître complètement. Il fond à 107°, et se réduit en gaz à 175°—180°; ses vapeurs ont une couleur violette magnifique; de là le nom d'iode (*ιωδην*), que M. Gay-Lussac lui a donné. Cette vapeur est très-dense, elle pèse 8,716. Il est peu soluble dans l'eau, à laquelle il communique une couleur jaune; la dissolution en contient à peu près $\frac{1}{7000}$ de son poids; cette eau, chargée d'iode, se décompose, soit à la lumière, soit par la chaleur: il se forme des acides iodique et hydriodique. Il tend à décomposer les matières organiques, en leur enlevant leur hydrogène, et se transforme en acide hydriodique; il se combine aussi avec quelques-unes. Sa combinaison la plus importante est celle avec l'amiidon, avec lequel il forme une couleur bleue plus ou moins foncée. C'est ce caractère qui nous fait reconnaître la présence de l'iode.

(1) Comparer avec le mémoire sur le iode, par le docteur Lobethal, dans le troisième volume de notre *Revue*, p. 113.

§ II. *Préparation.*

Un grain d'iode en poudre se prépare comme tout autre médicament anti-psorique. Comme l'iode est susceptible de s'altérer quand il est mêlé au sucre de lait, on fera mieux de ne pas le préparer par la trituration, mais d'en faire une teinture alcoolique avec vingt parties d'alcool sur une d'iode.

§ III. *Action de l'iode sur l'homme bien portant.*

Respirées pendant quelques instans, les vapeurs de l'iode produisent ordinairement de l'irritation à la gorge et de la toux. Deux fois elles ont causé à M. Chevallier de violentes coliques. Raspail n'en a ressenti d'autre incommodité qu'un goût désagréable dans l'arrière-bouche (*Diction. univ. de mat. méd.*, t. III, p. 627), et Lugol a remarqué que les vapeurs qui s'exhalent des bains iodés sont susceptibles de causer une irritation plus ou moins vive des yeux, du nez, du pharynx et des bronches, avec céphalalgie, engourdissement des membres supérieurs, et même une sorte d'ivresse de courte durée, qu'il nomme iodique. (*Mém. sur l'emploi des bains iodurés*, p. 33.)

Appliqué sur la langue à la dose d'un grain, l'iode a causé à MM. Guersent et Blerche une sensation piquante fort désagréable et un sentiment d'ardeur très-pénible dans la gorge, après l'avoir avalé. Un afflux considérable de salive et un crachotement incommode en furent d'ailleurs les seules conséquences ultérieures.

M. Magendie avala lui-même une cuillerée à café de teinture d'iode sans autre inconvénient qu'une saveur désagréable, qui se maintint pendant plusieurs heures, et se dissipa ensuite peu à peu. (*Formulaire*, p. 217, 9^e édit.)

M. Orfila, ayant pris quatre grains d'iode à jeun, ressentit sur-le-champ une constriction et une chaleur à la gorge qui durèrent un quart d'heure; il vomit ensuite des matières liquides, jaunâtres, dans lesquelles on pouvait aisément reconnaître l'iode ingéré. Le lendemain, au matin, il avala six grains de cette substance: aussitôt après, chaleur, constriction à la gorge, nausées, éructations, salivation et épigastralgie; au bout de dix minutes, vomissemens bilieux assez

abondans, coliques légères, qui durèrent pendant une heure, et cédèrent à deux lavemens émolliens. Le pouls, qui ne donnait avant l'expérience que soixante-dix pulsations par minute, devint plus fréquent, et s'éleva à quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix pulsations; il était aussi plus développé. La respiration s'exerçait assez librement. « De temps en temps, cependant, dit M. Orfila, il me semblait, dans le moment de l'inspiration, que j'avais à vaincre une grande résistance pour parvenir à amplifier la poitrine; la chaleur de la peau me paraissait un peu plus forte qu'à l'ordinaire: l'urine, peu colorée, se comportait avec les réactifs chimiques, comme celle que j'avais rendue avant l'introduction du poison. Une abondante boisson d'eau de gomme et des lavemens émolliens firent disparaître tous ces symptômes, et le lendemain je n'éprouvais qu'une légère fatigue. » (*Traité des Poisons*, t. I, p. 295, 1^{re} édit.)

Suivant Coindet (*Bibl. univ. de Genève*, t. XIV, p. 190), cette substance, prise à doses convenables, donne du ton à l'estomac, excite l'appétit, n'agit ni sur les selles, ni sur les urines, ne provoque pas les sueurs, mais porte son action directement sur le système reproducteur, et surtout sur l'utérus. M. Kolley (*Journ. compl.*, t. XVII, p. 311) de Breslau, qui l'a expérimenté long-temps sur lui-même, dit n'avoir observé d'augmentation ni dans les déjections alvines, ni dans les urines, ni dans les sueurs; les désirs vénériens ne s'accrurent pas non plus; il ne maigrit point, ne ressentit pas de douleurs d'estomac, et n'eut qu'un peu moins d'appétit et une légère diarrhée lorsqu'il prit quarante gouttes de teinture à la fois. D'après le docteur Jøerg, de Leipzig, l'effet positif de la teinture d'iode, administrée depuis la dose d'une goutte jusqu'à dix-huit, dans une demi-once d'eau, consiste dans une excitation de tout le canal alimentaire. Elle semble agir, dit-il, sur les parois des intestins, à la manière d'une salive et d'un fluide pancréatique de bonne nature, mais qui seraient très-concentrés. De là, chez les personnes saines, la saveur saline dans la bouche, l'augmentation de la sécrétion salivaire, la soif, l'appétit augmenté, les mouvemens sensibles des intestins, les tranchées légères, l'évacuation de flatuosités et de matières fécales. Mais cet effet excitant se transmet aussi, comme cela arrive pour toutes les substances qui augmentent considérablement l'activité du

canal intestinal. De là la pesanteur et les douleurs gravatives de la tête, qui se font sentir tantôt sur un point, tantôt sur un autre. L'iode augmente aussi l'afflux du sang vers la trachée-artère et les poumons, et met les organes dans un état voisin de la phlogose, ou les enflamme réellement. Cette inflammation semble s'étendre jusqu'à la membrane interne du nez, puisque la sécrétion muqueuse y est augmentée aussi bien que dans les bronches. L'iode affecte également l'appareil génito-urinaire, et plusieurs membres de la Société d'expérimentation ont éprouvé ces effets secondaires de la manière la plus décidée. (*Journ. du prog. des scienc. méd.*, 2^e série, t. II, p. 26.)

D'après Wallace, de Dublin, sous l'emploi de l'iode, l'appétit et les forces s'accroissent le plus communément. Quelquefois on observe l'augmentation dans la sécrétion de l'urine, et d'autres fois celle du mouvement des intestins ou de la transpiration. Dans d'autres circonstances, de la constipation, plus rarement de la salivation et un état d'irritation de la membrane muqueuse de Schneider, caractérisé par un écoulement considérable de l'une ou des deux narines, et par une sensation de malaise qui s'étend le long du nez jusqu'au front. Il est des malades, surtout les femmes, qui perdent alors en partie le sommeil. Cet état d'insomnie est souvent accompagné de sensations morbides dans la tête, de différente nature chez les différentes personnes. (*Journ. des conn. méd. chir.*, t. IV, p. 159.)

Une jeune fille, dont parle Brera, ayant pris pendant trois jours de suite un grain et demi d'iode en trois pilules, sa vue devint trouble, ses orbites douloureux; elle accusait en outre un sentiment d'ardeur le long de l'œsophage et dans l'estomac, et un prurit incommode à la peau. (*Essai clinique sur l'iode. Archiv. de méd.*, t. II, 2^e sér., p. 430.)

Indépendamment des phénomènes assez variables que nous venons de passer en revue, il en est d'autres beaucoup plus graves, attribués à l'usage trop prolongé de l'iode. Ces phénomènes iodiques ou de saturation, comme on les nomme, sont loin d'être toujours les mêmes; ils constituent un état maladif très-dangereux, et qui résiste souvent à tout traitement.

Voici ceux qu'a observés le docteur Coindet, de Genève :

Accélération du pouls, palpitations, toux sèche, appétit vorace, ou perte de l'appétit; soif, fièvre fréquente, insomnie, amaigrissement rapide, perte des forces, enflure des jambes ou tremblemens, diminution des sueurs, pertes utérines chez quelques femmes (Schmidt), fonte de la graisse, diminution du volume des organes glanduleux, et particulièrement des seins. (*Deuxième mém. Biblioth. univ. de Genève*, t. XVI, p. 140.)

Le docteur Jahn, de Meiningen, donne le tableau suivant des accidens que détermine l'ingestion de l'iode employé pendant trop long temps, et auxquels il donne le nom de maladie iodique :

« Introduit dans les liquides organiques, l'iode exerce d'abord et principalement son action sur la vie de nutrition. Ce qui frappe d'abord la vue, c'est la résorption de la graisse, en sorte qu'il survient un amaigrissement lent. Dans le même temps, avec un peu d'attention, on remarque une augmentation de toutes les excréations. La peau, en raison du dépôt plus abondant de carbone qui s'y fait, paraît plus sale et d'une teinte livide; elle sue beaucoup et devient visqueuse; la respiration est gênée, l'urine coule en plus grande abondance, et sa surface est souvent couverte d'une pellicule grasse irisée; les évacuations alvines sont plus fréquentes; les excréments sont très-chargés du principe colorant biliaire, et contiennent peu de mucus; la sécrétion du sperme est accrue, et les règles deviennent plus abondantes. Il est clair, dit M. Jahn, que, dans cet état de choses, la vie des veines et des vaisseaux lymphatiques est exaltée, et la prédominance de la veinosité s'exprime par le gonflement des veines superficielles et la couleur bleue des lèvres. Le sang, comme on peut en juger par la diminution de la rougeur de la peau et la faiblesse des battemens artériels, paraît acquérir un caractère plus séreux, une plus grande liquidité, de sorte que le sérum y devient prédominant sur le cruor et la fibrine. L'énergie des tissus irritables baisse dans la même proportion: de la plus de facilité à se fatiguer, des digestions irrégulières, la diminution de la salive et du mucus, qui fait que le malade se plaint de sècheresse dans la bouche et dans la gorge. La vie nerveuse reçoit également une atteinte profonde, et l'on voit paraître des symptômes qui ressemblent beaucoup à ceux de l'hystérie et de l'hypochondrie; sensibilité extrême, abattement d'esprit,

disposition à la frayeur, au chagrin, sentiment de faiblesse, tremblement des membres, analogue à celui que cause le mercure; sommeil agité, rêves désagréables et fatigans, etc. Déjà, à cette époque, des mouvemens fébriles passagers et irréguliers annoncent la réaction de l'organisme. Si l'on n'arrête pas alors la maladie, ou si l'on continue à donner de l'iode, les phénomènes indiqués deviennent de plus en plus prononcés et graves, et l'on voit même s'atrophier les tissus glanduleux, les seins, les testicules, la thyroïde. Il finit par s'établir tout le cortège des accidens de la phthisie dite nerveuse. M. Jahn a ouvert deux individus dont les corps présentaient les traces de l'iode: une femme qui, ayant fait abus de cette substance, fut atteinte d'une entérite dont elle mourut, et un homme affecté de cancer à l'estomac, qui fut traité par l'iode à l'intérieur et à l'extérieur, et qui finit par prendre long-temps en secret la teinture à haute dose, dans l'espoir de guérir plus vite. Dans les cadavres de ces deux sujets, on trouva la graisse disparue, tous les tissus flétris et flasques, les glandes rapetissées et fondues, ainsi que les ganglions mésentériques (qui sont ordinairement très-développés dans le cancer de l'estomac), la thyroïde, les capsules surrénales, même le foie, la rate et les ovaires. (*Journ. compl.*, t. XXXV, p. 359. — *Archiv. gén. de méd.*, 1^{re} série, t. XXIII, p. 543.)

L'iode, ainsi que ses composés, sont facilement absorbés et portés dans le torrent de la circulation; il est converti alors en acide hydriodique, aux dépens de l'hydrogène de l'eau ou des tissus animaux avec lesquels il se trouve en contact. C'est ainsi qu'O'Shaughnessy, Cantà de Turin, Bennerscheidt, MM. Tiedemann et Gmelin, Baudelocque, Guersent et Blache, ont découvert le poison dans l'urine, la salive, la sueur, le lait, le sang, le cruor du sang.

L'amidon est le meilleur réactif, ainsi que le conseille M. Orfila.

La teinture d'iode est le meilleur moyen à opposer à l'empoisonnement par la morphine, la strychnine et les autres alcalis végétaux avec lesquels il forme des iodures sans aucune action nuisible. M. Donné a énoncé le premier ce fait curieux. (*Journ. de chim. méd.*, 1829, p. 494.)

§ IV. *Empoisonnement par l'iode.*

Première observation, recueillie par le docteur O. Dessaignes. Une jeune personne prit, dans l'intention de s'empoisonner, un gros et demi à peu près d'une solution d'hydriodate de potasse ioduré. Aussitôt l'ingestion de ce poison, les accidens suivans commencèrent à se manifester : malaise général, nausées, sentiment d'ustion et douleur très-aiguë à l'épigastre. Une heure après, vomissement spontané d'un liquide jaunâtre qui, suivant la malade, avait le goût de l'iode d'une manière très-marquée ; agitation extrême, plaintes continuelles, pâleur de la face, céphalalgie, violens vertiges. Ces symptômes disparurent peu à peu, à l'exception des deux derniers, qui persistèrent après la cessation des autres, et le cinquième jour, le rétablissement fut complet. Le pouls ne devint point febrile, et on ne put reconnaître les signes d'une phlogose gastrique ou intestinale. Ces accidens ont été combattus par des moyens excessivement simples : de l'eau chaude pour déterminer le vomissement, des lavemens, une solution concentrée de gomme pour boisson, et quelques cuillerées d'une potion anti-spasmodique, composèrent tout le traitement qui fut mis en usage. (*Journal de chimie médicale*, février 1828. — *Archives génér. de médecine*, 1^{re} série, t. XVI, p. 278.)

Deuxième observation, par le docteur Montcourrier. Une dame âgée de vingt-six ans, maigre, nerveuse, très-irritable, voulant, par suite d'affections morales et de vives contrariétés, mettre fin à son existence, avala deux gros et demi de teinture d'iode. Cette substance n'eut pas plus tôt été ingérée, que de l'ardeur et de la sècheresse se firent sentir depuis la gorge jusque dans l'estomac, et s'accompagnèrent de douleurs dilacérantes dans la région épigastrique et d'efforts de vomissement. Une heure après, les souffrances avaient considérablement augmenté, et le vomissement n'avait pu encore être obtenu. Ce fut alors que le docteur Montcourrier arriva : la face était animée, les yeux larmoyans, le pouls serré, petit et concentré, les douleurs de l'estomac portées au plus haut degré et exaspérées par la moindre pression ; les membres supérieurs étaient dans une disposition à faire craindre des mouvemens convulsifs.

De l'eau tiède fut donnée par verrées prises à quelques minutes

d'intervalle, et après la troisième il y eut vomissement de la presque totalité du liquide contenu dans la gravité gastrique; les matières étaient teintes en jaune, avec odeur propre à l'iode, et en avaient la saveur, au rapport de la maladie. Le même moyen fut continué, et chaque verre d'eau pris était aussitôt rendu; mais chaque fois les vomissemens étaient moins douloureux, de moins en moins colorés, et sans leur ni saveur. Une potion calmante fut substituée à l'eau tiède, et des cataplasmes inspergés de laudanum furent appliqués sur l'épigastre. Dès lors, les douleurs, les vomissemens, les contractions comme spasmodiques des extrémités supérieures cessèrent, mais furent remplacés, au bout d'une heure, par une douleur dans l'abdomen, et surtout dans le trajet du colon. Deux demi-lavemens avec une forte décoction de têtes de pavots, donnés à peu de distance l'un de l'autre, suffirent pour calmer et pour procurer un sommeil de deux heures. Les mêmes moyens furent continués, et des cataplasmes préparés avec la farine de lin furent étendus sur tout l'abdomen. La nuit se passa bien, la malade dormit, et le lendemain il ne restait plus du trouble de la veille qu'une extrême lassitude et un désir de boissons froides acidules. (*Journal de chim. médic.*, mai 1828. — *Archives générales de médéc.*, 1^{re} série, t. XVII, p. 449.)

Troisième observation, par le docteur Perrussel. Mademoiselle M..., âgée de quinze ans, très-bien réglée et assez bien portante, voulut se faire guérir d'une petite grosseur qu'elle avait au-devant du cou; sa mère consulta à ce sujet le docteur Nigolot, le plus ancien et le plus expérimenté des allopathes du pays; un flacon assez grand, rempli de teinture d'iode, fut vendu à bon prix. La jeune malade devait prendre tous les jours à jeun plusieurs gouttes du remède, et le continuer assez long-temps; le conseil du médecin avait coûté trop cher pour ne pas être suivi, et pendant trois mois consécutifs la dose d'iode fut prise régulièrement chaque matin. Cependant, à peu près à cette époque, des malaises se firent sentir, le dégoût des alimens arriva; la faiblesse et la maigreur étaient devenues si grandes, que la malade fut obligée de garder le lit; puis les souffrances augmentèrent chaque jour davantage, et, quand je fus appelé, je remarquai les symptômes suivans :

Tête. Pesanteur, étourdissemens, céphalalgie frontale, avec brûlure à la main, rougeur et sueur.

Yeux. Pupilles extrêmement dilatées, regard hébété et sans éclat, vue obscurcie, faible.

Oreilles. Dureté de l'ouïe et bourdonnement.

Face pâle avec des lignes bleuâtres, comme chez les sujets qui ont fait abus de l'onanisme.

Dents. Douleurs très-fréquentes et très-aiguës, gencives gonflées et douloureuses, pâles.

Tremblement des lèvres (comme par le froid).

Gorge. Douleur de cuisson, d'âcreté au gosier, chaleur, constriction, âpreté.

Renvois, nausées, expulsion d'un mucus blanc écumeux; rejet d'eau glaireuse quelquefois.

Estomac douloureux au toucher, brûlure et grande chaleur, soda.

Ventre douloureux, brûlure et chaleur, bruit de vents.

Selles rares, difficiles.

Urines claires et rares.

Règles encore assez bien la dernière fois.

Symptômes généraux. Maigreur extrême, grande faiblesse, trépidations et soubresauts dans les bras, les mains, les doigts.

Insomnie continuelle depuis huit jours, avec agitation et délire.

Fièvre plus grande et redoublement de tous les symptômes la nuit.

Moral. Caractère doux, scrupuleux, pusillanime, sensibilité endormie.

Espèce de catalepsie.

Après l'examen d'une pareille maladie, il ne fut pas très-difficile, le flacon d'iode à la main, de reconnaître les symptômes pathogénétiques de ce remède, dont l'action était arrivée à son apogée; il était donc démontré pour moi que j'avais affaire à un empoisonnement auquel il fallait de suite opposer un antidote.

Quel fut mon étonnement de ne pas le trouver dans la Matière médicale pure, non plus que dans Orfila. Ne pouvant pas perdre de temps, et pressé d'agir, je fis flairer *camphora*, et j'en administrai dans de l'eau le premier jour.

Le lendemain, la malade était très-mal, avait de fréquentes syncopes, et son état faisait craindre le plus grand danger.

Hyosc., china et sulphur parvinrent à combattre les symptômes fâcheux, et, au trentième jour du traitement, la malade est levée et a repris ses habitudes. (*Bibliothèque homœop. de Genève. Nouv. série, t. III, p. 266.*)

Quatrième observation. par Ricord. Après les faits rapportés ci-dessus, nous en transcrivons un qu'a observé le docteur Ricord, et qui doit être regardé comme tout-à-fait exceptionnel. Un jeune homme de dix-huit ans, atteint d'une blennorrhagie et traité à l'hôpital des Vénériens, prit, par suite de la méprise d'un infirmier, au lieu d'une bouteille d'eau de Sedlitz qui lui était prescrite pour combattre sa constipation, la mixture suivante, dans laquelle son voisin devait tremper des plumasseaux de charpie : R. eau distillée, trois onces ; teinture d'iode, trois gros. Le lendemain, à l'heure de la visite, le malade se plaignait seulement de n'avoir pas évacué ; il voulait, disait-il, répéter *sa médecine*, malgré le goût désagréable qu'il lui avait trouvé. M. Ricord reconnut avec effroi la méprise, en examinant la fiole où l'iode avait été placé ; il interrogea ce jeune homme avec le plus grand soin, et se convainquit qu'à part une sensation de chaleur brûlante à l'épigastre, aucun trouble n'avait suivi l'ingestion de cette solution si concentrée. La blennorrhagie suivit d'ailleurs sa marche ordinaire, et le malade, revenu quatre mois après à l'hôpital, affirma n'avoir éprouvé aucun accident consécutif. (*Encyclopédie des sciences médicales. Répertoire, t. XVII, p. 144.*)

L'iode pris à la dose toxique et introduit dans l'estomac des chiens, à la dose d'un à trois gros, produit l'ulcération de la membrane muqueuse de ce viscère, et, au bout de quatre à cinq jours, la mort, à moins qu'il n'ait été promptement rejeté par le vomissement, ce qui a souvent lieu si on ne lie pas l'œsophage. Les phénomènes principaux sont : des mouvemens continuels de déglutition qui se manifestent au moment même, des vomissemens de matières liquides et jaunâtres durant les premières heures, des selles, dans lesquelles, comme dans la matière des vomissemens, se retrouve une partie du poison, l'accélération du pouls, des hoquets, le décubitus sur le ventre, et un abattement de plus en plus considérable,

sans que d'ailleurs il survienne jamais ni signes de douleurs vives, ni convulsions, ni paralysies. A l'ouverture, la membrane muqueuse de l'estomac offre plusieurs petits ulcères linéaires, bordés d'une aréole jaune. Les portions ulcérées sont transparentes : on voit çà et là, dans l'intérieur de cet organe, et principalement sur les plis qui avoisinent le pylore, quelques taches d'un jaune clair, tirant quelquefois sur le brun ; la membrane muqueuse se détache aisément de ces parties tachées : il suffit pour cela de les étendre ou de les froter. On observe souvent près du pylore la membrane muqueuse enflammée, rouge et recouverte d'un enduit vert foncé, qui empêche d'abord d'apercevoir la rougeur. (Orfila, *Traité de médecine légale*, 3^e édit., t. III, p. 24.)

Altérations pathologiques chez l'homme. Intestins boursoufflés, fortement phlogosés par endroits isolés, et comme menacés de sphacèle ; estomac rouge à l'intérieur, excorié dans une étendue de deux pouces carrés, et dont la membrane séreuse est détachée dans une étendue de deux à trois pouces ; foie plus volumineux, très-pâle, ayant une couleur lilas clair. (M. Zink.)

§ V. *Remarques.*

Les symptômes rapportés par Héring se sont manifestés après 5, 10 gouttes de la teinture d'iode.

Quatre et six grains d'iode en substance ont produit ceux que M. Orfila y a consignés.

Brera, par un grain et demi, trois jours de suite chez une jeune fille.

Magendie, par une cuillerée à café de la teinture.

Guersent et Blache, par un grain d'iode en substance.

Perrussel, par une quantité assez forte, non déterminée, de la teinture ordinaire.

Hahnemann, Hartlaub et Trinks et leurs co-expérimentateurs n'ont indiqué ni la préparation, ni la quantité avec lesquelles ils ont expérimenté.

On peut attendre beaucoup de succès de l'administration de l'iode, quand existent les états suivans (Hahnemann, *Chromsche Krankh.* Bd. 3. 2^e édit. p. 376.) :

Le matin, hébètement ; pulsations dans la tête ; déchiremens dans les yeux ; bourdonnemens dans les oreilles ; dureté de l'ouïe ; langue chargée ; salivation mercurielle ; goût mauvais, savonneux ; éructations aigrettes avec ardeur ; *soda*, après des alimens indigestes ; *boulimie* ; malaises ; *déplacement de vents* ; ballonnement du ventre ; constipation ; excrétion de l'urine la nuit ; retard des règles ; toux ; ancienne toux matinale ; difficulté pour respirer ; gonflement du cou à l'extérieur ; lassitude des bras , le matin dans le lit ; engourdissement des doigts ; déviation des os ; aridité de la peau, sueurs nocturnes.

§ VI. *Tableau des effets pathogénétiques.*

Abattement (Künzli, über d. iod. Winterth. 1826. — Matthey in Gibert's Annal. 1821. — Gairdner, Essay on the eff. of iod. etc. — Richter, spec. Arzneim. Lehr.).

Humeur sombre (Schrëter).

Caractère doux, scrupuleux, pusillanime, sensibilité endormie (Perrussel).

Humeur mélancolique, sombre (Perrot in Med. annal. v. Pierer. 1821. Hft. IX).

5. Humeur hypochondriaque (Gairdner).

Tristesse (Kolley in Hufel. Journ. 1823. Fév.).

Pendant toute la durée de la digestion, depuis le dîner jusqu'au soir, le moral est très-irritable et dérangé de son assiette ordinaire, avec serrement à la gorge et dans la poitrine, comme quand on est sur le point de pleurer (Von Gersdorff).

Oppression (Harlaub—Græfe, Journ. f. Chir. u. Augenh.).

Envie continuelle de pleurer (Perrot).

10. Tantôt envie de pleurer, tantôt gaité (Voigt, Pharmak. 1828).
Angoisses après quelque travail mécanique, qui se dissipent un peu en s'asseyant (Hahnemann).

Anxiétés (Gairdner, Künzli, Richter, Græfe, Kolley).

Inquiétude (Massalieu in Rust's Magazin, XIV, p. 379).

Grande anxiété (Neumann in Hufel. Journ. LV. St. 1).

15. Grande anxiété et oppression (Gairdner).

Inquiétude et serrement de poitrine (Voigt).

Anxiété et abattement; les malades s'occupent le plus du présent (Gairdner).

Agitation; impossibilité de rester tranquille; le sujet court sans cesse de tous côtés, et ne peut s'asseoir; il ne dort pas même la nuit, et on le croirait fou (Gross).

Sentiment général d'agitation, qui met constamment le corps en activité (Kolley).

20. Agitation (Græfe; Med. chir. ztg. 1825. Bd. 1. p. 310).

Agitation extrême, par l'hydriodate de potasse (Dessaignes, Journ. de chim. méd. t. IV, p. 65).

Aversion pour toute position assise (Hahnemann).

A chaque bagatelle, il craint que quelque mal ne lui arrive (*id.*).

Plaintes continuelles (après une heure) (Dessaignes).

25. Découragement (Künzli).

Sentiment de découragement et de timidité qui déprime extraordinairement, et continue même pendant les douleurs (Gairdner).

Aversion pour le travail (Hahnemann).

Il se sent incapable de s'appliquer à quoi que ce soit (*id.*).

Le tempérament flegmatique s'est dissipé; elle est devenue florissante, forte et vive (Henning in Huf. Journ. Bd. LVII. St. 3).

30. Mauvaise humeur, chagrin; on ne peut rien faire qui lui convienne (Schrëter).

Grande susceptibilité à se mettre en colère (Hahnemann).

Sensibilité exaltée et irritabilité (Formey in Hufel. Journ. LI, St. 2).

Sensibilité au bruit (Hahnemann).

Susceptibilité augmentée aux impressions venant du dehors (Voigt).

35. L'esprit et le système nerveux sont affectés (Voigt, Perrot).

Excitation extraordinaire du système nerveux (par des doses modérées d'iode contre le goître chez des jeunes personnes de dix-sept ans (Hufel. Journ. Bd. LVII. St. 6).

Il est fort gai et d'une loquacité extrême; il ne laisse à personne le temps de parler (Gross).

Hallucinations du sentiment (Gairdner, Künzli, Richter).

Délire (Neumann).

40. Idées fixes (le vingt et unième jour) (Hahnemann).

Paresse de l'esprit ; il n'a d'envie que pour les occupations mécaniques (Héring).

Embarras de la mémoire et irrésolution (*id.*).

Il se trouve comme s'il devait se rappeler quelque chose, mais il ne sait quoi ; rien ne lui vient à l'esprit (*id.*).

Embarras de la tête ; l'on a de la peine à penser (Von Gersdorff).

45. Grande répugnance pour toutes les occupations sérieuses, la tête étant entreprise (*id.*).

Embarras de la tête (Kolley).

Embarras de la tête qui semble remonter du dos le long de la nuque (Jøerg, Material. z. e. k. Heilm. Lehre. Leipzig. 1825. Bd. 1. p. 492).

Embarras de la tête, qui se change en douleur pressive (après une heure) (*id.* p. 485).

La tête est légèrement entreprise, avec pression dans la moitié frontale droite, et grande faim (après une ou deux heures) (*id.* p. 475).

50. *Vertiges* (Richter, Schmidt, in Rust's Mag. Bd. XVI. St. 3).

Vertiges qui poussent en avant (Schrèter).

Vertiges avec lassitude (le matin) (*id.*).

Violens vertiges (Dessaignes).

Une sorte d'ivresse de courte durée (Lugol).

55. *Céphalalgie* (Perrot ; Med. chir. ztg. ; Lugol ; Dessaignes).

Maux de tête tels qu'ils rendent le malade furieux (Kolley).

Douleur fugitive, très-passagère, dans l'occiput (après un quart d'heure) (Jøerg, p. 478).

Mal de tête à l'air chaud, en allant long-temps en voiture, ou en marchant beaucoup (Hahnemann).

Céphalalgie à gauche, sur le pariétal (Héring).

60. Pesanteur, étourdissemens, céphalalgie frontale, avec brûlure à la main, rougeur et sueur (Perrussel).

Mal de tête au front et au vertex, qui augmente au moindre bruit ou en causant (Hahnemann).

Céphalalgie comme si un lien entourait la tête (*id.*).

Céphalalgie frontale ; le cerveau est comme meurtri, et excessive-

ment sensible ; tout le corps, mais surtout les bras, sont faibles et comme paralysés, au point qu'il est obligé de se coucher ; en même temps éructations et sensibilité douloureuse de l'extérieur de la tête au toucher ; le lendemain, encore embarras de la tête et endolorissement du cerveau pendant le mouvement (après vingt-six jours) (*id.*).

Pression sur un petit point du front, immédiatement au-dessus de la racine du nez (Von Gersdorff).

65. Mal de tête pressif, surtout dans le côté gauche, vers le front ; qui revient souvent (Jøerg, p. 493).

Pression légère dans la région sincipitale, pendant dix minutes (après un quart d'heure) (*id.* p. 474).

Mal de tête légèrement pressive, surtout dans les tempes, qui disparaît et revient (le premier jour) (*id.* p. 490).

Douleur pressive dans l'occiput, qui diminue dans le repos, violente dans le mouvement, et se change à la fin en un grand vide dans la tête (le premier jour) (*id.* p. 478).

Mal de tête pressif au-dessus des yeux (vers le soir) (Schrèter).

70. Violente douleur pressive à la face inférieure de l'occiput (l'après-dînée, au grand air) (Jøerg, p. 496).

Douleur vive, gravative, à la partie gauche et supérieure du front (Von Gersdorff).

Pression tiraillante dans la moitié supérieure de la tête, jusque dans les tempes (*id.*).

Mal de tête gravatif, quelquefois lancinant (Jøerg, p. 494).

Douleur tiraillante dans le côté gauche de la tête, jusque dans les dents (Schrèter).

75. Déchirement, d'abord dans la région temporale gauche, puis dans la droite, presque en même temps (Von Gersdorff).

Mal de tête déchirant au-dessus de l'œil gauche et dans la tempe (Schreter).

Déchirement gravatif à droite, au-dessus du front (Von Gersdorff).

Élancemens dans l'occiput, amélioré en se couchant (Hahnemann).

Élancemens sur la tête (après trois jours) (*id.*).

80. Battemens sans douleur dans le front (*id.*).

Battemens dans la tête à chaque mouvement (après vingt-quatre heures) (*id.*).

Fortes congestions vers la tête (Hufel. Journ.).

Les congestions vers la tête augmentent, chez les personnes qui y sont sujettes (Kolley).

Congestions légères vers la tête, auxquelles succède une céphalalgie pendant une demi-heure, l'après-dinée à deux heures, qui revient vers cinq heures (le premier jour) (Jøerg, p. 479).

85. Céphalalgie frontale à l'extérieur, comme d'ulcération (Hahnemann).

Sensation cuisante d'excoriation au côté droit de l'occiput, au-dessus de l'oreille, en arrière, dans la peau (Von Gersdorff).

Chute des cheveux (Hahnemann).

Chute abondante des cheveux (Schrëter).

Douleurs dans les orbites (Med. chir. ztg.).

90. Pression dans les yeux, comme s'il y avait du sable dedans (Schrëter).

Pression dans les yeux (Von Gersdorff).

Pression douloureuse dans l'œil gauche, à l'angle interne (Hering).

Tension au-dessus de l'œil droit, les yeux étant un peu enflammés (Schrëter).

Déclairement autour de l'œil droit, surtout au-dessous de celui-ci (Hahnemann).

95. Élancemens dans la partie supérieure du globe de l'œil gauche (*id.*).

Élancemens sécans dans l'œil gauche, vers l'angle externe (*id.*).

Prurit dans les angles des yeux (*id.*).

Prurit aux paupières (Schrëter).

Rougeur et enflure des paupières, qui se collent la nuit (*id.*).

100. *Yeux enflammés* (Hahnemann).

Gonflement leucophtalmique des paupières, avec larmolement abondant des yeux, sans rougeur du globe (Muhrbeck, in Hufel. Journ. Bd. LIV. St. 4).

La sclérotique est d'un jaune sale, traversée par des veines (Schrëter).

Sentiment de lassitude autour des yeux, comme s'ils étaient enfoncés, principalement l'après-midi (Von Gersdorff).

Larmolement des yeux (Künzli).

105. Les yeux pleurent (Kolley).

Vulsion dans les yeux (après quelques heures) (Hahnemann).

Vulsion continue dans la paupière inférieure (*id.*).

Tressaillement des paupières (Künzli).

Trouble de la vue (Med. chir. ztg.).

110. Vue obscurcie, faible (Perrussel).

La vue devient trouble, les orbites sont douloureux (Berra).

Regard hébété, sans éclat (Perrussel).

La lumière lui paraît faible et obscurcie (Schrèter).

Les objets lui apparaissent comme à travers une gaze (*id.*).

115. Obscurcissement de la vue (Gairdner, Künzli, Richter).

Faiblesse de la faculté visuelle (Formey, Schneider, Voigt).

Vue affaiblie, diminuée (Hufel. Journ.).

Faiblesse de la vue, qui devient telle, pendant le dîner, qu'il ne pouvait plus distinguer les objets. — Chez un homme qui faisait usage depuis long-temps de *iod. et liquor. natri hydriodati* en grandes doses contre le goitre (Schneider in Harless's Rhein. Jahrb. Bd. V. St. 1).

Quelquefois elle voit les objets multipliés, et ne les reconnaît qu'indistinctement (Schrèter).

120. Des anneaux obscurs voltigent devant les yeux, sur le côté de l'axe visuel, dont quelques-uns aussi se rapprochent (après seize heures) (Hahnemann).

Quelquefois bluettes devant les yeux (Schrèter).

Elle se trouve dans l'impossibilité de faire une belle couture, parce que les points sont constamment en mouvement (*id.*).

Étincelles devant les yeux (*id.*).

Des rayons de feu courbés descendent fréquemment sur les côtés et aussi à une petite distance de l'axe visuel, tout autour de l'œil, mais plus particulièrement en haut (après vingt-quatre heures) (Hahnemann).

125. Pupilles extrêmement dilatées (Perrussel).

Embarras dans l'oreille gauche (Von Gersdorff).

Étreintes dans l'oreille droite (*id.*).

Pression déchirante dans la fossette, au-dessous de l'oreille droite et dans la partie voisine du cou (*id.*).

Une petite croûte jaune au pavillon de l'oreille (Hartlaub).

130. Sensibilité de l'ouïe au bruit (le quatrième jour) (Hahnemann).

Dureté de l'ouïe (Gairdner, Künzli, Richter).

Dans l'oreille droite, souvent un bruit comme dans un moulin (Schrèter).

Douleur à la partie inférieure du nez, en se mouchant, sans coryza (Von Gersdorff).

Élançement pruriteux, dans le nez, à la partie antérieure de la cloison (Hahnemann).

135. Une tache rouge, ardente, au nez, au-dessous de l'œil (Schrèter).

Une élévation pruriteuse sur le nez (Hahnemann).

Une petite dartre dans la narine droite (Schrèter).

Saignement du nez en se mouchant (*id.*).

Fort saignement du nez (Hartlaub).

140. Le teint de la face s'altère (Künzli).

Visage pâle, contracté (Gairdner).

Pâleur du visage (Kolley, Künzli, Dessaignes).

Pâleur du visage de longue durée (Coindet, Hufel. Journ. Bd. LIV. St. 1).

Aspect pâle, comme un spectre (Trinks).

145. Face pâle, avec des lignes bleuâtres, comme chez les sujets qui ont fait abus de l'onanisme (Perrussel).

Teint jaune du visage (Rust's Magaz., Neumann).

La teinte jaune de la face diminue et devient plus blanche, effet curatif (Hartlaub).

Le teint, qui avait été jaune, devient subitement brun, de sorte que la peau d'une dame de vingt-huit ans était comme enfumée au bout de peu de jours (Vogel).

Teint plus vif, avec rougeur des mains (Héring).

150. Face animée et yeux larmoyans (Montcourrier).

Altération des traits de la face (Baup in Hufel. Journ. Bd. LIV. St. 4).

Dérangement des traits du visage (Huf. Journ.).

Yeux creux (Trinks).

Vulsions dans les muscles faciaux (Schmidt).

155. Ulcère à la joue gauche, avec fort engorgement de toutes les glandes avoisinantes (le vingt et unième jour); à l'endroit où appa-

raît l'ulcération, pendant quatorze jours, un tubercule dur qui ne se résout que très-lentement. Bientôt après un second ulcère dans le voisinage du premier, qui se guérit plus promptement (Hartlaub).

Douleur compressive dans la partie droite de la mâchoire supérieure (Von Gersdorff).

Les glandes sous-maxillaires se gonflent sans douleur (le deuxième jour) (Hartlaub).

Tantôt sur un point, tantôt sur un autre, à droite et à gauche, pression douloureuse dans les dernières dents molaires (Von Gersdorff).

Étreinte douloureuse dans les dents molaires postérieures droites (*id.*).

160. Douleur tirillante dans les dents, du côté droit, se dirigeant vers l'oreille, avec élancemens (Schrèter).

Tremblement des lèvres, comme par le froid (Perrussel).

Désquamation des lèvres (Héring).

Lèvres sèches, douloureuses (*id.*).

Tantôt à droite, tantôt à gauche, tiraillement déchirant et sensation d'érosion dans les racines des dents incisives inférieures, ou dans la gencive qui les entoure (Von Gersdorff).

165. Douleurs de mollesse dans les dents et la gencive, en mangeant (Hahnemann).

Les dents sont enduites le matin de plus de mucosités et sont plus jaunes, et s'émousent plus facilement par les acides végétaux dilués (Jøerg, p. 497).

La gencive est douloureuse quand on y touche (Hahnemann).

La gencive est plus rouge (Jøerg, p. 497).

Inflammation et gonflement de la gencive (Med. chir. ztg.).

170. Saignement des gencives (Von Gersdorff).

Ulcération de la gencive d'une dent molaire inférieure creuse, avec enflure de la joue jusque sous l'œil (Hahnemann).

Il se manifeste de temps en temps des ampoules dans la bouche, avec enflure de la gencive (Hartlaub).

Aphthes dans la bouche, avec salivation (Voigt).

Au côté interne de la joue droite, à la région de la dernière dent molaire du haut, quelques petites élévations, qui d'abord ne causent qu'un léger sentiment d'érosion et de compression quand on y tou-

che, mais qui, au bout de quelques jours, produisent une douleur semblable à celle d'un ulcère, lancinante et aiguë, surtout quand on ouvre beaucoup la bouche, quand on mange ou qu'on lit à haute voix; les alentours sont enflammés (Von Gersdorff).

175. Les glandes au côté interne des joues sont douloureuses, comme si on avait du fort vinaigre dans la bouche (le onzième jour) (Hartlaub).

Cuisson et pincement aux tonsilles, pendant cinq minutes (de suite après la prise) (Joerg, p. 490).

Odeur putride qui s'exhale de la bouche, même le matin, à jeun, après qu'on se l'est rincée avec de l'eau fraîche (Von Gersdorff).

Sècheresse pénible de la langue (Richter).

Langue chargée (Trinks, Richter).

180. La langue est chargée d'un enduit épais, dont la couleur ressemble à celle des matières vomies (Gairdner).

Pression dans la moitié gauche du palais (Von Gersdorff).

Gonflement et allongement de la luette, avec expulsion de beaucoup de salive (Hahnemann).

Forte constriction de la gorge (Schrèter).

Constriction et chaleur à la gorge, pendant un quart d'heure (Orfila).

185. Sensation piquante fort désagréable sur la langue, et sentiment d'ardeur très-pénible dans la gorge (Guersent et Blache).

Sentiment de constriction dans le pharynx (Perrot).

Resserrement pénible de la gorge (Huf. Journ.).

Ardeur dans le pharynx (Héring).

Douleur de cuisson, d'âcreté au gosier, chaleur, constriction, âpreté (Perrussel).

190. Sentiment d'ardeur le long de l'œsophage et dans l'estomac (Brera).

Ardeur et sècheresse qui se font sentir depuis la gorge jusque dans l'estomac, avec douleurs dilacérantes dans la région épigastrique et efforts de vomissement (Montcourrier).

Difficulté dans la déglutition, en buvant (de l'eau), comme si la gorge était resserrée et incapable de faire descendre le liquide (Hahnemann).

Sentiment de plénitude dans la gorge (le sixième jour) (*id.*).

Douleur dans l'œsophage, qu'une pression sur le larynx augmente (Richter).

195. Douleur pressive, à droite, dans l'intérieur de la gorge, qui se fait plus sentir quand on n'avale pas qu'en avalant (Hahnemann).

Déchiremens dans la gorge, au-dessus du larynx (Von Gersdorff).

Élancemens dans la gorge, comme dans le larynx, qui se font sentir aussi un peu en avalant (*id.*).

Le matin, dans le lit, fourmillement chatouilleux dans la gorge, à la région du larynx (*id.*).

Grattement désagréable dans le pharynx, avec sécrétion abondante de salive (Joerg, p. 486).

200. Ardeur et grattement dans le pharynx, qui se dissipent bientôt (*id.*, p. 486).

Ardeur et sensation de chaleur dans le pharynx (Med. chir. ztg.).

Inflammation du pharynx et ulcération (Perrot).

Augmentation de la sécrétion de la salive (Richter, Künzli, Voigt).

Sécrétion salivaire augmentée, qui oblige à crachoter sans cesse (pendant plusieurs jours) (Joerg, p. 484).

205. Souvent beaucoup de salive aqueuse dans la bouche (Hartlaub).

Beaucoup de mucosités dans la bouche (le matin à jeun) (Héring).

Expuition d'un mucus blanc écumeux (Perrussel).

Rejet d'eau glaireuse quelquefois (*id.*).

Afflux considérable de salive, et crachotement incommode (Guerrent et Blache).

210. Agit comme excitant sur le système des glandes, sur les différentes glandes de la bouche, sur l'estomac, le foie, le pancréas, et augmente dans ces parties la sécrétion des sucs (Künzli).

Très-mauvais goût dans la bouche, surtout à jeun, ou bien l'estomac étant rempli (Hartlaub).

Goût détestable dans la bouche (*id.*).

Goût désagréable dans la bouche et dans la gorge (Magendie, Raspail).

Goût salé dans la bouche (le premier et le deuxième jour) (Joerg, p. 477).

215. Goût amer dans la bouche (le premier jour) (*id.* p. 479).

Goût amer, l'après-midi ; les prunes sucrées ont un goût amer (Schrèter).

Goût amer, répugnant dans la bouche , toute la journée, surtout en fumant (Hartlaub).

Goût sucré sur la pointe de la langue (le sixième jour) (Hahnemann).

Soif (Baup, Künzli).

220. *Grande soif*, le jour et la nuit (après vingt-quatre heures) (Hahnemann).

Grande soif d'eau (Héring).

Très-grande soif, le jour et la nuit (Joerg, p. 495).

Soif extraordinaire (après quatre heures) (*id.* p. 482 ; Neumann).

Violente soif (Perrot).

225. Soif pénible (Gairdner).

L'appétit diminue (Héring, Richter).

L'appétit, qui était fort auparavant, se perd (Goeden in Hufel. Journ. Bd. LXI. St. 3).

Diminution de l'appétit (Helling, Suttinger in Rust's Mag. Bd. 11. p. 428 ; Bd. XVI. St. 1).

Défaut d'appétit (Neumann).

230. Absence complète de l'appétit et du sommeil (Hufel. Journ. Bd. LVIII. St. 2. p. 124).

Appétit augmenté (Trinks, Perrot, Baup, Richter).

L'appétit paraît augmenter (Gimelli in Harless's Rhein. Jahrbüchern. Bd. VI. St. 2).

Augmentation progressive de l'appétit (Matthey, p. 312 ; Coindet in Hufel. Journ. Bd. LIV. St. 1. p. 37).

235. Grand appétit (Héring).

Il peut à peine attendre qu'on lui donne à manger, et mange beaucoup (*id.*).

Faim insolite (Joerg, chez plusieurs).

Faim dévorante (après trois heures) (*id.* p. 474).

Faim violente (Muhrbeck).

240. Appétit vorace (Baup).

Voracité (Med. chir. zig.).

Appétit poussé jusqu'à la faim canine (Voigt).

Boulimie ; elle est insatiable (Hahnemann).

Une sorte de boulimie ; à peine a-t-elle mangé qu'elle veut recommencer ; aussi se trouve-t-elle mieux quand elle a mangé jusqu'à satiété (Schrèter).

245. Quand il ne mange point toutes les trois à quatre heures , il est pris d'angoisses ; il n'osait cependant pas trop manger (Hahnemann).

La digestion se fait plus vite et plus régulièrement , les selles étant naturelles (Voigt).

Appétit changeant , tantôt boulimie , tantôt absence de l'appétit (Voigt).

Grande faiblesse de la digestion (Goeden , Roehling in Rust's Mag. Bd. XV. 437 ; Massalieu).

Après le dîner , sentiment de faiblesse et malaise général (Von Gersdorff).

250. *Éructations* (Hartlaub , Voigt).

Éructation d'air (Héring).

Renvois (Perrussel).

Renvois ayant le goût du médicament (Joerg , p. 474 ; de suite après la prise).

Renvois continuels à vide , du matin au soir , comme si tous les aliments se changeaient en air (Hahnemann).

255. Hoquets (Matthey , p. 312).

Affadissement dans le creux de l'estomac , tous les jours , qui se dissipe en mangeant ; pesanteur sur l'estomac (Hahnemann).

Nausées (Græfe , Henning , Perrot , Perrussel , Dessaignes).

Nausées , le matin , au lever , avec douleur crampoïde dans l'estomac (Schrèter).

Nausées , éructations , salivation et épigastralgie (Orfila).

260. Envies de vomir (Voigt).

(La suite au prochain numéro.)

Observations pratiques

Par le docteur FRANCK, d'Osterode.

Antimonium.

Madame G..., de cette ville, avait fait une assez longue absence pendant laquelle elle avait éprouvé une vive impatience de se retrouver chez elle et de voir ce qui s'y passait. Eut-elle quelque contrariété à son arrivée, c'est ce que je ne puis dire ; elle prétendait qu'elle s'était déjà sentie mal à son aise quelques jours avant de se remettre en route. L'appétit avait disparu, elle avait eu des malaises et une diarrhée qui avait cessé d'elle-même deux jours auparavant, ainsi qu'un exanthème (*olophlyetis prolabialis*) aux angles de la bouche, lequel s'était déjà séché et avait formé des croûtes. Elle me consulta le 7 août 1844, dans l'après-midi. Son état se caractérisait ainsi : tête entreprise avec douleur (indéterminée) tantôt dans le front, tantôt dans l'occiput, vertiges, pas le moindre appétit, malaise et langue entièrement couverte d'une épaisse enduit jaune. J'administrai contre cet état gastrique, que l'ancienne école aurait certainement combattu par les vomitifs et les purgatifs, *antimonium crudum* 4 gutt. ʒ. Le résultat fut étonnant. Le lendemain je la trouvai bien portante et mangeant de bon appétit. Elle me dit qu'aussitôt après la prise de la première poudre elle s'était endormie d'un sommeil profond, et qu'elle s'était réveillée au bout de quelques heures avec un fort appétit. Elle s'était fait donner une grande beurrée qu'elle avait mangée au lit, s'était levée, et depuis cet instant elle se sentait parfaitement bien. Sa santé n'a pas été troublée jusqu'à présent.

Secale cornutum.

Madame N..., âgée d'une trentaine d'années, d'un tempérament vif et irritable et d'une constitution robuste, avait éprouvé beaucoup de fatigues et d'émotions au commencement de l'année, ayant eu non-seulement des couches très-pénibles, mais ayant encore été obligée de soigner son mari qui était tombé gravement malade, avant qu'elle fût elle-même bien rétablie. Elle habite ordinairement la plaine, et étant arrivée ici dans les premiers jours d'octobre, le

changement de température, dont une légère affection catarrhale lui fit bientôt sentir l'effet, et plus encore l'agitation du déménagement, lui causèrent une maladie qui s'annonça par les symptômes suivans Douze jours environ après son arrivée, ses règles parurent, — je ne me souviens pas si ce fut au terme fixé ou un peu plus tôt ; — elles coulèrent très-abondamment, et sans s'arrêter, quoique auparavant elle n'eussent jamais duré plus de trois à quatre jours. Six semaines s'étaient écoulées ainsi, lorsqu'il y eut un redoublement de l'hémorrhagie, car la menstruation avait pris ce caractère, — et l'extrême faiblesse de la malade l'obligea à réclamer mes soins le 19 novembre

Elle souffrait d'un flux *continuel*, périodiquement plus copieux, d'un sang rose, le plus souvent liquide, sans pression et sans aucune espèce de douleur. Grand abattement et irritation des nerfs, langue couverte d'un épais enduit blanc et manque total d'appétit. L'hémorrhagie était plus forte quand elle était au lit. Je prescrivis *secale cornutum* 4 gutt. 4, pulv. iij, une matin et soir.

Le lendemain, ne remarquant aucun changement, j'ordonnai *secale cornutum* 2 gutt. 4, pulv. vj, une toutes les six heures. Il y eut quelque amélioration jusqu'au lendemain matin. Cependant la malade, qui, pendant toute la maladie, ne voulut pas se tenir en repos, comme cela aurait été nécessaire, et qui ne put se décider à rester tranquille, sans garder même une position horizontale, que lorsque la violence de l'hémorrhagie et la faiblesse l'y forcèrent, ayant persisté à se livrer à ses occupations, son état empira de nouveau et ses forces diminuèrent encore, en sorte que, le 22 dans la matinée, je la trouvai pour la première fois couchée sur le sofa. Je lui fis prendre ce qui restait de *secale cornutum*, une poudre toutes les deux heures, et le soir, j'administrai *secale cornutum solut.* 2, 5 j, gutt. 6-8, toutes les deux heures. Le lendemain, l'amélioration était peu sensible. Je fis prendre 10 gouttes du médicament toutes les deux heures. Le soir, l'état était très-satisfaisant. Le 24, dans la matinée, je la trouvai assise. Elle avait bien dormi la nuit, n'avait plus perdu de sang depuis la veille au soir, et se sentait extraordinairement réconfortée et gaie, ce qui n'est pas rare dans cette espèce de maladie. Malheureusement ce mieux-être fut cause que la malade recommença aussi-

tôt ses imprudences. Je prescrivis 6 gouttes du même médicament trois fois par jour.

Le 25, le mieux-être se soutint. *Secale cornutum* gut. 3-2, deux ou trois fois par jour. Le lendemain, la malade s'étant baissée à plusieurs reprises, quelques traces de sang reparurent. Je fis prendre aussitôt 5 gouttes du médicament toutes les trois ou quatre heures. Le soir, l'état s'était déjà amélioré, et l'amélioration se soutint jusqu'au 4 décembre, quoique la malade se fût donné beaucoup de mouvement en montant et en descendant l'escalier, en allant et en venant, en faisant même la cuisine. Dans l'intervalle, j'avais diminué la grandeur et la fréquence des doses du seigle ergoté, et, depuis le 30 novembre, j'y avais substitué *chinin. sulphur.* 2 gut. 4, une dose trois fois par jour. Le 4 décembre, on me dit que depuis la veille au soir la malade n'était pas bien; elle éprouvait de violens tiraillemens dans le ventre et le dos, qui s'étaient annoncés déjà quelques jours auparavant, des congestions vers la tête avec pâleur et rougeur de la face alternativement, et, dans la nuit, l'hémorrhagie avait recommencé. Cependant le flux de sang avait cessé le matin, et, à part son inquiétude, la malade n'était pas trop mal. Je pensai que cette hémorrhagie n'était pas autre chose qu'une menstruation précoce et, je tranquillisai la malade. Néanmoins il fallait faire disparaître ces anomalies. Dans la nuit du 4 au 5, la menstruation reparut assez abondante au milieu des accidens qui l'annonçaient auparavant, entre autres d'une faiblesse de la vue, quoique du reste la malade se trouvât bien et eût bon appétit. Je fis suspendre la médication jusqu'au 8 dans la soirée. Dès le 6, le flux de sang avait diminué, mais il était aisé de prévoir qu'il se prolongerait, et je prescrivis en conséquence *pulv. secal. cornut. gr. ij. sacch. lact.* 3 j, une pointe de couteau trois fois par jour.

Quoique la malade n'eût pris aucune précaution, et que son corps, comme son esprit, eût été dans une agitation continuelle, le flux de sang avait diminué graduellement et avait cessé entièrement le 12, après un jour d'intermission. Durant tout ce temps l'appétit fut bon et la malade ne se sentit pas affaiblie.

Le 13, le sang reparut, ce qui n'empêcha pas la malade d'aller et venir. Je prescrivis *pulv. secal. cornut. gr. v. sacch. lact.* 3 j. M. exactiss. DS. une pointe de couteau toutes les 2-4 heures. Dans

la nuit, il se déclara de violens maux de ventre avec besoin d'aller à la selle, et diarrhée, ce que j'aurais attribué à la grandeur des doses, si je n'avais pas appris que la malade, habituée au pain blanc, avait mangé plusieurs fois depuis quelques jours du pain noir avec du sain-doux et de l'oie rôtie.

Le 15, la malade n'avait pas eu une bonne nuit, mais la diarrhée avait presque cessé. Le soir, le flux de sang, qui avait presque disparu, recommença, et, comme toujours, l'appétit s'en ressentit. Je répétai le dernier médicament à la dose d'une pointe de couteau toutes les quatre heures. Les jours suivans, le flux de sang alterna avec le bien-être, puis l'hémorrhagie cessa pendant huit jours, et la malade recommença à sortir. Cependant le 24, à la suite d'une grande fatigue et peut-être de vives émotions, le sang reparut, mais en petite quantité. J'ordonnai *pulv. secal cornut* $\text{D} \beta$. *Sacch. lact.* $\text{z} \text{ j} \beta$. M. exactiss. DS. une pointe de couteau toutes les 3-4 heures. Le lendemain, la malade s'étant donné beaucoup de mouvement, l'hémorrhagie fut plus forte que jamais. Elle fut abondante encore le 26, puis elle cessa pour toujours, quoique la malade n'eût pas changé de conduite.

Au bout d'un mois, ses règles parurent à terme fixe, annoncées par les prodromes ordinaires et accompagnées des mêmes incommodités. Elles furent normales sous tous les rapports, et, depuis cette époque, la malade jouit de la meilleure santé.

Je dois avouer qu'avec toute l'attention possible, je n'ai remarqué ni dans ce cas, ni dans d'autres que j'ai traités en ces derniers temps, et où j'ai dû recourir à de fortes doses, que ces doses fussent moins efficaces ou qu'elles provoquassent des effets funestes.

Aconitum et belladonna.

Gustave G..., petit garçon de deux ans, tomba subitement malade, le 22 septembre 1841. Il fut pris le soir de vomissemens répétés, ce qui engagea ses parens à me faire appeler à neuf heures. Je le trouvai a-soupi; mais il ne tarda pas à s'éveiller; il devint agité, se souleva et vomit, la langue étant nette, et sans qu'on eût observé jusque là le moindre changement dans son appétit,

de l'eau pure sans aucun mélange, telle qu'il l'avait bue. Il se remit ensuite à boire coup sur coup, puis se rendormit pour s'éveiller et vomir de nouveau. Cela se répéta en ma présence trois fois en une demi-heure. En outre l'assoupissement était troublé par de fréquents soubresauts, avec renversement des yeux à moitié ouverts. L'enfant avait le derrière de la tête enfoncé dans son coussin, son teint changeait à chaque instant; il portait fréquemment et machinalement ses mains à sa tête, se fouillait dans le nez, comme du reste il en avait l'habitude, à ce que j'appris, et grinçait les dents, au dire de la mère. On ne savait pas d'où provenait cet état, à moins que ce ne fût d'une chute sur la tête qu'il avait faite dans la journée, chute assez forte puisque le lendemain encore j'aperçus les meurtrissures qu'il s'était faites.

Je fis appliquer sur-le-champ des compresses froides sur le front et prescrivis *aconit*. 3 gut. 4, pulv. ij, une toutes les heures, puis *bella-donna* 3 gutt. 4, pulv. vj, une toutes les deux heures. J'allai revoir le malade le lendemain à six heures du matin, et je le trouvai hors de tout danger. Les vomissemens avaient cessé dès la première poudre, et il s'était déclaré dans la nuit de la diarrhée. Il avait eu deux selles, et il éprouvait encore fréquemment nn besoin d'aller à la garde-robe sans résultat. Je fis continuer l'usage de l'*aconit* 3 gut. 4, deux ou trois fois par jour, pendant quelques jours, et depuis, je n'ai pas remarqué la moindre trace d'une irritation du cerveau. Que dirons nos adversaires? Sans doute que l'enfant se serait guéri tout seul. C'est fort bon à dire après coup; mais je voudrais savoir ce qu'ils eussent fait à ma place. (*Gazette homœopathique*, vol. XXII, n° 4).

Observations

Par le docteur TIETZE.

1.

Thérèse Kegler, demoiselle de trente ans, d'une constitution robuste, et qui semblait jouir d'une bonne santé, souffrait depuis deux ans d'une tuméfaction de la glande parotide droite, laquelle

avait presque la grosseur d'un œuf d'oie, elle était dure et causait souvent des douleurs tiraillantes. Une enflure pareille existait au-dessus de la clavicule du même côté, et une troisième sous le bras droit. Ces deux dernières n'avaient cependant que la grosseur d'une demi-noix. La malade avait déjà eu recours, sans succès, à différens remèdes, et, malgré les onguens dont elle l'avait frictionnée, la glande salivaire n'avait fait que grossir.

Si elle s'échauffait, elle tombait presque en syncope, et devait se coucher. Si elle mangeait de la viande, elle éprouvait une plénitude d'estomac et avait un goût amer dans la bouche. Elle était constamment constipée et n'avait qu'une selle tous les deux ou trois jours. La menstruation était régulière, mais elle ne durait que vingt-quatre heures, pour reparaitre le lendemain. Elle était suivie de fleurs blanches.

La malade reçut, le 8 mars 1836, *tinct. sulfuris* $\frac{3}{30}$ dans ʒ ij d'alcool aqueux; elle en prit dix gouttes chaque soir jusqu'au 27 juillet. Le volume des trois glandes diminua considérablement; les selles devinrent normales et plus fréquentes. Le médicament fut continué à la même dose et sous la même forme,

Le 18 septembre, le volume de la glande salivaire était réduit au tiers, et celui des deux autres glandes à la clavicule et sous le bras avait aussi beaucoup diminué.

Le 29 janvier 1837, l'enflure des glandes à la clavicule et sous le bras avait disparu, celle de la glande salivaire était à peine sensible. Les selles étaient normales. Il n'y avait plus ni défaillance après un échauffement, ni goût amer dans la bouche après un repas de viande. Les fleurs blanches étaient en petite quantité. La malade continua l'usage du médicament jusqu'au milieu du mois de mars, et, s'étant mariée, elle cessa le traitement. Jusqu'à présent, la tuméfaction des glandes n'a pas reparu.

2.

Caroline D — sch..., âgée de vingt-huit ans, brune, d'une taille moyenne, grosse et grasse, souffrait depuis longtemps d'une céphalalgie très-violente qui occupait tantôt le front, tantôt le vertex ou

l'occiput, et s'étendait quelquefois sur tout un côté de la tête. Dans ce dernier cas, elle éprouvait une douleur comme de brisure, le toucher extérieur même était douloureux. Si la douleur occupait le front, elle était plutôt martelante. En outre, la malade avait la vue très-faible, et quand la douleur était violente, comme cela arrivait souvent, elle la réveillait la nuit et s'accompagnait souvent de malaises et de vomissemens. La douleur se faisait sentir à toute heure de la journée; souvent il y avait des intermissions de plusieurs semaines, d'autres fois elle reparaisait tous les deux ou trois jours; tantôt elle ne durait que quelques heures, tantôt elle durait des semaines entières. Le mouvement au grand air l'exacerbait. Quelquefois la malade ne trouvait aucun goût aux alimens; il lui semblait qu'elle mangeait de la terre. Depuis plusieurs années elle rendait des morceaux de tœnia. Tremblemens des membres et sensations de faiblesse générale pendant la céphalalgie.

Le 24 juillet 1837, elle reçut *silicea* $\frac{3}{5}$ dans ʒ ij d'alcool aqueux, 10 gouttes dans de l'eau chaque jour, jusqu'au milieu du mois de septembre.

Les premières doses provoquèrent chaque fois une légère exacerbation des douleurs. La guérison fut parfaite, et, depuis quatre ans, la céphalalgie n'a pas reparu.

3.

Marie Rosine Funke, cuisinière, âgée d'une trentaine d'années, grande et robuste, souffrait depuis long-temps de fréquentes douleurs pressives vers les parties génitales et l'anus. Il lui semblait que les intestins allaient sortir. Elle ressentait également une pression dans les régions inguinales accompagnée par momens d'élanemens qui lui répondaient dans la poitrine, et qui étaient si violents qu'il lui arrivait souvent de tressaillir comme de crainte. Le bas-ventre était ballonné. Elle avait peu d'appétit, et, après le repas, la pression augmentait et s'accompagnait d'une douleur brûlante sur tout le bas-ventre. La menstruation n'était pas régulière; quelquefois elle était un peu en retard, et elle paraissait alors en caillots noirs avec tranchées, ardeurs dans le bas-ventre et malaise. Hors de l'époque, fleurs

blanches comme du lait, au milieu de maux de ventre. Frisson continuuel comme si on l'inondait d'eau froide.

Le 15 décembre 1838, elle reçut *pulsatilla* 12 gut. $\frac{1}{2}$, et le 23, *causticum* 30 gut. $\frac{1}{2}$, moyens qui ne produisirent rien ni l'un ni l'autre. *Sulphur* 3 gr. $\frac{1}{2}$, administré le 5 janvier 1839, enleva subitement la douleur brûlante après le repas.

Le 28 janvier, je donnai *calcar. carb.* 30 gut. $\frac{1}{2}$. Amélioration.

Le 9 février, le 15 février, le 2 et le 15 mars, j'administrai *calcar. carb.* 30 gut. $\frac{1}{2}$, qui fit cesser peu à peu toutes les douleurs. La menstruation devint plus normale. Les fleurs blanches seules persistaient, mais, satisfaite de son état, la malade ne voulut plus rien prendre. Il n'y a pas eu de rechute.

4.

La femme Bilig, âgée d'environ quarante ans, était malade depuis quelques jours lorsqu'elle me fit appeler. C'était une femme très-maigre, d'un tempérament sanguin et emporté, blonde. Elle avait eu plusieurs enfans et avait joui depuis long temps d'une bonne santé.

Je la trouvai couchée sur la paille derrière un poêle chaud. Son visage, déjà rouge naturellement, l'était encore davantage, sans toutefois être considérablement plus chaud. Souvent elle pâlisait et redevenait rouge. Ses yeux étaient un peu rouges, ternes. Elle ne pouvait supporter la lumière du jour et se plaignait de violentes douleurs martelantes dans toute la tête, de bourdonnemens dans les oreilles, d'obscurcissement de la vue, et d'une sensation de défaillance quand elle se mettait sur son séant. En outre, chaleur brûlante dans la tête, quoique les extrémités fussent froides. Elle restait le plus souvent tranquillement couchée. La respiration était paisible, presque insensible, entrecoupée de quelques gémissemens profonds. Alternatives de froid et de chaleur. Pouls petit, dur, fréquent. Déchiremens dans les membres, surtout dans les jambes. Tressaillemens dans les membres et soubresauts en dormant, comme de frayeur. Elle se plaignait d'être comme ivre, de ne pouvoir rassembler ses idées.

Elle reçut, le 20 mai 1836, à six et à dix heures, *aconitum*, 30 gut. $\frac{1}{2}$, puis *aconit.* $\frac{5}{30}$, et, à deux heures après-midi, *belladonna* 30 gut. $\frac{1}{2}$. La nuit suivante, elle délira beaucoup, ne reconnut pas

les personnes qui l'entouraient, et perdit souvent la connaissance. Lorsqu'elle reprenait ses sens, elle se plaignait d'une douleur terrible dans toute la tête, de bruissements dans les oreilles, de malaise et de photophobie.

21 mai. Le matin, la céphalalgie était moins violente; la malade possédait sa connaissance, mais elle ne pouvait pas encore supporter la lumière, ni se mettre sur son séant. Le soir, il y eut une légère exacerbation de peu de durée.

22 mai. La céphalalgie avait beaucoup diminué. Dans la nuit, la malade avait dormi paisiblement pendant quelques heures; le délire ne reparut plus. Elle pouvait rester assise quelques instants. La lumière du jour l'incommodait peu. Bourdonnements d'oreilles moindres.

23 mai. La céphalalgie et la photophobie avaient disparu. Bourdonnements très-légers dans la tête. Elle put se promener dans la chambre.

25 mai. Elle est parfaitement rétablie.

5.

Une jeune fille robuste, grosse, servante chez M. Gocht, fut atteinte des mêmes symptômes le 27 mai. Elle reçut également *aconitum* 30 gut. $\frac{1}{2}$, le soir, et huit heures après, *belladonna* 30 gut. $\frac{1}{2}$. En quatre jours, elle fut assez bien rétablie pour se livrer à de légers travaux. Il lui resta cependant pendant plusieurs jours un fort vertige qu'enlevèrent une seconde et une troisième dose de *belladonna* $\frac{1}{30}$.

6.

La femme Werthschitzky, âgée d'environ trente ans, d'un tempérament sanguin-colérique, qui venait d'épouser en secondes noces un jeune homme absent depuis un mois pour affaires, fut prise tout-à-coup de violentes douleurs déchirantes et martelantes dans l'occiput, avec bourdonnements dans les oreilles, faisant qu'elle entendait mal, voile devant les yeux et sensation de défaillance quand elle se soulevait, malaise, plusieurs vomissemens, pouls petit, dur, fréquent, sensation de chaleur intérieure avec extrémités froides, souvent chair de poule et horripilation, face un peu défaite, grande

anxiété. Elle était convaincue qu'elle ne vivrait plus le lendemain.

Je lui donnai, le 5 juin 1836, *aconitum* $\frac{5}{30}$. Au bout de quatre heures, elle était un peu plus tranquille. Les vomissemens n'avaient pas reparu, mais l'état était le même d'ailleurs.

6 juin. A deux heures du matin, *belladonna* 30 gut. $\frac{1}{2}$. Dans la matinée, j'allais la voir. Elle n'avait eu que rarement sa connaissance dans la nuit, et avait déliré par momens. La céphalalgie avait un peu diminué. Les bourdonnemens dans les oreilles étaient encore violens; photophobie, etc., comme la veille au soir.

7 juin. La malade avait déliré fréquemment pendant la nuit. Tête vide. Souvent elle ne pouvait rassembler ses idées. Elle se trompait constamment en comptant, et avait oublié la valeur de l'argent. Face très-rouge. Yeux très-sensibles à la lumière. Sueur visqueuse. Selle normale. Elle reçut *belladonna* $\frac{5}{30}$.

8 juin. La veille au soir, le pouls s'était un peu relevé; il était auparavant petit, dur, fréquent, et était devenu plein et mou, plus faible au bras gauche qu'au droit. La malade avait dormi pendant deux heures après minuit, et s'en était sentie fortifiée.

Un parent de la malade, que l'absence de son mari inquiétait beaucoup, lui envoya ce jour-là son propre médecin, sans qu'elle l'eût demandé. A peine arrivé, l'Esculape déclara qu'il était urgent de pratiquer une saignée, et la malade lui ayant dit qu'elle éprouvait une pression douloureuse sur la poitrine, il en conclut qu'elle était atteinte d'une inflammation du poumon. En vain la malade lui signifia qu'elle avait un médecin dont elle était contente et qu'elle se sentait beaucoup mieux; elle eut beaucoup de peine à éviter la saignée dont il la menaçait, et elle dut lui promettre de prendre la médecine qu'il lui ferait préparer. Mais à peine fut-il parti qu'elle s'empressa de le faire remercier par son frère.

J'allai la voir peu de temps après, et je la trouvai très-agitée. La chaleur était plus forte, la tête plus vide; elle se plaignait d'une grande oppression de la poitrine. Je lui fis prendre vers midi une troisième dose de *belladonna* $\frac{5}{30}$.

10 juin. La malade avait dormi pendant plus de cinq heures d'un sommeil non interrompu dans la nuit du 8 au 9, et le 9 au matin elle s'était fort bien trouvée, quoiqu'elle eût encore par momens, surtout

le soir, la tête vide. Les yeux étaient toujours sensibles, et il fallait avoir les rideaux constamment fermés.¹

Dans la nuit du 10, la malade dormit presque sans interruption.

Le 11, la malade passa la moitié de la journée sur son sofa, à travailler; elle n'eut besoin que par momens de se coucher un peu. Le 12, elle commença à se promener dans la chambre, et le 14, il ne lui restait de sa maladie que quelques vertiges, en se baissant et une disposition à la constipation que *sulphur* $\frac{2}{30}$ enleva les jours suivans.

Aujourd'hui (1842) le pouls est encore plus faible à la main gauche qu'à la droite. La malade croit qu'il en était déjà ainsi avant sa maladie, et que cela provient d'un refroidissement qu'elle avait attrapé un an auparavant. Elle était tombée dans une syncope qui offrait tous les symptômes d'une apoplexie. Depuis ce jour, elle avait éprouvé pendant long-temps une espèce de faiblesse dans le bras gauche.

7.

Un homme robuste, de trente-cinq ans, ferblantier, fut pris, après un violent refroidissement, de frissons si forts qu'ils le faisaient tressaillir dans son lit, et auxquels succéda une chaleur générale. Face violette, yeux étincelans, un peu rouges, maux de tête horribles, peau sèche, pouls lent, tendu, dur, vertiges en se mettant sur son séant, bourdonnemens d'oreilles, violents élancemens au côté gauche de la poitrine, sous le mamelon, fréquens accès d'une toux sèche qui exacerbait les élancemens dans la poitrine, soit inextinguible; langue sèche et couverte d'un enduit jaune, soubresauts en dormant. Il reçut *aconit.* 30 gut. $\frac{1}{2}$, dose qui fut répétée au bout de quatre et de huit heures. Douze heures après la troisième dose d'*aconit*, je lui fis prendre *bryonia* 15 gut. $\frac{1}{2}$.

Le quatrième jour, il retourna à ses occupations. Depuis deux ans sa santé n'a pas été troublée.

8.

R..., jeune fille de dix-sept ans, domestique dans la maison où logeait le malade précédent, grande, jouissant d'une santé florissante, fut attaquée presque vers le même temps, d'un violent frisson suivi

d'une chaleur générale. Violens élancemens dans le côté droit de la poitrine sous le mamelon, à chaque aspiration, fréquens accès d'une toux sèche avec élancemens très-violens dans la poitrine. Pouls dur, plein, un peu fréquent. Face rouge, brûlante. Mauvais goût dans la bouche. Langue chargée, jaune, sèche. Soif ardente.

Elle reçut *aconit*. 24 gut. $\frac{1}{2}$, dose qui fut répétée au bout de huit heures, et seize heures après celle-ci, *bryonia* 30 gut. $\frac{1}{2}$.

Le quatrième jour, elle fut rétablie sans autre médicament et put reprendre ses travaux.

[9.]

A la suite d'un fort refroidissement des pieds et d'un chagrin, je fus pris, il y a deux ans, au mois de janvier, d'une violente horripilation. J'étais par hasard hors du logis, et je cherchai à me réchauffer à la chaleur du poêle, mais une espèce de défaillance me força bientôt à passer dans une chambre froide. Je dus me mettre en route pour retourner chez moi, et pendant un quart-d'heure je fus exposé à un ouragan de neige. J'éprouvai pendant toute la route une oppression de poitrine si violente que je me crus près d'étouffer. En outre, tremblement de tous les membres avant le froid.

Arrivé au logis, j'eus des frissons si violens qu'il me fallut me coucher. Au bout d'un quart d'heure, chaleur brûlante dans tout le corps avec peau sèche, face rouge, brûlante, et violens élancemens au côté droit de la poitrine, entre le sternum et le mamelon, avec toux brève, sèche. Pouls très-fréquent, dur, plein.

Je fis dissoudre *aconit* $\frac{10}{24}$ ℥ ij d'eau, dont j'avalai le tiers sur-le-champ, l'autre tiers quatre heures après, et le reste au bout de huit autres heures. La nuit suivante fut extraordinairement agitée. Demi-sommeil accompagné de jactations, de délire et d'un murmure continu.

Le lendemain, la fièvre était plus modérée; mais la douleur de poitrine était restée telle que la veille. Le langage était couvert d'un enduit jaune, le teint jaune. Pas le moindre appétit. Soif modérée. Peau toujours sèche.

Douze heures après la dernière dose d'*aconit*, je pris *bryonia* $\frac{10}{30}$. La nuit suivante fut un peu plus paisible; le lendemain, il s'établit une

légère transpiration, et, dès lors, l'amélioration fit des progrès si rapides que je pus sortir sans danger le troisième jour.

J'ai traité depuis plusieurs cas semblables. Toujours la fièvre était excessivement aiguë, et le plus souvent les malades étaient des gens robustes, à la fleur de l'âge. Tous reçurent *aconitum* 24-30 gut. 1, ou, en globules, quelques doses, et ordinairement après ce médicament *brionia*, quelquefois *belladonna* 30, et tous furent guéris en peu de jours.

40.

La femme du pasteur F., âgée de cinquante ans, brune, d'un tempérament vif, grande et forte, qui n'était plus réglée depuis un an, avait eu plusieurs érysipèles dont l'allopathie l'avait guérie en quinze jours, terme moyen. La convalescence avait toujours été longue. Depuis plusieurs années, elle ne souffrait plus de cette maladie, lorsque, le 17 janvier 1839, à la suite peut-être d'un refroidissement, elle fut prise dans la soirée de frissons suivis de chaleurs et d'une douleur dans l'occiput, ainsi qu'au côté droit du cou, dans la peau et dans les tissus sous-jacens.

Quelques tasses de sureau n'amènèrent ni transpiration ni soulagement. On m'appela donc le 18.

Je trouvai la nuque et le côté droit du cou enflés, rouges, douloureux au toucher. La malade se plaignait d'embarras dans la tête, surtout dans le front. Le pouls était fréquent, dur; tout le corps brûlant, la peau sèche, la langue peu chargée. Pas le moindre appétit, soif vive. Fréquens vomissemens alternant avec des chaleurs. En outre, brisure des membres, oppression dans le creux de l'estomac et battemens douloureux dans la tête.

Je fis couvrir chaudement les parties affectées, et donnai deux doses d'*aconit.* 24 gut. $\frac{1}{2}$, à prendre une le matin et l'autre le soir.

19 janvier. La malade ne s'était endormie que vers quatre heures du matin. La céphalalgie interne avait un peu diminuée. Tout le cuir chevelu était douloureux au toucher. La nuit, la malade avait éprouvé une violente oppression de la poitrine qui s'était amendée vers le matin. Du reste, même état que la veille.

Elle reçut *hepar sulphuris calcar.* 3 gr. $\frac{1}{2}$.

20 janvier. Pas de changement. Le cuir chevelu était même devenu plus douloureux, la peau du front était douloureuse, tuméfiée, rouge, dure, brûlante.

Je donnai *rhus* 30 gut. $\frac{1}{4}$.

21 janvier. L'érysipèle s'étendait lentement vers la partie inférieure de la face.

22 janvier. Elle s'était étendue vers la pommette de la joue droite; les paupières étaient fortement enflées et la malade était à peine reconnaissable. La nuit précédente, beaucoup d'agitation, peu de sommeil. Vers le matin, il se déclara une transpiration générale, cas rare chez la malade qui suait difficilement, mais sans amélioration aucune.

N'ayant remarqué aucun changement le soir, j'administrai *graphit.* $\frac{3}{30}$.

23 janvier. La malade allait mieux, l'érysipèle ne s'était pas étendue davantage; les places affectées avaient même pâli et étaient moins chaudes.

24 janvier. L'amélioration se soutenait. La face était moins enflée. La rougeur avait diminuée, la peau n'était plus douloureuse au toucher.

La guérison s'opéra sans autre médicamens. La malade sortit le 27. Il n'y a pas eu de rechute. (*Gazette homœopathique*, vol. XXII, n° 1 et 2).

Rapsodies

Par le docteur GROSS.

Les inflammations jouent un grand rôle dans la médecine ordinaire, tout au moins on fait un usage fréquent de la lancette et des sangsues. De tout temps, la mode, quelque paradoxale que paraisse cette assertion, a exercé une puissante influence sur le traitement des maladies, et aujourd'hui, plus que jamais, elle tient le sceptre d'une main ferme. En effet, il y a beaucoup moins d'inflammations réelles, pures, qu'on ne s'en imagine; c'est donc évidemment pour suivre la mode qu'on épuise à l'envi les sources de la vie.

Quand même Hannemann n'aurait pas rendu d'autre service, il mériterait d'être immortel par cela seul qu'il a délivré l'humanité du vampirisme de l'allopathie. Car, quoiqu'on en puisse dire, la nécessité

d'une saignée n'existe jamais ou n'existe au moins que très-rarement, et, lorsqu'une fois on s'écarte de la règle, une saignée de quelques onces suffit assurément pour provoquer tous les résultats qu'on doit en attendre.

La saignée ne peut jamais être un moyen curatif proprement dit. Tout physiologiste doit l'avouer. C'est tout au plus si elle fait disparaître momentanément les accidens inflammatoires, et, en procurant ainsi un mieux-être artificiel, elle détourne le médecin d'administrer un médicament vraiment utile. S'il profitait de cet instant de répit pour donner le remède convenable, l'effet de la saignée serait moins funeste et elle prolongerait tout au plus la convalescence. Mais ce n'est pas le cas généralement, et l'on comprend que plus la saignée a été copieuse, plus elle doit nuire à l'organisme.

L'organisme oppose à toute action une réaction proportionnée. Les cheveux que l'on coupe ne tombent pas, mais ils recroissent et ils deviennent de plus en plus épais. Il en est de même des ongles, et l'on sait que, quand on coupe la peau durcie par le travail, il vient des durillons. C'est d'après la même loi que le sang qu'on a tiré est remplacé promptement et augmente même en quantité, de même qu'il se modifie aussi sous le rapport de la qualité; voilà pourquoi, dans les inflammations où toutes les fonctions vitales s'opèrent plus rapidement, il faut ordinairement répéter la saignée le lendemain ou le surlendemain. Voilà pourquoi les personnes habituées à la saignée doivent se faire tirer du sang au moins tous les ans; car, lorsque le terme arrive, les symptômes qui semblaient l'indiquer reparaissent sous une forme plus menaçante. L'al'opathie ne possède aucun moyen de détruire une habitude aussi dangereuse. C'est à faire à l'homœopathie qui ramène aisément l'organisme dans ses limites naturelles. *Aconitum napellus* ou *belladonna*, à doses répétées chaque jour, ou administrées alternativement, rendent dans la plupart des cas tous les services désirables. Cependant il se manifeste aussi quelquefois des symptômes qui exigent l'emploi d'un autre médicament.

Je connais une jeune dame, d'une constitution robuste et pléthorique, qui, à l'âge de puberté, fut attaquée de tous les symptômes d'une pleuro-cardite. Le médecin de la maison crut qu'une forte saignée était le seul moyen qui pût la sauver, et le résultat de son trai-

tement fut que les accidens, rares d'abord, finirent par reparaitre presque tous les mois, en dépit de saignées de plus en plus copieuses, qui n'empêchaient pas la malade de devenir de plus en plus pléthorique. Il est vraisemblable que, malgré sa forte constitution, elle aurait fini par succomber, si la nature, plus puissante que le remède, n'avait opéré la guérison d'une manière inattendue. Cette dame se maria, et bientôt sa santé se rétablit. Au bout d'un an, elle mit au monde un fils, et depuis son mariage, c'est-à-dire depuis deux ans, les symptômes de son ancienne maladie n'ont point reparu. Elle a même perdu de son embonpoint. Toutes ces saignées, qui l'avaient mise à deux doigts de la tombe, auraient pu être épargnées au moyen de quelques doses d'opium.

Une autre dame, nouvellement mariée, fut prise subitement, sans cause connue, d'un vertige si violent, qu'elle tomba à terre au milieu de la rue. Il ne pouvait être question, dans ce cas, de pléthore, la malade ayant un corps grêle, délicat, le teint pâle, et cependant la médecine vulgaire ne vit rien de mieux à faire que de pratiquer une saignée, qui fut répétée six mois après, lorsque les accidens se manifestèrent de nouveau. Au lieu de cesser, les accès n'en devinrent que plus fréquens, et les saignées durent être répétées finalement toutes les six semaines. Les vertiges disparurent, il est vrai, mais ils furent remplacés par une dangereuse induration du foie, suite vraisemblable d'une stase dans le système de la veine porte. A quoi attribuer cette obstruction, si ce n'est à ces saignées éternellement répétées? Cette dame eut en outre plusieurs fausses couches durant ce traitement, et les enfans qu'elle mit au monde moururent presque tous. Comment aurait-il pu en être autrement, puisque l'habitude des saignées doit changer même les qualités du sang? On aurait pu se dispenser d'en pratiquer aucune, en administrant dès le principe le médicament convenable, peut-être *belladonna*, *ioscyamus phosphor*, etc.,

Les personnes qui sont tellement sujettes aux inflammations du poumon et du diaphragme, qu'elles en sont attaquées facilement lorsque le vent d'est règne, en sont préservées par *aconitum* alterné avec *belladonna*. D'autres, qui ont une disposition prédominante aux inflammations de gorge, en sont garanties par *belladonna* et *mercurius*, pris pendant quelque temps alternativement. Cependant, il se

présente aussi des cas où *sulphur*, *pulsatilla*, *ignatia*, *nux vomica*, *lachesis*, *baryta muriatica*, *acidum nitri*, etc, sont les véritables préservatifs. Le choix du médicament dépend toujours de la nature de l'angine ; aussi est-il à désirer qu'on en observe au moins un cas. J'ai aussi guéri d'une manière durable la disposition à l'érysipèle de la face par *belladonna* et *rhus alternés*, quelquefois par quelques doses de *lachesis* ou de *crotalus*.

Il y a une espèce de pléthore abdominale, nommément l'utérine, qui provoque fréquemment l'avortement, et dans ce cas, on peut être presque certain que cela se répètera plusieurs fois, et, qu'il finira par se déclarer une disposition morbide à l'avortement. *Sepia*, recommandée par Reisi^g, rend alors d'excellens services ; il suffit de quelques doses pour prévenir l'avortement. Elle ne fait pas cesser moins sûrement les métrorrhagies persistantes ou reparaisant à la moindre occasion, qui proviennent de la même source, de même qu'elle régularise la menstruation anormale, sous le rapport de la quantité ou de la durée, lorsque cette dysménorrhée est produite par la même cause.

Puisqu'il est question d'avortement, je ne puis me dispenser de raconter un cas de cette espèce, fort intéressant, quoiqu'il ait eu une autre cause :

Une jeune femme grêle, maigre, bien que robuste, avait eu des fausses couches depuis son mariage, d'abord dans le troisième mois de sa grossesse, et finalement dans le septième. Elle avait mis au monde quelques enfans qui n'avaient vécu que peu de jours. Il semblait que l'utérus manquât de la dilatabilité nécessaire pour retenir le fœtus jusqu'à la quarantième semaine. Enfin elle accoucha d'un enfant viable et très-bien portant, à qui seulement il manquait plusieurs membres : il n'avait qu'une jambe bien formée ; l'autre était de la moitié trop courte. Aux extrémités supérieures, il n'avait que les bras, qui se terminaient par des espèce de mains composées d'un pouce et d'un doigt. Cet enfant, qui a beaucoup d'intelligence et une humeur très-gaie, est aujourd'hui dans sa douzième année ; il marche en boitant, il est vrai, au moyen d'une botte qui remplace la partie de

la jambe qui lui manque , et il se sert de ses mains informes avec toute l'adresse possible. Sa mère accoucha , après lui , d'une fille parfaitement bien faite , qui arriva seulement six semaines environ avant le terme , mais qui , beaucoup moins robuste , mourut un mois et demi après sa naissance. *Aconitum* ou *colocyntis*, n'aurait-il pas , dans ce cas , prévenu l'avortement ? — Comme cette femme ne m'a jamais demandé mes conseils , je n'ai pas pu la soumettre à un traitement. Dans tous les cas , c'est là un phénomène propre à intéresser les physiologistes.

On a déjà recommandé de la manière la plus pressante aux médecins qui vaccinent de ne pas inoculer le virus avec la lymphe , et cependant cette opération se fait toujours avec une négligence qui ne peut être que funeste. Je crois vraiment que la petite vérole naturelle serait moins dangereuse que le vaccin employé ainsi. On ne comprend pas qu'on n'accorde pas une attention spéciale à cet objet. Elle a bien donné d'excellentes instructions , mais elles ne sont pas suivies , faute de surveillance de sa part. Des chirurgiens de troisième classe et des barbiers qui n'ont aucune notion de physiologie vaccinent , et d'une manière purement mécanique. J'ai fait encore dernièrement l'expérience qu'un chirurgien assermenté a vacciné tous les enfans d'une commune rurale , et a pris pour cela la lymphe de la vaccine d'un enfant qui ne s'était pas bien porté un seul instant depuis sa naissance , qui était scrofuleux au plus haut degré , qui , à l'âge de trois ans , ne savait pas parler ni marcher , et qui , en outre , était vraisemblablement atteint d'une hydrocéphale. N'est-ce pas là le meilleur moyen de propager des maladies , qui autrement seraient restées isolées , et de corrompre une génération entière dans la première période de son développement ? Je connais un grand nombre d'enfans , qui parfaitement bien portans jusqu'au moment où ils ont été vaccinés , sont devenus maladifs immédiatement après l'opération , et n'ont recouvré la santé qu'avec beaucoup de peine , ou ne l'ont pas recouvrée du tout. Nous devons vraisemblablement au vaccin la propagation des scrofules.

Quand on songe par combien de milliers d'organismes a déjà

passé la lymphé de la vaccine, on éprouve une juste méfiance même envers le vaccin au'on prend à un enfant bien portant, car il est plus que vraisemblable qu'il contient un germe de maladie qui n'attend qu'une occasion pour se développer. On devrait donc profiter partout de la récente découverte, qu'on peut se procurer du vaccin frais et véritable, en vaccinant des vaches avec de la lymphé de la vaccine d'homme; on prévient ainsi tous les effets funestes qu'entraîne évidemment l'emploi de la lymphé dont on se sert jusqu'à présent. Un grand nombre de voix l'ont déjà recommandé, mais malheureusement elles ont jusque ici prêché dans le désert. (*Ibid.* N° 2.)

Observations

Par le docteur GROSS.

1.

Un étudiant, âgé de vingt-trois ans, m'écrivit : « A l'âge de huit ans, je fus attaqué de maux de tête avec malaises suivis du sommeil. Cette affection disparut lorsque je fus pris d'une fièvre intermittente, qui fut très-irrégulière et adopta différens types. Etant tombé dans l'eau par hasard, j'en fus délivré; mais aussitôt reparurent mes maux de tête. Ils revinrent tous les huit jours, occupant le côté gauche et s'accompagnant de malaises, avec une telle violence que je devais passer toute la journée au lit. Le changement de mon genre de vie les rendit plus rare, quelquefois ils ne paraissaient pas pendant six mois; mais ils redevinrent plus fréquens avec fréquents coryza et relâchement de mucosités, l'œil gauche devint en même temps beaucoup plus petit. Je souffrais aussi quelquefois d'hémorrhoides fluentes.

« Un médecin me prescrivit des pilules de quinquina. La céphalalgie se modifia en ce sens qu'elle n'attaqua plus ordinairement que le front. Quelquefois j'éprouvais déjà, la veille au soir, à une petite place et extérieurement, une douleur qui était remplacée le lendemain à la céphalalgie proprement dite, et cette place ressemblait alors à une pointe rouge proéminente, quelquefois je ressentais la même chose au côté droit. Si je buvais, la veille au soir, de l'eau sucrée ou de la

bière blanche, je n'avais pas le lendemain de céphalalgie. Mon état est resté le même, et en outre je souffre d'une vivacité qui n'est pas naturelle, je dors très-peu la nuit, et ne trouve guère le sommeil avant cinq heures du matin. »

Je prescrivis *belladonna* 3, quelques gouttes matin et soir dans de l'eau.

Le sommeil s'améliora, les forces se relevèrent, les accès de céphalalgie devinrent plus rares et plus faibles. Le malade ne se plaignait plus que d'une constriction momentanée de la poitrine et de douleurs sécatives en respirant.

Je fis alterner *belladonna* et *aconitum* 3, de manière que le malade prit quelques gouttes le matin de l'un de ces médicaments, et le soir de l'autre. Le malade fut guéri.

2.

La femme d'un tisserand, âgée de trente ans, avait à une jambe une enflure qui s'étendait depuis le haut jusqu'en bas et qui l'enchaînait au lit déjà depuis onze semaines. Il lui était impossible non-seulement de s'appuyer sur son pied, mais même de laisser pendre sa jambe, en étant assise. La pression du doigt laissait des trous profonds dans l'enflure. Quoique couchée, la malade éprouvait une agitation continuelle dans la jambe; son sommeil en était troublé, et elle devait changer de position à chaque instant. Du reste, on ne remarquait rien d'anormal; seulement la malade était valétudinaire et maigre. Je prescrivis cinq doses de *arsenicum album* 10 et cinq doses de *mercurius solubilis* 1, à prendre alternativement une chaque soir.

L'agitation dans la jambe disparut dès les premiers jours, et lorsque, au bout de huit jours, j'allai revoir la malade, je la trouvai guérie. La jambe avait son volume naturel et elle pouvait s'en servir comme de l'autre. Son visage avait repris un air de fraîcheur.

3.

Un homme de quarante ans passés, d'une constitution débile, avec un système nerveux très-mobile, et menant une vie sédentaire, se sentait mal à son aise depuis plusieurs semaines et il n'expédiait plus aussi lestement son travail. Un de ses amis étant ton bé malade, il le

soigna jour et nuit. Les discours exaltés de cet ami, qui lui parlait sans cesse du néant des choses humaines, de leur prochaine réunion, firent sur lui la plus vive impression et le jetèrent dans un état qui donna les plus grandes inquiétudes.

Épuisé physiquement, mais en proie à une exaltation extrême, quant au moral, il regardait les dernières paroles de son ami comme prophétiques, et, persuadé qu'il mourrait bientôt, il le voyait s'avancer joyeusement à sa rencontre. De retour chez lui, il tomba sans force sur son lit, et pendant toute la nuit il ne parla que de sa fin prochaine.

On m'appela le lendemain matin. Il avait une forte fièvre; la peau était brûlante, ainsi que la paume des mains, la face défaite, les yeux brillans; il parlait beaucoup et avec une grande vivacité. S'il essayait de se soulever, il avait des vertiges et des malaises. Plus tard il fut pris de vomissemens et d'une diarrhée. Il avait de fréquens accès d'une toux sèche et éprouvait alors des élancemens dans le côté droit. Il y avait plusieurs années qu'il y avait eu une inflammation dont il lui était resté une sensation anormale, suite vraisemblable d'une adhésion. La langue était couverte d'un enduit blanc, le goût fade; pas le moindre appétit, mais beaucoup de soif. Il disait qu'il mourrait bientôt d'une inflammation de poitrine; et, quoique très-agité, il avait beaucoup de sérénité. Il avait chanté dans la nuit. La moindre excitation extérieure le mettait dans un état d'exaltation tel qu'il voyait des fantômes, surtout son ami, qui l'entretenaient de sa fin prochaine. Je prescrivis sur-le-champ quatre doses de *herba nicotiana* 3, une soir et matin, et je défendis sévèrement toute visite.

Le lendemain, l'exaltation avait beaucoup diminué; le pouls était beaucoup moins irrité, plus tranquille, la toux et les élancemens dans la poitrine avaient disparu; les vomissemens et la diarrhée avaient cessé depuis le matin, où le malade avait dormi quelques heures; la tête était plus libre, quoique encore un peu vertigineuse; les yeux se fermaient comme de lassitude.

Le lendemain, l'état s'était encore amélioré. Le malade essaya de se lever, mais il dut se faire conduire à la garde-robe. Il avala quelques cuillerées de soupe avec appétit. La nuit avait été assez bonne et il dormit plusieurs heures sans interruption dans la journée.

Je le laissai une couple de jours sans médicament. L'amélioration continua à faire des progrès. Je lui donnai ensuite une dose de *lycopodium* 30, et huit jours après il put se remettre à son bureau. L'irritation nerveuse qui existait encore disparut en peu de temps.

4.

Un jeune homme de vingt ans, relieur, d'une constitution un peu faible, quoique bien portant, quitta pour la première fois la maison paternelle et se rendit à Berlin afin d'y chercher du travail. Il se plaça assez bien, mais il ne tarda pas à regretter cependant le toit et surtout la table paternelle. Bientôt se montrèrent des indices d'un dérangement dans les fonctions des organes digestifs, et il se vit enfin forcé de consulter un médecin, qui prescrivit un purgatif, sans s'inquiéter davantage de ce pauvre jeune homme. Le purgatif lui donna une diarrhée qui ne s'arrêta plus. Au bout de trois semaines, n'espérant plus se guérir, il revint chez ses parens que je soigne depuis vingt-trois ans.

Lorsque je vis ce jeune homme que j'avais quitté si bien portant, je fus effrayé de sa maigreur et de sa faiblesse. Il lui était impossible de se lever seul, quoiqu'il dût aller à la garde robe dix-huit à vingt fois dans le jour et presque autant dans la nuit. Les évacuations douloureuses consistaient en petits fragmens d'excrémens jaunâtre-brun, répandant une odeur cadavéreuse, nageant dans un liquide. Elles n'avaient eu lieu d'abord que quand le malade mangeait et buvait; mais alors, comme il ne mangeait pas, elles se répétaient chaque fois qu'il buvait. Le sommeil était agité, plein de rêves, non réparateur; la peau flasque et froide; les yeux avaient perdu tout leur feu; la langue était rouge et assez sèche; le malade soupirait après les boissons rafraîchissantes, mais il n'osait boire de crainte d'augmenter encore la diarrhée. Légers tressaillemens dans les mains; moral très-abattu, désespéré.

Je prescrivis quatre doses de *arsenicum album* 10, et quatre doses de *veratrum album* 3, à prendre alternativement soir et matin.

Dès les premiers jours, la diarrhée diminua et l'état sembla s'améliorer jusqu'au huitième jour, où le malade, ayant bu de mauvaise bière, il y eut une rechute complète. Les selles diarrhéiques devin-

rent plus fréquentes que jamais, et non plus seulement après avoir bu, les forces diminuèrent tellement que le malade semblait près de rendre l'âme. Il voulut qu'on consultât un second médecin, un allopathe. Ne pouvant continuer le traitement conjointement avec lui, je demandai vingt-quatre heures d'une confiance entière. On me les accorda, et, après un nouvel examen des symptômes, j'administrai *Lachesis* 24, qui fut pris le soir. Le lendemain, le malade m'accueillit avec un air de bonne humeur. Il avait dormi la nuit d'un sommeil assez paisible et n'était allé à la selle qu'une fois. Il se sentait incomparablement plus fort. Sa voix avait un son beaucoup plus naturel; elle n'exprimait plus autant la souffrance; l'œil était un peu animé, la peau chaude et moite, la soif modérée, la langue humide et un peu chargée. On ne parla plus d'appeler un second médecin.

Lachesis 24 fut répété au bout de quarante-huit heures, et l'amélioration fit des progrès si rapides, que je ne crus plus nécessaire d'administrer un médicament. Quinze jours après, ce jeune homme jouissait d'une santé aussi bonne que jamais.

5.

Un homme robuste de moyen âge éprouvait depuis long-temps, à chaque changement de temps, non pas précisément des douleurs, mais une sensation pénible, désagréable, dans l'épaule gauche, quelquefois aussi dans la hanche droite. Il en était délivré depuis un an, mais il éprouvait à la place, chaque fois qu'il se refroidissait ou qu'il se surchargeait l'estomac, une pression dans le creux de l'estomac avec éructations à vide, et quelquefois vomissemens aigres, pendant cinq à six heures. Il en perdait aussi le sommeil.

Je prescrivis *unct. phosphori* 1 gut. 1 sur du sucre, chaque soir.

Le malade cessa bientôt de prendre le médicament, parce qu'il se sentait délivré de son mal d'estomac, et qu'il supportait fort bien même les alimens lourds, qui lui causaient presque toujours des incommodités. Mais la douleur rhumatismale ne tarda pas à reparaitre à chaque changement de temps. Je lui donnai quatre doses de *nux muscata* 3 et de *rhododendron* 3, à prendre alternativement une dose toutes les quarante-huit heures.

Le malade guérit parfaitement. Cependant, quelques mois plus

tard, il me consulta de nouveau. Il était retombé malade après avoir mangé d'un chou frisé, et souffrait d'un dérangement de l'estomac, avec pression, plénitude, éructations à vide, vomissemens aigres, froid des extrémités, surtout le soir, et agitation fébrile la nuit.

Il reçut quelques doses de *bryonia alba* 3, une matin et soir, et les symptômes disparurent bientôt.

6.

Une dame de quarante ans passés, près des années climatériques, petite, replète, corpulente et d'habitude apoplectique, mais d'un tempérament très-gai, fut prise, dans un petit voyage où elle s'exposa à un courant d'air, de déchiremens dans une incisive qui lui semblait trop longue et ne pouvait supporter le moindre contact. Bientôt il s'y joignit une chaleur fébrile et des battemens dans toutes les artères, avec congestions, surtout vers la tête. La nuit se passa sans sommeil et fut très-agitée. Le lendemain, l'odontalgie s'étendit sur le côté droit, jusqu'à l'oreille et à la région temporale. Perte de l'appétit.

Je prescrivis *aconit. napell.* 2 dans de l'eau, une cuillerée toutes les deux heures. Aucune amélioration ne s'étant déclarée au bout de plusieurs heures, au contraire la rougeur et la tuméfaction de la face ayant augmenté et me faisant juger que les congestions étaient plus fortes, je donnai *belladonna* 2, à prendre de la même manière.

Les douleurs diminuèrent considérablement, de même que la rougeur et l'enflure de la face, et la nuit ne se passa pas absolument sans sommeil, quoique l'assoupissement eût été fréquemment troublé par des rêves effrayans.

Le troisième jour se passa assez bien sans médicament; mais, le soir, la tête s'embarassa beaucoup, le pouls devint plein, à cinquante-neuf pulsations seulement par minute, et intermittent toutes les cinq ou six pulsations. L'œil droit voyait moins distinctement.

Je donnai dans la nuit une dose de *opium* 2.

Le quatrième jour, au matin, le pouls était de nouveau normal, quant à la fréquence, seulement il y avait encore des intermissions, quoique moins fréquentes, et la tête était toujours fort embarrassée. J'administrai *lachesis*.

24. Le lendemain, la malade n'éprouva pas de douleur particulière. Les nuits étaient et restèrent encore assez agitées.

Le cinquième jour, tête moins entreprise, quoiqu'elle ne fût pas parfaitement libre; pouls normal. Une douleur sourde dans le front, occupant en même temps l'œil droit, dont la vue était très-affaiblie, descendit à la racine du nez, à droite, et s'étendit jusque dans l'arc zygomatique de ce côté. Une légère pression la diminuait.

Une dose de *china* 12 enleva ces symptômes en grande partie, et la nuit fut plus tranquille que les précédentes.

Le sixième jour, la face ne causait plus de douleur; mais le mouvement occasionait toujours encore des vertiges, et une pression sourde se faisait sentir au-dessus de la racine du nez et sur l'œil droit. Son œil semblait à la malade trop enfoncé dans l'orbite, et, en s'éveillant, elle avait beaucoup de peine à ouvrir les paupières. Elle voyait avec cet œil comme à travers un voile.

Je donnai *ambra* 3, que je répétai vingt-quatre et quarante-huit heures après. On n'aperçut bientôt plus rien d'anormal.

7.

Un enfant de dix-huit mois, né de parens scrofuleux et scrofuleux lui-même à un haut degré, souffrant d'une tuméfaction des glandes du cou, d'ulcères et d'une ophthalmie, avait été traité long-temps sans succès par un allopathe qui lui avait fait prendre *barita muriatica*, *kali hydriodicum*, *digitalis*, *conium maculatum*, l'avait fait frictionner avec un onguent de précipité rouge et de zinc, et avait eu recours enfin au calomel et à l'iode à assez fortes doses. Lorsqu'on m'appela, je crus cet enfant perdu. Tout le cou était ouvert ou sur le point de s'ouvrir; il en coulait une matière liquide, jaunâtre. Les oreilles, pleines de croûtes, coulaient et répandaient une très-mauvaise odeur. Les paupières étaient enflées et enflammées, la cornée trouble, couverte de cicatrices et de nouveaux ulcères, le cuir chevelu présentait une croûte puante; une salivation pénible tourmentait constamment le malade, et une fièvre lente, accompagnée d'une violente toux sèche, avait épuisé entièrement ses forces, et l'avait réduit à l'état d'un squelette.

Je conseillai au père de ne pas commencer un nouveau traitement

et de tout laisser à la nature. Mais il ne voulut pas y consentir, et je prescrivis *tinctora sulphuris* 1 gut. 1, matin et soir.

Long-temps après je m'informai, par hasard, de la marche de la maladie, et je ne fus pas peu étonné d'apprendre que l'état du malade s'était amélioré peu à peu, et qu'il était tellement rétabli, qu'en le voyant on ne se doutait pas de ce qu'il avait été. On n'avait pas cru nécessaire de lui rien faire prendre d'autre. (*Ibid.*, nos 3 et 4.)

Sur la suffisance de l'homœopathie et l'insuffisance des homœopathes,

Par le docteur WIDEMANN.

Ce titre prête peut-être à la critique, mais il rend parfaitement ma pensée : *sit venia verbis*.

Je tiens donc l'homœopathie ou la méthode de traiter *similia similibus* pour suffisante en tout ce qui concerne la thérapeutique pratique, et je ne crois pas qu'il soit nécessaire de nous montrer aussi complaisans, aussi humbles envers l'ancienne école qu'on l'a fait dans ces derniers temps. On n'a pas réfléchi qu'en réhabilitant l'allopathie, l'énantio-pathie, la méthode révulsive, la méthode excitante, etc., c'était faire beau jeu de l'homœopathie. Quel que soit le mérite de ces différentes méthodes, je crois que celui qui sait bien appliquer les principes de l'homœopathie peut n'en tenir aucun compte.

L'homœopathie est un *système*, c'est une *méthode curative scientifique*, quoiqu'elle ne soit pas encore une *science médicale*, c'est un mode de traitement tout-à-fait rationnel. Elle seule a un principe souverain, *similia similibus*, fondé dans la nature, confirmé par des milliers d'expériences, et manifesté comme une *loi de la nature*. En partant de ce principe, le médecin peut combattre toutes les maladies guérissables, et il peut se rendre compte de la cause des guérisons qu'il obtient. Les deux premières conséquences essentielles ou les axiomes qui se rattachent à ce principe sont, premièrement, un *diagnostic de la maladie* exact, et, secondement, un *diagnostic du médicament* également juste. Ces deux choses données, la base de la guérison de toute maladie qui n'est pas incurable

est posée, et alors se développent les règles d'après lesquelles le médicament doit être administré dans la pratique pour extirper la maladie, belle et large route que nous a ouverte le grand Hahnemann. Avec ce principe, ces deux conséquences des plus importantes, qui en dérivent essentiellement, et puis l'application curative, que manque-t-il à l'homœopathie pour qu'elle suffise à la guérison de toutes les maladies guérissables? Je dis les maladies *guérissables*, car il y a des maladies inguérissables, soit parce qu'on ne peut se soustraire aux influences extérieures, physiques ou morales, soit parce qu'on ne peut les vaincre, et celles-là, il n'est pas nécessaire de dire que l'art est impuissant à les guérir. Et cependant on demande souvent à l'homœopathie de faire l'impossible, et on l'accuse, si elle ne guérit pas toujours! Un malade meurt-il entre les mains d'un homœopathe, c'est un cri général d'indignation; dix meurent-ils entre les mains d'un allopathe, on trouve la chose toute simple et toute naturelle. Il a fait, dit-on, tout ce qu'on pouvait faire.

L'homœopathie n'ayant naturellement aucune prétention d'envahir le domaine de la chirurgie, il ne peut être question de sa suffisance dans ce cas.

Le diagnostic de la maladie, dans le traitement homœopathique, doit être aussi exact, aussi étendu que l'exigent les coryphées de l'ancienne école; il ne doit rien avoir de vague, de superficiel. Si Hahnemann dit qu'il ne nous est pas donné de pénétrer dans l'essence même des maladies, dans les mystères de l'organisme souffrant, il a sans doute raison en un sens; mais cela n'empêche pas que nous ne puissions souvent, par un raisonnement basé sur la physiologie, la pathologie et l'anatomie pathologique, nous former une idée claire et nette des anomalies intérieures, des transformations des organes et de leurs fonctions. Ainsi la somme des phénomènes extérieurs, essentiels et accidentels, ou les symptômes objectifs, ne suffit pas pour établir un diagnostic tel que le veut l'homœopathie réformée; il faut encore tenir compte des accidens qui ont lieu dans l'intérieur et que le raisonnement fait découvrir, c'est-à-dire des symptômes subjectifs. On a donc eu grandement tort de dire, emporté qu'on était par un zèle imprudent, que l'homœopathie peut se passer des sciences médicales accessoires, et l'on a tort de le lui reprocher encore aujourd'hui. Voilà pourquoi

aussi j'ai dit plus haut que l'homœopathie n'est pas encore une science médicale, mais bien une méthode scientifique de l'art de guérir; mais guérir n'est-ce pas le dernier but de toute la médecine? Le *diagnostic du médicament* doit être aussi exact, aussi étendu que celui de la maladie. La vraie homœopathie l'exige absolument.

Que peut opérer un médicament? quelle est l'étendue de sa sphère d'action, non-seulement sur l'organisme en général, mais sur chacune de ses parties en particulier? Quelles sont les manifestations vraies des vertus latentes en lui? C'est ce que nous apprend l'expérimentation sur personnes bien portantes, faite d'après les règles prescrites par Hahnemann et par beaucoup d'autres. Mais ici encore nous marchons sur un sentier couvert d'épines. Grâce à Dieu, on a déjà expérimenté un grand nombre, un trop grand nombre peut-être de médicaments. Mais la légion des symptômes notés, augmentée énormément par des expérimentations subséquentes pour un grand nombre de substances, est plutôt propre à hérisser de difficultés qu'à faciliter le diagnostic. Il est difficile de faire plus que n'a fait Hahnemann dans sa Matière médicale pure; et, comme je l'ai dit, il est à craindre que nous ne puissions bientôt plus nous retrouver au milieu de ce dédale. Il serait plus sage, il serait même nécessaire, au lieu de se mettre à la quête de nouveaux symptômes, de rechercher, parmi cette masse de symptômes déjà notés, quels sont ceux qui appartiennent véritablement et essentiellement à la vertu de la substance médicamenteuse, et de les séparer de ceux qui ne sont qu'accidentels; en un mot, de dégager les symptômes *caractéristiques* de chaque médicament de tout ce qui est étranger à sa vertu propre, de tout ce qui dépend exclusivement des influences atmosphériques extérieures, du genre de vie, des constitutions, etc. De cette manière on présenterait chaque médicament dans son individualité, on apprendrait sur quelle partie de l'organisme animal il agit et comment s'exerce son action.

Quelque difficile que soit cette tâche, on peut en venir à bout, et si tous se mettaient activement à l'œuvre, ils rendraient à l'homœopathie réformée plus de services qu'en découvrant de nouveaux symptômes. C'est moins de les multiplier que de les réduire qu'il s'agit. MM. *Jahr* et *Bœnningshausen* ont déjà donné un bon exemple, mais je crois qu'on pourrait encore aller plus loin, et j'ai déjà, moi-même, re-

tranché de certains médicamens , nommément de l'aconit , quelques douzaines de symptômes , sans qu'ils aient rien perdu de leur vertu spécifique. Je suis convaincu que tout médecin ami de l'homœopathie doit en avoir fait autant. Hartlaub et M. Müller (*Archiv.*, vol. IV, p. 4, et vol. III, p. 4) , ainsi que Hartmann , ont commencé , il est vrai , à faire ressortir les symptômes caractéristiques de quelques substances médicamenteuses , comme de la noix vomique , de la pulsatille , de la fève de saint Ignace , de la belladone ; malheureusement ils se sont arrêtés en chemin ! — Peut-être aussi ne serait-il pas bon d'introduire dans la matière médicale une trop grande simplicité et de rendre ainsi trop facile l'étude de l'homœopathie. Ce serait au moins favoriser la paresse. Quant aux laïques , il serait bon en tout cas de donner en latin ces symptômes caractéristiques.

Le diagnostic de la maladie et celui du médicament exactement établis , le principe de l'homœopathie peut être mis en pratique , et il s'agit alors de donner au médicament convenable par la préparation technique le moyen de manifester ses vertus élémentaires , et de régler la dose de telle manière que le mode d'action du médicament ne l'emporte pas sur celui de la maladie. La maladie sera guérie ainsi plus sûrement et la suffisance de l'homœopathie éprouvée.

A ce sujet , je ne puis m'empêcher de citer quelques passages de Paracelse qui me semblent s'appliquer parfaitement à ce que j'ai dit jusqu'ici.

« Pour que le médicament agisse , il ne doit pas rester ce qu'il était , car toutes choses ont de telles propriétés qu'elles doivent être portées au plus haut point par leur vertu plastique. Voilà pourquoi aussi le médicament doit être dynamisé ; il a sa vertu plastique (*archeus*) comme les élémens. Aussi peu les élémens ne restent pas en repos sans produire ce dont ils sont les semences , aussi peu le médicament doit rester en repos , et aussi peu la vertu plastique de l'homme reste inactive. Si le médicament a assez de puissance pour résister à la maladie , le médecin doit aussi peu s'inquiéter de ses effets que l'on peut douter qu'à un certain degré de froid l'eau forme des cristaux de glace. Qui ne voudrait avoir confiance en un médicament qui agit sur le corps comme le soleil sur la terre ? De même ,

en effet , que le soleil éclaire le monde entier, les champs, les prairies, les montagnes et tout ce qu'ils renferment, tout ce que l'on peut connaître et tout ce qui est inconnu, de même qu'il réjouit toutes les créatures, ainsi le médicament doit pénétrer la vie entière. Mais il n'y a pas un soleil particulier pour chaque plante, et le médicament doit également avoir une marche, non pas particulière, mais universelle; car une marche particulière de la substance médicamenteuse ressemblerait à la lumière de la lune qui préside à la nuit. Ainsi que la taupe marche sans yeux, ainsi marchent aussi les médecins particuliers (symptomatiques); ils sont comme les hiboux qui ne savent pas qu'il existe un soleil; car nous ne pouvons ni diviser ni trier la vertu du médicament, administrer ce qui convient à chacun; mais ce qui est salutaire pour l'un est bon pour l'autre et réciproquement. Le médicament administré doit agir sur tous les membres, car chacun d'eux désire se débarrasser de ce qui lui nuit, et il attire ce qui est propre à l'en délivrer. Quand donc tu donnes un médicament particulier, tu donnes une partie et tu laisses l'autre sans emploi, quoique tu ne saches pas laquelle de ces parties est la plus nécessaire. Aie donc soin de donner partout la santé, comme le soleil donne le jour, etc. »

Après avoir prouvé par la théorie la suffisance de l'homœopathie, il faudrait aussi la prouver par la pratique. Mais comme depuis plus de vingt ans les journaux homœopathiques ont publié des milliers d'histoires de guérison, je ne vois guère la nécessité d'en augmenter le nombre. Cependant, comme il ne peut y avoir d'excès dans le bien, je citerai quelques cas des plus remarquables de ma pratique.

Un jeune homme de quinze ans, frais, robuste, aux joues roses, aux cheveux blonds, fut pris, au commencement d'avril, dans l'après-midi, sans cause connue, d'un violent accès de frisson qui dura bien une heure, et auquel succéda une chaleur générale. Il se plaignait de maux de tête, d'élanemens dans les oreilles; il avait la face très-rouge, le goût mauvais; soif vive; violent élanement dans tout le côté gauche de la poitrine, s'étendant jusque dans le creux de l'estomac; respiration pénible; toux douloureuse, accompagnée d'une expectoration de mucosité sanguinolente; pouls rapide et dur; peau brûlante. Je prescrivis *aconitum* 24 gut. 3, dans une once d'eau

distillée, une demi-cuillerée à bouche toutes les deux heures. Dès la seconde dose, le malade eut deux vomissemens de bile mêlée de mucosité aqueuse, et il cessa de prendre le médicament déjà avant de se coucher. Le nuit fut agitée et se passa au milieu de chaleurs et de vives douleurs. Le lendemain, je donnai *pulsatilla* 12 gut. 1 (insuffisance de l'homœopathe). L'état s'exacerba, et, quelques heures après la prise de la pulsatile, je revins à l'aconit. φ ess. *aconiti* 12 gut. 12, aq. destill. ξ jv, D., une cuillerée à bouche toutes les deux heures. Le malade éprouvait du soulagement le soir, quoique le pouls fût encore fort; mais la nuit suivante fut de nouveau très-agitée. Le troisième jour, tous les symptômes persistaient, tels qu'au début de la maladie, et il s'y était joint en outre la perte presque complète de l'ouïe et une grande difficulté à évacuer les excréments, à cause de l'exacerbation de la douleur de la poitrine. La douleur devint plus forte encore vers le soir, et la respiration ne pouvait s'effectuer que *pinnis narium motis*. Cependant, je ne me laissai pas fourvoyer, et je fis continuer l'emploi de l'aconit. Vers minuit, il y eut, à de courts intervalles, trois légers saignemens de nez, après quoi le malade s'endormit d'un sommeil paisible qui dura jusqu'à cinq heures. Le quatrième jour, je trouvai la fièvre diminuée, les accès de toux avec expectoration muqueuse, sanguinolente, plus rares; les élancemens dans la poitrine ne se faisaient plus sentir que dans la toux. L'après-midi, il y eut encore quelques saignemens de nez. La nuit suivante, sommeil par momens, renâclement d'une grande quantité de mucosité, plusieurs épistaxis et une selle diarrhéique. Le cinquième jour, les élancemens dans la poitrine avaient encore diminué; pouls encore fort; crachats plus épais et ne contenant plus de sang, respiration plus libre; plusieurs épistaxis. Le malade dort bien la nuit suivante. Le sixième jour, les élancemens dans la poitrine étaient encore moindres. la toux plus rare; il y eut une selle. La nuit suivante fut très-bonne. Le septième jour, l'urine déposa un sédiment. Le soir, le pouls était afébrile. L'aconit ne fut plus pris que toutes les trois heures. La nuit, le malade eut un mal d'oreilles, mais il n'eut pas de fièvre. Urine encore sédimenteuse. Transpiration plus copieuse. L'amélioration fit des progrès continuels, et le dixième jour le malade put quitter le lit. Il n'eut plus besoin d'autre médicament que l'aconit.

On pourrait dire — car que ne peut-on pas dire? — que les épistaxis répétés ont coupé la maladie, et que le malade se serait guéri tout seul, sans aconit. Des doses aussi insignifiantes ne doivent produire aucun effet. — Mais je demanderai d'abord pourquoi la maladie s'est exacerbée après une seule goutte de pulsatille 12, et pourquoi il y a eu amendement aussitôt après la prise d'une nouvelle dose d'aconit? De plus, un médecin de l'ancienne école aurait-il pris sur lui d'abandonner le malade à la nature? Ce n'est pas tout. A la même époque, un allopathe a traité un jeune homme de quinze ans atteint de la même maladie; il lui a fait quatre ou cinq saignées, lui a appliqué des sangsues et a eu recours à tout l'appareil antiphlogistique. Eh bien! la maladie, en dépit de tout, a pris de plus en plus un caractère omineux, et, malgré tout, il s'est établi aussi des saignemens de nez répétés. La guérison s'est opérée, mais lentement et péniblement. N'est-ce pas là une preuve frappante que les saignées étaient inutiles, que l'épistaxis n'était pas une crise proprement dite, mais seulement, puisqu'il s'est déclaré, chez un malade après quelques doses d'aconit, et chez l'autre après d'abondantes saignées, la suite du retour graduel de la nature malade à son état normal, une réaction de la force curative restaurée, qui a rétabli, avec le secours de moyens extérieurs, l'équilibre rompu, par des saignemens de nez, une expectoration, un transpiration et des selles? — Sans doute la force curative de la nature est la condition de toute guérison dans l'allopathie comme dans l'homœopathie, et celui qui dit que Hahnemann n'en tient aucun compte n'a pas lu ses écrits.

L'automne passé, j'ai eu à traiter une demoiselle de trente-trois ans, d'un tempérament flegmatique, qui présentait les symptômes suivans: Elle s'était plainte pendant quelques jours de lassitude, d'embarras de la tête et d'inappétence. Elle s'était mise au lit après plusieurs accès de frissons et de chaleur qui persistaient; elle se plaignait d'une céphalalgie générale; elle était plongée dans un assoupissement plein de rêves; elle avait les yeux ternes, le goût amer, la langue sèche au bout et sur les bords; elle éprouvait des nausées et eut même quelques vomissemens spontanés; le pouls était rapide et dur. Je lui

donnai *aconit* 6 gut. 6, dans deux onces d'eau, une cuillerée à bouche toutes les deux heures. Elle eut, pendant qu'elle prit cette potion, quelques vomissemens et des selles bilieuses. Lorsqu'elle l'eut consommée, le second jour, dans la matinée, je lui fis prendre *pulsatilla* 6 gut. 1. Elle fut assoupie toute la journée, ce qui n'empêcha pas qu'elle dormît la nuit d'un sommeil réparateur. Peau moite. Le troisième jour, je la trouvai déjà plus éveillée; pouls afébrile, estomac à l'état normal. Dès ce jour elle entra en convalescence. Ainsi un commencement de fièvre bilieuse fut guéri en trois jours par l'homœopathie et par deux doses de médicamens.

Mais il n'en est pas toujours ainsi, et cela ne peut pas être, surtout dans les maladies chroniques. Cependant on doit convenir que l'homœopathie trompe souvent nos espérances aussi bien que dans les maladies aiguës et dans des maladies chroniques. On doit l'attribuer le plus souvent à l'*insuffisance* des médecins homœopathes.

Cette insuffisance est ou objective ou subjective : *objective*, en tant que la caractéristique du médicament n'est pas bien établie, que le moyen n'a pas encore été convenablement expérimenté, ou que l'on n'a pas encore trouvé le remède convenable ; *subjective*, en tant que le médecin ne possède pas une connaissance suffisante du mode d'action spécifique du médicament employé. Au lieu du moyen convenable, il en administre un qui ne convient pas, qui ne répond pas à la maladie tout entière, erreur qu'il est d'autant plus facile de commettre, qu'un grand nombre de médicamens présentent les mêmes symptômes, ou bien encore il ne donne pas la dose convenable. Ne pas avoir suffisamment égard au degré de réceptivité du malade, ou administrer le moyen convenable à de trop courts intervalles, quand souvent il est son antidote à lui-même, ou le donner à une trop haute dilution, ou négliger de comparer avec soin les symptômes du médicament avec ceux de la maladie, travail fatigant dont on se dispense volontiers, quand on pratique depuis long-temps, parce qu'on se croit sûr de son fait, c'est autant de causes aussi de l'insuffisance des homœopathes. La dernière, surtout, nuit fréquemment au traitement des meilleurs médecins, sans qu'ils s'en doutent,

au milieu de la foule d'occupations qui les accable. C'est là peut-être la meilleure réponse à la question d'Attomyr : Pourquoi, demande-t-il, après plusieurs années de pratique homœopathique, suis-je moins heureux que je ne l'étais d'abord ? (*Gazette homœopathique*, vol. XXII, n.º 5 et 6.)
(*La suite au prochain numéro.*)

Matériaux pour une pharmacodynamique future de la noix muscade,

Recueillis par le docteur ROTH.

(*Voyez l'expérimentation pure*, vol. I, p. 59, de notre *Revue*, et les effets toxiques, *ibid.*, p. 203.)

I.

JAHIA EBN SERAPION (9^e siècle).

JEUSBANE vel iusbage, id est nux muscata (*Aaron* Jeuçbane est nux muscata et affertur ab India). *Ysaac eben amraz*. Meliores ex eis sunt rubeæ, pingues, graves, et deteriores sunt nigræ, leves et siccæ. Et sunt calidæ et siccæ stringunt ventrem et aromatisant stomachum, et odorem oris efficiunt bonum, auferunt fumositates a stomacho; et digerunt cibum, et expellunt ventositates et corroborant stomachum et hepar; et conferunt lentigini faciei, et serpigini, et emolliunt ampata dura hepatis (*Aben Mesuai*). Natura ejus est sicut natura caryophilorum, et est calida et sicca in tertio gradu; et est bona stomacho et hepatis frigidis (*Meseahen*). Nux muscata est calida et sicca in fine secundi gradus, et stringit ventrem et aromatisat stomachum, et efficit odorem oris bonum et confert debilitati hepatis et stomachi (*Albasari et Rhases* similiter). Serapionis agregatus in medicinis simplicibus, secundum translationem Simonis Januensis, interprete Abraham Judæo tortuosiensi, ex arabico in latinum; cap. 161, p. 120. Impressum Venetiis per Bonetum Lovatellum Bergomensem, 17 kal. januaris 1497.

II.

ABU ALI ALHOSSAIN EBN ABDALLA EBN SINAH (10^e siècle).¹

De nuce muscata. Nux muscata quid est? Est nux quantitatis gallæ, facile frangibilis, subtilis corticis, bonum habens odorem acutum. *Natura.* Dixit Mesiha est callida et sicca, in fine secundi usque ad tertium. *Operationes et proprietates.* In ipsa est stipticitas. *Decoratio.* Confert lentiginibus et odorem oris bonum efficit. *Membra oculi.* Confert sebel (4); et confortat visum. *Membra nutrimenti.* Confortat hepar et splenem, et stomachum et proprie os ejus. *Membra expulsionis.* Constringit et provocat et confert difficultati urinæ; et cum in oleis ponitur confert doloribus et simul in pessariis, et prohibet vomitum. *Permutatio.* Loco ejus ponitur quia æquali pondus (Avicennæ liber Canonis. Venetiis apud Juntas. 1582. lib. 2, cap. 495, p. 150).

III.

ALI BEN ABBAS (10^e siècle).

Icum boona, id est nux muscata calida et sicca, est ventrem suspendens, utilis hepatis morbis et stomachi si sunt ex frigiditate (Liber Regius practiæ, liber secundus edente Michaele Capello. Lugduni, typis Jacobi, 1523, p. 172).

IV.

JOANNES PLATEARIUS SALERNITANUS (13^e siècle).

Contra stomachi frigiditatem et indigestionem, et discolorationem ex frigiditate mane detur nux dimidia vel integra; experientia didici quod multum confert. Contra indigestionem stomachi hepatis et intestinorum detur vinum decoctionis ejus; dolores e ventositate stomachi et intestinorum solvit. Convalescentibus ab ægreditinibus quibus debilis est calor naturalis ad confortationem spiritu alium detur vinum decoctum ejus. Nux muscata naribus applicata cerebrum

(4) Sebel est paniculus accidens oculo, et inflatione venarum ejus apparentium in superfici conjunctivæ et cornæ, et textur quidam in eo, quod est inter eas sicut fumus; liber 3, cap. 49, p. 226.

confortat et spiritualia (Liber de simplici medicina dictus circa instantans, p. 203; editio Venetiis per Bonetum Locatellum, 1497).

V.

LOBELIUS.

Urinas ciet, cerebro, ventriculo, hepatis, utero, cordi, omnibusque visceribus peramica. Cariosas et leves nuces oleaginis et gravibus præferbat Rondelletius ad ventriculi et cerebri affectus, quæ quia immaturæ, plus adstrictionis habent qua robor ventriculo conciliatur et vapidi fumi cerebrum ferientes propediuntur. Oleaginosa enim cerebrum vaporibus obruunt. Memini generosam Anglam gravidam esse 10 aut 12 nucum myrasticarum ebriam delirasse. Oleum pressum dant nervorum morbis utilissimum (Mathiæ de Lobel insulani, plantarum seu stirpium historia. Antverpiæ, 1576, p. 570).

VI.

CHRISTOPH. A COSTA.

Elicitur ex nuce moschata trita, calefacta, et prelo expressa liquor admodum suavis et utilis, in nervorum frigidis affectibus, thoracem etiam et pulmones lenit, nude clariorem vocem reddit. Impinguat et sperma auget (Aromatum Liber. Antverpiæ, 1593, p. 250).

VII.

CAROLUS CLUSIUS.

Ex maci fit oleum in nervorum morbis utilissimum (In traductione ejus Historiæ aromatum conscripta a D. Garcia ab horto. Antverpiæ, 1593, p. 82).

VIII.

CLAUDIUS DEODATUS.

India odoratas et crasso rore rubentes,

Cum tamen exurant, dat tibi larga nuces.

Hæ stomacho, jecori, vitiatò spleni et ocellis

Subveniunt bruma, si modo læsa dolent

.His bene dent, et vix contacta labella famescunt.

Vesica his patula est, has fluida alvus amat.
 Quam male nux dicta matronæ nobilæ munus
 Glans muscata datur, cum male vulva tumet :
 Liberat et flatu ventrem infarctuque lienem.
 Et scit secretis auxilio esse malis.
 Inde sub adversa dudum valetudine pressus,
 Naturæ veniet, qui fuit ante, color.

(*Pantheum hygiasticum hypocratico-hermeticum. De hominis vita ad centum et viginti annos salubriter producenda, libris tribus distinctum. Buntruti, 1629, lib. 2, p. 36.*)

IX.

JACQUES DALECHAMP.

La noix muscade guérit la puanteur de l'haleine, elle aiguise la veuë, fortifie l'estomac et le foye, aide à la digestion, dissipe les ventositez et resserre le ventre, prouoque l'urine, efface les taches du visage, sert aux maladies de la matrice, amollit la durté de la ratelle et du foye, et guérit les dertres. On prend les noix muscades fraîches et après les avoir concassées et échauffées en un chaudron, on les presse pour en tirer l'huile, lequel estant froid se prend comme de cire neufue. Il sent merueilleusement bon, et est fort propre aux douleurs inuéterées des nerfs et des jointures, procédans de froid; mesme il prouoque à luxure. La noix muscade appaise merueilleusement bien les douleurs de l'estomac, si après l'avoir pillée on la fait cuire en six onces de miel rosat, et deux onces d'eau de vie, jusqu'à ce que l'eau soit consumée : car, si après avoir passé ceste décoction, on en donne trois cuillerées à jeun tous les matins, si la douleur procède à cause des excréments froids, ou de ventositez, sans doute les malades s'en sentiront grandement soulagez (Histoire des plantes de M^e Jacques Dalechamp, faite françoise par M^e Jean des Moylins, livre XVIII, vol. 2, p. 652, 1653).

X.

NICK. ETMULLER.

Nux moschata uterina est insigniter, evim roborat uterum, semenque muliebri reddidit spirituosius, indeque aliquantulum confert pro arcenda

sterilitate. In metu imminentis abortus pro roborando foetu et abortu præcavendo adhibetur. Recipient enim mulierculæ frustum panis in aqua vitæ mulierum, et vinum malvaticum intingunt, adspergunt pulvere nucis moschatae et applicant umbilico pro roborando foetu. Similimodo applicatum prodest valde pro arcenda diarrhæa et compescendo fluxu alvi nimio : quidam simili non infundunt frustulum panis, tostum super carbones et pulvere nucis moschatae adpersum in cerevisia et adhibent in *coeliaca passione vomitu nausea*. In *lienteria*, affectu in quo assumpta per alvum excernuntur indigesta, pulvis nucis moschatae cum vitello ovi est egregius, de quo refert *Forestus*, lib. 22, obs. 328, quod quidam *lienteria* fere emaciatius præter omnem spem curatus fuerit per vitellum ovi, pulvere nucis moschatae unius insperso, et super tegulam igneam assatum, quo exhibito æger convaluit probe curatus ; unde etiam in vomitu compescendo usitata, sive ejus oleum extrinsecus illinatur stomacho, quod etiam valet in *cholera*, sive pulvis assumatur interne cum medicamentis aliis. In *affectibus uteri flatulentis*, in dolore uteri, et *inflatione ejus post partum*, expertum remedium est suffitus nucis moschatae. Fit scilicet non raro ut post partum nimis mature se exponant aeri frigido, vel saltem non satis calido huic subito inflatur uterus, ut adhuc semel videantur parituræ. Malum est satis frequens in mulierculis magis addictis pompæ quam sanitati. In tali ergo casu nux moschata integra sumatur et dividatur in quatuor partes, quarum una superimponatur carbonibus, et fumus recipiatur per infundibulum in vulvam, qui discutit flatus, ut cum sonitu erumpant et uterum in debitam constitutionem reducit. Expertum hoc est a multis practicis. In *doloribus post partum flatulentis*, sæpe egregium est nux moschata remedium et oleum ex eadem inunctum. **MACIS** seu flos eadem dicitur habere virtutes (in *Oper. omnia medico-physica*, t. II, editio Lugduni, 1690, in *Schrœderii dilucidata phytologia*, p. 101).

XI.

MOEBIUS.

Nux moschata inter alia aromata est temperata moderate calefacit, siccatur, subadstringit ; est stomachica, cephalica, uterina, coctionem juvat, flatus discutit, halitum foetidum oris emendat, fœcum recreat.

lipothymia succurrit, lienem minuit, alvi fluores compescit et vomitum sistit. Maci eadem virtutes adscribuntur, qui tamen partium est tenuiorum efficacior et magis penetrans est (Epitome institutionum medicarum ex neotericorum fundamentis in gratiam studiosae juventutis adornata à Gothofredo Mœbio, Ienæ, 1663, p. 509).

XII.

J. H. DIETZIUS.

Aromatica cum sit et spirituosa, flatus discutit, lipothymia atque palpitationi cordis succurrit, fœtum confortat, subadstrictoria virtute juncta temperie, coctionem juvat, lienem imminuit, suaveolentia oris foetorem emendat. Est præterea alexipharmaca, diuretica, cephalica, ophthalmica, thoracica, cardiaca, stomachica, hepatica, splenetica, uterina, uno verbo omnia viscera confortans, maxime excellens (ΜΟΣΧΟΚΑΡΥΘΑΟΓΙΑ, id est de nuce moschata dissertatio, Giesæ Hassorum, 1691, p. 22).

XIII.

JOANNES RAIUS.

Nux moschata subadstringit, stomachica est, cephalica et uterina. Flatus discutit, coctionem promovet, halitum foetidum oris emendat, fœtum recreat, lipothymia ac palpitationi cordis succurrit. Lienem minuit, alvi fluores compescit, vomitum sistit, urinam ciet, visum etiam acuit. Aetius pulmonibus officere scribit.— In dysenteriis aliisque fluxibus nux moschata merito celebrari potest, quandoquidem diversas facultates, omnes in hoc affectu necessarias continet. Ejus oleosa substantia ilinit intestina ne rodantur ab acris humoribus et dolores lenit; aromatica qualitas in aereo spiritu consistens, partes nobiles penetrat et mirifice corroborat; terrestris pars adstringit et exsiccatur ulcera, cicatricemque inducit. Fabricius Hildanus, lib. de dysenteria, cap. 10.— Nuce moschata saccharo condita utuntur Brachmanes in omnibus frigidis cerebri morbis, paralysie et aliis nervorum et uteri affectibus, quin et cardiaca sensetur. Jam a multis annis ad nos adferri cœperunt ex Indiis nuces saccharo conditæ pro bellariis ad epulas lautiores. Docuit interea usus non omnino innoxias esse istas

delicias. Pollent enim ea que insigni facultate narcotica, qua frequentiore aut largiore usu soporosos invehunt affectus. — Vulnus cujusdam militis cito consolidatum ab usu nucis moschatæ interne sumptæ refert *Tachenius*, in libro de morbor. principe, p. 110. — Hic fructus etiam celebratur a *Lefevre* et a *Wedelio* in vulneribus consolidandis. *J. Bauhinus*, cum in Apenninis montibus frigidam avidius bibisset aquam, subito incidit in insignes vesicæ dolores flatibus in scroto vexantibus accedente tumore, sine tamen ulla hernia præcedente aut subsequente. Cum existimaret se in monte pro doloribus periturum, itineris socius *Oswaldus Gabelkover* amice obtulit nuces moschatas quas secum habebat. Devoratis subito quatuor, per D. G. et hoc remedio liberatus fuit a doloribus, atque iter perfecit sospes et incolumis. Exprimitur e nucibus recentibus contusis et in sartagine fervefactis oleum ad multa utile, v. 9, ad ventris tormina et dolores nephriticos in liquore calido exhibitum, ad tormina infantium umbilico inunctum, ad nervorum articularumque diuturnos dolores a frigore excitatos. Extrinsecus conciliat blande somnum temporibus illitum. *Macis* easdem vires quæ nuci adscribuntur; quia tamen partium tenuiorum existit, ideo et operando efficacior, et magis penetrans habetur. *Macis* oleum commendatur in nervorum affectibus et aliis frigidis morbis, quin et podagram (mirabile dictu), pedi oblitum sanare *Cronenburgius* refert. — Ad ventum utero inclusum, accipe nucem moschatam non vitiosam, decid. in partes quatuor. Projice unam super carbones accensos et fumum accipiat mulier per infundibulum, terque id faciat. Hoc remedio Bonnæ mulierem juvenem curavit *Hartmannus*. Communicavit D. Hulse (Historia plantarum, p. 1524, vol. 2, editio Londinensis, 1693).

XIV.

C. F. PAULINUS.

Stephanus Esaias Crudener, mercator lubecensis, semper patiebatur cordis palpitationem quoties tantillum nucis moschatæ comedebat (Moschocarjographia seu nucis moschatæ curiosa descriptio. Francof. et Lipsiæ, p. 74, 1704).

XV.

MICH. BERHARDI VALENTINI.

Ratione virium nuces moschatæ calidæ exsiccantis et subadstringentis naturæ sunt, qua non modo nervos ac cerebrum, sed etiam et præsertim uterum, viscera stomachumque confortant. Quæ, quod oleo suo succum ventriculi nimis edulcant mitigantque, Indi recentes nuces vereque maturas sale et aceto macerare atque ita ante pastum acuire appetitum perhibentur, quippe qua ratione oleum superfluum quodammodo mitigatur. Sæpius vero nuces moschatæ vel super pane tosto teruntur, vel in pulverem redactæ ad omnes diarrhœas, dysenterias, etc. a junioribus senibusque usurpantur: quo in casu quidam integram nucem moschatam super candela incendunt et comburunt, postmodum vero propinant quod aliis probatum antifebrile habetur. Hæc nux gravidis etiam ad confortandum, conservandumque partum perutilis est, in colica flatus dissipat (Historia simplicium reformata, p. 201. Francofurthi, 1716).

XVI.

M. B. VALENTINI.

Genuinæ nuces moschatæ intus assumptæ omnes dolores et tormina abdominis sopiunt quæ a frigore et flatibus in ventriculo intestinis ex utero generantur: confortant et calefaciunt ventriculum frigidum, ejusque digestionem promovent, sistunt vomitum et singultum, et si nuces moschatæ in pulverem commuantur, cum *Bakelale* misceantur et in vino assumantur, urinam pellunt, stranguriam curant et anhelitum gratum procurare valent. Colicam quoque et cardialgiam refrenant, desobstruunt hepar et lienem si modo supradicto assumatur. Nux prope ignem quoque assatur et torretur ac cum potu ordinario assumitur, quo diarrhœa et dysenteria curari potest. Medici arabes hoc in casu aliquid amphii admiscunt. Ex amici ejusdam relatione habeo, quod hoc tanquam insigne secretum, contra dysenteriam a Nigrita Persico obtinuit, quod scilicet nux moschata tosta, cum paucis amphio, quantitate candiang, in haustu vini rubi vel, in hujus defectu, in ovo sorbili assumpta, hic infallibile sit remedium. Apprime etiam contra

passionem histericam, dolores renum et vesicæ facit. Imo sunt qui eandem oleo amygdalarum prius maceratam calcu'um expellere asserunt. Econtra omnes illi ab usu aromatis hujus abstineant qui durioris sunt alvi, hemorrhoidibus obnoxii sunt aut crassum, fœculentum et adustum sanguinem obtinent. Adjecto zingibere acuitur et confortatur. Quotidianus nucis hujus usus ob oleositatem inviscat stomachum caputque vaporibus densis, unde lethargus oritur, aggravat (India litterata, epistola XXV, p. 458, edit. Francofurt., 1716).

XVII.

LAZAR RIVERIUS.

Nux muscata calefacit, adstringit et propterea ventriculum roborat, flatus discutit, oris halitum emendat, alvi fluxum cohibet, frigidis cerebri, nervorum et uteri affectibus medetur.

Commendatur etiam nux muscata mane, jejuno stomacho comesta et dentibus diu atrita, ut vapor illius ad oculos deferatur. Si illius deglutitio metuatur, propter viscerum calorem expui potest comestionem (De gutta serena, p. 198).

In *inappentia* commendatur nux muscata condita, et si opus fuerit contusi in mortario marmoreo (cum aqua rosarum) in formam opiatae, p. 274.

In *uteri inflatione*, quando inflatio fit a flatibus, maxime conducit suffitus ex nuce muscata a *Solenandro* commendatus his verbis: « Mulier quædam puerpera se intempestivius ante tempus debitum ventis committens et aeri, incidit in intolerabiles dolores, neque potuit restitui. Tandem supervenit obstetrix vetula bene exercitata, jussit sibi afferri nuces tres myristicas grosse contusas. Tum supponebat fictilem testam cum carbonibus ignitis ægre mulieri, et statim insperso nucum myristicarum pulvere, testam ita supposuit, ut inspersi pulveris suffitum exciperet pudendis, per infundibulum inversum. Per superiora eodem tempore eundem suffitum excepit, qui ubi penetrasset mulier statim exclamat: Necessario mihi reddenda alvus. Qua voce vix edita, auditus est sibi'us et crepitus, qualis eliditur cum pulvis tormentarius alicui pyxido angusti inclusus accenditur. Qui spiritus ubi elisus proruperat ipso protinus momento mulier sani-

tati restituta est. Ista experientia monitus in simili casu quoties postea idem remedii genus admotum utile et proficuum inveni sæpenumero (Lar. Riverii opera medica omnia. p. 392. Genevæ, 1737).

XVIII.

R. A. VOGEL.

Suavissimum aroma; quod præter calefacientem et carminativam virtutem, etiam roborantem, alii dicunt anodynam continet, qua alvi fluxus bene sistit, et ventriculum etiam vomitu gravatum, solatur (Historia materiæ medicæ. Francofurti et Lipsiæ, 1740, p. 257).

XIX.

STEPHANUS FRANCISCUS GEOFFROY.

Nux moschata non solum ad ciborum condimenta frequens usurpatur, sed etiam usui medico inservit. Stomachica est, ciborum concoctionem juvat, vomitum compescit, viscera roborat, flatus discutit, colicos dolores sedat, alvi fluxus sistit, sanguinis motum auget, venenis resistit, in catarrhis et frigidis nervorum affectionibus plurimum conducit. Ab Ettmullero ad paralysim partium deglutitioni inservientium masticata et deglutita commendatur. Soporem etiam inducit, et idcirco immoderatus ejus usus vitandus est.—Nucis moschatæ vis adstringens torrefactione augetur: idcirco in alvi fluxu et dysenteria torrefacta præscribitur. Dosis in substantia: $\epsilon\beta$ ad $\zeta\beta$, torrefacta ad $\zeta\beta$ (Tractatus de materia medica. Parisiis, 1741, vol. II, p. 444).

XX.

BONTIUS.

Macim et nucem myristicam condita parcius in his regionibus utendum esse dico, nam ventriculum sua oleositate ac pinguidine gravant, tum vaporibus ad cerebrum elatis somnolentiam ac stupiditatem inducunt, imo ego vidi ex nucis myristicæ nimio usu aliquot non parum periclitatos esse, qui per diem unum atque alterum non secus ac caro correpti immobiles ac muti jacuere, certissimo indicio cerebrum ac nervos non parum male affectos esse. Porro e corticibus viridibus nucis myristicæ in Banda insula coquunt pultem ac saccharo

condiunt, ac tunc saporem referrunt acidorum pomorum sic coctorum in patria. Sed et nos hic in Java in corticibus salitis ejusdem nucis primum aqua maceratis non insuaviter simile condimentum conficimus, sed experientia quoque constat somnum arcescere, ideoque cautius eo utendum esse censeo (Jacobus Bontius, de medicina Indorum. Dialogus quintus. De aromatis ac de usu illorum, editio Lugdun. Batav. 1745, p. 197).

XXI.

FRIEDERICUS HOFFMANN.

Est quoque in usu oleum nucis moschatae et macis destillatum, quod magnum nervinum, anodynum et demulcens est simulque in omnibus affectibus spasmodicis pectoris et abdominis, diarrhoeis et arthriticis doloribus magni aestimatur. Hæc etiam præstat essentia nucis muscatae. Nux moschata ipsa maxime sistit vomitum et diarrhoeam et adstringentem virtutem majori exserit in gradu (De Materia medica, p. 174. Operum omnium physico-medicorum, supplementum secundum in tres partes distributum, pars tertia. Genevæ, 1753).

XXII.

G. HORSTIUS.

Inter simplicia primum locum tribuimus nuci moschatae, quam plures classici non tantum manifestis sed etiam occultis qualitalibus memoriam corroborare statuunt, si sæpe jejuno stomacho masticetur, et in ore detineatur, imo et vesperi quarta pars ejus assumpta fluxiones sistit, et cerebrum corroborat (Georgi Horstii senioris operum medicorum tomus tertius, cura G. Hortii junioris. Norimbergæ, 1760, p. 191).

XXIII.

LANGE.

Nux moschata in medicorum scholis non putatur antefebriis esse, at a plebe nostra frequenter in tertiana intermittente optimo eventu adhibetur, quare silentio eam præterire nefas ducimus. Defricata pro junioribus dimidia, pro adultis integra, nux ante paroxysmum cum

vino adusto uno haustu ingurgitatur (J. H. Lange, de *Remediis Brunswicensium domesticis*. Brunswigæ, 1765).

XXIV.

FERREIN.

La noix muscade est céphalique, sudorifique, stomachique et utérine, elle arrête les vomissemens et récréé les sens (Traité des médicamens, vol. III, p. 93. Paris, 1770).

XXV.

J. R. SPIELMANN.

Reliquorum aromatum vires habet, et cum minori acrimonia gaudet, hinc in morbis primarum viarum ubi acrimonia vel strictura obtinet eis, quoque præfertur; sed præterea etiam sopientes habent vires, ita ut in majori dosi dum fuerunt assumpta. temulentiam, delirium, apoplexiam excitasse a *Bontio, Lobelio, Rumph. Schmid*, etc.; fuerunt observata, hinc evidens fit cur in vomitu et fluxibus alvi cum tanto successo dentur; *Hoffmann* pro gravidis vomitione aut tussi correptis non certius novit auxilium. Nux moschata cum saccharo commixta, addit præterea eandem alumini junctam, paroxysmos febrium intermittentium potenter sistere (Institutiones materiæ medicæ. Argentorati, 1774, p. 282).

XXVI.

DESBOIS DE ROCHEFORT.

Elle est tonique et stomachique, on se sert de l'huile à l'extérieur dans la carie des dents et pour favoriser l'exfoliation des os (Cours de matière médicale, vol. II, p. 36. Paris, 1779).

XXVII.

H. J. N. CRANTZ.

In laxis vires stomachicæ, anticolicæ, excalescentes, etiam emmenagogæ, ex oleo copioso pertinaces, in paralyti stimulantés. Oleum pressum, morbis externis frigidis articularum persanandis, litu utile, etiam interne invomitionibus, diarrhœis, aliis additum vel forma elæo-

sacchari usurpatum (Mater. medica et chirurgica. Vindobonæ, 1765, vol. I, p. 156).

XXVIII.

CARTHEUSER.

Eminent bina hæc simplicia (nux moschata et macis) inter medicamenta aromatica, et frequentem usum, ob vires suas roborantes, stomachales, carminativas, cephalicas, cardiacas, et uterinas, in multis morbis ex humorum viscositate partiumque solidarum flacciditate oriundis, maxime autem in adpetitus atque digestionis vitiis, affectus frigidis, flatulentis, vomitu, lienteria, cœliaca, aliisque profluviis alvinis, torminibus ventris, nec minus in palpitatione cordis, syncope, debilitate memoriæ, paralysi, vertigine, atque cephalalgia stomachali, suppressione mensium, fluore albo, prolapsu uteri atque vaginæ sterilitate, torpore venereo, etc., inveniunt. Macis paulo calidiorē indolem possidet, ac confortando imprimis, commovendo, et discutiendo operationem suam exercet. Nux myristica vero, quæ temperatior existit præter discussionem, commotionem, etc., blandam quoque adstrictionem præstat. Adduntur condimenti loco esculentis, vel manducantur, vel vino infunduntur. Nux moschata interdum quoque, nunc sibi relicta, nunc antea paululum tosta, inter pulveres recipitur. Dosis in genere a granis aliquot ad drachmam semis ascendit. Externæ ad ingredientia emplastrorum, nervinæ, cephalicæ, stomachalis atque carminativæ virtutis pertinent, et subinde etiam decocta vulneraria vinosa atque unguenta ingrediuntur. Olei destillati et expressi usus qui late quoque patet in libris pharmaceuticis videndus est (Fundamenta materiæ medicæ, editio curante J. C. Desse-sartz, D. M. P. Parisiis, 1769, vol. III, p. 491).

XXIX.

J. B. CHOMEL.

La muscade est céphalique, cordiale, hystérique, stomachique et carminative; elle fortifie le cœur et le cerveau, rétablit le cours du sang et des esprits; elle pousse les mois, arrête les vomissemens et dissipe les vents; elle apaise le cours de ventre et devient anodyne et assoupissante lorsqu'elle est rôtie et dépouillée de son huile, car le

marc des amandes pilées et pressées, donné à demi-gros, est astringent et propre dans la dysenterie. On râpe la muscade et on la donne en poudre jusqu'à quinze ou vingt grains en bol, avec la conserve d'absynthe !! pour arrêter les vomissemens. Le remède suivant m'a souvent réussi pour cette maladie et pour fortifier l'estomac. Prenez muscade, girofle, cannelle et poivre, de chacun deux gros, mettez-les en poudre; faites ensuite rôtir une croûte de pain de la longueur et de la largeur de la main, trempez-la dans le vinaigre pour l'amollir; égouttez-la et saupoudrez le côté de la mie de la poudre ci-dessus, puis l'appliquez sur la région de l'estomac, après l'avoir présentée au feu; couvrez le ventre d'un linge chaud, avec une bande qui tienne cette croûte en état. Ce remède est bon pour la colique venteuse (Histoire des plantes usuelles, 1782, p. 302).

XXX.

P. J. BERGIUS.

Virtus : anodyna, stomachica, restringens, calefaciens. Usus : culinaris, diarrhœa (Materia medica. Stockholmæ, 1782, editio secunda, vol. II, p. 942).

XXXI.

LINNÉ.

Qualitates : styptica, fragrans, aromatica, *trita eximia*. Vis : hypnotica, stomachica, carminativa, obstipans, ophthalmica. Usus : colica, diarrhœa (Materia medica, editio quinta, curante D. J. C. D. Schrebero. Lipsiæ et Erlangæ, 1787, p. 238).

XXXII.

J. C. HARTMANN.

Adhibetur præprimis in adfectionibus organorum digerentium, ab inertia aut statu spastico natis, vomitu, colica, diarrhœa, hujus indolis, in debilitate nervorum universali. Oleum nucis egregium pro usu externo unguentum probet, in debilitate partium nervosa, paralyysi, adfectionibus spasticis adplicandum (Pharmacologia dinamica. Vindobonæ, 1829, vol. II, p. 34).

Miscellanées.**I. Empoisonnemens par le chromate de plomb et par le gaz hydrogène arsénié, par le docteur SCHINDLER.**

Un homme avala, dans un accès de colère, une dissolution de chromate de plomb. Survinrent aussitôt des nausées, que des boissons abondantes de lait, d'eau de savon et d'huile, convertirent en un fort vomissement, mais sans resserrement spasmodique de la gorge. Lorsque les matières cessèrent d'être teintées en jaune, on n'excita plus le vomissement, et le malade s'inquiéta peu de son état. Il dormit bien la nuit suivante; mais le lendemain matin, il se sentit si faible qu'il se recoucha. Le ventre n'était ni gonflé ni douloureux; pouls tranquille, mais petit; quelques élancemens dans le dos et les lombes; sentiment de grattement à la gorge. Le malade eut plusieurs selles consistantes, de couleur naturelle; mais il ne rendit pas une goutte d'urine. La seconde nuit fut un peu plus agitée; le matin, faiblesse plus grande, mais sans plus de douleurs. La faiblesse alla croissant peu à peu, de sorte qu'au bout de cinquante-quatre heures le malade s'endormit pour toujours. A l'ouverture du corps, estomac sain, intestin grêle légèrement rouge, foie teint et jaunâtre, rate pleine de sang; reins gros, marbrés de rouge à l'intérieur, vessie vide. L'estomac contenait un liquide floconneux de couleur rosée qui prit une teinte de beau jaune par l'acétate de plomb, et rougeâtre par le nitrate de mercure.

Ce cas prouve que le chromate de plomb n'est pas innocent chez l'homme, comme l'a prétendu Buchner, d'après les expériences de Gmelin sur les animaux. On voit que, sans manifester d'éclat bien sensible, sans causer ni douleurs ni inflammations, sans provoquer ni spasmes ni autres accidens nerveux, il peut causer la mort en peu de temps, le cadavre n'offrant aucune trace sensible d'empoisonnement.

Un homme respira du gaz hydrogène arsénié qui venait de se dégager, et comme il ne sentit aucune odeur comparable à celle de l'acide arsénieux, il prolongea un peu l'inspiration; n'éprouvant rien, il répéta l'acte au bout de quarante minutes. La quantité du

gaz inspiré fut évaluée au plus à un demi-pouce cube, et celle d'arsenic y contenu à un huitième de grain. Pendant le dégagement du gaz, la même personne s'exposa aussi à l'action du gaz acide sulfhydrique. Au bout d'environ trois heures, elle éprouva de violents vertiges, surtout en montant l'escalier : ces vertiges n'avaient pas lieu en descendant, et se faisaient peu sentir sur un sol plan. Au bout de quatre heures, sensation désagréable de pression à la région lombaire, qui s'accrut rapidement et remonta jusqu'entre les omoplates, où elle devint une douleur violente. En même temps, froid par tout le corps, tiraillemens dans les genoux, et froid aux extrémités ; le froid alla en augmentant, et des douleurs pareilles à celles des genoux éclatèrent dans les bras et les avant-bras. Dès lors les accidens s'exaspérèrent à un très-haut degré. Les mains, jusqu'au milieu de l'avant-bras, les jambes, jusque près des genoux, le nez, les régions ciliaires, furent comme frappés de mort ; le pouls y cessa ainsi que le sentiment, bien que la faculté de se mouvoir persistât. De plus, il y avait, à de courts intervalles, de violentes douleurs internes à la région de l'estomac et au-dessous ; une énorme quantité de gaz insipides s'échappèrent par le haut, sans procurer aucun soulagement. Il survint aussi des vomissemens à deux reprises et des ischuries. Les matières vomies étaient d'un vert jaunâtre, et les mucosités amères. La sensation la plus pénible de toutes était une douleur à la région lombaire, qui persistait sans interruption ; l'urine était d'un rouge foncé tirant sur le noir ; c'était du sang pur, qui se coagulait dans le vase. Pendant qu'elle coulait, le malade sentait une chaleur brûlante dans le ventre, avec froid aux extrémités. Tout son facies avait changé en quelques heures ; la peau était devenue partout d'un brun foncé ; les yeux, teints en jaune, étaient enfoncés dans leurs orbites, et cernés ; les traits devinrent douloureusement tirés, et le malade presque méconnaissable. D'abondantes boissons chaudes déterminèrent une sueur copieuse au bout de quelques heures ; la vie reparut alors dans les parties engourdies, où le sujet sentit d'abord un chatouillement très-désagréable, surtout au nez. Tous les accidens persistèrent au même degré le lendemain, à l'exception des vomissemens et de l'urine, qui ne se coagulait plus. Les poils des parties engourdies étaient devenus

blancs ; la soif était grande. Le malade prit une solution de sulfate de magnésie, et à plusieurs reprises six à huit gouttes de laudanum. Le troisième jour, les douleurs étaient moins fortes, l'urine plus claire, le vomissement moins pénible, les rots moins fréquens ; mais il y avait un hoquet presque continu, et beaucoup de vents sortaient par le bas. Un vésicatoire appliqué sur le creux de l'estomac tira du sang d'un rouge foncé. Point de sommeil ; le malade, qui d'ailleurs ne craignait pas la mort, éprouvait une excitation mentale qui le faisait parler presque sans cesse. Le quatrième jour s'écoula avec les mêmes phénomènes, qui diminuèrent alors de violence jusqu'au sixième. Ce jour-là il sembla au malade que tout son corps fût devenu pierre, ce qui ne cessa pas après une selle ; mais cette sensation disparut le lendemain, et dès lors l'état devint chaque jour plus supportable ; les poils reprirent leur teinte brune. Cependant, le malade ne fut guéri qu'au bout de deux mois. Durant la troisième semaine, on vit reparaître un nouvel effet de l'arsenic ; le prépuce et le gland se couvrirent de pustules pleines de pus, qui, en crevant, laissèrent de petits ulcères plats et ronds, dont la cicatrisation exigea dix à douze jours. L'empoisonnement n'eut aucune suite, si ce n'est un peu de faiblesse. Le traitement se borna à d'abondantes boissons chaudes, puis à une solution de sulfate de magnésie, à des poudres effervescentes, à des cataplasmes chauds sur les parties affectées, et à de faibles doses d'acétate de morphine ; sur la fin, le malade se trouva bien de quelques doses de camphre avec le quinine. Au moment de la convalescence, on renonça à tous les médicamens.

La première chose que l'organisme fait, dans les empoisonnements, pour se débarrasser de la substance vénéneuse, c'est de la chasser des premières voies par le vomissement et par les selles ; si la nature ne réussit pas complètement de cette manière, elle choisit le chemin des secondes voies, les sécrétions et excrétions de toute espèce : la sueur et l'urine, le lait et la salive, entraînent alors le poison hors du corps. Ainsi, chez trois asphyxiés par le gaz oxyde de carbone, la peau se couvrit d'un précipité provenant de la sueur, qui couvrit les parties du corps d'un dépôt semblable à de la cendre. Mais, même les poisons qu'elle ne peut éliminer, elle cherche à les mettre hors d'état de nuire, par des transformations. Ainsi, les

métaux sont convertis en sulfures moins nuisibles, et les oxydes métalliques en métaux réduits qui ne peuvent nuire. Ainsi, on pourrait établir pour règle, dans les empoisonnemens par des substances métalliques, de commencer par chercher à faire sortir le poison des premières voies, puis d'augmenter l'action des émonctoires par d'abondantes boissons aqueuses, enfin de recourir aux substances capables de transformer les poisons en d'autres moins dangereuses.

M. Schlinder a, dans quelques cas d'empoisonnemens tentés par forme d'expérience, reconnu la couleur jaune de l'orpiment dans les veines de l'estomac, soigneusement lavé d'abord, puis ramolli dans une dissolution de tri-sels métalliques. Cette expérience pourrait devenir décisive si dans un cas juridique on avait des doutes quant à la question de savoir si l'arsenic trouvé dans l'estomac y a été introduit avant ou après la mort. Dans les cas ordinaires, elle compléterait le nombre des preuves de la présence de l'arsenic, puisqu'elle n'empêcherait pas qu'ensuite on fit bouillir l'estomac pour réduire l'arsenic.

(*Kleinert Repertorium*, 1839.)

II. *L'eau froide en fomentation, recommandée par le docteur GUMPRECHT, de Hambourg, comme un excellent moyen contre l'angine catarrhale des adultes.*

Un musicien, âgé de trente-quatre ans, avait attrapé, il y avait quelques jours, à la suite d'un refroidissement, une angine catarrhale tonsillaire. Il avait déjà fait usage de différens moyens, tels que vomitif, sinapisme sur la nuque, gargarismes, etc. Le quatrième jour, le docteur Gumprecht lui fit prendre dans la bouche, car il ne pouvait presque plus avaler, de l'eau à la glace tous les quarts d'heure, non pour qu'il se gargarisât, mais pour qu'en rejetant la tête en arrière, il la laissât, en guise de fomentation froide, sur la partie malade, jusqu'à ce qu'elle devint chaude. Ce moyen si simple fut si efficace, qu'au bout de six heures le malade se sentit considérablement soulagé; il pouvait avaler sans difficulté. Les fomentations furent continuées, mais toutes les deux ou trois heures seulement. Le lendemain, le malade put être regardé comme guéri. Le docteur Gumprecht a depuis employé fréquemment ce moyen dans des cas semblables et toujours avec succès.

(*Casper's Wochenschrift*, n° 23.)

Sur la suffisance de l'homœopathie et l'insuffisance des homœopathes,

Par le docteur WIDEMANN, de Munich.

(Suite.)

Les exemples ne sont pas rares de l'insuffisance des praticiens homœopathes, de même que celle de leurs collègues de l'ancienne école ; chaque parti offre un nombre considérable.

Il y a quelques années que je fus appelé en toute hâte auprès d'un enfant de neuf mois qui avait été attaqué subitement de convulsions. C'était un enfant gros et bien portant, qui n'avait jamais été malade jusque là. Les convulsions se manifestaient surtout dans les muscles de la face qui étaient agités d'un tressaillement continu ; le regard était fixe, les bras agités de convulsions, tantôt le droit, tantôt le gauche ; les mains et les doigts tremblaient, des secousses spasmodiques faisaient tantôt tressaillir la poitrine, tantôt le bas-ventre. *Chamomilla* $\frac{2}{12}$, et une demi-heure après *chamomilla* $\frac{1}{3}$. Au bout d'une heure, les convulsions cessèrent. A midi, l'enfant reprit le sein ; il paraissait gai, et, comme préservatif, j'administrai à la nourrice *ignatia* $\frac{3}{12}$. Cependant, à quatre heures de l'après-midi, le mal reparut avec plus de violence encore. Je répétai *chamomilla* sans succès, puis je donnai *opium* $\frac{2}{3}$ qui ne procura aucun soulagement. Une demi-heure après, je répétai *opium* sans résultat. On appela alors un allopathe qui prescrivit un bain de savon, des lavemens, des sangsues derrière les oreilles, sans plus de succès. L'enfant mourut au bout de cinq heures. On trouva à l'autopsie le poumon droit hépatisé et infiltré de sang ; à la base du crâne, il y avait un peu d'eau, du reste, rien d'anormal.

Peut-être *aconitum* à doses fréquemment répétées l'aurait-il sauvé. Mais on n'avait remarqué aucun symptôme d'une affection de la poitrine. Toutefois je puis donner à cette occasion, à mes collègues,

le conseil de diriger leur attention d'une manière toute particulière sur l'*aconit* dans les maladies des enfans pléthoriques.

Quelque temps après, j'eus à traiter un enfant de onze mois, atteint d'une maladie toute pareille, mais moins gros. *Ipecacuanha* et *chamomilla* administrés alternativement enlevèrent en quelques jours les spasmes. Je donnai, pour terminer, *ignatia*. Il n'y eut plus de convulsions. L'emploi de l'*opium* n'était peut-être pas parfaitement indiqué dans le cas précédent. En tous cas, ma conscience est beaucoup plus tranquille que celle de ce médecin qui a fait prendre au sultan Mahmoud six gros de laudanum de Sydenham, c'est-à-dire, 60 grains d'*opium* !

Un homme pléthorique, flegmatique, sujet à des douleurs arthritiques, souffrait depuis deux jours d'une tuméfaction du genou accompagnée de violentes douleurs. Je lui donnai *inct. guajaci* gut. 4 dans une once d'eau, à doses fréquentes. Il n'y eut pas de soulagement. J'eus recours alors à *rhus* 30 gut. 4. L'enflure et la gonagre disparurent.

Un jeune homme, qu'on avait guéri l'année précédente d'un chancre au moyen du mercure et de la pierre infernale, fut atteint sans cause nouvelle d'une tuméfaction considérable du testicule droit, qui lui causait beaucoup de douleurs. Des doses répétées de *spongia tosta* 9 gut. 4 ne produisirent aucun changement en huit jours, mais *clematis erecta* 9 gut. 4, tous les jours d'abord, puis, lorsque l'amélioration fut visible, tous les deux jours, enleva l'enflure en quinze jours. Dois-je ajouter que je lui fis porter un suspensoire ?

Une petite fille de quatre ans, née d'une mère malade, toujours pâle, souffrait depuis quinze jours d'une douleur de poitrine continue et d'une diarrhée fréquente que *chamomilla* et *pulsatilla* diminuèrent un peu. Elle se plaignait alors de douleurs dans toutes les parties du corps; elle était très-agitée, se plaignait surtout de maux de tête; les pupilles étaient dilatées, les lèvres sèches. Je lui donnai *belladonna* 30 gut. 4, un tiers de goutte chaque jour. Il y eut du mieux; mais elle continua à être agitée et à se plaindre tantôt de la tête, tantôt du ventre. J'eus recours à *arsenicum* $\frac{3}{5}$ sans résultat. Le lendemain, il se déclara des convulsions avec cris continuels. *Ignatia* 9 gut. 3, dans trois onces d'eau, une cuillerée à bouche toutes les trois

heures fit cesser les convulsions , mais non pas les cris , et la malade continua à se plaindre jour et nuit de douleurs tantôt dans la tête , tantôt dans le ventre , et tantôt dans le bras gauche. Elle ne mangeait plus rien ; les yeux commencèrent à loucher, les pupilles restèrent dilatées ; il y eut quelques vomissemens. Je ne doutai plus que je n'eusse affaire à une hydrocéphale, et j'administrai *helleborus niger* 12 gut. 4 , en huit doses , une toutes les deux heures. Tout resta dans le même état. Jactation continuelle dans le lit, cris incessans causés par les maux de tête et de ventre. Le lendemain , je prescrivis *aconitum* 12 gut. 12 , dans quatre onces d'eau , une cuillerée à bouche toutes les deux ou trois heures. Cette médication fut continuée pendant deux jours. La malade devint un peu plus tranquille. Elle cessa de se plaindre des maux de ventre, et dormit cinq heures environ dans la nuit. Cependant les symptômes de la tête , le strabisme , la dilatation des pupilles , les illusions de la vue , les vomissemens persistent. La sécrétion de l'urine n'était pas supprimée , mais il n'y avait pas eu de selle depuis cinq jours, J'eus de nouveau recours à *helleborus niger*, et je prescrivis en même temps un lavement de savon , mais , à peine l'eut-elle pris, que la malade recommença à crier, à s'agiter dans son lit, à frapper des pieds, la face devint rouge à plusieurs reprises, mais elle était plus souvent pâle. Je donnai de nouveau *belladonna* $\frac{2}{8}$. Le lendemain , l'enfant fut plus tranquille , elle posséda davantage sa connaissance, et but quelques cuillerées de lait chaud sucré. Le soir, elle reçut de nouveau *belladonna* $\frac{3}{8}$. Le lendemain , elle était encore moins agitée , c'est-à-dire qu'elle sommeillait, poussant quelquefois des gémissemens. L'œil droit était fermé et collé ; teint pâle comme la mort. Évacuation involontaire des urines et des selles.

Je fus convaincu qu'il y avait un commencement d'exsudation dans les cavités du cerveau. Je donnai *arnica* 6 gut. 2 , dans deux onces d'eau , une cuillerée à bouche toutes les quatre heures , et fis appliquer un vésicatoire sur la nuque , le tout sans résultat favorable. L'assoupissement et l'immobilité restèrent les mêmes ; la malade se fouillait quelquefois dans le nez d'une main tremblante ; les lèvres tressaillaient ; elle avalait ce qu'on lui mettait dans la bouche. Les évacuations des selles et des urines cessèrent

entièrement plus tard. Je lui fis respirer plusieurs fois *sulphur* qu'elle sembla sentir, mais seulement d'une manière passagère. On lui administra aussi plusieurs lavemens de graine de lin, et, chose étonnante, chacun de ces lavemens détermina, comme le premier, des mouvements convulsifs de tout le corps, qui persistèrent toute la nuit et se terminèrent le matin par la mort.

Autopsie. Lorsque la calotte du crâne fut enlevée, on aperçut le long de la dure-mère un grand nombre de *tubercules*, gros comme des grains de millet, lesquels s'étendaient jusque dans les replis des sinus caverneux. Le *corps calleux* était ramolli, comme de la bouillie; toutes les excavations et les plis sous la pie-mère étaient remplis d'une lymphe salée; dans chacun des trois ventricules du cerveau, il y avait une bonne *demi-once* d'eau claire. Il s'en trouvait aussi une certaine quantité à l'orifice du canal vertébral, en sorte que la quantité totale de l'eau était d'environ *trois onces*. Les poumons étaient tout parsemés de tubercules; les parois du cœur étaient d'une épaisseur et d'une dureté anormales, comme du foie bouilli (hypertrophique), et présentaient aussi une grande quantité de tubercules. Ainsi cette enfant offrait une *tuberculosis générale*. Une chose remarquable, c'était l'utérus qui ressemblait à une lentille large, et dont les bords adhéraient entièrement à la vessie. Celle-ci était encore pleine d'urine.

Dans ce cas, l'insuffisance de l'homœopathe a concouru avec l'insuffisance de l'homœopathie — et on pourrait dire sans doute aussi de l'allopathie, car avec une *tuberculosis* répandue dans tous les organes et une hypertrophie du cœur, une inflammation et une hydropisie du cerveau devaient être incurables. Le calomel, les sangsues, les applications froides auraient été aussi peu efficaces que les moyens énergiques de l'homœopathie? — J'ai toujours l'intime conviction que l'homœopathie peut guérir toutes les maladies guérissables, et cela plus promptement et plus agréablement que l'allopathie ne peut le faire. Jadis, lorsque j'étais encore allopathe, j'ai traité aussi l'hydrocéphale d'après les principes de Formey sans être plus heureux, et un grand nombre de mes collègues n'ont sans doute pas mieux réussi. — Je crois pouvoir déclarer en terminant, qu'où *l'homœopathie ne*

guérit pas, l'allopathie ne guérit pas non plus, et qu'au contraire l'homœopathie a déjà guéri dans beaucoup plus de cas où l'allopathie avait été impuissante. — Experientia docet.

(Gazette homœop. de Leipzig, vol. XXII, n° 7, 1842.)

Sur les effets curatifs de l'arsenic,

Par le docteur SEGIN, de Heidelberg.

L'arsenic est moins employé dans le traitement des maladies qu'il ne le mérite. Cela vient d'un côté de ce que l'on redoute la violence de ses effets, et, de l'autre, de ce qu'un préjugé s'oppose à l'emploi de la petite dose convenable. Si on l'administre à cette dose, il ne produit aucun effet nuisible, et même, dans un grand nombre de cas, il est non-seulement très-efficace, mais encore indispensable, ainsi que le prouveront les observations suivantes.

I. Cancer de la face.

La femme B..., âgée de soixante-six ans, d'un tempérament colérique, d'une constitution robuste, presque virile, souffrait depuis longtemps d'affections asthmatiques et d'hémorroïdes. Elle avait aussi depuis quelques années un cancer à l'aile gauche du nez, dont l'apparition n'avait diminué en rien ses autres souffrances. Cette dégénération cancéreuse s'était montrée d'abord sous la forme d'une excroissance verruqueuse, à surface inégale, fendillée, qui jetait une matière gluante, visqueuse. En séchant, cette matière formait des croûtes qui tombaient de temps en temps, mais pour faire place à d'autres. On avait eu recours à différens moyens intérieurs et extérieurs. Nommément, un vieux médecin plein d'expérience avait appliqué l'arsenic, dès le principe, sous la forme du remède de Hellmund. L'excroissance qui avait été troublée dans son développement n'avait cependant pas tardé à croître de nouveau et à prendre peu à peu un volume considérable. Dans ces circonstances, la malade s'était adressée à un autre médecin qui, vu l'étendue de la dégénération — elle approchait déjà de l'angle interne de l'œil — renouça à

l'emploi de l'arsenic et qui prescrivit les eaux de Kissingen, en ayant égard à l'affection hémorroïdale. Elle en but vingt-six cruchons qui la réduisirent à un grand état de faiblesse, au point qu'elle pouvait à peine quitter le lit, sans qu'on remarquât d'ailleurs la moindre amélioration; au contraire, la dégénération augmenta encore de circonférence. Elle s'adressa enfin à moi, en me priant de la délivrer d'abord des accidens gastriques et autres, tels qu'oppression pénible et accès de suffocation angoissans, qui avait été provoqués par l'abus des eaux de Kissingen. Elle n'espérait guère de se guérir de son cancer.

Je l'examinai avec soin et je trouvai les symptômes suivans : goût amer, inappétence, répugnance même pour les alimens, sensibilité de la région de l'estomac, constipation et flatuosités, ventre fréquemment ballonné, teint jaune, urine brun-foncé, toux sèche; la malade ne pouvait reposer que la poitrine soulevée. La malade avait eu auparavant de grosses nodosités hémorrhoidales qui avaient été opérées. Elle avait souffert ensuite de douleurs arthritiques, d'oppression, et d'une ophthalmie avec violente céphalagie frontale. Lorsque cette dernière affection avait disparu, la dégénération avait commencé au nez. Elle consistait en une excroissance semblable à un chou-fleur, qui occupait toute l'aile gauche du nez, jusque vers la paupière inférieure et s'étendait dans le voisinage de l'angle interne de l'œil sur une partie de la joue. Le bord inférieur de l'aile du nez était déjà détruit en partie. Ce cancer avait plus d'un pouce de diamètre et sa surface était couverte d'une épaisse croûte brune, de dessous laquelle coulait une matière plus ou moins sanguinolente ou lymphathique, souvent ichoreuse. Lorsque la croûte tombait, ce qui arrivait de temps en temps, on apercevait l'excroissance verruqueuse qui était assez solide, et partagée par de profonds sillons en plusieurs parties plus ou moins considérables. Les douleurs que la malade y ressentait étaient lancinantes, térébrantes et tensives lorsque la croûte avait beaucoup augmenté de volume.

Mon premier soin fut de faire cesser le trouble des organes de la digestion et de diminuer l'oppression. A cet effet, je donnai avec succès le *tartre stibié*. Je fis ensuite prendre à la malade, matin et soir, chaque jour, l'*arsenic* à la dose de $\frac{1}{2}$ de goutte de la solution de

Hahnemann. L'affection asthmatique fut encore amendée, mais le médicament n'exerça aucun effet sur le mal local de la face. L'emploi extérieur de l'arsenic fut plus efficace. J'en fis mettre une goutte dans du miel et de la farine, et j'en fis préparer un onguent dont on frotta la dégénération après que j'eus amolli la croûte au moyen d'un cataplasme de graine de lin, et que je l'eus enlevée. En même temps, j'administrerai intérieurement, tous les trois ou quatre jours, une dose de cinq gouttes de la même solution. L'excroissance verruqueuse diminua de dureté et d'élévation; la surface de la dégénération prit un aspect plus net et plus frais, et la malade y ressentit moins de douleurs. Mais, après trois mois de ce traitement, la dégénération n'était pas encore complètement guérie. Quoique moins haute et moins dure, elle semblait s'étendre encore, et elle finit par devenir plus douloureuse, en sorte que la malade ne put supporter l'onguent d'arsenic, de farine et de miel. Elle eut l'idée de faire l'essai de *lycopus europæus*, et une de ses connaissances lui en procura. Elle en prit donc intérieurement pendant trois semaines, mais l'excroissance augmenta beaucoup et devint excessivement douloureuse. L'état était pire qu'au commencement de mon traitement. Je fis mettre de côté cette plante, nettoyai la place malade, et, pour diminuer l'irritation, je fis appliquer *cornium maculatum*, quelques gouttes de la teinture forte avec du miel. La violence des douleurs diminua; mais, du reste, il n'y eut point d'amélioration. J'eus alors recours de nouveau à l'arsenic, dont je triturai un grain avec deux cents grains de sucre de lait. A chaque pansement, on jetait un scrupule de cette trituration dans un peu d'eau, de manière à en faire une pâte, et, au moyen d'un pinceau, on en couvrait toute l'excroissance avec ses enfoncements et ses sillons. Il en résulta d'abord un peu de douleur pendant quelques heures. Le lendemain, l'enduit était sec et adhérait si fortement à l'excroissance qu'on ne put l'enlever. Le troisième jour, je le fis humecter légèrement avec de l'eau; il se détacha, et avec lui la couche supérieure de la dégénération. On aperçut alors une nouvelle surface d'un aspect plus net, mais ayant toujours le même caractère de dégénération. L'application d'une nouvelle couche de pâte eut lieu dès lors tous les trois jours. J'eus soin qu'on la mit épaisse aux endroits où la dégénération était encore la plus forte, et plus légère

à ceux où elle l'était moins ; où elle avait disparu , on ne mettait rien. Chaque fois , le tout était recouvert de miel et de charpie. J'eus la satisfaction de voir la dégénération diminuer de plus en plus , et la guérison , qui commença par les bords , s'opéra sans perte très-sensible de substance , à l'exception d'une petite portion de l'aile du nez. Au bout de trois mois , la place qui avait été le siège du cancer était couverte d'une peau parfaitement saine sous laquelle on ne sentait aucune induration. Jusqu'à présent la guérison est complète. La malade se sent même beaucoup soulagée de ses anciennes affections asthmatiques et autres.

Tout médecin impartial avouera que ce cas contribue considérablement à la solution de cette question : comment l'arsenic détruit-il les dégénération cancéreuses ? Il apprend au moins qu'il ne peut être question ici d'une destruction chimique de la substance organique , car on n'a jamais employé à la fois plus de $\frac{1}{10}$ de grain d'arsenic blanc , et la quantité totale de l'arsenic employé n'a pas dépassé trois grains.

II. Nécrose aux phalanges des deux mains.

Mademoiselle K... , âgée de trente-et-un ans , grande , élancée , n'avait jamais été sérieusement malade. Son état de couturière l'obligeait à mener une vie sédentaire , sa conduite était régulière , et elle n'avait jamais eu à lutter contre la misère. Depuis neuf ans , elle souffrait de douleurs dans les phalanges. Ces douleurs , qui avaient été précédées d'un tiraillement désagréable dans les bras , étaient pénibles surtout en hiver et quand la malade allait à l'air froid. Elles déterminaient même des syncopes , et les phalanges affectées étaient toutes ratatinées. Comme ce mal l'avait fait beaucoup souffrir dès le principe , et l'empêchait en outre de travailler , elle s'était adressée de bonne heure à un médecin , et plus tard à un chirurgien célèbre , qui avait prescrit des bains tièdes avec du son d'amandes , et lui avait recommandé d'éviter toute excitation extérieure. Ce traitement l'ayant soulagée pour un moment , elle conçut l'espoir de se guérir bientôt ; mais les bains ne furent d'aucune utilité essentielle ; le mal , au contraire , augmenta peu à peu de telle sorte qu'elle craignit de perdre non-seulement les phalanges malades , mais les doigts ,

d'autant plus que l'index de la main droite était dans le plus triste état. Ce fut dans ces circonstances qu'elle s'adressa à moi.

L'examen le plus attentif ne put me faire découvrir aucune cause ni générale, ni particulière à cette affection, à moins qu'on ne veuille l'attribuer à un exanthème que la malade avait eu à la face jusqu'à l'âge de douze ans, et qui avait occupé surtout le nez, mais sur la nature duquel je ne pus rien apprendre, si ce n'est qu'il se rattachait à une maladie scrofuleuse non complètement développée. Je dois faire remarquer aussi qu'à l'âge de quinze ans la malade avait eu quelques rapports avec ses parens, qui étaient atteints de la gale, sans en avoir été atteinte elle-même. Le mal de doigt consistait en ce que toutes les phalanges des deux mains étaient froides, rouge-bleu, fortement ratatinées, et les ongles recourbés comme des griffes. Sous les ongles, au bout de quelques doigts, surtout de l'index et du médius, se trouvait une croûte brune, qui reposait sur un fond douloureux et était entourée d'un bord rouge douloureux: Non-seulement les ongles étaient recourbés comme des griffes par l'affaissement des phalanges, mais les phalanges elles-mêmes, qui étaient toutes déformées, étaient courbées en dedans à la tension des fléchisseurs.

J'administrai d'abord *silicea*, à la 5^e dilution d'abord, puis à la 3^e, une goutte tous les 2—4 jours, et prescrivis des bains d'eau, dans laquelle on aurait mis éteindre du quartz brûlant. Ces moyens n'ayant rien produit au bout de deux mois, je donnai *arsenicum* 1 gut. 1, tous les trois jours, et fis faire en même temps sur les parties malades des fomentations d'une mixtion de 5 gouttes d'arsenic et de 2 onces d'alcool aqueux. Au bout de quinze jours, le seul effet notable de l'arsenic fut un peu plus de rougeur autour des croûtes; les bouts des doigts devinrent aussi plus sensibles. Je suspendis pendant quelque temps l'emploi du médicament, mais je n'aperçus aucun effet curatif. Je donnai alors, dans un intervalle de trois mois, à de longs intervalles, trois doses de soufre, chacune d'une goutte de la teinture, et une dose de *psor.* 3 gut. 1.

Dans cet espace de temps, deux doigts furent attaqués beaucoup plus fortement; un autre sembla, au contraire, entrer en voie de guérison, mais cela fut de courte durée. J'eus donc encore une fois re-

cours à arsenic. 1 gut. 10 dans une once d'eau, une demi-cuillerée à thé tous les matins. L'amélioration fut si sensible, que je ne revis la malade qu'au bout de quatre mois. Je trouvai les croûtes tombées en majeure partie; le bout des doigts n'était plus rouge, les phalanges étaient moins douloureuses, quoique toujours froides et bleuâtres.

Je fis continuer l'emploi de l'arsenic, à la dose de $\frac{1}{4}$ gut. de la 12^e dilution, tous les trois jours. La guérison continua à faire des progrès, et il ne fut plus nécessaire de rien faire prendre. Quatre mois après la dernière dose d'arsenic, je revis la malade. Non-seulement les croûtes gangréneuses, mais la rougeur du bout des doigts et la couleur bleuâtre des phalanges, avaient disparu. Ces dernières avaient repris leur température normale, et, malgré le froid, elles ne causaient absolument aucune douleur. La difformité des phalanges était restée naturellement, mais elle n'avait pas augmenté, et elle n'empêchait pas la malade de travailler, parce qu'elle s'était habituée à tenir son aiguille d'une manière particulière.

III. Gangrène au gland.

Un homme robuste, de cinquante-cinq ans, qui menait une vie active, était souvent au grand air et était adonné aux boissons spiritueuses, avait eu quelquefois la gonorrhée dans sa jeunesse, et était sujet depuis plusieurs années à des affections arthritico-hémorroïdales qui n'avaient cependant jamais un haut degré d'intensité. Au mois de décembre 1839, il fut pris sans cause connue d'un écoulement indolent de mucosité blanche, lequel cessa bientôt et fit place à une excoriation sur la partie supérieure du gland. La place excoriée avait dans le principe la grosseur d'une lentille, mais elle gagna rapidement en circonférence, et, au bout de peu de jours, elle avait quatre lignes de diamètre. L'excoriation, d'abord rouge, prit bientôt une teinte bleuâtre; l'excrétion d'abord aqueuse de la plaie excoriée disparut, et fut remplacée par une ulcération au bord postérieur. L'odeur cadavéreuse ne laissa plus dès lors de doute sur la nature de l'ulcère. Le malade avait ressenti dans le principe une tension pénible dans le gland. Cette tension avait augmenté avec le mal, sans causer toutefois une douleur violente.

Je lui fis prendre d'abord une dose de *mercure*, puis quelques doses de *soufre*. J'administrai le premier de ces médicamens, parce qu'il me semblait qu'il allait se former un abcès syphilitique, et le dernier, lorsque, détrompé sur ce point, je crus devoir tenir compte des fréquentes douleurs arthritico-hémorroïdales qu'éprouvait le malade. Mais, le sixième jour de la maladie où je vis le malade pour la troisième fois, l'aspect et l'odeur de la place excoriée me convinquirent que j'avais affaire à une destruction gangréneuse arrivée déjà à un haut degré, et qui avait déjà atteint la couronne du gland. J'eus aussitôt recours à l'*arsenic*, dont je donnai d'abord la sixième, puis la deuxième dilution, une goutte chaque jour. En même temps, je prescrivis pour l'usage extérieur du sucre blanc humecté d'une solution d'arsenic à la 1^{re} dilution, dont on devait saupoudrer l'ulcère, après l'avoir fait sécher. Au bout de vingt quatre heures à peine, la gangrène commença à se circoncrire; la partie gangrenée se détacha au bord, laissant une couleur fraîche et rouge, et le pus devint louable. Tandis que l'amélioration faisait ainsi des progrès, le sentiment reparut naturel dans le gland, et la tension désagréable cessa entièrement. Lorsque les bords se furent détachés, il resta une espèce de cône dont la base était dirigée extérieurement et la pointe intérieurement. Cette pointe tenait encore si fortement à la partie vivante dans le voisinage de l'urèthre, que je me vis forcé de l'en séparer au moyen de ciseaux. Après l'éloignement de la partie morte, il resta dans le gland une ouverture qui s'étendait depuis la couronne jusqu'à l'urèthre, et dans laquelle je pouvais mettre le petit doigt. Toute la plaie montrait une bonne granulation, et il en sortait une quantité modérée de pus louable, en sorte que je crus pouvoir me borner à la faire couvrir de charpie imbibée d'un peu d'huile d'olive. Ce pansement simple et l'emploi quotidien d'un bain local tiède suffirent pour guérir la plaie accompagnée d'une perte de substance, en sorte que, trois semaines après l'éloignement de la partie morte, la substance organique était remplacée presque complètement.

IV. Névralgie des membres inférieurs.

Premier cas. M. Sch..., jeune homme robuste, de dix-neuf ans,

fut attaqué, dans l'automne de 1836, de la dysenterie qui régnait assez généralement. La maladie, qui atteignit un haut degré, était accompagnée de violentes douleurs déchirantes dans les membres inférieurs. Ces douleurs persistèrent après la guérison de la dysenterie ; elles augmentèrent même de violence et réduisirent le malade à un assez triste état. Je le vis un mois après la guérison de la dysenterie, et je trouvai les symptômes suivans :

Violentes douleurs déchirantes, tiraillantes, s'étendant depuis le jarret, par-dessus le talon, jusqu'à la plante du pied, et causant de vives souffrances, un peu moindres lorsque la jambe était ployée dans l'articulation du genou, et ramenée vers le centre, ou lorsque le malade, assis sur une chaise, la plaçait sur la table. Toute tentative d'étendre la jambe ou de s'appuyer dessus exacerbat les douleurs au plus haut point. Le soir, il se déclarait un froid fébrile ; les nuits étaient agitées et se passaient en grande partie sans sommeil ; le matin, le malade était pris d'une abondante transpiration, qui ne lui procurait pas le moindre soulagement. Il se sentait très-faible et maigrissait à vue d'œil. Il avait déjà pris différens médicamens sans résultat essentiel et durable. Il avait fait usage, entre autres, du quinine, de la teinture de quinquina, de gouttes chalybées, de vésicatoires, moyens dont les effets salutaires n'avaient jamais survécu à l'emploi.

Je lui donnai *arsenicum* 6 gut. 4. Trois jours après, j'appris que, dès le lendemain, les douleurs avaient considérablement diminué ; elles persistaient encore, mais elles étaient très-légères. L'accès de froid fébrile, le soir, était aussi moins intense, de même que la transpiration, le matin. Je prescrivis le même médicament, deux gouttes à prendre en quatre jours ; mais l'amélioration ne fit plus que de lents progrès. Cela me décida à employer des doses plus fortes, et je fis prendre au malade *arsenicum* 2 gut. 5, tous les deux jours. L'effet en fut si favorable, qu'après six doses il ne resta plus aucune trace du mal. Cependant le malade prit encore les quatre dernières doses, pensant prévenir ainsi toute rechute. Il recouvra en peu de temps ses forces et son embonpoint.

Deuxième cas. M. W..., âgé de trente ans, faible, irritable, se fatiguant au moindre effort, fut attaqué de la même maladie, sans qu'il

sût d'où elle provenait. Il éprouva d'abord une douleur déchirante tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ce qui ne l'empêcha pas cependant de se livrer à ses occupations, car la douleur n'était pas très-forte, et il n'existait pas de fièvre. Il prit un vomitif, et le déchirement disparut dans les différentes parties, à l'exception des hanches et des lombes, surtout du côté gauche. L'emploi de diverses graisses, de frictions spiritueuses et irritantes et de vésicatoires fit disparaître la douleur de ces parties, mais elle se rejeta dans la jambe, où elle causait de si terribles douleurs depuis le talon jusqu'au jarret, que le malade ne pouvait la supporter qu'en étant assis avec les genoux ployés. Tel était son état depuis plusieurs semaines lorsque je le vis. Il avait perdu le sommeil et les forces, et son appétit était troublé de même que la nutrition. Il reçut *arsenicum* 2 gut. 1, trois doses en trente-six heures. Il se sentit beaucoup mieux dès le second jour; mais il ne fut guéri complètement qu'après avoir pris quatre nouvelles doses d'arsenic en quarante-huit heures. (*Hygea*, vol. XVI, nos 2 et 3.)

Pathogénésie du *juncus effusus*,

Par le docteur WAHLE, de Rome.

1. Vertige avec malaise en marchant (une demi-heure après).

Vertige; tout tourne autour de lui, en repos (cinq heures après).

Céphalalgie pressive, tiraillante, qui répond d'avant en arrière.

Céphalalgie pressive au-dessus du front.

5. Céphalalgie écartelante; s'il se penche, il lui semble que son front va éclater.

En se mettant sur son séant, le matin, au lit, douleur fouillante dans le front et l'occiput, comme s'il y avait suppuration en dessous, laquelle cesse dès qu'il se recouche (vingt-quatre heures après).

Gloussissement dans le côté droit de l'occipital, s'étendant jusque dans l'oreille droite, et laissant une sensation sourde de pression.

Prurit des bords des paupières cessant par le frottement.

Douleur constrictive dans l'oreille externe.

10. Sensation comme si le conduit auditif interne était tuméfié.

Au côté externe de la lèvre supérieure, douleur comme si une esquille y était enfoncée.

Douleur lancinante, pruriteuse, au-dessus de l'angle gauche de la bouche, comme si une esquille y était enfoncée (le matin).

Sensation de gloussement désagréable dans l'articulation de la mâchoire, à gauche, où il reste une sensation comme si cette partie était enflée.

Douleurs sourdement lancinantes dans les dents.

15. Goût de mucosité sur la langue, qui est couverte d'un enduit jaune.

Langue couverte d'un enduit blanchâtre-jaune, avec goût muqueux dans la bouche (après diner).

Grattement dans la gorge.

En avalant, pression dans la gorge, comme si les amygdales étaient tuméfiées.

Oppression dans le creux de l'estomac, comme s'il était trop plein et enflé (vingt-quatre heures après).

20. Tuméfaction de la région du creux de l'estomac.

Douleur tiraillante dans le creux de l'estomac et la région stomacale, laquelle augmenté à la pression avec la main.

; Pression dans le creux de l'estomac.

Au côté droit du bas-ventre, douleur comme s'il y avait suppuration en dessous.

Accumulation de vents sous les hypochondres, causant une pression de dedans en dehors (vingt-quatre heures après).

25. Soulagement notable des douleurs du bas-ventre après l'émission d'un vent.

Maux de ventre pinçans dans la chambre (quarante-huit heures après).

Pression dans le bas-ventre, comme s'il était trop plein (quatorze heures après).

Douleur pruriteuse, lancinante dans l'ilion gauche (trente-six heures après).

Au-dessus de la crête coccygienne, dans la profondeur, élancement aigu qui lui coupe la respiration.

30. Gargouillemens et glapisssemens continuels dans le ventre , comme si la diarrhée allait s'établir.

Maux de ventre comme s'il s'était refroidi et comme s'il allait avoir la diarrhée, le soir (quatorze heures après).

Au milieu de gargouillemens continuels dans le ventre, il éprouve un besoin d'aller à la selle, mais sans résultat. Il ne sort que quelques vents (quatre heures après).

Selle liquide , consistant en petits morceaux (vingt-quatre heures après).

Prurit à l'anus.

35. Douleur tiraillante sur le pubis , se renouvelant trois fois , en étant assis.

Prurit au scrotum , cessant par le grattement.

Tension dans l'urèthre , avec une sensation comme si quelque animal y courait.

Légère ardeur pruriteuse dans l'urèthre.

Au bout de quelques heures , l'urine dépose un sédiment rouge (vingt heures après).

40. Urine comme de l'eau pleine de limon.

Prurit en avant de la verge.

Prurit au côté interne de la narine gauche.

Il est comme enchifrené.

Coryza sec.

45. Coryza sec pendant quatre ou cinq jours.

Sensation de pesanteur sur la poitrine, comme d'un lourd poids.

Élancemens sur le sternum.

Douleur sourdement lancinante , comme s'il y avait suppuration en dessous, dans la partie supérieure du sternum , en expirant.

Élancement commençant à la troisième fausse côte du côté gauche , et s'étendant jusqu'au mamelon droit.

50. Douleur comme si on lui enfonçait la partie inférieure du sternum (trois heures après).

S'il se comprime avec la main la partie inférieure de la poitrine,

les douleurs diminuent ; mais, dès que la pression cesse, elles reviennent plus violentes (trois heures après).

Les douleurs de poitrine diminuent quand il penche en avant le haut du corps.

Violente douleur pressive dans la partie inférieure de la poitrine, plus forte dans l'expiration, diminuant quand il penche de côté le haut du corps (trois heures après).

Douleur tirillante, tensive, dans la partie inférieure de la poitrine, en respirant, durant plusieurs jours.

55. Douleur de poitrine, comme si toute la poitrine était brisée (trois jours après).

Toute la poitrine antérieure est douloureuse, comme ulcérée en dessous, surtout quand il se tourne de gauche à droite ou de droite à gauche.

En renâclant de la mucosité, douleur terrible au milieu de la membrane du poumon, comme si elle était adhérente et enflammée (soixante-seize heures après).

Dès qu'il se couche sur le dos, il éprouve une douleur pressive à travers la partie inférieure de la poitrine, laquelle cesse dès qu'il se met sur le côté droit (quarante-huit heures après).

Sans tousser, il expectore pendant plusieurs jours une quantité de mucosité jaune (quatre jours après).

60. Maux de reins pressifs, causant des angoisses.

Maux de reins pressifs, oppression de la poitrine.

Maux de reins pressifs et angoissans.

Tiraillement dans les vertèbres du dos, comme s'il devait se ployer en arrière, à plusieurs reprises.

Tiraillement pressif dans les vertèbres du cou, comme s'il devait tourner la tête à droite.

65. Tension et tiraillement douloureux dans les muscles du cou, du côté gauche.

Tiraillement douloureux dans les tendons des muscles du cou, du côté droit.

Douleur sourdement lancinante dans l'aisselle gauche, le soir, au lit.

Douleur de brisure dans les omoplates.

Douleur tensive entre les omoplates.

70. Pression sur les clavicules, comme s'il y avait un lourd poids dessus.

Tiraillement douloureux de paralysie au côté gauche du cou (sept jours après).

Douleur pressive, sourdement lancinante, sur le côté externe de l'humérus droit.

Tressaillement visible du muscle deltoïde.

Déchirement pressif sur le côté interne de l'articulation du coude droit.

75. Pression douloureuse dans les ligaments de l'articulation du coude droit, en repos.

Douleur de luxation dans l'articulation du coude droit (douze heures après).

Douleurs pressives de paralysie dans le pli du coude droit, cessant peu à peu quand il étend le bras, mais reparaisant dès qu'il le plie de nouveau, durant plusieurs jours (quatre heures après).

Douleur tiraillante dans les os de l'avant-bras gauche.

Douleur de meurtrissure au côté externe des avant-bras, dans le repos et le mouvement.

80. Fouillement douloureux dans les os du carpe, dans le repos et le mouvement.

Déchirements dans les os de la main gauche, vers le pouce.

Douleur constrictive dans la main gauche, en écrivant (sept jours après).

Douleur tiraillante dans le petit doigt de la main droite.

Déchirement dans l'articulation du pouce droit, avec fort gloussement (comme la pulsation d'une artère) pendant deux minutes.

85. Fourmillement dans le pouce gauche, et engourdissement.

Élancement dans l'index gauche, comme une piqûre d'aiguille.

Douleur constrictive dans le deuxième doigt de la main gauche (deux heures après).

Douleur crampöide dans les doigts de la main gauche, comme s'ils étaient contractés, cessant par le mouvement (douze heures après).

Pincement comme d'une tenaille, dans les muscles des vaisseaux, à gauche.

90. Dans les muscles des vaisseaux, à gauche, chatouillement comme produit par un animal (vingt-quatre heures après).

Douleur de brisure dans les jambes et dans les omoplates, comme si la chair en était détachée, durant deux jours.

Raideur dans l'articulation de la jambe droite, comme si les tendons étaient trop courts, en marchant.

A plusieurs reprises, picotement sur le côté externe de la jambe gauche.

95. Douleur tiraillante dans la jambe gauche.

Douleur lancinante le long de la cuisse droite, laissant une sensation de pression (un quart d'heure après).

Tiraillement de paralysie le long de la jambe gauche, de haut en bas (quarante-huit heures après).

Douleur sur le côté interne de la cuisse droite, tout près du genou, comme s'il y avait reçu un coup violent (cinq jours après).

Élancemens dans le genou droit.

100. Gloussement douloureux continu dans l'articulation du genou droit.

Prurit et tressaillement dans le genou droit.

Douleur tiraillante dans les tendons de l'articulation du genou gauche.

Douleur tressillante dans l'articulation du genou droit, puis dans les deux articulations des mâchoires et les clavicules.

Douleur sourdement tiraillante dans l'articulation du genou droit, en repos.

105. Douleur sourdement lancinante dans la rotule droite, au lit.

Pression douloureuse et battement dans la jambe gauche, le matin.

Prurit au-dessus du mollet, dans l'articulation du genou et au côté interne de la cuisse, cessant par le grattement, suivi d'un violent brûlement, le soir, au lit (seize heures après).

Gloussement douloureux dans les os de la jambe gauche, durant trois heures (cinq heures après).

Trois fois de suite, élancement dans le jarret droit, en marchant et en repos.

110. Pesanteur dans les mollets et les muscles des jambes (dix-huit heures après).

Tremblement et gloussement dans le tibia et l'orteil du milieu, en étant assis (quatorze heures après).

Gloussement et tiraillement dans les muscles des mollets.

Tiraillement très-douloureux sur les os de la jambe, en repos, cessant par le mouvement (cinq jours après).

Craquement indolent des articulations.

115. Battement douloureux dans la cheville interne du pied droit.

Douleur lancinante aiguë à la cheville interne du pied droit, coupant la respiration.

Tiraillement douloureux le long du péroné droit.

Douleur de luxation dans l'articulation du pied gauche, en repos.

Dès qu'il courbe en avant le pied gauche, tension dans le tendon d'Achille, comme s'il était enflé et trop court.

120. Douleur de luxation à la cheville interne du pied gauche, le matin (vingt-quatre heures après).

Douleur tressaillante, tantôt dans le tarse gauche, tantôt dans le droit.

Fourmillement, comme d'engourdissement, tantôt dans la plante du pied droit, tantôt dans l'articulation du genou gauche (dix heures après).

Fourmillement pruriteux dans une coupure cicatrisée depuis des années, avec gonflement de la cicatrice, comme si elle allait se rouvrir (huit heures après).

Tous les symptômes semblent s'exacerber le soir.

125. Toutes les douleurs reparaissent le matin et le soir, surtout celles de la poitrine et du cou.

Le matin, en étant plongé dans un demi-sommeil, anxiété, comme une effervescence du sang, et fréquents battements de cœur; il doit se mettre sur son séant, et cela passe (cinq jours après).

Il se réveille de très-bonne heure, sans pouvoir se rendormir.

Rêves plaisants; il éclate de rire en dormant.

Rêves tristes et chagrins.

130. Il rêve que son bas-ventre est couvert d'excroissances et d'ulcères, et ne s'en inquiète pas.

Horripilation.

Horripilations répétées.



En se levant, le matin, frisson qui lui parcourt tout le corps (vingt-quatre heures après).

Il soulève un peu la couverture, et, un léger courant d'air ayant frappé ses pieds, il a froid par tout le corps.

(*Archives homœopathiques*, vol. XIX, cah. 2, p. 183.)

Pathogénésie de l'iode,

Par le docteur DE MOOR, d'Alost^e, en Belgique.

(Continuation.)

Vomituration, par intervalles, avec soda, avec sentiment comme de mal d'estomac (Hahnemann).

Vomissemens (Künzli, Matthey, Richter, Rudolphi, in Rust's Mag. Bd. XIII, p. 390).

Vomissement violent (Gairdner).

Vomissemens violens, continuels (Trinks).

265. Vomissemens opiniâtres, qui commencent facilement après avoir pris quelques alimens (Gairdner).

Vomissemens non interrompus, avec diarrhée (*id.*).

Vomissemens jaunes, salés (Hartlaub).

Vomissemens de matières liquides jaunâtres, ayant le goût de l'iode (Orfila, Dessaignes).

Vomissemens de bile (Hartlaub, Voigt).

270. Sécrétion abondante de la bile (Richter).

Augmentation de la sécrétion des sucs de l'estomac et du pancréas (*id.*).

Maux d'estomac avec constipation (Trinks).

Maux d'estomac (Künzli, Richter, Schneider, Voigt).

Douleurs au-dessus de l'estomac (Orfila, Toxicol. II, p. 293).

275. Douleurs à l'estomac portées au plus haut point et exaspérées par la moindre pression (Montcourrier).

Douleurs dans l'estomac, le matin, que des rapports font cesser (Schrëter).

Les plus violens maux d'estomac (Kolley).

Douleurs excessives dans l'estomac et dans les intestins (Trinks).

Mal d'estomac tourmentant (Gairdner).

280. Douleurs dans l'estomac, avec évacuations abondantes bilieuses, par l'usage de l'iode à l'extérieur (Trinks).

Violentes douleurs dans l'estomac et dans le pharynx, qui était tendu et obstrué, et ne souffrait point l'attouchement (Perrot).

Estomac douloureux au toucher, avec brûlure et grande chaleur, soda (Perrussel).

Pression dans la région de l'estomac, augmentée en mangeant (Vogel, in Rust's Mag. Bd. XIV, p. 446).

Plénitude et distension de l'estomac, avec tremblement dans la cavité abdominale, augmentation de chaleur et effort qui part de là et se dirige vers la périphérie du corps, comme si la sueur allait s'établir (Jøerg, p. 494).

285. Mouvemens dans l'estomac et le bas-ventre, et puis tension dedans (après deux heures) (*id.*, p. 478).

Douleur crampoïde dans l'estomac (Perrot).

La chaleur est augmentée dans la région de l'estomac (après une heure et demie) (Jøerg, p. 477).

Ardeurs dans l'estomac (Locher-Balber, in Hecker's Annalen, März 13, p. 275-77).

Ardeur dans la fossette du cœur (Hahnemann).

290. Sentiment d'ustion et douleur très-aiguë à l'épigastre (Dessaignes).

Inflammation de l'estomac dans la région du pylore (Perrot).

Petits ulcères linéaires dans l'estomac, qui ont rongé la membrane muqueuse. La muqueuse qui avoisine le pylore est fortement enflammée, tuméfiée et couverte d'une croûte de lymphes coagulées (chez des animaux) (Hartlaub und Trinks).

Pulsation dans la fossette du cœur (Perrot).

La région du foie et du creux de l'estomac est moins douloureuse (effet curatif) (Schrèter).

295. Pression dans l'hypochondre droit (Von Gersdorff).

Pression dans la région hépatique, qui est douloureuse aussi au toucher (*id.*).

Douleur pressive et lancinante dans la région du foie (Suttinger).

Douleur d'étreinte et déchiremens sourds dans la région du foie (Von Gersdorff).

La région hypochondriaque gauche est dure et douloureuse quand on appuie dessus (Schrèter).

300. Sensations isolées de pression cuisante dans la région hypochondriaque gauche (Von Gersdorff).

Élancemens aigus dans l'hypochondre gauche, comme par des vents emprisonnés (*id.*).

Douleur dans la région épigastrique (Hartlaub).

(Grand endolorissement de tout le bas-ventre) (inflammation des glandes mésentériques ?) — Chez une jeune femme, par l'hydriodate de potasse continué pendant trois semaines (Hartlaub, Trinks).

Douleurs dans l'hypogastre gauche, jusque dans la colonne épinière (Hahnemann).

305. Mal de ventre pressif entre la fossette du cœur et le nombril (Von Gersdorff).

Pression dans l'hypogastre, le long de la hanche droite (*id.*).

Pression dans l'hypogastre, par accès répétés, plus en étant assis, et qui cesse peu à peu en étendant le corps, plusieurs jours de suite (Hahnemann).

Gonflement à la partie supérieure du ventre, avec forte pression çà et là, comme produite par des vents, aussitôt après le repas, et pendant tout le temps de la digestion (Von Gersdorff).

Ventre gros et très-ballonné, qui l'empêche de prendre une position horizontale, puisqu'il survenait alors danger de suffocation (Neumann).

310. Tension douloureuse dans le bas-ventre, avec sentiment d'étreintes excessives (Hufeland's Journ. Bd. LVII. St. 6, p. 36).

Crampe tiraillante dans la partie supérieure du ventre, à partir de la fossette du cœur (Von Gersdorff).

Coliques (Richter).

Mal de ventre comme des coliques (Hartlaub).

Coliques légères pendant une heure (Orfila).

315. Violentes coliques (par la vapeur de l'eau iodée) (Chevallier).

Mal de ventre comme des pincemens et de la pression (Hahnemann).

Tranchées dans la région ombilicale, avec selle en bouillie (Joerg, p. 492).

Violentes tranchées dans la région ombilicale, avec envie d'aller à la selle (*id.*, p. 496).

Tiraillement et pression dans la région rénale droite (Von Gersdorff).

320. Un déchirement brûlant dans le côté gauche du ventre, près de la hanche (*id.*).

Élancemens dans les côtés du ventre (Hahnemann).

Élancemens aigus, à gauche dans l'hypogastre (*id.*).

Élancemens sensibles dans le ventre, en avant, à droite, sous les côtes, en inspirant, qui reviennent fréquemment en inspirant profondément (Héring).

Ventre douloureux, brûlure et chaleur, bruit de vents (Perrussel).

325. Douleur lancinante, vulsive au-dessus de l'arcade pubienne (Héring).

Pulsation dans le bas-ventre (Rust's Magaz.).

Pressions fréquentes et efforts se dirigeant vers l'ouverture inférieure du bassin, avec selles diarrhéiques fréquentes (l'après-midi, le premier jour) (Joerg, p. 485, 486).

Les douleurs dans le ventre reviennent surtout après avoir pris des alimens (Richter).

Les accidens du bas-ventre se renouvellent pendant plusieurs jours, même pendant des semaines et des mois, après avoir mangé (Trinks).

330. Hydropisie ascite (Neumann).

Pression dans la région inguinale droite (Von Gersdorff).

Les engorgemens des glandes inguinales se dissipent (effet curatif) (Martini, in Rust's Magaz.).

L'endroit où s'est faite la hernie s'enflamme par le bandage herniaire (le sixième jour) (Hahnemann).

Grouillement bruyant et sensible sur le côté de la hernie inguinale (le matin, en inspirant) (*id.*).

335. Déplacement de vents dans le côté gauche du ventre (*id.*).

Mouvemens insolites dans le bas-ventre, qui se dirigeaient de l'estomac vers le bas, et s'accompagnèrent plus tard de sensations de

tranchées ; une fois ils semblèrent remonter vers la cavité de la poitrine, qu'ils resserrèrent ; tantôt ils descendaient vers le pubis et en même temps vers la vessie urinaire et les testicules (Jøerg, p. 490).

Grouillemens dans le ventre, souvent (*id.*, p. 473).

Grouillement et bruit dans les intestins (*id.*, p. 484).

(Le bruit dans le ventre disparaît. — Effet curatif) (Héring).

340. Émission de vents et selles, avec tranchées légères dans le ventre (Künzli).

Émission abondante de vents (Richter).

Émission de vents d'odeur d'œufs pourris (Jøerg, p. 491).

Augmentation du mouvement péristaltique du canal intestinal (Künzli).

Envies inutiles d'aller à la selle : les matières s'évacuent facilement et sans efforts, après avoir bu du lait froid (Schrèter).

345. Selle paresseuse (Neumann).

Les selles sortent difficilement (Hahnemann).

Provoque quelquefois une constipation opiniâtre (Gairdner).

Constipation opiniâtre (Trinks).

Évacuation alvine dure, en morceaux et foncée (*id.*).

350. Selles rares et difficiles (Perrussel).

Fréquentes émissions de vents (Héring).

Évacuation alvine molle, facile (*id.*).

Selle de meilleure heure que d'habitude, d'odeur particulière (*id.*).

Selles irrégulières ; tantôt constipation, tantôt diarrhée (Voigt).

355. Selles irrégulières ; tantôt constipation, tantôt diarrhée, avec distension du ventre, avec bruit et gargouillemens et tourment par les vents (Gøeden).

Quelquefois constipation opiniâtre, d'autres fois violente diarrhée (Trinks).

Plusieurs évacuations blanchâtres et plus molles que d'habitude (Schrèter).

Évacuations alvines augmentées (Richter).

Quatre selles en bouillie par jour, après lesquelles ardeur dans l'anus (Jøerg, p. 493).

360. Évacuations alvines abondantes, en bouillie (premier et le deuxième jour) (Jøerg, p. 478, 479).

Disposition aux diarrhées (Hufel. Journ. Bd. LVII. St. 3, p. 95).

Diarrhée (Baup, Künzli, Richter, Schrèter).

Selle diarrhéique (le premier et le deuxième jour) (Jøerg, p. 474).

Diarrhée qui affaiblit le malade, à cause de sa durée (Suttinger).

365. Diarrhée, le matin (Hartlaub).

Violens accès de diarrhée, avec forts maux de ventre (Gairdner).

Fréquentes selles diarrhéiques, avec pression et efforts vers le bas-ventre (le premier jour) (Jøerg, p. 485, 486).

Forte diarrhée de mucosités aqueuses, écumeuses, blanchâtres, avec pincemens autour du nombril et pression sur le vertex (Schrèter).

Évacuations de mucosités épaisses, ou puriformes, sans évacuation d'excrémens, comme une forme de dysenterie (Trinks).

370. Une forme de choléra asiatique (*id.*).

Selles diarrhéiques mucoso-sanguinolentes, fétides (Gairdner).

Après une selle plutôt dure que molle, le matin, pression dans le bas-ventre (Von Gersdorff).

Douleurs dans les tumeurs hémorrhoidales (avant et après la selle) (Héring).

Boutons hémorrhoidaux pruriteux, et douloureux (*id.*).

375. Pression dans le rectum, le soir, dans le lit (après trente-six heures) (Hahneman).

Douleur brûlante à l'intérieur du rectum (Héring).

Fort prurit à l'anus (Hahnmann).

Fort prurit à l'anus, comme par des ascarides (Schrèter).

Petits élancemens d'étreinte dans l'anus, en étant assis (Hartlaub).

380. Gerçures dans le rectum, après une bonne selle (Hahnemann).

Déchiremens fréquens, prurit et ardeur à l'anus (*id.*).

Ardeur dans l'anus, le soir (id.).

Suppression opiniâtre de la sécrétion des urines (Trinks).

Elle urine très-peu, et l'urine évacuée est rouge (après quarante-huit heures) (Hahnemann).

385. Sortie rare d'une petite quantité d'urine foncée (Neumann).

Urines rares et claires (Perrussel).

Fréquentes envies d'uriner, avec excrétion peu abondante (Jøerg, p. 493).

Envies continuelles d'uriner (Hufel. Journ. Bd. LVIII. St. 2, p. 124).

Il urine fréquemment, après des envies d'uriner (Schrèter).

390. Augmentation de la sécrétion de l'urine (Richter).

Émissions fréquentes et copieuses d'urine aqueuse jaune-clair (le premier jour) (Jøerg, p. 482).

Sécrétion augmentée d'une urine épaisse, qui forme un sédiment très-foncé (*id.*, p. 489).

Sortie involontaire des urines (après trois jours) (Hahnemann).

L'urine est la plupart du temps trouble, plus foncée qu'à l'ordinaire, quelquefois aussi laiteuse (Von Gersdorff).

395. L'urine est plus foncée que d'ordinaire et jaune-verdâtre (le cinquième jour) (Jøerg, p. 487).

Urine d'odeur ammoniacale (le troisième jour) (*id.*, 484).

En urinant, cuisson, corrosion (Hahnemann).

Un déchirement pruriteux à l'orifice de l'urèthre (*id.*).

Douleurs perçantes et vives dans l'orifice de l'urèthre, hors des momens où l'on urine (Von Gersdorff).

400. Élancemens comme des coups d'aiguilles, en devant, dans l'orifice de l'urèthre (après seize jours) (Hahnemann).

Fréquens tiraillemens dans la partie antérieure du membre viril, sans qu'on puisse distinguer s'ils ont lieu plutôt dans l'urèthre que dans le gland lui-même (Von Gersdorff).

Déchirement gloussant à droite, immédiatement à côté de la verge (*id.*).

Douleur pressive à droite, immédiatement à côté de la verge (*id.*).

Violent prurit au gland (Hahnemann).

405. Démangeaison dans le gland, qui revient souvent (Jøerg, p. 493).

Violente démangeaison au gland et au-dessous (Von Gersdorff).

Tiraillemens sécans dans la couronne du gland (Hahnemann).

Pression et efforts fréquens qui descendent entre les testicules (Jøerg, p. 493).

Un des testicules est remonté avec force vers le ventre (Hahnemann).

410. Un engorgement indolent du testicule droit se résout par un

violent prurit et ardeur dedans, et la manifestation d'une sueur de mauvaise odeur (effet curatif) (Henning).

L'induration de la prostate se dissipe (effet curatif) (Martini).

Excitation des organes génitaux (Künzli).

L'appétit vénérien est étonnamment augmenté, sans causer des incommodités du côté de l'urine (Hufel. Journ. 1820, p. 91).

Exaltation de l'appétit vénérien chez les hommes (Richter).

415. Exaltation des organes génitaux (Voigt).

Vigoureuse activité des testicules (Héring).

Les érections suivent lentement (le cinquième jour). (Hahnemann).

Érection sans lascivité (Héring).

Après s'être rendormi, pollution avec rêves, suivie de grande lassitude (*id.*).

420. Douleur brûlante sur une place, au côté droit du scrotum (*id.*).

Forte pression dans l'hypogastre, vers les organes génitaux (Huf. Journ.).

Crampes comme des douleurs d'enfantement dans l'hypogastre (*id.*).

L'hydropisie de l'ovaire disparaît rapidement (effet curatif?) (Trinks).

L'induration de l'utérus passe rapidement au cancer (Goelis, in Salzburg. Med. chir. Ztg. 1821, n° 43).

425. La dureté de l'utérus diminue (effet curatif) (Klaproth).

Les douleurs dans le sacrum et les lombes, les maux de ventre sécans et la métrorrhagie qui survient avec chaque selle, cessent, et les désorganisations au col de l'utérus diminuent d'étendue. — Chez une femme de trente-quatre ans, qui souffrait de cancer et faisait usage de l'iode (Hennemann, in Huf. Journ. Bd. LVI. St. 2).

Accidens hystériques. — Chez des filles nubiles (Trinks).

Les règles, actuellement en train, cessent de couler (Gross).

Les règles retardent de huit jours (avec vertiges et battemens de cœur (Schrèter).

430. Périodes menstruelles irrégulières (Suttinger).

Menstruation un peu forte (Frank, in Rust's Mag. Bd. XIII, p. 291).

Les règles violentes et abondantes anticipent de beaucoup (Richter).

Provoque l'activité de l'utérus et détermine facilement des hémorragies chez le beau sexe (Formey, in Huf. Journ. Bd. LI. St. 4, p. 107).

Violente hémorrhagie par le vagin, qui persista pendant quatre semaines. — Chez une femme de vingt-quatre ans, tempérament sanguin, qui avait toujours été fortement réglée dès l'âge de treize ans, et s'était soumise à l'iode contre le goître (Schmidt).

435. Avant les règles, bouffées de chaleur vers la tête, avec battemens de cœur et tension dans la gorge, qui devient plus grosse (Schrèter).

Les avant-coureurs de la menstruation disparaissent, et les règles coulent sans indisposition (Henning).

Les règles viennent à époque, avec douleurs dans le sacrum (Schrèter).

Pendant l'écoulement des règles, grande faiblesse (Hahnemann).

Pendant les règles, grande lassitude (Schrèter).

440. Les règles, qui étaient accompagnées auparavant d'accidens très-divers et douloureux, coulent maintenant sans aucune indisposition (Wolf, in Rust's Magaz. Bd. XIII., p. 292).

Après les règles, battement de cœur (Schrèter).

Le flux blanc cesse complètement (effet curatif) (Klaproth).

Une leucorrhée d'ancienne date se dissipe totalement (Martini).

Une leucorrhée existant depuis fort long-temps, plus abondante au temps des règles, qui corrode les cuisses et érode le linge, disparaît complètement. — Par l'usage prolongé de l'iode chez une femme de trente-huit ans, scrofuleuse, cachectique, atteinte de teigne rongeante de mauvais caractère et de fréquens furoncles (Gœden).

445. La leucorrhée perd sa propriété corrosive et diminue sans cesse (Klaproth).

Irritation du nez (des yeux, du pharynx et des bronches) (Lugol).

Éternuement sans coryza, quoique le nez fournisse beaucoup de mucus (Von Gersdorff).

Fréquens éternuemens (comme avant le coryza) (Héring).

Obstruction des narines (après vingt-huit heures) (Hahnemann).

450. Coryza sec, très-souvent (surtout le soir), qui devient fluent à l'air libre, et fournit un écoulement abondant (*id.*).

Coryza fluent avec éternuemens fréquens (Schrèter).

Coryza fluent qui est comme de l'eau (*id.*).

Augmentation du mucus dans le nez, qui est obstrué, mais sans coryza (Héring).

Augmentation de la sécrétion muqueuse dans le nez (pendant plusieurs jours) (Jøerg, p. 484).

455. Il mouche une grande quantité de mucus nasal jaune (Hahnemann).

Sécrétion augmentée de mucus nasal (Richter).

Le nez est plus libre que jamais (Héring).

Le nez est plus large et plus sec que jamais, obstrué toute la journée; l'odorat est presque entièrement aboli (*id.*).

Le larynx est douloureux (Vogel).

460. Douleur dans la gorge, avec expectoration de mucus durci (Hartlaub).

Pression dans la région du larynx, jusque dans le pharynx, comme si ces parties étaient gonflées (Jøerg, p. 494).

Douleur pressive avec picotemens dans la région du larynx et des glandes sous-linguales, qui se répètent fréquemment dans la journée (*id.*, p. 493).

Pression dans la gorge, qui oblige à expectorer souvent beaucoup de mucus visqueux (Hartlaub).

Douleur dans l'œsophage, qu'une pression sur le larynx augmente (Richter).

465. Constriction et chaleur dans la gorge (Hartlaub).

Constriction et chaleur à la gorge (pendant un quart d'heure) (Orfila).

Sentiment comme de plaie dans la gorge et la poitrine, dans le lit, avec sifflement dans la gorge, et douleur tirillante dans les poulmons, sous les côtes, qui suit le mouvement du cœur (Hartlaub).

Inflammation de la trachée-artère (Trinks).

Apreté de la trachée (toute la journée) (Jøerg, p. 491).

470. Enrouement (après cinq jours) (Coindet, p. 234).

Elle est enrouée le matin (Schrèter).

Enrouement prolongé pendant plus de deux semaines (Hartlaub).

Enrouement le matin, après le lever, qui oblige à expectorer du mucus visqueux (*id.*).

Enrouement (toute la journée) (Jøerg, p. 496).

475. Voix très-profonde (Hahnemann).

Sentiment comme s'il y avait quelque chose dans le larynx, qu'il rejette par expectoration (toute la journée et le soir) (Hartlaub).

Le matin, dans le lit, chatouillement et démangeaison dans le larynx, qu'on ne peut faire cesser qu'en toussant et crachant, et qui s'accompagne de flux d'eau à la bouche (Von Gersdorff).

Fort crachotement (le deuxième jour) (Hartlaub).

Crachotement fréquent (le matin) (*id.*).

480. *Augmentation de la sécrétion muqueuse dans la trachée-artère* (le premier jour) (Jøerg, p. 489).

Sécrétion abondante du mucus dans les bronches (Richter).

Augmentation de la sécrétion muqueuse dans la gorge, qui rend la voix rauque (Von Gersdorff).

La sécrétion muqueuse s'étend jusque dans les trompes d'Eustachi, et il reste dans la gorge un certain sentiment d'excoriation (Hartlaub).

Le matin, après le lever, expectoration de mucosités qui proviennent de la gorge, puis légères douleurs dedans, comme si elle était à nu (*id.*).

Le soir, assez grande accumulation de mucosités visqueuses dans la gorge (*id.*).

485. Expectoration de mucus visqueux avec pression légère à droite dans la gorge, qui l'oblige à avaler fréquemment, comme s'il y avait quelque chose dedans (le matin) (*id.*).

Un besoin continuel et pénible d'expectorer un mucus visqueux, solide, provenant de la trachée-artère, avec chatouillement incommode et élancemens aigus dans la région du larynx, est enlevé promptement et pour toujours par l'usage de l'iode. — Chez une personne bien portante (Martini).

Excitation à tousser (Vogel).

Fort chatouillement dans la gorge qui excite à tousser (Schrèter).

Petite toux excitée par le chatouillement dans la gorge (Von Gersdorff).

490. Toux avec effort, au point qu'il devait vomir; elle cesse après une expectoration de mucosités (Schrèter).

Toux avec pression et oppression sur la poitrine (Voigt).

Toux (le soir) (Hahnemann).

Le soir, toux fréquente, sèche (Jøerg, p. 491).

Toussotement sec (Gœlis).

495. Toux sèche (Matthey, p. 312).

Fréquente toux sèche (Coindet, p. 233).

Fréquente toux sèche, avec serrement, pression et ardeur dans la poitrine (Jøerg).

Fréquente toux sèche, profonde, occasionée par une pression dans la poitrine (*id.*, p. 493).

Toux sèche, profonde, avec élancement dans la poitrine (*id.*).

500. Quelquefois excitation à tousser, avec expectoration visqueuse (Hartlaub).

Toux courte causée par du chatouillement dans la gorge, avec crachats épais, jaunes, l'appétit étant bon et l'aspect misérable (Hahnemann).

Pesanteur s'étendant de la gorge jusque dans la poitrine, ce qui rendait la respiration difficile, et se terminant par la toux, avec crachats muqueux (Schrèter).

Pesanteur sur la poitrine, âpreté sous le sternum, et quelquefois râle muqueux sur la poitrine (*id.*).

Expectoration muqueuse de la poitrine (Trinks).

505. Crachats muqueux, quelquefois striés de sang (Schneider).

Crachats striés de sang (Gœlis).

La phthisie fait des progrès (Gunter, in Harless's Neuen Jarbüchern der deutschen Med. und Chir. Bd. XII, St. 3. p. 461).

Phthisie pulmonaire (Carminati, in Giorn. di fisica. Déc. 1821).

Respiration difficile (Künzli).

510. Difficulté pour respirer (Matthey).

Respiration raccourcie (le cinquième jour) (Hahnemann).

Oppression sur la poitrine (Kolley).

Oppression de poitrine avec douleurs en faisant des inspirations profondes; battement de cœur fort, rapide, et pouls petit, fréquent, pendant une demi-heure (après quatre heures) (Jøerg, p. 482).

L'oppression dans la gorge persiste pendant quatorze jours, l'enrouement plus long-temps encore (Hartlaub).

515. Grande résistance pour amplifier la poitrine, en inspirant (Orfila).

Sentiment en respirant, comme s'il devait surmonter un grand obstacle pour dilater la poitrine (Hartlaub).

Défaut d'haleine (Neumann).

Essoufflement (Gairdner).

Suffocation (Orfila).

520. Sentiment de faiblesse sur la poitrine et dans la région du creux de l'estomac (Schneider).

Douleur de poitrine (Matthey).

Douleur de plaie dans la poitrine, qui se continue sur les deux côtés, en respirant et à l'attouchement (Hahnemann).

Pression un peu profonde du côté droit de la poitrine (Von Gersdorff).

Douleur pressive dans le côté droit de la poitrine, augmentée à chaque inspiration, pendant une heure, après le dîner (après quatre heures (Jøerg, p. 476).

525. Pression répétée et serrement dans la poitrine, comme par l'inspiration de la vapeur de soufre (*id.*, p. 495).

Pression, serrement et ardeur dans le milieu de la poitrine, quelquefois même dans l'un ou l'autre côté, avec fréquente toux sèche (*id.*, p. 493).

Élancemens dans la poitrine, avec excitation à tousser, et toux sèche profonde (*id.*, p. 494).

Vif élancement dans le milieu du côté droit de la poitrine, seulement en expirant (Von Gersdorff).

Congestion de sang vers la poitrine, avec disposition à l'inflammation (Hufel. Journ.).

530. Violentes palpitations dans la poitrine et battemens de cœur, que chaque effort musculaire augmente à tel point, qu'il lui est impossible de rester une minute debout, sans menace de défaillance; une position tranquille et horizontale soulageait le plus (Neumann).

Battemens de cœur (Coindet, Gairdner, Künzli, Matthey, Neumann, Perrot, Richter, Schmidt, Voigt).

Forts battemens de cœur (Hufel. Journ. — Rust's Mag.).

Forts battemens, qu'on aperçoit très-distinctement à travers les

épais vêtemens , et qu'on entend même à quelques pas de là (Neumann).

(Battement de cœur toute la journée, jusqu'au coucher) (Schrëter).

535. (Battement de cœur spasmodique , qu'elle sent même jusque vers le nombril , mais plus fortement dans la fossette du cœur (*id.*).

Le battement de cœur cesse complètement (*id.*).

(Brise ment de cœur) (*id.*).

Tension lancinante et cuisante dans les tégumens de la poitrine (Hahnemann).

Déchiremens dans les tégumens de la poitrine droite (Von Gersdorff).

540. Les seins augmentent de volume, tandis que le goître diminue (chez plusieurs femmes) (Perrot).

Les seins s'affaissent (Coindet).

Affaissement , dépérissement des seins (Künzli).

Les seins sont flasques et pendans , comme privés de toute leur graisse (Neumann).

Les seins disparaissent, chez deux femmes (Hufel. Journ.).

545. Les seins , qui étaient auparavant de grand embonpoint , disparaissent de telle sorte que, deux ans après l'usage de l'iode, il n'y avait plus de traces des seins ni des glandes lactifères (Hufel. Journ. Bd. LVIII. St. 6, p. 113).

Les glandes des seins se fondent complètement (Voigt).

Suites fâcheuses de l'allaitement (Künzli).

Douleur pressive , qui tantôt diminue et tantôt augmente , dans le coccyx et dans le sacrum (Von Gersdorff).

Élancemens dans le sacrum (après quinze jours) (Hahnemann).

550. Prurit dans le dos, au-dessus de la hanche droite (*id.*).

Crampes dans le dos (Trinks).

Élancemens dans les omoplates, en soulevant quelque chose (après quatorze jours) (Hahnemann).

Ardeur sur l'omoplate droite (Von Gersdorff).

Dans le côté gauche du cou , près de l'épaule , un serrement rhumatismal , qui augmente un peu par le toucher, qu'un rapport semble soulager, mais qui cependant se répète ensuite plusieurs fois (*id.*).

555. Tension rhumatismale dans le côté droit du cou (*id.*).

Déchirement dans le côté droit du cou (*id.*).

Tension à l'extérieur au cou (Hartlaub et Trinks).

Resserrement du cou (Schrëter).

Sentiment pénible de constriction dans le cou (Peschier, in Hufel. Journ. Bd. LX. St. 2).

560. Le cou gonfle en parlant haut (Schrëter).

Le goître augmente et devient douloureux (Græfe).

Dureté douloureuse dans le goître (Coindet, p. 233).

Induration douloureuse dans le goître (*id.* — Peschier).

Développement, dureté et douleurs vives dans le goître (après cinq jours (*id.*, p. 234).

565. Douleurs et pulsations dans le goître (Græfe).

Douleurs dans le goître (Künzli. — Gunther, in der Salz. med. chir. Ztg. 1822, p. 61 ; par le kali hydriod.).

Tension douloureuse dans le goître (Baup).

Sentiment continu de constriction dans le goître (Hufel. Journ. Bd. LVIII. St. 2, p. 124).

Le goître augmente de volume et en dureté dans les premiers jours de l'emploi de l'iode, et diminue ensuite au bout de quelque temps, chez plusieurs (Schneider).

570. Le cou est moins gonflé (effet curatif) (Schrëter).

Le goître diminue à mesure que des douleurs se font sentir dans l'estomac (chez une femme) (Matthey).

Le goître disparaît (chez une fille forte et robuste, qui prit pendant six mois la teinture d'iode contre cette affection) (Hufel. Journ. f. der p. Heilk. 1824. VI, p. 113).

Diminution prompte ou résolution plus ou moins complète d'un goître ancien, dur et gros (Coindet, p. 233).

Le goître devient visiblement plus petit pendant la fièvre (Neumann).

575. Les goîtres lymphatiques disparaissent complètement en huit semaines (dans vingt-deux cas). — L'iode fut administré trois fois par 20 gouttes (Græfe).

Un engorgement pâteux, indolent, de la glande thyroïde, disparaît complètement en quatre semaines. — Après l'emploi de l'iode, chez une jeune fille très-vive, sanguine, de quatorze ans (Henning).

Résolution de l'enflure de la thyroïde, de quelques glandes de la nuque, de l'aisselle et de l'aîne. — Après l'usage tant interne qu'externe de l'iode (Martini, in Rust's Magaz. Bd. XXIII. Hft. 1).

Le gonflement de la thyroïde disparaît (Henning).

Un goitre gros et dur, qui rendait la respiration et la voix très-difficiles, et qui datait de vingt ans, disparut. — Par l'usage interne et externe de l'iode chez un homme de trente à trente-quatre ans (Ulrich, in Rust's Mag. Bd. VIII. St. 3).

580. Rougeur au cou et sur la poitrine, comme une ecchymose (Schrèter).

Taches jaunes au cou (Hartlaub).

Enflure indolente des glandes sous-maxillaires (le troisième jour) (Hartlaub).

Les glandes des aisselles deviennent dures (Röchling).

Les engorgemens des glandes du cou et des aisselles disparaissent (Henning, Neumann).

585. Douleurs déchirantes, tirailantes dans l'épaule malade (le deuxième jour) (Hahnemann).

Douleur rhumatismale sur l'épaule gauche (Von Gersdorff).

Fort élanemens dans l'articulation de l'épaule, même dans le repos (Hahnemann).

Au côté externe du bras, douleur ostéocope, qui réveille et ne permet plus de s'endormir, et qui augmente en se couchant dessus (*id.*).

Douleurs rhumatismales dans les bras (Jøerg).

590. Douleur déchirante dans les bras, après un léger travail manuel (Hahnemann).

Lassitude paralytique dans les bras, au réveil, dans le lit (*id.*).

Engourdissement des membres supérieurs (Lugol).

Soubresauts des tendons aux bras (Trinks).

Déchirement dans le coude gauche (Hahnemann).

595. Pression dans le pli du coude gauche (*id.*).

Douleur dans le poignet droit, en manière d'élanement, quand on saisit ou soulève un corps (*id.*).

Douleur comme à la suite d'un coup, sur l'os métacarpien du doigt

indicateur gauche, immédiatement derrière la dernière phalange de ce doigt, qui augmente par le toucher (Gross).

Déchirement dans le métacarpien de l'indicateur droit (Hahnemann).

Chaleur dans les mains (*id.*).

Tremblement des mains (Perrot).

600. Léger tremblement des mains (Richter).

Fort tremblement des mains, au point qu'il se trouve dans l'impossibilité de saisir, à certaines heures du jour, un corps quelconque (Formey).

Les mains se meuvent en zigzag (Richter).

Soubresauts des tendons aux mains (*id.*).

Une tache ronde, pruriteuse, cuisante, sur la main droite, entre le pouce et l'indicateur, surmontée de deux pustules blanchâtres; l'action de frotter fait du bien; elle disparaît au huitième jour (Schrèter).

605. En fermant les trois derniers doigts, tension douloureuse dans les articulations moyennes, comme si elles allaient se briser; ces articulations se sont aussi tuméfiées; dans l'extension, elles causent de la douleur, quand on appuie un peu dessus (après quelques heures (Hahnemann)).

Déchirement dans la première articulation du pouce droit (Von Gersdorff).

Déchirement dans la première articulation du petit doigt droit (*id.*).

Déchirement dans tout l'indicateur et le médius de la main gauche (*id.*).

Tremblement des doigts (Künzli).

610. Soubresauts des tendons aux doigts (Trinks).

Ulcération (panaris) à l'ongle de l'indicateur gauche, à la suite d'une piqûre en cet endroit (Hahnemann).

Pression au milieu de la fesse gauche, paraissant avoir son siège dans l'ischion (Von Gersdorff).

Vifs déchirements intermittens entre la hanche gauche et la tête du fémur, augmentant par le mouvement de l'articulation (*id.*).

Raideur dans les jambes, presque comme un spasme, en étant assis seulement, ni dans la position couchée ou debout, ni en marchant (Hahnemann).

615. Tiraillement rhumatismal dans toute la jambe gauche, avec bruit sourd dans le talon; cependant c'est dans la cuisse et le genou que la douleur est la plus forte; le soir dans le lit; le mouvement semble aussi augmenter la douleur (Von Gersdorff).

Lourdeur des jambes (Schrëter).

Gonflement des jambes (Coindet).

Léger engourdissement de la jambe (Héring).

Enflure et tremblement des jambes (Künzli).

620. Gonflement œdémateux des jambes (Neumann).

Agitation dans les membres inférieurs (Künzli).

Tremblement des membres inférieurs, qui rend la marche difficile, chancelante et incertaine (*id.*).

Paralyse des membres inférieurs (Gœlis) par l'iode administré dans l'intention de combattre une impuissance.

Douleur dans la cuisse, surtout la nuit, dans le lit (Schneider).

625. Douleurs *sui generis* dans les cuisses (Gœlis).

Douleur rhumatismale dans la cuisse gauche (Von Gersdorff).

Déchirement constrictif dans la cuisse gauche, non loin de la tête articulaire (*id.*).

Déchirement aigu, lancinant, dans le milieu de la cuisse gauche, vers le côté interne (*id.*).

Vulsions dans les muscles des cuisses (Hahnemann).

630. Excoriation des cuisses (chez les femmes) à l'endroit où elles se touchent en marchant (*id.*).

Chaleur brûlante passagère sur la cuisse droite (Héring).

Vésicule plate sur le genou gauche (*id.*).

Déchirement au côté gauche du genou (Von Gersdorff).

Déchirement sourd au côté externe du jarret droit (*id.*).

635. Une tumeur blanche disparaît (effet curatif) (Trinks).

Douleur au tibia, comme s'il était ulcéré en dedans (Hahnemann).

Déchirement sur les deux côtés de la jambe, immédiatement au-dessus des malléoles (Von Gersdorff).

Violente crampe avec vulsions dans l'articulation du pied, la nuit (Schrëter).

Crampes dans les pieds (Gairdner).

640. Une douleur spasmodique pressive dans le pied , depuis l'orteil médian jusque dans le tarse (Hahnemann).

Douleur vive , continuelle , dans la moitié interne du talon droit (Von Gersdorff).

Quelques élancemens forts dans les malléoles (*id.*).

Pesanteur comme du plomb dans les pieds (Schrëter).

Enflure des pieds , d'abord , puis amaigrissement rapide et amincissement (Trinks).

645. Enflure œdémateuse des pieds (Neumann).

Soubresauts des tendons aux pieds (Trinks, Richter).

Sueur tellement âcre des pieds , qu'elle excorie la peau (Hahnemann).

Déchirement lancinant sous l'ongle du gros orteil gauche (Von Gersdorff).

Douleurs dans les cors (Hartlaub).

650. Douleurs vagues dans les articulations (Trinks).

Douleurs rhumatismales dans le tronc , au cou et dans les bras (Joerg , p. 493).

Sentiment d'engourdissement dans les membres supérieurs et inférieurs (Formey).

Sentiment d'engourdissement et tremblement dans les membres (Voigt).

Paralysie des membres (Goelis).

655. On se refroidit facilement , et de là inflammation des yeux (Hahnemann).

Prurit picotant en diverses parties du corps (*id.*).

Prurit incommode à la peau (Brera).

Sensation comme de vives piqûres de puces par tout le corps (jour et nuit) (Hahnemann).

Prurit sur l'ancienne cicatrice d'un ulcère (à la cuisse) guéri depuis des années (*id.*).

660. Éruption de boutons pruriteux sur l'ancienne cicatrice (*id.*).

Petits boutons rouges , secs , pruriteux à leur base , aux bras , sur la poitrine et dans le dos (Hartlaub).

Teinte jaune sale de la peau , pendant cinq à six semaines (Kolbe , in der Zeitschrift für-Natur und Heilkunde , herausg. von d. prof.

d. chir. Acad. zu Dresden. Bd. V. Hft. 4, p. 91. — Par l'hydriodate de potasse à l'extérieur).

La peau est âpre et sèche (Neumann).

Induration des glandes (Rœchling).

665. L'engorgement de quelques glandes de la nuque, de l'aisselle et de l'aîne, disparaît (effet curatif) (Martini).

Agit comme excitant sur le système glandulaire, sur les glandes de la bouche, l'estomac, le foie, le pancréas, et augmente dans ces parties la sécrétion des sucs (Künzli).

Pulsations dans toutes les artères, à chaque effort musculaire (Rust's Magaz.).

Pulsation excessivement incommode dans tous les gros troncs artériels, surtout dans l'aorte abdominale et dans les branches primitives des artères des membres (Neumann).

Échauffement facile du sang, avec embarras de la tête, suivi de céphalalgie (Voigt).

670. État d'excitation du système vasculaire, et en particulier du système veineux (Künzli).

Le mouvement du sang est facilement excité et accéléré (Voigt).

Excitation l'après-dinée, somnolence le soir (Hering).

Excitation et en outre pesanteur, nonchalance (*id.*).

Après avoir bu du vin, il a très-chaud, se trouve bien, excité, mais toujours avec un sentiment comme s'il se fatiguerait bien vite (*id.*).

675. Bouillonnement du sang (Richter).

Violens mouvemens du sang (Hufel. Journ.).

Disposition aux hémorrhagies (*id.*).

Hémorrhagies (Kolley).

Hémorrhagie par divers organes (Voigt).

680. Grande excitation du système nerveux (Hufel. Journ.).

Sensibilité exaltée de tout le corps (*id.*),

Agitation dans les membres (Künzli).

Agitation dans tout le corps; un tremblement propre profondément dans la région de l'estomac, qui s'étend vers la périphérie et détermine la sensation comme s'il allait trembler, ou comme si une sueur générale allait survenir, avec augmentation de la chaleur

par tout le corps, qui paraît sortir de la région stomacale. Après quelques minutes, pression dans la région du cœur, et pesanteur sur la poitrine, qui rend la respiration difficile, et accélération du pouls de 7 à 8 pulsations (Joerg, p. 492).

Tremblement (Coindet, Gairdner).

685. *Tremblement des membres* (Kolley, Matthey).

Tremblement des membres et en particulier des mains (Gairdner).

Tressaillement des doigts et des paupières (Künzli).

Tremblement *sui generis* (Gairdner).

Tremblement : il commence par un léger tressaillement des mains, qui attaque petit à petit les muscles des bras, des pieds et du dos. Le malade peut à peine marcher, et sa démarche est chancelante et incertaine; il ne peut rien porter à la bouche dans une direction droite, car la main se meut en zigzag et n'arrive qu'avec difficulté à la bouche; en même temps, accélération de la circulation et pouls petit, filiforme. Il peut rendre immobiles les membres affectés; il souffre pendant le mouvement et le fait malgré lui (Trinks).

690. *Crampes* (Kolley, Künzli).

Mouvemens crampoïdes des membres (Voigt).

Fortes crampes dans le dos et les pieds (Trinks).

Crampes violentes et vulsions convulsives des bras, du dos et des pieds, qui cessent à peine un instant (Gairdner).

Soubresauts des tendons (Künzli, Neumann).

695. *Soubresauts des tendons aux mains et aux pieds* (Richter).

Soubresauts des tendons aux bras, aux doigts et aux pieds (Trinks).

Carphologie (Neumann).

Une espèce de choléra indien (Trinks).

La démarche devient difficile, chancelante et incertaine (Richter).

700. Démarche difficile, chancelante, incertaine, à cause du tremblement des membres (Künzli).

Pesanteur dans les membres, le matin (le huitième jour) (Hahne-mann).

Pesanteur dans les membres (Künzli).

Pesanteur dans les membres et sentiment de lassitude (Kolley).

Grande fatigue, l'après-midi, après une petite promenade, avec

un sentiment comme s'il était à jeun, mais sans faim (Von Gersdorff).

705. Lassitude au point que la parole provoque la sueur (Schrëter).
Lassitude (Künzli, Neumann, Schneider).

Abattement de toutes les forces (Hufel. Journ. Bd. L. St. 2, p. 124).

Abattement, chagrin et paresse (Joerg, p. 488).

Sentiment de faiblesse (Rudolph).

710. *Faiblesse des muscles* (Coindet, p. 234; Künzli).

Faiblesse musculaire de longue durée (Coindet).

Diminution des forces (Künzli, Coindet).

Perte de toutes les forces (Coindet, Matthey).

Anéantissement (Baup, Voigt).

715. *Grand affaïssement* (Schneider, Formey).

Disposition aux défaillances et aux crampes (Voigt).

Défaillances (Huf. Journ.).

Amaigrissement (Baup, Matthey, Perrot).

Amaigrissement rapide du corps (Med. chir. Ztg. Coindet, Voigt).

720. *Amaigrissement extraordinaire* (Suttinger, Huf. Journ. Bd. LVIII. St. 2, p. 124).

Amaigrissement général de tout le corps (Clarus, in Gilberts Annalen. J. 1821. St. 7, p. 309; Locher, Balber).

Grand amaigrissement (Künzli).

Amaigrissement extraordinaire, subit (Gairdner).

Fort amaigrissement, qui peut atteindre à un très-haut degré (Gairdner, Richter).

725. Maigreur excessive : les bras et le corps étaient presque sans chair ; les seins, qui avaient eu un grand embonpoint, sont maintenant très-flasques ; les mollets presque entièrement disparus, et les cuisses ne sont pas plus grosses que l'était l'avant-bras dans l'état normal (Gairdner).

Amaigrissement insolite. Le sujet est devenu presque un squelette (Gross).

Amaigrissement qui dure une année, jusqu'à devenir méconnaissable, avec une faiblesse musculaire générale, l'appétit étant extraordinairement fort (Locher, Balber.)

Maigreur chronique, pâleur du visage et faiblesse musculaire (Coindet).

Maigreur extrême, grande faiblesse, tressaillemens et soubresauts dans les bras, les mains et les doigts (Perrussel).

730. Marasme (Hufel. Journ.).

Marasme avec fièvre lente (que le china enlève) (Ziegler, in Dienbach's Neusten Entdeckungen in d. Mat. med. Hft. II, p. 561).

L'embonpoint et la vivacité reviennent (effet curatif) (Martini).

La nutrition s'accroît (effet curatif) (Voigt).

Une jeune fille qui avait fait usage de trois drachmes d'iode contre un goître, devint à la fin plus forte et plus vive qu'auparavant; son flegme extraordinaire s'était dissipé, elle acquit plus d'agilité dans ses muscles (effet curatif) (Henning, p. 95).

735. Gonflement et douleur dans les parties souffrantes (Med. chir. Ztg.).

Un fongus du membre, qui s'était développé à la suite de la rougeole, disparaît (effet curatif). — Par l'usage tant intérieur qu'extérieur de l'iode pendant treize semaines, chez un garçon de sept ans (Weihe, in Rust's Mag. Bd. XX. Hft. 1).

Gonflement œdémateux de tout le corps, qui ne se dissipait point (Roehling).

Gonflemens hydropiques (Formey, Künzli).

Anasarque générale (Voigt).

740. Hydropisie générale de la peau et du ventre (Rust's Magaz.). Apoplexie (*id.*).

Mort, avec symptômes inflammatoires tant locaux que généraux (Richter).

Bâillemens fréquens (Héring).

Nul besoin de dormir (le sixième jour) (Hahnemann).

745. Insomnie continuelle depuis huit jours, avec agitation et délire (Perrussel).

Sommeil agité, la nuit (Joerg, p. 494).

Sommeil agité (Voigt).

Sommeil agité, avec rêves anxieux (Schrëter).

Insomnie (Baup, Coindet, Formey, Künzli, Schneider, Voigt, Trinks; Med. chir. Ztg.).

750. Insomnie pendant huit jours (Trinks).

Il se réveille de bonne heure, le matin, avec grand bien-être (Héring).

Sommeil plein de rêves (Gairdner).

Rêves très-vifs, dont on voudrait bien, sans le pouvoir, être débarrassé par le réveil, et qui, lorsqu'on sort du sommeil, laissent un sentiment de lassitude (Von Gersdorff).

Rêves dont on ne se souvient pas, avec sommeil bon (Schrëter).

755. Rêves inquiets (Richter).

Rêves agités, angoissans (Schrëter).

Rêves anxieux de morts (*id.*).

Elle rêve toutes les nuits qu'elle nage, qu'elle marche dans des excréments, que sa fille est tombée dans l'eau, etc. (*id.*).

La nuit, froid aux pieds (Hahnemann).

760. Froid de la peau (Neumann).

Froid excessif, même dans la chambre chaude, et malaise pendant toute la journée (Hartlaub).

Augmentation de la chaleur de la peau (Orfila, Voigt).

Augmentation de la chaleur animale de tout le corps (Rudolph, Richter).

Bouffées de chaleur (Schrëter).

765. Chaleur brûlante, avec douleur sécante dans la région de l'épigastre (Dessaignes).

État fébrile, pendant lequel le frisson alterne avec une chaleur fugitive (Hufel. Journ. Bd. LVIII. St. 2, p. 124).

Fièvre (Baup, Neumann, Voigt, Kolley, Richter).

Fièvre avec délire et soubresauts des tendons (Huf. Journ.).

Fièvre, le cinquième jour, avec sécheresse de la peau, pouls mou et vite, délire, soubresauts des tendons et carphologie; plutôt froid de la peau que chaleur; cette fièvre revint plus tard, le troisième jour, où l'on fit derechef usage de l'iode (Neumann, in Huf. Journ. Bd. LV. St. 1, p. 69).

770. Fièvre quarte (Suttinger).

Fièvre plus grande et redoublement de tous les symptômes de la nuit (Perrussel).

Pouls fort, grand et plein (le premier jour) (Jøerg, p. 479).

Pouls dur et vite (Coindet, p. 234; Voigt).

Accélération du pouls (Coindet, Matthey, Künzli, Rudolph, Voigt, Trinks).

775. Augmentation des pulsations (Richter).

Le pouls est augmenté de quinze pulsations (Hartlaub).

Pouls fréquent et vite (Med. chir. Ztg.).

Le pouls devient plus fréquent et s'élève de 70 pulsations à 85 ou 90; il est aussi plus développé (Orfila).

Fréquence, plénitude et dureté du pouls (Voigt).

780. *Pouls petit, filiforme, accéléré* (Künzli, Richter).

Pouls petit, dur et fréquent, au point qu'on peut à peine compter les pulsations (Gardner).

Pouls petit, déprimé, excessivement fréquent (Trinks).

Pouls mou et rapide (Neumann).

Le pouls est serré, petit et concentré (Montcourrier).

Les battemens du cœur et les pulsations artérielles correspondaient; le pouls était petit et faible, quand le malade se tenait dans un repos absolu, peu accéléré, mais augmentant en fréquence à chaque mouvement (Neumann).

Sueurs la nuit (Hahnemann).

Forte sueur la nuit et peu de sommeil (Jøerg, p. 495).

Le matin, au réveil, sueur suivie de lassitude (Hartlaub, Trinks).

Tous les matins, sueur aigrelette pendant la nuit, qui inonde le corps entier, et pendant la première heure qui s'écoule après, grande lassitude dans les membres.

Importance de la sympathie entre l'oreille extérieure et le poumon, pour la guérison des affections pulmonaires.

Par le docteur ARNOLD.

Les rapports particuliers de certains organes offrent de l'intérêt non-seulement aux physiologistes, mais encore aux pathologistes, en tant qu'ils les aident à ramener à l'unité la diversité des phénomènes. Souvent même, les thérapeutistes, qui s'appuient autant que

possible sur des faits anatomico-physiologiques, en profitent dans le traitement des maladies.

Aux sympathies qui ont pour causes des rapports particuliers entre deux organes, appartient celle qui existe entre l'oreille extérieure et le poumon. Elle est connue depuis long-temps des médecins, dont quelques-uns l'ont observée d'une manière spéciale. Cependant, on y a en général accordé moins d'attention qu'elle ne le mérite, et cela parce qu'on manquait de bonnes données anatomico-physiologiques. Dernièrement, mon frère a été assez heureux pour trouver une branche du nerf gastrique du poumon dans l'oreille extérieure (1). Il a démontré que, pour expliquer la sympathie de l'oreille externe avec l'appareil respiratoire, il faut s'attacher principalement à deux points, à la connexion génétique et à la connexion anatomique (2). Il trouve la première en ce que, d'après les observations de *Huschke*, l'oreille extérieure provient avec le conduit auditif externe d'une métamorphose des premières fissures bronchiales. Il reconnaît la connexion anatomique dans le nerf gastrique du poumon, dont il a découvert une ramification à la peau du conduit auditif externe et de la conque de l'oreille, ramification qui sert d'intermédiaire dans ces parties à certaines sensations répondant aux énergies de la 10^e paire. Il a attiré dernièrement aussi l'attention des médecins sur cette sympathie et publié quelques cas qui prouvent qu'elle n'a pas de l'intérêt seulement pour les physiologistes, mais qu'elle a aussi de l'importance pour le praticien. Dans ces cas, en effet, la présence de corps étrangers dans le conduit auditif devint la cause de maladies chroniques du poumon, et les entretint, et dès qu'elle fut éloignée, ces affections se guérèrent (3).

Le cas suivant montrera que cette sympathie mérite de fixer aussi l'attention des médecins praticiens, car il peut se développer souvent à l'oreille extérieure des exanthèmes, critiques dans les maladies du

(1) *F. Arnold*. Der kopftheil des vegetativen Nervensystems, p. 108. — *Arnoldi* Icones nervorum capitis. Tab. III et V.

(2) *Lehrbuch der Physiologie*. Deuxième partie, p. 780—784.

(3) *Fr. Arnold*. Bemerkungen über den Bau des Hirns und Rückenmarks, nebst Beiträgen zur Physiologie des zehnten und elfften Hirnnerven, p. 168.

poumon, et qui par cela même doivent servir à diriger le traitement du médecin qui est jaloux de prendre la nature pour guide.

Une petite fille de neuf mois, d'une constitution pléthorique, mais un peu bouffie, fut vaccinée au printemps de 1841. Un seul bouton se montra sur un bras, mais on remarqua en plusieurs endroits des taches et une desquamation furfuracée contre lesquelles on ne fit rien. Au commencement du mois d'août, époque à laquelle la coqueluche est assez fréquente à Heidelberg, cette enfant en fut atteinte. Les accès devinrent en peu de temps fréquens et violens, et il s'y joignit de nombreux vomissemens, lesquels se répétèrent de temps en temps même après la guérison de la coqueluche. *Ipecacuanha*, 1/10 de goutte de la teinture, quelques fois par jour, modéra un peu la toux. *Tartarus emeticus*, gr. 1/4 dans deux onces d'eau, toutes les heures d'abord, puis toutes les 3—4 heures une cuillerée à thé, provoqua d'abondans vomissemens de mucosité, et diminua la toux d'une manière notable. Cependant le soulagement ne fut que passager et la toux ne fut point interrompue dans son cours. A la fin du mois d'août, la mère ayant été atteinte également de la coqueluche que lui avait communiquée son enfant, j'administrai *sulphur auratum*, qui non-seulement soulagea la mère, mais qui agit aussi d'une manière salutaire sur l'enfant. Les vomissemens devinrent en effet plus fréquens, surtout quand elle avait tété: la toux s'amenda aussi considérablement, et bientôt elle disparut sans autre médication. Par contre, il se développa un exanthème humide sur et derrière l'oreille extérieure. Cet exanthème était fort abondant, surtout du côté gauche, et la matière jaune, épaisse, qui en coulait, formait en se séchant des croûtes brunes. On remarquait aussi çà et là des pustules qui, après s'être séchées, laissèrent de petites croûtes rondes, brunes, et qui occupaient même une partie du visage. Comme ce porrigo larvalis était évidemment critique, je ne fis rien d'abord pour le guérir, et je me contentai de recommander un régime convenable et la plus grande propreté. A la fin d'octobre, l'enfant était entièrement délivrée de la toux, mais l'exanthème persistait. Vers cette époque, l'oreille gauche et ses alentours séchèrent sans cause connue, et aussitôt la toux reparut avec son ancienne violence, en s'accompagnant d'une fièvre qui s'exacerbait fortement le soir. Je n'eus rien de plus pressé

que de donner à la mère le médicament qui avait provoqué l'éruption porriginieuse. Mais cette fois il ne produisit pas les mêmes effets ; la place resta sèche et la toux continua avec une grande violence , et augmenta même d'intensité. L'enfant était très-agitée et très-irritable ; elle avait encore de la fièvre, prenait vivement le sein de sa mère et le quittait à l'instant ; elle avalait aussi avec beaucoup d'avidité les alimens et les boissons qu'on lui présentait , mais elle avait de la peine à avaler les alimens solides. Le plus souvent , elle les rendait , sans vomissement réel , tandis qu'elle avalait facilement le lait , l'eau sucrée et les liquides en général. Dans ces circonstances, je crus nécessaire d'appliquer un irritant à l'oreille gauche et à ses alentours, afin de ramener la sécrétion morbide et de venir ainsi en aide à la nature. Je prescrivis un onguent de quatre grains de tartre stibié et d'un gros de cire ; j'en fis enduire légèrement un linge usé , et j'en fis couvrir la place. Le pansement était renouvelé quatre fois par jour. Dès le lendemain , l'oreille et ses alentours se montrèrent tout rouges ; la sécrétion se rétablit comme auparavant , et il se forma de nombreuses pustules recouvertes d'une peau noir-brun. Avec le développement de cet exanthème cessèrent aussitôt la difficulté d'avalier et l'avidité de la malade pour les alimens ; la toux diminua d'une manière notable , la fièvre disparut et la malade recouvra sa gaieté. Pour guérir l'exanthème et éviter une nouvelle rechute, je donnai, après avoir administré sans succès *sulphur* et *conium*, *arsenicum* 2 gut. 4 chaque jour. Au bout de quelques jours, le reste de la toux disparut et l'exanthème diminua peu à peu, en sorte que le huitième jour, à dater de la prise de la première dose d'arsenic, on n'apercevait plus que quelques traces de l'exanthème, qui disparurent aussi en quelques semaines. L'arsenic fut administré d'abord tous les jours, puis tous les deux jours, et finalement tous les trois jours. La malade en prit en tout dix gouttes de la deuxième dilution.

Ce cas prouve suffisamment de quelle importance est pour la guérison des affections pulmonaires la sympathie de l'oreille extérieure et du poumon. Il prouve aussi que s'il convient de provoquer un état d'irritation ou une sécrétion anormale, l'oreille extérieure est très-propre à remplir ce but. Quiconque a reconnu cette sympathie et en sait apprécier l'importance physiologico-thérapeutique ne fera pas

faire, dans la coqueluche, des frictions sur le creux de l'estomac, mais il appliquera plutôt un dérivatif sur l'oreille extérieure, lequel répondra le mieux à la nature du cas, et nommément à la nature de l'irritation locale et de la sécrétion anormale qui a ou qui a eu lieu. Cependant, s'il est habitué à considérer dans tous les cas les caractères particuliers de l'affection, et à diriger son traitement en conséquence, il ne se fera pas une règle de recourir toujours à l'emploi de pareils dérivatifs, qui tourmenteraient souvent le malade sans nécessité. Il ne se contentera pas non plus du soulagement qu'il lui procurera ainsi, mais il s'efforcera d'opérer une guérison radicale et durable au moyen de médicamens qui répondent à l'état général. (*Hygea*, vol. XVI, n° 5.)

Observations pratiques

Par le docteur GENZKE.

Quoique la plupart des cas dont je vais parler ne présentent rien de nouveau, je crois que leur histoire, comme toutes les histoires de maladies qui réunissent la fidélité à l'exactitude de la description, peut être utile, soit pour confirmer des expériences antérieures, soit pour en faire sentir l'insuffisance et pour attirer de nouveau l'attention sur des affections que nous ne connaissons pas encore assez bien, dans l'état actuel de la science. Quelques progrès que nous ayons faits, en effet, depuis Hahnemann, sous le rapport de la certitude et de la rapidité de la guérison de la grande majorité des maladies, nous ne devons pas nous dissimuler, si nous voulons être sincères, qu'il existe encore beaucoup d'états morbides contre lesquels nous ne pouvons, malgré tous nos efforts, qu'agir d'une manière palliative, et que, dans un nombre non moins considérable d'autres, il nous est impossible d'arrêter les progrès du mal, quand il a atteint un certain degré. Ce n'est pas à dire qu'il en sera toujours ainsi et que nous ne devons pas beaucoup attendre de l'avenir; nos connaissances se perfectionneront et nous finirons par être en état de guérir bien des maladies qui jusqu'à présent ont résisté à nos médicamens. La méthode spécifique est encore dans l'enfance et lorsqu'elle sera arrivée à la virilité, elle donnera de tout autres résultats. Mais quelle route

devons-nous prendre pour la conduire à ce point de perfection? Sous ce rapport, je partage parfaitement l'avis de ceux qui croient que les progrès futurs de notre matière médicale dépendent moins de la découverte de nouvelles substances médicamenteuses que de la connaissance plus exacte des médicamens que nous possédons déjà et de leurs rapports individuels avec l'organisme humain, ainsi que du retranchement de la matière médicale d'un grand nombre de symptômes provoqués moins peut-être par le médicament que par des influences accidentelles, ou même par l'imagination. Cette multitude de symptômes, en effet, empêche de bien saisir le caractère du médicament et est la source d'une foule d'erreurs.

On n'est que trop disposé, lorsqu'on expérimente sur soi-même une substance médicamenteuse, à mettre sur son compte beaucoup de symptômes sans importance auxquels on n'aurait fait aucune attention dans d'autres circonstances, et l'on tombe ainsi dans des illusions. C'est ce dont j'ai eu l'occasion de me convaincre mainte fois. Sans parler du changement de notre genre de vie, changement nécessité par l'expérimentation, qui exige que l'on s'abstienne de café, de vins, de liqueurs, d'épices, de tout irritant en un mot, et capable à lui seul de modifier nos dispositions, ou tout au moins de nous causer quelque incommodité, on doit avoir égard à la tension d'esprit soutenue qui est exigée en pareil cas de l'expérimentateur. Il est évident qu'une pareille excitation psychique chez les individus irritables doit exercer une influence sur le corps et provoquer bien des phénomènes qui n'ont aucun rapport avec les effets du médicament. Si des médecins dont on doit attendre généralement plus de sagacité l'éprouvent, à combien plus forte raison l'éprouveront des laïques, et surtout des femmes chez qui l'activité prédominante de l'imagination et l'amour du merveilleux, de l'extraordinaire, ont déterminé assurément bien des accidens qui n'appartenaient nullement à la sphère d'action de la substance médicamenteuse. C'est le cas surtout pour les phénomènes subjectifs.

Pour être justes, nous devons reconnaître — et tout le monde en conviendra — que jusqu'ici c'est Hahnemann qui a fait le plus relativement à l'expérimentation convenable des médicamens et à leur classification régulière, grâce à son activité infatigable et à son talent

d'observation étonnant. Personne ne l'a encore surpassé sous ce rapport. Cependant il faut avouer que, par les motifs que nous venons d'indiquer, il s'est glissé dans ses listes des symptômes des médicaments bien des choses douteuses et même erronées, qui devrout être rectifiées par des expérimentations postérieures. D'un autre côté, nous ne pouvons nous dissimuler qu'à plusieurs égards il est parti d'un point de vue faux, et il en est résulté des erreurs qui ont exercé plus tard une influence funeste sur ses recherches. C'est ainsi, par exemple, qu'il prétend (*Organon*, § 138) que tous les symptômes qu'on éprouve pendant l'expérimentation d'un médicament, même ceux qui se sont manifestés antérieurement dans les circonstances ordinaires de la vie doivent toujours être considérés comme produits par la substance médicamenteuse. D'abord de pareils phénomènes peuvent être provoqués dans ce cas par les mêmes influences qui leur avaient donné naissance à une époque antérieure, conjointement avec la disposition particulière, et par conséquent ils doivent être regardés comme parfaitement indépendans des effets du médicament. Ensuite, même dans les cas où l'on a quelque raison de soupçonner — ce qui ne peut toutefois jamais être prouvé d'une manière apodictique — que le médicament a eu une certaine part à la réapparition de ces phénomènes, on ne peut pas en attendre grand chose pour la guérison; car, par suite de la disposition morbide de l'organisme, ils sont toujours modifiés d'une manière particulière, et ils ne sont pas les produits de l'action et de la réaction du médicament et d'un organisme sain, mais d'un organisme malade. Je pourrais appuyer ce que j'avance de plusieurs exemples; je pense pourtant qu'il suffira de citer un seul cas qui répandra un jour suffisant sur cet objet. Il y a quelques années que j'ai expérimenté le charbon végétal sur moi et sur mes enfans, afin de lever certains doutes que j'avais conçus sur l'emploi de ce médicament. Un jour, entre autres symptômes, ma fille, âgée de cinq ans, éprouva les suivans d'une manière très-marquée. Elle se plaignit l'après-midi d'une violente céphalalgie frontale; elle avait la main pâle, souffrante; une violente horripilation lui agitait périodiquement les membres au point de lui faire claquer les dents; bientôt après, elle fut prise de malaises et elle vomit enfin ce qu'elle avait mangé avec un liquide bilieux. Mise au lit, elle tomba aussitôt dans un

profond sommeil, et se réveilla le soir assez gaie, quoique sans appétit. Le lendemain, tous les symptômes avaient disparu à l'exception de la pâleur de la face avec yeux un peu enfoncés et cerclés de bleu. Je pouvais d'autant moins regarder ces accidens comme les effets du médicament qu'auparavant déjà l'enfant avait été sujette à des accès absolument semblables qui avaient cédé à l'emploi des moyens convenables. D'un autre côté, cette suite de symptômes n'a été observée chez aucun autre des individus qui ont expérimenté le charbon animal. Combien d'erreurs pareilles peuvent cependant avoir été commises par les partisans de Hahnemann qui adoptent ses opinions sans examen, et combien de symptômes se sont glissés dans la symptomatologie des médicamens, qui ont été observés, on peut à peine en douter, dans des cas analogues à celui que nous venons de mentionner (1) !

Une erreur encore plus grande, en ce qui concerne l'expérimentation des médicamens, a pris sa source dans la théorie de la dynamisation. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond cet objet, qui a déjà donné lieu à de vives discussions. Nous nous contenterons d'observer qu'il ne peut être question de dynamisation que pour les substances médicamenteuses qui ont besoin d'une opération mécanique ou chimique pour développer leurs vertus médicamenteuses relativement à la qualité ; tels sont, par exemple, l'or, le platine, le cuivre, etc., dont il faut diminuer la cohésion des molécules si l'on veut qu'ils exercent leurs vertus spécifiques sur l'organisme vivant. Mais dès que nous avons atteint le but, dès que par une opération pareille un médicament est devenu capable de provoquer de fortes réactions de l'organisme animal, diminuer encore la cohésion des molécules ne

(1) Quiconque a vécu dans la familiarité de Hahnemann ne peut douter que les médicamens expérimentés par lui, n'offrent la plus grande certitude. Tout symptôme qui ne lui sembla pas bien constaté, a été enfermé entre parenthèses. Il n'a pas adopté non plus sur leur parole les résultats des expérimentations de ses élèves ; chaque symptôme a été l'objet de l'examen le plus sévère. Cependant je crois aussi qu'il peut s'être glissé des erreurs de ce côté. Qu'on compare, par exemple, les symptômes observés par Langhammer après la prise des substances médicamenteuses les plus différentes, et l'on verra quelle valeur on peut leur accorder.

peut avoir pour résultat que de diminuer la vertu médicaméteuse. Il en est de même de toutes les dynamisations des médicamens qui, sous leur forme primitive, ont déjà leurs vertus toutes développées; en diminuant le nombre des molécules, on doit nécessairement en affaiblir la vertu.

Si l'expérience des dernières années a prouvé que, dans beaucoup de cas concrets, les hautes dilutions du médicament qui répond le mieux à la maladie ne produisent pas les résultats attendus, mais qu'il faut recourir à des dilutions plus basses, lorsqu'on veut ne pas manquer le but; il est facile d'en conclure quelle confiance on doit avoir dans la théorie de la dynamisation de Hahnemann qui prescrit de se servir de la 30^e dilution pour toutes les expérimentations de médicamens. Si cela a lieu même dans les cas où l'organisme possède le plus haut degré possible de réceptivité, grâce à la congruence où se trouvent relativement l'une à l'autre la direction vitale et la relation médicaméteuse, que peut-on attendre des effets d'une 30^e dilution sur un organisme qui, dans son intégrité complète, ne présente aucun côté qui soit en rapport d'affinité avec la direction du médicament à expérimenter? Un champ libre s'ouvre dans ce cas à l'imagination, et je ne puis avoir aucune confiance en des expérimentations pareilles. Je ne conteste pas que, dans certains cas rares, des personnes ont pu éprouver réellement quelque altération dans leur manière d'être, tout-à-fait indépendante de l'imagination; mais cela n'a pu arriver qu'autant qu'elles avaient une espèce d'idiosyncrasie relative au médicament expérimenté. Et en quoi de semblables données peuvent-elles nous être utiles? Cependant, comme je l'ai dit, quoique je ne veuille pas nier la possibilité de pareils phénomènes, je n'ai jamais trouvé l'occasion, dans les nombreuses expérimentations que j'ai faites pour moi-même, tant sur moi que sur d'autres personnes, sur plusieurs enfans, et même sur des animaux, avec de hautes dilutions, d'enrichir mes connaissances pharmacodynamiques. J'ai donné, à haute dilution, à des chiens des médicamens pour lesquels ils possèdent une grande réceptivité, par exemple l'arsenic, la noix vomique, et je n'ai pas remarqué en eux la moindre trace d'altération qu'on pût attribuer à ces substances. Il faut seulement bien connaître la nature de cette espèce d'animaux, afin de ne pas commettre d'erreur et de ne

pas mettre sur le compte du médicament des accidens qui se présentent fréquemment dans le cours des temps. Comment de pareils résultats s'accordent-ils avec la théorie de la dynamisation et les conséquences qu'on en tire?

C'est en m'appuyant sur ces expériences et d'autres semblables que j'ai établi la proposition mentionnée plus haut. Mon opinion, du reste, est partagée par beaucoup de mes collègues, qui l'ont exprimée depuis long-temps et à différentes reprises. Malheureusement, on n'a pas voulu comprendre qu'il ne s'agit pas de trouver de nouveaux médicamens, mais de mieux préciser les rapports des substances que nous possédons déjà avec l'organisme sain ; on n'a pas voulu comprendre que de là dépendent le succès et la certitude de notre traitement ; on n'a pas voulu comprendre qu'il fallait avant tout soumettre la matière médicale à une révision complète, séparer l'essentiel de l'accidentel, le vrai du faux (1). A quoi nous sert cet accroissement progressif de la matière médicale ? Quel profit pouvons-nous retirer de ces fragmens imparfaits qu'on publie chaque année ? Que faire de tous ces nouveaux moyens qu'on vante si haut et qui répondent si mal aux éloges qu'on leur donne, tant que nous ne posséderons qu'une connaissance si peu satisfaisante des substances médicamenteuses déjà expérimentées ? Loin d'y gagner plus de certitude dans le traitement des maladies, nous nous trouvons jetés dans un dédale dont nous ne savons plus comment sortir. L'expérience a prouvé que ce n'est pas la quantité des médicamens qui assure le succès de la cure ; en effet, ce sont les médecins les plus occupés et les plus heureux qui emploient relativement le moins de médicamens différens, ainsi que je l'ai appris de plusieurs d'entre eux. Je dois ajouter que la plupart de ces moyens ont été expérimentés par Hahnemann, ce qui prouve l'excellence de ses expérimentations. Ce n'est pas à dire pour cela que ceux qui ne partagent pas entièrement ses

(1) On pourrait me faire avec raison le reproche de ne pas avoir mis moi-même la main à l'œuvre, au lieu de répéter des accusations déjà formulées si souvent. Je dois dire que je l'ai fait aussi bien que le temps et les circonstances me l'ont permis ; mais comme je ne veux pas publier quelque chose d'incomplet et d'imparfait, j'attends encore avant de livrer à la publicité le résultat de mes expériences.

vues doivent se taire, pourvu qu'ils puissent appuyer les leurs de bons argumens.

I. Fics.

Je ne citerai qu'un cas de cette maladie, intéressant à cause des symptômes accessoires qui se sont manifestés pendant le traitement.

Le docteur R..., jeune médecin, qui, suivant mes conseils, avait étudié avec un grand soin la méthode homœopathique, avait eu, il y avait un an, à la suite d'une infection antérieure, une gonorrhée que le baume de copahu avait fait disparaître. L'été dernier, il vint me prier de le visiter. Il souffrait depuis quelque temps de violentes ardeurs dans la région de l'anus, lesquelles devenaient insupportables quand il marchait ou allait à la selle. Il avait remarqué en même temps que son linge était taché d'une matière puante. Je trouvai dans le voisinage immédiat de l'anus un condylome luisant, en forme de mûre, à base large, aux deux côtés duquel, dans les plis formés par la peau, étaient deux profondes rhagades, d'où coulait, ainsi que du condylome, un ichor excessivement puant, dont on apercevait de larges taches sur la chemise qu'il venait de mettre. Autour de l'anus, on remarquait une aréole large d'environ deux pouces, de couleur brunâtre-jaune, et très-différente de la couleur ordinaire de la peau, causée sans doute par l'imbibition de l'ichor. Le malade ne présentait d'ailleurs rien d'anormal; au contraire, il avait un air de santé florissante, et toutes ses fonctions étaient régulières. Ma propre expérience, fortifiée par l'expérience d'autres médecins, m'ayant appris que, dans de pareilles affections, de même qu'en général dans toutes les maladies de la sphère végétative, les hautes dilutions n'agissent que très-lentement, et que souvent même elles ne conduisent pas au but, j'administrai *thuja* 1, gut. 1—2, tous les matins à jeun, et en même temps je fis frotter, au moyen d'un pinceau, le condylome et les rhagades avec de la teinture pure de *thuja*. Ce traitement fut couronné du succès, car dans les huit premiers jours, pendant lesquels l'application du médicament fut répétée plusieurs fois à l'extérieur, la douleur brûlante disparut presque entièrement, le condylome se rapetissa visiblement et perdit son éclat; les rhagades diminuèrent dans la même proportion, et la sécrétion devint peu copieuse en même

temps que la matière sécrétée cessa de répandre une odeur fétide.

Pendant les premiers jours, le malade avait ressenti, contre son habitude, un peu de pesanteur dans la tête et une douleur pressive dans le front; il avait eu un sommeil un peu agité et peu réparateur, et il avait même fini par ne plus pouvoir dormir. Plus tard, les accidens topiques disparurent de plus en plus; mais le quinzième jour du traitement environ, le malade vint me trouver un peu inquiet, et me dit qu'il avait observé en lui quelque chose d'étonnant. Dans le fait, je ne fus pas peu surpris moi-même lorsque, en l'examinant, je trouvai le gland enflé et un peu enflammé dans toute sa circonférence; il sécrétait en même temps une assez grande quantité de matière puriforme. En un mot, c'était une balanite, mais presque indolente. De même que tous les médecins de l'ancienne école qui embrassent l'homœopathie et qui ont peine à renoncer à leurs doses massives, parce qu'ils n'ont pas assez de confiance en la puissance des médicamens à petites doses, mon ami, au lieu de se contenter de prendre la quantité prescrite de *thuja*, en avait avalé, dans les derniers temps, 5—6 gouttes matin et soir. J'en conclus que les accidens en question étaient sans doute les effets du médicament. Je fis donc suspendre l'usage de *thuja*, en le prévenant que ces symptômes disparaîtraient d'eux-mêmes au bout de quelques jours. C'est ce qui eut lieu en effet, et cela me confirma dans mon opinion sur la nature de ces phénomènes. Du reste, la maladie diminua peu à peu et disparut entièrement en un mois, à l'exception de l'aréole, qui était néanmoins devenue déjà beaucoup moins foncée, et avait pris une couleur qui se rapprochait davantage de celle de la peau.

II. Sciatique.

... , homme robuste de trente-six ans, souffrait, au commencement d'octobre dernier, d'une douleur de hanches qui le rendait absolument incapable de se livrer à ses occupations. Après avoir été traité sans succès pendant quelque temps par un autre médecin, il s'adressa à moi. Il y avait plusieurs années qu'il avait été atteint d'une affection pareille qui avait été guérie après un traitement de trois mois, mais qui lui avait laissé pendant long-temps une grande faiblesse de la jambe malade.

Il se plaignait de violentes douleurs déchirantes et lancinantes, qui partaient du plexus sacral et s'étendaient le long du nerf ischiatique. Elles paraissaient par paroxysmes; le malade en était quelquefois entièrement délivré ou n'éprouvait au moins qu'un fourmillement désagréable, mais tout à coup il ressentait les douleurs les plus terribles. Ces douleurs offraient en outre ceci de particulier, c'est qu'elles étaient moins fortes dans le mouvement, qui diminuait jusqu'à un certain point les accès même violens. Au contraire elles étaient insupportables dans le repos, et nommément au lit; aussi le malade ne pouvait goûter un seul instant de sommeil, et il passait ses nuits à se promener dans la chambre. J'examinai la partie souffrante, et je n'y découvris rien d'anormal. Une légère pression ne causait de douleur nulle part; le mouvement de la hanche était même libre et indolent. Si le malade étendait fortement la jambe en arrière, il y éprouvait seulement une tension désagréable. Il avait l'air pâle et souffrant, et ses nuits passées sans sommeil l'avaient beaucoup affaibli. Peu d'appétit et langue couverte d'une mucosité blanchâtre. Pouls un peu fréquent, donnant 80—90 pulsations par minute, modérément plein et mou. Quelquefois horripilation suivie bientôt d'une élévation de la température, mais sans transpiration. Les autres fonctions ne présentaient rien d'anormal.

Le malade reçut, les deux premiers jours, *aconitum* 3 gut. 4 in *aqua destill.* ℥jv, une cuillerée à bouche toutes les trois heures. Les symptômes fébriles s'amendèrent et les douleurs elles-mêmes perdirent un peu de leur intensité. Le malade put jouir de quelques instans de repos pendant lesquels il transpira légèrement. Le soir du second jour et les jours suivans, j'administrai *rhus toxicodendron* 4 gut. ½. La maladie disparut entièrement en six jours, les accès étant devenus de plus en plus rares et faibles, et ayant cessé tout-à-fait, avec les symptômes concomitans. Une légère récidence qui eut lieu trois semaines après, à la suite d'un effort physique et d'un refroidissement, fut guérie par quelques doses du même moyen.

III. Ozone scrofuleux.

Louise Kœhn, domestique, âgée de vingt-deux ans, d'une consti-

tution robuste et ayant l'air de se bien porter, avait eu, à l'âge de neuf ans, un exanthème à la face et sur quelques parties de la tête. On ne put m'en donner une description exacte, mais tout porte à croire que c'était un impétigo. Par quel moyen en fut-elle guérie? c'est ce que je ne pus apprendre. Quelque temps après sa guérison, elle devint très-sujette à une céphalalgie frontale, surtout du côté gauche, dans la région de l'arcade sus-orbitaire; il s'y joignit un écoulement par les deux narines, mais également plus abondant par la gauche, d'une matière verdâtre, souvent mêlée de morceaux plus consistans, et d'une odeur pénétrante. La céphalalgie diminuait et disparaissait même quand l'écoulement était copieux, et réciproquement. Tous les remèdes auxquels elle eut recours échouèrent contre cette maladie. On lui conseilla de priser de la poudre de *marum verum*; ce moyen ne fut pas plus efficace. A l'âge de dix-huit ans, elle fut atteinte d'une fièvre nerveuse pendant laquelle son mal disparut entièrement, mais pour reparaître dès qu'elle entra en convalescence. Il y a deux ans qu'elle s'adressa à moi. La maladie présentait les symptômes que j'ai décrits; elle avait son siège dans les sinus du front, et consistait vraisemblablement en une dégénération de la membrane muqueuse dont ils sont revêtus. Aussi loin que mon regard put pénétrer, la muqueuse des conduits nasaux n'était point atteinte, mais elle était un peu rouge. L'air y passait sans obstacle, à moins qu'il n'y eût un amas de matière consistante. L'odeur était tellement pénétrante que souvent on en était désagréablement affecté à quelques pas. Du reste cette fille jouissait d'une bonne santé; sa menstruation était régulière; seulement elle éprouvait quelquefois une oppression de poitrine passagère. Elle reçut pendant quelque temps *pulsatilla*, qui ne produisit pas la moindre amélioration. Pendant un an, je lui fis prendre ensuite *mercur.*, *phosphor.*, *aurum*, *thuja*, *sulphur* et *calcar. carbon.* Tout ce que j'obtins se borna à un amendement périodique du mal. L'or lui-même, que j'avais donné avec succès contre l'ozène syphilitique, se montra peu efficace, et je dois avouer que mon long traitement n'obtint pas de bien heureux résultats.

IV. Coxarthrocace.

Premier cas. Cette maladie est une de celles qui, arrivées à un certain point, continuent à faire des progrès en dépit de tous les efforts de l'art, et qui tue le malade par une fièvre lente, si elle n'en fait pas un objet de commisération. Un grand nombre d'exemples et d'expériences ont prouvé que dans bien des cas où, par une fausse direction de ses forces vitales, l'organisme donne naissance à des productions anormales, à des désorganisations, etc., il est possible d'arrêter ces anomalies par l'emploi de médicamens qui redressent cette fausse direction vitale. Mais à cet égard le pouvoir de la médecine est borné, et dans un grand nombre de cas nous voyons administrer sans succès les moyens qui paraissent les plus convenables et qui cependant ne peuvent empêcher la métamorphose morbide de faire de continuel progrès. C'est ce qui a lieu, par exemple, lorsque la phthisie tuberculeuse, ou lorsqu'une dégénérescence carcinomateuse ou fongueuse a atteint un certain degré. On peut en dire autant de la coxarthrocace. La nature a-t-elle posé dans ce cas aussi de certaines limites et est-il possible en général de ramener par des médicamens à l'état normal des dégénération étendues, notamment dans les organes nobles et indispensables à la vie? ou bien la médecine n'a-t-elle pas encore fait assez de progrès et devons-nous attendre davantage de l'avenir? Ce sont là des points qui peuvent donner lieu à des hypothèses, mais sur lesquels il est impossible de prononcer avec certitude.

Parmi les expériences que j'ai faites sur la coxarthrocace, il y en a une qui me concerne immédiatement. Il s'agit de mon fils aîné, âgé de sept ans et jouissant d'une santé florissante, qui est tombé victime de cette maladie.

Pendant mon séjour à Leipzig, dans l'été de 1839, je reçus une lettre qui m'annonçait que mon fils, qui depuis huit jours se plaignait d'une lassitude et qui avait perdu sa vivacité, avait été attaqué subitement de violentes douleurs déchirantes qui s'exacerbaient le soir et qui s'étaient fixées principalement dans la jambe gauche. Il y avait par momens de légers mouvemens fébriles. Le médecin avait déclaré que c'était un rhumatisme, suite de la croissance et peu dangereux. Quoique

rien dans la lettre n'annonçât un état grave, une circonstance antérieure me fit pressentir une affection plus profonde. Après un violent refroidissement, et malgré plusieurs doses de douce-amère, l'enfant avait été atteint d'une tuméfaction considérable des glandes du côté droit du cou. Il avait reçu des doses répétées de *dulcamara*, *rhus* et *spongia marina*. Les glandes étaient venues à suppuration, s'étaient ouvertes d'elles-mêmes et avaient jeté une grande quantité d'ichor mêlé de masses caséuses, comme les abcès scrofuleux. Je lui avais donné quelques doses de *sulphur 3*. L'ouverture des abcès n'avait pas tardé à se fermer, la tuméfaction avait achevé de disparaître, et il était resté une cicatrice bleuâtre. Tenant compte de l'anamnèse, je fis part à ma femme de mes craintes et je la priai d'en avertir le médecin. Les lettres que je reçus ensuite semblèrent devoir dissiper mes inquiétudes. L'enfant avait déjà quitté le lit, il ne se plaignait plus que d'un peu de lassitude, il avait bon appétit, et avait recouvré sa vivacité. Mais vers le milieu du mois de juillet, on m'annonça qu'il commençait à boiter du pied gauche, sans éprouver d'ailleurs de douleurs. Le médecin n'y voyait pas le moindre danger et il regardait cet état comme un effet de la *croissance*. Malheureusement mes craintes furent confirmées, lorsqu'à mon retour, au milieu du mois d'août, je soumis l'enfant à un examen attentif. En marchant, il n'appuyait la jambe gauche qu'en tenant le genou ployé et le pied tourné vers le haut, puis il portait rapidement le poids du corps sur la jambe droite étendue comme sur un point d'appui, d'où résultait une forte claudication. La fesse gauche était moins bombée, le pli de la fesse plus profond avait perdu sa direction horizontale; la jambe avait maigri dans toute sa longueur, et les muscles en étaient plus flasques. Je trouvais la jambe malade, après l'avoir mesurée avec soin, plus longue d'un pouce et quart, et le grand trochanter plus enfoncé que celui de la jambe droite et dirigé davantage en dehors. L'enfant ne se plaignait pas de douleurs dans l'articulation de la hanche, une forte pression même dans la région de l'articulation ne lui causait aucune souffrance, phénomène qu'on remarque fréquemment dans de semblables maladies; mais il ressentait une affection douloureuse lorsqu'on fixait le bassin avec la main gauche et qu'en prenant la cuisse avec la droite, on en pressait fortement le condyle contre l'articulation. Depuis quinze

jours, il se plaignait de douleurs de plus en plus vives dans le genou ; cependant l'examen le plus attentif ne me fit rien découvrir d'anormal dans cette partie. Tous ces symptômes montraient suffisamment que la maladie était une coxarthrocace au second degré.

Je prescrivis le repos le plus absolu. Le malade devait rester dans la journée couché sur un matelas ; je ne lui permettais de s'asseoir que pendant quelques heures. En même temps, j'administrai *rhus* 6, une dose chaque soir. Au bout de dix jours, le résultat ne répondant pas à mon attente, et aucune trace d'amélioration ne se manifestant, j'eus recours à *colocynthis* 6, administrée de la même manière. Ce médicament, non plus que *mezezeum* et *sulphur* que je donnai ensuite, ne se montra pas plus efficace. Soit que je n'eusse pas choisi le moyen convenable, soit que j'eusse changé trop promptement de médicaments, je n'obtins aucun résultat favorable, et ne sachant plus que faire, je résolus d'essayer un remède que j'avais vu employer avec succès dans quelques cas. J'appliquai donc au malade, sur la fesse gauche, dans la région de l'articulation, un large moxa que je changeai en fontanelle, pour combattre par l'irritation extérieure le développement du mal dans l'articulation. J'administrai en outre intérieurement *oleum jecoris aselli*, deux cuillerées par jour, remède qui a rendu de grands services dans des affections semblables. Le résultat fut favorable, car les violentes douleurs du genou, qui avaient persisté jusque-là, diminuèrent, l'allongement de la jambe disparut et l'état général ne laissa plus rien à désirer.

Six semaines de ce traitement rétablirent si bien le malade qu'il pouvait marcher de nouveau sans éprouver la moindre douleur et sans boiter ; la maigreur si grande de la jambe malade était à peine sensible. Mais un violent refroidissement qu'il attrapa par imprudence amena une récurrence accompagnée des plus terribles douleurs dans la hanche et le genou, ainsi que des sueurs aigres débilitantes que *rhus* et *sulphur* firent cesser, mais sans arrêter les progrès de la maladie. A Noël, je trouvai les alentours de l'articulation enflés et dans la profondeur une fluctuation évidente. *Hepar sulphuris* et *silicea* que le malade prit pendant long-temps n'empêchèrent pas le mal d'entrer dans la troisième période ; car, au milieu du mois de mars 1840, s'opéra la luxation du condyle par derrière et en haut, pendant un brusque

mouvement du malade. La fesse reprit alors sa forme hémisphérique; la jambe se raccourcit d'environ trois pouces, et les doigts se tournèrent en dedans. La fluctuation devint de plus en plus sensible à une place de la fesse, au-dessous de la région de la cavité cotyloïde et un mois après l'abcès s'ouvrit. Il en sortit une quantité de pus avec du tissu cellulaire mortifié.

L'enfant alla passablement pendant le printemps et l'été. Un commencement de fièvre rémittente, causée par la perte considérable d'humours, céda à l'emploi assidu de *chin*. 2. Le malade s'exerça à marcher avec des crosses, et il y réussit fort bien. Son état général était supportable, son appétit et ses digestions bonnes. La sécrétion du pus, d'abord copieuse, diminua peu à peu après l'administration d'*as. fetid*. 3 et d'*acid. phosphor*. 6. J'espérais qu'il se formerait ainsi une ankylose et que je sauverais au moins la vie de mon enfant; mais cet espoir ne me resta même pas. En automne et en hiver, des affaires me retinrent long-temps à Rostock. Au commencement du printemps, un grand nombre d'individus de Neustrelitz furent atteints d'une espèce de dysenterie, maladie qui, cette année, régna rarement. Le malade, ma femme et deux autres enfans en furent atteints également; mais tandis que ces derniers se guérirent en 6—8 jours, cette maladie eut les suites les plus funestes pour le premier. L'organisme affaibli ne put supporter cette nouvelle attaque. Les nouvelles que je reçus de son triste état et le vif désir qu'il témoignait de me voir, espérant que je pourrais le guérir, me firent hâter mon retour autant que possible. En le voyant, il ne me fut plus possible de concevoir le moindre espoir, et tout ce que je pus faire fut de prier Dieu de le retirer promptement. A une violente fièvre lente s'étaient jointes une ascite et une anasarque, et, pour combler la mesure, il était impossible de méconnaître une phthisie intestinale au mélange de pus et de sang coagulé qu'offraient les selles liquides, et à leur odeur excessivement fétide.

Dans cet état désespéré, j'essayai encore *arsenicum* 15, et, quoique la guérison fût impossible, ce moyen opéra d'une manière merveilleuse. L'hydropisie diminua visiblement, en commençant par les parties supérieures; une quantité de sérosité s'échappa de l'abcès et la sécrétion des urines augmenta. En cinq jours, l'enfant perdit un

tiers de son poids. Le froid des mains et des pieds disparut également, l'œil terne se ranima et l'appétit augmenta au point qu'il fallut y mettre des bornes. Ce changement favorable me redonna quelque espoir ; mais c'était la dernière lueur de la vie. Six jours plus tard, pendant lesquel's le malade alla passab'ement, les selles cessèrent tout à coup, le ventre se ballonna et devint excessivement douloureux. Tout ce que le malade mangeait était rejeté par les vomissemens, et il mourut dans la nuit. Une entérobrose, suivie d'une péritonite, fut la cause de cette mort si subite.

Je crois qu'il serait bon que d'autres médecins publiassent les résultats qu'ils ont obtenus dans les différens degrés de cette maladie ; seulement, il faut avant tout que le diagnostic soit juste, ce qui n'est pas sans difficulté dans les premières périodes du mal, et ce qui exige d'exactes investigations, outre la connaissance exacte de l'affection. Pendant que j'étais à Leipzig, mon ami Wahle traitait l'enfant d'un instituteur qui était atteint de la même maladie à un degré qui annonçait le passage de la seconde à la troisième période. Quelle a été l'issue de cette affection ?

Deuxième cas. Dans l'été de 1840, j'ai eu à traiter une petite fille de six ans, Marie Hinze, qui, comme mon fils, avait souffert d'une tuméfaction des glandes du cou. Elles étaient venues à suppuration et il en restait des traces. La coxarthrocace n'était qu'au premier degré et se caractérisait par une marche trainante, une légère douleur dans l'articulation de la hanche, s'exacerbant un peu par la pression derrière le grand trochanter ; de violentes douleurs se faisaient sentir cependant lorsque, le bassin étant fixé, on pressait le condyle de l'os de la cuisse dans l'articulation, ce qui est un des symptômes diagnostiques les plus certains dans cette maladie. On n'apercevait encore aucune trace d'allongement de la jambe, d'aplatissement de la fesse, etc. La maladie durait depuis trois à quatre mois, s'amendant et s'exacerbant alternativement. L'exacerbation avait lieu ordinairement au milieu d'accidens fébriles, avec douleurs tirillantes dans la jambe. Je défendis sévèrement tout mouvement qui augmentait l'irritation à la place affectée, et après avoir réglé la diète, j'administrai *rhus* 6, une dose chaque soir d'abord, à de plus longs intervalles ensuite. Le résultat fut favorable, car, au bout de six semaines, la ma-

l'ade marchait sans éprouver de douleurs et sans traîner les pieds. Cependant je continuai le traitement pendant plusieurs mois encore, et ce ne fut que plus tard que je permis un mouvement modéré. Afin de prévenir toute récurrence, je donnai même, agissant en cela d'une manière un peu empirique, il est vrai, *sulphur. trit.* 3 gr. ℥, chaque semaine. Jusqu'à présent, l'enfant continue à se bien porter. L'efficacité de *rhus* dans la première période de cette maladie, efficacité dont mon collègue Reissig, de Berlin, a pu se convaincre dans plusieurs cas, semble ainsi se confirmer. La remarque que sa longue expérience a mis Kopp à même de faire, à savoir que le côté gauche du corps est plus disposé aux maladies que le droit, s'est montrée juste dans cette forme d'affection, car, parmi le grand nombre de malades atteints de coxarthrocace que j'ai vus dans les hôpitaux, la majorité souffrait de la jambe gauche.

(*La suite au prochain numéro.*)

Miscellanées.

I. *Empoisonnement par l'acide sulfurique concentré, par le docteur* MICHAELSEN.

Une servante de vingt-deux ans, qui avait été chassée pour quelques petits vols, but, pour se détruire, une certaine quantité d'acide sulfurique de Nordhausen; aussitôt elle se mit à chanceler, et tomba par terre. Son père effrayé, qui était présent, et qui soupçonna le fait, alla en toute hâte chercher du lait, qu'il lui fit prendre, mais n'appela le médecin que le lendemain, le lait n'ayant fait aucun bien. On lui cacha l'accident, ce qui était d'autant plus facile que la malade se trouvait couchée dans une alcôve obscure. Il crut donc à un refroidissement qu'on lui déclara. La malade accusait de violentes douleurs lancinantes dans la gorge, des douleurs et de la difficulté pour avaler, une douleur pressive à la région stomacale, que le poids de la main n'augmentait pas; des tiraillemens dans le bas-ventre, de la raucité de la voix, de la céphalalgie, du gonflement à la langue, une

grande soif difficile à satisfaire, à cause de la gêne de la déglutition ; des nausées, de l'oppression, etc. Il crut à une angine catarrhale, et agit en conséquence. Le troisième jour seulement, on lui découvrit la vérité. La femme avoua qu'aussitôt après avoir avalé l'huile de vitriol, elle avait beaucoup vomé, ce qui l'avait soulagée; qu'elle avait bien dormi la dernière nuit. En l'examinant, on découvrit des excoriations au menton et au côté droit de la langue; elle se plaignait encore de vifs élancemens en avalant. On lui donna des mucilagineux et des huileux qui diminuèrent la difficulté d'avalier et procurèrent des selles régulières; les deux nuits suivantes furent tranquilles, avec sommeil. Cependant les douleurs d'estomac et de bas-ventre étaient toujours les mêmes. Le cinquième jour, les excoriations de la langue et de la gorge commencèrent à fournir une bonne suppuration. Le quatorzième jour, la malade se plaignit d'avoir passé une mauvaise nuit. Dans l'après-midi, elle fut prise de violentes coliques, le bas-ventre ne pouvait supporter le moindre attouchement, la face devint hippocratique, tout le corps se couvrit d'une sueur froide, mais l'esprit demeura libre. Les sangsues et les cataplasmes sur l'abdomen ne procurèrent qu'un faible soulagement, et trois heures après la mort eut lieu. A l'ouverture, faite seulement quatre jours après la mort, on trouva toutes les articulations flexibles, le bas-ventre très-boursoufflé, la cornée opaque, les dents serrées et couvertes de mucus sauguinolent, les alentours de la bouche excoriés. De la bouche, des parties génitales et de l'anus, s'écoulait un ichor fétide. Tous les vaisseaux du crâne, les sinus surtout, regorgeaient de sang. La langue était gonflée, dure, excoriée à droite; le voile du palais, la luette et l'œsophage étaient gangrénés et couverts d'un ichor brunâtre. Il y avait un peu de sérosité sanguinolente dans la poitrine et le péricarde: les poumons étaient sains. En ouvrant le ventre, il s'échappa beaucoup de gaz très-fétides. Cette cavité contenait un liquide si corrosif qu'il attaqua les mains et les instrumens de l'opérateur. L'estomac contenait un liquide épais et brun; il était corrodé et percé de tous côtés, et avait ses membranes si friables qu'elles se déchiraient au moindre attouchement. L'épiploon et les intestins grêles étaient également friables et perforés par place. On découvrit de l'acide sulfurique dans le contenu de l'estomac et de l'intestin grêle. La quantité

de cet acide que la femme avait avalée fut évaluée à une demi-once environ.

Une femme de cinquante ans, accusée de vol et menacée de poursuites judiciaires, avala le matin, pour se détruire, une once environ d'acide sulfurique concentré; elle n'avoua ce fait que le soir, après avoir eu plusieurs selles très-fétides et semblables à du goudron. Le médecin la trouva au lit; face et membres froids; lèvres, langue, palais et genoux blessés, comme s'ils eussent été brûlés par un liquide chaud; parole à peine intelligible; pouls petit, dur, mais sans fréquence, ni mal à la gorge ni à la tête, seulement une douleur dans le dos, une pesanteur fatigante au creux de l'estomac, et impossibilité d'avalier. On administra sur-le-champ trois gros de potasse dissous dans l'eau, et une décoction de salep avec de l'eau de gruau d'avoine pour boisson, et de temps en temps de la magnésie calcinée. Le lendemain matin, la face, les mains et les pieds étaient plus chauds que la veille, le pouls moins dur, plus petit et plus lent, la pesanteur d'estomac moindre, mais la déglutition toujours très-difficile. Sanguis au cou, cataplasmes de graine de lin et de jusquiame sur le bas-ventre, lavement d'huile et de lait, émulsion huileuse à l'intérieur. A midi, la malade ne pouvait plus ni parler ni avaler; à une heure, tout annonçait l'approche de la mort qui, en effet, ne tarda pas. A l'ouverture du corps, faite deux jours après, une écume d'un jaune-verdâtre s'échappait de la bouche; bas-ventre fortement gonflé et tendu, hypochondre droit plus élevé que le gauche; vaisseaux cérébraux gorgés de sang; cavité buccale, pharynx et œsophage dépouillés de leur épithélium, d'une couleur grisâtre et gangrenés; dents corrodées; poumons gangrenés par places; abdomen ramolli et gaz fétides; estomac et duodénum parsemés d'eschares gangréneuses; jéjunum enflammé dans toute son étendue, mais non gangrené; les autres intestins à l'état normal. Le contenu de ces viscères ne présenta aucune trace d'acide sulfurique.

Une particularité digne de remarque, c'est que la première de ces deux femmes but l'acide dans une fiole à médecine, et la seconde dans une tasse; au si la première eut-elle l'estomac plus atteint que la seconde, chez laquelle la bouche surtout fut affectée.

(*Kleinert, Repertorium* 1839.)

II. Sur l'efficacité de l'iodure de potasse, par le docteur NEUMANN.

L'iodure de potassium est un médicament qu'on aurait de la peine à remplacer par un autre, non-seulement dans les affections syphilitiques, mais encore dans beaucoup d'autres maladies. Il convient surtout contre celles où prédomine l'irritabilité, en supposant que l'orgasme ait été apaisé en grande partie par les émissions sanguines, les purgatifs et le nitre. A petite dose (jusqu'à neuf grains par jour), il ne nuit jamais, et produit souvent, au contraire, des effets surprenans.

1° *Intumescence chronique de la cuisse.* Une femme de trente ans me fit appeler pour un gonflement tel de la cuisse gauche, que ce membre avait au moins le triple de son volume ordinaire; l'épiderme n'avait subi aucun changement, si ce n'est que sa distension le rendait lisse et luisant. Les veines entamées paraissaient fort dilatées sur beaucoup de points, ceux surtout où la tumeur était rendue plus considérable encore par des saillies bosselées. Mais nulle part on ne sentait ni dureté, ni fluctuation; la compression ne déterminait pas non plus de douleurs. L'intumescence était limitée à l'aîne, tandis que sur les côtés, et vers la fesse, elle s'étendait à quelques pouces au-dessus. Cinq ans auparavant, la malade avait ressenti de fortes douleurs dans le membre, sans nul changement appréciable; les douleurs avaient cédé peu à peu aux frictions avec l'eau-de-vie camphrée; mais il s'en était suivi une tuméfaction de la cuisse qui, sans être douloureuse, occasionait une grande gêne et avait graduellement acquis le volume actuel. Le pouls était parfaitement tranquille, la digestion assez bonne, le ventre libre et le corps peu affaibli, bien qu'amaigri. Je prescrivis d'abord un purgatif de calomélas et de jalap, avec des sangsues à la partie saine de la jambe, et, deux jours après la purgation, neuf grains d'iodure de potassium en pilules. Au bout de quinze jours, la malade, qui avait consommé deux grains du gros du médicament, vint m'annoncer elle-même que la tuméfaction avait diminué au point de lui faire espérer une prompte guérison. Je ne changeai rien au traitement. La malade fut obligée de garder le lit et de suspendre le remède pendant quelques jours, parce que son estomac s'en trouvait fortement attaqué. Au bout de deux mois,

pendant lesquels elle prit dix gros six grains d'iodure, elle était complètement rétablie, à cela près d'un peu de faiblesse dans la cuisse.

2° *Suppuration du lobe gauche du foie.* Appelé auprès d'un homme de cinquante ans, je le trouvai dans un état qui me laissa peu d'espoir de le guérir. Depuis quinze jours alité, il éprouvait, avec de la fièvre, des douleurs de bas-ventre, qu'on avait combattues par les purgatifs et les sangsues. Pâleur de la face, amaigrissement, yeux ternes et caves, joues creuses, peau froide à la face, aux bras, aux mains, aux jambes et aux pieds; pouls petit, filiforme, à peine sensible; respiration faible et très-lente; point de douleurs; nul désir d'alimens ni de boisson; urine fortement colorée, mais sans sédiment; selles rares, en bouillie. Au creux de l'estomac, un peu vers la droite, on sentait une tumeur presque ronde, fort dure, dans laquelle la main du malade permettait de reconnaître aisément le lobe gauche du foie, et au fond de laquelle la pression faisait sentir un liquide fluctuant. Il n'était pas difficile de reconnaître une hépatite partielle passée à l'état de suppuration, et le pronostic ne pouvait être que défavorable. Voulant cependant tenter quelque chose, je fis prendre, toutes les heures, une cuillerée d'une potion préparée avec douze grains de musc, six grains d'iodure de potassium, six onces d'eau de sureau et une demi-once de sirop de réglisse. En même temps, on appliqua sur la région du foie, un cataplasme chaud de ciguë et de graine de lin. La potion sembla ranimer un peu le malade, le pouls devint plus sensible, les extrémités se réchauffèrent, le regard n'était plus aussi morne; l'urine, d'ailleurs assez claire, montra quelques traces d'un sédiment jaunâtre. Je fis continuer la potion sans musc. L'amélioration fit des progrès, la dureté à la région du foie diminua, et le dépôt de l'urine devint plus copieux. Au bout de quinze jours, pendant lesquels le malade consomma deux gros d'iodure, il ne restait plus qu'un peu de faiblesse; on sentait encore un point dur à un pouce de la région épigastrique, vers la droite, mais la santé n'en redevint pas moins florissante.

3° *Inflammation chronique et suppuration des viscères.* Une femme de quarante-cinq ans était atteinte depuis long-temps d'obstructions opiniâtres contre lesquelles aucun remède n'avait eu d'effet durable. Un matin éclatèrent tout-à-coup les symptômes suivans: violente dou-

leur dans le bas-ventre avec froid par tout le corps et anxiété extrême ; dont l'invasion fut si prompte que la malade perdit connaissance et qu'il fallut la mettre au lit en toute hâte. Envies de vomir continuelles et douloureuses , qui n'amenaient qu'un peu de mucus ; la face , les avant-bras et les jambes étaient glacés , sans pouls , et secs à la surface ; le reste du corps chaud et un peu suant ; les traits , affaîssés , exprimaient l'angoisse ; face d'un gris-verdâtre ; peau du reste du corps très-pâle ; point de selles depuis vingt-quatre heures , ni d'urines depuis six ; ventre gonflé ; pâleur ; la malade n'avait jamais eu de hernie , dont il n'existait non plus aucune trace ; l'exploration du bas-ventre fut difficile à cause de l'agitation excessive de la malade qui éprouvait une grande soif , mais vomissait au bout de peu de minutes tout ce qu'elle avalait. On lui avait déjà donné plusieurs lavemens d'infusion de camomille avec de l'huile et du sel , qui étaient sortis sans entraîner de matières. Dix sangues appliquées à l'abdomen n'avaient pas non plus procuré de soulagement. Je fis prendre une cuillerée d'huile de ricin et un lavement d'air. Aussitôt la malade put parler avec quelque suite et se plaignait d'avoir le ventre très-tendu ; peu après , elle rendit des vents qui la soulagèrent. Au bout d'une demi-heure , on lui donna huit autres lavemens d'air , qui furent encore répétés après le même laps de temps. Tout à coup survint une véritable explosion de vents , avec lesquels s'échappèrent quelques durs crottins , bientôt suivis de plusieurs selles molles , d'une très-mauvaise odeur. La chaleur revint à la face et aux extrémités , et le pouls reprit de la force. On continua pendant quelque temps l'huile de ricin , parce qu'il y avait encore des nausées , et que la malade ne pouvait prendre autre chose sans le vomir de suite. Plus tard , on substitua à l'huile des poudres effervescentes , qui firent beaucoup de bien. Au bout de deux jours , la malade put quitter le lit. Cependant l'appétit était encore mauvais et la soif grande ; il y avait de la fièvre tous les soirs , et l'huile de ricin seule pouvait procurer des selles. La femme n'était pas non plus en état de rester debout sans éprouver aussitôt des douleurs dans le bas-ventre. Un point dur qui s'était fait remarquer au-dessus des pubis dès le commencement de la maladie subsistait toujours , et devenait fort douloureux quand on le comprimait : j'eus alors recours à l'iodure de potassium en

pilules, dont je donnai d'abord trois grains, et plus tard six par jour. Au bout de quinze jours, la malade ayant consommé un gros et demi d'iodure, il n'y avait plus chez elle aucun vestige de son affection de bas-ventre ; les selles elles-mêmes étaient devenues régulières, et il ne restait qu'un peu de faiblesse qui se dissipa peu à peu.

III. *Sur les mauvais effets des pommes épineuses, prises intérieurement ;*
par M. DUGIND, docteur en médecine, à Édimbourg.

Robert Buhner, après avoir joui jusqu'à l'âge de soixante-huit ans d'une santé vigoureuse, se trouvait incommodé de la gravelle depuis deux ans. Un de ses amis lui conseilla de prendre une décoction de fruit de bardane, comme un puissant remède contre son mal ; il voulut profiter du conseil ; mais il se méprit dans le choix du fruit, et alla cueillir des pommes épineuses. Après en avoir partagé trois, dont chacune pouvait être de la grosseur d'un petit œuf de poule, il les fit bouillir dans une pinte de lait, dont il prit plusieurs verres à jeun. Presque à l'instant même il sentit des vertiges, qu'il crut pouvoir dissiper en allant prendre l'air ; mais il n'était pas encore à deux ou trois cents pas de sa maison, qu'il chancela comme un homme ivre, et qu'il se sentit sur le point de perdre entièrement l'usage de ses sens ; il n'éprouva point d'autre incommodité et ne ressentit pas la moindre envie de vomir. De retour chez lui, il se mit au lit, et s'étant plaint que sa langue et sa gorge étaient d'une excessive sécheresse, on lui donna un peu d'eau et de vin mêlés ensemble ; en moins d'une demi-heure il commença à bégayer, resta presque immobile, et parla à différentes reprises entre ses dents. Ce fut dans cet état que je le trouvai ; il avait les extrémités du corps froides et le pouls faible ; souvent il se mettait à genoux dans son lit, étendant continuellement les bras, et s'en servant comme s'il cherchait quelque chose dont il eût besoin : il avait l'œil morne et appesanti ; quelque temps après, il cessa de proférer des sons, fut tranquille et presque sans pouls : en voulant raccommo-der son lit, qui était tout en désordre, on s'aperçut visiblement que ses membres étaient paralysés ; quoiqu'il lui arrivât quelquefois de changer tant soit peu de situation, il resta stupéfié durant six ou sept heures. Il

devint ensuite furieux, au point qu'on pouvait à peine le contenir dans son lit, où il s'agitait violemment. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il faisait une infinité de signes dont il n'était pas possible aux assistans de comprendre le sens; à la fin, son délire se trouva mêlé de quelques momens de tranquillité, et le même jour, vers les dix heures du soir, il fut entièrement rétabli. (*Ancien Journal de médecine*, vol. VII, p. 330, 1757.)

IV. *Empoisonnement par le tabac*, par M. MARRIGUES.

Au mois de juillet 1753, une fille de vingt-trois ans, d'un tempérament sec et bilieux, étant attaquée de la gale, mit sa confiance dans un célèbre charlatan qui faisait, dit-on, des miracles en cette ville, lequel lui conseilla de faire bouillir trois onces de tabac en corde dans une quantité suffisante d'eau, de s'étuver les parties attaquées de l'éruption galeuse, d'envelopper ces mêmes parties avec les linges trempés dans la décoction, et de se coucher chaudement dans son lit. La malade exécuta le soir même ce qu'on lui avait prescrit. L'évènement ne répondit point à ses intentions, car, au bout de trois heures qu'elle fut dans son lit, elle se sentit un frémissement dans toutes les parties de son corps, qui fut suivi de nausées et de vomissemens des plus violens, avec des mouvemens convulsifs dans les bras, dans les jambes, et même dans les muscles de l'épine; ces accidens continuèrent depuis une heure après minuit jusqu'à quatre heures du matin, qu'on me vint chercher. Je trouvai cette fille dans l'état déplorable que je viens de rapporter; son pouls était petit, mais très-fréquent, et la pâleur de la mort était répandue sur son visage. Elle vomit en ma présence le sang tout clair, et on me montra des serviettes dans lesquelles elle avait aussi rendu beaucoup de sang par le vomissement, et on m'assura qu'elle avait été plusieurs fois à la garde-robe, ce que l'on sentait à l'odeur fétide de son lit; il n'y avait cependant pas de sang dans les déjections.

En examinant la malade, je m'aperçus qu'elle avait les bras et les mains enveloppés de linges mouillés; j'en demandai la raison, et on me répondit que ces linges trempés dans une décoction de trois onces de tabac étaient appliqués à ces parties pour guérir les érup-

tions galeuses dont elles étaient remplies, et qu'elle avait de semblables linges aux cuisses, aux jarrets et aux jambes, qui étaient aussi farcies de ces croûtes psoriques, pour remplir les mêmes indications. Je ne doutai plus que l'application de ces linges ne fût la cause de tout le désordre dans lequel je trouvais la malade, fondé sur un exemple à peu près semblable que j'avais vu quatre ans auparavant (4).

Je fis aussitôt ôter tous ces linges, qui étaient encore imbibés de la décoction de tabac. Je fis essuyer les parties sur lesquelles ils étaient appliqués, et je me déterminai à saigner promptement la malade au bras, à cause du vomissement de sang, qui avait sans doute pour cause immédiate la rupture de quelque vaisseau de la substance veloutée de l'estomac, occasionée par les fortes contractions, non-seulement de ce viscère, mais encore par celles des muscles, dont l'action sert à faciliter l'expulsion des matières contenues dans l'estomac. La saignée calma les mouvemens spasmodiques, ce qui tranquillisa un peu la malade : elle prit ensuite en deux doses, à très-peu de distance l'une de l'autre, une potion faite avec de l'huile d'amandes douces, le sirop de limons et les gouttes anodines ; elle vomit encore trois fois, tant dans l'intervalle de ces doses qu'après la dernière prise de la potion ; mais je remarquai qu'il n'y avait plus de sang dans ce qu'elle rejetait en dernier lieu, que ce n'était au contraire que des phlegmes et une partie de la potion ; on fit renou-

(4) Un vigneron qui avait été soldat, et qui était âgé d'environ quarante-deux ans, fit la gageure avec un de ses voisins de fumer dans un après-midi, et de suite, vingt-cinq pipes de tabac, quoiqu'il n'en fumât communément que trois ou quatre par jour. Il gagna son pari ; mais la fumée de tabac que cet homme avala, ou, ce qui est la même chose, la salive empreinte des parties subtiles de cette substance, firent un tel désordre dans son corps, qu'au bout de quelques heures il fut saisi d'un étourdissement suivi d'une perte de la connaissance, qui ne lui revint qu'après des vomissemens très-violens et continuels, et qu'on apaisa à force de lui faire boire du petit-lait : malgré le prompt soulagement que le petit-lait procura à cet homme, il lui resta pendant l'espace de dix-huit mois de grands maux de tête et des vertiges, qui l'obsédaient de temps en temps avec beaucoup de violence ; et ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il a eu depuis cet accident une telle aversion pour la fumée de tabac, qu'il disait que la vue d'une pipe lui faisait mal à la tête.

ler potion, qu'elle prit aussi en deux fois : cette dernière passa et procura l'effet que j'en attendais, c'est-à-dire que la malade fut plus tranquille. Le vomissement étant arrêté, elle s'endormit ; à son réveil on lui donna un bouillon, et, dans l'après-midi, un potage léger. Il resta à cette malade une faiblesse d'estomac et une perte d'appétit qui lui dura plus de quinze jours. (*Ancien Journal de médecine*, vol. VII, p. 70, 1757.)

V. *Empoisonnement par les baies de la belladone, par le docteur*
PINARD.

L'été dernier, dans la paroisse de Vattetot, près Fécamp, plusieurs enfans, en se promenant, furent pris d'affection pour des baies de belladonna, et ils en mangèrent probablement une assez bonne quantité, puisque personne ne les gênait. Ces malheureux enfans ne tardèrent pas à ressentir des accidens qui semblaient ne devoir point suivre un repas aussi frugal, qu'ils croyaient leur avoir été offert par la nature. Les deux plus jeunes, qui avaient environ deux ans, furent aussitôt attaqués de délire et de convulsions si fortes, qu'ils se déchiraient avec leurs ongles. Ils devinrent en outre brûlans comme le feu, et violets par toute la surface du corps. La mort les enleva le jour même. Leurs camarades, un peu plus âgés, ne furent pas si violemment malades, soit parce qu'ils étaient plus forts, soit parce qu'ils en avaient moins mangé ; mais ils éprouvèrent un délire des plus singuliers. Ils riaient, chantaient, et se rappelaient exactement ce qu'ils avaient dit ou fait pendant plus de trois ans. Ce délire fut accompagné d'une insomnie qui dura quarante-huit heures. Le remède le plus estimé à la campagne contre ces poisons est l'orviétan, et on leur en donna sans succès. Il ne faut pas en être surpris : l'orviétan est composé de drogues remplies de parties volatiles qui, par leur activité, ne peuvent qu'animer la transpiration et pousser au dehors un poison introduit dans le sang par la morsure d'une bête venimeuse. Mais si ce remède réussit dans ces circonstances, combien ne sera-t-il pas nuisible lorsque ce sera un poison pris par la bouche ? Il en développera les parties et il en rendra les actions plus vives et plus promptes, puisqu'il en accélérera le passage dans le torrent de la circulation. Ce contrepoison n'ayant donc donné au-

cun soulagement , on prit la voie convenable , en leur conseillant des lavemens et le tartre stibié. Ces évacuans leur firent rendre les baies qu'ils avaient prises , et ces misérables furent guéris après sept ou huit jours de langueur et de faiblesse. Une fille de neuf ou dix ans , qui était avec eux , fut plus heureuse : elle mangea trente ou quarante de ces baies , sans en avoir ressenti la moindre incommodité , mais elle en eut l'obligation à la délicatesse de son goût ; car elle ne fit que les sucer ; de cette manière la quantité du poison était moins grande, puisqu'elle n'avalait ni peau , ni semence, ni placenta.

VI. *Sur l'effet de l'alcali volatil dans un mal de gorge gangréneux guéri par le docteur MAJALULT.*

Une demoiselle âgée de vingt et un ans fut attaquée d'un mal de gorge très-violent , le 19 juillet 1745. Pendant l'espace de quatre jours, il ne parut que des symptômes peu différens de ceux qui accompagnent ordinairement l'inflammation vive des glandes amygdales. Pendant ce temps, on fit cinq fortes saignées du pied à la malade ; on ne lui donna pour boisson que du petit-lait clarifié , et la diète fut très-sévère. On observait plusieurs fois par jour s'il ne paraissait aucun signe de l'espèce de mal de gorge dont il est question. La nuit du 4 au 5 , à onze heures du soir, on ne trouva rien de différent des jours précédens. Huit heures après , la partie malade , c'est-à-dire l'amygdale gauche , qui semblait devoir suppurer, le voile du palais , la luette , qui jusque-là n'avaient pas paru violemment enflammés , non-seulement furent couverts de taches gangréneuses , mais déjà rongés par la gangrène ; des petites pustules pleines d'un ichor lymphatique jaunâtre, dont le pharynx était chargé, annonçaient que cette partie commençait à éprouver le même sort ; une petite toux sèche et très-fréquente , la difficulté de former des sons , ne laissait pas à douter que le larynx et la trachée-artère n'eussent contracté le vice du voisinage ; enfin , une puanteur insupportable assurait une corruption encore plus considérable que celle que l'œil pouvait apercevoir. N'ayant alors pour objet que la maladie locale , et me rappelant ce que j'avais pratiqué autrefois dans les hôpitaux du roi avec tant de succès pour procurer l'exfoliation des parties gangréneuses , je

crus qu'il était possible de tirer parti du remède employé dans ce cas, qui ne tient sa vertu que de l'alcali volatil ; puisque ce médicament, me disais-je, n'agit que sur la partie volatile, il faut charger l'air de ce volatil, qui pourra par conséquent être porté par ce véhicule dans les parties où tout autre fluide que celui de l'air ne saurait être admis ; l'inflammation, qui cesse dès qu'une partie tombe en gangrène, sera renouvelée, et la gangrène du larynx et de la trachée-artère, qui tue infailliblement les malades atteints d'esquinancie gangréneuse, sera circonscrite et pourra s'exfolier. Pour remplir ces vues, je fis mettre dans six onces d'eau commune deux onces d'esprit-de-vin chargé de beaucoup d'alcali volatil (1) et une once et demie de miel rosat ; ce mélange, qu'une bouche saine pouvait à peine supporter à cause de son piquant, parut presque insipide à la malade : j'ordonnai qu'elle s'en lavât la gorge sans se gargariser, et qu'elle le rendit dans une assiette, après l'avoir gardé le plus longtemps qu'elle pourrait ; mais convaincu que le remède ne toucherait que le voile du palais et la partie de la luette qui est du côté de la bouche, et que la surface de la glande amygdale et les autres parties malades ne pourraient tirer aucun avantage de cette espèce de fomentation ; pour ne pas perdre de vue ce que je m'étais d'abord proposé, j'ordonnai que la malade se tiendrait la bouche ouverte sur l'assiette qui contenait le mélange dont elle s'était servie, duquel il s'élevait une grande quantité d'alkali volatil, afin que toutes les parties malades fussent touchées par ce remède dont l'air était chargé. Au bout de six heures, j'aperçus déjà que non-seulement la gangrène avait cessé de faire des progrès, mais qu'elle était circonscrite ; trente heures après, l'exfoliation commença et fut achevée en quarante-huit heures ; l'air que la malade respira pendant trente-six heures fut presque chargé toujours d'alkali volatil, sans cependant qu'il le fût assez pour mettre le poumon dans un état de spasme : l'indication alors était changée, il fallut aussi changer le remède. Je fis mettre une once et demie de miel rosat et d'esprit-de-vin dans six onces, ou en-

(1) L'alcali volatil étant le même partout, il est indifférent qu'il soit tiré du règne végétal ou animal. Celui que j'ai employé venait du raifort sauvage ; si je ne l'avais pas trouvé assez puissant, je me serais servi du volatil de sel ammoniac mêlé avec de l'esprit-de-vin.

viron, d'eau commune, pour faire une espèce de défensif dont la malade usa pendant deux jours, comme elle avait fait du mélange chargé d'alcali, et j'eus la satisfaction de la voir guérie le neuvième jour de la maladie. (*Ancien Journal de médecine*, vol. V, p. 26, 1756.)

VII. *Sur les effets pernicieux des pommes de mancenillier et sur la vertu salutaire des feuilles du médicinier, par M. PEYSSONEL, à la Guadeloupe.*

Il croît dans l'Amérique un arbre fort beau, mais fort dangereux, que l'on appelle le *mancenillier*. Il jette un lait très-blanc, quand on y fait des incisions; mais ce lait cache sous sa blancheur le poison le plus funeste. Les Caraïbes trempent dedans le bout de leurs flèches qu'ils veulent empoisonner, pour s'en servir aux combats. Cet arbre, si beau en apparence, et si terrible par ce qu'il produit, porte un fruit qui ressemble beaucoup extérieurement en grosseur, en figure et en couleur, à nos pommes d'api: c'est également un grand poison.

Le nommé Vincent Tanqui, qui était mon économe dans mon habitation, n'étant pas instruit des effets dangereux de ces pommes, fut si tenté par leur odeur et par leur couleur, qu'il eut l'imprudence d'en manger deux douzaines. Les nègres, à qui il fit part de ce qu'il venait de faire, en furent si effrayés, qu'ils lui dirent qu'il n'en pouvait pas réchapper. Une heure après, son ventre se tuméfia considérablement; il sentit dans ses entrailles un feu dévorant, avec des tremblemens par tout le corps, des sueurs froides, des faiblesses et des évanouissemens continuels; ses lèvres étaient ulcérées et lui causaient des démangeaisons insupportables. Dans cet état désespéré, on ne savait que lui faire, et ce pauvre malheureux attendait la mort pour mettre fin à ses tourmens cruels, lorsqu'un de mes nègres alla cueillir des feuilles du médicinier (1). Il les fit infuser dans de l'eau tiède, et lui en fit prendre plusieurs verres; au bout de quelque temps il lui survint un vomissement qui fut suivi immédiatement après d'une diarrhée des plus vives; le malade fut pendant quatre heures en rendant presque toujours par haut et par bas une partie du poison qu'il avait avalé: enfin cette espèce de choléra-morbus se calma, et

(1) *Ricinoïdes, Americana arbor, folio millif. Tournef.*

les accidens diminuèrent ; le malade ne sentait presque plus de feu dans le bas-ventre, et le lendemain matin on lui donna du riz pour remettre son estomac des fatigues cruelles qu'il avait éprouvées ; insensiblement il se rétablit et heureusement n'éprouva aucune suite fâcheuse de ce poison redoutable. (*Ancien Journal de médecine*, vol. VII, p. 414, 4757.)

VIII. *Cas d'évolution spontanée, par CARGANICO.*

Une primipare, robuste, de vingt-huit ans, éprouva des douleurs pour accoucher, qui cessèrent le lendemain, après la rupture de la poche. Elle reprit ses occupations, et bien que le toucher eût appris qu'une main de l'enfant pendait dans le vagin, on ne fit rien jusqu'au retour des douleurs. Deux sages-femmes essayèrent de pratiquer la version, mais sans pouvoir y réussir. L'auteur fut appelé (le quatrième jour). Il trouva l'utérus agité de contractions douloureuses qui ne s'arrêtaient pas un seul instant. Beaucoup de chaleur, sécheresse des lèvres, pouls fréquent, dur, petit, pâleur de la face. Le bras gauche de l'enfant était engagé en entier, la paume de la main tournée en avant ; l'épaule était immobile au détroit inférieur. Ce membre était fort tuméfié et livide ; l'épiderme s'en détachait. Il y avait tuméfaction et sécheresse des grandes lèvres et du vagin. L'auteur tenta encore, mais en vain, la version. Alors il fit une saignée, donna des narcotiques à l'intérieur, et prescrivit des frictions de belladone sur le bas-ventre, avec des injections dans le vagin. Les douleurs du ventre et des reins cessèrent, la femme redevint calme et dormit pendant cinq ou six heures, suant abondamment. A son réveil, survinrent quelques contractions presque indolentes de l'utérus, qui engagèrent davantage encore le bras et l'épaule, tandis que le côté gauche de la poitrine commença à descendre aussi le long du bras ; le flanc fut suivi de la hanche, puis du siège, bientôt le tronc entier et les membres pelviens se trouvèrent dégagés, après quoi la tête et le bras droit vinrent sans difficulté, puis le placenta. Tout ce travail ne dura que quelques minutes, et la femme assura avoir très-peu souffert. L'enfant, mort, était à terme, de volume ordinaire, mais partout emphysémateux, l'épiderme se détachait, et toutes les arti-

culations étaient molles et flexibles. La femme se rétablit en deux ou trois semaines. (*Medizinische Zeitung*, 1838, n° 33.)

IX. *Empoisonnement par le phosphore, par le docteur WORBE.*

Le 27 avril 1824, un homme de vingt-huit ans avale un demi-grain de phosphore fondu dans de l'eau très-chaude. N'éprouvant aucun effet, il prend, trois jours après, dans le même véhicule, et en une seule dose, un grain et demi. Presque aussitôt Ed... déjeune, selon sa coutume, et ne ressent rien d'extraordinaire; mais, vers les cinq heures du soir, étant à la table de famille, à peine a-t-il pris quelques alimens, qu'il se plaint de souffrances atroces dans l'estomac et le ventre. Bientôt il a des vomissemens pénibles et continuels; durant toute la nuit, il est tourmenté par des déjections alvines abondantes. Le lendemain, à ces évacuations douloureusement multipliées succède une extrême constriction de l'abdomen. Des injections émollientes n'avaient ni produit d'excrétions, ni procuré de soulagement. Quelques bouillons composaient toute la nourriture; de l'eau sucrée ou rougie d'un peu de vin était la seule boisson.

Néanmoins, Ed... n'avait cessé de vaquer à ses occupations commerciales: deux jours avant de m'appeler, il avait encore parcouru rapidement, à pied, l'espace de quatre lieues.

Ce fut le 4 mai, à sept heures du matin, qu'Ed... lui-même me raconta languissamment les fatales circonstances de sa maladie.

Objets de mes premières recherches, la région épigastrique est excessivement douloureuse au toucher, et le bas-ventre, très-tendu, a ses muscles fortement contractés: je ne vois aucune trace de priapisme ou de satyriasis; je n'observe sur les organes générateurs aucune action de la substance préconisée comme le plus puissant des aphrodisiaques, et dont Ed... avait en vain fait l'affreuse expérience.

Pendant tout le système est profondément affecté. Ce jeune homme est dans le plus grand abattement; la situation horizontale est la seule qu'il puisse garder; il n'articule qu'avec peine et lenteur le récit de ses souffrances; c'est avec l'accent d'un désespoir concentré qu'il implore du secours; les traits de la face sont froidement réguliers; ils ont une fixité qui donne à la physionomie un air singulier

de tristesse, de langueur et comme d'égarément; la langue et la membrane muqueuse de l'intérieur de la bouche sont dans l'état normal; toutefois les lèvres sont pâles et ont quelque chose de livide; ainsi que la peau, la conjonctive est assez fortement colorée en jaune; les yeux sont mornes, s'ouvrent difficilement et ne peuvent long-temps rester exposés au jour; ni dilatées ni contractées, les pupilles sont peu sensibles à la lumière; la respiration est naturelle, et la circulation n'aurait rien de remarquable si le pouls n'était pas un peu dur. Après les premiers accidens, il n'y a point eu de déjections alvines; les urines ne présentaient à l'œil rien de notable.

Déjà huit jours s'étaient écoulés depuis l'imprudente ingestion du phosphore dans les voies digestives, devais-je songer à son expulsion par des émétiques ou des purgatifs? Pouvais-je encore raisonnablement chercher à neutraliser son action? Telle ne fut point ma pensée, et je crus plus convenable de combattre directement les symptômes affreux qu'il avait produits.

Je prescrivis une application de sangsues à l'épigastre, un bain général, des fomentations et des cataplasmes émolliens, des injections mucilagineuses, et, pour boisson, de l'eau gommée en abondance.

Ces prescriptions ne furent point exactement suivies; on ne posa les sangsues qu'à midi. A dix heures du soir, Ed... avait perdu toute conscience de lui-même; il ne reconnaissait plus personne; il s'agitait convulsivement; il arrachait avec violence tout ce que l'on plaçait sur l'abdomen. C'était à la région épigastrique que toujours il portait automatiquement les mains; le ventre étant très-contracté, le toucher y excitait des mouvemens désordonnés et provoquait des cris profondément plaintifs; la bouche était fortement serrée; les paupières, tout-à-fait appesanties, ne permettaient plus aux yeux de s'ouvrir; par intervalles, des sanglots, échappés pour ainsi dire du fond des entrailles, et remplissant la maison, épouvantaient les assistans.

Ces accidens continuèrent toute la nuit, et, à sept heures du matin, un médecin, M. Bézian, appelé par la famille, fit espérer qu'après l'application de quinze sangsues à chaque coude-pied, on verrait diminuer la gravité des symptômes. Mieux instruit sur la véritable cause de la maladie, il douta de l'accomplissement de son

pronostic ; toutefois on mit des sangsues qui procurèrent une grande perte de sang.

Un autre consultant , M. Flourens, présenté par moi , ne partagea pas d'abord mes vives inquiétudes , qu'augmentait de plus en plus le météorisme du ventre.

Il proposa d'appliquer encore quelques sangsues autour de la tête, ce qui fut exécuté.

Pendant l'état du malade empire à chaque instant. A l'écoulement involontaire des urines se joignent d'abondantes déjections alvines , immédiatement suivies d'une extrême flaccidité des parois abdominales. La respiration , quoique très-lente, semble toujours facile ; mais la circulation va sans cesse en diminuant ; bien que réguliers , les battemens du cœur sont profonds ; à dix heures du soir, le pouls n'est plus sensible à l'artère radicale ; alors toute la périphérie du corps, d'une couleur jaune assez intense, est plus humectée de cette vapeur mortelle ; déjà les extrémités sont froides. Tout annonce une fin prochaine. Ed... succombe le 6 de mai , à trois heures du matin.

Autopsie. — Un anatomiste distingué, M. le docteur Bogros , a fait avec moi l'ouverture du cadavre , en présence de MM. Bézian et Duchâteau. Voici le résultat de l'autopsie.

Le sujet est jeune, blond , de la taille de cinq pieds deux pouces , bien musclé et d'un bel embonpoint. La mort n'a pas notablement altéré sa physionomie ; ses membres n'ont point la rigidité ordinaire ; la peau a une teinte jaune ; les veines cutanées du ventre et de la partie supérieure de la cuisse sont saillantes et ramifiées. Ces parties offrent ce que l'on appelle , sans trop d'exactitude , des *vergetures* , des *sugillations*, des *impressions veineuses*. Le scrotum est bleuâtre, et dans cet état qui produit ordinairement la phosphorescence. M. Bogros , placé dans une grande obscurité , l'a observée.

La poitrine recèle une assez grande quantité de sérosité noirâtre ; le poumon est gorgé de sang ; le cœur est mou , affaissé sur lui-même , et ses cavités ne contiennent que très-peu du fluide dont il est le moteur.

La tunique musculieuse de l'estomac est la seule enflammée ; les autres membranes du ventricule et du duodénum sont pâles et flas-

ques. Du gaz est développé dans le tissu cellulaire sous-muqueux de ces viscères. Aux orifices cardiaque et pylorique, il y a des taches noires, ou plutôt ardoisées, dont on peut se faire une image en les comparant à une ecchymose de la conjonctive. Tous les intestins sont ballonnés : on n'y trouve que peu de fluides. La vessie, parfaitement saine, renferme quatre onces de liquide. Il n'a pas été permis d'ouvrir le crâne. (*Mémoire de la Société médicale d'émulation*, vol. IX, p. 507.)

Chronique.

Le Journal de la Société homœopathique lusacienne s'est fondu avec les Archives homœopathiques de Leipzig.

Les Annales publiées à Berlin par Vehsemayer et Kurz ont également cessé de paraître. Les seuls journaux homœopathiques encore existans sont donc les Archives, la Gazette homœopathique de Leipzig et l'Hygea de Griesselich.

Le dernier cahier des Archives contient : Quelques mots sur les rapports de la silice et de la terre calcaire avec notre organisme, par Goullon. — Observations pratiques, par le même. — Observations, par le docteur Gross. — Trideum homœopathicum, par le docteur B. — Communications pratiques, par le docteur Portalis. — Natrum muriaticum, lycopodium et causticum, par le docteur Pfoertner. — Communications pratiques, par M. Tietze. — Rapprochement comparatif des médicamens employés par les médecins des deux écoles, et en particulier considérations sur leur accord dans l'emploi de ces médicamens contre les mêmes maladies, par le docteur Frank. — Rapport annuel sur les maladies traitées, dans le courant de 1844, à l'hôpital homœopathique de Güns, par le docteur Bless. — Remarque supplémentaire par le docteur Mühlenbein. — Quelques faits pour servir à la connaissance des effets des médicamens importans, par le docteur Portalis. — Fragmens de symptomatologie, par le docteur Gross.

Observations pratiques

Par le docteur GENZKE.

(Continuation, voyez pages 128 — 143.)

V. Ophthalmie arthritique.

M. Heinemann, négociant de Neustrelitz, me pria d'entreprendre le traitement de sa mère. Elle souffrait depuis plus d'un an d'une maladie d'yeux qui avait résisté jusque-là à tous les remèdes. C'était une femme de soixante-deux ans, douée d'une constitution robuste, et qui n'avait été dans sa vie que rarement malade. Cependant, depuis des années, elle était sujette à quelques accès de goutte, suite d'un refroidissement. On en apercevait encore des traces aux articulations des doigts. Ses yeux avaient fini par être attaqués, tandis que l'affection primitive diminuait. Elle accusait les symptômes suivans :

Photophobie considérable, l'obligeant à rester dans une chambre obscure; la lumière lui causait les plus violentes douleurs. Conjonctive d'un rouge foncé, les veines offraient cette particularité que, partant de la périphérie du bulbe, elles se dirigeaient vers la cornée qu'elles ne touchaient pas cependant, car arrivées à quelque distance, elles décrivaient un arc et allaient s'anastomoser avec celles de l'autre côté. On apercevait autour du bord de la cornée ce cercle bleuâtre propre aux ophthalmies arthritiques et qui devait son origine à la direction particulière des veines. La cornée elle-même, quoique encore parfaitement transparente, était sans éclat et comme couverte de poussière. Pupilles rétrécies, sans être déformées. Dans l'œil gauche, exsudat floconneux, s'étendant d'un bord de la pupille à l'autre. La membrane de l'iris des deux yeux semblait aussi modifiée dans sa structure; elle était comme détachée par places et on n'apercevait pas la texture en rayons qui lui est particulière. La nuit, les paupières étaient collées par de la chassie, mais légèrement. Cette chassie ne consistait pas en une mucosité jaunâtre qui se durcit en croûtes, mais elle avait une couleur blanche chatoiyante, était écumeuse et s'amassait surtout dans les angles des yeux. Les

douleurs que la malade éprouvait étaient extraordinaires ; elles consistaient en violentes ardeurs mêlées d'élanemens et de picotemens qui s'exacerbaient surtout à l'entrée de la nuit et qui la forçaient à rester assise dans son lit pendant des heures, jusqu'à ce qu'elles diminuassent vers le matin et lui permissent de dormir quelques heures. Elle éprouvait en outre des douleurs pressives au bord supérieur de l'orbite avec forte chaleur à la tête. Il s'y joignait de la douleur au mouvement des yeux et une sensation comme si les globes étaient à l'étroit dans leurs orbites. Photopsies de différentes espèces, comme étincelles, éclairs, etc. Quant à la vision, la malade distinguait encore avec l'œil droit la forme et les contours des objets ; mais ce n'était pas le cas avec le gauche qui confondait tout et n'apercevait qu'une image infidèle. Quand elle essayait de regarder, de même que quand on examinait ses yeux, il s'en échappait un torrent de larmes brûlantes. Du reste, l'état général était encore assez bon, excepté sous le rapport psychique.

L'ophtalmie arthritique doit toujours être rangée parmi les maladies dangereuses à cause de sa propension aux exsudations qui ne devient que trop fréquemment la cause d'une cécité complète. Dans ce cas, le pronostic n'était pas des plus défavorables, parce que les organes plus profonds ne semblaient pas encore attaqués ; au moins aucun symptôme n'annonçait positivement qu'ils le fussent.

C'est surtout dans le traitement des maladies des yeux que nous apercevons de la difficulté de choisir le médicament convenable dans les cas concrets, et que nous sommes en doute si nous donnerons la préférence à l'un ou à l'autre. C'est ce qui m'est souvent arrivé, je l'avoue. La cause en est dans les défauts de notre matière médicale, surtout en ce qui concerne les symptômes relatifs à l'organe de la vue. Nous n'y trouvons pas de descriptions exactes des différentes modifications de forme, de couleur, de structure et de position des différens organes qui composent la faculté visuelle, descriptions qui nous sont nécessaires dans le choix du médicament. Les symptômes sont beaucoup trop généraux et beaucoup trop vagues, et par cela même, ils se rencontrent dans plusieurs médicamens, ce qui rend le choix très-difficile.

Les succès que d'autres médecins ont obtenus de l'emploi de la belladone dans de semblables maladies me décidèrent à y recourir d'a-

bord, et la malade reçut *belladonna* 6, trois doses par semaine. L'absence de fièvre fit que je ne jugeai pas nécessaire d'administrer d'abord, comme cela s'est pratiqué en pareil cas, une ou plusieurs doses d'aconit. Mais pendant quinze jours, l'état de la malade s'améliora fort peu. Il est vrai que les douleurs diminuèrent un peu d'intensité, et que les nuits devinrent un peu moins mauvaises; mais le mal local ne s'amenda nullement. Je donnai donc *nux vomica*, tous les deux jours, le soir. Ce moyen ne fut pas plus efficace. Je prescrivis *spigelia* 6 à prendre de la même manière que la noix vomique. Il y eut d'abord un changement très-favorable; les douleurs diminuèrent considérablement, ainsi que la rougeur saturée de la conjonctive et la photophobie. La malade m'assura qu'elle distinguait aussi mieux les objets de près et de loin. Ce résultat m'engagea à continuer *spigelia* à la même dose, mais mon espoir fut déçu, et la maladie resta au point où elle était. Dans le fait, je ne savais plus que faire, et ce fut seulement en forme d'essai, sans en rien attendre de bon, que j'administrai *sulphur. trit.* 3 gr. 4, tous les trois jours, le matin. Depuis trois semaines, je n'avais pas vu la malade, et j'hésitais toujours à la visiter, lorsqu'un jour, à ma grande surprise, je la rencontrai dans la rue. Elle me fit des reproches de ce que je l'avais négligée si long-temps, et de ce que je n'avais pas continué un traitement qui lui avait fait tant de bien. J'allai la voir le lendemain, et en examinant l'œil, je le trouvai mieux que je ne l'aurais jamais espéré. Les douleurs, la rougeur de la conjonctive et la photophobie avaient entièrement disparu, et la cornée avait un éclat normal. Les pupilles réagissaient parfaitement contre la lumière; seulement l'exsudat au bord de la pupille, quoique visiblement diminué, n'avait point encore entièrement disparu, ce qui rendait encore la vue trouble. La chassie écumeuse continuait aussi à se sécréter, et collait encore quelquefois les paupières le matin. Le soufre enleva ces derniers restes de la maladie, et la malade put se livrer de nouveau à tous ses travaux. Plusieurs médecins avaient déclaré cette maladie incurable, et, trompés par l'exsudat, l'avaient prise pour un commencement de cataracte de la lentille.

Je suis encore à me demander pourquoi les premiers médicaments ont été si peu efficaces, comparativement au soufre, quoique leurs

symptômes présentent la plus grande analogie avec ceux de la maladie. Une circonstance, que j'ai apprise plus tard, servira peut-être à l'expliquer. La malade s'était beaucoup occupée à blanchir des chapeaux de paille, et l'on sait qu'on fait pour cela un grand usage du soufre, en sorte que l'atmosphère, autour de ceux qui se livrent à cette occupation, est saturé d'acide sulfurique. Il en résulte que, non-seulement leurs yeux sont irrités, mais qu'ils en aspirent aussi une certaine quantité, et cela ne doit pas laisser d'exercer sur eux une influence funeste. Telle était la cause que la malade assignait à son ophthalmie. Je n'entreprendrai pas de décider si l'efficacité du soufre dépendit de ce moment étiologique, mais j'attirerai l'attention de mes collègues sur cet objet, laissant à chacun d'eux le soin de décider.

VI. Hernie inguinale externe.

Le cas que je vais raconter, tout en confirmant le rapport dynamique de certains médicamens avec ces états pathologiques, offre encore ceci de particulier, qu'une guérison a été opérée sans intention de la part du médecin, et sans que le malade eût témoigné le désir d'être guéri. M. Krœschel, âgé d'une soixantaine d'années, greffier de la ville, très disposé aux affections catarrhales, souffrait, depuis quelque temps, d'une toux pénible qui le tourmentait à toute heure du jour, et s'accompagnait d'une céphalalgie pressive et d'une tension désagréable dans les hypocondres. Son sommeil en était surtout troublé. Dans la journée, l'expectoration était très-légère et consistait ordinairement en un peu de mucosité écumeuse, mais, vers le matin, il crachait de gros morceaux d'une mucosité gélatineuse qui, par leur long séjour dans les bronches, prenaient souvent une couleur noirâtre. Je prescrivis au malade, contre cette affection plus pénible que dangereuse, *nux vomica* 3, une dose d'abord chaque soir, à de plus longs intervalles ensuite. La toux s'amenda bientôt et disparut enfin entièrement, sans l'emploi d'autre médicament. Dans une visite que je lui fis, le malade me raconta, comme une chose curieuse, ce qui suit. Il avait, depuis plus de vingt ans, une grosse hernie inguinale (circonstance dont il ne m'avait jamais parlé), et, depuis cette même époque, il portait un bandage, malgré lequel, dans les violens accès de toux, il était con-

stamment obligé d'appliquer le doigt sur l'ouverture de la hernie afin d'empêcher la sortie des intestins. Son étonnement fut grand lorsque, environ huit jours après la prise du médicament, ayant été pris d'un accès de toux au lit et ayant vivement porté la main sur la hernie, il n'éprouva aucune résistance. Dès lors, les accès de toux les plus violens n'en provoquaient plus la sortie, même lorsqu'il était debout ou marchait ; je m'en convainquis par mes propres yeux, car, quoique je pusse sentir parfaitement les contours de l'anneau herniaire, il ne sortait rien dans un fort accès de toux, Je conviens que si j'avais lu ce fait raconté par un autre, je n'y aurais ajouté aucune foi. Le vieillard voulut, plus tard, quitter son bandage qui le fatiguait quand il marchait, mais je le lui déconseillai. Cependant le sort a de singuliers caprices, ce partisan enthousiaste de l'homœopathie, qui ne voulait plus entendre parler, depuis cette époque, d'une autre méthode de traitement. fut attaqué, un an après, de la grippe, et mourut entre les mains d'un allopathe.

Puisqu'il est question des hernies, je me permettrai encore quelques remarques. Il est hors de doute, et un grand nombre d'expériences l'ont prouvé, que dans les hernies incarceratedées, qu'elles soient au début de nature spastique ou inflammatoire, les moyens spécifiques sont en état de faire cesser l'incarcération et de faire rentrer la hernie. Mais je crois que leur efficacité, sous ce rapport, a des bornes, et que, dans beaucoup de cas, les moyens les mieux choisis ne peuvent guérir une incarceration. Une prompte opération est seule capable de conserver le malade. Si l'on nous appelait quand l'incarcération n'a eu lieu que seize à vingt-quatre heures auparavant, et si nous reconnaissons sur-le-champ la nature du mal, quelle que en fût la cause, nous pourrions attendre des services de nos spécifiques, et, le plus souvent, nous éloignerions le danger ; mais il en est autrement lorsqu'on n'a recours à nous que lorsque l'incarcération date déjà de plusieurs jours, ce qui n'est pas rare, surtout quand le malade habite la campagne. S'il existe des symptômes menaçans, s'obstiner, dans ce cas, à administrer des médicamens spécifiques, même lorsqu'ils n'ont produit aucun effet favorable au bout d'un certain temps, c'est se charger la conscience, car, en agissant ainsi, on laisse échapper le moment propice où une opération aurait pu sauver le malade.

A l'exception de quelques-unes occasionées par un amas de matières fécales et rarement dangereuses, toutes les hernies incarcérées tendent, avec le temps, à devenir adhésives. Aussi n'est-il pas rare de remarquer, au bout de vingt-quatre heures déjà, à l'ouverture, des exsudations mucilagineuses de lymphes coagulables qui, après le double de ce temps, prennent déjà une texture solide et deviennent plus tard membraneuses. Ces accidens, qu'on découvre si fréquemment dans les opérations et les autopsies, et qui sont la cause de ces guérisons naturelles qui sauvent le malade aux dépens d'une partie de l'intestin et par la perforation d'un *anus præternaturalis*, ne peuvent plus être guéris par des moyens dynamiques, une fois qu'ils ont atteint un certain degré; tout au moins, ils ne peuvent l'être aussi promptement qu'il est nécessaire pour éloigner le danger, et alors il n'y a de salut à attendre que d'une opération. Dans les cas mêmes où l'incarcération d'une hernie est produite principalement par des contractions spasmodiques des muscles abdominaux qui entourent le col de la hernie, état qui se reconnaît surtout aux rémissions des accidens et à l'indolence primitive de la hernie, et qui cède préférablement à l'emploi des moyens dynamiques, elle devient inflammatoire avec le temps et a également pour suite des exsudations. J'en citerai un cas, qui s'est présenté, il y a peu de temps, dans une des principales villes du Mecklembourg. Un malade, qui souffrait d'une hernie incarcérée, fit appeler un médecin homœopathe, qui essaya de faire cesser l'incarcération par l'emploi de médicamens appropriés ainsi que par un taxis prudent. Au bout de quelques jours, voyant ses efforts rester sans résultat, et, persistant dans son mode de traitement, malgré les symptômes les plus menaçans, il fit si bien qu'une gangrène, se déclarant, enleva bientôt le malade. Cette affaire fit beaucoup de sensation, et le médecin tomba dans un tel discrédit, qu'il dut quitter la ville. Il est très douteux qu'une opération eût sauvé le malade, mais l'essai aurait au moins dû en être fait après l'emploi inutile des médicamens spécifiques.

VII. Phthisie laryngée.

Comparée à d'autres affections semblables, cette maladie offre plusieurs particularités. Ainsi l'importance des phénomènes généraux

concomitans et son cours extrêmement rapide ne paraissent pas être en rapport avec l'étendue de la destruction locale ; car tandis que, dans les phthisies pulmonaires, par exemple, à l'exception de celles qui ont pour cause une ulcération de la substance du poumon, provenant d'inflammations antérieures, de lésions, etc., l'affection se développe lentement, les phénomènes généraux répondent à l'étendue du mal local, et si la maladie se termine par la mort, nous trouvons dans les organes nécessaires à la vie une dégénération telle, que la cause et l'effet sont en rapport direct ; les individus enlevés par une phthisie laryngée, au contraire, ne présentent que des destructions médiocres, au point qu'elles ne nous semblent pas être une cause suffisante de la prompte terminaison de la maladie par la mort au milieu des symptômes de la fièvre hectique et d'accidens colliquatifs. C'est là aussi une preuve que nous ne connaissons pas encore assez bien l'importance physiologique de cet organe, de même que d'un autre côté ses rapports intimes avec les organes de la génération sont pour nous aussi merveilleux qu'inexplicables. Peut-être les découvertes de l'ingénieur *Charles Bell* qui nous ont appris à connaître les rapports de plusieurs parties du système nerveux central avec certaines fonctions déterminées conduiront-elles à de nouvelles recherches qui nous donneront la clé de l'énigme.

Grammelsdorff, chaudronnier d'Altstrelitz, âgé de quarante-trois ans, avait attrapé il y avait long-temps, à la suite d'un refroidissement, un mal de gorge auquel il avait donné d'abord peu d'attention, mais qui avait fini par atteindre un tel degré, qu'il lui avait été impossible de continuer à se livrer à ses occupations et qu'il avait dû consulter un médecin. Applications de sangsues, frictions et vésicatoires, n'ayant rien produit au bout de plusieurs mois, au contraire le mal ayant augmenté, il s'adressa à moi.

Il se plaignait de douleurs brûlantes et lancinantes dans le larynx ; surtout du côté droit, un peu en arrière, place qui était douloureuse à la pression ; la voix était enrouée, sans timbre, et offrait cela de particulier, qu'assez intelligible d'abord, elle devenait de plus en plus enrouée et voilée (dans les affections aréginenses et catarrhales on remarque ordinairement tout le contraire). En même temps excitation continuelle à tousser et à se racler la gorge, et expectoration

d'une grande quantité de mucosité écumeuse et semblable à du pus, ainsi que d'une salive mêlée de stries de sang, qui répandait une mauvaise odeur. A l'exception d'une légère enflure de la membrane muqueuse qui revêt l'épiglotte, je ne remarquai rien de particulier dans la gorge; la racine de la langue me sembla couverte d'une mucosité épaisse de couleur blanc-jaunâtre. L'état général du malade était encore assez satisfaisant; il est vrai qu'il était très-pâle et fort abattu, mais il avait encore les muscles fermes, un assez bon appétit, et n'éprouvait quelque difficulté à avaler que quand il mangeait des mets consistans. Le pouls était un peu fréquent et mou, quoique encore assez plein. Le malade était pris périodiquement d'horripilations, et quelquefois d'abondantes sueurs débilitantes. L'examen attentif du thorax prouva que tous ses organes étaient en parfait état. Rien ne pouvant faire supposer une infection syphilitique, aucune ulcération n'existant dans la gorge, et l'affection ayant semblé être, au moins au début, de nature rhumatismale, je commençai par administrer *aryonib* 6, une dose tous les deux jours, le soir, médicament dont le choix sera peut-être blâmé parcequ'il ne répondait pas exactement aux symptômes de la maladie, mais qui me rendit tous les services que j'en attendais; car en quinze jours l'amélioration fut notable: les douleurs diminuèrent, les sueurs nocturnes cessèrent entièrement, la voix reprit un peu de timbre. Aussi fis-je continuer pendant quelque temps encore l'emploi du médicament. Mais l'amélioration n'ayant pas fait de nouveaux progrès, j'eus recours à *carbo vegetabilis* 3, fraîchement trituré, à la dose d'un grain, deux fois par semaine. En six semaines, le malade fut complètement guéri et put se livrer à tous ses travaux. Des années se sont écoulées depuis sa guérison, et il n'y a pas eu de rechute; au contraire, cet homme est renommé parmi ses connaissances par la force et l'étendue de sa voix.

VIII. Métorrhagie.

Au nombre des maladies contre lesquelles l'homœopathie se montre surtout efficace, on doit incontestablement placer les métorrhagies. Il n'est pas rare, si le médicament est bien choisi, qu'on fasse disparaître en très-peu de temps des symptômes qui résistent long-temps à tous les efforts de l'ancienne médecine. J'excepte natu-

rellement des cas où l'hémorrhagie provient d'une position anormale du placenta (*placenta prævia*) pendant la grossesse et dans les premières périodes de l'enfantement ; je ne connais au moins aucun cas semblable où l'emploi des moyens spécifiques ait arrêté la perte de sang. J'excepte aussi ces métrorrhagies qui se déclarent après la parturition à la suite d'une forte adhésion du placenta à la paroi intérieure de l'utérus, et qui ne sont pas toujours guéries par l'emploi de nos médicamens, en sorte que dans beaucoup de cas il faut recourir aux moyens chirurgicaux.

J'ai eu à traiter un grand nombre de cas de métrorrhagie où les médicamens homœopathiques m'ont rendu des services en un temps relativement très-court, mais je crois qu'il est superflu d'en parler ici, puisque d'autres médecins ont publié déjà beaucoup d'histoires pareilles, et qu'il n'est pas nécessaire d'en augmenter le nombre. Je n'en citerai donc qu'un seul qui est intéressant, parce que les moyens qui semblaient convenir ne produisirent rien, et que le moyen qui se montra efficace guérit en même temps un déplacement de l'utérus.

Madame Grütner, femme d'une constitution robuste et d'un tempérament flegmatique, s'était toujours assez bien portée. Il y avait déjà cinq mois qu'elle était accouchée facilement d'un enfant débile, qui était mort, au bout de neuf semaines, d'une consommation, à ce qu'elle prétendait. Environ trois mois après, ses règles n'ayant point paru, sans qu'elle en souffrit d'ailleurs, elle se crut enceinte de nouveau ; mais, dans les premiers jours du mois de juillet dernier, la menstruation reparut très-copieuse, au milieu de maux de reins et de pressions vers les parties génitales, semblables à des douleurs d'enfantement. Elle y fit d'abord peu d'attention, et continua à se livrer à ses occupations ; mais, au bout de six jours, l'écoulement ayant augmenté plutôt que diminué, elle commença à s'inquiéter de son état. Non-seulement le sang coulait sans discontinuer, mais il en sortait quelquefois de gros morceaux de couleur noire, au milieu de pressions, semblables à des douleurs d'enfantement, vers les parties génitales ou même dans le mouvement. En même temps, les forces diminuaient sensiblement. Pensant que le repos suffirait pour la guérir, elle resta

couchée pendant plusieurs jours, mais il ne s'opéra aucun changement dans son état, et elle finit par me faire appeler.

Elle était pâle, se plaignait de vertiges, d'un grand abattement, d'une sensation de froid, et de presque tous les accidens que provoque une abondante perte d'humeurs. Le flux de sang était tout aussi fort qu'auparavant, et avait lieu de la manière indiquée. A l'exploration, qu'on devrait rarement négliger, en pareil cas, par des raisons faciles à concevoir, il s'échappa une grande quantité de sang, en partie liquide, en partie coagulé. L'utérus s'était considérablement abaissé, en sorte qu'il me fut facile de l'atteindre avec le doigt; il avait beaucoup dévié cependant de sa position normale: la portion vaginale se trouvait tout à fait du côté gauche du petit bassin, tandis que le fond était tourné du côté opposé. L'habitude qu'ont plusieurs femmes des basses classes de se livrer, dès le lendemain de leur délivrance, à des travaux fatigans, ainsi que cela avait eu lieu dans ce cas, avait sans doute occasionné ce déplacement de l'utérus. L'expérience prouve, en effet, que, dans l'état d'expansion des ligamens qui le fixent, il peut aisément s'opérer un déplacement de cet organe. Il me parut également très vraisemblable, que la position oblique de l'utérus était la cause de l'hémorrhagie, ou avait au moins avec elle des rapports intimes.

Je recommandai un repos absolu et engageai la malade à rester couchée autant que possible sur le côté gauche, c'est-à-dire sur le côté opposé au fond de l'utérus, puis je lui administrai *chamomilla* 3, qui me sembla le médicament le plus convenable, à cause du caractère de la sécrétion et des autres symptômes. Mais le lendemain je ne trouvai aucun changement dans l'état de la malade. *Crocus* 1, auquel j'eus recours, ne se montra pas plus efficace. L'état menaçant de faiblesse de la malade me fit juger qu'il ne serait pas prudent de procéder plus long-temps par tâtonnemens, et, dès le troisième jour, je donnai *sabina* 3 gut. 1, dose que je répétais le soir. Le lendemain déjà, il y avait une diminution notable de l'hémorrhagie. Je fis continuer l'usage de la sabine, et la malade fut parfaitement guérie en quelques jours. Quelques doses de *china* 1, lui rendirent bien ôt ses forces. Au retour des règles, les mêmes accidens se manifestèrent de nouveau, mais le repos et l'emploi de *sabina* les enlevèrent en peu de temps.

Plus tard la menstruation devint aussi régulière que jamais, et, ayant touché la malade, je trouvai l'utérus presque dans sa position normale.

Dans un cas semblable, j'avais déjà vu *chamomilla* et *crocus* rester inefficaces, et *sabina*, au contraire, rendre des services, malgré la couleur et les qualités de la sécrétion, qui semblaient indiquer plutôt ces deux premiers médicamens. J'ajouterai que je n'ai jamais vu une dilution aussi basse que celle que j'ai employée provoquer des réactions orageuses.

IX. Funestes effets des cautères.

La méthode de provoquer, par l'établissement d'une sécrétion artificielle à une place moins noble de l'organisme, un antagonisme qui borne et qui diminue l'irritation des organes intérieurs, n'a pas ordinairement des suites funestes dans les cas où la digestion et la reproduction sont à l'état normal; souvent, au contraire, comme l'expérience le prouve, elle conduit au but désiré; mais elle est d'autant plus nuisible, quand il s'agit d'individus chez qui s'annonce déjà une reproduction vicieuse, et surtout si la tendance des forces organiques n'est pas dirigée seulement vers la réparation des parties absorbées par la vie, mais qu'elle le soit vers le développement et la formation des organes, comme dans l'enfance. Dans ce cas, la perte continuelle d'humeurs plastiques, tel qu'est le pus, amène à la longue des suites funestes. A l'appui de ce que je viens de dire, je vais raconter une histoire de maladie où un enfant jeune, mais parfaitement bien portant, a été réduit au plus triste état par l'effet d'un cautère.

M. Nicolai, chef d'orchestre, avait eu le malheur de perdre plusieurs de ses enfans, enlevés, en bas âge, par une hydrocéphale aiguë. Sa femme étant accouchée de nouveau, il parla à son médecin, qui fit à l'enfant, dès l'âge de deux ans, un cautère à un bras, en lui assurant que c'était le meilleur préservatif contre cette maladie. Pendant trois ou quatre mois, les funestes effets du cautère ne se laissèrent pas apercevoir, mais l'enfant finit par perdre sa gaieté, l'appétit disparut, des affections fébriles se déclarèrent et l'enfant maigrit à vue d'œil. Le père, inquiet, vint me trouver en me priant de donner mes soins à son fils. Je trouvai une fièvre lente arrivée à un assez

haut degré L'enfant, plein de vivacité auparavant, était devenu apathique; ses traits étaient défaits, son teint jaune pâle, ses yeux ternes et cernés, son corps très maigre, sa peau toute ridée, ses muscles flasques et sans force; marcher et même rester assis lui était pénible, aussi était-il constamment couché. Le cautère, d'où était sorti d'abord une assez grande quantité de pus louable, ne jetait plus, depuis quelque temps, qu'une matière aqueuse semblable à du sérum. Le malade souffrait en outre de maux de tête, et éprouvait des accidens dyspeptiques; il avait une fièvre assez forte, le pouls très-fréquent, à cent dix pulsations par minute, petit et mou. Chaque soir, il y avait une exacerbation accompagnée d'un redoublement de la céphalalgie, avec chaleur plus forte suivie de sueurs. Je fis ce que tout médecin homœopathe aurait fait à ma place. Je supprimai le cautère, et j'administrai *china* 1 gut. 1, chaque soir. Au bout de huit jours, les symptômes menaçans avaient disparu, la gaieté était revenue avec l'appétit; la maigreur disparut peu à peu et l'enfant fut bientôt parfaitement rétabli.

X. Rougeole.

Il y avait long-temps que je me proposai d'essayer la vertu antidotaire de la pulsatile contre cette forme de maladie, lorsque l'épidémie qui régna cette année à Neustrelitz m'en fournit l'occasion. J'en ai fait l'essai sur dix-sept enfans qui n'en avaient point encore été atteints, et je leur fis prendre une dose de *pulsatilla* 3, tous les trois jours. Le résultat fut que neuf d'entre eux eurent la rougeole et que huit en furent exempts. Ce résultat ne semble pas parler en faveur de la vertu antidotaire de la pulsatile; cependant je dois ajouter que quatre enfans prirent l'antidote lorsque d'autres qui habitaient la même maison avaient déjà été atteints de la maladie. Je crois avoir remarqué, que la maladie, chez les enfans qui prirent de la pulsatile, fut beaucoup moins intense; mais c'est un fait qui demande à être confirmé par de nouvelles expériences; car, l'épidémie ayant été peu grave, je n'ose pas me hasarder à décider trop promptement.

XI. Blennorrhée de la vessie.

Cette maladie qui ordinairement s'accompagne au début d'accidens

peu importans et qui tourmente fort peu celui qui en est atteint, prend avec le temps, si on ne la combat pas, un caractère plus grave, devient souvent la cause d'une *lithiasis*, et peut ainsi causer la mort en provoquant une affection hémorrhoidale de la vessie, ou en affectant le bassin et les urètres, et en déterminant une hydropisie rénale. Elle n'attaque ordinairement que les vieillards, mais, aujourd'hui que les jeunes gens tombent dans une vieillesse précoce par suite de leurs excès, il n'est pas rare de les en voir atteints.

Monsieur de D..., à N..., jeune homme de trente ans au plus, qui avait usé et abusé de la vie de toutes les manières, et qui était sujet aux hémorroïdes, souffrait depuis environ six mois d'une blennorrhée de la vessie. Il y avait d'abord fait peu d'attention, mais elle le faisait beaucoup souffrir depuis quelque temps.

Consulté par lui dans l'automne de 1840, je trouvai les symptômes suivans :

Fréquens besoins d'uriner, qu'il doit satisfaire toutes les 1 $\frac{1}{2}$ -2 heures. En urinant, d'abord douleur constrictive; plus tard, émission à plein jet sans douleur. L'urine était évacuée en petite quantité, elle avait une couleur de vin claire, et, après être restée long-temps en repos, elle déposait un sédiment muqueux blanchâtre. Si l'on séparait l'urine du sédiment, et qu'on versât celui-ci dans un autre vase, il présentait une masse homogène qui se tirait en filamens quand on le versait lentement. Le malade ne se plaignait de rien d'autre, si ce n'est que quelquefois il souffrait d'obstructions, et que, pendant et après l'évacuation, il sortait de l'urèthre un peu de mucosité claire — vraisemblablement du suc prostatique; — phénomène qu'il avait observé long-temps avant sa maladie actuelle. Je lui défendis le café, ainsi que toute espèce de boisson spiritueuse, sans le soumettre d'ailleurs à un régime qu'il n'aurait pas pu observer, et je lui donnai *uva ursi* 1, gut. 4, chaque soir, médicament qui dans ce cas aussi manifesta sa spécificité pour les organes uropoétiques, en guérissant le malade en quinze jours. La disposition aux affections hémorrhoidales et la crainte d'une récurrence me décidèrent à lui faire prendre encore quelques doses de *sulphur trit.* 3, une tous les trois jours, moyen qui agit très-favorablement sur l'état général.

Des expériences comme celle-ci sont d'autant plus intéressantes

qu'elles nous prouvent qu'avec des médicamens qui sont en rapports spécifiques avec les états morbides donnés, nous arrivons plus facilement au but, en les administrant à doses faibles, mais convenables, que si nous en donnions des quantités beaucoup plus considérables d'après la méthode de l'ancienne école. L'allopathie emploie aussi *l'uva ursi* contre de pareilles affections; mais elle n'obtient pas des résultats aussi favorables, par la raison qu'elle a coutume de les administrer à si fortes doses, que ce médicament provoque des accidens désagréables, notamment des troubles dans le système chylopoétique. Quelquefois, pour prévenir ces effets, on l'emploie mêlé avec des substances narcotiques ou aromatiques, et il en résulte naturellement des modifications importantes dans les rapports individuels du médicament.

XII. Syphilis.

Je ne répéterai pas ce qui a déjà été dit tant de fois sur cette maladie. On en a raconté un si grand nombre de cas, que les formes rares de la syphilis secondaire peuvent seules encore offrir quelque intérêt. Or, sous ce rapport, les médecins des grandes villes sont plus à même de faire des expériences que ceux des villes moins peuplées. Je me bornerai donc à présenter quelques faits que j'ai eu l'occasion d'observer, et qui peuvent servir à confirmer les découvertes récentes sur les caractères particuliers de cette forme de maladie. L'expérience a prouvé jusqu'à l'évidence la plus complète qu'il est impossible de dire, après la guérison d'un chancre primitif par l'application des méthodes les plus diverses, si le virus a été complètement détruit ou s'il est resté dans l'organisme sous une forme latente, et n'attendant qu'une occasion de manifester de nouveau son existence. C'est donc un objet important pour les médecins d'apprendre à connaître des médicamens qui, en s'unissant intimement à l'organisme, rendent certaine la présence de ce virus, ou permettent de décider d'une manière positive si ces résidus, qu'on observe assez fréquemment avec un traitement par de fortes doses de préparations mercurielles, sont les produits du virus et du mercure, ou d'une simple intoxication.

Swiednauer a signalé le premier les préparations du fer comme

de semblables réactifs ; il est effectivement prouvé qu'après leur usage, la syphilis prend un caractère plus malin, et que ces résidus, quand ils sont de nature syphilitique, gagnent promptement en extension, ce qui n'a pas lieu dans le cas contraire. On a découvert, dernièrement, des propriétés analogues dans le soufre et dans les sulfates, notamment dans le *natrum sulphuricum*. Le *chlornatrium* s'est également montré un réactif puissant contre les affections syphilitiques. On ne lira pas sans intérêt les deux cas suivans, que j'ai eu par hasard l'occasion d'observer, et où les médecins, qui connaissaient les rapports des ces médicamens avec la syphilis, les ont administrés contre cette maladie.

Premier cas. Christine B... avait été infectée, par son mari, d'une maladie syphilitique. Ne se doutant pas de son état, elle avait laissé le mal se développer sans essayer d'en arrêter les progrès, jusqu'à ce que, effrayée des symptômes qui se manifestèrent, elle allât consulter un médecin d'une ville voisine. Ce médecin, reconnaissant aussitôt la nature de l'affection, lui administra des préparations mercurielles qui provoquèrent une abondante salivation, mais firent disparaître les large chancres du vagin. Pendant plusieurs mois, à part un peu d'abattement, la malade se trouva assez bien pour se livrer à ses travaux domestiques ; mais tout à coup se développèrent tous les symptômes d'une syphilis secondaire, sous la forme d'un exanthème qui envahit les différentes parties du corps. Les médicamens prescrits par le médecin ne produisant aucune amélioration, et le mal ne cessant de faire des progrès, la malade entra à l'hôpital de R....., où je la vis pour la première fois. L'exanthème syphilitique, qui occupait la face, les épaules et les bras, appartenait à cette forme connue sous le nom de *rypia prominens seu syphilitica*. Il formait, en effet, des croûtes d'un brun foncé sur des ulcères sphériques entourés d'une aréole rouge-brun, lesquelles ne tombaient pas et devenaient de plus en plus épaisses, de sorte qu'elles finissaient par prendre une forme conique semblable à une corne, et donnaient à la malade un aspect singulier. En même temps, cette femme se trouvait dans un état d'apathie totale. Les parties de la face qui n'étaient pas couvertes par l'exanthème avaient une couleur terreuse, étaient enflées ; les yeux étaient ternes et fixes, la peau sèche et ridée ; en outre, grande faiblesse et amaigrissement

notable. Appétit presque nul, langue couverte de mucosité et haleine infecte. La malade prit intérieurement une solution de *kali hydrojod.* dans de l'eau (3 j β — 3 vj), une cuillerée à bouche toutes les deux heures; des bains de savon chauds furent prescrits en même temps, et les éruptions cutanées furent bassinées avec de la poix liquide, ce qui donna à la malade un aspect singulier. Ce traitement eut des résultats favorables. Au bout de trois ou quatre semaines, l'état général s'améliora essentiellement; les croûtes se détachèrent et tombèrent en grande partie, la sécrétion cessa aux places ulcérées, et ces dernières ne furent plus reconnaissables qu'à des taches d'un rouge-sale foncé. Pour faire cesser la faiblesse dont la malade continuait à se plaindre, le médecin qui la traitait prescrivit des pilules de *ferrum sulphuricum* et de *succ. liquirit.*, mais il n'en obtint pas ce qu'il en attendait, car non-seulement la faiblesse persista; mais, en huit jours, tous les ulcères se rouvrirent et recommencèrent à se couvrir de croûtes; on remarqua même de nouvelles éruptions aux places qui n'avaient point été occupées précédemment par l'exanthème. La malade se plaignant d'une difficulté à avaler, on examina sa gorge, et on trouva la tonsille du côté droit fortement enflée et rouge. Au bout de quelques jours, elle se couvrit d'exulcérations, phénomène qui n'avait jamais eu lieu auparavant. Cette exacerbation visible, prouvant l'inutilité du traitement qu'on suivait, on revint aux premiers médicaments, et l'état s'améliora peu à peu. Je ne sais quel a été le résultat final de cette médication, parce que je partis avant que la malade fût parfaitement rétablie.

Deuxième cas. Un employé supérieur, que ses fonctions avaient amené ici, où il séjourna quelque temps, avait été infecté par un coït impur, et il lui était venu un chancre. Il consulta aussitôt un médecin, et les moyens employés firent disparaître le chancre, mais la syphilis secondaire se produisit sous la forme de deux gros bubons dans les régions inguinales. Un long traitement le délivra aussi de ces bubons, et le malade se crut parfaitement guéri. Mais, au printemps de cette année, tout son corps se couvrit d'éruptions pustuleuses de caractère syphilitique, entourées de l'aréole rouge-brun particulière à cette maladie. Au commencement de l'été, l'usage de la décoction de Zittmann, ou plus vraisemblablement le régime sévère auquel il s'astreignit,

diminua considérablement le mal, et les bains russes qu'il prit lui firent tant de bien, que les pustules guérèrent en partie et pâlirent considérablement. Mais l'organisme du malade fut singulièrement affaibli par ce traitement; il perdit son embonpoint, qui fut remplacé par une grande maigreur. Son médecin lui conseilla alors d'aller à Helgoland prendre les bains de mer, qui devaient, selon lui, achever de le guérir et lui rendre en même temps ses forces. J'attendis avec impatience son retour, curieux de savoir ce que les bains de mer auraient produit, le *chlornatrium* exerçant, d'après quelques médecins, sur les maladies syphilitiques les mêmes effets que les préparations du fer. C'est ce qui arriva en effet. A son retour, le malade était dans un aussi triste état que jamais; il était couvert d'un impétigo-syphilitique et avait le front ceint d'une couronne rouge comme du feu. Dès les premiers bains, avait eu lieu une éruption de pustules plus abondante; mais, tranquilisé par le médecin de Helgoland, qui ne sut pas peut-être apprécier ce phénomène à sa juste valeur, et qui le déclara un symptôme favorable, le malade avait continué à se baigner jusqu'à ce que le mal eût fait de tels progrès, qu'il songeât à retourner chez lui. On eut recours, de nouveau, au remède de Zittmann qui amenda les symptômes. L'avenir nous apprendra si la guérison a été complète.

XIII. Paralyisie.

Quoique dans la paralyisie, comme partout, les causes occasionnelles, le siège du mal et les accidens concomitans, déterminent le choix des médicamens, il y a cependant des cas nombreux, surtout chez les enfans, où, à l'exception du siège de la maladie et de ces symptômes négatifs consistant dans l'impossibilité de mouvoir certains muscles, et dans l'insensibilité de ces parties, rien ne peut décider le médecin à préférer tel remède à tel autre. Il n'y a rien d'autre à faire alors que de procéder empiriquement, et souvent on réussit. Cependant, comme en pareil cas il existe toujours quelques indications, tout incertaines qu'elles sont, pour l'emploi de tel médicament, et que dans notre traitement les remèdes sont toujours dans un rapport particulier avec l'état pathologique, un empirisme de ce genre ne doit pas être confondu avec cet empirisme irrationnel qui administre un mé-

dicament sans en connaître les propriétés, et sans se soucier des modifications de la maladie, du degré qu'elle a atteint, de ses complications, etc. Le cas suivant présentera quelque intérêt sous ce rapport.

L. Maass, petit garçon de sept ans, fils d'un ouvrier de Neustrelitz, s'était bien porté jusqu'à l'âge de trois ans. Tout à coup, sans cause connue, il avait été pris de tressaillemens convulsifs, et il lui était devenu impossible de se servir de ses jambes. Le premier médecin auquel on s'adressa se douta si peu de ce qu'il avait, qu'il déclara que c'était une faiblesse, mot qui ne signifie rien, et qu'il prescrivit des fortifiants d'après les principes de l'ancienne école. Aucune amélioration ne s'était manifestée au bout de six mois, les parens du malade appelèrent un autre médecin très-renommé, qui reconnut aussitôt la maladie pour une paralysie complète des extrémités inférieures, car non-seulement toute sensibilité y était éteinte, mais le moindre mouvement en était impossible. Cependant, ni son traitement, ni celui d'un troisième médecin que l'on consulta plus tard, ne purent guérir le malade, et, au bout de plusieurs années, son état était encore le même malgré les moxas, les vésicatoires, les cautères et une foule de médicamens. Le médecin finit par proposer aux parens l'application du fer rouge dans la région des reins, en leur déclarant qu'il n'attendait quelque bien que de ce seul moyen, et, les parens n'ayant pas voulu y consentir, il abandonna le malade. Ce fut au printemps passé que le père eut recours à moi. Je trouvai les symptômes suivans :

L'enfant avait un bon teint, et le haut du corps était parfaitement développé, il n'avait nullement maigri, et les chairs étaient assez fermes pour son âge, en sorte qu'en le voyant assis, personne, à moins d'en être instruit, ne se serait douté qu'il était réduit à un aussi pitoyable état. Les extrémités inférieures, au contraire, étaient amaigries, quoique non pas à un degré considérable; la température diminuée; les muscles flasques, sans force; le sentiment, bien que diminué, n'était pas tout-à-fait éteint, car le malade percevait encore une forte irritation. Couché sur le dos, l'enfant pouvait mouvoir les doigts des deux pieds; mais lorsqu'il voulut lever les jambes ou les retirer près du ventre, à ma demande, je remarquai quelques mou-

vemens oscillatoires aux muscles de la jambe gauche, sans que la volonté pût faire exécuter le mouvement. La jambe droite resta raide et immobile. Une contraction des tendons du *m. psoas major* et du *m. ilianus internus* empêcha le malade d'étendre parfaitement la jambe gauche. Placé sur ses pieds, l'enfant tomba comme une masse inerte; il ne pouvait se tenir debout, tout en vacillant, qu'autant qu'il embrassait quelque objet. L'état s'était évidemment amélioré d'un sens, relativement à ce qu'il avait été d'abord, puisqu'au dire des parens, l'enfant avait été privé d'abord de toute sensibilité et qu'il lui avait été impossible dans le principe de faire le moindre mouvement avec les extrémités inférieures; mais, d'un autre côté, il avait empiré. Le dernier médecin avait prescrit de laisser l'enfant se rouler à terre et se traîner en s'accrochant aux tables et à d'autres objets; il en était résulté que la partie supérieure du corps s'étant beaucoup plus développée que l'inférieure, par suite de la position particulière que le malade avait dû prendre pour obéir à la prescription du médecin, la colonne vertébrale s'était considérablement déformée. On apercevait à la seconde fausse vertèbre des reins une excavation énorme dont le fond déviait de deux pouces et demi de la direction normale. L'enfant ne présentait d'ailleurs aucun autre symptôme morbide. Il avait bon appétit, dormait bien, était gai et éveillé; les sécrétions et les excréations étaient régulières; seulement ses bras et ses jambes étaient quelquefois agités de légers tressaillemens pendant son sommeil.

Je prescrivis d'abord de coucher l'enfant sur des matelas, et de le tenir étendu sur le dos plusieurs heures par jour. Quant au médicament à lui administrer, quatre se présentaient : *nux vomica belladonna, cocculus* et *oleander*; je me décidai pour le premier parce qu'il est en rapport spécial avec la partie motrice centrale de la moelle épinière, et j'en donnai tous les trois jours, le soir, une dose, en commençant par les hautes dilutions et en descendant graduellement aux basses. Je n'aperçus d'abord aucun changement; mais, au bout de deux mois, je remarquai que les muscles des extrémités inférieures étaient plus mobiles. L'enfant, en effet, lorsqu'il était couché sur le dos, pouvait retirer près du ventre la jambe gauche, quoique avec beaucoup de peine, et j'observai même quelques mouvemens imprimés

par la volonté aux muscles de la cuisse droite. Je fis donc continuer l'usage de la noix vomique, et je fis confectionner pour le malade des crosses sur lesquelles pouvait s'appuyer le haut du corps sans qu'elles exerçassent une pression nuisible sur la colonne vertébrale déviée, ni sur les reins affaiblis. Après quelque exercice, le malade put marcher un peu, bien que soutenu par ses parens. Les tressaillemens des extrémités qui continuaient et l'observation que fit la mère du malade, que pendant son sommeil il se réveillait quelquefois en sursaut, me décidèrent, au bout de trois mois, à substituer à la noix vomique *belladonna* 15, que j'administrai de la même manière. Ces symptômes disparurent, mais sans que l'état s'améliorât d'ailleurs à l'égard de la paralysie. J'eus donc recours à *cocculus* qui se montra plus efficace. Pour ne pas fatiguer l'attention de mes lecteurs, je dirai seulement que le malade reçut de nouveau, plus tard, *nux vomica*, et qu'en automne il fut en état de courir dans la rue avec ses crosses, et même sans elles sur un sol uni. Cependant il traînait toujours la jambe droite. Couché sur le dos, il pouvait sans difficulté retirer la jambe gauche, et la lever; mais il n'en pouvait faire autant avec la droite. En outre, la maigreur et la flaccidité des muscles avaient un peu diminué, ainsi que l'excavation difforme entre le dos et les reins. Tout promettait que cette dernière finirait par disparaître, quoique lentement. Depuis quelques temps je lui fais prendre *sulphur. trit.* 3, deux doses par semaine. Je ne manquerai pas de publier le résultat de mon traitement.]

(La suite au prochain numéro.)

Observations pratiques

Par le docteur GOULLON.

Brûlure. — Causticum.

Quoique dans les brûlures récentes et légères l'esprit de vin chauffé se montre très-efficace et prévienne le plus souvent toute espèce d'accidens, il ne rend pas des services cependant dans tous les cas; et il le cède de beaucoup à *causticum*, surtout dans les brûlures graves, anciennes ou déjà traitées par les onguens de plomb. Je le connaissais comme un moyen inappréciable bien avant qu'on eût recommandé le savon, et jusqu'à ce jour il ne m'a jamais fait défaut. Je l'emploie

sans exception dans tous les cas de brûlure , à la dose de 9-30 dans de l'eau , toutes les trois ou quatre heures , intérieurement , et extérieurement , à celle de 3-6 dans de l'eau , dont je fais imbiber une compresse de toile qu'il faut avoir soin de renouveler souvent. Extérieurement , il agit avec plus d'efficacité s'il est modérément chauffé , et cela par des raisons connues ; l'emploi intérieur doit être recommandé aussi , du moins au commencement du traitement ; cependant il n'est nécessaire que d'en administrer quelques rares doses. Ce médicament m'a rendu de prompts services même dans des cas d'ulcères très-anciens , datant de plusieurs mois et provenant de brûlure ; il mérite même alors la préférence sur tous les autres remèdes , parce que la place affectée devient fréquemment le point de développement d'une dyscrasie impétigineuse (psore), et qu'il est en même temps un puissant antipsorique.

Un grand nombre d'exanthèmes subaigus et chroniques qui ressemblent aux vessies , aux ulcères et aux croûtes produits par les brûlures , tels que l'eczème , l'ecthyme , la zone , la pemphige , surtout quand ces affections s'accompagnent de douleurs brûlantes et pruriteuses , sont guéris beaucoup plus vite par *causticum* que par quelque autre moyen que ce soit. L'analogie des symptômes , comme des douleurs , qui caractérisent plusieurs exanthèmes ainsi que les brûlures , conduit presque à soupçonner que ce sont des brûlures plus ou moins parfaites et graduelles qui se font dans la peau , à l'instar des combustions atmosphériques ou électriques , brûlures que *causticum* accélère. Je désirerais fort qu'on fit beaucoup d'expériences , relativement à ces formes d'exanthèmes et à d'autres pareilles , avec la même préparation et des dilutions pas trop hautes (par exemple 6-9), et qu'on en publiât les résultats.

Hémorrhagies. — Acidum nitricum.

Il y a peu d'hémorrhagies artérielles ou des vaisseaux capillaires qui ne soient pas arrêtées par l'*acide nitrique*. Rarement j'ai vu ce médicament , lorsque je l'ai administré , même à la 30^e dynamisation , contre d'autres affections , ne pas provoquer un léger saignement comme effet secondaire. Employé contre les ulcères , il faisait saigner ces ulcères ; donné contre les inflammations , il occasionait un épis-

taxis ou une hémorrhagie des poumons ; administré contre la diarrhée, il striait de sang la mucosité évacuée, etc. — Il m'a rendu d'excellens services dans toutes les métrorrhagies à la suite d'une parturition, et surtout dans les avortemens. A la dose 30 ; il a guéri également chez un enfant de dix ans une télangiectasie à la nuque, de la grosseur d'un haricot qui crevait souvent et occasionait des hémorrhagies considérables.

Ulcères. — Acidum nitri.

D'après mes observations, l'acide nitrique est spécifique dans les ulcères aphteux de la cavité buccale et de la gorge, dans les phlyctènes de la cornée se métamorphosant en ulcères *plats*, dans les inflammations du tissu cellulaire de l'angle intérieur de l'œil (*œgilops*), venant à suppuration et formant plus tard des ulcères, dans les ulcères plats qui accompagnent la gonorrhée (bénigne ou syphilitique), et répandent la mauvaise odeur connue. — Il est très utile contre les ulcères des intestins dans le typhus, quoiqu'il ne puisse les guérir seul. Il convient principalement quand il y a douleurs lancinantes et épreintes dans l'anus avec sensibilité de certaines places du bas-ventre au toucher extérieur, diarrhée de mucosité verdâtre, émission douloureuse d'une urine brûlante, disposition au collapsus, et ce qui arrive souvent, après l'administration du calomel et du chlore. Je l'administre ordinairement à doses répétées toutes les 6 à 8 heures jusqu'à ce que l'état se modifie, ou jusqu'à ce que la maladie passe à une autre période.

Péricéphalite. — Acidum nitri.

L'acide nitrique se montre vraiment spécifique dans ces périphalites qui attaquent les individus maigres, âgés, d'un tempérament colérique, qui passent rapidement du premier degré (dont les symptômes indiquent l'aconit) au second qui prennent en peu de temps un caractère menaçant, et qui s'accompagnent d'une toux en partie sèche, en partie grasse avec expectoration abondante, verte, striée de sang, de violens élancemens, le plus souvent à gauche, d'une oppression extrême de la respiration, d'un pouls mou, intermittent, d'une transpiration abondante, et de dispositions à une rapide pro-

stration des forces. Les anciens médecins ont déjà décrit comme très graves ces cas où la douleur cesse et où la fièvre augmente, tandis que ce devrait être tout le contraire. — Je n'emploie le plus souvent l'acide nitrique qu'à la 30^e dynamisation, et un petit nombre de doses m'ont déjà suffi plusieurs fois pour sauver des malades qui semblaient perdus.

Péricardite. — Kali carbonicum.

Ce moyen se montre constamment efficace lorsqu'après l'emploi de l'aconit, les violentes douleurs *lancinantes* avec impossibilité de respirer profondément persistent ou reparaisent, surtout dans le côté gauche, et accompagnées de forts battemens de cœur. Il ne m'a rendu des services que quand la toux était *sèche* et comprimée, c'est-à-dire dans la pleurésie proprement dite, mais alors ses services ont été très prompts. — Dans les affections tuberculeuses, je crois pouvoir affirmer qu'il n'enlève que les affections pleurétiques passagères d'où provient la coalescence du poumon et de la plèvre costale, tendance continuelle des cavernes purulentes qui veulent se former à l'extérieur. Le spécifique contre les tubercules eux-mêmes est le soufre qui s'est montré extraordinairement efficace dans plusieurs cas où je l'ai administré pendant deux ou trois semaines, c'est-à-dire jusqu'à un amendement notable des symptômes, à différens degrés de dynamisation.

Grossesse. — Kali carbonicum.

Kali me semble être un excellent spécifique contre l'avortement; je l'ai vu non seulement le prévenir, lorsque les prodromes et même de légères hémorrhagies existaient déjà, mais guérir des femmes qui y étaient prédisposées et à qui j'en fis prendre, entre le second et le troisième mois, une dose 30 - 18, tous les 4 - 6 jours. — Il guérit tout aussi sûrement les violens maux de reins des femmes enceintes, et surtout les douleurs pressives et constrictives comme d'un fardeau dans la profondeur du bassin, douleurs qui tourmentent beaucoup de femmes enceintes. — Il s'est aussi montré efficace contre la proctalgie lancinante et pressive qui y ressemble jusqu'à un certain point. — Les suites ordinaires d'un avortement, consistant en faiblesse du dos et des extrémités inférieures, en toussotement sec, en transpi-

ration de longue durée, en frissonnemens comme dans la fièvre intermittente, en état inflammatoire chronique de la matrice avec malaises et vomissemens, cèdent le plus sûrement au *kali carbonicum*.

Blessures. — Rhus.

L'efficacité que *arnica* possède contre les meurtrissures, et, à mon avis, *causticum* contre les brûlures, *rhus*, administré à temps, la possède contre les foulures, les entorses, et surtout contre les distorsions de certains muscles ou les efforts. J'en fait prendre ordinairement la 3^e ou 4^e dilution dans de l'eau, deux ou trois fois par jour, et je fais laver en même temps plusieurs fois dans la journée la place malade avec une livre d'eau et d'esprit de vin, dans laquelle je jette de 15 à 20 gouttes de *tinctura rhois fortis*. Souvent, s'il s'agit des muscles, la guérison s'opère parfaitement en peu d'heures. S'il s'agit au contraire des ligamens et des tendons, il arrive souvent que les parties affectées deviennent le siège d'une maladie chronique qui sort de son état latent, qui se manifeste comme la goutte, et qui peut appartenir d'ailleurs à tout autre des dyscrasies connues. Chez les personnes qui ne sont pas atteintes de maladies chroniques, j'ai trouvé *rhus* efficace même après un laps de temps considérable, tandis que chez d'autres, bien qu'administré à temps, il ne rendit que peu de services. On ne doit pas tarder de recourir alors aux antipsoriques *sepia* et *causticum*. Je raconterai deux cas :

Un homme qui s'était luxé le bras gauche, y éprouva pendant dix mois les plus violentes douleurs brûlantes, picotantes. Ces douleurs ne s'apaisèrent qu'en été. Plus tard, il fut attaqué d'une zone du côté gauche, dont les douleurs étaient exactement les mêmes que celles de l'épaule. Ces dernières disparurent complètement.

Un homme se foula le pied gauche, et pendant plusieurs mois, malgré tous les remèdes, il conserva à la malléole externe une enflure excessivement douloureuse, dont les douleurs s'exacerbaient toutes les nuits. On lui appliqua des sangsues. Tout son pied se couvrit d'un érysipèle. Il s'adressa enfin à l'homœopathie. Il guérit sans médicament, cependant il lui vint un érysipèle au nez, lequel donna naissance à un exanthème dartreux couvert de croûtes solides qui se renouvelait sans cesse. L'inflammation chronique du pied disparut au milieu

de ces nouveaux accidens contre lesquels le malade reçut *rhus (acidum nitri. et hepar sulphur. calc.*, à cause de l'onguent gris dont on l'avait frictionné auparavant). L'exanthème sécha parfaitement, et les croûtes tombèrent. On remarquera que presque toute atteinte portée à la vie éveille facilement une maladie chronique, et qu'en conséquence toute maladie chronique *semble* provenir d'une affection aiguë, c'est-à-dire qu'elle se rattache à une affection pareille. (*Archives homœop.*, vol. XIX, cah. 2.

Observations pratiques

Par le docteur GROSS.

On a prétendu que toute maladie demande, pour guérir, un moyen spécifique, et que tous les médecins homœopathes, si on les appelait l'un après l'autre pour traiter la même maladie, s'accorderaient à choisir le seul médicament indiqué. Que cela puisse arriver, c'est ce que personne ne niera, car chaque praticien a eu l'occasion d'observer des cas qui, par leurs symptômes, indiquaient si clairement un des médicamens de la matière médicale, qu'il était impossible de se tromper dans le choix du moyen. Mais nous ne devons pas nous dissimuler que ces cas sont fort rares, car le plus souvent les maladies se caractérisent de telle sorte, que le médicament le plus convenable ne répond qu'en partie à ses symptômes essentiels; il y a plus, et dans la plupart des cas, deux, trois, quatre médicamens se disputent la préférence du médecin qui se trouve fort embarrassé de choisir. Cela vient, d'un côté, de ce que le nombre des médicamens expérimentés est encore petit relativement à celui des maladies qui attaquent l'espèce humaine, et de l'autre, de la difficulté que présente l'étude de notre matière médicale. L'un parcourt du regard plus facilement et mieux que l'autre tout l'arsenal de nos médicamens, et il se détermine plus vite; il guérit donc aussi plus facilement et plus promptement. Ce qu'il obtient avec deux médicamens au plus, l'autre ne peut l'obtenir qu'avec trois ou quatre, et il arrive ainsi au but par un détour, tandis que le premier y marche directement. Dira-t-on cependant que, parce qu'il a pris un détour, la cure ne mérite pas le nom de guérison? Mais alors nous ne pourrions nous vanter que d'un

nombre bien restreint de guérisons, nommément dans le traitement des maladies chroniques, car il est rare que nous les guérissions avec un seul médicament. On pourrait en dire autant des maladies aiguës. C'est ainsi que nous lisons dans les Archives, vol. XIX, cah. 2 p. 151, la guérison d'une pleuropneumonie par *aconitum*, *bryonia*, et *digital. purpur.*, en une semaine, et cependant je pourrais affirmer que *rhus toxicodendron* aurait plus fait à lui seul que *aconitum* et *bryonia*, et que vraisemblablement il aurait rendu inutile l'emploi de *digitalis*. Il répond mieux en effet aux symptômes essentiels que les moyens prescrits. C'est donc une guérison obtenue par un détour, mais en est-ce moins une guérison? Sans le secours de l'art, le malade n'aurait certainement pas été guéri en si peu de temps.

Nous remarquons la même chose au début des épidémies. Tant que nous ne connaissons pas de médicament qui réponde à tous les symptômes d'une épidémie ou même d'une endémie, (ce qui est impossible jusqu'à présent puisqu'un médicament pareil ne se trouve pas parmi ceux que nous connaissons), nous devons nous contenter des moyens qui répondent le mieux à la plus grande partie des symptômes essentiels, et nous voyons alors un malade guéri par tel médicament, tandis qu'un autre l'est par tel autre. Cependant, il est hors de doute qu'un médicament qui répondrait essentiellement à toute l'épidémie guérirait l'un et l'autre aussi promptement et aussi parfaitement, car tous les symptômes morbides chez un grand nombre d'individus ne sont que ceux de la grande maladie collective que nous appelons épidémie.

Il règne précisément dans ce pays une coqueluche qui offre ceci de particulier, qu'elle s'exacerbe la nuit. Cependant, je n'ai pas encore trouvé de médicament qui se montre efficace dans tous les cas : *conium maculatum* est utile dans l'un, *arnica* dans l'autre, *veratrum* dans un troisième, etc. Si tout les enfans ne sont pas soulagés après la prise de l'un de ces moyens, cela prouve que ce n'est pas le spécifique pour cette épidémie. Cependant, je ne veux pas dépouiller ces médicamens de la réputation méritée dont ils jouissent, ni avouer que les résultats qu'on en obtient ne sont pas des guérisons; car si, au bout de quelques jours, la coqueluche formellement développée disparaît ou se change en une toux catarrhale bénigne, on peut pré-

tendre que c'est là une guérison, puisque le cours naturel de la maladie présenterait de tout autres phénomènes.

La guérison par détour jouera un rôle dans notre traitement tant que notre matière médicale ne sera pas plus complète. Il arrive souvent qu'on n'obtienne rien d'un moyen qui semble convenir. — La maladie offre, après son emploi, exactement les mêmes symptômes, et un autre moyen qui paraît convenir également, opère une prompte guérison. Qui ne sera disposé à attribuer la guérison à ce remède ? Et cependant on est injuste envers le premier, car, dans un cas analogue ou dans une rechute, on verra qu'ils ne produisent rien l'un sans l'autre. Ainsi le premier, sans manifester extérieurement son action, a préparé la guérison et facilité l'action salutaire du second. De pareils exemples se présentent fréquemment dans la pratique. Nous voyons souvent quelque chose de pareil quand nous administrons le soufre qui, sans guérir lui-même, rend les médicamens employés ensuite beaucoup plus efficaces. C'est ce qui a engagé plusieurs médecins à commencer le traitement de toute maladie chronique par l'administration du soufre. Dans les cas aigus, l'aconit est placé sur le même rang par quelques autres.

L'été passé, les enfans furent fréquemment attaqués de diarrhées qui, abandonnées à elles-mêmes, devenaient le plus souvent mortelles. Ordinairement elles attaquaient les enfans au-dessous d'un an, venaient de vingt à trente fois par jour, s'accompagnaient quelquefois aussi de vomissemens, et ne semblaient point être douloureuses. Le ventre était mou, plutôt flasque, les matières évacuées consistaient en un liquide brun, d'une odeur cadavéreuse, qui contenait parfois de petits morceaux jaunes de véritables excréments. En huit jours, les forces baissaient au point que les malades, indifférens à tout, et maigres comme des squelettes, finissaient par refuser toute nourriture, et tombaient dans un état soporeux dont ils ne se réveillaient plus. Au début de la maladie, les selles étaient comme en fermentation, en sorte qu'on aurait pu penser que *ipecacuanha* les ferait cesser facilement ; cependant il convenait aussi peu que *veratrum*, *arsenicum*, *secale cornutum*, *pulsatilla*, *lachesis*, etc. *Acidum sulphuricum* 3 sem-

blait rendre des services, mais ses effets curatifs ne se soutenaient pas. Ce fut *borax* qui se montra spécifique. Je le donnais, à la troisième trituration, un grain dans environ deux onces d'eau, une ou deux cuillerées à thé cinq ou six fois par jour. La guérison s'opérait en peu de temps.

Un enfant de quinze semaines fut atteint d'une bronchite préten due. Ses parens firent appeler sur-le-champ le médecin de la maison, qui commença par prescrire une application de sangsues sur le larynx. Il prescrivit ensuite le calomel à de courts intervalles, fit couvrir les mollets de sinapismes et la poitrine d'un vésicatoire, puis il finit par ordonner le musc, tout cela dans l'espace de quelques heures.

Cependant tous les efforts du médecin furent inutiles, et, comme il ne crut pas pouvoir répondre aux parens de la guérison de leur enfant, on me fit chercher.

Je trouvai le petit malade très-faible; sa respiration était rapide, inégale, râlante, sans toux, comme dans le catarrhe suffoquant; ses yeux troubles étaient renversés et dirigés en haut; il poussait de fréquens gémissemens, tenait ses jambes étendues et ses bras pendans le long du corps. Trois fois il avait eu des convulsions générales qui avaient duré une demi-heure. Le dernier accès avait eu lieu peu de temps avant mon arrivée. Le pouls était très rapide et petit, quelquefois à peine sensible, les extrémités et la face froide, l'occiput brûlant.

Je fis dissoudre *cupr. acetic.*, première trituration, un demi-grain dans une chopine d'eau, et prescrivis d'en donner à l'enfant une cuillerée à thé toutes les heures.

Dès la première dose, le malade devint très-agité; gémissemens, râle, mouvemens anxieux des extrémités; yeux renversés, etc., durant environ cinq minutes. Il tomba ensuite dans un assoupissement d'une demi-heure, interrompu de temps en temps par des sursauts. Après la seconde cuillerée, l'agitation recommença. L'enfant fut pris ensuite d'un accès de toux; une quantité de mucosité visqueuse s'amassa dans sa bouche; il éternua plusieurs fois avec force; il lui

sortit du nez, bouché jusque là, une partie de la mucosité, il en vomit aussi; quelques vents sonores s'échappèrent, et il eut enfin une selle copieuse de mucosité verte. Il se mit à bâiller fortement à plusieurs reprises. Sa respiration devint alors plus libre et plus naturelle, ses yeux plus éveillés, la température de la peau plus normale, l'occiput moins brûlant, et, en quittant les parens, je leur déclarai que j'espérais beaucoup sauver le malade. La solution fut administrée dès lors à des intervalles de deux heures.

Le lendemain on me manda que l'enfant avait dormi d'un sommeil paisible, et qu'il était assez gai. La respiration était tout-à-fait naturelle, et, selon toute apparence, le danger était passé.

Madame S..., de moyen âge, souffrait depuis des années d'une violente prosopalgie que provoquait le moindre attouchement.

Je prescrivis *inct. belladonnæ* 1 en gouttes et *inct. chinæ* 1 en gouttes, quelques gouttes alternativement matin et soir. La malade, qui habitait à dix lieues de distance, ne me donna pas de ses nouvelles. Au bout de cinq mois seulement, j'appris, par hasard, qu'elle était parfaitement guérie.

A. B..., fils d'un pasteur de campagne, âgé de neuf ans, fut pris, après un frissonnement subit, d'une forte chaleur sèche, avec violente céphalalgie et vomissemens. Bientôt il s'y joignit du délire et une grande agitation. L'urine était foncée et brûlante.

Le lendemain matin, je lui fis prendre *aconitum* 3, et, trois heures après, une solution de *belladonna* 1 dans ℥ ij d'eau distillée, deux cuillerées à café toutes les deux heures. Il n'y eut plus de vomissemens, mais le délire persista, et le sommeil continua à faire défaut.

Le troisième jour, je revins à *aconitum*, que je fis administrer de la même manière et alternativement, toutes les deux heures, avec *belladonna*. Il n'y eut pas de changement. Le délire du malade avait trait surtout à ses travaux d'école; la peau était toujours sèche et brûlante, l'urine telle qu'auparavant. Je prescrivis donc, le quatrième jour,

bryonia 3, qu'on employa sous la même forme que les deux médicaments précédens.

Le sixième jour, j'allai voir le malade. Le délire avait cessé et fait place à un doux sommeil, aussitôt après la prise de la bryone; la peau était humide, la tête parfaitement libre et indolente, l'urine moins rouge. Cependant le malade paraissait fort abattu; il se plaignait de douleurs dans tous les membres au moindre mouvement et au toucher, avait, par moment des accès d'une toux catarrhale, et une douleur nerveuse dans les côtés de la poitrine, lui contractait le visage. Depuis trois jours il n'avait pas eu de selle, mais aussi il n'avait pris que de l'eau. Ses parens m'assurèrent qu'il était beaucoup mieux que la veille.

Je fis alors prendre *rhus* 6 en solution, toutes les trois heures, mais sans résultat très favorable. Le septième jour, dans la matinée, le malade reçut donc *chamomilla* 1, et le soir, *nux vomica* 9. La nuit fut très bonne, mais, le lendemain, il y eut de nouveau une exacerbation. Les accès de toux devinrent plus fréquens, et à chaque accès, à chaque aspiration même, le malade se plaignait d'un élanacement douloureux dans le côté. La respiration était brève et oppressée, le pouls petit et dur, la peau n'était pas très-brûlante, elle était même un peu moite, mais l'urine était redevenue plus rouge. Je fis donc prendre le soir *sulphur* 30, et prescrivis pour le lendemain matin *pulsatilla*. Il y eut une amélioration complète, et en peu de jours le malade fut en état de quitter le lit. Il ne tarda pas à guérir parfaitement.

La fille du menuisier B..., âgée de neuf ans environ, souffrait depuis trente-six heures d'un érysipèle lisse à la face, lorsqu'on me fit appeler. L'exanthème occupait toute la face et même le cuir chevelu, et la malade était en proie à un délire continuel, pouls plein et dur, urine rouge et brûlante, langue rouge, mais humide. Très peu de sommeil, interrompu à chaque instant par des sursauts et le délire.

Je fis prendre sur-le-champ *belladonna* 1 en solution, toutes les deux heures pendant trois jours. Il n'y eut pas d'amélioration essentielle. Le troisième jour, l'exanthème avait atteint le plus haut degré

de développement, les paupières étaient fortement tuméfiées et formaient comme des bourrelets sur les yeux, en sorte que pas un rayon de lumière ne pouvait les traverser. Cela me décida à administrer *rhus* 3 en solution et *belladonna* 1, alternativement toutes les heures.

Le quatrième jour, l'érysipèle avait pâli, l'œil était libre extérieurement et intérieurement, ainsi que la tête. La malade avait bien dormi la nuit; elle n'avait pas de fièvre, et elle mangea avec appétit.

Les deux médicamens furent continués pendant quelques jours encore jusqu'à la desquamation, mais une seule dose par jour. — Malgré mes recommandations pressantes, on laissa la malade aller au grand air dans la période de la desquamation; cependant elle ne s'en ressentit aucunement, quoiqu'on fût au milieu de novembre.

L..., paysan de trente et quelques années, vint me consulter et me montrer sa jambe sur laquelle il s'était formé depuis quelques jours plusieurs vésicules plus ou moins grosses, pleines de lymphe claire, comme après l'application d'un vésicatoire. Ces vésicules lui causaient un prurit violent et des ardeurs. Les places qui n'étaient point couvertes par l'exanthème avaient une couleur rouge. Je reconnus cette affection pour un pemphige, et je prescrivis *rhus* 6 gut. 1, chaque jour.

Le mal s'exacerba tellement, que le malade ne prit que deux gouttes du médicament. Cependant, l'exacerbation augmenta jusqu'au cinquième jour. Les deux jambes se couvrirent entièrement de vésicules, dont quelques-unes avaient la grosseur d'une noisette, et qui causaient d'insupportables douleurs. Le malade ne pouvait plus marcher, ni se tenir debout; il dut se coucher, quoique cette position lui fût extrêmement incommode, parceque les vésicules étaient comprimées et crevaient en partie, en sorte que la chair mise à nu lui causait des douleurs encore plus vives. Pas d'appétit. Pouls plein et accéléré.

Le malade me demandant un onguent, et me menaçant, si je ne lui en prescrivais un, de s'adresser à un charlatan, je lui en fis prépa-

rer un avec *tinct. cantharid.* 1 gut. 5 et *adip. suill.* ℥j. On lui écrivit de frotter très légèrement les jambes, et le résultat répondit à mon attente. Dès le lendemain, sixième jour, les douleurs diminuèrent, les vésicules séchèrent, et la guérison s'opéra bientôt.

M. L... pasteur de campagne, âgé de quarante ans, souffrait depuis sa jeunesse de vertiges qui le prenaient subitement, et augmentaient au point de le faire tomber à terre sans connaissance et dans un état semblable à la syncope.

Je lui envoyai cinq doses de *belladonna* 30, et cinq doses de *cicuta virosa* 16, en lui recommandant de prendre alternativement une dose de ces médicamens toutes les soixante-douze heures, et en le priant de me donner des détails plus circonstanciés sur sa maladie, sur les causes auxquelles il l'attribuait, et sur ses complications.

Deux mois après, je reçus une lettre ainsi conçue : « Depuis le commencement de la crise, je n'ai plus eu qu'un accès. Le plus souvent je sens l'approche d'un accès pareil, et je me couche, dans la crainte d'un accident. D'abord, je suis mal à mon aise, puis j'éprouve des battemens de cœur, des tournoiements dans le bas-ventre, des tremblemens, et une faiblesse générale. Je tombe ensuite en avant, et je reste sans connaissance pendant deux ou trois secondes. L'accès a aussi lieu la nuit. Je m'éveille, en proie aux plus cruelles angoisses, jusqu'à ce que je perde connaissance. Après l'accès, je souffre pendant quelques jours d'une faiblesse générale. — L'accès a lieu surtout lorsque je marche beaucoup, que je parle beaucoup, que je mange le soir beaucoup de pain sans soupe, et encore lorsque je vois du sang ou que j'en entends parler. En outre, mes selles sont un peu paresseuses, ce que j'attribue à une ancienne hernie retenue par un bandage, et le plus souvent, après les repas, j'ai des éructations. Quelquefois je souffre d'un coryza avec céphalalgie. »

J'envoyai alors une dose de *sulphur* 30, trois doses de *kali carbonicum* 30 et six doses de *tabacum* 30. *Sulphur* fut noté 1, *kali* 4, 7, 10, et *tabacum* 2, 3, 5, 6, 8, 9. Le malade devait prendre les poudres, d'après les numéros qu'elles portaient, dans de l'eau, une toutes les quatre-vingt-seize heures.

Au bout de deux mois, il m'écrivit qu'il n'était plus tombé en défaillance, et que par momens seulement il avait éprouvé un léger malaise; cependant s'il avait froid aux pieds, il ressentait encore des battemens de cœur et des indices de vertiges.

Je lui envoyai dix poudres de *kali carbonicum* 30 (1, 5, 9) et de *tabacum* 1 (2, 3, 6, 7), à prendre à intervalles égaux; le résultat fut satisfaisant.

L...., âgé d'une quarantaine d'années, était très-sujet au coryza. En 1825 et 1826, il avait fréquemment eu des coliques : tranchées avec le besoin d'aller à la selle et émission d'un peu de mucosité seulement, — et défaillance. Un pharmacien l'en avait guéri. En 1828, il avait mené une vie plus sédentaire, et il avait souffert davantage du coryza. En 1830 et 1831, il avait été attaqué deux fois d'une fièvre intermittente que le quinine avait guéri. Depuis 1837, il était fréquemment indisposé; il se plaignait de toux, de rhumatisme, de maux de dos et de reins, de mauvais humeur, d'aversion pour le travail; il lui était aussi venu une fois une nodosité à l'anus. Au mois de juillet 1840, il attrapa à la suite d'un refroidissement une colique qui le força à garder le lit pendant plusieurs jours. Depuis cette époque, la colique revenait tous les mois ou tous les deux mois; elle durait trois jours et lui laissait un épuisement comme s'il avait fait une longue maladie. Quelques jours auparavant, il éprouvait un vide, un froid et un tiraillement dans le ventre de plus en plus forts, et, en montant, mais surtout en descendant l'escalier, une sensation douloureuse comme si son ventre allait éclater, avec oppression de la respiration et besoin de lâcher des vents, dont l'émission le soulageait momentanément. Des cataplasmes chauds, la diète et la transpiration étaient les moyens qui le soulageaient le plus souvent; il devait involontairement gémir et même chanter. Un lavement d'eau tiède et de savon amenait des évacuations ordinaires et provoquait l'émission de beaucoup de vents; un second provoquait une selle consistant en morceaux durs, brûlés, plus ou moins gros, après laquelle il éprouvait seulement du mieux-être. Tout ce qu'il avait fait jusque là pour prévenir le retour de cette colique était resté sans succès, et ses selles tou-

jours pénibles et insuffisantes lui donnaient la conviction que, loin de se guérir, son mal jetait des racines de plus en plus profondes.

Je lui fis prendre d'abord une dose de *sulphur* 30, et, quelques jours plus tard, quatre doses de *colchicum* 6 et quatre doses de *belladonna* 3, alternativement toutes les quarante-huit heures. Les selles se régulèrent au point que, chaque matin, il en avait une facile, normale et suffisante. Mais l'amélioration ne se soutint pas, et il ressentit des prodromes de la colique qui disparurent cependant après une selle très-copieuse et un peu douloureuse.

Je lui envoyai alors *sulphur*, *colchicum* et *belladonna*, trois doses de chacun à prendre alternativement, une toutes les soixante-douze heures.

La colique ne reparut plus quoiqu'elle se fût annoncée plus d'une fois par ses prodromes. Les selles étant encore un peu insuffisantes, j'administrai trois doses de *natrum muriaticum* 30, une tous les huit jours, qui enlevèrent ce reste de la maladie.

Madame J..., âgée de quarante ans, avait souffert long-temps de spasmes dont elle avait été délivrée par quelques doses d'*ignatia*. Elle se portait bien depuis des années lorsqu'elle vint me consulter au sujet de spasmes toniques avec tressaillement des membres et perte de la connaissance; yeux fixes et battements de cœur, quelquefois elle n'avait cependant que des éructations spasmodiques. La menstruation était encore régulière.

Je prescrivis une solution de *phosphore* dans de l'esprit de vin, et lui en fis prendre une goutte chaque jour. Elle cessa le traitement au bout de huit jours. Les spasmes n'avaient point reparu, et elle n'en a plus souffert depuis.

Une jeune fille de dix-sept ans avait été attaquée de spasmes à la suite d'une frayeur, et elle était restée depuis dans un état de démence. Elle s'imaginait qu'elle ne pourrait faire son salut, pleurait beaucoup et entraînait par moment dans une espèce de fureur telle, que quatre personnes pouvaient à peine la lier. Pendant quinze jours,

l'allopathie employa tous les remèdes sans aucun succès, et, désespérant de la guérir, on se préparait à conduire la malade dans un hospice d'aliénés, cependant on voulut auparavant essayer de l'homœopathie, et on m'appela. Je donnai quelques doses de *ignatia* 6, une chaque jour. La malade fut guérie en cinq ou six jours.

Madame de O..., jeune dame mariée depuis neuf mois, devint enceinte et se porta fort bien pendant la première moitié de sa grossesse. Mais dans la seconde moitié, nommément depuis le vendredi saint, elle fut atteinte d'une affection mentale. Elle ne cessait de se lamenter, doutait de son salut, se faisait un crime de la plus légère bagatelle, n'avait aucun appétit, et passait les nuits sans sommeil, en proie à des battemens de cœur et de terribles angoisses. Elle avait été dès sa jeunesse encline à l'exaltation religieuse.

Je lui fis donner une dose de *sulphur* 30. Au bout de huit jours, je prescrivis deux doses de *veratrum album* 12 et de *lycopodium* 30 à prendre alternativement chaque semaine.

Les angoisses disparurent, mais pour faire place à un dérangement dans les idées. La malade s'accusait aussi d'avoir mis en danger l'enfant qu'elle portait. Dès sa jeunesse, elle avait eu un caractère réfléchi, une imagination vive, une humeur capricieuse, s'abandonnant impétueusement à la joie et à la douleur. Je choisis le médicament en conséquence. Je prescrivis deux doses de *rhus* 15 et huit doses de *ignatia* 6, à prendre alternativement toutes les quarante-huit heures, en commençant par *rhus* qui portait les numéros 1 et 3. Elle n'en avait pas encore pris la moitié qu'elle était parfaitement rétablie. Elle a mis au monde une fille bien portante qu'elle nourrit. (*Archives homœopathiques*, vol. XIX, cah. 3.)

Communications pratiques

Par le docteur PORTALIUS.

I. Ophthalmoblennorrhée arthritique.

Les maladies des yeux, de nature arthritique, offrent très-rarement, au moins dans le pays que j'habite, la forme de la blennorrhée. Tout

praticien sait combien une affection pareille est dangereuse, mais les indications qu'on trouve dans les manuels, sur les maladies des yeux, sont si générales et si incomplètes, qu'elles suffisent seules pour montrer combien l'allopathie est incertaine et défectueuse dans son traitement. On lit, par exemple, dans les ouvrages dont nous parlons, que le mal local doit être rappelé dans les articulations, au moyen d'irritants ; mais combien sont peu nombreux les cas où l'on peut faire usage de semblables moyens, combien sont fréquents, au contraire, ceux où l'affection arthritique des yeux est primitive, et n'attaque pas les articulations. N'arrive-t-il pas fréquemment aussi que la maladie ne se fixe nulle part, mais qu'elle se jette subitement sur les yeux, ou, ce qui semble être le cas le plus fréquent, qu'elle y établit son siège dès le principe.

Ces affections, si justement redoutées, ne sont pas incurables pour l'homœopathie ; mais il ne faut pas croire que quelques doses de *spigelia*, dont on a obtenu, dans certains cas, d'excellens services, suffiront toujours pour opérer la guérison, si l'on n'a point recours à d'autres médicamens. Griesslich a voulu employer ce moyen seul, dans un cas dont il a publié l'histoire, et il a échoué, parce qu'un seul ne peut pas être efficace contre les différentes formes de toute une classe de maladies.

Je vais, à mon tour, raconter un cas d'ophtalmoblennorrhée arthritique, mais je dois faire observer auparavant qu'il est rare qu'on rétablisse dans toute son intégrité l'organe de la vue, comme l'expérience l'a prouvé surabondamment, même quand on emploie le traitement allopathique. On doit se montrer parfaitement satisfait quand les malades ont recouvré l'usage de leurs yeux, et ce n'est pas un léger succès dans cette forme de maladie. Si les résultats ne sont pas plus brillans, on ne doit pas toujours en accuser l'imperfection du traitement médical, mais la métamorphose rapide et la destruction des parties délicates de l'intérieur de l'œil qu'occasionne souvent, dès les premiers jours, l'affection arthritique et l'inflammation. J'ai eu encore, ces jours derniers, l'occasion de me convaincre de la vérité de ce que je viens de dire. Un cocher, qui n'avait jamais eu d'attaque de goutte, fut atteint d'une ophtalmie arthritique interne, pour laquelle il consulta un médecin allopathe. Vomitifs, vésicatoires, frictions de

mercure et d'opium, sudorifiques, mixtions d'aconit, de stamoiné et de tartre stibié, rien n'arrêta les progrès de la maladie, qui détruisit presque entièrement l'organe de la vue, et cela en moins d'une semaine.

La femme B..., blanchisseuse, âgée de soixante ans, qui était, par état, obligée de s'exposer à tous les changemens de température et avait déjà attrapé plusieurs refroidissemens, était tombée malade depuis huit jours, après avoir souffert long-temps de déchiremens dans la tête. Elle se plaignait de très-violens élancemens déchirans, qui avaient attaqués l'œil droit d'abord, puis le gauche, et qui s'étendaient vers l'arc supra-orbital et le front. Ils la tourmentaient jour et nuit et ne lui laissaient aucun repos. En même temps, elle avait de la fièvre l'après-midi; elle n'avait pas d'appétit, mais une soif ardente, et elle transpirait fréquemment la nuit sans s'en sentir aucunement soulagée. Selles paresseuses et évacuation d'une urine peu copieuse mais très-rouge. Les deux yeux étaient fortement enflés, les paupières considérablement enflammées, érysipélateuses, au point de ne s'ouvrir qu'avec peine. Conjonctive excessivement rouge, enflammée et relâchée, en sorte que la cornée était entourée d'épais bourrelets. Iris enflammée, brune, et pupilles rétrécies, mais rondes. Photophobie considérable. La paupière supérieure se renversait très-facilement. L'inflammation et l'enflure des paupières empêchaient de voir l'œil gauche. Une quantité considérable de mucosité et de pus coulait sans cesse entre les paupières tuméfiées et érysipélateuses.

Du 23 au 26 janvier 1840, la malade, qui était très-abattue par les douleurs et par l'agitation nocturne, reçut chaque jour *belladonna* 24 gut 1. La céphalalgie déchirante, les élancemens dans les globes des yeux et l'enflure arthritico-érysipélateuse des paupières diminuèrent considérablement; les autres symptômes restèrent tels qu'auparavant. Jusqu'au 30 janvier, j'administrai chaque jour *spigelia* 30, mais sans aucun succès. Le brûlement dans le front, la céphalalgie pressive reparurent, les pupilles restèrent rétrécies et prirent une forme oblongue, la vue se troubla beaucoup; la photophobie était grande, ainsi que la tuméfaction de la conjonctive, et des picotemens douloureux s'étendaient depuis l'arc supra-orbital jusque dans le nez et les dents. Les tégumens de la tête étaient fort sensibles. Du 30 janvier au 3 fé-

vrier, je donnai chaque jour *cocculus* 12 gut. 4, matin et soir. Les douleurs déchirantes et les élancemens persistant, ainsi que la blennorrhée, la malade reçut, le 4 et le 5 février, *arsenicum* 30. Elle eut une nuit paisible qui lui fit beaucoup de bien, et l'état s'améliora considérablement. Les bourrelets autour de la cornée de l'œil droit disparurent presque complètement. Les douleurs arthritiques ne se faisaient plus sentir que dans l'œil gauche et sa région supra-orbitale, encore étaient-elles beaucoup moindres. La blennorrhée était excessivement peu copieuse. Le 7 février, je donnai une nouvelle dose de *arsenicum* 30.

Se sentant mieux, la malade commit l'imprudence de s'exposer tous les jours à l'air froid ; aussi y eut-il, le 10 février, une exacerbation si forte, que j'eus tout lieu de craindre la destruction de l'organe de la vue. Les douleurs les plus atroces se déclarèrent surtout dans l'œil gauche et dans les parties voisines, la cornée devint blanche comme du lait, d'épais bourrelets se formèrent sur la conjonctive, et la vue sembla plus que jamais perdue. Je prescrivis *phosphor* 30, deux doses par jour, une en poudre, l'autre en solution. Ce traitement fut continué jusqu'au 18 février où il se forma un pannus arthritique. La cornée était trouble au plus haut point, et les excréations de matières puriformes s'étaient rétablies. Le phosphore n'ayant amélioré en rien l'état de la malade, j'eus recours à *staphisagria* 30, moyen qui m'avait rendu d'excellens services dans un cas d'iritis arthritique très-avancée chez un vieux paysan. La malade en prit pendant deux jours ; l'inflammation arthritique de l'œil gauche ne diminua pas. Celle de l'œil droit, au contraire, disparaissait de plus en plus, et cet œil recouvrait peu à peu la vue. Les progrès de l'inflammation de l'œil gauche troublèrent, il est vrai, mon pronostic, car une kératocèle commença à se former à l'angle inférieur externe de la cornée, l'iris se rapprocha de plus en plus de la cornée, et la concrétion devint telle qu'il semblait impossible d'empêcher une synéchie antérieure. Néanmoins, et quoique le mal eût déjà fait tant de progrès que bien des médecins homœopathes auraient eu recours aux topiques connus : *tra. opii croc. lapis divinus*, etc., d'après les règles allopathiques de l'ophtalmiatrique, convaincu que cette métamorphose de l'œil gauche, qui provenait d'un état morbide dynamique général, cède-

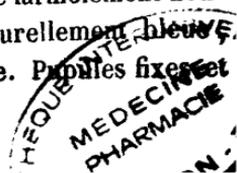
rait à l'emploi de médicamens intérieurs, je persistai dans mon mode de traitement, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. *Lycopodium* semblait alors répondre le mieux à l'ensemble des symptômes ainsi qu'aux phénomènes locaux. J'en fis donc prendre à la malade, du 20 février au 4 mars, cinq doses d'une goutte de la trentième dynamisation. Le résultat fut des plus favorables. Tous les symptômes arthritiques disparurent, et l'état de l'œil s'améliora tellement que, si l'iris ne reprit pas sa position normale, au moins les accidens inflammatoires, la blennorrhée et le trouble de la cornée se dissipèrent, et la vue revint en grande partie. Pour terminer la cure, je donnai encore *euphrasia* intérieurement et extérieurement. Au commencement de mars, la malade désira cesser le traitement. Elle pouvait se servir de ses yeux presque aussi bien qu'avant la maladie.

II. Iritis arthritique.

Un ouvrier robuste, âgé de cinquante ans, avait eu, plusieurs années auparavant, une gale, dont il avait été délivré par des frictions, et, depuis cette époque, il avait chaque année, aux deux avant-bras, un exanthème impétigineux fortement pruriteux, accompagné d'un grand bien-être relatif. L'année précédente, cet exanthème qui durait toujours quelques semaines, et pour lequel il avait vainement suivi un traitement médical intérieur, n'avait pas paru; par contre, cet homme avait eu deux fois des attaques semblables à l'apoplexie, et avait éprouvé des douleurs arthritiques dans les jambes ou dans les mains. Laborieux et plein de courage, il n'y avait fait aucune attention jusqu'au 22 juillet 1840; mais, ce jour-là, des déchiremens très-violens dans le front et le vertex, accompagnés de violentes douleurs partant de la profondeur de l'œil, et s'exacerbant tous les soirs et surtout la nuit, avec inflammation de l'œil droit, le forcèrent enfin à recourir à la médecine.

Je trouvai les symptômes suivans :

Conjunctive de l'œil droit considérablement enflammée et relâchée; paupières tuméfiées, phlegmoneuses, enflammées et excessivement douloureuses au toucher. Grande photophobie avec larmolement brûlant. Cercle blanc autour de la cornée. Iris naturellement bleue tirant sur le brun et le verdâtre dans l'œil malade. Pupilles fixes et



enflammées comme l'iris. Elle prit plus tard la forme de celle des ruminans. La fièvre n'était pas encore très-forte. L'exacerbation des douleurs pendant la nuit empêchait le malade de dormir. La transpiration était très-abondante, sans aucun soulagement; avant de me consulter, le malade s'était appliqué plusieurs fois des sangsues et des vésicatoires, mais inutilement.

Quelques fortes doses de *aconitum* et de *belladonna* ne produisirent aucune amélioration dans l'œil. Toutes les nuits, à minuit, la douleur la plus violente se déclarait dans l'œil, symptôme très-défavorable, qui non-seulement épuisait les forces du malade, mais qui faisait tout craindre pour la conservation de l'œil. Il arrive souvent dans le traitement homœopathique, et nommément dans les cas où l'affection locale ne permet que difficilement de trouver le médicament convenable, que les meilleures indications pour le choix du moyen sont fournies par l'état général du malade, c'est ce qui arriva ici. Le 1^{er} août, le malade se plaignit d'avoir une mauvaise haleine, beaucoup de glaires, un goût pâteux et un ténésme. Ces symptômes me déterminèrent à lui faire prendre chaque jour, soir et matin, une goutte de *mercurius oxid. nig.* 4. Il y eut une amélioration essentielle de l'iritis et des accidens concomitans. Le médicament fut continué pendant plusieurs jours, au bout desquels, eu égard à la gale repercutée et à l'exanthème impétigineux qui paraissait chaque année, j'administrerai *sulphur* 6, gut. 1, à des intervalles de deux jours. Plusieurs doses de ce médicament, que je fis suivre de quelques doses de *sepia* 30, rétablirent parfaitement la vue.

Ces deux cas d'ophthalmie arthritique nous montrent combien il est nécessaire d'individualiser, et quels beaux résultats l'homœopathie peut obtenir de cette méthode. Ils nous apprennent aussi que dans une forme d'une classe de maladies quelconque, il ne faut jamais fonder son espoir sur un seul médicament.

III. Syphilis et sycose.

Depuis que Hahnemann a établi une différence essentielle entre la syphilis et la sycose, beaucoup de doutes se sont élevés sur l'identité de ces maladies. Les trois cas suivans contribueront à la solution de la question.

Premier cas. — M. de M... avait au prépuce deux gros ulcères vraiment syphilitiques, il n'existait aucun indice d'une affection sycotique. Ces ulcères persistèrent du 13 au 22 janvier, c'est-à-dire huit jours pendant lesquels le malade prit chaque jour une dose de *mercur oxydul. neg.* 12, suivit un régime sévère et garda le lit, deux conditions absolument indispensables lorsqu'on veut guérir promptement et heureusement une maladie syphilitique. Cinq jours seulement après la guérison complète, des chancres se montrèrent pour la première fois au frein du prépuce. *Thuja* les guérit.

Deuxième cas. — Un commis, nommé P..., avait visité six mois auparavant la capitale, et il en avait rapporté comme souvenir une maladie syphilitique. Il avait attendu six mois avant de consulter un médecin; mais enfin, l'enflure du pénis et du prépuce étant devenue énorme, ainsi que l'inflammation, et les ulcères syphilitiques jetant une grande quantité de pus, il s'adressa à moi. Toute la partie que pouvait découvrir le prépuce était couverte d'ulcères plus ou moins gros à fond lardacé et à bords renflés. Les glandes inguinales étaient fortement tuméfiées, mais on n'apercevait aucune trace de sycose. Du 25 novembre au 23 décembre, le malade reçut, les huit premiers jours, une dose de *mercur oxyd. nig.* 4 gut. 1, et ensuite, l'amélioration étant évidente, une dose pareille tous les deux jours seulement. Je lui fis en même temps boire de l'eau et garder le lit. Pendant toute la durée du traitement, c'est-à-dire jusqu'au 23 décembre, où il fut parfaitement guéri, je n'aperçus aucun indice de sycose. Mais, huit jours après, il s'était déjà formé des excroissances sycotiques considérables entre le frein et le gland, sans qu'il se montrât d'ailleurs de nouvelles ulcérations syphilitiques.

Troisième cas. — M. Tietze publie un cas analogue où des fics se montrèrent après la guérison d'une syphilis.

Une jeune fille robuste souffrait depuis un an, époque où elle était accouchée d'un enfant qui était mort, d'une leucorrhée très-copieuse, consistant en un écoulement continuuel d'une liquide blanchâtre, d'une odeur forte, accompagné d'un violent prurit aux parties génitales. Les lèvres extérieures étaient fortement enflées, et un nombre considérable d'ulcères à fond pâle, lardacé, de la grosseur d'une lentille à celle d'un centime, couvrait non-seulement les parties gé-

nitales extérieures, mais s'étendait profondément dans le vagin. Il était impossible de méconnaître une affection syphilitique. La malade reçut une solution de *mercur. oxyd. nig.* 12, dont elle devait prendre une cuillerée à café tous les jours. Au bout de quinze jours, il y eut une amélioration notable. La malade reçut alors six doses de *sulphur* 30 à prendre du 10 août au 18 septembre. La leucorrhée disparut, et le reste des ulcères guérit parfaitement.

Cependant, au bout de quinze jours parut une telle quantité de condylomes que les parties génitales offraient un aspect effrayant. Il y en avait même à l'angle droit de la bouche. La malade reçut *thuja fort.* dans une quantité égale d'alcool, à employer extérieurement, et le même médicament à la 30^e dynamisation à prendre intérieurement; plus tard, le *thuja* lui fut administré en solution dans une demi-once d'eau, à la dose de dix gouttes par jour. Le traitement ayant été interrompu plusieurs fois, la guérison ne fut complète qu'au bout de trois mois.

On pourrait conclure de ces trois cas :

1^o Que la syphilis se déclara d'abord, et qu'après sa guérison se développa la sycose, ce qui dans le second cas n'eut lieu qu'au bout de huit mois ;

2^o Et que les deux maladies, essentiellement différentes, ne paraissent pas provenir d'un seul et même virus, car autrement après la guérison de la syphilis, la sycose n'aurait pas pu se manifester, et le mercure devrait être spécifique contre les fics comme le *thuja* contre la syphilis, ce qui est contraire à toutes les expériences. C'est ce que prouve aussi

3^o une communication du docteur *Warnatz* (1) qui, chez plusieurs personnes atteintes de condylomes a vainement employé les antisypilitiques et finalement même la jonction. *Thuja occidentalis* seul, administré extérieurement et intérieurement, a guéri radicalement et promptement, sans qu'il se fût montré un symptôme de syphilis.

IV. Ulcères syphilitiques primitifs.

Dans le traitement des maladies syphilitiques primitives, aucun mé-

(1) Voir *Ammon's, Zeitschrift*, vol. I, cah. 2.

decin ne devrait négliger les précautions connues depuis longtemps, et recommandées récemment encore par le docteur *Knorre*, précautions qui consistent à prescrire un régime sévère, le repos, et à faire tenir le malade chaudement. Autrement, il pourrait bien se présenter souvent des cas semblables à celui dont feu le docteur *Robbi* de Rome se fit un jour une arme contre l'homœopathie. On peut être certain que le traitement traînera en longueur ou même échouera, si l'on permet au malade de se livrer à ses occupations ordinaires, de s'exposer à tout changement de température, et de ne pas suivre un régime sévère. Si au contraire ces conditions diététiques sont exactement observées, comme elles doivent l'être aussi dans d'autres maladies, le traitement homœopathique suffira pour guérir, on pourrait même dire facilement, les affections syphilitiques. Qu'on compare à ce traitement si simple les compositions et les procédés recommandés chaque jour par les gazettes allopathiques, d'après l'autorité de Dupuytren et de Larrey, et le résultat sera entièrement en faveur de l'homœopathie, lors même qu'on ne voudrait pas pousser les choses à l'extrême, comme *Peschier* qui a guéri avec une seule dose de *mercur viv.* à dose homœopathique, quelques légers chancres sur le prépuce (1). (*Archives homœopathiques*, vol. XIX, cah. 3.)

Recherches sur l'histoire médicale de la douce-amère.

I. DE HAEN. (*Artis medendi*, p. IV. cap. V. De singulari quorumdam medicamentorum virtute, edit. Paris, apud Didot., vol. 2, p. 488.) « *Dulcoamaræ serpites majori dosi convulsiones et deliria excitant : moderata vero spasmos, convulsionesque solvunt, humores blande attenuant.* »

II. CARRÈRE. (Traité des propriétés, usages et effets de la douce-amère ou *solanum scandens*, dans le traitement de plusieurs maladies, et surtout des dartreuses; Paris, 1781.)

A. *Rhumatisme*. Le rhumatisme est une des maladies dans lesquelles la douce-amère réussit singulièrement. Je l'ai vue presque toujours, dans cette maladie, provoquer des sueurs qui deviennent

(1) Bibliothèque homœopath., n° 44.

constantes, pourvu que le malade ne les arrête point par son imprudence ; elles sont plus ou moins considérables eu égard à la dose de la plante et à la disposition du sujet. A mesure que les sueurs s'établissent et se soutiennent, les douleurs diminuent ; quelquefois dans dix ou douze jours, le malade est entièrement guéri. Ces effets sont plus marqués et plus prompts dans les simples douleurs qui participent du caractère rhumatique, mais qui ne sont point accompagnées d'un rhumatisme vraiment décidé.

Observation première. Une dame, âgée d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament très délicat, et sujette à des fluxions fréquentes, fut attaquée en 1772 d'un rhumatisme qui se fit sentir principalement sur les muscles du cou, des épaules et du dos. Elle avait eu ses règles quelques jours avant ; mais leur cours avait été moins abondant qu'à l'ordinaire. Les douleurs étaient violentes ; la partie souffrante était fort rouge, et cette rougeur paraissait prête à prendre le caractère érysipélateux. Le visage était rouge, les vaisseaux gorgés, la peau sèche, le poulx dur et tendu, la langue aride.

La malade se plaignait d'une agitation générale dans tout son corps, elle était pressée d'une soif violente ; elle ne pouvait se tenir couchée que sur un côté, mais elle était sans fièvre. Je cherchai d'abord à calmer la violence des symptômes ; je fis faire deux saignées du bras ; je prescrivis un usage abondant de petit lait ; je donnai quelques parégoriques. Le troisième jour, les symptômes commencèrent à diminuer, et le cinquième, il ne resta plus que des douleurs. Je passai alors à l'usage de la douce-amère, à la dose de quatre gros par jour ; j'y joignis le petit lait à une pinte par jour. Le neuvième jour de la maladie, et le quatrième de l'usage de ce remède, il commença à paraître sur la peau *une moiteur légère*, qui se soutint pendant deux jours sans aucune augmentation sensible ; je donnai alors six gros de douce-amère, que je continuai les jours suivans. Le lendemain, *des sueurs perurent, et se soutinrent modérément pendant cinq jours*, après lesquels la malade fut entièrement guérie. — Cette observation a présenté quelque chose de singulier et d'intéressant. La malade était sujette à des fluxions habituelles ; mais à la suite de cette maladie les fluxions ont disparu. Ne pourrait-on pas croire que ces

douleurs rhumatisques avaient été l'effet d'une métastase de l'humeur hétérogène qui donnait lieu à ces fluxions ?

Observation deuxième. Un homme d'environ cinquante ans , fort et robuste , accoutumé à des exercices durs et pénibles , et surtout à de longs voyages à cheval , pendant lesquels il est exposé aux injures du temps , fut attaqué d'un rhumatisme universel au mois de février 1777. Il était comme perclus de tous ses membres, ses douleurs étaient aiguës et constantes , et il ne pouvait faire aucun mouvement sans augmenter leur violence ; elles n'étaient accompagnées d'aucun symptôme particulier ; le pouls paraissait dans l'état naturel , à l'exception d'une agitation qu'on y remarquait dans les momens où les douleurs devenaient plus violentes , mais qui diminuait avec elles. Je débutai par une saignée du bras , après laquelle je passai tout de suite à l'usage de la douce-amère , à la dose d'une demi-once chaque jour. Le cinquième jour , il n'avait paru encore ni moiteur ni sueur , et le malade souffrait toujours. Je donnai alors cinq gros de douce-amère ; le lendemain , j'en donnai six. Ce même jour le malade se plaignit de beaucoup d'agitation , et de picotemens sur toute la surface de la peau ; celle-ci était toujours sèche et aride. Le huitième jour , les choses étaient dans le même état ; je crus qu'il serait utile de ramollir le tissu de la peau ; je prescrivis un bain tiède , j'en prescrivis un second le lendemain ; la peau devint humide ; j'en fis prendre un troisième le même jour , après lesquels les sueurs commencèrent à paraître , se soutinrent pendant six jours , et opérèrent après ce temps-là une guérison parfaite.

Observation troisième. Un jeune homme de vingt ans , s'étant baigné dans la rivière au moment où il était en sueur , fut saisi tout de suite d'un rhumatisme universel , accompagné de fièvre , de soif , de dureté et de tension du pouls , du météorisme du bas-ventre , et d'une douleur de tête gravative. Je le fis saigner deux fois du bras ; et je le mis à l'usage du petit lait et du suc de bourrache ; je lui fis appliquer des cataplasmes émolliens sur le bas-ventre. Le quatrième jour , les symptômes cessèrent , à l'exception de la fièvre et des douleurs. Je passai alors à l'usage de la douce-amère , à la dose de quatre gros. Le lendemain la fièvre augmenta , et les douleurs devinrent plus vives ; je continuai néanmoins l'usage de ce remède ; mais le jour sui-

vant, les premiers symptômes reparurent avec plus de violence, je crus devoir suspendre l'usage de la douce-amère; je me bornai aux délayans et aux tempérans. Quatre jours après, les symptômes avaient cessé, et le pouls ne présentait plus qu'un mouvement simplement fiévreux; je revins à la douce-amère, mais la fièvre reparut le même jour. Je me déterminai à n'employer absolument la douce-amère, qu'après avoir calmé entièrement l'orage, et lorsqu'il ne restait aucun mouvement extraordinaire dans le pouls. Je pus enfin y revenir six jours après, dès le lendemain les sueurs parurent, et dans quatre jours emportèrent absolument les douleurs.

J'ai eu l'occasion de faire plusieurs fois la même observation; j'ai éprouvé constamment que cette plante ne réussit jamais lorsque le rhumatisme est accompagné de la fièvre et de symptômes qui indiquent un éréthisme dans les solides, ou un mouvement dans les fluides; ce n'est qu'après avoir calmé l'un et l'autre par les remèdes généraux, qu'on peut l'employer avec succès. Ce remède ne produit des effets ni aussi parfaits ni aussi prompts dans les douleurs rhumatisques invétérées; je l'ai vu réussir rarement, tandis qu'il a échoué plusieurs fois entre mes mains: encore n'en ai-je obtenu de bons effets que par un usage de trois ou quatre mois.

Observation quatrième, communiquée par M. Carcassonne, médecin à Perpignan. Une dame âgée de quarante-deux ans fit une chute de cheval, le 10 octobre 1780, et tomba dans un ruisseau, dont l'eau la couvrit entièrement. Elle fut saisie d'un froid universel, qui se soutint pendant trois heures, quoiqu'elle fût dans son lit, où elle se mit en arrivant chez elle. Ce froid fut suivi d'une fièvre violente et de douleurs dans tout le corps, qui empêchèrent absolument les mouvemens des membres. Les douleurs résistèrent aux saignées et autres remèdes indiqués, et prirent le caractère d'un rhumatisme universel. Dès que l'état de la fièvre le permit, je la mis à l'usage de la décoction des tiges de douce-amère, d'abord à la dose d'un gros, que j'augmentai jusqu'à une once. Le quinzième jour, il survint une sueur abondante, qui se soutint pendant quinze jours, quoique avec moins de force. A la fin du mois, les grandes douleurs cessèrent, et il ne resta que des douleurs vagues, qui diminuèrent insensiblement, et qui disparurent le quarante-sixième jour du traitement. Depuis ce

temps, la malade se porte bien et a repris de l'embonpoint. Pendant le traitement, les urines avaient été troubles pendant quelques jours, et avaient pris ensuite une couleur citrine.

B. La goutte. J'ai éprouvé de très-bons effets de la douce-amère dans la goutte. Je l'ai employée en deux temps différens de cette maladie, pendant le paroxysme et dans le temps intermédiaire entre les paroxysmes.

Observation cinquième. Employée en 1775. dès le troisième jour du paroxysme, le premier jour à 3 gros, le second à 4, le troisième à 6, je l'ai vue, sur un sujet bien constitué, provoquer, le quatrième jour, un cours abondant d'urines, d'abord claires et limpides, et le lendemain blanchâtres, comme laiteuses et épaisses; dès le moment qu'elles devinrent blanchâtres, les douleurs commencèrent à diminuer, et, dans deux jours, elles disparurent totalement; les urines continuèrent encore à être blanchâtres et abondantes pendant trois ou quatre jours après la cessation du paroxysme. J'ai vu le même effet de la douce-amère dans le mois d'avril 1777; mais, en novembre dernier, je l'ai employée sans succès dans un cas pareil.

Observation sixième. Employée en novembre 1776, à la même dose, et, avec les mêmes progressions, elle produisit des effets différens; elle porta à la fois vers les urines et les sueurs. Le troisième jour, les urines devinrent abondantes et troubles, mais sans être blanchâtres; elles se soutinrent dans cet état pendant vingt-quatre heures; le lendemain, le malade commença à suer, mais les urines diminuèrent considérablement. Le matin du cinquième jour, les urines devinrent de nouveau abondantes et troubles; les sueurs reparurent, et, néanmoins les urines continuèrent à être abondantes, mais furent claires et limpides, et les sueurs devinrent très-fétides. Dès ce moment, les douleurs diminuèrent; le malade dormit la même nuit, ce qu'il n'avait pas fait depuis quatre jours; le lendemain, il ne sentit plus aucune douleur; il continua l'usage de la douce-amère pendant quatre jours; les sueurs cessèrent le matin du huitième jour, mais les urines continuèrent d'être abondantes pendant sept jours, et elles furent troubles pendant les quatre premiers jours. Dans tous ces cas, j'ai joint constamment l'usage abondant du petit lait à celui de la douce-amère. Il y a eu des cas où ce remède, administré également dans le paroxysme,

ne m'a pas aussi bien réussi ; deux fois il a diminué seulement les douleurs, qui n'ont disparu cependant qu'après le dixième et le douzième jour ; plusieurs fois il n'a produit aucun effet.

Observation septième. Je l'ai donné, en avril 1770, à un homme de cinquante ans, accoutumé à deux paroxysmes tous les ans, toujours très-violens, et durant ordinairement vingt ou vingt-cinq jours ; il en a continué l'usage pendant un an. Dans le mois d'octobre suivant, c'est-à-dire vers le sixième mois de l'usage du remède, son paroxysme est revenu, mais il a été moins fort et moins long. Depuis ce temps-là, il n'en a plus qu'un tous les ans ; il est beaucoup moins violent, et il ne dure que dix ou douze jours. Le malade a l'attention de se remettre, tous les ans, à l'usage de ce remède, pendant trois mois.

Observation huitième. Je l'ai donné, en 1775, à une dame de cinquante-cinq ans, sujette à une goutte vague qui la tourmentait presque continuellement, et qui menaçait souvent de se jeter sur la poitrine. Les palpitations, la difficulté de respirer, les syncopes, l'abattement, les douleurs vagues qui se portaient d'une partie à l'autre, étaient les symptômes qu'elle éprouvait ordinairement. Elle passait rarement quinze jours sans en avoir quelque attaque ; depuis ce temps elle fait usage de la douce-amère deux fois tous les ans, et pendant trois mois chaque fois ; dans quatre ans, elle n'a éprouvé que six ou sept fois les accidens auxquels elle était exposée au moins quinze ou vingt fois tous les ans.

Observation neuvième. Je l'ai fait prendre, pendant l'été et l'automne de 1777, à un homme âgé d'environ cinquante-cinq ou soixante ans, sujet à des paroxysmes fréquens ; il passait rarement deux mois sans en avoir. Il a éprouvé deux paroxysmes pendant l'usage du remède, mais, depuis le mois d'octobre 1777, il n'a eu que deux paroxysmes très-légers. Il a soin de se remettre tous les ans à l'usage de ce remède pendant trois mois. Dans tous ces cas, je donne d'abord le remède à petite dose ; je commence par deux gros, et j'arrive insensiblement jusqu'à six, sept, huit et dix gros. Le remède paraît agir tantôt par les selles, tantôt par les urines, tantôt par la transpiration.

Observation neuvième, communiqué par M. Durande, médecin à Dijon.

Un malade de cette ville (Dijon), a fait un usage très-avantageux de la douce-amère contre la goutte. Il portait depuis long-temps au prépuce une petite rougeur, qui était accompagnée quelquefois de difficulté d'uriner. Soupçonnant une cause vénérienne, je lui conseillai la douce-amère; il en prit chaque jour 2 gros en décoction; il a éprouvé peu de diminution dans son accident, mais il était singulièrement tourmenté par des accès de goutte d'une violence extrême et très-fréquens: depuis ce temps, il n'en a eu qu'un seul, très-léger et très-court. M. Durande ajoute qu'il est facile de concevoir qu'une plante calmante et dépurative peut être d'une utilité réelle dans la goutte, surtout pour un homme à embonpoint, comme l'est le malade qui fait le sujet de cette observation.

Il résulte de ces observations, que la douce-amère est insuffisante pour détruire la cause de la goutte; mais qu'elle peut modérer la violence des paroxysmes, abréger leur durée, et éloigner leur retour.

C. Lait répandu. J'ai donné plusieurs fois la douce-amère dans ces maladies dépendantes du repompelement du lait dans la masse du sang, qui sont connues vulgairement sous le nom de lait épanché ou lait répandu; elle m'a réussi le plus souvent; mais deux fois elle a été inutile ou insuffisante, et n'a produit aucun effet, quoique j'en aie poussé la dose jusqu'à 20 gros.

Observation dixième. Une jeune dame, âgée de dix-neuf ans, avait conservé, après ses premières couches, des douleurs vagues dans tout le corps, qui étaient accompagnées quelquefois de frissons ou de tremblemens involontaires. Après être restée six mois dans cet état, et avoir épuisé les remèdes de l'art, elle éprouva une éruption croûteuse au visage, qui paraissait tenir du caractère dartreux. Ce fut dans ce moment que je fus appelé (au mois d'octobre 1777); je crus que ces croûtes n'avaient rien de dartreux; je les regardai comme simplement laiteuses; je conseillai la douce-amère, à la dose de 2 gros, que j'augmentai, huit jours après, de 4 gros, et que je portai enfin après huit autres jours, à 6 gros. Dans les quinze premiers jours, les croûtes se desséchèrent, tombèrent, et laissèrent sur la peau des taches rouges qui ne disparurent qu'un mois après; mais les douleurs vagues subsistèrent toujours. L'action de la douce-amère parut se diriger vers les selles; le quatorzième jour de son usage, il pa-

rut une diarrhée ; les matières étaient glaireuses et blanchâtres ; mais elle cessa trois jours après , et les douleurs qui paraissaient un peu diminuées reprirent leur première activité. Ce fut dans ce moment que je portai la dose à 6 gros. Quatre jours après, les urines commencèrent à devenir abondantes ; elles furent d'abord claires et limpides, mais elles changèrent bientôt de nature ; elles furent tantôt blanchâtres, tantôt extrêmement troubles, tantôt claires, mais laissant au fond du vaisseau un sédiment blanc et visqueux. Trois ou quatre jours après, les douleurs commencèrent à diminuer, et dans les quinze jours suivans elles cessèrent totalement. La malade continua encore l'usage du remède pendant un mois et demi, et pendant le premier mois les urines conservèrent le même caractère.

Observation onzième. Cette observation est plus frappante ; je l'ai faite, dans le mois de juillet 1778, sur une dame de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qui, quinze jours après ses couches, se trouva percluse de tous ses membres ; elle éprouvait des douleurs très-aiguës, mais qui se faisaient sentir principalement sur le dos et la poitrine ; des convulsions fréquentes, le météorisme du bas-ventre, une suffocation presque continuelle, une toux sèche et fréquente, et l'éruption de deux furoncles sur le visage, accompagnaient cet état. Je craignais que l'humeur laiteuse ne se jetât sur la poitrine ; je regardai l'état de la malade comme très-dangereux et très-pressant ; je me déterminai à brusquer le mal par une forte dose du remède. Je fis prendre à la malade, dans la journée, 1 once de douce-amère en décoction dans 3 pintes d'eau réduites à la moitié ; je renouvelai le lendemain la même dose, que je continuai pendant cinq jours. Le matin du troisième jour, il s'établit une sueur légère et très-fétide, qui augmenta insensiblement jusqu'au soir ; elle devint alors très-considérable, au point que, le quatrième jour, le matelas se trouva tellement mouillé, qu'il fallut en substituer un autre. Les symptômes commencèrent en même temps à diminuer ; la suffocation et la toux cessèrent. Le cinquième jour, les sueurs continuèrent avec la même force ; les symptômes disparurent, à l'exception des douleurs, qui durèrent encore deux jours, mais avec beaucoup moins de violence. La malade ne se plaignit plus que de beaucoup de faiblesse et d'épuisement. Le sixième jour, je réduisis la dose à la moitié, le sep-

tième jour à 3 gros ; le huitième jour à 2 ; je continuai cette dernière pendant quatre jours. La malade a été très-faible, et sa convalescence a été longue.

Observation douzième. Une dame, âgée d'environ vingt-cinq ans, avait éprouvé en 1774, à la suite de ses couches, une révolution qui supprima le cours de ses lochies ; on ne les rétablit qu'avec peine et imparfaitement. Peu de temps après, elle commença à sentir des douleurs légères aux bras et aux cuisses, qui augmentèrent insensiblement, résistèrent à tous les remèdes, et cessèrent, un an après, à la suite d'une éruption considérable de croûtes épaisses, spongieuses, sèches, et d'un gris blanc sur le visage, sous les aisselles et sur la poitrine : il parut en même temps un écoulement, qu'on regarda comme des fleurs blanches, d'abord blanc, ensuite jaune, enfin verdâtre, ordinairement très-abondant et très-âcre, et toujours très-épais et très-gluant. Elle avait fait usage inutilement de beaucoup de remèdes, et entre autres de celui qui porte le nom de Weiss, et qu'on avait cru utile contre les laits répandus. Je l'ai vue dans cet état au commencement du mois d'avril dernier ; je lui ai donné la douce-amère, d'abord à quatre gros, que j'avais poussés à seize dans six semaines. A la fin du mois de mai, il ne s'était établi encore aucune évacuation, et les symptômes étaient dans le même état ; je regardai la douce-amère comme insuffisante ; je lui donnai les espèces lactifuges ; ce remède poussa par les sueurs, mais très-faiblement les trois premiers jours, ensuite par les selles, qui furent presque toujours abondantes, délayées et chargées de glaires, et par les urines, qui furent toujours abondantes, et pendant les dix-huit ou vingt premiers jours, tantôt un peu blanchâtres, tantôt couvertes d'un nuage, ou comme d'une pellicule de la même couleur. Dès le quinzième jour, l'écoulement, qu'on avait pris pour des fleurs blanches, devint plus clair et moins gluant : insensiblement, il fut moins foncé ; enfin, le trentième jour, il fut blanc, très clair, et peu abondant. Les croûtes tombèrent insensiblement, et le trente-deuxième jour il n'en resta plus. La malade continua le remède jusqu'au quarantième jour, et depuis ce temps là elle n'a plus éprouvé aucun des symptômes précédens.

Observation treizième. Une jeune dame de 18 ans, après avoir éprouvé, à la suite de ses premières couches, une forte compression

sur les mamelles remplies de lait , fut saisie tout à coup d'une fièvre continue exacerbante. Cette fièvre céda aux remèdes de l'art ; mais les mamelles restèrent dures, et il survint des douleurs aux extrémités supérieures et inférieures, et aux épaules, produites par le repompement du lait dans la masse du sang. Je la mis à l'usage de la décoction des tiges de douce-amère , à la dose d'un gros chaque jour, que j'augmentai insensiblement jusqu'à cinq, coupée avec le petit lait. J'y joignis l'application de légers topiques sur le sein. Pendant les dix premiers jours , les sueurs furent abondantes , et les urines à peine troubles ; mais les unes et les autres avaient une odeur très-forte. A la fin du premier mois , les douleurs avaient déjà beaucoup diminué , et , à la fin du second, elles eurent cessé , le sein s'était aussi dégorgé et avait repris son état naturel. Le traitement a fini le 18 novembre 1780 , et depuis cette époque la malade n'a plus senti aucune douleur.

D. *Ulcères.* La douce-amère m'a réussi presque toujours dans les ulcères , et surtout dans les ulcères invétérés , qui dépendent du vice général des fluides , c'est-à-dire d'une humeur hétérogène et viciée , qui infecte la masse des fluides. Je ne comprends point dans cette classe les ulcères scorbutiques , écrouelleux , cancéreux et véroliques ; j'en parlerai en particulier , et j'en ferai autant d'articles séparés.

Observation quatorzième. Une pauvre femme portait sur le bras un ulcère profond , du diamètre d'une pièce de vingt-quatre sous , qui avait résisté pendant onze ans aux remèdes de l'art ; le sujet était cachectique. L'usage de la douce-amère , coupée avec le lait, opéra sa guérison en 1771 dans deux mois et demi. Je joignis à ce remède j'immersion du bras dans l'eau thermale sulphureuse de Nassa, près de Vinça , où était cette femme. Ces eaux peuvent avoir contribué à accélérer la consolidation de l'ulcère ; mais il y a lieu de croire aussi que la douce-amère a concouru à corriger le vice des fluides qui l'entretenait.

Observation quinzième. Un homme , âgé de quarante-cinq ans , portait depuis quatre ou cinq ans cinq ulcères à la jambe , pour lesquels on avait employé inutilement toute sorte de remèdes. Il eut recours à moi en 1772 ; je lui donnai la douce-amère , coupée avec le

lait, d'abord à la dose d'un gros, que j'augmentai insensiblement jusqu'à sept. A la fin du second mois les ulcères commencèrent à fournir une suppuration louable, ou du moins une sanie moins ichoreuse, et leurs bords devinrent d'un beau rouge; vers le milieu du troisième mois, il y en eut deux qui se fermèrent; quinze jours après, un troisième se consolida; enfin, dans le cours du quatrième mois, ils eurent tous disparu.

Observation seizième. Une demoiselle d'environ cinquante ans eut deux dépôts, l'un sur la jambe, l'autre sur la cuisse, à la suite d'un érysipèle qui avait attaqué ces parties, et que je soupçonne avoir été mal traité. Ces dépôts s'abcédèrent peu de temps après; celui de la jambe laissa deux petites ouvertures, et celui de la cuisse trois. Les secours de l'art furent inutiles pendant près d'un an. La malade s'adressa à moi en 1776; je trouvai les ulcères en très-mauvais état; leurs bords étaient extrêmement baveux; il en découlait une matière ichoreuse; les jambes étaient enflées, et la malade pouvait à peine marcher. Je la mis à l'usage de la douce-amère: j'y joignis des lotions fréquentes avec la décoction de la même plante. Dans trois mois, la jambe fut dégorgée, les ulcères consolidés, et la malade rétablie en bonne santé.

Observation dix-septième. Une dame, âgée d'environ trente ans, portait depuis deux ans un petit ulcère à la jambe droite, dont les bords, à la largeur d'environ quatre travers de doigt, étaient darts; les environs de la dartre étaient tuméfiés et douloureux, et devenaient de temps en temps érysipélateux. Cette dame était sujette, depuis l'âge de quinze ans, à des érysipèles fréquents, qui attaquaient différentes parties du corps. Je la vis dans cet état en janvier 1777. Je la mis à l'usage de la douce-amère, que je poussai jusqu'à la dose de 1 once dans cinq mois; mais le remède fut insuffisant; je n'en éprouvai aucun effet. Je donnai alors des pilules, faites avec l'extrait de la même plante et l'antimoine cru, et j'y joignis des lotions avec la décoction de la douce-amère. Un mois après, j'aperçus un commencement de guérison; les sueurs s'établirent, mais très-légèrement, et les urines devinrent un peu abondantes; les bords de l'ulcère n'étaient plus baveux, et la suppuration était louable. Je continuai le même remède; mais, un mois après, les choses étaient dans le même

état ; j'ajoutai alors la gomme de gayac aux mêmes pilules ; j'éprouvai des effets plus sensibles ; l'ulcère commença à se consolider, et dans tout le mois suivant, c'est-à-dire dans le neuvième mois, il fut consolidé, la dartre disparut, la jambe cessa d'être tuméfiée. Depuis ce temps-là, il n'a rien reparu, et la malade n'a plus eu d'érysipèle.

E. Scorbut. J'avais cru que la douce-amère pouvait occuper une place parmi les remèdes anti-scorbutiques ; je l'ai employée en conséquence, il y a déjà long-temps, dans des affections qui en présentaient évidemment le caractère ; je l'ai donnée encore plusieurs fois dans le scorbut décidé. Je viens tout récemment de l'administrer à un malade vraiment scorbutique ; je lui en ai fait continuer l'usage pendant cinq mois, et j'ai poussé la dose jusqu'à 3 onces par jour. Je n'en ai jamais observé aucun heureux effet, je n'ai pas même aperçu la plus petite diminution dans les symptômes. Cependant plusieurs médecins la recommandent dans les affections scorbutiques : tels sont *Buchwaldt et Mays*, qui la conseillent dans la goutte scorbutique, *M. Durande* et *M. Razoux*. Ce dernier surtout assure s'en être servi avec succès dans le scorbut. Il rapporte une observation qu'il croit propre à confirmer son assertion. Cette observation mérite beaucoup d'attention ; la malade qui en fait le sujet, était-elle vraiment scorbutique ? Je n'ose décider la question ; je ne sais y voir aucun symptôme bien décidé de scorbut. Mais je veux supposer que la maladie ait été réellement scorbutique ; elle a cédé à l'usage de la douce-amère, quoique poussée à une dose beaucoup moindre et continuée beaucoup moins long-temps que chez mes malades, sur lesquels elle n'a pas réussi.

J'ajoute une foi entière aux observations de *M. Razoux* ; mais je crois pouvoir encore suspendre mon jugement. Nous avons employé l'un et l'autre le même remède, sous les mêmes préparations, avec les mêmes précautions, sur la même maladie ; je l'ai même continué plus long-temps, et j'en ai donné des doses plus fortes. Il a été plus heureux que moi ; il a guéri un de ses malades ; je n'ai guéri aucun des miens.

Je ne contesterai point la vertu anti-scorbutique de la douce-amère ; mais il me sera permis de ne la lui attribuer qu'après que, par des nouveaux essais, j'aurai pu parvenir à m'assurer de sa réalité. Je

suis d'autant plus fondé à suspendre mon jugement, que j'ai vu très-souvent des affections dartreuses compliquées avec un vice scorbutique résister à la douce-amère, et ne céder enfin que lorsque j'ai combiné cette plante avec des vrais anti-scorbutiques.

F. Vérole. J'ai employé plusieurs fois la douce-amère dans la vérole confirmée; j'en ai éprouvé peu de succès; elle a été toujours insuffisante; j'ai observé seulement qu'elle calmait la violence des symptômes.

Elle m'a réussi quelquefois dans le traitement de quelques accidens particuliers qui dépendaient d'un vice vérolique.

Je ne l'ai jamais employée dans les gonorrhées virulentes; mais M. *Desgranges*, maître en chirurgie à Lyon, a envoyé au mois d'octobre dernier, à la Société royale de Médecine, quelques observations qui paraissent constater les bons effets de cette plante dans cette maladie. Il est vrai qu'il ne s'est point borné aux tiges de la plante; il en a employé les feuilles en décoction. M. *Durand* assure aussi que la décoction des tiges de cette plante lui a suffi pour arrêter un écoulement vénérien qui avait résisté aux frictions mercurielles et aux autres remèdes usités.

Observation dix-huitième. Un jeune homme de vingt-cinq ans avait conservé une dureté presque squirreuse au testicule, qui était venue à la suite d'une chaude-pisse cordée, et qui avait résisté aux frictions mercurielles. La douce-amère la détruisit dans le mois de novembre 1777, après un usage de quatre mois. J'avais joint à l'usage interne de ce remède l'application d'un cataplasme préparé avec les feuilles de la même plante.

Observation dix-neuvième. J'ai traité, en 1770, un comédien âgé d'environ trente-six ans, qui, après plusieurs véroles accumulées l'une sur l'autre, se trouvait dans un état affreux. Ses cuisses et ses jambes étaient couvertes d'une infinité de petits ulcères; il portait une exostose au bras, une dureté aux testicules, et deux ulcères à la lèvre inférieure. Il suintait du nombril une matière sanieuse extrêmement fétide. Il était dans le marasme, et dans un degré d'épuisement qu'il est difficile de décrire. La fièvre lente, une toux sèche, l'insomnie et des vomissemens fréquens accompagnaient cet état. Je fus effrayé de sa situation. Je n'osai hasarder les remèdes mercuriels; je ne le crus point en état de les supporter; je ne pouvais même lui

donner les frictions mercurielles ; je ne voyais sur ses cuisses et ses jambes aucune place à pouvoir les appliquer , tant elles étaient remplies d'ulcères. Je me bornai en conséquence à la douce-amère , à laquelle je joignis le lait d'ânesse matin et soir. Je débutai par 1 gros de douce-amère pendant huit jours , après lesquels j'augmentai de 1 gros. Après les quinze premiers jours, les vomissemens cessèrent. Je continuai l'usage de cette plante pendant six mois, et j'en augmentai insensiblement la dose jusqu'à 1 once et demie, et à la fin du second mois , la matière qui suintait de l'ombilic , devint claire et limpide , les ulcères des jambes commencèrent à fournir une matière moins ichoreuse ; le malade goûtait le sommeil. A la fin du troisième mois , l'écoulement du nombril cessa ; sept ou huit ulcères se consolidèrent , et les autres continuèrent à se consolider pendant les quinze jours suivans ; mais il en resta cinq plus considérables qui résistèrent constamment. La fièvre lente avait disparu ; le malade commença à reprendre des chairs , et fut en état de faire un peu d'exercice. Je continuai encore l'usage du remède pendant trois mois ; mais je n'en obtins point de nouveaux effets. Je m'estimai cependant très-heureux d'avoir mis le malade en état de recevoir les frictions mercurielles, que je lui fis administrer tout de suite avec succès.

Je conclus de mes observations , que la douce-amère est insuffisante pour guérir la vérole , mais qu'elle peut être très-utile pour en calmer les accidens, et qu'elle peut être regardée comme un puissant auxiliaire des remèdes anti-vénériens. M. *Durande* qui l'a employée dans les mêmes cas , en a éprouvé les mêmes effets et en a porté le même jugement.

G. *Asthme*. *Boecler* a présenté, il y a soixante ans , la douce-amère comme convenable aux asthmatiques : après lui *Linnée* l'a proposée dans l'asthme ; mais il ne paraît pas en avoir jamais fait usage. Je l'ai employée plusieurs fois avec succès dans cette maladie. M. *Razoux* a éprouvé aussi l'efficacité de cette plante dans des cas pareils , et a annoncé, après moi , le résultat de ses observations. Je l'ai donnée dans l'intervalle des paroxysmes à petite dose, continuée pendant longtemps ; j'ai observé qu'en général , elle entretenait une expectoration constante tous les matins. Je connais plusieurs personnes qui étaient sujettes à des paroxysmes fréquens , qui , par ce moyen , n'en ont

éprouvé aucun depuis long-temps. Je l'ai donnée quatre fois dans le paroxysme, à une dose un peu forte, trois fois elle m'a réussi parfaitement ; elle a provoqué une expectoration abondante, qui a soulagé le malade en peu de temps ; la quatrième fois, je n'en ai obtenu aucun effet, au contraire, elle a beaucoup agité le malade ; il est vrai que la fièvre était survenue, et je n'ai jamais vu réussir ce remède avec une fièvre un peu vive.

Je n'ai éprouvé cependant des bons effets de la douce-amère que dans l'asthme humide ; elle ne m'a jamais réussi dans l'asthme sec ou convulsif ; elle a donné au contraire une nouvelle intensité aux symptômes.

H. *Écrouelles*. J'ai essayé la douce-amère dans les écrouelles : lorsque j'ai publié mon Mémoire sur cette plante, en 1780, je ne l'avais encore employée qu'une fois, et j'ai annoncé que le traitement ne m'avait point réussi. M. *Razoux* assure cependant que je n'ai jamais essayé ce remède dans cette maladie. Ce médecin, dont je connais l'honnêteté, n'aurait point avancé cette assertion, s'il eût fait attention à ce que j'avais dit à la page 28 de mon Mémoire. Depuis ce temps-là, j'ai employé ce remède deux fois sur un enfant et sur un adulte sans aucun succès ; je rapporte ici une de ces deux observations.

Observation vingtième. M. l'abbé de..., âgé d'environ trente-cinq ans, était attaqué depuis long-temps d'un vice écrouelleux, qui s'était jetté principalement sur les pieds ; il y avait formé plusieurs ulcères très-baveux, desquels il sortait un pus extrêmement fétide ; ils avaient pénétré très-profondément, avaient commencé à carier les os, et en avaient fait détacher quelques esquilles. Je l'ai vu, avec M. *Dufouart* l'aîné, qui, par un traitement topique et méthodique, a travaillé à seconder l'usage des remèdes internes. Je lui ai fait prendre la douce-amère ; je l'ai poussée jusqu'à 22 gros dans trois mois ; il l'a continuée à cette dose pendant huit mois ; j'ai entremêlé de temps en temps des purgatifs ; il y a eu des évacuations abondantes par les selles, les urines et les sueurs, mais je n'ai observé aucun changement dans les symptômes, et il n'y a pas eu même un commencement de guérison.

Je n'ai employé la douce-amère dans les écrouelles que trois fois ;

je n'en ai éprouvé aucun succès ; je suis fondé, par conséquent, à regarder ce remède comme insuffisant contre cette maladie. Je désirerais que mes observations fussent analogues à celles de *M. Razoux* ; je serais très-flatté de pouvoir toujours être d'accord avec ce médecin estimable et respectable ; mais il a guéri, avec la douce-amère, des maladies écrouelleuses, qui ont résisté entre mes mains au même remède. Je n'ose prononcer ; je ne puis que faire des vœux pour que d'autres praticiens veuillent bien se donner la peine de réitérer nos essais. Je vais moi-même chercher des occasions à pouvoir les renouveler, et, si j'obtiens quelques succès, je m'empresserai, en les publiant, à rendre hommage à la vérité et aux lumières d'un praticien que je respecte infiniment.

I. *Cancer*. Les bons effets que j'avais obtenus de la douce-amère, dans deux maladies qui paraissaient tenir du caractère cancéreux ; m'avaient fait espérer d'en éprouver le même succès dans le traitement du cancer ; j'avais vu une dartre ulcérée, qui paraissait disposée à devenir cancéreuse, céder à son usage ; j'avais guéri, encore par le même moyen, et en y joignant l'application des feuilles de la même plante, une tumeur au sein, qui, après avoir été indolente pendant plusieurs années, était devenue tout à coup douloureuse. Mais j'ai essayé en vain le même remède sur cinq malades différens ; je n'en ai obtenu aucun succès ; je me contenterai de rapporter les deux observations suivantes. J'avais annoncé la première dans mon Mémoire, p. 28. Il y a lieu de croire que *M. Razoux* n'y a pas fait attention, puisqu'il assure que je n'ai jamais essayé la douce-amère dans le cancer.

Observation vingt-unième. Une femme, d'environ cinquante-deux ans, avait éprouvé, à l'époque où ses règles avaient cessé, une éruption de six ou sept boutons sur la joue droite. Ces boutons, assez rapprochés les uns des autres, avaient grossi insensiblement, s'étaient encore plus rapprochés, enfin s'étaient réunis et avaient formé un seul bouton, qui s'était ouvert, avait suppuré, et avait laissé sur la peau un ulcère profond, dont les bords étaient renversés, baveux, presque noirâtres et fort durs. Je la vis dans cet état au mois de septembre 1778 ; je jugeai que cet ulcère était cancéreux ; je lui donnai la douce-amère, que je poussai, dans trois mois, à dix-huit gros ; je fis faire, sur l'ulcère, des lotions avec la décoction des feuilles de douce-

amère. Après six mois d'usage de ces remèdes, je n'observai aucun changement dans l'état de la malade, et j'abandonnai le traitement.

Observation vingt-deuxième. Un homme, d'environ cinquante-cinq ans, portait sur le bout du nez un ulcère dont les bords étaient toujours croûteux, et qui se couvrait de temps en temps d'une croûte épaisse, noirâtre et sèche; cette croûte, en tombant, laissait l'ulcère à découvert. Cet ulcère avait commencé, depuis environ quinze ans, par un petit bouton qui avait grossi insensiblement, avait suppuré ensuite, et avait formé enfin une excavation du diamètre d'un gros pois. Il serait impossible de faire le détail de tous les remèdes que le malade avait employés; il avait épuisé toutes les ressources de l'art. Il s'est mis entre mes mains au mois de mars dernier; j'ai jugé que son mal n'était pas simplement dartreux; j'ai cru y voir une complication d'un vice cancéreux. Je lui ai donné la douce-amère à la dose de 2 gros, que j'ai augmenté d'abord tous les six jours, ensuite à des intervalles plus longs; à la fin du second mois, il était à 20 gros. Dès le dix-huitième jour du traitement, j'ai ajouté l'extrait de ciguë, d'abord à la dose de 4 grains par jour; je l'avais porté à 48 grains à la fin du second mois; j'y ai joint encore, soit des cataplasmes de feuilles de douce-amère fraîches et pilées, soit des lotions, tantôt avec le suc exprimé de ces feuilles, tantôt avec leur décoction; enfin, j'ai combiné quelquefois ces remèdes purgatifs. Ces remèdes ont agi assez constamment par les sueurs et les selles, mais l'effet n'en a pas été plus heureux; le malade en a continué l'usage pendant sept mois, sans aucun succès; il n'a éprouvé aucun changement dans son état. J'ai observé, sur ce malade, beaucoup de mouvemens convulsifs, et, plusieurs fois, des étourdissemens et des faiblesses dans les jambes.

La douce-amère peut cependant être très-utile dans les cas de glandes et de duretés au sein, même douloureuses, mais qui ne présentent point encore un caractère cancéreux; j'en ai guéri plusieurs en joignant l'application extérieure de cette plante à son usage intérieur. J'ai rapporté un cas pareil au commencement de cet article. *M. Durande*, médecin à Dijon, a employé ce remède avec le même succès sur une femme qui avait au sein deux glandes extrêmement douloureuses et accompagnées d'élançemens, d'insomnie, de dégoût,

d'agitation dans le poulx et de dérangement du flux périodique. *M. Barrère*, médecin au Mont-Louis, vient d'en éprouver les mêmes effets sur une glande au sein, douloureuse par intervalles, et qui paraissait prendre déjà le caractère cancéreux.

K. Jaunisse, obstructions et suppression des règles. J'ai employé quelquefois la douce-amère dans la jaunisse, et souvent, dans les obstructions des viscères du bas-ventre ; elle m'a réussi singulièrement. J'en ai obtenu des effets aussi heureux dans les cas de suppression des règles, produite par l'épaississement des fluides ou par des obstructions des viscères abdominaux ; je l'ai donnée ordinairement, en pareil cas, dans le vin blanc. Je pourrais rapporter un très-grand nombre d'observations relatives à ces trois maladies, mais elles paraîtraient peu importantes par rapport à celles qui ont précédé et aux suivantes. L'usage de cette plante, dans ces maladies, n'est pas nouveau ; *Linnée* l'a proposé dans la jaunisse et pour rappeler le cours des règles, mais il avait été précédé par beaucoup de médecins. On l'a beaucoup conseillée ou employée contre les obstructions des viscères abdominaux, surtout du foie et de la rate. *Jean Rai*, *Dodonée*, *Jean Bauhin*, *Lobel*, *Boecler* et *Daléchamp*, attestent l'usage qu'on en fait en pareil cas. *Dodonée* parle de la décoction des feuilles de la plante, et *Daléchamp* de la décoction des feuilles, des branches et des racines dans le vin. *Lémery* et l'auteur du *Dictionnaire botanique et pharmaceutique* recommandent ses feuilles et ses baies dans les mêmes cas. *Weier*, au rapport de *Jean Bauhin*, assure qu'en Westphalie, la décoction des feuilles de cette plante est employée avec succès contre les obstructions des viscères et les maladies qui en dépendent. Je l'ai employée dans ces mêmes cas ; elle m'a réussi. *M. Razoux* en a éprouvé les mêmes succès et les a annoncés après moi.

Si la douce-amère réussit dans les obstructions des viscères du bas-ventre et surtout dans celles du foie, elle doit avoir le même succès dans la jaunisse, qui est très-souvent la suite des obstructions de ce dernier viscère ; aussi la trouvons-nous recommandée fréquemment dans ce cas. *Dodonée* rapporte qu'on se sert avec succès, dans cette maladie, de la décoction de ses feuilles ; *Mathiole* dit la même chose de la décoction de ses tiges et de ses racines dans le vin blanc,

et *Daléchamp*, de la décoction de ses feuilles, de ses tiges et de sa racine dans le vin. *Boecler* atteste l'usage qu'on fait de sa décoction dans le vin, dans la même maladie. *Fragus* conseille, dans les jaunisses invétérées une décoction d'une livre des tiges de douce-amère dans une mesure (deux livres) de vin blanc, fait à un feu lent, pour en prendre un verre le matin avant de se lever, et un autre le soir en se couchant. *Linnée* l'a proposée ensuite, après ces différens auteurs, et ne paraît point l'avoir employée. J'en ai éprouvé d'heureux succès. *M. Razoux* en a fait usage et en a proclamé l'efficacité, mais après moi.

Par une suite de l'efficacité de la douce-amère dans les obstructions et dans la jaunisse, cette plante doit-étre également utile dans la suppression des règles : cette maladie dépend souvent des obstructions des viscères du bas-ventre ; elle peut dépendre aussi de l'épaississement des fluides, qui rend leur cours plus lent et plus difficile dans les vaisseaux de ces viscères, et particulièrement dans ceux de la matrice : dans ce dernier cas, la douce-amère, comme incisive, doit réussir également. Ses propriétés à cet égard, ainsi que pour rappeler ou augmenter le cours des lochies, sont reconnues depuis longtemps. *Jean Bauhin* attribue à ses baies la propriété de provoquer les lochies ; *Boecler* présente cette plante comme propre à déterminer le cours des règles ; *Lobel* reconnaît la même propriété dans ses racines, macérées pendant un jour et une nuit dans un vin doux, et ajoute que l'usage de ce remède pendant trois jours suffit pour opérer un effet sensible. *Linnée* a proposé cette plante dans les mêmes cas, d'après ces auteurs, sans paraître en avoir fait usage, et je l'ai employée avec succès.

L. *Maladies de la peau*. Je comprends ici, sous le nom de la maladie de la peau, presque toutes les maladies éruptives chroniques, comme dartres, rougeurs, boutons, éruptions érysipélateuses, fluxions invétérées et opiniâtres, ou d'un faible retour, gourme, galle des enfans, croûtes de différens caractères. Ces maladies sont presque toujours produites par une humeur hétérogène et viciée qui infecte la masse du sang : c'est tantôt une humeur simplement dartreuse dès son origine, tantôt une suite de la répercussion ou d'une éruption imparfaite, d'une galle ou d'une gourme ; tantôt, un effet

du mélange d'une humeur laiteuse avec la masse du sang ; tantôt , un reste d'humeur de rougeole ou de petite vérole , dont l'éruption ou la suppuration ont été imparfaites , ou qui ont éprouvé une répercussion. Ces différentes humeurs viennent insensiblement à dégénérer , elles perdent leur caractère primitif , et ne diffèrent entre elles que par quelques nuances ; elles finissent même très souvent par prendre le caractère dartreux ; aussi , je comprendrai sous la dénomination générique de dartres , les différentes maladies cutanées qui en dépendent.

Ces maladies sont , à proprement parler , le triomphe de la douce-amère , ce sont celles où cette plante produit les effets les plus sensibles , les plus certains et les plus constans : j'ai vu très-souvent des dartres malignes , ulcérées , rongeantes , opiniâtres et invétérées , qui avaient résisté pendant plusieurs années à tous les remèdes de l'art , céder à son usage. Cependant , je n'ai réussi d'abord pendant plusieurs années que pour les dartres bénignes et récentes ; mais , à mesure que j'ai appris à administrer ce remède et à varier ses doses et ses préparations , j'en ai étendu l'usage , et je suis parvenu à en obtenir des guérisons surprenantes dans des cas qui paraissaient absolument désespérés.

Cette plante n'est pas moins utile dans une infinité de maladies très graves , qui , quoique paraissant au premier coup d'œil indépendantes d'aucune humeur hétérogène , sont cependant l'effet de la répercussion ou de la présence , dans la masse du sang , de quelques-unes des humeurs viciées dont j'ai déjà fait mention , et de leur métastase sur des parties internes. Je l'ai vue réussir très souvent dans des cas pareils.

Les observations que je vais rapporter sont une preuve des principes que je viens d'établir. Pour mettre un certain ordre dans leur exposition , je commencerai par celles qui concernent les maladies éruptives , marquées par une éruption actuelle sur la peau , que je comprendrai sous la dénomination générale de dartres , quelle que soit la cause qui les a produites ; je rapporterai ensuite celles qui concernent des maladies particulières , produites par la répercussion ou la métastase de quelqu'une de ces humeurs ; je les suivrai l'une après l'autre , et j'y joindrai des observations relatives à chacune d'elles.

Observation vingt-deuxième. Dartres. Un homme de quarante-cinq ans, sujet, depuis son enfance, à des dartres qui paraissaient et disparaissaient alternativement sur différentes parties du corps, et qui quelquefois s'ulcéraient et laissaient couler une matière ichoreuse, très acre, se mit entre mes mains, en 1769, après avoir épuisé les secours de l'art. Dès le second mois de l'usage de la douce-amère, ses dartres disparurent. Incertain si je devais attribuer cet effet à l'action du remède, ou bien s'il n'était qu'accidentel, c'est-à-dire, si les dartres ne disparaissaient que pour reparaître ensuite de nouveau, comme cela arrivait ordinairement, je lui conseillai de continuer l'usage de la douce-amère. Il la prit pendant six mois, et la poussa jusqu'à la dose d'une once. Depuis ce temps-là, il a continué à en faire usage tous les ans, la première année pendant trois mois, la seconde pendant deux; enfin, ensuite pendant un mois seulement, à la dose de 3 gros chaque jour. Depuis dix ans, il n'a plus eu de dartres.

Observation vingt-troisième. Dartres. Un jeune homme de vingt-deux ans, avait eu des dartres depuis son enfance, c'était chez lui une maladie héréditaire; sa mère, un frère et deux sœurs en avaient aussi. Ses dartres avaient disparu d'elles-mêmes à l'âge de douze ans; il en parut deux à l'âge de vingt-un ans, une sur le menton, qui était farineuse, une autre sur la cuisse, dont elle occupait presque la moitié; celle-ci se couvrait de temps en temps de petits boutons blancs, qui s'ouvraient, et laissaient suinter une sérosité ichoreuse extrêmement âcre et abondante, au point que souvent toute sa cuisse s'en trouvait mouillée, et qu'il en ressentait des cuissons insupportables. Après avoir fait beaucoup de remèdes inutiles, il s'adressa à moi dans le mois d'août 1775. Je lui donnai la douce-amère à la dose de deux gros, que j'augmentai à quatre, huit jours après. Le treizième jour, il sentit beaucoup d'agitation et de picotemens dans tout le corps; ses urines devinrent en même temps rougeâtres et brûlantes sans aucune augmentation dans la quantité; sa peau était aride et brûlante, sa langue sèche et âpre, son poils dur et tendu, mais sans fièvre. J'hésitai si je suspendrais l'usage de la douce-amère, ou si j'en diminuerais la dose; je me contentai cependant pour le moment de prescrire du petit lait en abondance. Le quatorzième jour je trou-

vai le malade dans le même état ; je continuai l'usage du petit lait ; je conseillai de ne prendre le lendemain que deux gros de douce-amère ; je prescrivis un bain que le malade ne prit point. Mais, la nuit suivante, il se fit une éruption considérable ; tout le corps se trouva couvert d'une croûte dartreuse , qui laissait à peine une place à pouvoir placer le doigt ; tous les symptômes cessèrent en même temps. Loin de diminuer la dose de douce-amère , je la portai alors à six gros. Dans quinze jours, ces croûtes se séchèrent , tombèrent , et ne laissèrent sur la peau qu'une trace qui eut disparu dans huit jours ; les deux dartres du visage et de la cuisse disparurent en même temps , et n'ont plus reparu. Je continuai encore l'usage de la douce-amère pendant quinze jours , et je l'aurais continuée plus longtemps, mais le malade qui se trouvait guéri, n'en voulut plus.

C'est le seul cas où j'ai vu cette plante produire un effet aussi prompt dans les maladies dartreuses.

Observation vingt-quatrième. Dartre. Une jeune dame , d'une naissance distinguée , d'un tempérament sensible et délicat , portait, depuis sa naissance , un vice dartreux , devenu dans la suite plus actif par le mélange d'une humeur laiteuse ; elle avait éprouvé de fréquentes éruptions de dartres vives. Cette éruption avait été constante depuis quatre ou cinq ans ; elle s'était fixée aux oreilles , et s'étendait jusque sur le visage. Les dartres étaient vives et rongeantes , et laissaient suinter presque continuellement une sanie ichoreuse , très âcre et très fétide. La malade avait fait toutes sortes de remèdes pendant plusieurs années , mais inutilement ; un cautère qu'elle avait depuis long-temps , ne lui avait été d'aucun secours. Elle s'était mise enfin à l'usage d'une liqueur acide , dont je ne connais point la composition ; elle l'a continuée pendant quinze ou dix-huit mois , sans aucun effet. Elle était réduite à ne vivre que de légumes et d'herbages ; elle ne pouvait manger ni poisson , ni viande , sans éprouver tout de suite une augmentation dans son éruption. Ce fut dans cet état que je la vis pour la première fois , au mois de décembre 1776 ; je lui conseillai la douce-amère ; elle ne se décida à en faire usage , que d'après le conseil de *M. Lorry*, son médecin.

Elle commença en conséquence l'usage de la douce-amère à la fin du mois de janvier 1777 , à la dose de 1 gros , que j'augmentai insen-

siblement jusqu'à 10 gros, coupée avec du lait de vache. Dans le mois de mars suivant, les urines commencèrent à être plus abondantes, et laissaient dans le vaisseau un sédiment tantôt blanc, tantôt rouge, et toujours extrêmement visqueux; dans le même temps, les dartres disparurent; les selles devenaient quelquefois abondantes, mais ne se soutenaient pas long-temps; il venait quelquefois des sueurs, qui cessaient aussi peu de temps après. Dans le mois de juin, la malade se trouva très-échauffée; le ventre était serré, et le visage enflammé; il paraissait de temps en temps, sur la partie qui avait été le siège des dartres, des plaques rouges, semblables à celles que laisse l'urtication. Je conseillai l'usage du petit lait et des bains; mais la malade s'y refusa. Elle continua la douce-amère et le lait, sans y joindre aucun autre remède. L'agitation et l'échauffement augmentèrent dans le mois de juillet; les plaques rouges parurent plus fréquemment; enfin, vers les premiers jours du mois d'août, il y eut une éruption très-considérable sur les mêmes parties. La dose du remède était alors à 1 once. Ce ne fut que dans ce moment que la malade se décida pour le petit lait et les bains; je me décidai à mon tour à augmenter la dose du remède jusqu'à 9 gros, et quelques jours après à 10. Les dartres disparurent dans tout le mois d'août, et la malade continua le remède jusqu'au mois d'octobre.

Depuis cette dernière époque, il n'a plus paru aucune dartre; on a aperçu seulement de temps en temps quelques rougeurs sur les mêmes parties. La malade, pour assurer sa guérison, a voulu reprendre la douce-amère; elle en a commencé l'usage le 15 avril 1778, et l'a continué jusqu'à la fin de juillet. Elle n'en a poussé la dose que jusqu'à 5 gros; elle y a joint l'usage constant du petit lait, et les bains de temps en temps. L'effet du remède, quoique à beaucoup plus petite dose, est devenu beaucoup plus sensible; il a poussé singulièrement par tous les émonctoires, par les sueurs, les selles, les urines, même les crachats; le cautère a rendu aussi une quantité prodigieuse de matière. La guérison a paru, d'après cela, plus parfaite. La malade n'a plus eu aucune éruption. Son teint est devenu même plus clair et plus net, la peau de son visage lisse et unie, et elle a pris singulièrement d'embonpoint. Il faut observer encore que depuis l'été de 1777, elle s'est remise à l'usage

de la viande et du poisson, et qu'il n'en est résulté aucun accident.

J'ai fait sur cette dame une observation singulière. J'avais vu constamment que la douce-amère contribuait à faciliter et à provoquer même le cours des règles; j'ai observé ici le contraire. Pendant le premier usage que cette dame en a fait, elle a éprouvé presque toujours un retard plus ou moins long dans l'éruption de ses règles, et ce retard a été même jusqu'à vingt-cinq jours. Pendant l'usage qu'elle en a fait, en 1778, les retards ont été moins longs; mais les règles ont été très-peu abondantes; elles n'ont été presque qu'à la moitié de la quantité ordinaire. Cela vient sans doute de la multiplicité et de l'abondance des évacuations que la malade a éprouvées.

Observation vingt-cinquième. Une autre dame d'une naissance aussi distinguée, âgée de vingt-cinq ou vingt-six ans, portait, depuis quatre ans, trois dartres; l'une occupait les grandes lèvres; l'autre formait un cercle autour de l'anus; la troisième était à la partie inférieure de la mamelle gauche. Elles étaient vives toutes les trois; on n'apercevait aucun suintement sur les deux premières; sur la dernière, il s'élevait de temps en temps des petits boutons qui laissaient suinter une humeur claire, mais assez âcre pour exciter des démangeaisons et des cuissons; ces boutons grossissaient insensiblement, se réunissaient, s'ouvraient et formaient un ulcère superficiel, du diamètre d'une pièce de six sous; cet ulcère se fermait quelque temps après; mais la dartre subsistait. Ces alternatives se succédaient depuis environ quatre ans. La malade avait encore, par le vagin, un écoulement quelquefois jaunâtre, ordinairement verdâtre, qui excitait des démangeaisons et des cuissons très-vives, et qu'on regardait comme des fleurs blanches de mauvaise espèce. Depuis quatre ans, elle avait pris des bains, du petit lait, le lait d'ânesse, les pilules de ciguë, les pilules de belloste, l'antimoine, le sublimé corrosif, et même les frictions mercurielles, mais sans aucun succès; elle se mit entre mes mains dans le mois de février 1778. Je débutai par 1 gros de douce-amère que je portai, au mois d'avril, à 6 gros; à la fin de ce mois, l'écoulement qu'elle éprouvait par le vagin était devenu blanchâtre et très-considérable, au point de mouiller trois ou quatre chauffoirs tous les jours. Dans le mois de mai, elle fut à la campagne, et dans la crainte qu'elle ne manquât de douce-amère assez fraîche, je lui

substituai des pilules faites avec l'extrait de cette plante. Elle en prit d'abord sept et les poussa jusqu'à dix; elle les continua jusqu'au mois de novembre. Les dartres avaient disparu dès le mois d'août, et les fleurs blanches étaient d'un blanc très-clair, et en très-petite quantité. Depuis ce temps-là, il n'a plus rien reparu, et cette dame a joui d'une parfaite santé. Elle a repris la douce-amère l'année suivante pendant trois mois.

Observation vingt-sixième. Une dame, âgée d'environ cinquante ans, d'un tempérament phlegmatique, accoutumée à une vie sédentaire, et néanmoins se laissant entraîner au torrent des plaisirs, se livrant à l'usage des liqueurs spiritueuses et des mets très-épiciés, et passant la plupart des nuits au jeu, était couverte depuis neuf ou dix ans de dartres vives qui occupaient toutes les parties de son corps; son visage seul en était exempt. Elle avait essayé de tous les remèdes, mais n'avait eu la patience d'en finir aucun. Je l'ai vue dans le mois d'avril 1778; elle avait commencé alors l'usage d'une tisane faite avec les bois sudorifiques. Elle commença celui de la douce-amère le 3 mai, à la dose de 1 gros, que j'avais poussé jusqu'à 5 à la fin du mois suivant. Dès les premiers jours, le remède parut vouloir pousser vers les selles; la malade qui n'allait à la garde-robe qu'au moyen de lavemens, poussait naturellement deux ou trois selles par jour; mais cet effet ne dura qu'une semaine. Les urines devinrent ensuite abondantes; et une seule fois j'y observai un sédiment rougeâtre; cet effet se soutint encore peu de temps. Vers la fin du mois de juin, c'est-à-dire du second mois, les dartres avaient disparu; la malade, se croyant guérie, voulait cesser le remède; mais cette disparition était trop prompte; je m'en méfiai; j'exigeai la continuation du remède, et je le portai à 6 et 7 gros. Vers la fin du mois de juillet survinrent des agitations, des démangeaisons, des insomnies; j'annonçai une éruption prochaine. Je conseillai le petit lait, les bains, la privation des alimens chauds et des boissons spiritueuses; on n'en fit rien. Enfin, l'événement justifia ma prédiction. Vers le milieu du mois d'août il y eut une éruption violente; la malade se décida alors à prendre un petit lait et des bains; mais sa docilité ne fut pas longue. Le huitième jour après l'éruption, il parut des sueurs très-considérables, qui furent suivies tout de suite d'une diminution sensible de l'éruption.

tion : mais la malade ayant trouvé ces sueurs incommodes , parce qu'elles ne lui permettaient point de suivre son genre ordinaire de vie , voulut absolument quitter le remède , dans un temps où j'ose assurer qu'elle touchait au moment d'une guérison radicale.

Observation vingt-septième. Une jeune femme de vingt-deux ans accoucha , en 1770 , d'un enfant , dont le visage et la tête se trouvèrent couverts d'une croûte qu'on regarda comme une gale assez commune aux enfans. La mère n'avait jamais eu de dartres , mais , deux mois après ses couches , elle ressentit des démangeaisons à la vulve , qui furent suivies d'une éruption dartreuse dans cette partie. Peu de temps après , il parut une autre dartre sur le ventre , autour du nombril , enfin , il en parut d'autres , successivement , sur différentes parties du corps. On fit toutes sortes de remèdes à la malade ; on lui donna même les frictions mercurielles , mais tout fut inutile ; il parut , au contraire , que le mercure avait augmenté son mal.

Je la vis dans le mois de novembre 1776 ; je trouvai une dartre vive qui occupait les grandes et petites lèvres , et s'étendait jusqu'à l'anus et dans le vagin ; il découlait de ce dernier une matière verdâtre , dont la quantité augmentait lorsque j'introduisais le doigt et que je pressais fortement sur les côtés. Une dartre pareille occupait le tour du nombril , mais elle n'y formait qu'un cercle d'environ un travers de doigt de diamètre , et il découlait du nombril une humeur pareille à celle du vagin. La lèvre inférieure avait été couverte d'une dartre qui avait disparu , et qui avait laissé à cette partie une grosseur contre nature , qui en rendait le mouvement presque impossible. La malade se plaignait en même temps d'un sentiment de chaleur et de cuisson à la gorge ; je ne pus y distinguer autre chose qu'une rougeur considérable. Elle prétendait qu'elle crachait quelquefois des matières pareilles à celles qui découlaient du nombril et du vagin , mais je ne les ai jamais vues. Des lassitudes spontanées , l'insomnie , la perte d'appétit , des cuissons continuelles à la vulve , et des démangeaisons fréquentes sur toute l'habitude du corps accompagnaient cet état.

Je vis en même temps l'enfant , âgé alors de six ans ; il avait conservé la même croûte qu'il avait apporté en naissant , et qui n'avait souffert aucun changement ; il en suintait , de temps en temps , une sérosité ichoreuse extrêmement fétide. L'enfant paraissait d'ailleurs bien portant.

Je soupçonnai d'abord un virus vérolique ; les protestations les plus fortes et les plus réitérées du mari et de la femme, l'honnêteté de cette dernière, l'état de bonne santé du mari, du père et de la mère de la femme et de la mère du mari, et l'inutilité, même les mauvais effets, des remèdes mercuriels, ne pouvaient me rassurer. Je ne cacherais point que j'étais persuadé de l'existence de ce virus, et que ce ne fut que par complaisance que je parus croire qu'il n'y en avait point.

Je me déterminai à donner la douce-amère, d'abord à la dose de 4 gros, que j'augmentai de 4 gros toutes les semaines, jusqu'à 4 onces ; je poussai même la dose jusqu'à 4 onces et demie, mais je mis plus de distance pour faire cette dernière augmentation. Je la fis couper avec du lait de vache pendant deux mois ; je mis ensuite la malade au lait d'ânesse matin et soir ; je lui prescrivis deux bains par semaine, qu'elle continua pendant quatre mois. Elle se tint à l'usage de la douce-amère pendant dix mois.

Durant les trois premiers mois, il n'y eut aucun changement dans l'état de la malade ; elle avait seulement repris le sommeil et l'appétit. Au commencement du quatrième mois, les urines, qui, le mois précédent, avaient commencé à être plus abondantes, furent chargées d'un sédiment tantôt blanc, tantôt rougeâtre ; les selles devinrent en même temps plus abondantes, claires, visqueuses, quelquefois jaunâtres, quelquefois verdâtres ; l'écoulement du vagin et du nombril augmenta considérablement, mais il était toujours de la même nature ; à la fin de ce mois, cet écoulement, qui se soutenait toujours dans la même quantité, commença à ne plus fournir qu'une sérosité claire et limpide. Dans le cours du cinquième mois, les symptômes commencèrent à diminuer ; les dartres devinrent moins vives, moins âcres, moins rouges ; le sentiment de chaleur et de cuisson de la gorge, les lassitudes et les démangeaisons disparurent entièrement ; les selles prirent de la consistance, mais furent toujours abondantes ; la malade commença à reprendre de l'embonpoint. Dans le cours du sixième mois, les dartres disparurent entièrement ; il ne resta plus que la grosseur de la lèvre inférieure, qui céda enfin le huitième mois. La malade, malgré sa guérison, fut assez docile pour continuer encore l'usage du remède pendant deux mois. Elle est aujourd'hui bien portante.

Le traitement de l'enfant fut plus court et sa guérison plus prompte. Je lui donnai la douce-amère coupée avec du lait de vache ; je commençai par $\frac{1}{2}$ gros, que je poussai jusqu'à 4. L'enfant n'en fit usage que pendant quatre mois ; les croûtes disparurent dans trois mois, après avoir jeté une quantité prodigieuse de sérosité verdâtre, qui finit par être claire et limpide. Le remède parut agir sur lui par les sueurs et les selles.

Observation vingt-huitième. Une jeune demoiselle de seize ans portait depuis quatre ans une dartre sur chaque sourcil ; cette dartre était croûteuse, et la croûte était épaisse, dure, spongieuse et blanchâtre ; elle couvrait entièrement les deux sourcils, au point, qu'au premier coup-d'œil, on aurait cru qu'on y avait jeté de la poudre. Elle a commencé la douce-amère à la fin du mois de mai dernier, qu'elle a poussée jusqu'à 16 gros dans les deux premiers mois. La transpiration s'est établie aisément, mais les selles étaient difficiles, sèches et rares ; un $\frac{1}{2}$ gros de séné pendant huit jours les a rendues faciles et abondantes, et elles se sont soutenues dans cet état. Dans le second mois, elle s'est plainte de feux à la tête ; l'orgeat les a fait disparaître. Le troisième mois, elle a éprouvé quelques éblouissemens et une faiblesse dans les jambes ; 6 demi-bains ont calmé ces symptômes. Au commencement de ce même mois, j'ai fait faire des lotions sur les dartres avec la décoction de douce-amère ; huit jours après, j'ai enlevé, presque en une seule pièce, la croûte de chaque sourcil ; il n'en est resté que quelques petits lambeaux, qui ont été enlevés de même quelques jours après ; la peau s'est trouvée très-belle au-dessous ; il n'y est pas même resté de rougeur, et dans trois mois, le traitement a été fini.

Observation vingt-neuvième. Une autre jeune demoiselle, âgée de dix-huit ans, avait éprouvé, au moment de la première éruption de ses règles, une éruption croûteuse sur chaque genou, pour laquelle on avait fait beaucoup de remèdes. Je l'ai vue au commencement du mois d'avril dernier ; j'ai trouvé une croûte dartreuse fort dure, fort épaisse et très-sèche qui couvrait chaque genou, et s'étendait à environ quatre travers de doigt au-dessus et au-dessous ; elle avait une dartre pareille derrière chaque oreille, mais moins sèche, se fendant quelquefois, et laissant suinter alors une très-petite quantité de sé-

rosité. Son teint était jaune, ses gencives gorgées, la base des dents entourée d'un cercle d'un rouge livide; mais ses règles coulaient abondamment et très-régulièrement. Elle a commencé la douce-amère le 19 avril à 2 gros; elle était à 20 gros le 22 juillet, et l'a continuée jusqu'au 19 du mois suivant. Le 4 juin, j'ai joint à l'usage de la douce-amère celui de suc de cresson et de cerfeuil, qu'elle a continué pendant tout le traitement. Au commencement de juillet, il ne paraissait encore aucune évacuation; je lui ai donné l'alkali volatil, et de temps en temps un $\frac{1}{2}$ gros de séné: peu de jours après la transpiration s'est établie, et les selles sont devenues fréquentes et abondantes; ces évacuations se sont soutenues jusqu'à la fin. Le 20 de ce mois, les gencives étaient dégorgées, et, quelques jours après, elles furent dans l'état naturel; la dartre des oreilles était disparue; mais celles des genoux paraissaient dans le même état, à la seule différence qu'elles commençaient à blanchir. Je les fis broser deux fois par jour, et je les fis laver aussi deux fois le jour avec la décoction de douce-amère; la brosse fit tomber insensiblement les dartres en farine, et, le 6 août, il ne restait plus qu'une rougeur très-légère qui fut dissipée quatre jours après, au point qu'on ne pouvait plus distinguer la partie qui avait été le siège des dartres. Le teint s'était déjà éclairci depuis quelque temps, et la peau du visage fut aussi blanche et aussi unie que celle du reste du corps.

Observation trentième. Un jeune seigneur âgé d'environ vingt-cinq ans, portait depuis sa naissance un vice dartreux qui s'était manifesté souvent par des éruptions sur différentes parties du corps; les délayans, les adoucissans, les incisifs, soit végétaux, soit minéraux, l'antimoine, les sudorifiques les plus actifs, même le sublimé corrosif, avaient été employés successivement mais sans succès.

Je l'ai vu au commencement de décembre 1779; les dartres étaient fixées dans ce moment sur le front, où elles formaient une espèce de couronne, sur les oreilles, qu'elles couvraient en entier, sur les côtés des deux joues, sur les bras et sur les mains; elles présentaient des croûtes comme spongieuses et grisâtres, et laissaient suinter de temps en temps une humeur sanieuse très-âcre; je trouvai en même temps à chaque commissure des lèvres une rhagade dont les bords présentaient le caractère dartreux. La douce-amère qu'il commença

à 2 gros, parut pousser d'abord par les parties mêmes qui étaient le siège des dartres; le suintement devint plus considérable, et l'humour plus épaisse et insensiblement d'une couleur moins foncée, les selles furent constamment libres, sans être abondantes, les urines de temps en temps troubles ou chargées de quelques nuages, mais sans une augmentation de quantité; la transpiration s'établit à la fin du premier mois, et se soutint, mais n'eut lieu que la nuit, et ne fut jamais considérable. Au commencement de février, il était à 14 gros de douce-amère, et il ne paraissait encore aucun changement à ses dartres. Les gelées de janvier n'avaient suspendu aucune de ses évacuations, mais celles de février les suspendirent toutes; tout à coup le ventre se resserra, la transpiration cessa, le suintement des dartres se supprima; les demi-bains, le petit-lait, le séné infusé dans la décoction de douce-amère, ne produisirent aucun effet; à peine obtins-je, dans treize jours, deux selles peu abondantes, dures et sèches; le quatorzième jour du dégel, le ventre s'ouvrit tout à coup; il survint un dévoiement considérable, séreux et glaireux: dans quatorze heures, le malade eut quarante-deux selles qui le jetèrent dans un état considérable de faiblesse et d'abattement; je n'osai lui prescrire aucun remède propre à arrêter ou à diminuer cette évacuation. Le malade passa enfin de l'abattement à un sommeil paisible pendant dix heures, et fut surpris très-agréablement à son réveil de voir tomber toutes les croûtes de ses dartres, et de trouver à leur place une peau aussi belle que si elle n'eut jamais été infectée d'aucun vice. Il a continué encore la douce-amère pendant un mois, uniquement pour rendre sa guérison plus solide.

Observation trente-unième. Une dame âgée d'environ cinquante ans, gardait depuis plusieurs années une douleur rhumatique qui occupait principalement le bras droit et l'épaule du même côté, et qui, plusieurs fois dans l'année, devenait très-violente; elle était survenue à la suite d'un peu d'humidité qu'elle avait contractée dans le temps de ses règles, et qui les avait arrêtées. Cette douleur était devenue plus vive et plus fréquente depuis le moment où, suivant l'ordre de la nature, ses règles avaient cessé. Elle était sujette en même temps à des crispations fréquentes dans les entrailles, qui étaient excitées aisément par toutes sortes de remèdes tant soit peu chauds ou actifs. Deux ans

après l'époque de la cessation de ses règles, il lui est survenu tout à coup, au printemps dernier, une éruption croûteuse sur tout le corps, et principalement au visage : cette éruption n'était marquée sur le nez et sur la lèvre supérieure par aucune croûte, mais par une tuméfaction et une raideur si considérable, qu'elles gênaient la parole, et en même temps par une rougeur très-luisante et comme érysipélateuse. Elle a commencé la douce-amère au mois d'avril dernier, à la dose de 1 gros, et a augmenté de gros en gros jusqu'à six, où elle a été mise le vingtième jour ; elle a pris en même temps tous les matins un verre de petit lait. Des maux de nerfs assez violens, qui sont survenus trois jours après, ont fait suspendre ces remèdes ; les bains, une boisson abondante d'orangeade, et des pilules faites avec le nitre et le camphre, ont été employés ; ces accidens se sont calmés dans quelques jours à la suite d'une augmentation de l'éruption, et n'ont plus reparu pendant tout le traitement. La malade a repris la douce-amère à 4 gros, a augmenté de 2 à 2 gros, et est parvenue à 19. Les sueurs se sont établies vers le milieu du second mois, et se sont soutenues constamment, quoique cette dame fut dans l'habitude de ne jamais suer, quelque chaleur qu'elle éprouvât, et quelque exercice qu'elle fit. Les selles ordinairement difficiles et rares sont devenues en même temps plus faciles, plus abondantes et plus fréquentes ; je les ai soutenues quelquefois, quoique très-rarement, et seulement vers la fin du traitement, par un $\frac{1}{2}$ gros de séné, qui n'a excité aucune crispation dans les entrailles, quoique ce fût son effet ordinaire. Dès le commencement du troisième mois, les croûtes se sont desséchées et sont tombées, d'abord sur le corps, ensuite sur le visage, enfin sur les mains ; la rougeur et la tuméfaction du nez et de la lèvre supérieure ont résisté plus long-temps ; mais elles ont disparu par degrés ; vers le vingtième jour du même mois, elles n'existaient plus, et ces parties ont repris leur volume ordinaire et leur souplesse naturelle. Dix ou douze jours après, il s'est fait une nouvelle éruption sur les mêmes parties, mais beaucoup moins considérable ; elle a disparu dans huit jours. Depuis cette dernière époque, il n'a plus rien reparu ; les douleurs rhumatisques ne se sont plus fait sentir, et depuis le mois d'août la guérison se soutient constamment.

Observation trente-deuxième. Un enfant, âgé de quatre ans et demi-portait depuis son enfance une galle qui couvrait absolument toute la tête, le cou, les épaules, tout le visage, à l'exception du menton, une partie de la poitrine et les aines. Elle formait sur la tête comme des écailles jaunâtres, larges d'environ un pouce, qui se soulevaient et laissaient couler presque continuellement une matière purulente extrêmement fétide; les écailles étaient moins larges sur le visage; il n'y en avait point sur le cou, les épaules, la poitrine et les aines: la galle prenait sur ces parties le caractère d'une dartre sèche et souvent très-animée. Il a commencé la douce-amère au mois de juillet dernier, à la dose de 4 gros qu'il a augmenté de gros en gros jusqu'à 10, à laquelle dose il était parvenu le 15 septembre. Il ne s'est jamais établi aucune évacuation, ni par les urines, ni par la transpiration; la suppuration est devenue seulement plus abondante, et l'a été beaucoup pendant les deux premiers mois. J'ai cherché à provoquer les selles par $\frac{1}{4}$ de gros de séné tous les jours, et continué pendant presque la moitié du traitement; les selles sont devenues plus abondantes, mais ont cessé toutes les fois que j'ai fait suspendre le séné. Depuis le second mois, je lui ai donné 4 grains d'alkali volatil tous les jours, mais sans aucun succès: il ne s'est établi aucune transpiration. Vers le milieu d'octobre, il n'y avait presque aucun changement dans son état; il lui est survenu tout à coup une fièvre assez vive, accompagnée de beaucoup de chaleur, de sécheresse à la peau, de tous les symptômes de cacochylie dans les premières voies, et de délire. Cette fièvre, marquée tous les jours par des redoublemens de quinze ou seize heures, s'est terminée dans six jours sans presque aucune évacuation par les selles, mais par des petites sueurs qui survenaient à la fin de chaque redoublement, et qui ont laissé à l'enfant une disposition à la transpiration qu'il n'avait jamais eue. A la fin du dernier redoublement, on s'est aperçu que les croûtes de la tête et du visage étaient desséchées, et tombaient en farine; ces parties se sont nettoyées des deux tiers; le cou, les épaules et les aines, ont éprouvé la même révolution; les dartres dont elles étaient le siège ont disparu de deux tiers: il n'y a plus eu de suppuration; la peau a été belle et unie, et les croûtes qui sont restées n'ont plus présenté que le caractère d'une dartre bénigne et sèche. Je crois

devoir regarder cette fièvre comme dépurative, et excitée par la nature dans un moment où l'humeur était préparée et mise en mouvement par le remède ; mais cette fièvre n'a été ni assez longue, ni assez forte pour opérer une dépuration complète

J'ai vu un autre exemple d'une fièvre pareille, sur une dame âgée de vingt-deux ans, dont l'effet a été complet ; elle a été suivie de la disparition entière de tous les symptômes ; elle est survenue à la fin du second mois de l'usage de la douce-amère.

(*La suite¹ au prochain numéro.*)

Miscellanées.

Le zinc muriatique contre l'odontalgie par le docteur STANELLI.

Aux propriétés du zinc muriatique appartient celle de guérir, en quelques minutes et pour toujours, les plus violens maux de dents, sans provoquer lui-même des douleurs en venant en contact avec le nerf. Pour cet usage, il faut le faire liquéfier à l'air, mais sans mélange, et en mettre avec un pinceau dans la dent creuse. La prudence veut que, selon les circonstances, non-seulement on enveloppe la dent avec un peu de coton, avant l'opération, mais qu'on bouche aussi le trou avec du coton lorsqu'on y a mis le zinc ; en tout cas, il faut se rincer la bouche avec de l'eau tiède. Le docteur Stanelli a employé ce moyen dans cinquante cas au moins, et jamais il n'a remarqué le moindre accident ni accélération de la carie. (*Med. Zeit. v. V. f. H. in Pr., 1841, n° 41.*)

Cataplasmes chauds d'alun, de vinaigre et de pain, contre les engelures, par le docteur SCHLESIER.

Il y a des années que vivait à Peitz un vieux ramoneur auprès duquel on accourait de plusieurs lieues à la ronde pour se faire guérir de ses engelures. Les malades restaient la nuit chez lui, et ils repartaient le lendemain matin parfaitement guéris. Le hasard fit découvrir au docteur Schlesier l'essentiel de sa méthode, qu'il avait toujours tenue très-secrète. Il faisait appliquer, pendant la nuit, des cataplasmes chauds de pain, de vinaigre et d'alun, et donnait aux malades, lorsqu'ils partaient, un onguent dont l'huile de pétrole était le prin-

cipal ingrédient. Après sa mort, le docteur Schlesier adopta ce traitement, et il s'en est toujours bien trouvé. Des engelures récentes se guérissent parfaitement en vingt-quatre heures ; les anciennes, qui cèdent, il est vrai, sûrement mais lentement, à la mixtion d'acide nitrique et d'eau de canelle recommandée par Rust, se guérissent aussi plus sûrement et plus promptement. Il a guéri en une seule nuit des oreilles gelées couvertes de vessies. Il croit pouvoir affirmer que ce moyen est le meilleur de tous ceux qu'on emploie contre les engelures. Voici comment il prépare le cataplasme : il émiette du pain noir, jette dessus du vinaigre, y ajoute, selon la quantité de pain, de deux à quatre loths d'alun pulvérisé, fait cuire le tout, en met une couche épaisse sur un linge de toile, et applique ce cataplasme, aussi chaud qu'il peut se supporter, immédiatement sur la partie gelée. Dès qu'il devient froid, il le remplace par un autre, et il continue ce traitement pendant huit, douze, seize heures, sans interruption. Pour fortifier et ranimer les parties attaquées par le froid, il fait faire des frictions d'une mixtion de *spirit. camph.*, *tinct. croc.*, *tinct. opii* et *ammoniac*. Il se propose par là de prévenir les rechutes et d'enlever la disposition aux engelures, qui reste toujours dans les parties une fois gelées. S'il a affaire à des engelures anciennes, il emploie, après les cataplasmes, la mixtion de Rust composée de *acid. nitri.* et de *aqua cinnamomi* en parties égales.

Le nombre des moyens contre les engelures est si grand, qu'il semble qu'il vaudrait mieux le diminuer que l'augmenter. Le docteur Schlesier ne veut pas les critiquer tous, mais il doit convenir que le vieux ramoneur, qui n'en connaissait qu'un seul, fut toujours plus heureux que lui dans le traitement des engelures, malgré tout l'arsenal de médicamens dont il disposait. Richter n'a pas eu honte d'apprendre quelque chose des bergers et des exécuteurs des hautes-œuvres, pourquoi rougirait-il, lui, d'employer un mode de traitement qui donne de si heureux résultats, et dont l'efficacité a été démontrée par l'expérience (*Ibid.*, n^o 41).

Écorce de concombre sèche, contre les engelures, par le chirurgien d'état-major DMITRIEFSKY.

Ayant appris par hasard que, dans une province de Russie, les paysans gardaient les écorces de concombres bien mûrs, après les

avoir vidés et les avoir fait sécher au soleil, avec les parties molles intérieures, dans le but de s'en servir contre les engelures, Dmitrieffsky résolut d'essayer ce remède populaire, et il le trouva très-efficace.

Un malade, qui avait les deux mains gelées, souffrait déjà depuis trois jours de violentes douleurs brûlantes. Il y avait de la fièvre, les deux mains étaient fortement enflées et d'un brun foncé; l'enflure s'étendait jusqu'à l'avant-bras, et, sur la main, on voyait plusieurs vessies pleines d'un liquide foncé. Tous les moyens employés jusque-là avaient échoué. Dmitrieffsky couvrit les mains avec le côté intérieur des écorces de concombres, après les avoir amollies d'abord dans de l'eau chaude. Au bout de quelques minutes, les douleurs diminuèrent, et le malade, que ses souffrances empêchaient de dormir depuis trois jours, s'assoupit. Dès que les écorces des concombres se séchaient, on les remplaçait par d'autres. Le lendemain, Dmitrieffsky trouva son malade tout joyeux, et, lorsqu'il examina ses mains, il put à peine en croire ses yeux. La rougeur et l'enflure avaient entièrement disparu, les vessies s'étaient séchées, les douleurs avaient cessé et le malade n'éprouvait plus qu'un peu de prurit au bout des doigts. Les écorces, qui s'étaient d'abord séchées très-vite, avaient été remplacées six fois (*L'Ami de la santé*, journal russe, 1844, n° 16).

Charbon végétal contre les brûlures, par le docteur SEIDEL.

Le docteur Seidel s'est servi plusieurs fois, avec grand succès, contre les brûlures, de charbon de bois bien carbonisé, nettoyé de toute cendre et réduit en poudre très-fine. Ce moyen est aussi commode que facile à se procurer. Que la brûlure ait été produite par des substances grasses, par de l'huile ou par de l'eau, Seidel commence toujours par percer la vessie, et, en épargnant l'épiderme, il saupoudre la place souffrante de poudre de charbon. Il en met une couche d'environ un quart de pouce d'épaisseur, et l'assujétit au moyen d'un bandage léger. Au bout d'une demi-heure la douleur diminue; elle disparaît en peu d'heures, et la brûlure guérit bientôt, sans suppuration et sans laisser de cicatrice. Si, quelques heures après, la poudre de charbon devient humide en quelque endroit, il

l'enlève aussi légèrement que possible, et la remplace par de la poudre sèche. *Med. Zeit.*, v. V f. H., 1841, n° 41).

Le jus de citron frais, excellent remède extérieur contre le prurit du scrotum et du pénis, par le docteur OPPLER.

Un malade avait souffert pendant long-temps de furoncles qui lui étaient venus, à plusieurs reprises, sur différentes parties du corps, et, à peine en avait-il été délivré, qu'il avait été pris de démangeaisons au scrotum et au pénis. Il éprouvait un prurit si terrible au scrotum et au gland, qu'il saisissait convulsivement ses parties génitales avec les deux mains, et qu'il se grattait au point qu'il se déclarait des douleurs brûlantes avec rougeur inflammatoire de la peau, et que, quelquefois même, le sang paraissait. Le moindre mouvement, le toucher exacerbaient horriblement les démangeaisons, qui s'accompagnaient d'un tremblement de tout le corps, d'insomnie et d'autres accidens douloureux. Le malade était presque réduit au désespoir, car depuis dix semaines, il n'avait presque pas fermé l'œil, et cet état ébranlait à la fois son moral et son physique. Après avoir donné sans résultat une foule de moyens, à l'intérieur et à l'extérieur, Oppler eut l'idée de recourir aux acides. Il fit exprimer le jus de quelques citrons, le fit mêler avec de l'eau, et prescrivit au malade de l'employer en lotions. Il y eut du soulagement tout d'abord, et ce mal opiniâtre finit par disparaître. (*Ibid.*, n° 26).

Empoisonnement par le tartre stibié, observé le docteur LAMBERT.

Un marchand prit, de son propre chef, en un quart d'heure, quatre grains de tartre stibié, que lui avait donné un garçon apothicaire. Il ne tarda pas à être pris de violens maux de ventre, de malaises, de vomissemens et d'une diarrhée. N'ayant plus rien à rendre et faisant d'inutiles efforts pour cela, il fut attaqué tout à coup de spasmes cloniques si violens, que quatre hommes étaient à peine en état de le contenir. Au bout d'une demi-heure, il tomba épuisé, aussi froid que du marbre, sans voix et sans pouls. On le crut mort. Ce fut alors que je fus appelé. Je m'informai inutilement de la cause de cet état; le malade avait pris le médicament à l'insu de sa famille. Je le fis frictionner, avec des morceaux de laine chauds et des spiritueux, par six per-

sonnes ; je lui fis appliquer, sur les jambes, des sinapismes auxquels je fis ajouter du raifort et de l'*ol. sinap. æther.*, et après deux heures d'efforts, je parvins à le ranimer assez pour qu'il pût avaler quelque chose. Je lui fis prendre alors, de dix minutes en dix minutes, des drogues fortifiantes avec du bouillon. Une réaction inflammatoire dans le bas-ventre, qui eut lieu deux jours plus tard, fut combattue par des ventouses, des cataplasmes narcotiques et une mixtion nitreuse avec de l'extrait d'opium. Le malade fut parfaitement guéri en quinze jours. (*Casper's Wochenschr.*, 1844, n° 43).

Empoisonnement par le nitre, observé par le docteur OBERSTADT.

Un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille athlétique qui, outre d'autres médicamens, avait toujours chez lui, pour ses bestiaux une provision de sel de Glauber et de nitre, s'avisa un jour de prendre et de donner à son fils, âgé de vingt ans, pour se procurer à l'un et à l'autre une bonne selle, deux loths de nitre, croyant que c'était du sel de Glauber. Immédiatement après avoir pris cette dose de nitre dissous dans une chopine et demie d'eau tiède, ils furent pris tous deux de violentes douleurs dans la région de l'estomac, avec une sensation particulière de froid le long de la colonne vertébrale, et une sueur froide sur tout le corps. Plus tard, sentimens d'angoisse, tremblement des membres, malaises, terribles haut-le-corps, vomissemens et dévoiement. Le père, craignant de s'être trompé, chercha aussitôt à se soulager lui et son fils, en provoquant le vomissement par tous les moyens, et il envoya en même temps un messenger au docteur Oberstadt, avec un petit paquet du sel qu'il avait pris. Le docteur reconnut sur-le-champ que c'était du nitre des Indes ; mais, ayant appris du messenger qu'il ne restait vraisemblablement plus rien du sel qu'ils avaient avalé dans l'estomac des malades, il se borna à recommander de boire beaucoup d'eau sucrée et d'une infusion de graine de lin. Effectivement, il trouva, le soir, le père assez bien rétabli pour manger avec grand appétit des pommes de terre. Au contraire, le fils qui avait rendu par le haut et par le bas une quantité de sang noir, éprouvait encore le lendemain des douleurs déchirantes dans les intestins, surtout dans la région de l'estomac, qui était excessivement sensible au toucher. Il avait aussi le poulx dur et

assez plein. Cependant une saignée de dix-huit onces, des cataplasmes émolliens, des lavemens adoucissans, des boissons irritantes et des émolliens, lui permirent de quitter le lit au bout de quelques jours. (*Ibid.*, n° 18.)

Empoisonnement par une teinture aromatico-acide par A. BLYTH.

Une femme de vingt ans, avala, par mégarde, dix gros de cette teinture (environ un demi-gros d'acide sulfurique concentré). Aussitôt se déclarèrent : goût âcre, brûlant, repoussant, grande chaleur et douleur dans l'estomac et l'œsophage, vomissement continuel d'un liquide foncé, teint de sang, avec grande difficulté à avaler. De la magnésie brûlée, suspendue dans de l'eau, au moyen d'un mucilage de gomme, fut aussitôt rejetée. On lui fit donc boire de l'eau chaude, afin de débarrasser l'estomac de l'acide qui s'y trouvait encore, car une grande partie en avait déjà été rendue, la malade ayant pris du café chaud et du vin émétique. Lorsque tout eut été rejeté, on administra des boissons délayantes et on appliqua un cataplasme sur la région de l'estomac, qui était encore très-sensible. Vers le soir, les symptômes inflammatoires disparurent, mais les vomissemens persistèrent, cependant les matières vomies n'étaient plus ni noires, ni sanguinolentes. La malade se plaignait alors de chaleurs et de douleurs dans la partie supérieure du pharynx ; elle avait une soif vive et un afflux de salive, ainsi qu'une sensation comme un globe hystérique. Onze heures après l'empoisonnement, il sortit une assez grande quantité de sang par l'anus ; cependant le bas-ventre n'était nulle part sensible. On appliqua douze sangsues au cou. La nuit se passa sans sommeil à cause de la salivation continuelle. Il s'était formé quelques places blanches aux tonsilles et à l'arc du palais. Il existait encore des douleurs dans la gorge et le pharynx. Les liquides n'étaient plus rejetés par l'estomac, mais la déglutition était toujours pénible. L'allongement de la luette avait provoqué un peu de toux. On fit mettre un vésicatoire au cou. Le troisième jour, toute trace d'inflammation avait disparu, et l'on ne prescrivit plus qu'un gargarisme astringent. (*London Med. Gazette*, vol. XXV, p. 944.)

Observation pratique ,

Par le docteur GRENIER , de Rome.

M. N..., officier aux portes de Rome, de garde le 4 septembre, à la porte de *San-Giovani-in-Laterano*, où il eut occasion de se mettre vivement en colère; en outre, affligé de chagrins domestiques; de plus, mauvaise influence du lieu et de la saison où règne la *cattiva aria*; homme gras et replet; caractère doux et patient.

La nuit du 4 septembre, fièvre bien développée, avec frisson et chaleur, qui dura jusqu'au 5 matin. Il vomit à deux reprises une bile très-abondante.

Le 5, journée passable, nuit idem, malgré quelques plaintes dans le sommeil.

Le 6, prend dans une tasse de café 2 ℥ d'huile de ricin, ce *sine qua non* de la thérapeutique romaine, et, dès lors, fort mauvaise journée avec souffrances vagues et quatre selles diarrhéiques; un moment les ongles bleus, froids, sueur passagère; nuit plus mauvaise encore et telle que la famille effrayée se hâta d'appeler un médecin homœopathe. Car l'homœopathie avait fait ses preuves dans cette maison, elle avait conservé à ses parens une jeune fille atteinte d'hydropisie du cœur, et depuis long-temps condamnée par les hauts bonnets de l'allopathie.

Je fus donc éveillé cette nuit du 6-7 et trouvai le malade dans une inquiétude indescriptible. Malaise, angoisse extrême paraissant venir du ventre et de l'estomac, sans nulle douleur au toucher; agitation violente, mouvemens continuels des bras et des jambes, dyspnée, sueur, visage rouge, fatigué, plaintes inarticulées, changement répété de position d'un bout à l'autre du lit, d'un côté à l'autre du corps, pouls fort et fréquent, peu de soif, efforts inutiles d'abord, puis violens vomissemens d'une matière verte; *nux*, *ippecac.* alternés de dix en dix minutes, puis de quart d'heure en quart d'heure, puis de demi-heure en demi-heure; après quoi, intervalle de dix minutes de calme, puis nouveau travail épigastrique, nouvelles tortures, nouveaux vomissemens; un effort inutile de selie, puis selie bilieuse.

Ainsi pendant deux heures. Enfin à l'aide des médicamens, calme et sommeil durant lequel instans de réveil avec délire passager, ou plutôt idée fixe de passeports, etc., de tout ce qui concernait ses fonctions.

Avec la matinée du 7 parut un nouveau symptôme, douleur tres-saillante, lancinante, pressive, à la tempe gauche, dont les accès répétés persécutent vivement le malade, jusqu'à deux heures après-midi ; — à cette heure, la douleur sans disparaître, s'endormit et permit au malade un peu de repos. Sommeil avec décubitus la main gauche sous l'occiput ; pouls incertain, non fébrile, non sain ; bouche sèche, sans soif, lèvres cuisantes ; urine très-rouge, sans dépôt, transpiration légère. Le reste de la journée fut satisfaisant et la nuit il n'y eut qu'un profond sentiment de faiblesse et une sueur très-abondante.

Il était évident que j'avais affaire à une fièvre intermittente, sous une forme déjà rencontrée, je crois, par le docteur Knorre, et dès que le calme me le permit, je m'empressai de donner *china* 3, dissous dans une petite quantité d'eau, d'heure en heure. — J'ai dit comment il passa la journée.

Le 8, sommeil du matin avec trouble, agitation, réveils subits avec délire fugace, soif, puis retour de la névralgie qui attaque l'œil ; plus ou moins forte jusqu'à midi où elle devient déchirante. Le malade est au désespoir, le visage en feu, affaîssé, sueur par grosses gouttes ; porte sans cesse ses mains à sa tête, puis ne peut les tenir, les laisse retomber, se lève, se couche, jette des cris subits, aigus, au milieu de soupirs profonds et hauts ; s'appuie sur le mur, sur sa fille ; élève, abaisse sa tête, essaie eau fraîche, eau chaude, clef, etc. ; une selle au milieu de laquelle il s'évanouit ; respiration oppressée ; *belladone* 4, inutile. Après son usage vint un calme qui ne fut pas procuré par elle, mais qui fut, selon moi, l'effet de circonstances si communes dans beaucoup de maux où l'organisme, préparant un autre désordre, fait taire celui qui régnait. Ici il y eut échange de la névralgie avec la crise nocturne qui se disposait, et qui vint en effet comme dans la nuit du 6 — 7. Cet accès ne fut différent du premier qu'en ce qu'il y eut plus de loquacité et de bravades de la part du malade, et que sous l'influence des médicamens la violence et la durée en furent visiblement diminuées et abrégées. Puis, après la convulsion épigastri-

que, comme avant elle, calme trompeur, engourdissement, auquel succède la névralgie qui n'était que suspendue et qui dura toute la nuit avec une férocité contre laquelle il n'y eut pas de médicamens; ni *arnica*, ni *mercure*, ni *pulsatille*, que je me crusse autorisé à donner et à répéter, tant étaient atroces les souffrances qu'exprimait le malade.

9. En même temps l'état général était singulièrement péjoré. A ma visite du matin, cessation de la névralgie, mais déclin visible, prostration complète, immobilité, amaigrissement, nez effilé; ouvre à peine les yeux; plaintes continuelles; oppression; n'entend pas ce qu'on lui dit; pouls encore fort, mais mou et dépressible; — *arsenic* 3 contre les vomissemens nocturnes, la névralgie, la débilité, l'intermittence; l'effet en fut remarquable; la journée fut bonne; la nuit se passa sans vomissemens; accès légers de névralgie; mieux.

10. Mieux aussi la journée du 10; repos calme; la douleur n'est que lointaine; sueur froide qui se passe, adipsie; pouls incertain; transpiration légère; quelque peu d'appétit.

Mais vers le soir la névralgie reparait, augmente. — Le malade lui oppose *arsenic* dès les premières menaces sérieuses. — Le remède est devenu impuissant. — Il reste donc abandonné à toute la force du mal. Les sillons lancinans se sont étendus, ils ont gagné le vertex, la joue et l'oreille. Le malade est au désespoir, il dit n'avoir plus qu'à se jeter par la fenêtre.

Cependant il n'y eut pas d'anxiété épigastrique.

Le 11. — Sueur froide dans la journée. — Le malade a voulu se lever et a failli se trouver mal. Tristesse, fait fermer ses persiennes, refuse le jour. Mais névralgie très-légère. — Trois soupes. Ainsi de la journée du 12. — Pouls à peine fébrile. — Moins de tristesse. — Névralgie à peine sensible. — Quelques nausées. — Se lève. — Mange trois soupes. — Nuit assez bonne. Le 13, rien de remarquable. — Néanmoins je faisais diverses observations qui me portaient à croire que la fièvre persistait. Les forces ne se relevaient pas: l'amélioration ne faisait aucun progrès. Les nuits n'étaient pas sans transpiration: le pouls du soir était toujours un peu fébrile. Pourtant le malade disait ne rien éprouver, ni froid, ni chaud, ni soif; mais si je tâtais ses mains, j'y trouvais une chaleur sèche dont au reste il ne s'aperçut ja-

mais. Si j'examinais sa respiration, je la trouvais plus gênée que dans l'état de santé; son haleine qui, même dans les crises abdominales, n'avait jamais été mauvaise, exhalait une odeur fétide; enfin la névralgie, qui aurait dû s'éteindre, persistait toujours, légère il est vrai, mais persistait. Je donnai le *china* en liqueur, 4. — 10 gouttes dans la journée.

Le 14, mêmes symptômes. — Répétition du *china*. — A trois heures du soir, retour de la névralgie jusqu'au 15 matin, qui troubla tout le sommeil de la nuit et devint surtout fort inquiétante sur les cinq heures du matin 15. Ni *sepia* ni *pulsat.* n'y purent rien.

15. Elle persista à divers degrés toute la journée du 15, où enfin, à cinq heures du soir, une fièvre régulière, avec frisson de deux heures, chaleur, transpiration, s'établit. En même temps retour de la névralgie avec toute la férocité des premiers jours.

16. Je crus que l'*arsenic* triompherait de cette opiniâtreté: en vain, la fièvre reparut le soir.

17. Je me décidai à donner le *china*, non plus en globules ni en liqueur, mais à haute dose; retour de la fièvre le soir, mais accès plus léger. *Chinine* 12 gr. en 24 pilules.

18. Répétition du *china*. — Pas de fièvre.

19. *China* à dose décroissante jusqu'au 21; alors guérison. Seulement pendant quelques jours, tristesse, impatience, propension à la colère.

Dans presque toute espèce de fièvre intermittente, le *china* à haute dose, et quels que fussent les symptômes, m'a réussi. — Dans les montagnes sèches et brûlées de Jérusalem, j'eus une fièvre avec soif ardente, dans un frisson long avec claquement de dents, et je me guéris avec 6 grains de sulfate.

J'ai soigné ici un jeune Anglais, qui avait une intermittente avec chaleur sèche d'une journée entière et soif brûlante pendant cette chaleur, et je n'ai pu le guérir qu'avec 10 grains de sulfate.

Pathogénésie des cantharides,

Par le docteur DE MOOR, à Alost, en Belgique.

Cantharis vesicatoria, Geoff. — *Meloe vesicatorius*, Linn. — *Lytta vesicatoria*, Fabr.

Insecte coléoptère, section des hétéromères, famille des trochèlides, très-commun en Espagne, en Italie et en France, où il vit, en nombreuses familles, sur le frêne, le lilas, le troène.

§ I^{er}. *Caractères.*

Les cantharides ont le corps long de 12 à 16 millimètres, d'un vert-jaune doré; tête inclinée, presque cordiforme, avec un profond enfoncement entre les yeux; antennes filiformes, de longueur moyenne, allant en grossissant vers l'extrémité, de onze articles, noires; anténoncules également filiformes; yeux grands, d'un brun foncé; palpes maxillaires de quatre articles; le premier très-court, les autres coniques, le dernier ovalaire, un peu cylindrique. Les labiaux de trois; le dernier ovalaire, un peu triangulaire. — Labre transversal profondément échancré en avant. — Mandibules arquées, sinueuses au côté interne. — Menton transversal, un peu dilaté en avant. — Lèvre presque carrée. — Mâchoires de deux lobes membraneux et velus, l'externe un peu arqué, arrondi à l'extrémité, l'interne dentiforme. — Corps allongé, cylindrique. — Cervelet petit, presque carré. — Écusson triangulaire. — Élytres longues, molles, à côtés presque parallèles, finement granuleuses. — Dessous du corps pubescent. — Pates allongées. — Jambes un peu dilatées et coupées obliquement à l'extrémité, ayant avant leur extrémité, dans les mâles, une échancrure profonde, et étant armées d'épines arquées.

§ II. *Analyses.*

Robiquet a signalé dans les cantharides : une huile grasse, verte, fluide, ne produisant pas d'effet vésicant; une matière noire, insoluble dans l'eau, non vésicante aussi; une matière blanche, cristalline, âcre, corrosive, et essentiellement épispastique, nommée cantharidine; de l'acide urique, de l'acide acétique, des phosphates de chaux et de magnésie.

Orfila a démontré que les qualités délétères ou utiles des insectes qui nous occupent ne résident pas également dans toutes les parties qui les constituent, et y a trouvé un principe huileux volatil, d'où paraît dépendre leur odeur.

M. Beaupoil a trouvé que les cantharides fournissent dans leur analyse chimique : 1° une matière extractive noire, soluble dans l'eau ; 2° une matière jaune, également soluble dans l'eau, et séparée de la première par l'alcool ; 3° un acide dont la nature est encore indéterminée ; 4° une matière grasse, de couleur verte, et ne pouvant être obtenue qu'à l'aide de l'éther ou de l'alcool ; 5° enfin un parenchyme insoluble dans ces différens liquides, et composé, pour la plus grande partie, de matière animale et de phosphate de chaux ; le sulfate, le muriate, le carbonate de chaux et l'oxyde de fer ne s'y trouvent qu'en très-petite proportion.

La cantharidine, principe vésicant de ces insectes, est blanche, sous forme de petites lames cristallines, insoluble dans l'eau, soluble dans l'éther, dans l'alcool bouillant, qui la laisse déposer par le refroidissement, et dans les huiles. Elle se trouve plutôt dans les parties molles de l'insecte ; les élytres et les pattes en contiennent peu.

§ III. Préparation.

La meilleure préparation pour l'usage homœopathique est celle qui consiste à pulvériser les grandes cantharides femelles, et à en faire les trois premières atténuations par la trituration. — La teinture s'obtient au moyen de 20 parties d'alcool, dans lequel on ferait digérer, pendant 8 jours, la poudre de cantharides. Avant de pulvériser ces insectes, il importe de s'assurer qu'ils ne sont point vermoulus, ni pulvérulens, mais nouveaux, bien secs, entiers et lisses. Les petites cantharides sont beaucoup moins propres à l'usage homœopathique que les grandes (Jahr, Nouvelle pharmacopée et posologie homœopathiques (Paris, 1841, p. 220).

§ IV. Empoisonnemens par les cantharides.

Observation première.

En 1572, dit Cabrol, nous fusmes visiter un pauvre homme d'Or-

gon en Provence , atteint du plus horrible et espouvantable *satyriasis* qu'on sauroit voir ou penser. Le fait est tel : il avoit les quartes , pour en guérir , prend conseil d'une vieille sorcière , laquelle lui fit une potion d'une once de semences d'orties , de deux drachmes de cantharides , d'une drachme et demie de ciboules et autres , ce qui le rendit si furieux à l'acte vénérien , que sa femme nous jura son Dieu qu'il l'avoit chevauchée dans deux nuits quatre-vingt et sept fois , sans y comprendre plus de dix qu'il s'estoit corrompu ; et mesme dans le temps que nous consultâmes , le pauvre homme *spermatisa trois fois* à notre présence , embrassant le pied du lit , et agitant contre iceluy , comme si c'eust esté sa femme. Ce spectacle nous estonna et nous hasta à lui faire tous les remèdes pour abattre ceste furieuse chaleur ; mais quel remède qu'on luy sceust faire , si passa-t-il le pas. (Dissertation sur le *satyriasis* , par M. Duprest-Rony , soutenue à l'École de médecine de Paris le 10 germinal an 12.)

Observation deuxième.

Le même auteur rapporte que M. Chauvel , médecin d'Orange , fut appelé , en 1570 , à Caderousse , petite ville proche sa résidence , pour voir un homme atteint de la même maladie : « A l'entrée de la maison , trouve la femme du dict malade , laquelle se plaignit à luy de la furieuse lubricité de son mary , qui l'avoit chevauchée quarante fois pour une nuit , et avait toutes les parties gastées , estant contrainte les luy montrer , afin qu'il luy ordonnast des remèdes pour abattre l'inflammation et l'extrême douleur qui la tourmentoit. Le mal du mari estoit venu de breuvage semblable à l'autre , qui luy fut donné par une femme qui gardoit l'hospital , pour guérir la fièvre , qu'il fallut l'attacher , comme s'il fust esté possédé du diable. Le vicaire du lieu fut présent pour l'exhorter à la présence mesme du dict sieur Chauvel , lesquels il prioit le laisser mourir avec le plaisir. Les femmes le prièrent dans un linceul mouillé en eau et vinaigre , où il fust laissé jusqu'au lendemain qu'elles aloyent le visiter ; mais sa furieuse chaleur fut bien abattue et esteinte , car elles le trouvèrent roide mort , la bouche riante , monstrant les dents , et son membre gangrené. (*Ibid.*)

Observation troisième.

Un abbé de moyen âge, estant en cette ville pour solliciter un procès, sollicita pareillement une femme honeste de son mestier, pour deviser une nuit avec elle, si bien que, marché fait, il arriva en sa maison. Elle recueillit monsieur l'abbé amiablement, et le voulant gratifier, luy donna pour sa collation quelque confiture, en laquelle y entroient des cantharides, pour mieux l'inciter au déduit vénérique. Or, quelque temps après, à savoir le lendemain, les accidens que j'ay par cy-devant déclarez advindrent à monsieur l'abbé, et encore plus grands, parce qu'il *pissoit et jettoit le sang tout pur par le siège et par la verge* (ces accidens étoient une vive douleur dans l'estomac et dans la vessie, un flux de ventre semblable à celui des dysentériques, une fièvre ardente, *des vertiges*, etc.). Les médecins estant appelez, voyant l'abbé avoir tels accidens, avec érections de verge, cogneurent, à le voir, qu'il avoit pris des cantharides. Ils lui ordonnèrent des vomitoires et clystères faits d'orge mondé, de riz et de décoction de manne, semence de lin, de fenu-grec, d'huile de lys, suif de bouc ou de cerf, et puis après un peu de thériaque mixtionnée avec conserve de roses, pour faire sortir le poison dehors. Pareillement on luy donna à boire du lait, et on luy en fit aussi des injections en la verge et aux intestins, avec autres choses réfrigérantes, glaireuses et gluantes, pour acider, obtiendre et amoindrir la virulence et malignité du venin. Or, son boire estoit eau d'orge et ptisanne : son manger estoit poulailles, veau, chevreau, cochon gras, bouillus avec laictues, pourprier, manne, violier de mars, orge ; lesquels alimens luy estoient aussi médicamens tant pour lascher le ventre, que pour adoucir et seder les douleurs de l'acrimonie du venin ; et sur la région des reins, lumbes et sur le périnéeum, mit plusieurs choses réfrigérantes et humectantes. Davantage, il fut baigné pour cuider donner issue au venin par les pores du cuir ; mais pour tous ces remèdes faicts selon l'art, *M. l'abbé ne laissa de mourir avec gangrène de la verge*. Et partant je conseille à telles dames ne prendre de telles confitures, et moins encore en donner à homme vivant, pour les accidens qui en adviennent (OŒuvres

d'Ambroise Paré, liv. XXI, des Venins, 12^e édit., pag. 500. — Traduction flamande, pag. 609).

Observation quatrième.

N., demoiselle âgée de quinze ans, d'un tempérament bilieux; d'une forte constitution, désespérée de se trouver sans aucun moyen d'existence, avala, le 12 juin 1812, environ 8 grains de poudre de cantharides; quelques heures après, elle ressentit une douleur très-vive dans la région hypogastrique, une ardeur brûlante avec prurit dans les parties de la génération et un besoin constant d'uriner, qu'elle ne pouvait satisfaire que goutte à goutte et au milieu des souffrances les plus cruelles. Quelques instans après, elle fut en proie à des convulsions horribles, pendant lesquelles ses membres étaient tordus; elle poussait des cris aigus et perdait souvent connaissance. (Lait, tisane de graine de lin, émulsion camphrée, lavemens émolliens.) Ces médicamens firent cesser les principaux accidens. Les jours suivans, elle ne se plaignait plus que de douleurs en urinant, et d'élanemens de temps en temps autour du méat urinaire; son urine était très-rouge et couverte de petites pellicules noires. (Même traitement.) A son entrée à l'Hôtel-Dieu, le 26 juin, elle n'offrait aucun symptôme remarquable, sa santé continuait à s'améliorer; l'estomac et les intestins exerçaient librement leurs fonctions. (Gomme arabe édulcorée, lavemens émolliens, bols de camphre et de nitre, 8 grains.) Le 30, elle éprouvait encore une légère cuisson en urinant, qui se dissipa graduellement au bout de quelques jours. (Observation communiquée par M. le docteur Piquet de la Houssiette.)

Observation cinquième.

Un jeune homme d'environ vingt et un ans, très-bien constitué, et sujet dans son enfance aux convulsions connues sous le nom d'eclampsia puerorum, avala quelques gouttes de teinture de cantharides: à l'instant même il ressentit une ardeur aux lèvres, à la langue et à la membrane du palais; malgré tous les efforts qu'il fit pour rejeter la liqueur caustique contenue dans la bouche, la membrane muqueuse fut enflammée en peu d'heures, une tumeur considérable s'y mani-

fezta, et il eut un ptyalisme des plus abondans. Il prit, par le conseil d'un chirurgien, du lait et beaucoup de boissons émoullientes. Malgré l'usage de ces moyens, il éprouvait de temps en temps de cuisantes douleurs au creux de l'estomac et au milieu de la région ombilicale. Au bout de trois jours, après avoir soupé comme à l'ordinaire, environ une heure avant minuit, il est tout à coup saisi de convulsions horribles; tantôt il se jette et se roule sur son lit en désespéré; tantôt il se relève et s'élance en furieux vers le lit d'un de ses amis qui dormait dans une alcôve de la même chambre, empoigne les barres de fer des rideaux de ce lit, les plie comme des roseaux, en poussant des cris et des hurlemens affreux: huit hommes des plus robustes pouvaient à peine le contenir: aux convulsions se joint un délire complet, furibond, presque frénétique; les convulsions laissent quelques intervalles; le délire continue sans interruption. Le médecin qui rapporte cette observation le vit à dix heures du matin pour la première fois: il le trouva dans un état affreux; les convulsions se succédaient presque sans interruption; les accès duraient des heures entières; on avait ensuite des calmes de quelques minutes; tantôt elles avaient la forme d'un emprostotonos, tantôt d'un opisthotonos; tantôt il ouvrait la bouche, tantôt un trismus violent la lui serrait avec grincement très-fort des dents et un écoulement de salive écumeuse, mêlée quelquefois à des raies sanguinolentes; sa physionomie portait l'empreinte de l'effroi et du désespoir. Dans les convulsions, on voyait ses cheveux se hérissier sur sa tête; le regard fixe, les yeux étincelans, allumés, et leurs muscles, qui entraient successivement en convulsion, produisaient dans le globe de l'œil une rotation effrayante. La chaleur de la peau était naturelle; le pouls, développé et lent, ne donnait que cinquante-cinq pulsations par minute; en posant la main sur la région ombilicale et en y exerçant une pression, les muscles abdominaux entraient en contraction; l'abdomen paraissait entièrement oblitéré au milieu, et les muscles semblaient être collés à l'épine, surtout les droits, qui avaient la raideur d'une corde des plus tendues; tout à coup la commotion se communiquait à tout le corps, les convulsions étaient générales et la tête se renversait d'une manière épouvantable. On voulut appliquer sur l'endroit le plus douloureux de l'abdomen un bouillon gras et bien chaud dont on avait

imbibé une éponge : à l'instant le malade s'élançait furieux, la salive jaillit plus abondante et plus écumeuse ; ses yeux deviennent plus féroces ; le serrement de la gorge est presque étouffant ; il pousse des hurlemens terribles, semblables à des aboiemens ; et immédiatement après ces symptômes, il tombe dans des convulsions générales qui ne finissent que par des défaillances ou un assoupissement profond.

De semblables accès se renouvellent fréquemment ; l'attouchement de la gorge, la pression du bas-ventre dans les endroits douloureux et la simple vue de l'eau ou du bouillon les reproduisent. Dans l'impossibilité de lui rien faire avaler, dans l'impuissance de rien injecter dans les gros intestins, on fit préparer un liniment composé de 1 livre d'huile d'olives, 3 gros de laudanum liquide, autant d'ammoniac et 100 grains de musc ; on recommanda de frictionner avec ce liniment toute l'épine du dos depuis la nuque jusqu'à l'os sacrum, tout le bas-ventre et principalement les endroits douloureux, toute la gorge, les bras et les cuisses. Ces frictions furent répétées tous les quarts d'heure, prolongées long-temps, et le malade fut enveloppé dans des couvertures de laine bien échauffées. On commença à frictionner à onze heures ; huit heures après, il paraît plus tranquille, et les accès qui reviennent sont moins longs et moins violens ; il se plaint, dans l'intervalle d'un de ces accès, d'une forte douleur dans l'intérieur de la gorge ; on l'examine et on y découvre une légère rougeur qui s'étend de la partie supérieure et postérieure de la membrane du palais aux muscles du voile et à la luette. On veut lui faire avaler une petite cuillerée d'huile : aussitôt il éprouve de violens serremens, il fait de grands efforts ; mais enfin il réussit à avaler ce peu d'huile sans que ni la vue ni le goût de ce fluide renouvellent les convulsions, les autres symptômes précédemment exposés.

Encouragé de ce qu'il commence à avaler quelque petite dose de ce liquide, on y mêle de la teinture d'opium, du musc et même du cinabre natif à de très-fortes doses, et on en donne de demi-heure en demi-heure. Dans la nuit on réussit à lui faire prendre quelques petites doses de bouillon ; depuis sept heures il reprit presque en entier l'usage de ses sens. On lui annonce à onze heures du soir qu'un de ses amis doit partir ; cette nouvelle produit une forte émotion ; un violent accès se manifeste bientôt ; il est accompagné de convulsions

effroyables, et il dure une heure et demie presque sans interruption. Les symptômes hydrophobiques ne se réveillent pourtant pas, et après que le calme est rétabli, il se plaint encore d'une soif violente ; il boit dans la nuit une grande quantité de bouillon, évaluée par les assistants à plus de douze livres ; il dort. Vers les cinq heures du matin, il eut une nouvelle attaque dont la durée ne passa pas une demi-heure ; le pouls était tranquille ; il se plaignait toujours d'une douleur obscure à l'ombilic et à la gorge. On continua à le frictionner de demi-heure en demi-heure. Le lendemain il allait beaucoup mieux. On ordonna toutes les demi-heures une cuillerée d'huile contenant de l'opium et du musc ; mais il avala tout à la fois les doses qui devaient servir pour toute la journée, c'est-à-dire, 120 gouttes de teinture thébaïque et 80 grains de musc mêlé avec 8 onces d'huile ; il ne s'ensuivit aucune altération ni dans le pouls ni dans la chaleur de la peau. Il continua à prendre dans la journée beaucoup d'eau, du bouillon et du vin ; son appétit se réveilla ; on lui prépara un hachis de poule de plus de 18 onces en poids et une soupe forte et nourrissante : il mangea avec plaisir. La journée entière se passa assez paisiblement, sans accès convulsif et sans aucune défaillance ; il eut de la gaieté, des caprices, ce qui était probablement dû à l'impression de l'opium et du musc. Dans la nuit suivante, il eut un sommeil paisible de quelques heures ; il continua à boire abondamment du bouillon, et il expectora quelques crachats teints de raies sanguinolentes. Dans la journée qui suivit, il eut, à plusieurs reprises, des évacuations copieuses et verdâtres ; tous les symptômes étaient calmés ; le malade mangea et continua à se frictionner et à boire. Deux jours après, il quitta le lit et n'observa plus aucun régime. (Mémoires de l'Académie de Turin, années 1802 et 1803 ; histoire d'un tétanos avec symptômes d'hydrophobie, produit par les cantharides. Observation rapportée par M. Giulio, p. 15.)

Observation sixième.

M. F..., jeune homme de 28 à 30 ans, fut conduit à l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand, dans la nuit du 24 février 1800, dans l'état le plus déplorable : il se roulait dans les corridors en poussant les cris les plus déchirans. Après des interrogations réitérées, nous apprîmes

qu'on lui avait fait prendre, il y avait environ une heure, un breuvage dans lequel on avait introduit à dessein des mouches cantharides. F... avait ressenti peu après une chaleur brûlante dans la gorge et une douleur très-vive vers l'estomac ; ces symptômes s'étaient rapidement exaspérés, et lorsqu'il fut porté à l'hôpital il éprouvait en outre une douleur atroce vers la région rénale et à l'hypogastre, et il avait un priapisme très-fort ; la voix était faible, tremblante, la respiration laborieuse ; le pouls étoit petit, concentré ; il avait une soif dévorante ; mais la constriction de la gorge étoit telle qu'il étoit impossible d'introduire une seule goutte de liquide sans donner lieu à des angoisses inexprimables. On essaya plusieurs boissons sans plus de succès. F... manifesta bientôt un dégoût très-vif pour les liquides ; il les repoussait vivement lorsqu'on lui en présentait : cependant les accidens allaient en augmentant ; les douleurs d'entrailles étoient atroces ; il y avait des ténésmes et des envies fréquentes d'uriner ; mais le malade ne rendait, après les efforts les plus cruels, que quelques gouttes de sang par le rectum et par l'urèthre. On introduisit dans la vessie quelques injections d'huile d'amandes douces tiède, et on parvint même à lui faire garder un demi-lavement d'huile d'olives ; on appliqua de larges cataplasmes sur le cou ; on lui fit prendre des fumigations émollientes, et peu de temps après on put lui faire avaler quelques petites cuillerées d'huile, mais toujours avec difficulté. On essaya de le mettre dans un bain tiède ; mais ce fut en vain : à peine y fut-il entré que les douleurs semblèrent devenir plus vives, et il fallut l'en retirer promptement. Néanmoins on fit une nouvelle tentative une heure après, et elle ne fut pas sans succès : le malade resta environ dix minutes dans l'eau ; lorsqu'il en sortit, les souffrances paraissaient un peu moins fortes, quoique le priapisme, l'hématurie et les douleurs d'entrailles persistassent ; la déglutition devint un peu moins gênée, et on en profita pour lui faire avaler à plusieurs reprises, soit de l'huile d'amandes douces, soit du lait ou une émulsion. En continuant ces moyens et en revenant aux bains tièdes plusieurs fois, nous eûmes la satisfaction de voir les accidens se modérer dans la journée. Le lendemain il existait une chaleur très-vive dans tout le trajet du canal digestif ; le priapisme paraissait encore de loin en loin ; l'hématurie avait cessé ; mais l'émission des urines ne laissait

pas d'être accompagnée de douleurs : il n'y eut point de selles. Ces symptômes allèrent en diminuant, et le sixième jour F... sortit de l'hôpital ; mais il conserva pendant quelque temps une sorte d'irritation dans l'estomac et surtout à la gorge. Pendant plusieurs mois il éprouva de la gêne dans la déglutition des liquides. Des détails positifs nous apprirent qu'on lui avait fait prendre un gros de poudre de cantharides dans un demi-verre de vin de Bordeaux. (Observation communiquée par M. le docteur Biett.)

Observation septième.

Mademoiselle, âgée de 19 à 20 ans, décidée à se faire avorter, chargea la pointe d'un couteau de poudre de cantharides et l'avalait. Des vomissemens eurent bientôt lieu, et la malheureuse n'éprouva que de faibles incommodités. Le lendemain, elle répéta la dose de la veille et de la même manière. Tous les symptômes de l'empoisonnement ne tardèrent pas à se manifester ; on employa inutilement les mucilagineux, le lait, l'huile, etc. Le lendemain, la malade ne pouvait plus uriner, mais elle rendait par les parties de la génération quelques stries de sang ; enfin l'avortement eut lieu avec une légère perte ; l'embryon, pris pour un caillot, fut jeté par les assistans. Dès ce moment l'état devint plus alarmant : vomissemens fréquens, dilatation considérable de la pupille, mouvemens convulsifs, sueurs froides, agonie ; mort le quatrième jour après la deuxième prise ; les facultés intellectuelles ne furent point troublées un seul instant. *Ouverture du cadavre.* Le cerveau était le siège d'un engorgement sanguin ; l'épiploon, le péritoine, les intestins, l'estomac, l'œsophage, les urètres, les reins et les parties internes de la génération étaient enflammés ; la bouche et la langue étaient dépouillées de leur membrane muqueuse. On a estimé que cette demoiselle avait pris environ 24 grains de poudre de cantharides. (Observation de M. H. M. Gazette de santé, mai 1819.)

Observation huitième.

Quatre ouvriers, d'un âge adulte et d'une constitution forte et robuste, ayant vidé un flacon trouvé dans un magasin où ils étaient

chargés d'un travail, et qui, au lieu d'une liqueur alcoolique potable, ainsi qu'ils le croyaient, était rempli de teinture de cantharides, éprouvèrent tous les symptômes d'un empoisonnement tel que le déterminent les cantharides : un vomissement de sang accompagné d'un véritable étranglement et d'un sentiment de brûlure tout le long du canal alimentaire, une soif inextinguible et une difficulté ou plutôt une impossibilité d'avalier ; une distension et une douleur continue dans la région abdominale, jointes au froid des membres et à un pouls fréquent et petit : tels étaient les principaux symptômes que l'on observa à la suite dudit accident.

Appelé au secours de ces malheureux, je leur ordonnai sur le champ des boissons émulsionnées avec du camphre et du nitre, l'application des sangsues à la région douloureuse de l'abdomen, des lavemens émolliens contenant de l'opium et du camphre, des pédiluves tièdes, etc. Après avoir continué ce traitement pendant quatre jours, deux de ces malheureux étaient entièrement hors de danger. Il n'en était point de même des deux autres individus, chez lesquels l'intensité des symptômes résista au traitement indiqué, et qui, tous les deux, continuèrent à lutter contre une strangurie très-opiniâtre. Je crus donc devoir essayer de faire des injections émollientes dans la vessie, et donner intérieurement et toutes les deux heures la poudre suivante : camphoræ gr. ʒi, fol. uvæ ursi gr. ʒi, gummi mimosæ gr. ʒi, m. Je fis frotter en outre la région rénale avec l'essence de térébenthine.

Je joignis à ce traitement de temps en temps une légère saignée, et, après avoir continué jusqu'au dixième jour, j'eus la satisfaction de les voir sauvés tous les quatre. (Observation du docteur Graaf, à Cologne, Hufelands Journal, année 1821. — Nouveau journal de médecine, etc., par MM. Adelon, etc., janvier 1822, t. 13, p. 25.)

Observation neuvième.

Ambroise Paré rapporte qu'ayant appliqué un vésicatoire sur toute la face, dans le dessein de faire disparaître plusieurs gros boutons, il survint des accidens graves causés par les cantharides. « Et trois ou quatre heures après que le vésicatoire fut réduit de puissance en effect, elle eut une chaleur merveilleuse à la vessie, et grande tumeur

au col de la matrice avec grandes espreintes, et vomissoit, pissoit et aceloit incessamment, se jettant ça et là, comme si elle eust esté dans un feu, et estoit comme toute insensée et fébricitante : dont je fus alors esmerveillé de telle chose, et voyant que tels accidens venoient à raison des cantharides qu'on lui avoit appliquées pour faire le vésicatoire, fut aduisé qu'on luy donneroit du lait à boire en grande quantité, aussi qu'on luy en bailleroit en clystères et injections, tant au col de la vessie que de la matrice. Semblablement elle fut baignée en eau modérément chaude, en laquelle auoit bouilly semence de lin, racine et feuilles de mauue, et guimauue, violiers de mars, jusquiame, pourpier, laictues, et s'y tint assez long-temps, à cause qu'en iceluy elle perdoit sa douleur. Puis estant posée dedans le lict et essuyée, on lui appliqua sur la région des lombes, et autour des parties génitales, onguent rosat, populéum incorporez en oxycrat, afin de refréner l'intempérature de ces parties. Et par ces moyens les autres accidens furent cessez. (Paré, l. c., p. 500.)

Observation dixième.

En 1787, deux frères ayant avalé, dans une partie de débauche, de la poudre de cantharides délayée dans du chocolat, l'un d'eux périt en trois semaines de la dysenterie, et celui qui survécut mourut deux mois et demi après dans des angoisses terribles, à Paris, où il était venu chercher du secours. On trouva, à l'ouverture du cadavre, l'estomac et une portion de l'intestin duodénum parsemés, à l'intérieur, de tubercules fongueux, de varices, d'érosions et de petits ulcères; les reins et la vessie ne présentèrent d'ailleurs rien de particulier (Recueil périodique de la société de médecine de Paris, t. X, p. 56).

Observation onzième.

Un jeune homme sain et robuste avala, par curiosité, cinq cantharides. Bientôt il sentit une chaleur douloureuse à la bouche. La langue, l'arrière-bouche, s'excorièrent par endroits, se couvrirent en d'autres de vésicules. Une ardeur brûlante se fit sentir dans l'estomac, et même dans l'œsophage, quoique à un moindre degré. Le pouls n'était pas fébrile. On fit avaler au malade environ deux verres d'huile; on lui tira dix-

huit onces de sang, puis on lui donna un vomitif, par l'effet duquel il rendit quelques fragmens membraniformes, qui paraissaient s'être détachés des parois de l'estomac et de l'œsophage, et les restes des cantharides avalées. Bientôt après le malade se plaignit de pesanteur de tête et de douleur au périnée; il rendit environ trois onces d'une urine assez limpide. On continua l'usage de l'huile, et on y joignit celui du lait. Le pouls devint irrégulier et intermittent; le front se couvrit d'une sueur froide. La céphalalgie augmenta, et fut accompagnée, par intervalles, d'un léger délire. La dysurie devint plus forte; la douleur du périnée allait toujours croissant, et semblait avoir son siège au col de la vessie plutôt qu'à la racine de la verge. Une érection forte, persistante, sans douleur et sans sentiment de volupté, se manifesta. On enveloppa les parties de la génération de flanelle imbibée d'huile camphrée. Le malade vomit dans la nuit une partie de l'huile et du lait qu'il avait pris; la matière vomie contenait en outre un peu de sang et un grand nombre de parcelles membraneuses. Les urines coulèrent un peu dans la nuit. D'abord sanguinolentes, elles devinrent claires vers le matin. Le lendemain, tous les symptômes furent moins intenses, mais ils persistèrent. Au matin, une fièvre assez forte se déclara. Elle diminua un peu vers le soir. Le surlendemain, l'apyrexie était complète. Dès lors les accidens allèrent en diminuant, et, six ou sept jours après son imprudence, le malade fut en état de reprendre le cours de ses affaires. (Observation communiquée par le docteur William Batt, extraite des mémoires de la société médicale de Gênes, tom. 2, Journal de médecine, et de Corvisart, etc, etc. T. XIII, p. 426, ann. 1807.

Observation douzième.

Trois nègres robustes avaient une bouteille de rhum qui leur avait été donnée par un jeune homme, lequel l'avait volée chez un marchand. Six drachmes de poudre de cantharides avaient été mises dans cette bouteille huit heures auparavant, dans le but d'en faire une infusion pour le pansement d'un cheval malade. L'individu qui l'a volée l'a goûtée, mais, ne la trouvant pas bonne, l'a donnée à ses camarades; il leur a dit qu'il avait trouvé une bouteille de *bitters*

(eau de vie amère) que les peuples blancs boivent ordinairement, et comme il n'aimait pas ce genre de boisson, il les engagea à la boire à sa santé! Ceci s'est passé à huit heures du soir, au clair de la lune; ils la partagèrent en effet, et l'ont bue. L'un deux, R. Pollock, avait soupé de bon cœur un moment auparavant; les deux autres se trouvaient à jeun, mais ils ont mangé immédiatement après.

Peu de temps après, ils ont commencé à accuser des douleurs lancinantes aiguës à l'estomac, de la chaleur brûlante à la gorge, des nausées. Deux heures après, vomissemens violens de matière sanguinolente muqueuse et écumeuse.

On leur fait prendre une décoction de graines de *feniella cordifolia* qui a agi comme émétique.

Le lendemain matin, les trois malades ont été examinés par M. Maxwell. Ils se plaignaient tous les trois de douleur brûlante à la région de l'estomac; surface du corps couverte de sueur froide et visqueuse; sentiment de brûlure à la gorge, surtout au sommet de l'œsophage et se propageant jusqu'à l'épigastre; dysphagie: l'un deux dit avoir le gosier en feu. Abattement considérable des forces; gémissemens incessans; les malades se sentent mourir; pouls à 20 pulsations par minute et petit. La respiration est libre; pas d'irritation du côté des voies urinaires; pas de douleur ni de tension à l'abdomen; pas de garde-robis. Les vomissemens reviennent de temps à autre; la matière rejetée est muco-sanguine et écumeuse; elle offre une couleur vermillon. Tous les trois présentent de la salivation; ils crachent continuellement un mélange du mucus et de salive couleur foncée. L'arrière-bouche est gonflée et rouge comme si elle était atteinte d'érysipèle; des veines dilatées traversent ces tissus.

Pour m'assurer complètement, dit l'auteur, qu'il ne restait pas d'autre poison dans l'estomac, j'ai commencé par prescrire à chacun vingt grains de sulfate de zinc qui a agi immédiatement; puis de l'eau chaude, et, aussitôt que leur estomac s'est calmé, trois onces d'huile d'olive qui a été parfaitement retenue. Enfin une infusion d'*hibiscus esculentus* avec de l'huile de ricin en lavement; même infusion pour tisane.

On a, en attendant, examiné la bouteille, et l'on a trouvé trois drachmes de cantharides. Les trois individus en avaient donc

avalé autant, plus l'alcool dans lequel le poison avait macéré.

Une heure après midi. Les vomissements ont cessé. L'un d'eux a eu une garde-robe abondante sans mélange de sang. État général *ut supra*. Estomac moins irritable. On prescrit deux onces d'huile de ricin à chacun.

Dans la soirée, l'huile a opéré chez tous; pas de sang dans les selles. Crachement de salive sanguinolente. Sentiment de brûlure à l'estomac avec grande difficulté d'avaler; pas de soif ardente. Pouls à 100 chez deux, 80 chez l'autre. Pas de strangurie. On prescrit une saignée de 14 onces; l'application d'emplâtre de Iytha à l'épigastre; lavement et tisane *ut supra*.

Troisième jour. Le sang de Pollock n'offre pas de couenne. L'huile a opéré; pas d'irritation à l'estomac; pas de sang dans les selles ni dans l'urine. A présent, ce malade se plaint de strangurie intense; il rend de l'urine par petites quantités. Les symptômes gastriques ne sont pas imposants. Gorge enflammée et couverte de lymphe plastique. Le malade crache continuellement une matière écumeuse mêlée à du sang; grande soif; pas de chaleur à la peau; pouls à 104, régulier et plein; langue très-chargée, à bords rouges. La respiration n'est pas fétide; gencives rouges et gonflées; douleurs intenses au larynx.

Chez les deux autres, on observe: douleur modérée à l'estomac; tuméfaction douloureuse de l'arrière-bouche; pouls à 104; pas de fièvre; strangurie fort incommode; crachements continus; éructations de matières écumeuses et acides. Huile de ricin; fomentations épigastriques; opiate; lavemens; bain chaud.

Le quatrième jour, chute des fausses membranes de la gorge, ulcérations aphtheuses; mieux général.

Le sixième jour, la strangurie se dissipe; la salivation également. Amélioration progressive.

Le quinzième jour, guérison parfaite.

A la suite de ce fait, l'auteur ajoute les remarques suivantes:

« Il a été constaté que chacun des trois malades avait avalé un gros de cantharides et sept à huit onces de rhum: cette quantité aurait inmanquablement produit la mort si elle n'eût été enveloppée par la soupe et rejetée par l'estomac deux heures après; en buvant la li-

queur ils l'ont trouvée de mauvais goût, amère; mais, comme on la leur avait donnée comme une liqueur dont les blancs font usage, ils l'ont prise avec volupté. Aussitôt que les accidens ont commencé à se manifester, ils ont soupçonné avoir été trompés; mais ils n'ont pas osé appeler du secours. Leur état s'aggravant, il a été évident qu'ils avaient été empoisonnés. On leur a prescrit de forts émétiques : c'est le remède favori des indigènes dans tous les cas d'empoisonnement.

« A mon arrivée je les ai fait vomir encore, leur ai fait prendre des mucilagineux, et puis je les ai saignés.

« La saignée, je l'ai pratiquée dans le but d'empêcher la résorption du poison, ou tout au moins de l'affaiblir. Une chose cependant digne de remarque, c'est qu'aussitôt après la saignée la strangurie s'est produite chez tous les trois.

« On a dit que le camphre était l'antidote de la cantharide; c'est une erreur. Je dois d'abord faire remarquer que dans ces climats, malgré l'abus extraordinaire que les indigènes font des vésicatoires cantharidés dans toutes les maladies, il est fort rare de voir la réaction vésicale par cette cause, et j'ai observé que dans ce cas on a beau donner du camphre, le spasme vésical persiste; il cède, au contraire, comme par enchantement si l'on administre des lavemens opiacés et des fomentations au pubis avec des flanelles trempées dans de l'eau chaude et du laudanum (Observations publiées par le docteur Maxwell, Annoto-Bay, Marine hospital, Lancette française, année 1838, n° 101). »

§ V. *Effets sur l'homme bien portant.*

M. Christison (On poisons, p. 560, 561), en parlant de l'action des cantharides chez l'homme bien portant, s'exprime de la manière suivante : « Les symptômes produits par la cantharide chez l'homme sont plus remarquables que ceux qu'on observe chez les animaux. On connaît un grand nombre de faits, mais peu d'entre eux sont rapportés avec détails. Quelquefois la cantharide a été prise pour provoquer l'avortement ou pour se donner la mort volontairement, mais le plus fréquemment pour s'exciter à l'acte vénérien, attendu la réputation qu'elle a d'être aphrodisiaque. Qu'elle ait en effet cette propriété dans beaucoup de cas, c'est hors de doute, mais les anciennes histoires

qu'on a rapportées à ce sujet sont pour la plupart fabuleuses et toutes très-exagérées. Très-souvent elle n'excite point à l'acte vénérien, quelquefois même aucun effet ne se manifeste du côté des organes génitaux, et les reins et la vessie peuvent être puissamment affectés sans participation des organes précédens. Il est prouvé d'autre part, par des observations nombreuses, que l'excitation des organes génitaux ne peut avoir lieu sans que des symptômes violens constitutionnels soient en même temps produits au risque de la vie. » Un peu plus loin, le même auteur ajoute : « Parmi les symptômes l'affection à la gorge, accompagnée de déglutition difficile et même d'aversion pour les liquides paraît des plus constantes. Le sentiment d'irritation dans les intestins et l'estomac est aussi généralement mentionné. Quelquefois ce symptôme est accompagné de vomissemens sanguinolens, comme dans les quatre cas rapportés par Graaf de Langenbourg; dans d'autres occasions, les vomissemens sont accompagnés de flocons membraneux comme dans les empoisonnemens par les acides. Ces flocons ont été pris pour des portions de la membrane interne du canal alimentaire, ils sont cependant un simple produit morbide. Dans le cas de Rouquayrol, cependant, il y a lieu de croire qu'une portion de la membrane muqueuse de l'intestin avait été vomie, puisqu'on y voyait plusieurs rameaux vasculaires; l'un de ces vaisseaux était tellement gros, qu'on a pu l'ouvrir avec la pointe d'une lancette. Un autre symptôme qui paraît des plus cu'minans dans la généralité des cas, c'est la suppression de l'urine et l'écoulement de sang par l'urèthre. Il paraît aussi que, quand l'inflammation des organes génitaux est très-prononcée, elle peut se terminer par la gangrène des parties extérieures. Des symptômes nerveux se joignent aux précédens, tels que céphalalgie et délire. »

On trouve dans ce même ouvrage le fait suivant :

« Un homme prit une once de teinture de cantharides : aussitôt après sa respiration s'est accélérée; son visage s'est animé, ses yeux sont devenus rouges et larmoyans; accès de convulsions, douleurs à l'estomac et à la vessie, suppression des urines et priapisme. Le soir, le délire s'est apaisé; le lendemain le malade était sans connaissance. On l'a saigné, on lui a donné l'émétique, de l'huile de ricin; on lui a appliqué des vésicatoires et des sinapismes; il est allé de mieux en

mieux jusqu'au quatorzième jour; alors il a été saisi subitement de céphalalgie intense et de frisson, puis de convulsions et de coma, qui offraient pourtant des intermittences sous l'influence des contre-irritans. Le lendemain le coma a reparu par intervalles, puis après les convulsions également. Cet état est allé en empirant pendant trois jours, et s'est enfin terminé par la mort (p. 562). »

Le docteur J. F. Kluyskins (*Matière médicale pratique*, en 2 vol. Gand, 1826, 2^e vol., p. 243) s'exprime ainsi :

« Comme on accorde généralement à cette substance une faculté aphrodisiaque, bien des personnes pourraient être tentées d'en faire usage et d'en prendre de grandes doses, soit pour relever les excretions (quid?) de la nature épuisée, soit pour enflammer les passions des femmes qu'on veut séduire; il est donc très-nécessaire pour le médecin de connaître quels sont les symptômes qui peuvent en résulter; les principaux sont : des éructations violentes de l'estomac; des évacuations alvines copieuses, souvent sanguinolentes, de fortes coliques, des inflammations aiguës de l'estomac et des intestins, quelquefois des convulsions générales, accompagnées d'une aversion très-prononcée pour les liquides, semblable à celle qui se manifeste dans l'hydrophobie, un délire furieux, etc.; les affections des voies urinaires et des organes génitaux peuvent être considérées comme des symptômes particuliers de l'empoisonnement par les cantharides : tels sont une sensation de chaleur dans la vessie, l'hématurie, une très-forte strangurie, un priapisme douloureux et continu, le satyriasis, etc., etc. »

M. Orfila, dans l'article *Poison* du Dictionnaire des Sciences médicales, en 13 vol., Bruxelles, 1830, t. II, p. 396, donne les symptômes suivans de l'empoisonnement par les cantharides. La poudre de cet insecte est un poison irritant, énergique, soit qu'on l'applique à l'extérieur, soit qu'on l'introduise dans l'estomac. Indépendamment des symptômes que développent les poisons corrosifs, elle détermine une ardeur dans la vessie, un priapisme opiniâtre et très-douloureux; l'urine est quelquefois sanguinolente. On trouve après la mort les organes touchés par le poison enflammés, gangrénés, etc. Il ne produit pas toujours l'inflammation de la membrane muqueuse de la vessie et des parties génitales; ce genre d'altération a principale-

ment lieu lorsque l'individu ne succombe qu'un ou deux jours après l'empoisonnement, et surtout lorsque le poison a été appliqué à l'extérieur; il est rare, dans ce dernier cas, que l'on découvre la moindre altération dans le canal digestif. Les accidens de cet empoisonnement sont évidemment le résultat de l'irritation locale et de l'action sympathique sur le système nerveux; la vessie et les organes sont également affectés. »

Appliquées sur la peau, ou introduites dans l'estomac, les cantharides donnent souvent lieu à des accidens très-graves, qui peuvent être suivis de la mort. Voici les symptômes qu'elles produisent lorsqu'elles ont été avalées : odeur nauséabonde et infecte, saveur âcre très-désagréable, chaleur brûlante dans le gosier, dans l'estomac et dans les autres parties du ventre; envies de vomir, vomissemens fréquens et souvent mêlés de sang, selles copieuses, plus ou moins sanguinolentes, douleurs atroces dans le ventre, surtout vers l'estomac, priapisme opiniâtre et très-douloureux; ardeur dans la vessie, grande difficulté d'uriner, quelquefois l'urine est entièrement supprimée, et lorsque le malade paraît en rendre quelques gouttes, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté; elle est souvent mêlée de sang; le pouls est fréquent et dur: dans quelques circonstances, il est impossible de faire avaler des boissons qui sont même repoussées avec horreur; les mâchoires sont resserrées, il se déclare enfin des convulsions affreuses, une raideur générale et le délire; la mort ne tarde pas à survenir (Orfila, Secours à donner aux personnes empoisonnées et asphyxiées; Paris, 1825, p. 84).

M. Devergie, en traitant de l'empoisonnement par les mouches cantharides, parle ainsi :

« Lorsqu'un individu a, dit-il, avalé une préparation dans laquelle entre la cantharide, il éprouve, peu de temps après l'ingestion du poison dans l'estomac, une chaleur forte, un sentiment de brûlure dans la région épigastrique, de la soif, un commencement d'agitation, d'excitation générale contre nature; bientôt de la chaleur se fait sentir dans la région de la vessie; il éprouve le besoin d'uriner, et, peu de temps après y avoir satisfait, la même sensation se renouvelle avec plus d'intensité: il urine, mais quelques gouttes seulement; et, au moment de leur injection, un sentiment de cuisson et de

brûlure se développe dans toute la longueur du canal de l'urèthre. L'agitation générale est alors devenue plus active, et tantôt elle prend un accroissement rapide, tantôt elle n'est suffisante que pour développer une exaltation de force contre nature, qui porte l'individu à briser et à rompre des objets qui lui eussent résisté auparavant. L'appétit vénérien est beaucoup augmenté, et le besoin de l'éjaculation est quelquefois tellement pressant, que certains individus n'ont pas honte de se masturber en présence même des personnes qui leur sont étrangères, que l'on a appelées pour leur donner des soins; et l'on trouve dans les recueils anciens d'observations des exemples d'individus qui ont sacrifié à Vénus plus de quatre-vingts fois en une nuit. Ces exemples, en supposant qu'ils soient bien exacts, sont plus propres à donner une idée du degré d'excitation de l'appareil génito-urinaire qu'à présenter le tableau fidèle de ce qui a lieu communément. Ces phénomènes peuvent persister pendant un temps très-variable, douze, vingt-quatre, trente-six heures, s'accroître de plus en plus, et l'individu périr; ou bien ils disparaissent graduellement; mais il reste toujours du côté de l'appareil génito-urinaire une sensibilité, un état douloureux, qui ne se dissipent que long-temps après: quelquefois, et ce sont les cas où la dose de cantharides a été plus forte, aucun désir vénérien ne se fait observer. On ne remarque que les symptômes d'une inflammation intense de la vessie, de l'estomac, et d'une excitation générale du système. Ainsi, douleur dans les régions rénale et épigastrique, voix faible, respiration laborieuse, pouls petit, concentré; soif dévorante; sentiment de constriction à la gorge, tel qu'il est impossible d'introduire une goutte de liquide sans provoquer des angoisses inexprimables; douleurs aiguës dans tout l'abdomen, ténesme, besoin fréquent d'uriner; mais le malade ne rend, après les efforts les plus cruels, que quelques gouttes de sang par l'urèthre et par le rectum. Dans d'autres circonstances, le système nerveux joue le rôle principal, ce qui s'observe surtout chez les jeunes gens et chez les femmes délicates: ainsi, quelque temps après l'ingestion du poison, des convulsions surviennent, le malade se roule dans son lit, se jette à terre, se relève et s'élançe furieux sur les objets ou sur les personnes qui l'entourent, jette des cris, tombe dans un délire furibond; les convulsions prennent des caractères

tères variés : tantôt c'est un emprostotonos qui se manifeste , tantôt un opisthotonos , tantôt un trismus des plus marqués avec grincement des dents. Dans quelques cas , le malade a horreur des liquides , en sorte que son état simule assez bien celui de l'hydrophobie. » (Dict. de méd. et chir. prat. , t. 4 , p. 699.)

M. Giacomini de Padoue , dans le but de déterminer quelle est l'action de la cantharide sur l'homme bien portant , a fait quelques expériences avec cette substance sur un certain nombre de ses élèves , et les rapporte dans son ouvrage : *Farmacologia* , t. 11 , p. 152 et suivantes , sous le titre de : *Faits cliniques relatifs à la vertu thérapeutique de la cantharide et aux véritables antidotes de cette substance.*

Premier fait. Le 19 avril 1834 , neuf élèves de la clinique de Padoue se sont soumis publiquement à l'expérience. Leur âge , stature , constitution , offrent des variétés ; ils sont , les uns à jeun , les autres ont pris un léger déjeuner. On examine l'état du pouls qu'on note sur un registre , et on leur administre à chacun un grain de cantharide , dissous dans de l'huile d'amandes douces et réduit en pilules , puis à chacun un verre d'émulsion d'amandes douces. Il est huit heures du matin.

Deux heures après , ils offrent tous , excepté un , un ralentissement du pouls , de deux à quatorze pulsations par minute. Cinq d'entre eux urinent plus abondamment et plus fréquemment que de coutume ; un seul éprouve quelques nausées.

A dix heures du matin , on administre une seconde pilule comme ci-dessus. Deux heures après , il se présente chez les uns un léger abaissement dans le pouls ; chez les autres , le pouls est resté stationnaire : tous cependant urinent abondamment et accusent un sentiment de chaleur à l'urèthre avec une légère constriction à la prostate.

A midi , troisième pilule , *ut supra*. Les jeunes gens ont diné à leur ordinaire. Après dîner , ils sont revenus à la clinique où ils ont été examinés de nouveau. Le pouls est un peu plus élevé qu'avant , ce qui est attribué au dîner et à la marche ; l'urine continue à être abondante et produit toujours une chaleur vive en sortant ; cette chaleur est ardente et fort incommode chez deux ou trois qui ont pris très-peu de boisson à leur repas. Quelques-uns accusent des douleurs intestinales , d'autres des démangeaisons au périnée , avec une sorte de ténésme à l'anus. Tous se plaignent de faiblesse générale et transpi-

rent fort abondamment, bien que le jour ne soit pas chaud. On s'arrête là pour cette journée.

Le lendemain matin, ils rapportent avoir peu dormi dans la nuit : le pouls avait été fort bas chez la plupart ; mais la chaleur uréthrale s'était dissipée dans la soirée : l'un d'eux seulement avait été fort incommodé dans la nuit, et avait rendu quelques gouttes de sang par l'urèthre ; un autre avait éprouvé une sorte de prostration inquiétante et un frisson intense, qui s'est continué malgré les couvertures dont il s'est fait couvrir. Tous, du reste, avaient éprouvé une transpiration abondante vers le matin, qui avait fait dissiper complètement ces incommodités. L'un d'eux, qui était atteint d'une conjonctivité chronique, s'est trouvé guéri subitement le lendemain.

Deuxième fait. Le 21 avril, sept autres jeunes gens se sont soumis à l'expérience. Après l'exploration exacte du pouls, on leur a administré à chacun une pilule d'un grain et demi de poudre de cantharides ; quelques-uns ont avalé une pilule de deux grains. Deux heures après ils présentent tous un ralentissement notable du pouls, de cinq à seize pulsations par minute. Chez deux, le pouls s'était plutôt élevé de deux pulsations, mais il était évidemment plus mou.

A dix heures du matin, c'est-à-dire deux heures après la première dose, on en administra une seconde, *ut supra*. Nouvel abaissement du pouls de quelques pulsations seulement.

A midi, on donne la troisième dose d'un grain pour les uns, d'un grain et demi pour les autres ; de sorte que chacun se trouvait en avoir pris quatre grains en tout. A trois heures, le pouls est notablement ralenti, et il continue ainsi jusqu'au lendemain matin. Les expérimentateurs ont bu cette fois abondamment des liquides mucilagineux ; aussi n'ont-ils pas éprouvé les chaleurs incommodes à l'urèthre comme les précédentes, quoiqu'ils aient pris un grain de plus de cantharides ; il faut en excepter deux cependant, qui les ont essuyées d'une manière vive. Tous ont eu des sueurs abondantes, une faiblesse extrême, au point que l'un d'eux n'a pas eu assez de force pour sortir de sa chambre.

Le lendemain la langueur générale persistait, et l'un d'eux, qui avait habituellement des palpitations de cœur, s'en est trouvé complètement débarrassé depuis hier soir. Les uns ont éprouvé en outre une

augmentation de l'appétit, les autres une diminution. Quelques-uns ont eu des garde-robes abondantes.

Troisième fait. Le 6 mai, six élèves de constitutions diverses ont été soumis à l'usage de la cantharidine. Cette substance a été dissoute dans de l'huile; on y a ajouté du mucilage et on en a fait des pilules d'un huitième de grain. A sept heures et demie du matin, chacun a pris deux de ces pilules, c'est-à-dire un quart de grain de cantharidine. A neuf heures et demie, troisième pilule. A onze heures, deux autres pilules. Chacun se trouve donc en avoir pris cinq huitièmes de grain. Boissons abondantes d'émulsion d'amandes douces. Les examens, répétés à chaque prise de médicament, ont donné une diminution progressive des battements du pouls. Le maximum de cette diminution a été de 22 pulsations par minute. Cet état du pouls a continué jusqu'au lendemain. Tous ont accusé une prostration considérable, une sorte de langueur progressive jusqu'au lendemain; des vertiges, des tremblements dans les membres et un sentiment de poids dans les muscles des cuisses. L'urine a été fort abondante dès la première dose. La chaleur à l'urèthre a existé chez tous, mais modérément, à l'exception d'un, qui l'a éprouvée d'une manière très vive jusqu'au lendemain. La sueur a été excessive chez tous indistinctement. Inappétence chez tous. Quelques-uns ont eu des garde-robes copieuses qui ont paru dépendre de l'action du remède; quelques autres de fausses épreintes.

L'abattement général s'est continué dans la journée du lendemain.

L'un des élèves a déclaré se sentir délivré d'une oppression à la poitrine dont il souffrait habituellement. A deux heures après midi du lendemain, comme la faiblesse continuait, on leur a fait boire du bon vin de Malaga, les uns deux verres, les autres trois, ce qui les a soulagés beaucoup; ils ont pris ensuite d'autres boissons alcooliques en assez grande quantité; la faiblesse s'est dissipée immédiatement, et l'on a remarqué que ces grandes quantités de liqueurs n'ont produit aucun des symptômes d'ivresse qu'on observe à l'état normal.

Quatrième fait. L'un des six jeunes gens dont nous venons de parler a éprouvé par la dose ci-dessus des symptômes d'empoisonnement véritable, et il aurait inévitablement succombé sans les secours éclairés de M. Giacomini. Voici le fait. « Canton Bartholomé, âgé de vingt-trois

ans, de Vérone, étudiant en chirurgie de quatrième année, de constitution vigoureuse, s'était déjà soumis à deux séries d'expériences que nous venions de faire sur plusieurs de ses camarades; il avait éprouvé les mêmes symptômes que les autres, moins cependant l'abaissement du pouls, qui n'avait point été bien manifeste chez lui. Il voulut faire partie aussi de la troisième catégorie qui était composée de six jeunes gens, et prit une pilule de cinq huitièmes de grain de cantharidine. Avant l'expérience, le pouls marquait 57 pulsations par minute; c'était à neuf heures et demie du matin. Deux heures après, il rendit des urines abondamment et librement; il prit alors une seconde dose pareille à la précédente. Aussitôt après, il ressentit une douleur au rein droit et une légère chaleur dans l'urèthre; ses perceptions, qui étaient habituellement vives et promptes, commencèrent à devenir obtuses; il est tombé ensuite dans une sorte de stupidité, et il a perdu toute faculté de réfléchir; ensuite il a éprouvé des vertiges et des vacillations. A midi, il prit un petit repas, mais sans appétit; son abattement avait augmenté, les urines étaient supprimées, et il accusait une douleur dans tout le trajet des reins aux urétéres jusqu'à la vessie. Une heure plus tard, prostration extrême; tous les muscles étaient dans une telle impuissance qu'ils ne pouvaient se contracter qu'à peine: visage pâle comme du plâtre et couvert de sueur, yeux ternes, physionomie décomposée, extrémités froides et couvertes de sueur froide, menace répétée de syncopes, vomissement des alimens qu'il avait pris à son repas. Le pouls exploré après le vomissement marquait 45 pulsations par minute. On lui administre deux petits verres de vin de Malaga, il se sent mieux, sa physionomie se ramène, la force musculaire reparaît. Une heure et demie après, cependant, la prostration se reproduit, les membres sont dans le collapsus, pâleur mortelle, anxiété extrême, face hippocratique, sueurs froides; le pouls bat 30 fois par minute, petit et intermittent; palpitations de cœur, vomissement du vin que le malade avait pris une heure et demie auparavant. L'alarme était extrême parmi ses camarades. Dans cet état de choses, nous avons eu recours au rhum par petits verres rapprochés; il a été toléré. Il en consomma, peu à peu, un grand verre à table (9 onces environ). A mesure que cette liqueur passait dans les veines, nous avons vu la chaleur, l'énergie et la vie renaître, comme par enchantement;

la figure s'est ranimée, l'intelligence et la force musculaire sont reparues. Les urines, qui étaient suspendues depuis le matin, commencèrent à couler abondamment. La sensation douloureuse qui existait dans tout l'appareil urinaire disparut. Ce qui doit surtout étonner, c'est qu'une dose aussi énorme de rhum chez un individu qui n'était pas habitué à boire des liqueurs n'ait pas produit le moindre signe d'ivresse. Le lendemain, il n'accusait qu'une sorte de pesanteur aux cuisses. Son appétit, cependant, n'est complètement revenu à son état primitif que deux ou trois jours plus tard. (Farmacologia, t. 11. p. 152 et suiv.)

§ VI. *Antidotes.*

En parcourant les histoires d'empoisonnemens rapportées ci-dessus, nous trouvons que le traitement a varié presque chez chaque auteur; c'est ainsi qu'on a prescrit les émétiques, les mucilagineux, les boissons adoucissantes, l'huile d'olives, le camphre, le laudanum avec le musc et l'ammoniaque, même les évacuations sanguines; tels sont les moyens que M. Orfila nous donne pour combattre les accidens causés par les cantharides. D'un autre côté, M. Giacomini rattache tous ces phénomènes à une véritable asthénie; on prévoit donc quelle est la médication qu'il propose pour anéantir les effets toxiques. Cette substance étant hyposthénisante, ses effets ne peuvent être combattus, selon l'auteur, que par des remèdes stimulans, tels que le vin, l'eau-de-vie, le rhum, l'eau de canelle, l'opium à hautes doses.

Mais le moyen héroïque le plus efficace, dans ces cas, est sans contredit le camphre recommandé depuis longtemps, et notamment par Groeneveldt. On l'administre en frictions, en lavemens et à l'intérieur. On a recommandé avec avantage des injections émolientes dans la vessie, dans le rectum, dans le vagin, afin de prévenir ou de guérir leur inflammation.

§ VII. *Effets thérapeutiques.*

Intérieurement, la cantharide a été administrée dès l'antiquité contre des maladies diverses, ainsi :

1° Dans les maladies aiguës, telles que la fièvre typhoïde, caracté-

risée par le degré le plus élevé de torpeur dans toutes les fonctions, petitesse et mollesse du pouls, visage creux et pâle, froid et sècheresse de la peau, quelquefois couverte d'une sueur visqueuse, respiration coupée, soubresauts des tendons, délire doux et sécrétion de mucus visqueux dans tous les organes sécréteurs (Home, *Clinic. Experim.* § 21. — Etmuller. *Horn's Archiv. f. d. m. Erf.* 1804. Bd. VI, p. 401. — Reil, *Fieberlehre*, t. I, p. 618).

2° Dans les maladies chroniques, dans les différentes espèces d'hydropisies. Dans l'anasarque, (Hippocrate, d. victus rat. in morb. acut. § IV, ed. Foësius, t. I, p. 406). Dioscorides, Paul d'Égine, Zacutus lusitanus, Capivacci (Tract. lib. XIII, c. 49 in operib.), Epiph. Ferdinandus (Hist. med. 38, p. 17), Valescus de Taranta, J. Scultetus (Ephem. nat. cur. cent. V, VI, obs. 148), Bened. Sylvaticus (Cens. 32, cent. IV), M. F. Alix (Observ. Chir. fasc. I, obs. VIII, p. 37), Joh. Schmidt (Spec. Chir. IV, p. 829), Fr. Hoffmann (Syst. med. rat., t. XI, part. II, c. 8, § 6) et Monro (Essai sur l'hydropisie, p. 88), prônent ses effets diurétiques. Dans ces derniers Faw (Sammlung auserlesener Abhandl. f. pr. Ae., t. XIII, p. 664), Buchholz, Rosenstein (Kinderkrankheiten, p. 362) et Hufeland la recommandaient dans l'anasarque sans fièvre, après la scarlatine (Bemerkungen über Blattern, p. 460), Brisbane (Sammlung, B. I, st. 2, p. 132) et Sachtleben (Klinik d. Wassersucht, p. 259).

3° Dans les affections des organes urinaires, qui reconnaissent pour cause la faiblesse, l'insensibilité, l'inertie et la paralysie de ces parties. Timœus a Guldenklee (Observ. med., lib. IV, c. 5) guérit une ischurie chronique, ainsi que Luc Schroekh (Ephem. nat. cur., A. I, obs. 133). Balloni (Consil. med., lib. I, p. 52) et Th. Bartholia (Epist. med., cent. IV, ep. 21, 54, 65) la recommandaient dans la rétention d'urine par suite de calcul dans la vessie, et Jo. Grœneveldt (De cauto cantharid. usu. med. intern. Lond., 1706.) dans la rétention causée par des ulcérations de la vessie. Rhazes l'administrait déjà dans les affections calculeuses (Contin. X); Zacutus guérit des crampes épileptiques, provoquées par une rétention d'urine, causée elle-même par un calcul vésical (Prax. admir., lib. I, obs. 35) et détermina l'expulsion d'une pierre. Elle est recommandée dans les affections calculeuses avec engouement muqueux des organes urina-

res par Félix Plater (De ventr. dolor. cur., p. 439), Groveneldt et Stentzel (De canth. in calculis atterendis virtute. Viteberg, 1741).

4° On l'administrait dans l'ischurie fausse et vraie; Clinch (On diss. præfix. édit. Rufi. Ephes. Lond. 1721), Christ. Guarinoni (Consult. 238), Capivacci, Von Helmont (de Lithiasi, c. V, p. 817 et Groenveldt. — Dans le diabetes avec paralysie des organes urinaires, Brisbane (Select cases in the Pract. of med. Lond. 1772 et Sandifort (Bibl. med., tom. X, p. 420).

5° Dans l'incontinence de l'urine, par suite de paralysie, par Weinhold, Smyth (Sammlung, t. XVII, p. 375) Bingham (Prakt. Bemerk. über die Krankheiten und Verletzungen der Blase a. d. E. 1823 p. 232), et Richter (Spec. Therapie, t. IV, p. 441), guérit une incontinentia urinæ nocturna. Kœnig (Krankheiten der Nieren, p. 73), la prescrit dans la torpeur des reins, et Rademacher (Hufelands Journ., t. XVI, st. 1, p. 69) et Schneider l'administrèrent dans plusieurs espèces d'ischurie paralytique.

6° Adair (Sammlung, t. XI, p. 649) en obtint un succès marqué dans le pissement de sang passif.

7° Les cantharides étaient fort en usage dans les maladies des organes génitaux où prédominait le caractère de faiblesse; c'est aussi dans ces cas qu'on en abusait outre mesure. Elles étaient connues dès les temps les plus anciens comme le plus puissant des aphrodisiaques (Hier. Cardanus, de subtilitate, lib. IX, p. 244).

Bayri (Prax. Med., liv. XVI. c. 1), et Lotichius (Comment. in Peltron. Arbitri Satyricon, liv. I, c. 6, p. 48) observèrent que des frictions avec la teinture des cantharides sur les gros orteils, provoquèrent une excitation au coït excessivement violente et difficile à diminuer; Fel. Plater (Obs., liv. I, p. 239), Zacutus et Ad. Mynsicht (Armam. med. Chym., section VIII). et Ed. Joes (Reis. van England naar Indien, p. 64.) lui reconnaissaient aussi cette vertu stimulante.

8° On les prenait encore pour rétablir les menstruations supprimées, augmenter les lochies durant les couches, et favoriser la sortie de l'arrière-faix; on les administrait à cause de leurs vertus aphrodisiaques dans l'impuissance de l'homme, la stérilité de la femme, pour combattre les flux de semence, pourvu que ces accidents reconnus-

sent comme cause l'absence de l'irritabilité et le relâchement. — Schroides (Pharmacop., liv. V, Clon. IV, § 98) fait mention de leur abus comme emménagogue et abortif.

9° Pour combattre les gonorrhées, et notamment les écoulements chroniques et les flux blancs. Sydonir de la Boë (meth. med. liv. II, c. 12, p. 110), Herrmann (Gynosur. Mat., med. t. II), Alberti, (Therap., med. sect. 8, c. 18, et sect. med. 2, c. 1). Th. Bartholin (Epista med., cent. 4, ep. 53 et liv. V, hist. 82), Mathiades (Chir. liv. III, c. 35), Lister (Exercit. med. 4), Gritanner (Vener., Krankh., t. I, p. 152, 204), Hargens (Hufelands journ., t. VIII, § 1, p. 175), Robertson (Allgen., med. ann. 1809, 401 et Sanml. t. XXIII, p. 589).

10° Dans la coqueluche, mêlées au quina et au camphre, d'abord par Buston, Millar et Lettsom (med. mémoire of the general dispens. in Lond., for. part. of the yaers 1773 - 1774); Armsteng (Beschreib, d. gewœhnl, Kindderkrhten von Schæffer, p. 44), Schæffer (*ibid.* p. 335), Buchholz (Rosenstein Kinder, Krhten, p. 435), Weslphal (dans Kausch Geistund Kritick, etc., 1 Jahrg., t. II, p. 31), Wolf, Wiedemann, Hufeland (Jouin. t. XXII, § 1, p. 162), rapportent avoir constaté la vertu curative dans cette maladie.

11° On administre encore les cantharides dans quelques autres affections de la poitrine, et notamment dans l'engouement muqueux. Brisbane, (Sammlung, t. I, st. 2. p. 133) en fit usage dans l'asthme spasmodique, et Hargens (Hufelands journ., t. VIII, st. 1, p. 171) dans l'hydrothorax Dans les inflammations typhoïdes de la poitrine, pour favoriser plus tard l'expectoration visqueuse, muqueuse, Richter (Arzneimittellehre, t. II, p. 419).

12° Dans quelques éruptions cutanées, dans les dartres et même dans la lèpre. Keir (in Voigtels arzenimittellhre, t. II, abth. 2 p. 15); Home (Klin. Versuche p. 471), Simmone (med. comment. vol. I), Tilesius (über d. flechtenart Hautaussch., Leipsig 1802), et Mead (op. omn. Goett., vol. II, p. 19).

13° Mease, Shefal, Brouon (Journ. génér. de méd. vol. XV, 1808, août), et Vogt (pharmacodynamik t. II, p. 218), les recommandent dans le tétanos.

14° Contre l'hydrophobie canine. La cantharide a été préconisée

par une foule d'auteurs. En Hongrie, en Pologne, en Sicile, en Grèce, cette prescription est devenue presque populaire, soit pour préserver, soit pour guérir de la rage (Comment. lit., Norimb. 1733), Werlhof (Oper., t. III, p. 699), Rougemont (Abhandlung üb. d. Hundswuth, p. 312), Vogel et Wichmann (De insigni venenorum quorumd. virt. med., imprimis canth., ad mors. canes rabid. præstantia, Goett. 1762), Rust. (Magaz d. ges. H. 1816, t. III, p. 221). Cette pratique a été expérimentée en grand dans ces dernières années à Vienne, dans un hôpital où l'on reçoit beaucoup de sujets hydrophobes. Rust et Axter vantent un grand nombre de succès par cette méthode.

§ VIII. *Observations cliniques.*

Notre intention n'est nullement de relater au long les histoires de maladies guéries par l'application, soit à l'intérieur soit à l'extérieur, des cantharides; presque toujours nous trouvons qu'un certain nombre d'autres médicamens a été mis en usage concurremment avec la substance dont il s'agit ici : nous voulons seulement faire voir que, dans les maladies aiguës, même celles qui tuent dans le plus court espace de temps, contre lesquelles l'allopathie n'emploie que les soustractions sanguines coup sur coup, pour les juguler, comme disent leurs coryphées, on peut avoir recours à l'administration des médicamens héroïques, qu'on relègue parmi les poisons les plus violens. Quoique l'auteur dont je vais rapporter deux cas de guérison, l'un d'ascite et l'autre de pneumonie, adopte une autre manière d'expliquer son action que celle qui nous est propre, toujours est-il qu'il l'a administrée avec le plus grand succès; et nul doute que si nous comparions les effets produits par la cantharide sur l'homme bien portant avec les phénomènes morbides, nous ne puissions conclure que ces deux guérisons parlent hautement en faveur du principe homœopathique.

Observation première.

Une femme est reçue à la clinique pour être traitée d'une hydro-
pisie ascite compliquée de péritonite lente; la maladie offre depuis
plusieurs mois des douleurs intestinales, utérines et vésicales, et a
des accès d'hématémèse fort graves. Les traitemens qu'on lui avait

fait subir en ville l'avaient soulagée de ses souffrances, mais l'épanchement séreux intra-péritonéal persistait. M. Giacomini prescrit deux huitièmes de grain de cantharidine en quatre pilules à prendre dans le courant de la journée.

Le lendemain il en prescrit trois huitièmes. La malade accuse des douleurs à la vessie; les urines sont en petite quantité.

Le surlendemain on continue la même dose; les urines deviennent fort abondantes; les douleurs vésicales diminuent.

Le quatrième jour les douleurs reparaissent; les urines continuent à écouler abondamment.

Le cinquième jour on diminue la cantharidine d'un huitième, et l'on y ajoute un scrupule de camphre: les douleurs persistent, et l'écoulement urinaire également; le ventre s'affaisse. On suspend le remède; mais la crise urinaire continue avec une abondance considérable; les urines sont un peu sanguinolentes. Cette évacuation a duré pendant quatre autres jours, malgré la cessation de la cantharidine; le ventre s'est affaissé, les fonctions se sont rétablies, et la malade a guéri sans autres moyens (Lancette française, ann. 1838, n° 99, hôpitaux de Padoue, obs. comm. par Giacomini).

Observation deuxième.

Franceschini, de Padoue, ouvrier, âgé de cinquante-six ans, tempérament robuste et sanguin, avait déjà été atteint d'une pleurite intense dont il avait guéri moyennant quelques saignées abondantes.

Le 15 mai 1834, il fut atteint de nouveau de la même maladie; il est reçu à la clinique le 17, et offre l'état suivant:

Douleur pleurétique interne, toux, respiration haletante et difficile; fièvre ardente.

M. Giacomini prescrit quatre grains de cantharidine dissous dans de l'huile d'amandes douces et réduits en douze pilules, à prendre dans le courant de la journée; boissons abondantes d'émulsion d'amandes douces.

Le soir, amélioration; le pouls est moins vibrant, il y a moins de fièvre.

Le 18, sueurs abondantes dans la nuit, pouls moins fréquent,

urines rares, mais sans chaleur. On répète la même dose du remède.

Le soir, douleur de côté moindre; le malade peut se coucher sur le côté douloureux; toux moins fréquente, pouls plus mou; garde-robes avec ténésme et chaleur à l'anus.

Le 19, sueurs abondantes; urines rares avec douleurs à l'hypogastre, et envies fréquentes d'uriner; pouls à 64, douleur de côté moindre. On répète le médicament *ut supra*.

Le soir, la douleur hypogastrique continue; la douleur de côté est beaucoup moindre; toux rare; crachement facile.

Le 20, sueurs abondantes; pouls à 62. On prescrit six grains de cantharidine. Le soir, la fièvre est presque nulle, les urines deviennent très-abondantes, les douleurs à l'hypogastre diminuent.

Le 21, nuit bonne; crachemens faciles, plus de toux ni de douleur. On répète la cantharide, et l'on ajoute un scrupule de camphre. Urines toujours abondantes; convalescence. Le malade se plaint seulement de chaleur en urinant. Guérison.

§ IX. Remarques.

A. Les symptômes notés d'après l'expérimentation faite exprès sur l'homme bien portant et rapportés dans le catalogue suivant appartiennent à neuf observateurs.

I. Samuel Hahnemann. S. 6. 12. 16. 19. 23. 24. 25. 33. 55. 58. 66. 74. 100. 128. 129. 138. 145. 154. 155. 206. 207. 208. 255. 277. 313. 318. 333. 334. 338. 340. 342. 369. 430. 434. 438. 443. 463. 478. 505. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 559. 560. 576. 583. 584. 609. 610. 639. 641. 647. 648. 711. 720. 721. 723. 730. 731. 738. 742. 743. 744. 745. 750. 751. 752. 753. 763. 768. 777. 778. 780. 781. 786. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 805. 816. 824. 826. 829. 832. 833. 859. 907. 908. 915. 918. 919. 935. 937. 956. 968. 969. 983. 994. 995. 1001. 1011. 1016. 1017. 1020. 1029. 1033. 1048. 1050. 1051. 1052. 1072. 1118. 1167. 1178. 1179. 1189. 1190.

II. Bethmann. 5. 32. 34. 61. 65. 87. 91. 95. 137. 141. 163. 218. 341. 357. 368. 406. 410. 411. 423. 512. 515. 522. 548. 578. 602. 618. 719. 854. 882. 888. 900. 920. 930. 936. 939. 963. 965. 1059. 1066. 1067. 1192.

III. Schréter. S. 4. 50. 52. 53. 54. 57. 71. 73. 76. 77. 78. 79. 80.

81. 82. 83. 127. 133. 134. 136. 139. 142. 144. 149. 150. 153. 165.
 173. 174. 175. 176. 177. 178. 182. 183. 184. 185. 200. 201. 202. 204.
 209. 223. 242. 243. 244. 264. 265. 266. 275. 317. 320. 326. 352. 353.
 373. 374. 383. 393. 394. 431. 433. 435. 441. 444. 445. 516. 535. 536.
 537. 538. 558. 575. 611. 612. 712. 769. 819. 851. 852. 853. 860. 868.
 872. 901. 902. 904. 951. 1004. 1007. 1024. 1047. 1049. 1060. 1062.
 1102. 1103. 1133. 1134. 1170. 1194.

IV. Hartlaub. S. 13. 14. 18. 56. 64. 70. 75. 152. 169. 179. 180.
 232. 252. 263. 276. 290. 292. 324. 325. 354. 371. 390. 391. 392. 418.
 432. 437. 439. 510. 517. 521. 534. 668. 675. 746. 791. 823. 827. 831.
 837. 843. 878. 903. 909. 1028. 1100. 1124. 1165.

V. Baudis. S. 20. 22. 59. 67. 148. 196. 231. 282. 284. 301. 415.
 416. 471. 523. 557. 674. 728. 736. 748. 776. 830. 842. 858. 1117.
 1129. 1172. 1188. 1203.

VI. Hering. S. 135. 171. 172. 235. 236. 237. 283. 323. 577. 580.
 606. 620. 621. 622. 658. 662. 678. 715. 735. 861. 1054.

VII. Rückert. S. 181. 261. 312. 821. 866. 925. 943. 967. 982. 1015.
 1175. 1214.

VIII. Ng. S. 1. 3. 10. 11. 21. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 35. 48. 49. 63.
 68. 69. 72. 84. 85. 86. 88. 89. 90. 92. 93. 94. 96. 97. 98. 99. 101.
 102—119. 121—125. 130. 131. 132. 140. 143. 146. 147. 156. 161.
 162. 164. 166. 167. 168. 170. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193.
 194. 195. 197. 198. 199. 205. 211. 212. 213. 215. 216. 217. 219. 220.
 224. 226. 227. 229. 233. 234. 238. 239. 240. 241. 259. 278. 280. 281.
 289. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 308—311. 315. 319. 322. 327—
 332. 335. 336. 337. 339. 343—347. 350. 355. 356. 360. 367. 370. 375.
 376. 377. 378. 397. 398. 407. 408. 409. 412. 413. 420. 421. 422. 424.
 427. 428. 429. 436. 440. 442. 446. 447. 448. 452. 453. 454. 455. 459.
 475. 476. 477. 480. 481. 482. 483. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491.
 492. 496. 500. 503. 504. 506. 507. 508. 509. 511. 513. 514. 518. 519.
 520. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 545. 546. 547.
 561—569. 571. 572. 573. 574. 579. 596. 597. 603. 613. 614. 616. 617.
 637. 642. 643. 649—654. 659. 661. 666. 667. 669. 670. 671. 673. 676.
 677. 683. 684. 685. 710. 713. 722. 725. 726. 727. 739. 764. 799. 800.
 804. 806—810. 812—815. 817. 818. 820. 822. 825. 834. 835. 836.
 844. 848. 849. 850. 855. 856. 857. 862. 863. 864. 865. 867. 869. 870.

871. 873. 874. 875. 876. 877. 879. 880. 881. 883. 884. 885. 886. 887.
 889—898. 905. 906. 910—914. 921—924. 926—929. 931—934. 938.
 940—942. 944—950. 952—955. 957—962. 964. 966. 970—981. 984
 —993. 996. 1000. 1002. 1003. 1005. 1006. 1008. 1010. 1012. 1013.
 1018. 1019. 1021. 1022. 1032. 1034—1046. 1055—1058. 1061. 1063.
 1064. 1068. 1070. 1075. 1076. 1096—1099. 1101. 1104—1116. 1119
 —1123. 1125—1128. 1130—1182. 1135—1154. 1157—1164. 1166.
 1168. 1169. 1171. 1193. 1197. 1200. 1202. 1215. 1216. 1217. 1218.
 1219. 1220. 1221. 1222.

IX. Giacomini. S. 268. 644. 645. 749. 760. 1065. 1069. 1196. 1207.

B. *Symptômes tirés d'auteurs anciens.*

I. Lange. S. 2. 41. 316. 501. 686. 709. 729. 761. 1027. 1078.

II. Piquet de la Houssiette. S. 7. 465. 615. 690. 741. 757. 1089.

III. Biett. S. 279. 285. 349. 364. 402. 457. 472. 493. 636. 640.
 697. 716. 783. 839. 841. 846. 1210.

IV. Giulio. S. 8. 9. 38. 39. 44. 45. 46. 47. 51. 126. 157. 160. 221.
 225. 230. 245. 253. 254. 267. 288. 299. 304. 305. 306. 395. 498. 499.
 838. 840. 1077. 1086. 1088. 1090. 1091. 1094. 1212.

V. Wendt. S. 15. 158. 210. 250. 256. 302. 381. 497. 552. 600.
 747. 754. 1201. Chez un homme de quarante ans, par l'usage d'un élec-
 tuaire de poudre de cantharides et de 90 gouttes de la teinture (Journ.
 de Hufeland, 2 Stck., p. 392).

VI. Camerarius, Joachim. S. 17. 464. 479. 589. 694. 1156. 1213.

VII. Bernt. S. 36. 348. 361. 388. 399. 494. 594. 1084. 1173.

VIII. Orfila. S. 37. 348. 361. 401. 474. 502. 551. 554. 588. 689.
 784. 1026. 1087. 1093. 1106.

IX. Baglivi. S. 48. 425. 466. 467. 495. 593. 756. 1081.

X. Cardanus. S. 40. 698. 770.

XI. Graaf. S. 43. 120. 228. 247. 248. 286. 287. 314. 358. 362. 368.
 379. 386. 458. 468. 601. 607. 631. 692. 706. 1185. 1191.

XII. Ambroise Paré. S. 59. 384. 387. 400. 553. 555. 556. 587. 656.
 662. 698. 724. 765. 802. 1074. 1180. 1082. 1083. 1186. 1187.

XIII. Hecker. S. 62. 159. 251. 257. 291. 380. 570. 582. 590. 698.
 737. 740. 782. 847. 1023. 1177. 1181. 1195. 1209.

XIV. Parmentier. S. 151. 724. 1030. Par la poussière des cantharides, en les broyant.

XV. Horn. S. 214. 405. 449. 549. 608. 693. 781. 1071.

XVI. Jahn. S. 246. 303. 363. 456. 473. 550. 627. 660. 717. 732. 755. 783. 845. 916. 1025. 1176. 1182.

XVII. Maxwell. S. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 307. 351. 372. 382. 389. 646. 828. 1073. 1195. 1199. 1208.

XVIII. J.-L. Hoffmann. S. 249. 362. 396. 417. 682. 698. 724. 771. 775. 801. 1206. Chez une femme, par l'emploi d'une demi-drachme de la teinture de cantharides.

XIX. Jac. Torrie. S. 262. 300. 359. 414. 624. 1204. Dans un empoisonnement avec les cantharides, chez un homme de quarante ans; le camphre fut l'antidote.

XX. Forestus. S. 260. 321. 365. 426. 605. 1078.

XXI. Willbrecht. S. 366. 698. 733. 1085. 1155. 1198. 1211. Chez une femme de trente-cinq ans qui avait pris une drachme de poudre de cantharides en une fois.

XXII. Fabrice de Hilden. S. 403. 450. 708. 734.

XXIII. Stockar a Neuforn. S. 404. 451. 461. 470. 591. 604. 628. 663. 687. 698. 701. 703. 705. 758. 773. 784. 803. 1078. 1205.

XXIV. Greenfield. S. 419. 581. 619. 629. 657. 680. 681. 688. 811. 917. 1031.

XXV. Spielman. S. 460. 605. 698.

XXVI. Gmelin. S. 462. 626. 638.

XXVII. Cullen. S. 469. 1183.

XXVIII. Baccius. S. 484. 605. 698.

XXIX. Wierus. S. 585. 700.

XXX. Lanzoni. S. 586. 595. 635. 762.

XXXI. Zeviani. S. 592. 1080.

XXXII. Dioscorides. S. 597. 695.

XXXIII. Misc. Nat. Cur. d. c. S. 599. 623. 665. 698. 759. 785. 789. 899. 1014. 1078.

XXXIV. Tralles. S. 625. 630. 640. 698.

XXXV. Borrichius. S. 632.

XXXVI. Home. S. 633. 655.

XXXVII. Weslhoff. S. 634. 679. 691.

XXXVIII. De Forell. S. 664.

XXXIX. Tim a Guldenklec. S. 696. 714. 1078.

XL. Paschalius. S. 699.

XLI. Ludovizi. S. 702. 782.

XLII. Lindelstolpe. S. 704.

XLIII. Stalpaert Van der Wiel. S. 718.

XLIV. Chauvel. S. 766. 772. 787. 1092. 1174. 1184.

XLV. Ledelius. S. 767.

XLVI. Cabrol. S. 774. 788. 790.

XLVII. Brassavolus. N. 1053. 1080.

XLVIII. Pallas. S. 1222.

§. X. *Tableau des effets pathogénétiques!*

Timidité excessive et pusillanimité : elle dit qu'elle doit mourir (Ng.).

Inconstance (Lange, dans Schenck, lib. VII, obs. 124, 127).

Grand chagrin, tristesse, disposition à pleurer (troisième matinée) (Ng.).

Grand chagrin, paresse, somnolence, disposition à pleurer, mauvaise humeur (Schrëter).

5. Tout l'affecte plus profondément qu'auparavant, au point qu'elle doit pleurer beaucoup (le deuxième jour) (Bethmann).

Il est très-sensible à toute offense (S. Hahnemann).

Elle pousse des cris aigus et perd souvent connaissance (Piquet de la Houssiette).

Il pousse des hurlemens terribles, semblables à des aboiemens (Giulio, Mémoires de l'académie de Turin, 1802 et 1803, p. 45).

Cris semblables à des hurlemens ou à des aboiemens terribles ; il voulait se jeter hors de son lit et finissait par tomber dans des convulsions générales, auxquelles succédaient des défaillances ou un assoupissement profond (*id.*).

10. Lamentations et gémissemens à cause de douleurs terribles dans les genoux, toute la journée (le neuvième jour) (Ng.).

Mélancolie et tristesse après le diner, qui cessent bientôt (*id.*).

Angoisse intérieure, défiance de soi-même ; il est comme hypochondriaque (l'après-midi) (S. H.).

Elle est très-inquiète, sans savoir pourquoi (après un quart d'heure) (Hartlaub).

Inquiétude comme s'il avait commis un crime, ce qui semble provenir de l'estomac (après une demi-heure) (*id.*).

15. Inquiétude qui augmente d'un instant à l'autre (Windt, Journ. de Hufeland, 2 St., p. 392).

Anxiété, le matin, comme si on attendait quelque chose d'important (au bout de vingt heures) (S. H.).

Grande anxiété (Joachim. Camerarius, dans Schenck, lib. VII, obs. 127).

Anxiété croissante, avec tressaillement de tout le corps, qui persiste en allant au grand air (après deux heures) (Hartlaub).

Il n'a point de repos, cherche toujours un autre endroit, en même temps chaleur intérieure dans la tête (S. H.).

20. Agitation (Baudis).

Agitation excessive en étant assise et couchée; elle doit se remuer sans cesse, le jour et la nuit (pendant huit jours) (Ng.).

Esprit exalté (Baudis).

Arrogance, entêtement, l'après-dînée (S. H.).

Humeur acariâtre (*id.*).

25. Mauvaise humeur, le matin, au lever seulement (*id.*).

Disposé à rien, acariâtre, mauvaise humeur (après deux heures) (Ng.).

Disposé à rien, concentré en soi-même (après deux heures) (*id.*).

Paresseux, mal disposé, pensif (*id.*).

Colère excessive, méchanceté (*id.*).

30. Très-emporé, tumultueux; personne ne peut lui faire du bien (le deuxième jour) (*id.*).

Très-emporé, irritable, pendant les douleurs du soir (*id.*).

Quand il veut méditer sur un objet, les idées l'abandonnent de suite; il reste interdit et taciturne; il a de la peine à rassembler sa mémoire pour prononcer quelques mots cohérens (le deuxième jour) (Bethmann).

Le matin, quelques heures après le lever, grand relâchement de l'esprit, afflux d'une foule d'idées secondaires dont il ne pouvait se défaire (S. H.).

Le matin , grande détente des facultés de l'âme (le deuxième jour) (Bethmann).

35. Paresse, abattement (après trois heures) (Ng.).

Délire (Bernt. , Rettungsmittel , p. 181).

Délire (Orfila , Toxicol.).

Délire frénétique continuuel (Giulio).

Délire continuuel (*id.*).

40. Confusion de l'esprit (Baglivi , Dissertat. de vesicant. opera , p. 654).

Démence (Lange , epist. med. , lib. I , epist. 47).

Démence furieuse (H. Cardanus , de Subtilitate , lib. IX , p. 244).

Fureur indomptable ; quatre hommes peuvent à peine le retenir (Graf , dans Hufel. Journ. , 1821 , 351).

Fureur ; tantôt il ouvre la bouche , tantôt il la ferme en grinçant des dents ; ses cheveux sont hérissés , son regard fixe et farouche , ses yeux étincelans ; il rejette une salive sanguinolente (Giulio).

45. Fureur et horreur à l'aspect ou à l'approche des liquides ; les yeux s'allument et devinrent plus féroces ; le serrement de la gorge fut presque étouffant (*id.*).

Il s'agite , se roule dans son lit , entre en fureur , saisit les barres de fer et les plie aussi facilement que des roseaux , en poussant des cris et des hurlemens épouvantables (*id.*).

Les accès de fureur et de convulsions se renouvellent par l'attouchement de la gorge , par la pression du bas-ventre dans les régions douloureuses , à la vue de l'eau et du bouillon (*id.*).

Bien disposé , loquace (après trois heures) (Ng.).

Très-sereine , joyeuse ; elle se croit comme nouvellement née ; la chambre et tous les objets lui semblent plus clairs et plus gracieux (le sixième jour) (*id.*).

50. Grand oubli (Schrèter).

Le malade est comme hébété (Giulio).

La tête est comme obnubilée (Schrèter).

Tête vide (*id.*).

Tête très-affectée et hébétée (*id.*).

55. Le matin , la tête est entreprise , avec pulsations au front , pendant plusieurs heures (S. H.).

La tête est lourde et entreprise (Hartlaub).

Tête lourde avec pression sourde, plus forte pendant le mouvement (Schrèter).

Vertige et faiblesse dans la tête (S. H.).

Vertige (Ambroise Paré, œuvres, liv. XXI, des Venins, éd. in-12, p. 500. — Baudis. — Forestus, obs., liv. XXX, obs. 6. — Jahn. Arzneimittellehre. — Lange. — Stockar a Neuforn., Dist. d. Canth. us. Gœtting., 1781).

60. Violent vertige peu de temps après l'avoir pris (Graaf).

En marchant au grand air, vertige avec accès très passagers de perte de connaissance; en même temps une sorte de brouillard devant les yeux, revenant plusieurs fois dans l'espace d'une demi-heure (le quinzième jour) (Bethmann).

Vertige et syncope (Haker, Arzneimittellehre. Bd. 1, p. 535).

Tournoiement comme un vertige (les dixième, onzième et douzième jours) (Ng.).

Embarras de la tête et surtout une sorte de pesanteur dans le vertex (après une demi-heure) (Hartlaub).

65. Embarras dans le front, comme une légère pression et un tiraillement dans le même endroit (après douze heures) (Bethmann).

Céphalalgie, tiraillement et déchirement seulement par le mouvement; en baissant et en tournant la tête, sensation comme s'il montait quelque chose du cou qui déprimerait en même temps la tête, et comme si tout allait sortir par le front (S. H.).

Maux de tête (Baudis).

Céphalalgie qui se dissipe après le déjeuner (après une heure) (Ng.).

Violens maux de tête (la onzième matinée) (*id.*).

70. Céphalalgie dans le front, jusque vers les tempes (Hartlaub).

Céphalalgie sourde dans la moitié gauche de la tête (Schrèter).

Violent mal de tête, en devant, dans le front, sous l'emploi du camphre (le cinquième jour) (Ng.).

Mal de tête toute la journée (Schrèter).

La céphalalgie se réveille; une pression de dedans en dehors dans le front, qui se dissipe en s'asseyant dans le lit (S. H.).

75. Mal de tête pressif dans la région sus-nasale (Hartlaub).

Pression sur le vertex et dans les tempes, avec élancemens dans celles-ci, surtout dans la droite (Schrèter).

Pression des tempes, de l'une vers l'autre (*id.*).

Mal de tête pressif, lancinant, avant midi et le soir, qui se dissipe en marchant (*id.*).

Dans la tempe droite, comme si elle allait éclater; sensation qui se dirige de haut en bas vers les dents (*id.*).

80. Le soir, en se couchant, douleur lancinante pressive dans l'occiput (*id.*).

Élancement, pression, douleur de plaie dans toute la tête, avec la sensation comme si les douleurs allaient traverser les yeux (*id.*).

Violente douleur de plaie dans l'intérieur de la tête (*id.*).

Céphalalgie : térébration, tiraillement, déchirement, battement, pression, tout péle-mêle (*id.*).

Légère douleur dans le front, comme un déchirement (après une heure) (Ng.).

85. Mal de tête, comme une pesanteur dans le front (la quatrième matinée) (*id.*).

Pesanteur et comme de la stupidité dans le front, profondément dans le cerveau, avec la sensation comme si on lui poussait la tête en avant (après deux heures) (*id.*).

Douleur tirillante dans le côté gauche de la tête et du front (Bethmann).

Mal de tête; léger déchirement dans le front (le quatrième jour, le matin, après le camphre) (Ng.).

Déchirement dans le front et le cou (*id.*).

90. Déchirement dans le front, puis dans la région de l'oreille, ensuite dans la mâchoire inférieure, qui se reporte vers la fin à l'oreille, où il disparaît (le dix-septième jour) (*id.*).

Déchirement dans la partie antérieure de la tête (Bethmann).

Déchirement douloureux sur le vertex, avec la sensation comme si on tirait une poignée de cheveux (la quatrième matinée) (Ng.).

Un déchirement dans la tempe droite (après quatre heures) (*id.*).

Une couple de déchiremens à la tempe droite (après trois heures) (*id.*).

95. Déchiremens dans les tempes (le deuxième jour) (Bethmann).

Déchirement dans la tempe droite (après avoir mangé) (Ng.).

Déchirement dans le pariétal droit, qui cesse de lui-même (après deux heures) (*id.*).

Déchirement et élancement dans le côté droit de la tête (*id.*).

Déchirement du côté gauche de la tête jusque dans le côté correspondant du front, avec vertige qui dura plus long-temps que la douleur (après une demi-heure) (*id.*).

400. Élancement sécant dans la tête, qui l'éveille (S. H.).

Un élancement dans la bosse frontale gauche, en étant debout (Ng.).

Élancement en dedans dans la région frontale droite (après deux heures et demie) (*id.*).

Élancement dans la tempe gauche en dedans (après deux heures et demie) (*id.*).

Léger picotement à la tempe droite, qui devient une pulsation douloureuse, que l'action de frotter enlève (*id.*).

405. Plusieurs petits élancemens dans la tempe droite (l'après-midi) (*id.*).

Picotement dans le côté droit de la tête (l'après-midi) (*id.*).

Élancemens forts dans le côté droit de la tête avec battement, en étant assis et debout (*id.*).

Picotement dans le côté droit de la tête (la deuxième matinée) (*id.*).

Élancement dans le pariétal droit en haut (après sept heures et demie) (*id.*).

410. Très-violent élancement douloureux dans le temporal gauche, puis térébration dans la même oreille (après sept heures) (*id.*).

Élancement dans le temporal gauche, et en même temps déchirement dans la même mâchoire en parlant (une heure après le dîner) (*id.*).

En haut, à l'occiput, élancement insupportable et déchirement des deux côtés, de dehors en dedans (après trois heures et demie) (*id.*).

Élancemens profondément dans le cerveau à l'occipital droit, plus haut (l'après-midi) (*id.*).

Élancement dans l'occiput gauche, après le dîner (*id.*).

415. Beaucoup de violens élancemens sourds de suite, dans l'occiput, de sorte que la douleur s'étendait jusque dans le front, profondément à l'intérieur (l'après-midi) (*id.*).

Pulsation douloureuse dans le côté droit de la tête, profondément à l'intérieur (après deux heures et demie) (*id.*).

Bouffées de chaleur dans la tête, sueur et brûlure aux mains (une heure après le dîner) (*id.*).

De la chaleur lui monte à la tête avec anxiété (*id.*).

Céphalalgie avec chaleur dans le front, sensible aussi à l'extérieur (après trois quarts d'heure) (*id.*).

120. Phrénitis (Graaf).

Vulsion douloureuse dans l'occipital droit, à l'extérieur (après deux heures et demie) (Ng.).

Vulsion douloureuse, par intervalle, tantôt dans l'occiput droit, tantôt à la face externe du genou gauche, qui dure long-temps, alterne sans cesse et ne disparaît que par l'action de frotter (après deux heures et demie) (*id.*).

A l'occiput droit, quelques élancemens légers dans la peau en dedans (après deux heures trois quarts); puis quelques déchiremens sur l'occiput gauche, comme dans l'os (*id.*).

Rongement dans le péricrâne du temporal droit (après une heure) (*id.*).

125. Pulsation à l'extérieur dans la tempe droite, et tiraillement douloureux dans l'os de ce même endroit (après deux heures un quart) (*id.*).

Les cheveux sont hérissés pendant les convulsions (Giulio).

Les cheveux tombent en grande quantité en se peignant (Schrèter).

Prurit dans le front, qui excite à frotter (S. H.).

En se baissant, le visage devient très-rouge, le sang se porte violemment à la tête; le visage devient déjà chaud en restant assis, ce qui n'arrive pas en marchant (*id.*).

130. Vulsion dans la paupière inférieure gauche (après deux heures) (Ng.).

Vulsion dans la paupière supérieure droite, l'après-dinée à deux heures (*id.*).

Tressaillement et élancement à la paupière inférieure droite (*id.*).

Les paupières plus serrées qu'autrefois; il fait les petits yeux (Schrèter).

Douleur dans les paupières, comme s'il avait long-temps pleuré (*id.*).

135. Larmolement des yeux et tension dans les paupières supérieures par l'émanation (Hering).

Les yeux pleurent et sont douloureux en écrivant comme d'habitude (Schrèter).

Pression dans les yeux (Bethmann).

Les yeux larmoient au grand air ; il doit les fermer quand il les ouvre, les bords des paupières éprouvent une douleur comme d'écorchure, comme si la chair était à vif (S. H.).

Pression dans les paupières qui se ferment (l'après-dînée) (Schrèter).

140. Tiraillement douloureux dans le globe oculaire droit, avant le dîner (Ng.).

Déchirement dans l'œil droit (après une heure) (Bethmann).

Tranchées dans les yeux, en écrivant (Schrèter).

Prurit dans l'œil droit (l'après-midi) (Ng.).

Élancement et prurit dans l'œil gauche (Schrèter).

145. Sensation cuisante dans les yeux, comme s'il y était entré du sel (S. H.).

Cuison dans l'œil droit (l'après-dînée) (Ng.).

Les yeux brûlent (*id.*).

Brûlure dans les yeux (Baudis).

Ardeur des yeux, comme par des charbons (Schrèter).

150. Les yeux deviennent douloureux quand on les fatigue (*id.*).

Inflammation des yeux (Parmentier, Ann. de chimie. S. X., l. VII, n° 141, p. 227).

Pupilles dilatées, avec vue trouble (Hartlaub).

Pupilles extraordinairement contractées (après trois heures) (Schrèter).

(Trouble de la vue, en écrivant il n'aperçoit point l'endroit vers lequel il dirige ses regards ; — puis céphalalgie) (S. H.).

155. Trouble de la vue, il doit faire de grands efforts pour bien voir ; de près et de loin (*id.*).

Tout ce qu'elle voit est jaune (pendant une heure, le deuxième jour le matin) (Ng.).

Rotation effroyable du globe de l'œil (Giulio).

Yeux proéminens (Wendt).

Les yeux sont poussés au dehors (Hecker).

160. Regard fixe, raide, avec yeux brillans, ardens (Giulio).

Un petit bouton sur la paupière supérieure droite (après sept jours) (Ng.).

Déchirement à l'extérieur au conduit auditif droit, puis un déchirement dans l'aisselle droite (*id.*).

Pression derrière l'oreille droite (Bethmann).

Élançement dans l'oreille gauche (après sept heures) (Ng.).

165. Élançemens dans les oreilles (après une heure) (Schrëter).

Déchirement profondément dans l'oreille droite, et pendant celui-ci chatouillement dans l'oreille gauche (Ng.).

Il sort par intervalle et souvent une vapeur chaude des oreilles (le quatrième jour) (*id.*).

Bourdonnement dans les oreilles, le soir après avoir mangé (*id.*).

Tintement et bourdonnement dans les oreilles (Hartlaub).

170. Un petit bouton transparent dans la narine gauche, brûlant quand on y touche (le trentième jour) (Ng.).

Inflammation au bord de l'aile droite du nez, surtout vers sa pointe, qui parcourt irrégulièrement ses périodes, d'un rouge brillant, avec peu de gonflement, quelque légère douleur (au bout de quelques heures), elle se dissipe le deuxième jour (Hering).

Le matin, à trois heures, douleur en haut sur le dos du nez, au point qu'il croit y avoir reçu un coup; puis tension et inflammation érysipélateuse et enflure s'étendant depuis le dos du nez vers les deux côtés aux joues, surtout à droite, comme une forte rougeur des joues, laissant une tache blanche sous la pression du doigt, qui reprend ensuite sa couleur primitive et est dure au toucher. Elle s'étendit encore le lendemain et diminua le troisième, puis léger écaillage (le trentième jour). Une inflammation semblable se reproduisit sans aucune cause appréciable au bout de quelques semaines, à la lèvre supérieure droite, les côtés du nez et à sa pointe (*id.*).

Élançemens dans les narines (Schrëter).

Quelquefois élançement dans l'aile gauche du nez, de dedans en dehors (*id.*).

175. Le nez est rouge et chaud, avec une pustule en suppuration (*id.*).

Inflammation du bout du nez (Schrëter).

Nez enflammé, couvert de taches, avec douleurs de plaie; il s'y

forme quelques boutons , qui tombent au bout de trois jours (*id.*).

Nez rouge, enflammé, avec la sensation comme s'il allait suppurer, surtout à l'intérieur; la douleur augmente en y touchant et en parlant (*id.*).

Douleur dans l'arcade sourcilière gauche; il lui semble que quelqu'un presse fortement dessus avec un corps moussé (Hartlaub).

180. Douleur fugitive lancinante au-dessus de la racine du nez (*id.*).

Élancement crampoïde, se dirigeant de bas en haut, des sourcils jusqu'au menton, et sensation de chaleur au palais, comme si on avait mangé quelque chose de piquant (le premier jour) (Ruckert).

Le mucus nasal est mélangé avec du sang (Schrëter).

Saignement du nez (*id.*).

Douleur de plaie au bord interne de la mâchoire inférieure, où se trouve aussi une petite éruption boutonneuse, qui cause un peu de prurit; l'os est plus douloureux en parlant et en y touchant (*id.*).

185. Douleur de plaie dans les os de la face, qui s'étend jusque dans l'oreille, plus sur le côté droit (*id.*).

Au côté droit de la bouche, sensation comme si on soulevait la peau au moyen d'une aiguille (après une demi-heure) (Ng.).

Élancement dans le menton à l'extérieur, un peu à droite, l'après-midi (*id.*).

Vulsion dans le milieu de la mâchoire inférieure gauche, en parlant (après deux heures et demie) (*id.*).

Déchirement dans la mâchoire inférieure gauche, en arrière, l'après-midi (*id.*).

190. *Violent déchirement dans le milieu de la mâchoire inférieure droite et dans une dent correspondante* (*id.*).

Déchirement dans le milieu de la mâchoire inférieure droite (après deux heures) (*id.*).

Déchirement et élancement dans l'apophyse maxillaire droite, au point qu'elle croit qu'on lui enlève l'os; elle jette les hauts cris, le soir pendant une heure (*id.*).

Déchirement douloureux dans l'apophyse mastoïde droite sous l'oreille, comme avec un couteau, que l'action de frotter ne dissipe pas; en même temps céphalalgie en devant dans le front, comme une pesanteur, souvent, même encore le soir (après une demi-heure) (*id.*).

Violent déchirement subit douloureux dans l'apophyse mastoïde droite jusque dans le lobule de l'oreille, et en même temps élançement dans l'oreille, que souvent l'action de frotter ne fait pas cesser (après trois quarts d'heure) (*id.*).

195. Déchirement simple dans l'apophyse mastoïde droite, très douloureuse, fréquemment répété (*id.*).

Chaleur au visage (Baudis).

Chaleur au front, avec sensation de froid dans le corps, le soir (Ng.).

Chaleur qui se développe subitement avec rougeur au visage et soif (le troisième soir) (*id.*).

Brûlure au visage, avec chaleur normale au toucher (le quatrième jour après dîner) (*id.*).

200. Tâches rouges au visage, qui brûlent comme du feu (après cinq heures) (Schrèter).

Le côté droit du visage brûle, tandis que le gauche a un aspect jaune de cire (*id.*).

Chaleur ardente de tout le visage (*id.*).

Chaleur ardente des oreilles et du menton pendant une heure (après huit heures).

La joue droite est enflée et enflammée, avec odontalgie tirillante dans la mâchoire supérieure (Schrèter).

205. Le côté droit du visage est gonflé avec tension sans chaleur ni rougeur (les huitième, neuvième, dixième et onzième jours. (Ng.).

Un bouton sur la joue droite près de l'angle de la bouche, qui cause une douleur tensive, brûlante au toucher (S. H.).

Boutons suppurans au menton, qui cuisent quand on y touche (*id.*).

Un bouton au côté du cou, qui par lui-même cause une douleur cuisante (*id.*).

Éruption aux commissures de la bouche (Schèter).

210. Bouffissure de la face (Wendt).

Pâleur du visage (Ng.).

Pâleur de la face avec sensation de froid intérieur (*id.*).

Teint pâle (après une heure et demie) (*id.*).

Teint fauve du visage (Horn, Archiv. für die med. Erf., 1815, janv. et fev. p. 97).

215. Couleur jaune de la face et jaunisse des yeux (le dixième jour) (Ng.).

Aspect pâle très misérable (quatrième, cinquième, sixième, etc., jour) (*id.*).

Air misérable (*id.*).

Air malade, visage pâle, affaissé (Bethmann).

Face creuse, hippocratique (Ng.).

220. Teinte cadavéreuse du visage pendant et après les douleurs (le deuxième jour après dîner) (*id.*).

La physionomie exprime la frayeur et le désespoir (Giulio) enflure du cou (Wendt).

Tuméfaction des glandes du cou, douloureuse à l'attouchement (Schèter).

Douleur sécante dans le milieu du bord de la lèvre inférieure, qui se dirige vers l'oreille droite et cesse derrière celle-ci (après quatre heures) (Ng.).

225. Chaleur aux lèvres, à la langue et au palais, aussitôt après les avoir prises (Giulio).

Sècheresse des lèvres et soif pendant et après les douleurs (Ng.).

Lèvres sèches sans soif (le huitième jour et suiv.) (Ng.).

Les lèvres étaient excoriées, la langue privée de son épiderme, et le voile du palais d'un brun foncé (le deuxième jour) (Graaf).

Les lèvres se desquamant avec soif modérée (le dix-neuvième jour) (Ng.).

230. Tantôt il ouvrait la bouche, tantôt un trisme venait la fermer, avec grincement des dents et salivation écumeuse, qui était quelquefois striée de sang (Giulio).

Douleurs dans la gencive (Baudis).

Tressaillement dans la gencive de la dent canine supérieure gauche (Hartlaub).

Déchirement douloureux soudain dans la gencive et l'incisive inférieure gauche (après trois heures) (Ng.).

Tiraillement douloureux soudain dans la gencive droite en dehors à l'incisive supérieure droite, avec sensation comme s'il descendait quelque chose par dessus la lèvre (après quatre heures) (*id.*).

235. Il se montre au bout de six heures une petite ampoule sur

la gencive avec des points rouges ; cette ampoule a complètement disparu au bout de quinze heures et n'a laissé qu'une tâche rouge ; la lèvre supérieure est en outre manifestement gonflée , mais peu douloureuse (Ng.).

Il se forme à la gencive au-dessus de l'incisive supérieure gauche un petit point rouge légèrement douloureux , qui le devient toujours de plus en plus, à la fin une place ronde , saillante , enflammée , de couleur jaune-rougeâtre qui est à vif et fait souffrir quand on y appuie fortement ; toute la lèvre supérieure est gonflée (*id.*).

Au bout de quelques semaines une fistule dentaire qui dure plusieurs semaines ; une petite tâche rouge au dessus de la racine cariée d'une incisive supérieure , légèrement douloureuse , de la grosseur d'une tête d'épingle , avec une petite ouverture dans le milieu , d'où sort du pus , quand on presse dessus (*id.*).

Une couple de déchiremens dans une molaire cariée inférieure droite (Ng.).

Déchirement dans les molaires inférieures droites (le neuvième jour) (*id.*).

240. Rongement douloureux dans le milieu de la mâchoire inférieure qui s'étend dans les dents (après trois quarts d'heure) (*id.*).

La racine d'une dent du côté droit inférieur remonte et se laisse facilement enlever , sans que le déchirement cesse pour cela (le neuvième jour) (*id.*).

Douleur tirillante dans les dents supérieures , plus vive en mangeant , l'après-dîner (Schrëter).

Tiraillement et ensuite élancement dans les dents , surtout le soir , après s'être couché , en sorte qu'il ne peut s'endormir qu'au bout d'une heure (*id.*).

Démangeaison à la pointe de la langue (*id.*).

245. Chaleur vive dans la bouche (de suite) (Giulio).

Brûlure dans la bouche , le pharynx et l'estomac (Jahn) (Bielt).

Sensation de feu le long de l'œsophage et le canal intestinal (Graaf).

Brûlure dans la bouche et la gorge (*id.*).

Brûlure dans la gorge et l'estomac (J. L. Hoffmann dans Forestus, *Histor. cantharid.* , etc. , p. 206).

250. Brûlure excessivement violente dans la bouche, le pharynx et l'œsophage (Wendt).

Brûlure dans la bouche, le pharynx et l'estomac (Hecker).

Brûlure sur la langue et au palais qui continue long-temps (après un quart d'heure) (Hartlaub).

Une légère rougeur qui s'étendait sur la partie supérieure et inférieure du palais jusque sur les muscles de la luette (Giulio)

Inflammation de la muqueuse buccale et du pharynx (au bout de quelques heures) (*id.*).

255. Douleur mordante dans le palais (surtout après avoir mangé) (au bout de six heures) (S. H.).

Les lèvres, la langue, le palais et le pharynx, aussi loin qu'il est permis de voir, sont enflammés et couverts d'ampoules (Wendt, Balt).

Ampoules dans la bouche et le pharynx (Hecker).

Aphthes dans la bouche (Misc. nat. cur., dec. 11, ann. 8, s. 193).

Une tumeur indolente de la grosseur d'une noisette, de couleur bleu-rougeâtre, au côté interne de la bouche, près de la dernière molaire inférieure (le neuvième jour); elle crève le troisième jour, et répand du sang coagulé, sans douleurs (Ng.).

260. Érosion de la membrane muqueuse de la bouche jusqu'à l'anus (Forestier).

Élancement sur la pointe de la langue, comme si elle s'était mordue (le premier jour) (Ruckert).

La langue, la gorge et la gencive suppurent (Jac. Torrie in Lond. med. and. phys., journ., 1825 décemb.).

Sensation brûlante de grattement dans le pharynx et goût douceâtre repoussant, sur la langue et dans toute la cavité buccale jusque dans la gorge (Hartlaub).

Un grattement insupportable dans la gorge avec nécessité de râcler du mucus, en sortant de table (Schrëter).

265. Le gosier est rouge, douloureux, avec une sensation de pression, qui se change en un élancement en avalant (*id.*).

La gorge est sèche, sans soif, l'après-dîner (*id.*).

Gonflement au gosier (Giulio).

Chaleur brûlante à la gorge (Giacomini).

Sentiment de brûlure à la gorge, surtout au sommet de l'œsophage, et se propageant jusqu'à l'épigastre (Maxwell).

270. Le gosier est en feu (*id.*).

Gorge enflammée et couverte de lymphes plastiques (*id.*).

Gencives rouges et gonflées (*id.*).

Langue très-chargée, à bords rouges (*id.*).

L'arrière-bouche est gonflée et rouge, comme si elle était atteinte d'érysipèle; des veines dilatées traversent ces tissus (*id.*).

275. Il s'amasse beaucoup de salive dans la bouche (Schrëter).

Il s'amasse une salive douce, repoussante, dans la bouche, qui remplit sans cesse et en grande quantité la cavité buccale, et oblige à exspuer continuellement, pendant un quart d'heure (après une demi-heure) (Hartlaub).

Sensation de constriction au pharynx (S. H.).

La voix est très-faible, avec sentiment de faiblesse des organes vocaux (le douzième jour) (Ng.).

Voix faible et tremblante (Bielt).

280. Perte du goût, par intervalles (Ng.).

Les alimens lui semblent non salés (*id.*).

Les amygdales sont un peu enflammées (Baudis).

Pendant la faim, une sorte de douleur dans le pharynx (le quatrième jour) (Ng.).

Brûlure dans le pharynx, en avalant (Baudis).

285. Difficulté pour avaler les liquides, pendant plusieurs mois (Bielt).

Déglutition difficile (le deuxième jour) (Graaf).

Impuissance pour avaler (*id.*).

Impuissance d'avalier quoi que ce soit (Giulio).

Sècheresse dans la bouche (le deuxième soir) (Ng.).

290. Sècheresse remarquable dans la bouche et le nez (dans la première heure) (Hartlaub).

Sècheresse dans la bouche et soif violente (Hecker).

Sècheresse dans le gosier, au point qu'il en éprouve souvent des élancemens (dans la première heure) (Hartlaub).

La nuit en se réveillant, bouche muqueuse (Ng.).

Bouche muqueuse, langue blanche (le quatrième jour, le matin) (*id.*).

295. Bouche muqueuse, amère (le quatrième jour, le matin) (*id.*).

Langue blanche, chargée pendant le paroxysme (*id.*).

Langue blanche, goût amer avec dégoût pour tout (*id.*).

Langue sèche, le matin, et couverte de mucosités (*id.*).

Sécrétion d'une salive écumeuse et abondante dans les accès de fureur (Giulio).

300. Exspuition de beaucoup de salive (Jac. Torrie).

Sécrétion de beaucoup de salive (Baudis).

Abondante salivation, au point que le malade est obligé de se tenir couché constamment sur le côté (Wendt).

Salivation (Jahn).

Forte salivation (Giulio).

305. Salivation abondante (*id.*).

La salive devient sanguinolente (*id.*).

Salivation; ils crachent continuellement un mélange de mucus et de salive couleur foncée (Maxwell).

La bouche est toujours pleine d'une eau insipide (après un quart d'heure) (Ng.).

Afflux fréquent et exspuition d'eau insipide (après une demi-heure) (*id.*).

310. Il lui vient, étant au lit, un petit caillot de sang dans la bouche (le onzième jour) (*id.*).

Il lui vient, vers le matin, un caillot de sang dans la bouche (le quatorzième jour, le matin) (*id.*).

Goût repoussant dans la bouche (quelques après-dînées de suite) (Ruckert).

(Goût amer) (S. H.).

Goût amer (le deuxième jour) (Graaf).

315. Amertume dans la bouche (le neuvième jour) (Ng.).

Goût comme de poix de cèdre (Lange).

Mauvais goût et beaucoup de salive (après trois heures) (Schrèter).

Le matin, en se levant, mauvais goût dans la bouche (S. H.).

Goût de sang dans la bouche (le dixième jour) (Ng.).

320. Goût aigrelet (Schrèter).

L'haleine répand une odeur comme de poix de cèdre (Forestus).

Odeur très-fétide de la bouche (plusieurs jours) (Ng.).

Une sorte de rapport incomplet, presque comme un hoquet, qui rétrograde du pharynx vers l'estomac, avant le dîner (après trois heures) (Ng.).

Rapports (après une demi-heure) (Hartlaub).

325. Il lui semble qu'elle va avoir des rapports, ce qui n'arrive cependant pas (*id.*).

Rapports chauds, soda; elle n'avait pas soif, et prendre de l'eau augmente la sensation de brûlure dans le pharynx (Schrèter).

Rapports d'air avec soulagement (le quatorzième jour) (Ng.).

Rapports d'air, même encore au troisième jour, qui diminuent les incommodités de la poitrine (*id.*).

Fréquens rapports à vide (après trois quarts d'heure) (*id.*).

330. Rapports faibles, fréquens et plus violens de jour en jour (les huitième et neuvième jours) (*id.*).

Rapports avec le goût des alimens (après le dîner) (*id.*).

Hoquet (l'après-midi) (*id.*).

Nul désir d'alimens (S. H.).

Perte d'appétit (*id.*).

335. Perte de l'appétit, défaut de forces, affaissement; elle s'agite (le huitième jour) (Ng.).

L'appétit, qui s'était un peu relevé, se perd après le café (*id.*).

Dégoût pour tout; elle ne peut rien voir de ce qui est aliment, ni en entendre parler (le soir, pendant le paroxysme) (*id.*).

Aversion pour le tabac (S. H.).

Dégoût et aversion pour tous les alimens; elle avala en désespoir une coupe remplie de thé de camomille (le huitième jour) (Ng.).

340. Horreur des alimens (S. H.).

Il doit manger tantôt de ceci, tantôt de cela, sans ressentir de faim (le premier jour) (Bethmann).

Le soir et le matin, pas d'appétit; il n'a pas de saveur (S. H.).

Appétit non diminué durant toute la durée d'action du remède (Ng.).

Appétit non altéré hors le temps des douleurs (Ng.).

345. Plus d'appétit que d'ordinaire (*id.*).

Faim, de suite, dans l'intervalle des douleurs (le dix-septième jour) (*id.*).

La soif est insignifiante et ne paraît provenir que de la sècheresse des lèvres, et il peut facilement s'abstenir de boire (*id.*).

Horreur des boissons (Orfila , Bernt).

Aversion extrême des boissons (Bielt); il les repousse dès qu'on les lui présente.

350. Soif (le quinzième jour, le matin) (Ng.).

Grande soif (Maxwell).

Pas de soif; l'eau ne goûte pas (Schrèter).

Beaucoup de soif toute la journée (*id.*).

Soif augmentée; il boit beaucoup, sans que la sécrétion soit en rapport avec la quantité des liquides avalés; la sécrétion de très-peu d'urine ne suit qu'au bout de quatre heures et sans aucun sentiment désagréable dans l'urèthre. La personne soumise à l'expérimentation devait d'ailleurs uriner de suite après avoir pris la moindre quantité de boissons (Hartlaub).

355. Durant le dîner, soif, ce qui ne lui était pas ordinaire (Ng.).

Soif hors le temps des douleurs (le neuvième et le onzième jour) (*id.*).

Soif augmentée (après six heures) (Bethmann).

Violente soif (le deuxième jour) (Graaf).

Forte soif (Jac. Torrie).

360. Forte soif, toute la journée (le quatrième jour, après le camphre) (Ng.).

Soif ardente (Orfila , Bernt).

Soif inextinguible (J.-L. Hoffmann, Graaf).

Soif insatiable (Jahn).

Soif extrême (Bielt).

365. Dégoût et mauvaise humeur (Forestus).

Dégoût continuel et vomiturition (Willbrecht, Geschichte und Versuche einer chir. Privatgesellschaft zu Copenhagen, 1774).

Dégoût avec accumulation abondante d'eau dans la bouche (Ng.).

Malaise (le deuxième jour) (Bethmann, Graaf).

Nausées et dégoût en mangeant (S. H.).

370. Envie de vomir et dégoût de tout (le cinquième jour) (Ng.).

Malaise excessif, comme pour vomir (après cinq minutes) (Hartlaub).

Nausées (Maxwell).

Le matin, grandes nausées, presque pour vomir (Schrèter).

Vomituration (vers le soir) (*id.*).

375. Vomituration avec tremblement des pieds (le quatrième jour) (Ng.).

Malaise, comme pour vomir, dans l'estomac, avec pression, puis tranchées (*id.*).

Fréquentes envies de vomir (le huitième jour) (*id.*).

Afflux d'eau à la bouche (le huitième jour, le matin) (*id.*).

Vomituration continuelle et vomissement de sang (Graaf).

380. Vomituration et vomissemens (Hecker).

¶ Violente vomituration et vomissement de ce que contient l'estomac, et de mucosités bilieuses (Wendt).

Violens vomissemens de matière sanguinolente muqueuse et écumeuse (au bout de deux heures) (Maxwell).

Le matin, nausées avec froid, sans soif; l'après-dinée, chaleur sans soif non suivie de sueur (Schrèter).

Vomissemens continuels. (Paré, dans Schenck, obs. 127).

385. Il ne peut rien retenir, il vomit tout (Jac. Torrie).

Vomissemens et violents maux de ventre (Graaf).‡

Vomissement (Amb. Paré).

Vomissement faible (Bernt).

Sentiment de brûlure à l'estomac avec grande difficulté d'avaler (Maxwell.)

390. Dans la région de l'estomac un sentiment indescriptible; il lui semble qu'elle a faim, ce qui n'est pas le cas (Hartlaub).

Un sentiment désagréable de plénitude dans la région de l'estomac, qui est accompagné d'anxiété et d'agitation (après une heure) (*id.*).

Pression dans l'estomac, pendant longtemps (*id.*).

Pression dans le creux de l'estomac, l'après-dinée (Schrèter).

Meurtrissure dans le creux de l'estomac, qui cesse dès qu'elle mange quelque chose de chaud ou boit froid (*id.*).

395. Douleurs lancinantes dans le creux de l'estomac et la région ombilicale (Giulio).

Angoisse au précordium (J. L. Hoffmann).

La région de l'estomac est sensible à l'intérieur et à l'extérieur (le deuxième jour) (Ng.).

L'estomac est sensible à l'intérieur, l'appétit étant bon (la deuxième matinée) (*id.*).

Violentes douleurs dans la région stomacale et dans les aines (Bernt).

400. Violente douleur dans l'estomac et dans la vessie (Amb. Paré).

Violente douleur dans la région stomacale (Orfila).

Douleur très-vive vers l'estomac (Bielt).

Les plus violentes douleurs dans l'estomac, dans tout le bas-ventre, dans les reins, dans tout le corps (Fabrice de Hilden, cent. VI, obs. 98).

Les plus furieuses douleurs dans l'estomac, le bas-ventre, même dans tout le corps (Stockar a Neuforn).

405. Douleurs si violentes dans les régions stomacale et ombicale, que le malade se jette de côté et d'autre dans le lit, frappe la muraille de ses mains, et en arrache le plâtre (Horn).

Une vive pression dans l'estomac, plus forte quand il est vide (le deuxième jour) (Bethmann).

Pression douloureuse dans l'estomac, qui s'étend de chaque côté en arrière vers la colonne épinière, où il lui semble qu'elle se trouve serrée dans un étau, persistant longtemps dans toutes les positions (après deux heures) (Ng.).

Sentiment de plénitude dans la poitrine, l'estomac et le ventre; — après le café (*id.*).

Pincement et élancement dans la région droite de l'estomac (le deuxième matin) (*id.*).

410. Douleur sécante dans l'estomac (après une demi-heure) (Bethmann).

Douleur tiraillante dans l'estomac (*id.*).

Sensation très-douloureuse dans l'estomac, comme s'il était serré dans un étau, avant le dîner (Ng.).

En se baissant ou en inspirant, une sensation de résistance dans la région de l'estomac (*id.*).

Chaleur et douleur dans la région de l'estomac (Jac. Torrie),

415. Brûlure au cardia (Baudis).

Brûlure dans l'estomac (*id.*).

Violente brûlure dans l'estomac (J. L. Hoffmann).

Violente brûlure dans l'estomac, mais non douloureuse avec goût de vin dans la bouche, toute la matinée (les premiers jours) (Hartlaub).

Inflammation de l'estomac (J. Greenfield, Treatise of thecantharide p. 173).

420. Malaise dans l'estomac, en marchant et en étant debout (après une heure) (Ng.).

Une sorte d'affadissement dans l'estomac, qui cesse et revient souvent (après deux heures) (*id.*).

Nausées comme de faiblesse d'estomac (le quatorzième jour) après le café, avant midi (*id.*).

Sentiment de faiblesse dans l'estomac (le deuxième jour) (Bethmann).

Faiblesse de l'estomac (le troisième et le quatrième jour) (Ng.).

425. Inflammation du foie et érosions des viscères (Baglivi).

Le diaphragme est enflammé à droite (Forestus).

Légères tranchées dans l'épigastre (le quatrième jour) (Ng.).

Élancement dans le côté gauche de l'épigastre avec élancement dans le milieu du sternum (*id.*).

Tenaillement autour du nombril, une heure après le dîner (*id.*).

430. Douleur brûlante au-dessus du nombril, en toussant, éternuant et mouchant, avec chaleur véritable dans le bas-ventre ; à l'endroit de cette douleur existent à l'extérieur quelques tâches jaunes, qui au toucher déterminent une douleur plutôt lancinante que brûlante (S. H.).

Tranchées dans le ventre, toute la journée (Schrèter).

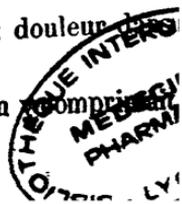
Douleur sécante, lancinante à travers le dos et le ventre, qui se dissipe promptement (après deux heures) (Hartlaub).

Déchirement et pincement dans le ventre (Schrèter).

Mal de ventre ; étant debout, un pincement subit, plus à l'extérieur dans le côté droit du ventre (S. H.).

435. Déchirement dans le ventre, avec diarrhée et douleur dans l'anus (Schèter).

Sur les côtés de l'hypogastre, sensation, comme si on comprime



quelque chose, plus bas cependant dans le côté gauche (après quatre heures) (Ng.).

Le ventre est fortement ballonné avec grand roulement dedans, comme si des vents allaient sortir (Hartlaub).

Accumulation de vents sous les fausses côtes (au bout de deux heures).

Vents très fétides (S. H.).

La région rénale est affectée d'une sensation de douleur sourde non interrompue, tard le soir (Hartlaub).

440. Une sensation de vulsion et de battement dans la région rénale droite (après neuf heures) (Ng.).

Une sensation de chaleur dans les intestins, comme s'il avait bu du vin fort (Schrèter).

Un élancement fort dans le côté droit de la poitrine, puis déchirement entre les omoplates, ensuite élancement aigu dans l'épaule droite, puis élancement dans la région des fausses côtes droites, puis dans l'omoplate droite d'où il s'étend alors dans la région des fausses côtes droites, l'après-dîner (Ng.).

Ardeur (et tournoiement) dans le bas-ventre, jusqu'à ce qu'il ait été en une couple de selles, surtout le matin (S. H.).

Douleurs sécantes dans les aines, toute la journée, moindres en étant assis et debout, mais augmentées par la marche (Schrèter).

445. Tranchées, élancemens et brûlure dans les flancs; violentes tranchées en urinant (*id.*).

Sensation dans le ventre comme après un drastique (Ng.).

Tranchées dans le côté droit du ventre (après trois heures) (*id.*).

Tenaillage dans le côté gauche du ventre (après quatre heures) (*id.*).

Douleurs dans la région lombaire et hypogastrique (Jahn).!

450. Douleurs insupportables dans les lombes, les reins et tout le ventre (Fabrice de Hilden, Cent VI, obs. 98).

Douleurs dans les lombes, les reins et tout le ventre, avec mixtion si douloureuse, qu'il ne pouvait émettre une seule goutte d'urine sans hurler et jeter les hauts cris, par un vésicatoire appliqué sur le genou (Stockar, Neuforn).

Grôs élancemens aigus dans la région lombaire gauche, pendant les tranchées dans le ventre (Ng.).

Un élancement en dedans dans la région lombaire droite (après quatre heures et demie) (Ng.).

Élancement douloureux dans la région lombaire droite, puis déchirement dans la région des fausses côtes gauches à l'intérieur, que l'action de frotter ne change pas (après un quart-d'heure) (*id.*).

455. Douleur sécante dans les deux lombes, qui s'étend jusque sous les aisselles, où elle devient lancinante (le troisième jour après-midi) (*id.*).

Douleurs dans les reins (Jahn).

Violente douleur dans les reins et la région hypogastrique (Bielt).

Les douleurs dans les reins et la région vésicale diminuent (le troisième jour) (Graaf).

Une couple de très-violens élancemens dans la région rénale droite, au point qu'elle jette les hauts cris (après deux heures et demie) (Ng.).

460. Inflammation des reins (Spielman, Mat. med. 491).

Inflammation des reins, de la vessie et de la verge, qui passe à la gangrène (Stockar a Neuforn).

Inflammation des reins, des uretères, de la vessie et de l'urèthre (J.-F. Gmelin Allgem. Geschichte der Gifte. Erfurt, 1806, p. 131).

Mal de ventre (S. H.).

Douleur dans le ventre (J. Camerarius).

465. Violente douleur dans la région hypogastrique, au bout de quelques heures (Piquet de la Houssiette).

Douleurs énormes dans l'hypogastre (Baglivi).

Douleurs énormes dans l'hypogastre, auxquelles succède le trouble de l'esprit et la mort (*id.*).

Violente douleur dans le ventre (le deuxième jour) (Graaf).

Violente douleur dans le ventre (Cullen, Mat. med., t. XI, p. 622).

470. Mal de ventre énorme jusqu'à la mort (par quatre grains) (Stockar a Neuforn).

Douleurs dans les intestins (Baudis).

Violentes douleurs dans les intestins (Bielt).

Les douleurs dans le canal intestinal passent à l'inflammation et à la gangrène (Jahn).

Coliques affreuses (Orfila).

475. Pincement dans l'hypogastre avec pression vers les parties génitales (le quatrième jour , le matin , jusqu'à une heure de l'après-midi) (Ng.).

Violent pincement dans le ventre depuis trois heures du matin (le huitième jour) (*id.*).

Pincement dans le ventre qui s'étend en haut , où il devient un élancement ; puis élancement en arrière vers les deux côtés , qui lui coupe la respiration (le huitième jour) (*id.*).

Tranchées dans le ventre (S. H.).

Violentes tranchées dans le ventre (J. Camerarius) (dans Schenck , lib. VII , obs. 127).

480. Douleurs sécantes énormes dans l'hypogastre , qui sautent continuellement d'un point dans un autre , et ne cessent que pour peu de temps (Ng.).

Douleurs sécantes terribles , dès cinq heures du soir jusqu'au matin , elle se retourne continuellement (la troisième nuit) (*id.*).

Violente douleur sécante dans le ventre et douleurs térébrantes dans les genoux , au point qu'elle jette les hauts cris. Le camphre ne portait aucun soulagement ; après avoir pris du café , elle vomissait une matière amère , après quoi la bouche lui restait amère ; le camphre souvent répété était à la fin suivi de l'adoucissement des douleurs insupportables (Ng.).

Douleur rongearde dans le ventre (Baccius dans Schenck , obs. 126).

485. Douleur pressive du bas-ventre vers les parties génitales (l'après-midi) (Ng.).

Le matin , dans le lit , interruption des douleurs et quelque sommeil (*id.*).

Plus de soulagement dans le lit , depuis le huitième jour ; des cataplasmes chauds soulagent (*id.*).

Se coucher au début , le fort mouvement jusqu'à la sueur , mais surtout la chaleur , diminuent les douleurs affreuses (*id.*).

Les maux de ventre ne se font sentir que la nuit , au début ; tandis que les autres douleurs se taisent (*id.*).

490. Renouvellement des violens maux de ventre (le quatorzième jour , après le café) (*id.*).

Sentiment de plénitude et de ballonnement dans le ventre (*id.*).

Sensation de chaleur à l'estomac et dans le bas-ventre (la quatrième matinée) (*id.*).

Chaleur vive dans tout le canal intestinal (Bielt).

Violente inflammation des intestins (Bernt).

495. Érosion des viscères du ventre (Bagliivi).

Distension de tout le bas-ventre, pendant les douleurs (Ng.).

Le bas-ventre était saillant (Wendt).

En posant la main sur la région ombilicale et en y exerçant une pression, les muscles abdominaux entraient en contraction; l'abdomen paraissait entièrement oblitéré au milieu, et les muscles semblaient être collés à l'épine, surtout les droits, qui avaient la raideur d'une corde des plus tendues (Giulio).

Agitation continuelle des muscles abdominaux, comme des mouvemens convulsifs, au point de ne pouvoir supporter le moindre contact sans faire éprouver au corps un frémissement universel (*id.*).

500. Sensibilité excessive du ventre au toucher (le dixième jour) (Ng.).

Élancemens dans la peau du ventre (Lange, dans Schenck).

Fortes douleurs dans les aines (Orfila).

Élancement aigu dans l'aîne droite (le troisième jour, le matin) (Ng.).

Élancement dans le flanc gauche de haut en bas (le quinzième jour) (*id.*).

505. Emprisonnement de vents dans les hypochondres (S. H.).

Circulation dans le ventre et bâillement (Ng.).

Roulement dans le ventre avec sensation, comme si la diarrhée allait survenir (*id.*).

Borborygmes bruyans dans le ventre, en étant assis (après une demi-heure) (*id.*).

Borborygmes très-bruyans, plus sur le côté droit de l'hypogastre, se dirigeant en arrière (après trois quarts d'heure) (*id.*).

510. Borborygmes et grouillement dans le ventre (après un quart d'heure) (Hartlaub).

Grouillement et borborygmes bruyans et glapissement dans les intestins (le troisième jour) (Ng.).

Fermentation dans les intestins (après un quart d'heure) (Bethmann).

Les vents circulent dans tout le ventre avec violent tiraillement ; la douleur s'étend jusque dans la poitrine (le soir) (Ng.).

Les flatuosités circulent dans le ventre et forment des saillies comme par la présence de fœtus (le quatorzième jour) (*id.*).

515. Sortie de beaucoup de vents (Bethmann).

Beaucoup de vents (Schrëter).

Sortie de beaucoup de vents (Hartlaub).

Abondante émission de vents avec bruit (le huitième jour, le soir) (Ng.).

Ni selle ni urine, de toute la première journée (*id.*).

520. Pas de selle, mais beaucoup de vents (le deuxième jour) (*id.*).

Selle petite, un peu dure, sortant difficilement, avec douleur sécante dans le rectum (le premier jour) (Hartlaub).

Évacuation alvine pénible ; il faut qu'il pousse plus fortement qu'autrefois, et cependant la selle ne sort pas encore en suffisante quantité (le troisième jour) (Bethmann).

Sortie d'excrémens durs, avec procidence du rectum (Baudis).

Selle dure avec beaucoup d'efforts, au point qu'elle jette les hauts cris (le premier jour) (Ng.).

525. Envie d'aller à la selle et évacuation d'excrémens durs, aussitôt après selle liquide précédée de tranchées dans le ventre (après midi) (*id.*).

Après une constipation de cinq jours, deux selles dures avec effort ; — après la seconde, ténésme dans l'anus (le dix-huitième jour) (*id.*).

Les cantharides, dans leur effet primitif, retiennent les selles et les endurent (*id.*).

L'après-dîner, selle ordinaire (le troisième jour) (*id.*).

Dans la matinée, deux selles ordinaires (*id.*).

530. Deux fois de suite, selle ordinaire, l'après-dinée (après quatre heures) (*id.*).

Efforts pour aller à la selle, et puis sortie de beaucoup d'excrémens mous (*id.*).

Le matin, selle ordinaire, et le soir à six heures, deux selles diarrhéiques (le troisième jour) ; encore une fois la diarrhée (le quatrième jour) (*id.*).

Diarrhée d'excrémens écumeux (le vingt-deuxième jour) (*id.*).

Diarrhée sans douleur, plusieurs selles dans la journée (Hartlaub).

535. Deux selles le matin avec un peu de ténésme (Schrëter).

Le matin, selle dure, mais molle après, avec mal de ventre (*id.*).

Depuis qu'il a pris le médicament, mal de ventre tous les jours, suivi de laxation (*id.*).

Diarrhée, trois selles par jour, avec fort mal de ventre (*id.*).

Diarrhée sans mal de ventre (S. H.).

540. Selle ordinaire, quatre fois par jour (*id.*).

Selle jaune, liquide, deux fois par jour, et tranchées dans le bas-ventre après chaque selle, en outre douleur mordante à l'anus, sans ténésme (*id.*).

Selle molle avec beaucoup d'irritation dans le rectum (*id.*).

Selle muqueuse et sanguinolente (au bout de six jours) (*id.*).

En une nuit, sept évacuations alvines de mucosités blanches, solides, comme de la ratissure d'intestins, avec stries sanguinolentes (*id.*).

545. Selle diarrhéique liquide, brune, deux fois (le dix-neuvième jour, le matin) (*id.*).

Deux évacuations sans douleur, sous l'emploi du camphre (le cinquième jour) (*id.*).

Évacuations de mucus vert (le dixième jour), après une constipation de trois jours (*id.*).

Diarrhée aqueuse (Bethmann).

Diarrhée (après treize heures) qui apaise un peu les douleurs de ventre (Horn).

550. Selles douloureuses augmentées (Jahn).

Dysenterie mortelle pendant trois semaines (Orfila).

Violente diarrhée avec brûlure insupportable dans l'anus (Wendt).

Selles continuelles (Amb. Paré).

Abondantes évacuations alvines, qui sont souvent sanguinolentes (Orfila).

555. Diarrhée semblable à la dysenterie rouge (Amb. Paré).

Il pissait et jetait le sang tout pur par le siège et par la verge (*id.*).

Envies d'aller à la selle (Baudis).

Envies et ténésmes pour aller à la selle (Schrëter).

Fréquentes envies d'aller à la selle avec légère émission d'excréments (S. H.).

560. Fréquentes envies d'aller à la selle (*id.*).

Envies inutiles d'aller à la selle (après deux heures) (Ng.).

Envies sans selle (le quatrième jour) (*id.*).

Envies continuelles d'aller à la selle, sans résultat (le huitième jour) (*id.*).

Envies inutiles d'aller à la selle, aussitôt après la première évacuation (*id.*).

565. Pression continuelle, quoique inutile, d'aller à la selle (*id.*).

Après de fréquents efforts, il ne sort que quelques vents, suivis de soulagement (*id.*).

Avant et pendant la selle, pincement dans le ventre, au-dessous du nombril (*id.*).

Pendant la selle, tenaillement dans le ventre; après la selle, horripilation (l'après-midi) (*id.*).

Pendant la selle, tranchées dans le ventre (vers le soir) et après la selle, horripilation (*id.*).

570. Douleur dans le canal intestinal et dans l'anus, surtout pendant la défécation, qui l'augmente (Hecker).

Après la selle, brûlure et élancement comme d'un coup d'aiguille dans l'anus (le premier jour) (Ng.).

Brûlure comme du feu dans l'anus, après la diarrhée (le dixième jour) (*id.*).

Violent frisson après la selle, avec sensation comme si on l'arrosait d'eau froide, avec chaleur interne (vers le soir) (*id.*).

Le soir, à huit heures, une douleur sécante excessivement violente dans le rectum, comme elle n'en a jamais souffert, en étant debout et en marchant; puis émission d'un vent avec soulagement; mais immédiatement après, la douleur sus-indiquée et envies d'aller à la selle, puis une évacuation molle avec cessation de la douleur (*id.*).

575. Chatouillement dans le rectum (Schrëter).

Prurit au-dessus de l'anus, au coccyx (S. H.).

Légères douleurs au-dessus de la symphise du pubis et le long des uretères, de haut en bas, qui deviennent de plus en plus violentes (après cinq heures) (Ng.).

Tiraillement et déchirement dans la région pubienne (Bethmann).

Pression douloureuse de haut en bas, vers la vessie (Ng.).

580. Douleurs sécantes et constrictives de haut en bas des uretères, vers les membres; ces douleurs vont quelquefois de dehors en dedans; la compression du gland diminue un peu la douleur (Ng.).

Grande douleur dans le col de la vessie (J. Greenfield).

Violente douleur dans le col de la vessie (Hecker).

Douleur pressive lancinante dans le col vésical (S. H.).

Douleur de serrement lancinante dans le col vésical (*id.*).

585. Douleurs affreuses dans la vessie (Wierus, De Proestig. docm. III, c. 35).

Douleur dans la vessie (Jos. Lanzoni, Opera, t. III, animadv. IV, p. 476).

Chaleur extraordinaire dans la vessie (Amb. Paré).

Chaleur dans la vessie (Orfila).

Brûlure dans la vessie (J. Camerarius).

590. Inflammation des organes uropoétiques (Hecker).

Inflammation de la vessie, brûlure en urinant et émission de sang; par l'application d'un vésicatoire dans la nuque, chez une femme (Stockar a Neuforn).

Inflammation de la vessie (Zeviani, Memorie di matem. et di fisica della Societa italiana. Modène, vol. X, 1803, p. 225).

Exulcération de la vessie et de l'urèthre (Baglivi).

Gangrène de la muqueuse vésicale (Bernt).

595. En ouvrant les cadavres on trouve la vessie, l'urèthre et les reins en suppuration (Lanzoni).

Excrétion normale de l'urine (le premier jour) (Ng.).

Suppression de l'urine et des selles (le premier jour) (*id.*).

Suppression de l'urine (Dioscorides, Mat. med., lib. VI, c. 4).

Rétention douloureuse de l'urine (Misc. N. C.).

600. Rétention de l'urine; il ne sort que quelques gouttes accompagnées des efforts les plus violents (Wendt).

La sécrétion de l'urine dans les reins paraît avoir entièrement cessé, car la sonde portée dans la vessie ne donne issue à aucune goutte d'urine (le deuxième jour) (Graaf).

Il rend moins d'urine le matin que d'ordinaire (le deuxième jour) (Bethmann).

Urine plutôt diminuée qu'augmentée (Ng.).

Suppression de l'urine, à cause d'une trop forte plénitude de la vessie et de là impuissance d'émettre l'urine (Stockar a Neuforn).

605. Ischurie (Baccius, Forestus, J.-L. Hoffmann, Spielmann).

Sur-le-champ envie d'uriner; quand il a cessé d'uriner, il sort encore de l'urine en petite quantité; — par l'odeur (Ng.).

Fortes envies d'uriner, avec impuissance d'émettre l'urine (le deuxième jour) (Graaf).

Envies d'uriner, sans pouvoir émettre l'urine; une heure plus tard il en sort quelques gouttes striées de sang, et avec les plus violentes douleurs (après cinq ou six heures) (Horn).

Fréquentes envies d'uriner (S. H.).

610. Grande excitation à uriner (*id.*).

Fréquentes envies d'uriner (Schrëter).

Envies continuelles d'uriner; il ne sort que quelques gouttes avec une douleur tellement violente, qu'elle jette les hauts cris (*id.*).

Fréquentes envies d'uriner, avec excrétion peu copieuse d'urine, sans douleurs; seulement, vers la fin de l'émission, douleurs pressives dans le fond de l'urèthre, jusque dans son orifice externe (après trois heures) (Ng.).

Toutes les trois ou quatre minutes, violentes envies d'uriner; mais il ne sort tout au plus qu'une cuillerée à café d'urine, et vers la fin de l'émission il survient les douleurs sécantes les plus insupportables dans l'urèthre (après neuf heures et demie) (*id.*).

615. Envies continuelles d'uriner; l'urine ne sort que goutte à goutte au milieu des plus cruelles douleurs (Piquet de la Houssiette).

Envies continuelles, et il ne sort que deux cuillerées d'urine avec de fortes douleurs (le soir) (Ng.).

A chaque instant envie d'uriner, et il ne sort qu'une cuillerée à café d'urine (après quatre heures) (*id.*).

Excitation des organes urinaires, de manière que la vessie ne peut contenir qu'une cuillerée d'urine, sans qu'elle soit sollicitée à l'évacuer (toute la journée) (Bethmann).

Violentes envies d'uriner, pendant lesquelles il sort tout au plus,

avec de fortes douleurs, deux cuillerées de mucosités sales et visqueuses (J. Greenfield).

620. Fréquente émission de peu d'urine aqueuse. Au commencement elle sort sans douleur, mais à la fin avec de violentes douleurs séchantes : sur la fin il en sort un peu goutte à goutte ou par saccade, et un jet très-faible (Ng.).

S'il se met à uriner, il ne peut empêcher l'émission d'un peu d'urine qu'avec beaucoup de peine (*id.*).

En étant debout, et plus encore en marchant, envies plus fortes d'uriner qu'en étant assis (après cinq heures) (*id.*).

Envies continuelles d'uriner, avec douleur insupportable (Misc. nat. Cur., dec. III, ann. 10, p. 60).

Envie d'uriner, avec grande douleur à chaque tentative (Jac. Torrie).

625. Strangurie, avec sensation de brûlure (Traller, De usu vesicant. Wratilow, 1795, p. 21).

Strangurie (Gmelin).

Envies d'uriner, avec strangurie, ischurie (Jahn).

Strangurie, ischurie (Stockar a Neuforn).

Violente strangurie (J. Greenfield).

630. Dysurie (Tralles).

La strangurie augmente d'heure en heure (le deuxième jour) (Graaf).

Dysurie par l'emploi d'un vésicatoire dans la nuque (Borradius, Acta Hafn. IV, obs. 180).

Fréquente strangurie et douleur dans le dos. — Par de grosses doses (Home, Clinical experiments, p. 405).

Ténésme urinaire (Werlhoff, Opera, p. 699).

635. Très-grande dysurie (Lanzoni).

Ténésme vésical (Bielt).

Violentes envies d'uriner (après deux heures) (Ng.).

Violentes envies d'uriner (Gmelin).

Envies d'uriner (S. H.).

640. Fréquentes envies d'uriner (Tralles, Bielt).

Enlève les accidens les plus pressans de la blennorrhagie inflammatoire récente (S. H.).

Émission fréquente de l'urine (Ng.).

URINE rare, mais augmentée (le sixième jour) (*id.*).

Ils urinent plus abondamment et plus fréquemment que de coutume (Giacomini).

645. L'urine continue à être abondante et produit toujours une chaleur vive en sortant; cette chaleur est ardente et fort incommode (*id.*).

Un de ces individus se plaint de strangurie intense; il rend de l'urine par petite quantité (Maxwell).

L'urine ne sort que goutte à goutte (S. H.).

Il était obligé de se lever deux fois dans la nuit pour uriner (*id.*).

Urine très-peu copieuse, avec douleurs sécantes très-violentes dans l'urèthre, surtout dans sa partie antérieure (Ng.).

650. L'urine ne sort que goutte à goutte, avec douleurs sécantes (après sept heures) (*id.*).

Émission de l'urine involontaire, goutte à goutte (après sept heures) (*id.*).

Urine fréquente, mais non augmentée (le sixième jour) (*id.*).

Émission fréquente de beaucoup d'urine (le cinquième jour) (*id.*).

Urine augmentée (les quinzième et seizième jours), qui se trouble de suite après sa sortie (le quinzième jour) (*id.*).

655. Urine augmentée, qui sort quelquefois avec difficulté. — Par de petites doses (Home).

Émission fréquente de l'urine. — Chez une femme qui s'était appliqué un vésicatoire à la face pour faire disparaître un pemphigus (Amb. Paré).

Émission très-fréquente de l'urine, aussitôt après la prise (J. Greenfield, p. 265).

Les premières heures, excrétion des urines augmentée sans incommodités (Ng.).

Urine augmentée (le cinquième jour) (Ng.).

660. L'urine est augmentée, quelquefois supprimée (Jahn).

Il urine soixante fois en une heure (Ng.).

Émission continuelle de l'urine (Paré).

Flux d'urine abondant, douloureux et même sanguinolent (Stockar a Neuforn).

Flux d'urine excessif (De Forelli, Dissert. sist. hyperdiacrisin expert. cantharid. usu externo. Ort. Frefv. 1780, in-4°).

665. Flux d'urine mortel. — Par l'usage extérieur des cantharides dans la nuque (Misc. nat. Cur. dec. II, ann 7, obs. 86).

Après l'usage du camphre, pas d'urine pendant douze heures (le quatrième jour) (Ng.).

Toutes les autres incommodités se taisent à l'apparition des affections des voies urinaires (le soir) (*id.*).

Une sorte de paralysie du col de la vessie : l'urine coule, sans qu'il soit nécessaire de faire le moindre effort pour favoriser sa sortie ; cet accident persista long-temps et augmenta insensiblement à tel point, que le sujet ne peut retenir son urine sans faire de grands efforts (dans les premiers jours) (Hartlaub).

L'urine était comme d'ordinaire (les deuxième et troisième jours) (Ng.).

670. Urine jaune très-pâle (le deuxième jour) le matin (*id.*).

Urine jaune-pâle pendant le frisson et la douleur (le soir) (*id.*).

L'urine est de nouveau foncée et la douleur en urinant moindre (après vingt-quatre heures) (Hg.).

Urine rougeâtre, comme mélangée avec du sang (après huit heures) (Ng.).

Excrétion d'urine blanche (Baudis).

675. Urine rougeâtre sur-le-champ (Hartlaub).

Urine rouge (le deuxième jour) (Ng.).

Urine trouble, la nuit, comme de l'eau limoneuse avec sédiment blanc (le deuxième jour) (*id.*).

Dans l'urine excrétée dans les premières heures, nuage ; quand on la laisse reposer, un peu de mucus filamenteux (Hg.).

Urine muqueuse (Werlhoff, p. 699).

680. Du mucus et du gravier sortent quelquefois avec l'urine sanguinolente (J. Greenfield, p. 208).

Excrétion d'une matière sale, purulente de la vessie (*id.*, p. 260).

Il sort avec l'urine, d'abord des filamens sanguinolens, puis des masses de sang noir, caillé, et enfin du mucus abondant (J.-L. Hoffmann).

Urine mélangée avec du sang et du mucus, accompagnée de grandes douleurs. — Sous l'emploi du camphre (Ng.).

Il donne à peine une demi-chopine d'urine avec du sang caillé en une demi-heure (*id.*).

685. Urine avec du sang, sans douleur (le quatrième jour).—Après l'emploi du camphre (*id.*).¹

Émission d'urine sanguinolente goutte à goutte (Lange).

Urine sanguinolente, qui sort goutte à goutte, accompagnée de fortes douleurs (Stockar a Neuforn, p. 17).

Urine chaude et sanguinolente (J. Greenfield, p. 173).

Urine sanguinolente (Orfila).

690. L'urine était très-rouge et couverte de pellicules noires (Piquet de la Houssiette).

Urine mélangée avec du sang, un peu graveleuse (Werlhoff, p. 699).

Écoulement d'urine sanglante (le troisième jour) (Graaf).

L'urine sanguinolente devient plus abondante, mais chaque fois en moindre quantité (après huit ou dix heures) (Horn).

Hématurie (J. Camerarius et Forestus).

695. Émission de sang et d'urine (Dioscorides).

Flux d'urine sanglante (Tim. a Guldenkle, Cas. et observ. pract. 36 annov. Lipsiæ, 1622).

Il ne rendait, après les efforts les plus cruels, que quelques gouttes de sang par le rectum et par l'urèthre (Bielt).

Hématurie (Baccius, Cardanus, Hecker, J.-L. Hoffmann, Misc. nat. Cur., dec. I, ann. IX et X, obs. 34; Paré, Spielmann, p. 461; Stockar a Neuforn, p. 15; Tralles, p. 21; Willbrecht).

Hématurie.—Par l'usage externe (Pascalius et Occo, dans Schrenck, obs. 125).

700. Hématurie fréquente (Wierus).

Il rend cinq livres de sang par l'urèthre. — Par l'usage extérieur (Stockar a Neuforn).

Hématurie jusqu'à la mort (Ludovici, dans Forsten, Hist. canthar., p. 220).

Hématurie, convulsion et mort.—Par l'application d'une pommade qui contenait des cantharides, chez une jeune fille (Stockar a Neuforn, p. 16).

Flux de sang par l'urèthre ; il sort en peu de temps cinq livres de sang (Lindelstolpe, De Venenis; *id.*, Stenzel, p. 136).— Par l'usage extérieur.

705. Du sang sort par la verge, qui est raide, et par l'anus (Stockar a Neuforn, p. 15).

Des caillots de sang sortent au milieu des ténesmes les plus violents dans l'urèthre (le deuxième jour) (Graaf).

Hématurie excessivement douloureuse. — Par douze mouches cantharides (Stockar a Neuforn).

Hématurie avec de grandes douleurs (Fabrice de Hilden).

Hématurie abondante (Lange, lib. VII, obs. 124, 127).

710. Sortie de sang rouge clair, avec les plus violents ténesmes vésicaux et des douleurs sécantes brûlantes dans l'urèthre (après neuf heures) (Ng.).

Après l'écoulement de l'urine, il sort quelques gouttes de sang aqueux (S. H.).

Les plus violentes douleurs en urinant ; il lui semble qu'on coupe l'urèthre en morceaux, avec de fréquentes envies d'uriner ; elle n'émet que quelques gouttes (Schrèter).

Avant, pendant et après l'émission des urines, cruelles douleurs incisives dans l'urèthre ; les douleurs obligent à se ployer et à jeter les hauts cris (l'après-dinée) (Ng.).

Excrétion des urines excessivement douloureuse (Tim. a Guldenklee).

715. Peu de douleurs se manifestent en urinant (au bout de quatre ou cinq heures) et envies continuelles d'uriner (Hg.).

L'émission des urines est accompagnée de douleurs (le lendemain) (Bielt).

Excrétion des urines pénible et douloureuse (Jahn).

Violente douleur pendant l'émission des urines, qui continue toujours (après peu d'heures) (Stalpaart. Van der Wiel. Cent. I, obs. 83). — Par l'usage extérieur.

Le matin, en urinant, sensation de tension le long de l'urèthre, comme si l'urine était arrêtée dans son cours (le vingtième jour) (Bethmann).

720. Toutes les fois qu'il urine, sensation en avant dans l'urèthre,

au bout du gland , comme si l'urine y était arrêtée et voulait continuer et ne pouvait en sortir ; une douleur pressive en cet endroit ; l'urine coule néanmoins librement (S. H.).

L'urine coule par un jet mince et divisé, et sort difficilement , surtout le matin vers neuf heures (*id.*).

Violentes tranchées avant , pendant et après la sortie des urines (après six heures) (Ng.).

Douleur cuisante dans l'urèthre pendant l'émission de l'urine (S. H.).

Brûlure en urinant (Bacon, J. Hoffmann, Paré, Parmentier).

725. Brûlure en urinant ; urine jaune (le cinquième jour) (Ng.).

Sentiment continuel de brûlure dans l'urèthre, même hors le temps de l'émission de l'urine (après dix heures) (*id.*).

Brûlure en urinant et même hors le temps de l'excrétion (après deux heures) (*id.*).

Forte brûlure en urinant (Baudis) :

Brûlure continuelle en urinant (Lange).

730. (L'urine lui semble âcre) (S. H.).

Brûlure avant et après avoir uriné (*id.*).

Douleur vulsive et brûlante en urinant (Jahn).

Violente brûlure en urinant (Willbrecht).

Brûlure si violente en urinant, qu'il ne peut émettre une goutte d'urine sans verser des larmes et du sang (Fabrice de Hilden). — Par l'application de la poudre de cantharides et de la levure sur une tumeur froide.

735. En urinant, douleur seulement vers la fin. Quand beaucoup d'urine s'était accumulée dans la vessie, cette douleur était alors moindre que quand il n'y en avait que peu (Hg.).

Brûlure le long de l'urèthre, après avoir uriné (Baudis).

Douleur brûlante après avoir uriné (Hecker).

Chatouillement et démangeaison dans l'urèthre, après avoir uriné (S. H.).

Froid glacial des mains et des pieds, avec douleurs terribles dans l'urèthre (Ng.).

740. Prurit dans l'urèthre (Hecker).

Élancemens à l'orifice de l'urèthre (Piquet de la Houssiette).

Quelquefois un élancement instantané dans l'urèthre et brûlure dans l'urèthre pendant la sortie de l'urine (S. H.).

Fortes élancements de l'orifice de l'urèthre jusque dans l'anus, le soir et la nuit (au bout de dix heures) (*id.*).

Quand il est poussé à uriner, douleur pressive, lancinante, au col de la vessie, et avec des envies continuelles il ne sort cependant que quelques gouttes d'urine (*id.*).

Inflammation de la verge (Lanzoni).

La verge est tuméfiée (S. H.).

Enflure du gland, qui est même très-douloureux au toucher (Ng.).

765. Gangrène du membre viril et mort (Amb. Paré).

Gangrène du membre viril (Chauvel, Diss. sur le satyriasis, par M. Duprest-Rony. Paris, germ. an 12, Toxicol. d'Orfila).

Enflure du scrotum (Sam. Ledelius, Misc. nat. cur. dec. I, an. IX-X, obs. 148).

Accumulation d'une masse caséuse brune autour du gland, sans sensation particulière (le matin) (Schrèter).

770. Érection continuelle (H. Cardanus).

Lascivité (J.-L. Hoffmann).

Lascivité furieuse (Chauvel).

Lascivité excessive et désir insatiable du coït (Stockar a Neuforn, p. 15).

Satyriasis terrible (Cabrol, dans Duprest-Rony, l. c.).

775. Le plus violent satyriasis (J.-L. Hoffmann).

Raideur continuelle de la verge, avec légère sensation de douleur (pendant trois heures) (Baudis).

La nuit forte érection, tandis qu'il éprouve dans tout l'urèthre comme une douleur de constriction et d'écorchure (S. H.)

Raideur de la verge (la nuit) (*id.*).

Le plus violent satyriasis (Misc. cur. nat., dec. I, ann. IX-X, obs. 34).

780. Violent satyriasis (J.-L. Hoffmann).

Érections douloureuses (Horn).

Érections douloureuses (Hecker).

Raideur pénible de la verge (Stockar a Neuforn, p. 15).

780'. Douleur sécante qui part du dos et du bas-ventre, et traverse l'urèthre (S. H.).

Quand il urine, il est en même temps obligé de se présenter à la chaise percée, et cependant il ne sort rien; cette envie d'aller à la selle cesse après l'émission de l'urine (*id.*).

782'. Le plus violent priapisme, avec douleurs cruelles (Ludovici).

783'. Violent priapisme (Bielt).

784'. Priapisme opiniâtre et douloureux (Orfila).

785. Priapisme (Misc. nat. cur., dec. I, an. IX-X, obs. 34).

Éjaculation de sperme (la nuit) (S. H.).

Il exerce en une nuit quarante fois le coït (Chauvel).

Il chevaucha dans deux nuits sa femme quatre-vingt-sept fois (Cabrol).

Au lieu de semence il ne sort que du sang (Misc. nat. cur., dec. II, ann. VII, obs. 234).

790. La semence s'échappa trois fois à un court intervalle, en embrassant le pied du lict, et s'agitant contre iceluy, comme si c'eust esté sa femme (Cabrol).

Éjaculation; le matin, en étant couché dans le lit, quoique éveillé, il sort une quantité considérable de semence de consistance naturelle, la verge étant flasque et presque sans sensation: chez un jeune homme robuste. Cet accident se répéta au bout de vingt-quatre heures, précisément de la même manière (Hartlaub).

Écoulement gonorrhéique sanguinolent (au bout de quatre jours) (S. H.).

Écoulement gonorrhéique jaunâtre, qui teint le linge en jaune (*id.*).

Pression dans l'urèthre toutes les fois que l'écoulement recommence (*id.*).

795. Augmentation de la sécrétion dans un ulcère du pied, du nez dans un ancien coryza et des mucosités dans une ancienne gonorrhée (*id.*).

Une douleur tiraillante dans le cordon spermatique, pendant l'écoulement de l'urine (au bout de trois à six heures) (*id.*).

Sueur des parties génitales (*id.*).

Sensation de faiblesse dans les parties de la génération (les premières heures) (*id.*).

Tuméfaction douloureuse du testicule droit (après neuf heures) (Ng.).

800. Brûlure dans la vulve (*id.*).

Prurit insupportable dans le vagin (J.-L. Hoffmann).

Chaleur merveilleuse à la vessie et grande tumeur au col de la matrice, avec grandes épreintes (Amb. Paré).

Tuméfaction du col de la matrice. ardeur dans la vessie, douleurs dans le ventre, vomissement continu et fièvre chaude. — Par un vésicatoire, chez une dame (Stockar a Neuforn, p. 16).

Sensation dans le ventre, comme si les règles allaient paraître (après minuit) (Ng.).

805. Avant les règles, brûlure en urinant et sédiment blanc dans l'urine (S. H.).

Les règles s'établissent, mais sont peu copieuses (le troisième jour, le matin) (Ng.).

Les règles, qui sont survenues la nuit, avant la prise du remède, sont plus fortes que d'ordinaire, mais sans douleurs (après une demi-heure) (*id.*).

Les règles coulent plus abondamment (*id.*).

Règles un peu augmentées et écoulement douloureux (le deuxième jour) (*id.*).

810. Les règles, qui se sont arrêtées un jour, reparaisent avec douleurs la troisième matinée, et continuent jusqu'à midi (*id.*).

Expulse des mûles, les fœtus morts et l'arrière-faix (J. Greenfield).

Du sang noir pendant les règles, ce qui arrivait aussi souvent auparavant (Ng.).

Les règles paraissent trois jours plus tard (le troisième jour) (*id.*).

Les règles s'arrêtent complètement (le troisième jour) (*id.*).

815. Les règles cessent presque complètement : elle les avait auparavant pendant trois à quatre jours (le vingtième jour) (*id.*).

Après les règles, il sort encore du vagin du mucus sanguinolent (Ng.).

Éternuement (après trois heures) (Ng.).

Fort éternuement (le deuxième matin) (*id.*).

Éternuement suivi d'élanement dans l'aile du nez (Schrøter).

820. Tiraillement et titillation, avec excitation infructueuse à éternuer dans la narine droite (après trois heures et demie) (Ng.).

Douleur et tension dans le nez, et battement avec la sensation comme s'il était tuméfié; il est douloureux aussi à l'attouchement (les quatrième et cinquième jours) (Ruckert).

Saignement du nez (le neuvième jour, le matin) (Ng.).

Il vient beaucoup de mucus visqueux des orifices postérieurs du nez dans la bouche (dans la première heure) (Hartlaub).

Le mucus des coryzas anciens devient sanguinolent (S. H.).

825. Apreté et enrouement dans la gorge (la troisième matinée) (Ng.).

Apreté sur la poitrine (S. H.).

Il est pris d'un fort catarrhe, qui se manifeste par une sécrétion de beaucoup de mucus visqueux dans le nez, sans éternuemens; de l'enrouement et du renâchement douloureux de mucosités visqueuses qui remontent de la poitrine (ce qui n'était jamais arrivé) par un élanement incisif, sec, la nuit, le long de la trachée-artère (le deuxième jour) (Hartlaub).

Douleurs intenses au larynx (Maxwell).

Sensation de sécheresse sur la poitrine (pendant plusieurs jours) (S. H.).

830. Quelques courtes secousses de toux sèche, causée par de l'irritation dans le larynx; en même tems respiration plus rapide et une sorte de serrement de poitrine (sur-le-champ) (Baudis).

Titillation jusqu'à tousser (Hartlaub).

Toux le matin, quand il se lève, avec difficulté pour expectorer (S. H.).

Toux avec douleur dans le bas-ventre (*id.*).

Toussotement (le deuxième jour, souvent) (Ng.).

835. Fréquent petit toussotement sec (le quinzième jour) (*id.*).

Crachats sanguinolens après une toux courte (le huitième jour) (*id.*).

Renâchement d'un mucus visqueux qui vient du larynx (après une demi-heure) (Hartlaub).

Violentes douleurs dans la gorge (Giulo).

Chaleur brûlante dans la gorge (Bieft).

840. Serrement de la gorge jusqu'à étouffer (Giulo).

Violente constriction de la gorge, au point qu'il était impossible d'introduire une seule goutte de liquide sans donner lieu à des angoisses inexprimables (Bisitt).

Constriction de la trachée-artère (Baudis).

Respiration difficile et oppressée, en partie, à ce qu'il paraît, à cause d'une constriction du larynx et de la trachée-artère, en partie cause de la sécheresse du nez (sur-le-champ) (Harlaub).

Oppression de la respiration (le deuxième jour) (Ng.).

845. La respiration devient difficile (Jahn).

Respiration laborieuse (Biel).

Respiration pénible (Hecker).

Oppression et serrement en devant dans la poitrine, avec respiration empêchée et élancement dans toute la poitrine, depuis onze heures du matin jusqu'à huit heures du soir; soulagé en étant couché, mais revenant bientôt (le troisième jour) (Ng.).

En faisant des inspirations profondes et en parlant, sentiment comme si elle n'osait se décider à faire des efforts, à cause d'une faiblesse extraordinaire des organes respiratoires; ce qui fait qu'elle ne parle que faiblement et avec crainte (Ng.).

850. Pression sur la poitrine (pendant long-temps) (*id.*).

Pression sur le sternum (Schrèter).

Le matin, dans le lit, forte pression dans le côté de la poitrine, qui se dissipe en se levant (*id.*).

Douleur comme contusive dans la poitrine, d'avant en arrière, jusque vers le dos, qui coupe la respiration (*id.*).

Déchirement dans la cavité thoracique, surtout dans la région du cœur (après une demi-heure) (Bethmann).

855. Brûlure ardente sur la poitrine et tenaillement dans le ventre, avec constipation (le 15, après le dîner) (Ng.).

Ardeur sur la poitrine, comme du feu, et derechef un petit caillot de sang dans la bouche, le matin (le dix-septième jour) (*id.*).

Violente brûlure, avec élancemens dans toute la poitrine, à l'extérieur et à l'intérieur, comme dans les os (*id.*).

Brûlure dans la poitrine (Baudis).

(Élançement dans le côté, pendant le mouvement et dans le repos) (S. H.).

860. Brûlure dans le sternum (après huit heures) (Schrèter).

Légers élançemens dans la poitrine, sans rapport avec la respiration (après trois heures) (Hg.).

Beaucoup de petits élançemens comme des coups d'aiguille, en dedans, dans la partie inférieure du sternum (après trois quarts d'heure) (Ng.).

Plusieurs élançemens aigus successifs dans le sternum, au point que les douleurs lui arrachent des cris (l'après-dînée) (*id.*).

Élançemens au milieu du sternum (le troisième soir) (*id.*).

865. Élançemens fréquens dans la partie antérieure de la poitrine, surtout en inspirant (*id.*).

En tournant un peu rapidement et sans précaution le corps, en respirant, violent élançement sur le côté gauche, sous le bras, à travers le corps, comme si on le traversait avec une cheville pointue, au point que la respiration est coupée pour un instant. Il ne revient qu'une seule fois avec cette même violence sur l'autre côté, mais moins fort et non en respirant ni pendant le mouvement, mais dans le repos (le deuxième jour) (Ruckert).

Elle ne peut se coucher sur le côté gauche, à cause des élançemens qu'elle éprouve en inspirant, à minuit (la troisième nuit) (Ng.).

Un élançement sous le bras droit, dans la poitrine (Schrèter).

Beaucoup de petits élançemens dans la région axillaire gauche, au côté de la poitrine (le deuxième matin) (Ng.).

870. Élançement très-douloureux dans la poitrine gauche, en dedans, immédiatement après dans la droite (*id.*).

Élançement dans la poitrine gauche (après deux heures et demie) (*id.*).

Élançement dans la poitrine, d'un côté à l'autre (Schrèter).

Légers élançemens dans le côté gauche de la poitrine, au-dessous du creux axillaire (après quatre heures) (Ng.).

Élançement en dedans, sous la poitrine gauche, jusque sous le creux axillaire de bas en haut (après une demi-heure) (*id.*).

875. Élançement aigu dans le côté gauche de la poitrine, sous le bras, jusque dans le milieu du sternum (*id.*).

Élanement en dedans, dans la poitrine gauche (après le dîner) (*id.*).

Élanement très-aigu dans la poitrine droite, plus haut, puis de suite dans la gauche (trois quarts d'heure après le dîner) (*id.*).

Une violente douleur lancinante dans le côté gauche de la poitrine, dans la région du cœur ou même dans celui-ci (après cinq heures) (Hartlaub).

Douleur lancinante en devant, à la poitrine droite; elle descend ensuite dans les côtes inférieures droites (après une heure et demie) (Ng.).

880. Pression avec élanement de dedans en dehors, profondément, à l'intérieur, sur le côté droit du sternum (après quatre heures) (*id.*).

Élanement dans la partie inférieure de la poitrine droite, vers le milieu du sternum (après huit heures) (*id.*).

Élanement dans le côté droit de la cavité thoracique (Bethmann).

Un léger élanement depuis le creux de l'aisselle droite jusque dans la poitrine (après un heure) (Ng.).

Élanement dans la poitrine droite, en dedans (après deux heures et demie) (*id.*).

885. Élanement sous la poitrine droite, jusque dans l'aisselle droite, en inspirant (*id.*).

Élanement dans le côté droit de la poitrine, à chaque inspiration (après minuit et encore le lendemain) (*id.*).

Sensation comme s'il y avait quelque chose de contracté au-dessous des fausses côtes droites (après deux heures) (*id.*).

Douleur pressive dans les deux côtés, sous les côtes (après deux heures) (Bethmann).

Après l'élanement dans le sternum, plusieurs élanemens semblables à la dernière fausse côte droite (Ng.).

890. Élanement en dedans, dans les fausses côtes droites (après sept heures) (*id.*).

Élanement sur la région costale droite (après le dîner) (*id.*).

Élanemens aigus douloureux dans la région costale droite, sous le bras, souvent répétés (l'après-dinée) (*id.*).

Plusieurs petits élanemens dans les côtes droites inférieures (l'après-dinée) (*id.*).

Un élançement douloureux dans les fausses côtes droites, en bâillant (après quatre heures) (*id.*).

895. Plusieurs petits élançemens profonds dans les côtes inférieures gauches, en dedans (l'après-midi) (*id.*).

Élançement aigu sur les côtes inférieures gauches, puis un déchirement près du poignet droit, et ensuite élançement aigu au bras gauche (*id.*).

Élançement en dedans, dans les dernières côtes gauches, vers le dos (*id.*).

Angoisses autour du cœur (l'après-midi) (*id.*).

Douleur au cœur (Misc. nat. cur., dec. II, an. X, obs. 60).

900. Douleur tirillante dans la région du cœur (Bethmann).

Pression du cœur vers le sternum, le soir, augmentée en parlant et en inspirant (Schrèter).

Élançement dans le cœur, suivi d'une sensation de chatouillement (*id.*).

Fort battement de cœur, pendant plusieurs minutes (sur-le-champ) (Hartlaub).

Fort battement de cœur, vers le soir (Schrèter).

905. Une couple de légers élançemens sur le milieu de la clavicule droite (après quatre heures) (Ng.).

Violent prurit au côté de la poitrine, sous le bras droit (l'après-midi) (*id.*).

La respiration lui manquait en montant; bouillonnement dans la poitrine; il se trouvait mal (après trois jours) (S. H.).

Un bouton sur le sternum, qui détermine une douleur comme d'ulcération quand on y touche (*id.*).

Douleur tirillante légère, mais aiguë, sur une ligne étroite, de haut en bas, profondément, dans les muscles du côté droit du cou (après deux heures) (Hartlaub).

910. Vulsion dans les muscles gauches du cou (Ng.).

Déchirement dans le cou, de bas en haut, vers le vertex (le sixième jour, le matin) (*id.*).

Déchirement dans la nuque et élançemens dans les muscles droits du cou, en remuant la tête (après six heures); il s'étend de là dans la partie supérieure de la tête (*id.*).

Déchirement dans les muscles du cou, du côté gauche, avec céphalalgie; une sorte de pesanteur (le deuxième jour) en marchant (*id.*).

Plusieurs élancemens sourds dans les muscles gauches du cou (après midi) (*id.*).

915. Raideur de la nuque, qui est douloureusement tensive en se penchant en avant (S. H.).

✓ Douleurs dans le dos et dans les membres (Jahn).

✓ Violente douleur dans le dos (J. Greenfield).

Douleur déchirante dans le dos, principalement le matin (S. H.).

En bas, entre les omoplates; à chaque mouvement, un élancement qui persiste quelque temps, comme si on s'était luxé quelque partie (*id.*).

920. Douleur pressive dans le sacrum (pendant deux jours) (Bethmann).

Douleur comme de cuisson dans le sacrum (toute la journée) (Ng.).

Déchirement avec élancement dans le sacrum (après une heure) (*id.*).

Élancement dans le sacrum, en se levant de son siège, en marchant (*id.*).

Élancement et rongement au côté droit du sacrum, comme dans l'os (après deux heures et demie) (*id.*).

925. Douleur incisive presque continuelle dans le sacrum, surtout en étant assis (le premier jour) (Ruckert).

Mordication et rongement dans le sacrum (le troisième jour) (Ng.).

Rongement dans le sacrum, le soir (le deuxième jour) (*id.*).

Un élancement et un déchirement dans le coccyx, avec sursauts, souvent répété (*id.*).

Déchirement entre les omoplates (après deux heures et le troisième jour) (*id.*).

930. Déchirement dans l'omoplate (après une heure) (Bethmann).

Déchirement et élancement en dedans, dans l'omoplate droite, à la partie supérieure (après trois heures) (Ng.).

Plusieurs violens élancemens sourds dans l'omoplate gauche; en haut et sur la peau de ce même endroit, brûlure (l'après-dinée) (*id.*).

Un élancement en dedans, au-dessous de l'omoplate droite (après quatre heures) (*id.*).

Élancemens aigus excessivement violens dans l'omoplate droite (le soir) (*id.*).

935. A chaque mouvement, douleur à travers le sacrum, comme si on s'était fait mal (pendant les premiers jours) (S. H.).

Déchirement dans le creux de l'aisselle (Bethmann).

Démangeaison picotante dans le creux de l'aisselle (S. H.).

La face interne du bras et le milieu de la poitrine couverts de boutons pruriteux, qui cuisent après l'action de gratter (les huitième et neuvième jours) (Ng.)

Douleur tirillante dans l'articulation scapulo-humérale gauche (après deux heures) (Bethmann).

940. Déchirement à la face interne de l'humérus droit, qui cesse en appuyant dessus (après une heure), pendant le déjeuner (Ng.).

Dans le milieu du bras droit, un rongement douloureux (après une heure trois quarts); puis élancement dans le genou gauche, en dedans, à la face interne (*id.*).

Rongement dans le milieu de l'humérus droit, et en même temps élancemens plus en haut (*id.*).

Élancement dans l'os de l'épaule droite, de part en part, qui se répète sans cesse (la première après-dinée), qui ne revient plus alors (Ruckert.)

Tiraillement et élancement dans le bras droit, comme dans l'os (après le dîner) (Ng.).

945. Déchirement douloureux du milieu du bras droit jusque dans le milieu de l'avant-bras, que l'action de frotter soulage (après une heure et demie) (*id.*).

Douleur térébrante dans le milieu du bras (*id.*).

Rongement dans le milieu du bras, à la face externe (après quatre heures) (*id.*).

Déchirement dans le milieu du bras droit (après midi) (*id.*).

Douleur de brisement dans le bras droit (après deux heures et demie) (*id.*).

950. Démangeaison et cuisson dans la peau de la face externe du bras gauche, que l'action de frotter dissipe (après deux heures) (*id.*).

Une douleur tirillante dans le coude droit (Schrëter).

Sensation dans le coude, comme si on la retenait là solidement (Ng.)

Déchirement dans le pli du coude droit (*id.*).

Déchirement du pli du coude droit, jusque dans l'aisselle (*id.*).

955. Déchirement dans le pli du coude (après le dîner); il se transporte dans le côté externe du bras par l'action de frotter (*id.*).

Prurit chatouillant dans le pli des deux bras (S. H.).

Déchirement dans le milieu de l'avant-bras gauche, jusque dans le milieu du bras (Ng.).

Violent déchirement dans le milieu de l'avant-bras droit et dans les mollets (le soir; il se répète fréquemment aussi le deuxième jour) (*id.*).

Élancement qui s'étend de l'articulation de la main droite, de bas en haut, jusque vers le coude, et à chaque élancement un coup (l'après-dinée) (*id.*).

960. Déchirement au bord interne de la main droite, vers le petit doigt, que l'action de frotter dissipe (après deux heures) (*id.*).

Tiraillement douloureux et tension de la main droite dans les doigts (après trois heures et demie) (*id.*).

Déchirement sur le dos de la main droite, et en outre élancement en dedans du bras gauche (*id.*).

Déchirement dans la main gauche (le deuxième jour) (Bethmann).

Les paumes des mains brûlent comme du feu (Ng.).

965. Déchirement dans le pouce gauche (après une heure) (Bethmann).

Déchirement dans le petit doigt gauche (l'après-midi) (Ng.).

Douleur et tension au petit doigt (pendant plusieurs jours) (Ruckert).

Gonflement pruriteux aux dernières phalanges des doigts (S. H.).

Douleur tirillante dans les os de la main et de l'avant-bras (au bout de dix-huit heures) (*id.*).

970. Gros élancemens dans la hanche droite (l'après-dinée) (Ng.).

Engourdissement, tantôt de l'une, tantôt de l'autre cuisse (*id.*).

Rongement dans l'os de la face externe du milieu de la cuisse droite, jusque dans les mollets (après deux heures) (*id.*).

Tiraillement douloureux à la face externe de la jambe gauche, à une distance de quatre doigts au-dessus du genou et au-dessous, et en outre du coude droit jusqu'au milieu de l'avant-bras, à la face interne (après deux heures et demie) (*id.*).

Une légère vulsion dans les chairs postérieures du milieu de la cuisse droite, et prurit (l'après-dinée) (*id.*).

975. Déchirement douloureux de la fesse droite, jusque dans le genou, à la face postérieure, que l'action de frotter n'enlève pas (après une demi-heure) (*id.*).

Déchirement de la hanche droite, jusqu'au genou, le long de la face postérieure, que l'action de frotter ne dissipe pas (après trois quarts d'heure) (*id.*).

Déchirement et élancement dans la partie postérieure de la cuisse gauche (*id.*).

Déchirement du milieu de la cuisse droite jusque dans le pli du genou (l'après-midi) (*id.*).

Un déchirement de l'iléum gauche, jusque dans le genou, puis fort élancement dans l'apophyse mastoïde droite très-douloureux, souvent (après une heure) (*id.*).

980. Elle n'ose fléchir le genou, à cause de la trop grande sensibilité et de l'endolorissement (le seizième jour) (*id.*).

Le genou et la jambe souffrent à peine l'attouchement (le neuvième jour) (*id.*).

Douleur dans les genoux, comme s'ils étaient tuméfiés, ce qui empêche la marche : elle est passagère dans le gauche ; de plus longue durée dans le droit (Ruckert).

Tranchées dans les genoux, en marchant (S. H.).

Tension dans le genou droit (Ng.).

985. Déchirement dans le genou droit, que le frottement dissipe (après un quart d'heure) (*id.*).

Déchirement dans le genou droit (après neuf heures) (*id.*).

Déchirement à la face externe du genou gauche et sensation d'engourdissement, après s'être assis (après une heure et demie) (*id.*).

Douleurs déchirantes, térébrantes, avec élancement, tantôt dans les deux genoux, tantôt dans le droit seulement ; la douleur s'étend en arrière, de haut en bas, jusque dans les pieds, et, en haut, jusque dans la hanche droite, et de là dans la gauche (le huitième jour). — Des applications chaudes, sèches, diminuaient un peu les douleurs ; le camphre ne fut d'aucune utilité ce jour (*id.*).

Une douleur térébrante tellement violente dans les deux genoux, qu'elle contracte les deux jambes (le troisième jour) (*id.*).

990. Vulsion dans la peau du genou gauche, à la face interne (après deux heures) (*id.*).

Fréquens élancemens douloureux profondément dans le genou droit (après trois heures et demie) (*id.*).

Renouvellement des douleurs dans les genoux, mais moindre (le quinzième jour) (Ng.).

Déchirement dans le genou droit, jusque vers le milieu de la jambe (après trois jours) (*id.*)

Douleur tiraillante dans les jarrets (S. H.).

995. Les genoux chancellent en descendant les escaliers (*id.*).

Déchirement tellement violent qu'il lui semble qu'on arrache les chairs des deux mollets avec violence (le deuxième jour, à dix heures du matin); il devient insupportable. L'action de frotter ne le dissipe pas; il persiste long-temps (Ng.).

Déchirement douloureux dans les deux mollets, plus en marchant qu'en étant assis (*id.*).

Déchirement dans le milieu du mollet gauche (une heure après le dîner) (*id.*).

Renouvellement des douleurs dans les mollets, depuis deux heures de l'après-dînée (le troisième jour), se dissipant quand la sueur se développe, en marchant vite (*id.*).

1000. Tiraillement dans le pied droit, à la face interne (au bout de trois heures et demie) (*id.*).

Immédiatement au-dessous de l'articulation du pied, comme si les chairs et la peau étaient détachées de l'os; non sensible au toucher (pendant onze jours) (S. H.).

Déchirement et élancement du coude-pied droit, de bas en haut, jusque dans le milieu de la cuisse; quand la douleur y vient à cesser, déchirement dans le côté gauche de la tête; quand il y cesse aussi et qu'on touche à la partie, nouveau déchirement (Ng.).

Déchirement sur le dos du pied droit (le septième jour) (l'après-dînée) (*id.*).

Une enflure sur le dos du pied gauche, qui brûle, que l'action de frotter dissipe (Schrëter).

1005. Douleur affreuse, comme d'exulcération, dans la plante des pieds, en sorte qu'elle ne peut marcher avant quatre jours (le neuvième jour) (Ng.).

Brûlure dans la plante des pieds, dans le lit (toute la journée, le quatrième jour) (*id.*).

Brûlure à la plante des pieds, tandis que les mains sont d'un froid glacial (Schrëter).

Déchirement dans les orteils droits vers la pointe, qui cesse par l'action de gratter : il se transporte alors dans la malléole externe droite, et l'action de frotter le dissipe (après trois quarts d'heure) (Ng.).

Déchirement et élancement dans le second orteil gauche (après deux heures) (*id.*).

1010. Les douleurs aux jambes se modèrent par l'action de frotter fort (*id.*).

Douleur tirillante, presque paralytique, dans les membres (S. H.).

Les douleurs lancinantes se dirigent toutes de dehors en dedans (Ng.).

Les douleurs lancinantes sont d'ordinaire accompagnées de déchirements (*id.*).

Violentes douleurs (Misc. nat. cur., dec. II, ann. VII, obs. 236).

1015. Tout le corps est comme entorsé et lourd ; monter les escaliers est très-pénible ; les jambes sont en outre comme remplies de plomb. Cet état dure à peu près huit jours (Ruckert).

Douleur tirillante dans le membre viril, dans le dos et dans les cuisses, qui cesse par la sortie des vents par haut et par bas (au bout de soixante-douze heures) (S. H.).

La nuit, une vulsion non douloureuse tantôt dans la main, tantôt dans le pied (au bout de quatre heures) (*id.*).

Élancement et déchirement, tantôt ici, tantôt là (le cinquième jour) (Ng.).

Élancement au tronc, tantôt ici, tantôt là (le dixième jour et suivants) (*id.*).

1020. Sensation de sécheresse dans les articulations des bras et des membres inférieurs (pendant douze jours) (S. H.).

Toutes les cavités du corps brûlent comme si elles étaient à vif et excoriées (Ng.).

Douleur d'écorchure et de plaie dans tout le corps, à l'intérieur et à l'extérieur (*id.*).

Le visage, le cou et le bas-ventre se tuméfient (Hecker).

D'abord une sorte de fourmillement dans le pied droit, qui est plus tard tout-à-fait insensible (abgestorben), comme un morceau de bois (Schrèter).

4025. Rougeur, inflammation de la peau et accumulation de sérosité sous l'épiderme, qui forme des ampoules, appliquée à l'extérieur (Jahn).

Odeur fétide et nauséabonde (Orfila).

Picotemens sur tout le corps (Lange).

Picotemens dans la peau du cou (Hartlaub).

Prurit dans la peau (S. H.).

4030. Prurit (Parmentier).

Violent prurit et élancement dans la peau (J. Greenfield).

Prurit, comme par la vermine, tantôt ici, tantôt là (les dixième, onzième et douzième jours) (S. H.).

Un déchirement brûlant et en quelque sorte pruriteux çà et là dans la peau (S. H.).

Éruption de boutons au front et aux joues, qui ne brûlent qu'au toucher (le sixième jour) (Ng.).

4035. Petits boutons clairs entre le menton et les lèvres, d'un des angles de la bouche à l'autre, sans sensation aucune, l'après-dinée (*id.*).

Petites ampoules entre le menton et les lèvres et au front (pendant vingt-quatre heures, qui cuisent au toucher) (le quatrième jour) (*id.*).

Petites ampoules sur la joue droite, pruriteuses, cuisantes après l'action de gratter (le soir) (*id.*).

Bouton au bord de la lèvre supérieure gauche (le deuxième jour) (*id.*).

Deux petits boutons à l'apophyse mastoïde, qui cuisent au toucher (après une heure) (*id.*).

4040. Petits boutons sur le dos des mains (le sixième jour) (*id.*).

Petits boutons au dos de la main droite entre le quatrième et le cinquième doigt (le deuxième jour) (*id.*).

Une petite ampoule sur la paume de la main droite (le sixième jour) (*id.*).

Un petit bouton à la main droite entre le pouce et l'indicateur, précédé de démangeaisons à cette partie, qui brûle quand on y touche (une heure après le dîner) (*id.*).

Un petit bouton avec cercle rouge entre le pouce et l'indicateur du côté droit, après le dîner, qui disparaît (au bout de vingt-quatre heures) (*id.*).

4045. A la première phalange du pouce gauche, deux petits points rouges, avec la sensation comme s'il allait y survenir un petit bouton (à deux heures de l'après-dînée (*id.*).

Un petit bouton au petit doigt droit, à la face externe, avec élanemens quand on appuie dessus (*id.*).

Une petite pustule brûlante sur la fesse gauche (Schrèter).

Un gros bouton à la fesse, qui cause une douleur (brûlante) quand on y touche (S. H.).

Une pustule au genou, qui cause surtout de la douleur quand on y touche et empêche le mouvement (Schrèter).

4050. Douleur déchirante dans la partie souffrante, par exemple dans l'ulcère (S. H.).

Prurit et déchirement dans l'ulcère (*id.*).

Augmentation de l'écoulement des parties malades, des ulcères des jambes, du nez dans les coryzas chroniques, de l'urèthre dans la blennorrhagie (*id.*).

Ulcérations aux cuisses (Ant. Mus. Brassavolus, De medicam. tam simplic. quam compos. Tigur., 4555, 8).

La partie cuit pendant quelque temps quand il se heurte contre un objet (Hg.).

4055. Les avant-bras et les jambes sont comme brisés (les troisième, quatrième, cinquième, sixième jours (Ng.).

Fatigue dans les jambes (*id.*).

Abattement des mains et des pieds. (*id.*).

Les jambes sont comme brisées, en marchant (la quatrième matinée) (*id.*).

Grande lassitude, surtout dans les jambes (le deuxième jour) (Bethmann).

1060. Lassitude dans les pieds, il peut à peine monter l'éscalier (Schrèter).

Tout le corps est comme roué, tout est sensible à l'intérieur et à l'extérieur, et faiblesse telle qu'elle ne peut sortir du lit (Ng.).

Grande lassitude dans tout le corps (Schrèter).

Lassitude telle dans les mains, qu'elle ne peut rien tenir dans les mains (Ng.).

Faiblesse telle, qu'elle ne peut pas quitter le lit (*id.*).

1065. Tous se plaignent de faiblesse générale et transpirent fort abondamment, bien que le jour ne soit pas chaud (Giacomini).

Sentiment de faiblesse dans tout le corps, comme au commencement d'une fièvre nerveuse (Bethmann).

Le matin, relâchement et lassitude dans tous les membres, au point qu'il reste plus long-temps dans le lit qu'auparavant (le deuxième jour) (*id.*).

Malaise général dans tout le corps (le quatorzième jour) (Ng.).

Une sorte de prostration inquiétante et un frisson interae qui s'est continué malgré les couvertures dont il s'est fait couvrir la nuit (Giacomini).

1070. Affaiblissement excessif et amaigrissement (Ng.).

Les forces sont très épuisées (Harne).

Faiblesse et affaissement des forces (S. H.).

Abattement considérable des forces (Maxwell).

Diminution des forces (Paré).

1075. Tremblement des jambes pendant le mouvement (Ng.).

Amaigrissement général : elle ne peut plus s'asseoir, les trochanters deviennent alors très-saillans (*id.*).

Il a des tremblemens et des défaillances effrayantes, et pas de fièvre (Giulio).

Défaillances (Stockar a Neuforn).

Défaillances (Forestus, Lange, Tim. a Guldenklee, Misc. nat. cur. dec. II, ann. VII, obs. 236).

1080. Mort (Ant. M. Brassavolus, Zeviani).

Mort (Baglivi).

La malade courait çà et là, comme si elle était en feu, et était comme folle (Amb. Paré).

Jactation frénétique des membres (Paré).

Violentes convulsions (Bernt).

1085. Convulsions, qui reviennent à de courts intervalles (Wilbrecht).

Convulsions qui reviennent à des intervalles plus ou moins longs (Giulio).

Convulsions terribles (Orfila).

Convulsions générales, qui se terminent par des défaillances et un long sommeil (Giulio).

Convulsions horribles, pendant lesquelles ses membres étaient tordus (Piquet de la Houssiette).

1090. Convulsions horribles; tantôt il se jette et se roule sur son lit en désespéré, tantôt il se relève et s'élançe, empoigne les barres de fer des rideaux de ce lit, les plie comme des roseaux, en poussant des cris et des hurlemens affreux: huit hommes des plus robustes pouvaient à peine le contenir (Giulio).

Convulsions horribles, durant la nuit, trois jours après l'accident (*id.*).

On le trouve raide mort, la bouche riante, montrant les dents (Chauvel).

Tétanos (Orfila).

Alternative d'emprostotonos et d'opisthotonos (Giulio).

1095. Gémissemens incessans (Maxwell).

Bâillemens répétés (après une heure trois quarts) (Ng.).

Bâillement continu, après le dîner (*id.*).

Bâillement sans somnolence (après une heure et demie) (*id.*).

Pandiculation et bâillement (après deux heures) (*id.*).

1100. Beaucoup de pandiculations et de bâillemens (sur-le-champ) (Hartlaub).

Somnolence après le dîner (Ng.).

Somnolence toute la journée, mais surtout en sortant de table (Schrèter).

Somnolence presque irrésistible, pendant trois jours (*id.*).

Elle peut à peine se retenir de s'endormir, deux heures après le dîner (Ng.).

4105. Grande somnolence avec lassitude, elle ne peut qu'avec peine éloigner le sommeil, sans bâillement, l'après-dinée (*id.*).

Elle s'endort en filant, les yeux se ferment involontairement, puis cuisson dedans (après trois heures) (*id.*).

Sommeil très-bon, profond (la première nuit) (*id.*).

Sommeil léger avant minuit (la troisième nuit) (*id.*).

Sommeil d'assoupissement, il se réveille sans cesse (le neuvième jour) (*id.*).

4110. Demi-sommeil (la dix-septième nuit) (*id.*).

Réveil après minuit, et veille jusqu'au matin (*id.*).

Réveil fréquent, la nuit (*id.*).

Nuit très-agitée, réveil fréquent (la première nuit) (*id.*).

Le sujet ne peut s'endormir de long-temps, le soir (Ng.).

4115. Nuits excessivement agitées (les cinquième, sixième, septième jours) (*id.*).

Plus de sommeil après minuit, jactation continuelle sans douleurs proprement dites (la troisième nuit) (*id.*).

Peu de sommeil (Baudis).

Insomnie (S. H.).

Insomnie (septième nuit) (Ng.).

4120. Insomnie complète, plusieurs nuits (*id.*).

Sursauts durant le sommeil (le neuvième jour, le matin) (*id.*).

Sursauts et rêves de chute (la neuvième et la dixième nuit) (*id.*).

Rêves dont on ne se rappelle rien (la première nuit) (*id.*).

Rêves très-anxieux, toute la nuit (Hartlaub).

4125. Rêves fréquents très-embrouillés (le neuvième jour, le matin) (Ng.).

Rêves inquiets (la troisième nuit) (*id.*).

Rêves vifs de cerfs, de promenade dans les bois (la deuxième nuit) (*id.*).

Rêves de sociétés, de cuisiniers, etc. (la première nuit) (*id.*).

Rêves voluptueux (Baudis).

4130. Rêves de disputes (la douzième nuit) (Ng.).

Apparition nocturne, étant à demi-éveillée; elle entend marcher doucement dans la chambre, puis on frappe sous le lit qu'on soulève ensuite (la douzième nuit, après minuit) (*id.*).

Apparition (la quatorzième nuit). Vers minuit, en étant à demi-éveillée, et en plaçant la main droite sur l'épaule gauche, on lui saisit la main qu'on relève et abaisse à diverses reprises, puis il lui semble que deux mains glaciales la saisissent au cou. (*id.*).

Mains très-froides, qui sont jaunâtres (Schrëter).

Horripilation, et frisson qui part du dos, toute l'après-dînée, de deux heures jusqu'à huit heures du soir; puis un peu de chaleur, à laquelle succède bientôt de nouveau de l'horripilation (*id.*).

1135. Léger frissonnement jusqu'à une heure et demie de relevée (le quatrième jour à onze heures du matin), où il se manifeste un violent frisson, avec fourmillement aux mains et aux pieds, pendant une demi-heure, qui disparaît à la chaleur du poêle, non suivi de chaleur (Ng.).

La nuit, à trois heures après le lever, violent frisson qui cesse en se couchant (le septième jour) (*id.*).

Frisson dans le lit vers dix heures, pendant une demi-heure; ensuite chaleur naturelle (le seizième jour) (*id.*).

Hors du lit, frisson de suite (le huitième jour) (*id.*).

Frisson et tremblement vers trois heures de l'après-dînée (après sept heures); pendant une heure, que l'application de linges chauds soulage (*id.*).

1140. L'après-dînée, à trois heures, frisson jusqu'à trois heures de la nuit, puis chaleur sans soif (le quatorzième jour) (*id.*).

Frisson et secouement, de onze heures jusqu'à une heure, non suivis de chaleur (le quinzième jour) (*id.*).

Frisson et tremblement vers quatre heures de relevée (le deuxième jour, pendant une demi-heure (*id.*).

Court frisson secouant, et jactation comme par l'électricité; puis après élancement dans l'omoplate, sans froid appréciable, vers six heures et demie du soir (*id.*).

Violent frisson de onze heures à trois heures de relevée, — elle prit alors le camphre, — avec les plus violentes douleurs dans les genoux et les mollets, qui se continuent jusqu'à ce qu'elle se couche (le septième jour) (*id.*).

1145. Peau anserine, pendant le frisson (*id.*).

Grande pâleur, pendant le frisson (*id.*).

Tremblement des mains et des pieds, pendant le frisson, le soir (*id.*).

Le frisson ne se laisse apaiser ni par la chaleur du poêle, ni par l'application de couvertures, au plus fort du paroxysme, pendant trois heures, le soir (*id.*).

Il n'y a de soif ni dans le frisson, ni dans la chaleur (*id.*).

1150. Soif après le frisson. Après le frisson ni chaleur, ni sueur (le deuxième jour) le soir à quatre heures (*id.*).

Soif, après le frisson, le soir à huit heures (*id.*).

Pouls peu changé pendant le frisson (*id.*)

Un frisson lui parcourt le dos de bas en haut, l'après-dinée (*id.*)

Froid et frisson de cinq à sept heures du soir, elle ne put se réchauffer de long-temps dans le lit (le dix-septième jour) (*id.*).

1155. Visage froid (Willbrecht).

Froid des membres (Joach. Camerarius).

Après le froid une chaleur qui s'étend sur tout le corps (Ng.).

Pendant le froid grande chaleur au front sans sensation de chaleur interne (le neuvième jour) (*id.*).

Fièvre, consistant seulement en froid, trois jours de suite, à une heure de l'après-dinée, revenant un peu plus tard tous les jours (*id.*).

1160. Quand elle s'est insensiblement réchauffée dans le lit, elle est subitement prise par le froid, dès qu'elle découvre un membre ou qu'elle se lève (*id.*).

Quoique le froid glacial ait déjà cédé, le froid revient toujours dès qu'elle se lève, auquel succède alors une chaleur passagère (*id.*).

Pendant le froid, sensation légère de soif (le neuvième jour) (*id.*).

Chaleur légère et sueur à tout le corps (après sept heures) (*id.*).

Chaleur extérieure trois jours de suite de onze à trois heures, la nuit (le onzième jour); (*id.*).

1165. Échauffemens, toute la journée, comme après une longue marche par un temps chaud, le visage est rouge et la transpiration cutanée augmentée (après huit heures) (Hartlaub).

Chaleur brûlante la nuit, qu'on ne sent pas; trois nuits de suite (Ng.).

La nuit, chaleur de tout le corps, surtout à l'anus et aux parties génitales (au bout de quelques heures) (S. H.)

Chaleur de la peau qu'il ne sent pas (la dixième nuit) sans soif (Ng.).

Chaleur avec un peu de soif (le onzième jour) (*id.*).

1170. Chaleur fugace (Schrëter).

Chaleur dans tout le corps avec pouls augmenté (après une heure)

(Ng.).

Chaleur dans tout le corps (Baudis).

Chaleur très-désagréable (Bernt).

Chaleur terrible (Chauvel).

1175. Grand échauffement de tout le corps, après un mouvement un peu fort très-continuë; le corps est même très-chaud à l'extérieur, surtout l'après-dînée (Ruckert).

État de tension générale avec sècheresse dans la bouche, soif, inquiétude et douleurs dans les membres (Jahn).

État fébrile avec sècheresse dans la bouche, et soif; inquiétude, agitation et douleurs dans les membres, par son application à l'extérieur (Hecker).

Fièvre; un mélange de chaleur et de froid, lourdeur des pieds, immobilité paralytique des membres, perte de l'appétit, douleur dans les yeux; il est obligé de se coucher (au bout de cinq jours) (S. H.).

Chaleur avec soif et rougeur générale; il parlait beaucoup et sans suite de ses occupations et de ses gens, qui étaient morts déjà depuis longtemps; en étant assis, couché ou en marchant (*id.*).

1180. Fièvre (Amb. Paré).

État fébrile par de petites doses (Hecker).

État fébrile plus ou moins considérable (Jahn).

Une sorte de fièvre (Cullen).

Violente fièvre (Chauvel).

1185. Violente fièvre (le deuxième jour) (Graaf).

Fièvre brûlante (Amb. Paré).

Fièvre excessivement violente (*id.*).

Sècheresse de la peau (Baudis).

Légère sueur, la nuit (S. H.).

1190. Forte sueur en marchant (*id.*).

Légère transpiration cutanée vers le matin (le deuxième jour) (Graaf).

Le matin, forte sueur dans la région externe du bassin et dans les aînes (le deuxième jour) (Bethmann).

La nuit en se réveillant, sueur sur la poitrine (les dixième et onzième jours) (Ng.).

Deux nuits de suite, beaucoup de sueur et puis lassitude le lendemain matin (Schrèter).

1195. Sueur (Hecker).

Transpiration abondante vers le matin, qui fait disparaître toutes les incommodités (Giacomini).

En se réveillant avant minuit, un peu de sueur (Ng.).

Sueur froide aux mains et aux pieds (Willbrecht).

Le corps est couvert d'une sueur froide et visqueuse (Maxwell).

1200. Pulsations (du pouls) augmentées et pleines (le quatrième jour), les douleurs venant à cesser le matin (Ng.).

Pouls dur, plein, comme dans les fièvres inflammatoires (Wendt).

Pouls plein et lent (après deux heures) (Ng.).

Pouls faible (Baudis).

Plus de cent pulsations dans la minute (Jac. Torrie).

1205. Pouls fréquent et vite (Stockar a Neuforn).

Pouls dur, fréquent (J. L. Hoffmann et Orfila).

Ralentissement du pouls, de deux à quatorze pulsations par minute (Giacomini).

Pouls petit et à vingt pulsations par minute (Maxwell).

La plasticité du sang qui s'écoule de l'anus est augmentée (Hecker).

1210. Pouls petit, fort (Bielt).

Pouls petit, dur, intermittent (Willbrecht).

Pouls lent, cinquante-cinq pulsations seulement dans la minute (Giulio).

Le pouls s'éteint, le sujet conservant néanmoins la conscience ; mort au bout de trente-six heures (Joach. Camerarius).

Pulsations artérielles agitées dans tout le corps, au point que les membres en tremblent. Quelques jours (Ruckert).

1215. La plupart des incommodités se manifestent davantage sur le côté droit (Ng.).

Les incommodités sont moindres en étant couché (premier et deuxième jour) (*id.*).

Les accidens paraissent se renouveler tous les sept jours, excepté les affections des voies urinaires (*id.*).

Le camphre apaisait d'abord le froid glacial, ensuite des doses souvent renouvelées enlevaient les maux de ventre, tandis que les douleurs incisives terribles dans les voies urinaires ne diminuaient que plus tard (*id.*).

Les affections des voies urinaires cessent pour toujours après l'emploi du camphre (le quatrième jour) (*id.*).

1220. Les maux de ventre qui s'étaient continués jusqu'ici se dissipent par l'usage fréquent du camphre; les envies d'aller à la selle cessent aussi (*id.*).

Le café paraît exaspérer les accidens causés par les cantharides (*id.*).

L'huile dissout le principe actif des cantharides et exaspère par là leur action, d'où il résulte qu'on ne peut la donner comme antidote dans les empoisonnemens par de fortes doses de cantharides (Pallas, dans Froriep, Notizen aus dem Gebiete der Natur-und Heilkunde, bd. 4, p. 241).

Recherches sur l'histoire médicale de la douce-amère.

(Continuation, voyez pages 203 — 235.)

Observation trente-troisième. Une jeune personne, âgée de douze ans, était tourmentée annuellement d'une dartre vive et fluente, dont le siège était fort incommode; l'éruption couvrait les cuisses et les hanches par plaques douloureuses. Je proposai la douce-amère, comme un dépuratif, dont *M. Carrère* avait publié récemment nombre d'expériences utiles. Je prescrivis la seule décoction, qui ne fut portée qu'à 4 gros de tige pour la plus forte dose; l'usage gradué en a été suivi pendant quatre mois, depuis juillet jusqu'en novembre; c'était à cette époque que la dartre commençait à redoubler chaque année, pour devenir bien plus incommode l'hiver qu'elle ne l'avait été pendant la belle saison. Ce nouveau remède parut produire un effet marqué; il avait été joint au lait et aux bains; on prolongea la diète lactée

tout l'hiver. La malade passa bien mieux cette saison qu'à l'ordinaire. Depuis cette époque, je n'ai plus eu de ses nouvelles.

Observation trente-quatrième. Cinq ou six malades, qui m'ont consulté pour des maux d'yeux compliqués de vice dartreux, ont pris la douce-amère, soit en décoction, soit en extrait, avec l'adjonction du savon, de gommés apéritives et de l'antimoine. Le traitement, suivi d'après mon avis, a eu du succès.

Observation trente-cinquième. Mademoiselle..., âgée de soixante ans, était dévorée par une dartre universelle, vive et croûteuse, et qui était suppurante aux cuisses, aux jambes et aux pieds. Je lui fis prendre la décoction de douce-amère intérieurement; j'y joignis des lotions, sur les parties affectées, avec la même décoction; ces lotions calmaient à l'instant les démangeaisons. Sa cure avançait avec rapidité, lorsque, après être restée pendant un quart d'heure à la fenêtre, par un temps humide et froid, elle éprouva un tremblement aux mains et un engourdissement de la langue qui l'empêchait de parler. Elle se mit auprès d'un grand feu; après s'être réchauffée pendant une demi-heure, les accidens subsistaient toujours; je lui fis prendre deux tasses de thé au lait, qui les dissipèrent tout de suite et comme par enchantement. Le lendemain, elle continua la douce-amère; elle fut radicalement guérie dans l'espace de trois mois.

Observation trente-sixième. Une demoiselle, âgée de vingt-huit ans, d'une assez bonne constitution, était sujette, depuis quelque temps, à des dartres qui paraissaient successivement sur différentes parties du corps, et pour lesquelles elle avait fait inutilement plusieurs remèdes. L'humeur dartreuse se jeta tout à coup sur l'oreille droite, qui s'enflamma, s'ulcéra et se tuméfia au point de parvenir à une grosseur monstrueuse. Je lui prescrivis la décoction de tiges de douce-amère, d'abord à la dose de 1 once par jour, et quelques jours après à celle de 2 onces, dans quatre verres d'eau réduits à deux, mêlés avec parties égales de lait. L'usage de ce remède, pendant trois semaines, suffit pour opérer sa parfaite guérison.

Observation trente-septième. Une dame du Mont-Louis était sujette, depuis dix-huit mois, à des rougeurs érysipélateuses très-considérables au visage, qui disparaissaient et reparaissaient tous les mois. Les remèdes ordinaires ayant été inutiles, je lui donnai la douce-

amère de la même manière et à la même dose que dans l'observation précédente ; elle était alors vers la fin de sa grossesse. Elle a fait usage de ce remède pendant trois mois, savoir : les deux derniers mois de sa grossesse et un mois après ses couches. Elle en a obtenu une guérison parfaite, qui se soutient depuis six mois.

Observation trente-huitième. Un homme de trente ans, qui portait depuis plusieurs années des dartres vives sur tout le visage, le cou et la poitrine, me consulta au commencement du printemps de 1780. Je lui donnai la décoction de tiges de la douce-amère, à la dose de 4 gros, que j'augmentai de 1 gros tous les huit jours jusqu'à 6 gros. Quelques nausées survinrent dès les premiers jours, mais elles cédèrent à un purgatif. Vers le vingtième jour, il s'établit une sueur légère qui se soutint pendant quelques jours ; vers le vingt-cinquième jour et pendant douze ou quinze jours, les urines furent troubles et blanchâtres ; elles devinrent ensuite moins colorées et prirent enfin une couleur citrine. Les selles furent tantôt délayées, tantôt un peu consistantes, et, sur la fin, elles devinrent dures et un peu sèches. Pendant le cours du traitement, il survint des plaques rouges, des boutons, et beaucoup de démangeaisons sur les parties qui étaient le siège des dartres et sur les parties voisines. Dans trois mois, le malade fut absolument guéri, et la maladie n'a eu aucun retour. Il n'est survenu, pendant le traitement, aucun autre accident que quelques légers étourdissemens, qui durèrent deux jours et qui cessèrent au moyen de quelques lavemens.

Observation trente-neuvième. Une dame, âgée de vingt-sept ans, avait une dartre vive, boutonée et ulcérée, qui occupait la région du pubis et les grandes lèvres, et qui s'étendait jusqu'à l'an us et sur toute la partie correspondante à l'os sacrum. Elle commença, au mois de juin 1780, l'usage de la décoction des tiges de douce-amère, coupée avec le lait, d'abord à la dose de 4 gros, que j'augmentai de $\frac{1}{2}$ gros tous les cinq jours jusqu'à 7 gros. Le dixième et le onzième jour, il lui survint de légers mouvemens convulsifs aux mains et aux pieds, et, le quinzième, la langue devint sèche et aride ; je lui fis prendre alors du petit-lait et des émulsions légères, qui calmèrent ces accidens. Les urines furent troubles pendant dix ou douze jours et les selles délayées ; depuis le trentième jusqu'au quarante-

cinquième jour, il parut, tous les trois jours, un léger cours de ventre ; que je ne cherchai point à arrêter. Il survint des picotemens dans différentes parties du corps, qui cédèrent à quelques bains, et, au sortir de chaque bain, il s'établissait une sueur légère. Il vint ensuite des insomnies ; je les calmai avec l'eau de pourpier et de laitue, le sirop de grenade et la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann. Les darts ont absolument disparu dans deux mois et demi et n'ont plus reparu ; je lui ai fait reprendre cependant la douce-amère, par précaution, dans le cours de l'automne. Ses règles sont, depuis ce temps-là, plus abondantes qu'avant l'usage de ce remède.

M. *Surdité*. La métastase de l'humeur dartreuse, ou des autres humeurs analogues, peut avoir lieu dans l'intérieur de l'oreille, comme sur les autres parties du corps ; dans ce cas, elle peut être suivie de la surdité : j'en ai vu un exemple. La douce-amère peut être également utile dans ce cas-là : l'observation suivante en est une preuve ; on y verra que cette plante a agi aussi efficacement qu'on pouvait le désirer, et que si la malade n'en a pas obtenu l'effet qu'elle pouvait en attendre, elle ne doit en accuser qu'elle-même.

Observation quarantième. Une dame, âgée de vingt-huit ans, d'un tempérament extrêmement vif et sujette à des maladies de nerfs, devint sourde trois mois après ses premières couches. On attribua sa surdité à un lait répandu, et on lui fit des remèdes analogues à l'idée qu'on s'était faite de la cause de sa maladie. Je la vis pour la première fois au commencement de 1776, c'est-à-dire trois ou quatre ans après le commencement de la surdité ; je ne fus même appelé que relativement à sa maladie de nerfs. Trois ou quatre mois après, j'aperçus par hasard une rougeur très-peu étendue entre le pouce et le doigt index de la main gauche, et je la jugeai dartreuse. Cette découverte me fit questionner la malade ; elle me dit qu'elle sentait quelquefois des démangeaisons dans l'oreille, et que de temps en temps il en découlait une matière qui avait une très-mauvaise odeur. Par l'inspection que je fis alors de l'oreille, j'y aperçus distinctement une dartre, qui paraissait pénétrer dans l'intérieur, mais que je ne pouvais suivre dans toute son étendue. Je conseillai l'usage intérieur de la douce-amère et des injections dans l'oreille avec la décoction de cette même plante. A la fin du second mois, la surdité

diminua; peu de temps après, la malade entendait à merveille et paraissait toucher au moment d'une guérison radicale. Elle alla alors à la campagne, où elle eut l'imprudence de passer toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à minuit ou une heure, couchée sur le gazon et exposée au serein. Une de ces nuits, en rentrant chez elle, elle se trouva tout à coup aussi sourde qu'elle l'eût jamais été. Elle cessa, de son propre mouvement, l'usage de la douce-amère. Elle continua de rester à la campagne, où elle occupait un appartement humide, au rez-de-chaussée, sur un jardin. Elle y gagna une hydro-pisie, à laquelle elle avait eu des dispositions quatre ans auparavant. Elle revint tout de suite à Paris. Après l'avoir guérie de cette maladie, je ne pus l'engager à reprendre le remède qui avait paru lui faire du bien; elle s'y refusa constamment, sous prétexte que son hydro-pisie ne venait que de l'usage de la douce-amère, et elle a conservé sa surdité.

N. Maux de nerfs. L'humeur dartreuse, ou les humeurs analogues, peuvent se fixer sur l'origine des nerfs, ou porter sur ces parties une irritation plus ou moins vive et plus ou moins constante : dans l'un ou l'autre cas, elles peuvent donner lieu à cette maladie que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de *maux de nerfs*. J'en ai vu plusieurs exemples, et je pourrais rapporter plusieurs observations de guérisons de ces maladies avec la douce-amère : je me contenterai des deux suivantes.

Observation quarante-unième. M. le marquis de *** était tombé dans une maladie de nerfs, à la suite de la disparition d'une dartre, arrivée depuis cinq ou six ans; la durée constante de la maladie, la variété et l'activité des symptômes qui l'accompagnaient, parmi lesquels les spasmes et les crispations souvent douloureuses du bas-ventre jouaient le principal rôle; le défaut de nourriture par l'impossibilité de digérer aucune espèce d'aliment, la mélancolie et les craintes continuelles qui accompagnaient cet état, l'avaient jeté dans le dernier degré du marasme. L'usage de la douce-amère pendant quatre mois, joint à celui du lait et du chocolat, l'ont guéri entièrement : sa maladie de nerfs a disparu, et il a pris plus d'embonpoint qu'il n'en avait jamais eu.

Observation quarante-deuxième. Une dame, d'une naissance distin-

guée, âgée de soixante-dix-sept ans, d'une constitution maigre et sèche, et ayant le genre nerveux très-facile à irriter, était sujette depuis quinze ou vingt ans à une alternative cruelle de toux et de cette douleur de tête qui est connue vulgairement sous le nom de *migraine*; toutes les fois que la toux cessait, la douleur de tête survenait; à peine celle-ci disparaissait, que la toux revenait, et cette toux était convulsive et marquée par des quintes longues, très-violentes, souvent réitérées pendant la journée, et surtout pendant la nuit, et accompagnées quelquefois de mouvemens convulsifs dans différentes parties du corps. Je l'ai vue dans cet état le 9 mars 1780; j'ai regardé ces symptômes comme dépendans d'un état convulsif du genre nerveux, occasioné par une humeur hétérogène qui s'était manifestée autrefois de différentes manières. Je lui ai donné la douce-amère, d'abord à la dose d'un gros, je l'ai poussée insensiblement jusqu'à douze: au commencement d'avril, il survint, par un temps devenu froid tout à coup, des mouvemens convulsifs aux lèvres et aux paupières; les approches du feu, ou l'application d'un mouchoir pendant quelque temps sur ces parties, les calmèrent toutes les fois qu'ils parurent; j'aperçus en même temps une nouvelle irritation du genre nerveux; je prescrivis quelques demi-bains et deux verres de petit lait, auquel je substituai ensuite la limonade pour me rendre aux désirs de la malade; après quatre ou cinq jours, il ne parut plus aucun de ces symptômes, et la malade continua la douce-amère. A la fin du second mois, la toux, qui avait commencé depuis dix ou douze jours à n'être plus ni si violente, ni si fréquente, cessa entièrement, la douleur de tête ne reparut point, et depuis ce temps-là il n'est plus survenu aucune des alternatives précédentes de douleur de tête et de toux. Le remède n'a provoqué chez elle aucune évacuation considérable; il a donné seulement un peu plus de liberté et de facilité aux selles.

O. *Maux de poitrine*. Les exemples de métastase de l'humeur dartreuse, ou des autres humeurs analogues sur les poumons, ne sont pas rares; ils sont au contraire très-fréquens: j'ose même avancer que les deux tiers des phthises pulmonaires sont produites par une cause pareille; il n'est point de médecin qui n'ait lieu de s'en convaincre tous les jours; je l'ai vu souvent: je me contenterai de rap-

porter les trois observations suivantes. J'en donnerai une quatrième à l'art. *fleurs blanches*, obs. 1.

Observation quarante-troisième. Une religieuse d'un ordre très-austère, âgée d'environ trente ou trente-deux ans, et née d'un père dartreux, avait eu dans sa jeunesse des dartres, qui n'avaient point paru depuis bien long-temps; depuis son entrée en religion, elle avait éprouvé presque continuellement différentes incommodités; il lui en était resté des douleurs dans les membres, une respiration difficile et très-génée, une insomnie fréquente, une éruption laborieuse et imparfaite des règles, ensuite leur suppression, une fièvre lente, avec des redoublemens des sueurs nocturnes, une toux sèche et fréquente, un crachement de sang qui revenait de temps en temps. Je la vis dans cet état le 8 avril 1779; la suppression des règles durait depuis dix-huit mois. Je la mis à l'usage de la douce-amère: dès le second mois, il se fit sur plusieurs parties de son corps, et principalement sur les mains, une vraie éruption dartreuse, après laquelle la fièvre lente, les redoublemens et les sueurs disparurent, et le crachement de sang cessa; les règles parurent le troisième mois, quoique en très-petite quantité; elles reparurent le mois suivant et furent abondantes; depuis ce moment, elles sont revenues tous les mois; l'éruption dartreuse disparut le quatrième mois, et la malade fut guérie. Pendant tout le traitement, elle ne cessa jamais de suivre la règle austère de son ordre et de se livrer aux exercices rudes et pénibles de la maison où elle est.

Observation quarante-quatrième. Une jeune dame, à la suite de la rougeole qu'elle eut dans son enfance, fut sujette à une fluxion aux yeux presque habituelle; inoculée ensuite, elle n'eut qu'une éruption très-légère de petite vérole, et la suppuration fut imparfaite; elle éprouva dès ce moment de nouvelles incommodités, qu'il serait trop long de décrire ici. Ces deux humeurs de rougeole et de petite vérole, devenues dans la suite plus actives par le mélange d'une humeur laiteuse, se déposèrent principalement dans la poitrine, sans avoir jamais produit aucune éruption. Je vis cette dame en septembre 1779; je la trouvai dans le marasme, avec une fièvre lente, une toux fréquente, tantôt sèche, tantôt accompagnée d'une expectoration suspecte, et souvent de crachats sanguinolens, une difficulté de respi-

rer, des douleurs presque continuelles à la poitrine et au dos; ses règles n'avaient point paru depuis quinze ou dix-huit mois. Je la mis à l'usage de la douce-amère, qu'elle poussa jusqu'à dix gros; j'y joignis le lait d'amandes, dont elle fit constamment son souper en y trempant un peu de pain, et quelques bains. Ses règles revinrent dans le mois de novembre, et ne manquèrent plus; la fièvre lente disparut à la fin de décembre; l'expectoration ne fut plus suspecte; les crachats cessèrent aussi d'être sanguinolens et ne présentèrent qu'une matière fort épaisse et muqueuse; la toux cessa entièrement; les douleurs de la poitrine et du dos disparurent en même temps; enfin, en janvier 1780, elle avait repris singulièrement de l'embonpoint, son teint s'était rétabli, son visage s'était coloré, et elle était guérie.

Observation quarante-cinquième. J'ai vu, en 1772, une demoiselle, âgée de vingt ans, qui, à la suite de la répercussion d'une dartre qu'elle avait sur le visage, au moyen d'un topique, était tombée dans un état bien prochain de la phthisie pulmonaire. Elle avait eu d'abord une toux sèche, qui était devenue ensuite humide; les matières qu'elle crachait, d'abord simplement lymphatiques, étaient alors tantôt jaunâtres, tantôt verdâtres, et présentaient quelquefois de petits filets de sang. Cette toux était accompagnée d'une fièvre lente, d'une difficulté de respirer, de petites sueurs et d'exacerbations nocturnes; la malade paraissait être dans le premier degré du marasme. Les adoucissans, les béchiques, les balsamiques, le lait d'ânesse, avaient été employés; on avait fait un cautère; on en avait fait ensuite un second, tous ces secours avaient été inutiles. J'entretins les cautères; je laissai la malade au lait d'ânesse; j'y joignis l'usage de la douce-amère, que je donnai le premier jour à 1 gros, le cinquième à 2, le dixième à 4, le seizième à 6, le vingt-cinquième à 8, et le trentième à 10. Au commencement du second mois, les crachats furent plus abondans, verdâtres pendant huit jours, ensuite blanchâtres et visqueux. Vers le quinzième jour du second mois, il survint une diarrhée légère qui se soutint pendant quinze ou dix-huit jours; la toux avait déjà commencé à diminuer; les sueurs et les exacerbations nocturnes disparurent vers le même temps. La fièvre lente cessa au commencement du troisième mois; enfin, à la fin de ce même mois, la malade se trouva absolument guérie.

Observation quarante-sixième. La femme d'un laboureur de Beaumont, ayant appliqué sur une dartre une pommade répercussive, eut une fièvre continue, des déchiremens affreux dans la poitrine, des palpitations et des faiblesses. Les saignées, les adoucissans, les bains, un cautère, et beaucoup d'autres remèdes avaient été mis en usage sans succès; la douce-amère a rendu à cette femme son embonpoint, et, sans lui procurer sa première santé, l'a mise en état de vaquer à ses affaires.

Observation quarante-septième. A la suite d'une fluxion de poitrine catarrhale, une femme conservait une toux opiniâtre qui augmentait le soir et la fatiguait toutes les nuits; sa respiration était laborieuse; elle sentait son point dans les efforts de la toux, et ne rejetait que des viscosités. Le soir, elle avait le pouls inégal, avec une chaleur âcre à la paume des mains. Il n'est aucun médecin qui ignore combien aisément ces accidens dégénèrent en pulmonie. La faiblesse de la malade ne permettait plus la saignée. Les narcotiques n'eurent aucun effet, mais la décoction de douce-amère calma dès la seconde nuit, et dans huit jours la toux fut dissipée. Il survint à la joue une fluxion qui fatigua assez long-temps la malade, mais sans aucun danger; c'était, sans doute, l'effet de l'humeur déplacée de la poitrine par l'action du remède dépuratif.

M. Durande assure s'être convaincu, par plusieurs observations heureuses, de l'utilité de la douce-amère à la fin des fièvres catarrhales.

P. Fluxions. Observation quarante-huitième. Un jeune militaire, âgé d'environ vingt-deux ans, était sujet, depuis long-temps, à une inflammation considérable des paupières, accompagnée de gonflement et de dureté de ces parties, et d'un gonflement très-considérable de la lèvre supérieure et du bout du nez; ces deux dernières parties étaient couvertes souvent d'une rougeur, et quelquefois de légères écailles. Cette incommodité lui était survenue depuis neuf ou dix ans, à la suite de la petite vérole. Il avait employé une quantité prodigieuse de remèdes: les délayans, les adoucissans, les rafraîchissans, les fondans, même les mercuriels, soit en friction, soit intérieurement; les topiques employés communément par les oculistes n'avaient pas été négligés; tous ces remèdes avaient été inutiles; un

cautére n'avait pas eu plus de succès. Il a commencé l'usage de la douce-amère le 28 décembre 1779, à la dose de 2 gros, qu'il a augmentée insensiblement de 2 gros en 2 gros ; dès le commencement du second mois, quoique dans le fort des gelées, les sueurs ont commencé à paraître, ont augmenté insensiblement, et se sont soutenues constamment durant la nuit sur tout le corps, et, dans le jour, sous les aisselles et sur le creux de la main. Quinze jours après, les yeux ont commencé à être moins rouges et à se désenfler, et il a paru en même temps une rougeur vive et luisante au bout du nez, et une éruption croûteuse sur la lèvre supérieure. Le malade était alors à 12 gros. J'ai augmenté de gros en gros jusqu'à quinze ; les sueurs se sont soutenues constamment ; les croûtes de la lèvre sont tombées ; le nez et les paupières se sont désenflés, et les rougeurs ont absolument disparu. A la fin du mois de mars, le malade paraissait absolument guéri ; mais, persuadé que sa guérison était encore imparfaite, je lui conseillai de continuer le même remède pendant un mois. Au commencement du mois d'avril, il a eu l'imprudence de rester exposé pendant deux heures à la pluie et à un vent violent et froid ; les sueurs se sont arrêtées ; il a éprouvé un malaise général, des frissons irréguliers, un sentiment de pesanteur à la tête, un abattement universel ; j'ai cherché à rappeler les sueurs, mais sans succès ; après huit jours, la fièvre est survenue sous la forme de double-tierce ; elle a résisté pendant douze jours à tous les remèdes, et s'est terminée enfin spontanément par une nouvelle apparition de tous les symptômes que le malade a éprouvés. Il s'y était joint un engorgement considérable des glandes des aïnes, du cou et des aisselles. Je lui ai fait reprendre la douce-amère, qu'il a poussée jusqu'à 20 gros. Après quelques demi-bains et l'usage du petit-lait pendant quinze jours, j'y ai joint l'alcali volatil en pilules, dont j'ai poussé la dose jusqu'à 16 grains par jour ; les sueurs ont commencé à reparaitre, ont augmenté et se sont soutenues ; j'ai provoqué les selles, devenues rares et difficiles, par 1 demi-gros de séné en infusion dans la décoction de douce-amère. A la fin du mois de mai, tous les symptômes avaient diminué de plus de moitié, et, vers le 10 juin, ils avaient tous disparu. La guérison s'est soutenue jusqu'à ce moment.

A. *Fleurs blanches. Observation quarante-neuvième.* Une jeune dame ;

âgée de vingt-deux ans, avait été sujette dans son enfance à de légères fluxions aux yeux et à de petites rougeurs qui paraissaient quelquefois sur le visage; ces symptômes, qui étaient survenus à la suite de la petite vérole, disparurent absolument à l'âge de quatorze ans, au moment de la première éruption des règles. Ils reparurent de nouveau à dix-huit ans, à la suite de ses premières couches, et disparurent deux ans après, à ses secondes couches; mais il lui resta de ces dernières un écoulement par le vagin, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, qu'on prit d'abord pour des fleurs blanches de mauvais caractère, et ensuite pour l'effet d'un lait répandu. Des remèdes multipliés et variés à l'infini pendant un an furent sans succès. Au mois de janvier 1780, elle suivit le conseil imprudent d'un chirurgien qui lui fit faire des injections, d'abord avec une décoction de roses rouges dans le vin, ensuite avec l'eau végéto-minérale, enfin avec le jus de citron; l'écoulement s'arrêta subitement; mais il lui survint tout de suite des maux de nerfs, qu'elle n'avait jamais éprouvés, et qui, après quinze jours, cessèrent et firent place à une toux sèche et convulsive, et enfin à un crachement de sang qui survint en février. Son médecin connut la vraie cause de sa maladie et travailla à rappeler l'ancien écoulement: il ne put y réussir, mais la nature vint à son secours: il se fit tout à coup, un mois après, une éruption croûteuse aux grandes lèvres et sur la partie supérieure et interne de chaque cuisse; dès ce moment, les accidens cessèrent. Son médecin lui donna alors la douce-amère, qu'elle commença en avril dernier, et qu'elle a continuée pendant quatre mois; elle n'en a éprouvé d'autre effet que de voir rétablir son ancien écoulement, qui reparut au commencement du troisième mois. Elle me consulta au commencement du mois d'août; je crus que la douce-amère n'avait manqué son effet que parce qu'elle n'avait pas été bien administrée; je la lui ai donnée en commençant par 1 once, et je l'avais poussée à 48 gros dans le premier mois; j'y ai joint des demi-bains, des lotions et des injections adoucissantes, et alternativement l'alcali volatil et le séné. L'écoulement est devenu plus considérable; j'ai obtenu en même temps des sueurs et des selles assez abondantes; l'expectoration s'est établie et a fourni pendant un mois une très-grande quantité de crachats, d'abord jaunâtres, ensuite blanchâtres, mais épais

et visqueux. Au commencement du second mois, l'écoulement est devenu blanc et a diminué insensiblement; en même temps, les croûtes ont commencé à tomber et dans deux mois la guérison a été parfaite. J'ai attribué cette prompte guérison à la quantité de douce-amère que la malade avait déjà prise pendant quatre mois, et qui a frayé la voie à celle que j'ai donnée ensuite.

Observation cinquantième. Une dame, âgée d'environ trente-trois ans, avait depuis cinq ou six ans un écoulement par le vagin, quelquefois jaunâtre, souvent verdâtre et toujours abondant et très-épais; il était si âcre, que non-seulement il occasionait dans la vulve des chaleurs, des démangeaisons et des picotemens, mais même quelquefois des excoriations qui avaient toutes les apparences d'ulcères. On avait pris d'abord cet écoulement pour des fleurs blanches, et on avait épuisé toutes les ressources de l'art; on avait soupçonné ensuite un vice vénérien, et on l'avait traitée d'après cette conjecture, mais sans succès. Je l'ai vue dans cet état au mois de mai 1780; elle s'est plainte en même temps d'une chaleur presque constante, et accompagnée quelquefois d'un léger sentiment de titillation ou démangeaison à la région de la matrice et dans le vagin. J'ai trouvé l'orifice de la matrice gonflé, dur et très-rude au toucher, et le vagin également rude et comme raboteux. J'ai soupçonné une dartre suppurante à la matrice et au vagin, et j'ai cru que la matière verdâtre, qui sortait sous la forme de fleurs blanches, était en partie une matière purulente qui suintait de ces dartres. J'ai mis la malade à la douce-amère, dont elle a poussé la dose jusqu'à seize gros dans trois mois; j'y ai joint des injections adoucissantes, répétées deux fois par jour, des demi-bains trois fois la semaine, et deux verres de lait d'amandes tous les jours. Après les quinze premiers jours, l'écoulement est devenu plus abondant, et les démangeaisons plus considérables: vers le milieu du second mois, il s'est fait une éruption dartreuse sur les grandes lèvres: dès ce moment, l'écoulement a changé de couleur, il est devenu jaunâtre, et cette couleur jaune s'est éclaircie insensiblement, au point que, dans les quinze jours suivans, il a été absolument blanc; les démangeaisons ont cessé alors entièrement; les dartres, qui avaient paru aux grandes lèvres, ont commencé aussi à diminuer: vers le milieu du troisième mois, elles n'existaient plus,

et l'écoulement était devenu très-léger et d'un beau blanc. J'ai trouvé en même temps l'orifice de la matrice absolument dégorgé et souple, et les parois du vagin lisses, unies et aussi souples que dans l'état naturel. La malade a continué encore la douce-amère pendant un mois, et l'a fini à la fin du mois d'août; depuis ce temps-là, elle n'a plus éprouvé aucun des accidens précédens.

J'ai fait ici une observation singulière : la gorge de cette dame était flasque et mollasse; depuis sa guérison elle a repris son ancienne fermeté.

(La suite à un numéro prochain.)

Communications pratiques

Par le docteur PORTALIUS.

(Suite.)

Aux deux cas de syphilis et de sycose cités plus haut, j'en ajouterai deux d'ulcères primitifs aux parties génitales.

Premier cas. Monsieur L..., jeune homme débile, qui avait eu plusieurs fois déjà la gonorrhée, et que j'avais déjà traité, fut infecté de nouveau, et, le 23 juillet 1835, il lui vint à l'intérieur du prépuce et à la couronne du gland dix ulcères syphilitiques, dont deux étaient de véritables chancres de Hunter, à fond lardacé, à bords renversés. Les autres formaient des éminences fongueuses. Tout le pénis était fortement enflé et enflammé; le prépuce était également enflammé et œdémateux. A dater du 6 août; le malade reçut tous les deux jours une dose de *mercur. oxyd. nig.* 12; en même temps, je le soumis à un régime sévère et lui recommandai de rester tranquille au lit. Le 16 août, c'est-à-dire après la prise de six doses, plusieurs petits chancres de l'intérieur du prépuce étaient parfaitement guéris; deux avaient diminué de volume et s'étaient arrondis; les deux plus gros seuls, qui avaient pénétré très-avant dans le gland, étaient restés dans le même état. Le 19 août, le malade reçut donc *syphilin* 30. Le 30, ces ulcères avaient aussi disparu. Depuis six ans, le malade jouit d'une bonne santé; ainsi il n'y a pas eu de symptômes secondaires.

Deuxième cas. G. de... avait à la couronne du gland un chancre de la grosseur d'un demi-centime. Deux ans auparavant, il s'était mis,

pour une affection pareille, entre les mains de deux médecins célèbres de Berlin, dont le traitement lui avait laissé une hypochondrie mercurielle et un bouleversement du système glandulaire. La crainte de retomber dans le même état l'engagea à s'adresser à l'homœopathie. Sa santé détruite par le traitement allopathique s'était raffermie par l'usage des eaux de Græfenberg; tout son corps s'était couvert d'innombrables furoncles.

J'entrepris le traitement, le 23 décembre 1834. Le malade reçut tous les deux jours *mercur. oxydul. nig.* 12, et fut soumis à un régime sévère. Cinq doses de mercure suffirent pour le guérir entièrement en dix jours. Depuis sept ans, il n'a reparu aucun symptôme de l'infection.

V. Fongus des gencives.

Mademoiselle F..., âgée de trente ans, blonde, avait depuis quatorze ans une excroissance fongueuse aux gencives, laquelle n'avait cessé d'augmenter de volume, en même temps que les douleurs devenaient plus intenses, et dépassait alors les dents, de sorte que la mastication était difficile et douloureuse. Son médecin avait employé vainement les corrosifs; on en appela un second, le docteur N..., qui a la réputation d'un habile opérateur, et qui procéda ainsi: Il commença par enlever en un jour deux dents attenantes à l'excroissance fongueuse; puis il fit une saignée générale, coupa le fongus et en cautérisa fortement le fond. Malgré ce traitement héroïque, le mal reparut peu à peu. Un troisième médecin eut recours de nouveau aux corrosifs et au scalpel, lorsque l'excroissance redevint trop considérable; mais les causes intérieures, dont dépendait la production du fongus, ne furent point enlevées; en sorte qu'au commencement de novembre 1836, la malade, qui se trouvait dans le même état qu'avant l'opération, prit le parti de s'adresser à l'homœopathie.

Outre le fongus qui, légèrement saignant et ressemblant à de la chair crue, sortait, à ce qu'il semblait, des alvéoles des dents extraites, et en avait atteint la hauteur, je trouvai les symptômes généraux suivans, auxquels la malade ne faisait aucune attention, mais qui furent pour moi d'une importance particulière.

1^o Douleurs lancinantes , tiraillantes en tous sens dans la mâchoire inférieure du côté gauche.

2^o Gencives fortement enflées , d'un rouge foncé.

3^o Congestion continuelle du sang vers la tête, cessant le plus promptement par une application d'eau froide; fréquens maux de dents et chaleur à la face.

4^o Fréquens accès de fièvre, le soir; frisson et chaleur, avec mains et pieds constamment froids.

Il fallait avoir égard avant tout dans le choix du médicament aux symptômes généraux de la maladie, afin de faire cesser l'orgasme et la plasticité morbide du sang. Pas un moyen n'y répondait mieux que le soufre. Je prescrivis donc *spiritus vini sulphurat.* 50 dans une demi-once d'eau, cinq gouttes tous les deux jours. Au bout de huit jours, l'excroissance fongueuse avait déjà diminué, ainsi que tous les autres symptômes. Dans les trois semaines suivantes, sous l'influence du même médicament, le fongus disparut entièrement, et depuis cinq ans il n'a pas reparu.

Quelle différence entre les deux traitemens et leurs résultats!

VI. Asthme thymique de Kopp?

La dénomination d'asthme thymique me paraît caractériser le mieux la maladie dont je vais raconter l'histoire, quoique je n'aie pas remarqué, lorsque je vis le malade pour la première fois, dans la nuit, un symptôme indiqué par Kopp, la sortie de la langue hors de la bouche; tous les autres accidens, en effet, étaient parfaitement analogues à ceux de cette affection. Si je ne me trompe, Ébers, dans les observations qu'il a publiées dans le journal hebdomadaire de Casper, ne signale pas non plus ce symptôme comme constant.

Un petit garçon de dix-huit semaines, débile, pâle, fils de M. P..., que sa mère, d'une constitution saine, nourrissait, ne cessait de crier depuis qu'il était au monde. Tout à coup il tomba malade, le 6 septembre de l'année dernière, fut attaqué de spasmes, et lorsque je le vis, à minuit, il était dans le plus grand danger.

Bras étendus, face défaite, température de la peau très-fraîche, regard éteint, pouls très-petit, filiforme, cessant souvent de battre

pendant une demi-minute, respiration saccadée, comme celle d'un mourant. Il étendait les membres, la respiration et le pouls s'arrêtaient pendant une demi-minute. Au premier accès que j'observai, je dus le croire réellement mort; mais un léger tressaillement des paupières, le pouls qui se releva d'une manière à peine sensible, la respiration crépitante, brève, excessivement spasmodique, me convinquirent que la vie ne l'avait pas encore entièrement abandonné. La tête de l'enfant, qui semblait avoir perdu toute connaissance, était rejetée en arrière. Il poussa un cri bref, douloureux, accompagné d'une distorsion des muscles de la face. Cependant la respiration redevint aussitôt plus faible, et, au bout de cinq minutes, la même scène se renouvela.

J'examinai la poitrine et le cou de l'enfant, mais je ne remarquai ni tuméfaction ni augmentation du volume du thymus. Des observations récentes, et même des recherches anatomiques d'autres médecins, n'ont pas encore décidé la question; si le cœur ou même le cerveau n'a pas autant de part à cet état que la glande thyroïde.

Ne sachant quel moyen administrer pour faire cesser promptement le danger, j'insinuai dans la bouche de l'enfant quelques globules de *ipécacuanha* 3, et, au bout d'une demi-heure, n'apercevant aucune amélioration, je lui fis prendre de la même manière *belladonna* 30. Bientôt la respiration devint plus régulière, quoique toujours crépitante. La nuit se passa sans sommeil, cependant les spasmes diminuèrent de plus en plus d'intensité sous l'influence de la belladone dont je répétais la dose.

Le lendemain matin, je trouvai l'enfant très-abattu, il est vrai; toutefois la respiration n'était plus que très-peu spasmodique. *Belladonna* 30 fut répétée. L'après-midi, l'enfant prit le sein de sa mère. Le lendemain, et dans la nuit déjà, le malade ayant eu une chaleur plus sèche et de l'agitation, j'administrai *aconit.* qui se montra si efficace, que je n'eus pas besoin de recourir à d'autres médicaments.

Il n'y a pas eu jusqu'à présent de nouvel accès.

VII. Apoplexie et paralysie.

Depuis que les communications pratiques sont devenues plus rares et ont cédé la place aux théories, les médecins homœopathes, qui se

livrent principalement à l'exercice de leur art, éprouvent de temps en temps de la difficulté à choisir le médicament convenable dans un cas donné, même lorsqu'ils savent parfaitement établir leur diagnostic et saisir les indications. Les observations qui ont une tendance pratique sont donc utiles, surtout lorsqu'elles font mieux connaître un médicament rarement employé contre une forme particulière de maladie, ou quelques modifications dans le traitement. C'est sous ce rapport que le cas suivant pourra offrir de l'intérêt.

Madame S..., âgée de soixante-trois ans, d'un tempérament flegmatique, avait passé plusieurs heures dans une boutique, exposée aux courans d'air, dans les jours les plus froids du mois de janvier 1838. De retour au logis, lorsqu'elle avait voulu parler, elle n'avait plus trouvé que quelques mots qu'elle avait prononcés tout de travers. Elle s'était couchée, espérant se remettre; mais elle avait perdu de plus en plus sa connaissance, et elle était tombée dans une espèce de sopeur dont il était facile de la tirer, mais lorsqu'on lui adressait la parole, elle manifestait bien le désir de répondre, sans être en état cependant d'articuler un seul mot. Il s'établit des vomissemens de mucosité avec bâillemens continuels. Lorsqu'elle voulut se lever, elle s'affaissa sur elle-même. Émission involontaire des urines. Pouls petit, du reste à l'état normal.

J'administrerai *opium* 6; n'ayant remarqué aucune amélioration au bout de six heures, j'eus recours à *veratrum* 30, le 27 janvier. Jusqu'au 31 janvier, aucune amélioration ne se manifesta, quoique la malade eût reçu dans l'intervalle deux doses de *nux vomica* 4 gutt. 4j, et *rhus* 3. Au contraire, il s'était déclaré une paralysie du bras et du pied droit; la langue et les lèvres étaient couvertes d'aphthes, et, bien que la malade parût parler avec un peu plus de facilité, ses forces avaient beaucoup diminué; *causticum* 30, qui m'avait rendu des services dans plusieurs cas de paralysie de la face, n'opéra aucune amélioration. Les symptômes nerveux de la maladie et l'augmentation de la paralysie indiquant alors *spirit. nitr. æther.*, j'en fis mettre quatre gouttes dans deux onces d'eau, et prescrivis d'en donner à la malade une petite cuillerée à bouche toutes les trois heures; les aphthes disparurent, mais la paralysie ne subit aucun changement. J'administrerai alors *phosphor.* 30, une dose chaque soir; l'état s'amé-

liora un peu, mais pour quelque temps seulement. Le 12 février, la grande prostration des forces et la difficulté que la malade éprouvait de nouveau à parler me décidèrent à donner *arsenicum* : 30 ce médicament enleva tout danger ; bientôt la parole redevint plus libre, les forces se relevèrent, et les parties paralysées purent se mouvoir et se soulever un peu ; les fonctions de la digestion et les excréctions se régularisèrent. J'avoue qu'à cette époque je ne connaissais, ni par ma propre expérience, ni par celle des autres, les effets salutaires de l'arsenic contre la paralysie ; aussi fus-je d'autant plus agréablement surpris, lorsque, ayant fait continuer l'usage de ce médicament à de plus longs intervalles, je vis la malade se rétablir peu à peu et guérir enfin parfaitement. Quelques doses de *china* 3, gutt. 1, achevèrent la cure. Un ancien exanthème de la face, pustuleux et très-pruriteux, qui avait disparu pendant la maladie, reparut plus abondant que jamais.

VIII. Fièvres intermittentes.

L'observation et le contrôle journalier des rapports météorologiques et telluriques ont eu de tout temps une grande importance pour la pathogénésie des maladies, même dans les cas où, comme à l'époque du choléra, les investigations les plus minutieuses et les plus exactes n'ont conduit à aucun résultat, bien loin de faire découvrir la loi qui les régissait. Cependant, dans la pratique, on ne doit pas y attacher trop de prix, puisque ce n'est pas l'observation du temps, quelque soin qu'on y mette d'ailleurs, qui peut indiquer le seul médicament homœopathique convenable dans chaque cas. Le médecin, occupé près du lit des malades à chercher la solution de problèmes très-difficiles souvent, interrogera en vain la constitution atmosphérique et demandera inutilement le médicament qu'il doit employer au génie épidémique. Ce n'est pas sur cette voie qu'il le trouvera ; l'expérience l'a suffisamment prouvé pendant les grandes épidémies qui ont régné dans ces dernières années. Hahnemann a exprimé la même opinion de la manière la plus claire et la plus positive, dans son petit écrit intitulé : *Les obstacles de la certitude et de la simplicité de la médecine pratique sont-ils insurmontables ?*

A l'appui de ce que j'avance, je vais citer quelques faits tirés de ma pratique.

Le commencement du mois de juin 1839 a été magnifique dans cette contrée. Le vent d'est régnait, les journées étaient très-chaudes; le thermomètre indiquait à l'ombre de $+ 20$ à 22° . Ce ne fut que le 14 que le vent sauta au nord-ouest; le ciel devint nuageux; il tomba de la pluie, et le thermomètre descendit à $+ 5^{\circ}$. Beaucoup de personnes furent atteintes d'affections catharro-rhumatismales. J'eus beau contrôler avec soin, et chaque jour, l'état de l'atmosphère, je ne pus y trouver aucune indication qui m'aidât à découvrir le moyen spécifique à opposer à la fièvre intermittente qui avait reparu sous la forme d'épidémie; car

1^o chez une petite fille de six ans, d'une taille grêle, d'une humeur très-irritable, la fièvre tierce se caractérisa par un état soporeux pendant la période de froid. Dans l'apyrexie, à l'exception d'une humeur très-maussade, on n'apercevait aucun symptôme morbide. La malade fut guérie par *nux vomica*, *opium* et *tartarus stibiatus*.

2^o Gustave St..., petit garçon de neuf ans, éveillé, bien portant, avait déjà eu cinq accès d'une fièvre intermittente tierce. Le paroxysme présentait quelque chose d'extraordinaire; dans l'apyrexie, l'enfant souffrait d'une légère toux catarrhale, toutes les fonctions étaient normales. Deux doses de *pulsatilla* 12, et une dose de *chamomilla* 12, administrées chacune après l'accès, enlevèrent complètement la fièvre. Dix jours après sa guérison, l'enfant fut attaqué à l'improviste et mordu par un gros chien. Il eut une peur si grande, qu'au bout d'une heure la fièvre reparut. Je fus appelé au second accès, et j'administrai, lorsqu'il fut terminé, ainsi qu'après le troisième, *opium* 12, qui fit cesser la fièvre sans retour.

3^o Un tanneur, grand, robuste, bien portant, avait depuis huit jours une fièvre tierce. Dans le paroxysme, il éprouvait une chaleur sèche avec de violents maux de tête qui persistaient dans l'apyrexie; sa langue était très-chargée, et il n'avait pas d'appétit. Je lui fis prendre deux doses de *pulsatilla* qui enlevèrent la fièvre. Ayant mangé une trop grande quantité de salade et de viande grasse, bu de la bière froide et passé une partie de la soirée sur l'eau, il eut une rechute au bout de huit jours. Je lui donnai sans résultat plusieurs mé-

dicamens du 20 au 25 juin. Ce fut *antimonium crudum* qui le guérit complètement.

4° Un domestique qui, deux ans auparavant, pendant qu'il était sous les drapeaux, avait été traité sans résultat, par la méthode ordinaire d'une fièvre intermittente, et avait obtenu son congé comme incurable, se mit entre mes mains au commencement du mois de juin. Il avait une mine très-misérable, le teint jaune, et se plaignait, outre une faiblesse générale, d'une toux sèche très-violente, qui ne le tourmentait qu'à l'approche et pendant toute la durée de la période de froid. Dans l'apyrexie, il ne ressentait absolument aucune douleur, en sorte que la toux était le seul symptôme qui pût déterminer le choix du médicament. Cette indication incertaine ou plutôt insuffisante laissait hésiter entre *phosphor.*, *bryonia*, *kali* et *sulphur*. Je prescrivis *phosphor.*, mais sans résultat; *arsenicum* ne fut pas plus efficace. Après le troisième accès, j'administrai quatre doses de *ipécacuanha* sans plus de succès. Deux doses *bryonia* 18, données après le quatrième accès, enlevèrent la fièvre. Au bout de trois mois, il n'y avait pas eu de rechute.

5° M. E..., âgé de trente-quatre ans, délicat, sujet à des accès de toux, avait mangé du lait froid après un violent chagrin. Le 16 juin, dans la soirée, eut lieu le premier accès d'une fièvre quotidienne. Depuis plusieurs jours déjà, M. E... se sentait incommodé. *Pulsatilla* devait être le médicament convenable, à en juger d'après tous les symptômes : toux grasse qui semblait lui faire éclater la tête, goût amer avec langue fortement chargée, fréquentes selles liquides, abondantes sueurs nocturnes, douleurs rhumatismales dans les extrémités, etc. Le malade reçut donc une dose de *pulsatilla* 12, après le premier accès. Le second fut tout aussi violent, ce qui me décida à répéter la dose. Le troisième fut à peine sensible, et il fut le dernier. La toux seule persistait. J'administrai donc *natrum muriaticum* 30 qui y répondait. Il n'y eut pas de rechute.

6° Mademoiselle V... souffrait depuis plus de huit jours d'une fièvre tierce. Elle avait dans l'apyrexie, comme dans le paroxysme, de fréquents malaises, une toux sèche et des douleurs spasmodiques de poitrine. Pendant deux accès, elle prit sans résultat quelques médicaments; enfin, au milieu de juin, elle reçut quatre doses de *ipeca-*

cuanhá 3, qui opérèrent une guérison prompte et complète, sans récidive.

7° Madame K. avait été attaquée au commencement de mai d'une fièvre intermittente tierce que son médecin avait supprimée au moyen du quinine. Mais elle ne jouissait pas d'une bien bonne santé depuis cette époque ; elle avait même eu déjà deux rechutes. Elle me consulta au mois de juin. Je trouvai *pulsatilla* convenable dans ce cas, et trois doses de ce moyen la guérirent radicalement.

Il est aisé de voir et par la diversité de ces espèces de fièvres intermittentes, qui se sont déclarées sous la même constitution atmosphérique, et par la diversité des médicamens nécessaires à la guérison de chaque cas, combien est peu importante pour la pratique la connaissance du génie épidémique. Hahnemann a raison de dire que toute maladie est individuelle, qu'elle se distingue toujours d'une autre analogue. Ce principe, auquel il est arrivé par une voie purement pratique, et qui a été souvent attaqué par ses adversaires, est parfaitement confirmé par le célèbre pathologue Stark de Iéna, l'auteur des fragmens pathologiques. Il admet, comme résultat de ses recherches philosophico-pathologiques, l'attribut de l'individualité pour toutes les maladies ; ainsi toute maladie est à la fois un état vivant et individuel. Il montre ensuite comment s'explique par ce principe la prompte et radicale guérison au moyen d'un traitement purement symptomatique, etc. En émettant cette opinion, il rend un grand service à la thérapeutique, à ce qu'il espère. Le docteur Choubant a exprimé la même conviction au sujet de ce principe.

IX.

Que quelques ophthalmoblennorrhées soient contagieuses, c'est un fait connu, mais que la gale puisse produire une ophthalmie primitive, suivie d'une blennorrhée, c'est ce que je ne savais pas et ce que je ne pouvais croire. Le cas suivant me semble digne d'attention.

Dans la maison de M. de..... servait, comme femme de chambre, une jeune fille qui avait la gale, ce dont ne se doutaient pas les deux demoiselles de la maison, véritables images de la santé. Ces deux

sœurs, qui n'avaient jamais eu mal aux yeux et que les changemens de température n'avaient point affectées, furent attaquées en même temps d'ophthalmies qui portaient un cachet scrofuleux et qui causaient un prurit et des ardeurs insupportables, surtout la nuit. La blennorrhée s'établit dès le huitième jour et fut très violente. La même maladie attaqua la gouvernante, et elle suivit le même cours, ainsi que chez une autre domestique. L'examen le plus attentif ne permit pas de reconnaître une autre cause à l'état de ces quatre personnes atteintes de la même affection. La femme de chambre que j'examinai également avait une gale qui lui couvrait presque tout le corps; mais elle n'avait pas mal aux yeux. Les quatre autres malades n'eurent point d'exanthème, mais elles furent atteintes presque en même temps d'une ophthalmoblennorrhée.

X. Ménostasie.

Tout médecin homœopathe connaît aussi bien que moi, par expérience, l'efficacité remarquable de la pulsatille dans les ménostasies. Cependant, il y a des cas où ce médicament ne rend aucun service, et où ni le diagnostic, ni les rapports constitutionnels des malades, n'ont pu me faire découvrir la cause de cette inefficacité. Quelquefois où *pulsatilla* ne produit rien, *graphit.* est utile et ramène les règles qui n'avaient point paru depuis plus d'un an. Ni l'un ni l'autre de ces médicamens n'ont été en état de guérir, cependant, une jeune fille de vingt ans, blonde, délicate, mais bien portante, et impressionnable. Elle avait perdu ses règles depuis dix-huit mois, vraisemblablement à la suite d'un refroidissement, et depuis cette époque elle était très-sujette à des douleurs de poitrine et quelquefois à des épistaxis. Je lui donnai *pulsatilla* 12, à l'époque où auraient dû paraître ses règles, mais sans résultat. Dans l'intervalle d'une époque à l'autre, elle reçut *graphit.* 30. Quelque temps avant l'époque nouvelle, elle prit *pulsatilla* 6, et deux jours après, *pulsatilla fortis gutt.* 2. Elle éprouva bien des maux de ventre assez forts, des tiraillemens dans les reins et dans les lombes, et autres accidens qui précédaient la menstruation, mais les règles ne parurent pas. Je fus donc forcé de recourir à un autre médicament, et les symptômes 269 et 270 de

rhus toxicodendron annonçant dans cette substance la propriété de faire couler les menstrues en retard, je l'administrai, quoique je ne connusse pas une seule observation où on l'eût employé en pareil cas. La malade reçut donc *rhus* 30, et ce que la pulsatile à fortes doses n'avait pu faire, le *rhus* le fit, sans accidens secondaires. Les règles se montrèrent le troisième jour après la prise du médicament, et depuis dix-huit mois la menstruation n'a pas cessé d'être régulière.

On a exprimé, dans ces derniers temps, l'opinion, qu'il faut choisir les substances médicamenteuses d'après leurs caractères généraux, et l'on a opposé la sphère d'action et le caractère de *rhus* à ceux de *aconitum*; en un mot, on a voulu généraliser de nouveau les effets des médicamens. L'expérience n'a point confirmé la justesse de cette opinion; cependant je suis loin de vouloir prétendre que les effets de *rhus* et de *aconitum* soient identiques. Des malades jeunes, robustes, pléthoriques, qui souffraient de violentes maladies d'yeux rhumatismales et inflammatoires, ont été guéris par *rhus toxicodendron*. Dans le cas cité plus haut, quoique le choix du médicament ne semblât pas être convenable, je n'ai pas hésité à me laisser diriger par l'analogie des symptômes, et je l'ai administré avec le plus grand succès. A mon avis, le principe qui doit dominer dans la pratique, c'est de choisir le médicament d'après l'analogie des symptômes, et non pas d'après son caractère général. Le caractère général d'une substance médicamenteuse ne peut être connu que par ses effets spéciaux, et prétendre qu'il faut y avoir égard dans la pratique homœopathique, c'est poser un principe incertain et dangereux, voisin des absurdités de la thérapeutique générale de l'école allopathique, qui classe aussi et administre ses médicamens d'après leur caractère général.

Puisqu'il est question de *rhus toxicodendron*, je vais citer un cas où un de mes collègues l'a administré contre des douleurs chroniques, chez une femme enceinte de trois mois. Aussitôt après la prise, la malade ressentit un léger tiraillement dans les varices et dans le ventre, comme cela a lieu ordinairement environ deux mois avant l'accouchement. Environ soixante-six heures après, elle fut prise, subitement et sans cause apparente, d'une hémorrhagie utérine, entre deux et

trois heures de l'après midi. Il se déclara ensuite des douleurs d'enfantement, et, à minuit, il y eut une fausse couche, malgré l'emploi de la *sabine*, etc. L'état de fraîcheur du fœtus et de l'œuf, ainsi que la solidité du placenta, prouvaient la rapidité avec laquelle tout s'était passé.

Chez une jeune fille de dix-huit ans, brune, plétorique, qui avait perdu ses règles trois mois auparavant, à la suite d'un refroidissement, ni *pulsatilla*, donnée aux hautes dilutions et sous la forme de la teinture mère, ni *graphat.* et *sepia*, administrés à cause de maux de tête concomitans, ni *sulphur* et *rhus*, si efficaces dans le cas précédent, ne produisirent rien.

A l'exception de la céphalalgie et d'une légère douleur pressive sur la poitrine, il n'existait aucun symptôme spécial qui pût indiquer le médicament spécifique. Dans cette incertitude et en l'absence de symptômes, j'administrai *arnica* 12 (symptômes 308 et 309), deux jours avant l'époque. Le troisième jour parurent, sans accidens accessoires, les règles qui étaient supprimées depuis quinze mois; cependant elles furent moins abondantes qu'à l'ordinaire. Plus tard, elles coulèrent en plus grande quantité.

Dans ce cas, je n'ai pu trouver aucune indication suffisante pour l'emploi de l'arnique contre une ménostasie; de même que, dans le cas précédent, je n'en avais pas trouvé non plus pour l'administration du *rhus toxicodendron*. Je dois me borner à attirer l'attention sur ces deux médicamens; peut-être que de nouvelles observations en confirmeront l'efficacité.

Lorsqu'il se présente des cas, comme les précédentes ménostasies, où le diagnostic ne peut trouver une différence pathologique, et qui semblent conséquemment tout-à-fait analogues, j'ai toujours été étonné de la promptitude avec laquelle tantôt l'un, tantôt l'autre des médicamens, en rapport homœopathique avec la maladie, opère la guérison. Il me semble, quoique je ne puisse pas l'affirmer, que la cause de ce phénomène doit se chercher, soit dans une disposition particulière, dans la réceptivité, l'idiosyncrasie, etc., du malade,

pour tel ou tel médicament en rapport homœopathique avec sa maladie, soit dans une action adhérente encore à la substance médicamenteuse homœopathique, et dans un effet curatif tout-à-fait spécial pour le cas concret, — peut-être dans un influence magnétique.

XI. Fragmens homœopathiques.

Les maladies du système des vaisseaux sanguins appartiennent aux affections les plus dangereuses de l'organisme humain; très-souvent elles se terminent par la mort, ou bien, si l'on réchappe, elles laissent une faiblesse de longue durée, une hydropisie ou d'autres infirmités. Leur traitement exige donc tous les soins du médecin. L'invasion souvent instantanée du mal, son cours rapide, les hémorrhagies qui menacent la vie dans ses sources les plus profondes, la disposition héréditaire ou acquise de l'organisme à cette sorte de maladie, ou d'autres perturbations dans le corps, dont l'hémorrhagie est un symptôme, sinon le résultat douteux et momentané de la force curative de la nature, annoncent combien ces maladies sont dangereuses, et exigent un traitement aussi prudent qu'énergique.

L'ancienne école, tenant compte des prédispositions et des causes, ainsi que des différences organiques et des perturbations, divise le traitement clinique des hémorrhagies en trois classes, d'après le caractère qu'elles doivent avoir, à savoir : en hémorrhagies ayant le caractère de la synoque; en hémorrhagies ayant le caractère de l'éréthisme, et en hémorrhagies ayant celui de la paralysie. Cette distinction est basée tant sur les prodromes que sur la nature de l'hémorrhagie, et sur les rapports constitutionnels du malade. Il doit donc y avoir trois modes de traitement. Les hémorrhagies de la première classe exigent en général l'emploi des antiphlogistiques et des saignées; celles de la seconde doivent se traiter surtout par les acides, le plomb acétique, etc.; et celles de la troisième, par les astringens et les styptiques. En voulant traiter systématiquement les différentes classes d'un genre de maladies, on tombe dans une erreur que nous avons déjà signalée, c'est-à-dire dans la généralisation; car même en accordant qu'un caractère particulier de certaines hémorrhagies autorise à les ranger dans telle ou telle classe, d'après leur

importance pathologique, il n'est cependant pas douteux (tout homme qui possède une connaissance approfondie des symptômes a pu s'en assurer par expérience, dans chaque cas individuel) que toute hémorrhagie se distingue par des accidens qui lui sont propres, bien que le symptôme prédominant, l'écoulement de sang, soit considéré comme l'unique indice pathognomonique. Or ce n'est pas d'un bon diagnosticien, en admettant même qu'il tienne compte de l'âge et des autres rapports constitutionnels, de prendre pour base de son traitement un symptôme unique de la maladie ; car, en supposant qu'on réussisse à le guérir, on n'aura jamais guéri qu'une partie de la maladie, — l'hémorrhagie ; on n'aura pas obtenu une guérison complète. Ce qui contribue aussi à cette guérison seulement partielle des maladies du système des vaisseaux sanguins, c'est la division des médicamens employés pour les combattre en certaines classes correspondantes à leur classification pathologique. De même que la nature ne crée jamais que des maladies isolées (maladies que l'école seule s'efforce de ramener à une classification systématique), elle n'a pas, dans son infinie variété, créé des classes de médicamens qui répondissent en masse à ces formes de maladies ; mais chaque substance médicamenteuse, à quelque règne qu'elle appartienne, est une substance tout-à-fait particulière, possédant une sphère d'action propre, et ne pouvant jamais se confondre avec les corps qui s'en rapprochent même le plus. C'est ce qui a été démontré de la manière la plus évidente par les expériences faites sur les corps, surtout en chimie. Les recherches des chimistes, en effet, les ont toujours conduits à ce résultat : que chaque corps, par ses propriétés et ses vertus, doit être considéré comme un corps particulier auquel aucun autre ne ressemble parfaitement, qui possède la faculté de réagir d'une manière à lui propre contre les autres substances, qui a des propriétés physiques n'appartenant qu'à lui, et qui enfin ne s'allie à d'autres corps que d'après des lois déterminées. La chimie n'a fait et ne pouvait faire ces expériences qu'avec des substances simples, puisqu'elle nous apprend que la nature n'a jamais formée des classes entières de médicamens ayant les mêmes effets, mais seulement des corps isolés d'espèce tout-à-fait particulière ; il n'est pas douteux que dans les recherches sur les effets des substances médicamenteuses

sur l'organisme humain, on ne fût arrivé au même résultat sous ce rapport, si l'on avait eu recours à des moyens d'expérimentation aussi simples, aussi purs et aussi certains que la chimie. Mais il n'en a pas été ainsi, et il devait en résulter que, si quelques substances médicamenteuses se montraient par hasard, comme cela arrive souvent, efficaces dans certains cas morbides, on rangerait ces médicamens divers en une classe, n'établissant entre eux des différences que d'après leurs propriétés physiques ou chimiques, et jamais ou presque jamais d'après leurs relations dynamiques, qu'on ne connaissait pas. Disposer les substances médicamenteuses en certaines classes contre certaines formes de maladies, c'est donc suivre une fausse route ; ce n'est pas là le moyen d'assurer ou de faciliter la guérison des maladies. Dans la thérapeutique des affections du système des vaisseaux sanguins et en particulier des hémorrhagies, dont il est ici question, on commet la faute que commet l'allopathie dans le traitement de toutes les maladies ; on généralise. L'acide sulfurique, la ratanhia, le plomb acétique, l'alun, la teinture de canelle, etc., la saignée et les moyens appelés dérivatifs se trouvent tellement rapprochés de l'opium, recommandé contre certains accidens tels que la toux dans les hémorrhagies du poumon, de la jusquiame, ou de l'acide prussique, que ces indications, générales mêmes, prouvent seulement le défaut de certitude individuelle pour le cas concret, défaut d'autant plus évident, que l'on juge nécessaire d'unir deux médicamens, par exemple, la teinture de canelle avec l'acide sulfurique ou la ratanhia, et d'enlever des symptômes concomitans douloureux, qui ne sont pas couverts par le médicament styptique, par d'autres moyens qui appartiennent à une tout autre classe.

L'homœopathie prend une voie différente de celle que suit l'ancienne médecine, mais aussi plus pénible. Il est inutile de répéter la loi qui la dirige dans le traitement de toutes les maladies en général. Elle s'y conforme également dans le traitement des hémorrhagies ; elle tient compte de tous les symptômes qui se manifestent pendant et avant l'hémorrhagie, ainsi que de la nature de l'hémorrhagie elle-même, sans attacher une importance exclusive à l'écoulement du sang dans le jugement qu'elle porte de l'affection. Elle choisit ensuite avec le plus grand soin, parmi les médicamens expérimentés, celui qui

couvre non-seulement le saignement, mais tous les symptômes qui existent outre l'hémorrhagie, et qui, avec celle-ci, forment le tableau complet de la maladie, symptômes auxquels on doit avoir autant d'égard, et qu'on doit traiter avec autant de soin que l'hémorrhagie, si l'on veut guérir la maladie et non pas seulement un de ses symptômes. C'est donc une précaution nécessaire pour le médecin homœopathe de tenir compte, dans le choix du médicament, de tous les phénomènes morbides qui, dans la plupart des cas, précèdent l'hémorrhagie; car cette dernière n'est très-souvent que le dernier symptôme par lequel se manifestent les progrès du mal. Il est inutile d'ajouter qu'il doit également faire entrer en ligne de compte l'hémorrhagie elle-même et l'organe dans lequel elle se manifeste, puisque le choix du médicament doit être déterminé d'après son action spéciale sur tel ou tel organe, et c'est là précisément ce qui le dirigera le plus sûrement au milieu du grand nombre de remèdes pour les différentes hémorrhagies des différens organes.

En me conformant à ces préceptes, en recherchant soigneusement les symptômes qui avaient précédé l'hémorrhagie pour choisir le médicament en conséquence, j'ai guéri promptement et radicalement dans les cas suivans.

XII. Méléne.

Guillaume Z..., jeune homme de quinze ans, robuste, pléthorique, d'un tempérament flegmatique, au teint brun, s'était toujours parfaitement bien porté jusqu'au 17 octobre 1833. Quelques jours auparavant, une pâleur étonnante s'était répandue sur son visage, et toutes les fois qu'il allait à la garde-robe, ce qui lui arrivait fréquemment, il éprouvait une faiblesse, symptômes qui très-vraisemblablement annoncent qu'à cette époque déjà il perdait par les selles une grande quantité de sang.

Le 17 octobre, à six heures du soir, il fut pris tout à coup d'un vomissement de sang très-violent, au milieu des plus pénibles efforts, et bientôt après il lui sortit par l'anus une énorme quantité de sang noir, visqueux, sans mélange d'excrémens. On me fit appeler sur-le-champ. Je ne trouvai rien d'anormal, à l'exception de la pâleur de la face, de la petitesse et de la fréquence du pouls, et d'un grand

abattement. Manquant d'indication pour le choix du médicament, et supposant que la cause du mal devait se chercher dans le pénible travail que devait faire chaque jour le malade, apprenti savonnier, je lui donnai *arnica* 21. La nuit du 18 octobre fut paisible; mais, à six heures du matin, le malade s'étant levé pour uriner, les vomissemens et les selles sanguinolentes recommencèrent; il tomba dans une syncope complète. Lorsque je le revis, je trouvai le pouls accéléré et petit, la peau sèche et brûlante; fréquentes congestions vers la tête, qui s'annonçaient par un visage pâle ou brûlant, avec tintemens d'oreille, scintillations devant les yeux. Ces symptômes me firent craindre un renouvellement de l'hémorrhagie, d'autant plus que le malade éprouvait une sensation de plénitude et de grande chaleur dans la région de l'estomac, accompagnée de fréquens malaises.

Ces symptômes devaient être enlevés le plus sûrement par la *belladone*, quoique le vomissement de sang ne se trouvât pas parmi ses effets; mais, par les raisons expliquées plus haut, ce dernier symptôme ne devait être considéré que comme le symptôme final le plus dangereux de tout l'état morbide interne. Le malade reçut donc, matin et soir, le 18 et le 19 octobre, *belladonna* 30. La nuit du 20, il dormit un peu et rêva beaucoup. Soif ardente et selle sanguinolente très-légère.

20 octobre. Maux de reins, ardeurs en urinant, fréquens pincemens dans le ventre, épreintes, légère sueur. Ces symptômes indiquant *mercur. oxyd. nig.*, le malade en reçut, le matin, une dose de la 12^e dynamisation.

La nuit suivante, sommeil assez paisible, légère transpiration, quelques sursauts, maux de reins, pouls assez paisible et relevé.

21 octobre. Répétition de *mercur. oxyd. nig.* Tous les symptômes disparurent.

22. octobre. Le malade allait fort bien. Pouls plus paisible, soif moindre.

Le 23 octobre, je ne donnai pas de médicament, l'état étant le même que la veille.

Le soir, le malade n'ayant pas eu de selle, je lui fis prendre *nuxvomica* 30 et deux lavemens d'eau, mais sans résultats.

24 octobre, Selle avec quelques grumeaux d'un sang noir, mais consistant du reste en excréments féculens à l'état normal.

Du 25 au 28 octobre, le malade étant resté parfaitement bien portant, ne reçut aucun médicament, et je cessai le traitement en réglant la diète pour la convalescence et son genre de vie pour l'avenir. Depuis quatre ans, il jouit de la meilleure santé.

XIII. Pneumonorrhagie.

Mademoiselle A. S..., jeune fille de dix-neuf ans, pléthorique, jouissant d'une santé florissante, dont la taille était plutôt replète qu'élevée, avait souffert long-temps dans sa jeunesse d'un *favus* considérable, mais elle s'était bien portée depuis, jusqu'au 13 janvier 1833. Ce jour-là, après avoir ressenti pendant quelques jours des douleurs de poitrine et un léger enrrouement, elle fut prise subitement et sans cause connue d'une pneumonorrhagie assez forte. Du reste, toutes les fonctions du corps étaient à l'état normal, et ses règles qu'elle avait eues quelques jours auparavant, avaient été copieuses et avaient cessé à temps.

Le premier accès de l'hémorrhagie eut lieu le 13 janvier à onze heures du matin; en l'absence d'indications suffisantes, j'administrai *arnica* 21, eu égard aux symptômes 331 et 335.

A quatre heures de l'après-midi eut lieu, en ma présence, le second accès avec les symptômes suivans :

- 1° Sensation de pression dans la poitrine;
- 2° Angoisse avec sensation de chaleur montant de la poitrine;
- 3° Rougeur de la face très-forte, joues et front brûlans;
- 4° Titillations dans la trachée-artère, suivies de toux et d'une expectoration de sang pur, environ une tasse;
- 5° Mains et pieds froids. — Pouls spasmodique, accéléré.

Arnica ne pouvant convenir dans ce cas, je donnai sur-le-champ à la malade *belladonna* 30.

Au bout d'une demi-heure s'établit un sommeil bienfaisant qui continua paisiblement pendant toute la nuit, symptôme favorable que l'on observe souvent après l'administration de médicamens homœopathiques.

Léger toussotement sans expectoration de sang, et transpiration vers le matin.

Les accidens spasmodiques ne se renouvelèrent pas, la malade ayant soin de se tenir tranquille. Je ne lui donnai aucun médicament jusqu'au 22 janvier où, étant restée trop long temps levée et s'étant livrée à des travaux qui ne convenaient pas, elle fut prise d'horripilations et de toux avec expectoration sanguinolente et crépitation sur la poitrine. J'administrai aussitôt *belladonna* 30, qui se montra tout aussi efficace que la première fois. Le 27 janvier, la malade n'étant point restée tranquille, l'hémorrhagie se répéta. et *belladonna* la fit cesser encore promptement.

L'anamnèse m'ayant fait reconnaître une affection psorique qui durait depuis long-temps, je crus nécessaire de recourir aux antipsoriques, afin d'enlever la disposition à l'hémoptisie entretenue par des rapports dyscrastiques. *Natrum muriaticum*, *spiritus vini sulphurat.* et *lycopodium* répondirent parfaitement à mon attente, et depuis quatre ans la santé de la malade n'a plus été troublée.

XIV.

♀ Rosalie Z...., petite fille de neuf ans, très-faible, malade depuis son enfance, et sujette à des catarrhes et à des inflammations de poitrine, avec de grands yeux bleus, les cheveux blonds, et une habitude phthisique, fut prise, le 30 avril 1833, après une toux catarrhale, d'un abondant crachement de sang venant de la poitrine. Toux titillante continuelle, pouls très-accélééré et plein, congestions vers la poitrine et la tête. Le sang lui-même avait un aspect rose, frais, qui annonçait une hémorrhagie artérielle du poumon.

Dans ce cas aussi, la belladone me parut le remède le plus convenable, et j'en administrai deux doses de la trentième dynamisation. L'hémoptysie cessa à l'instant.

Le 20 mai, nouvel accès, que *belladonna* 30 fit cesser promptement. Une toux nocturne, qui restait, fut enlevée par *china* 12. Les accès de toux ayant reparu le matin, j'administrai *nux vomica* 30 et *sulphur* 3; la malade guérit parfaitement.

XV. Métorrhagie chronique.

Madame H..., femme bien portante auparavant, qui était accouchée depuis neuf mois de son sixième enfant, souffrait depuis plus de six semaines, sans cause connue, d'une métorrhagie considérable. En vain, pendant ces six semaines, un médecin allopathe avait-il tout employé pour la guérir; il y avait eu de temps en temps une apparence d'amélioration, mais pas de guérison durable; aussi les forces de la malade s'épuisaient-elles de plus en plus, et il commençait à se manifester des indices d'hydropisie.

Le 4 janvier 1844, la malade s'adressa à moi; son teint était blanc comme de la cire, ainsi que cela a lieu après une perte de sang considérable; elle se sentait très-faible, avait les pieds enflés et pas d'appétit, pouls filiforme, un peu accéléré. Si elle essayait de se lever, y mit-elle toutes les précautions possibles, l'hémorrhagie redoublait; j'examinai la matrice et je trouvai seulement que l'orifice en était dilaté; le flux de sang avait lieu sans autre douleur qu'un tiraillement dans les reins.

Deux doses de *sabina* 12, données le 4 janvier, ne produisirent aucune amélioration sensible; deux doses de *secale cornutum* 6, le 5 et le 6 janvier, furent plus efficaces, et changèrent le sang pur qui sortait de la matrice en une mucosité sanguinolente. Content de ce résultat, je pensai que le manque d'appétit et la paresse des selles, peu copieuses et amenées seulement par des lavemens, symptômes qui annonçaient l'atonie du bas-ventre, céderaient à l'emploi quotidien de *nux vomica* 4; la malade en prit le 7 et le 8 janvier. Ce médicament répondit à mon attente; l'hémorrhagie elle-même cessa complètement; de fréquentes doses de *china* 3 et un régime fortifiant suffirent pour relever les forces de la malade; il n'y a pas eu de récidive.

Des observations précédentes, on peut conclure :

1^o Qu'une guérison prompte et certaine de ces dangereuses maladies peut être opérée d'après les principes sévères de l'homœopathie, et que ceux-là ont tort qui, dans les hémorrhagies violentes, n'attendent du secours que du traitement allopathique.

2^o Qu'il est nécessaire, dans le choix du médicament, de ne pas

s'en tenir exclusivement aux médicamens qui provoquent les hémorrhagies dans un organe déterminé, — ce serait s'exposer à se tromper souvent, — mais d'avoir égard à tous les symptômes qui ont précédé ou qui accompagnent l'hémorrhagie, ce qui, il est vrai, n'est pas toujours facile. (*Archives homœopathiques*, vol. XIX, cah. 3).

Euphorbium

(Euphorbe, gomme-résine).

Cette substance se recueille sur plusieurs espèces exotiques du genre euphorbe, et en particulier sur l'*euphorbia officinarum*, qui croît dans les déserts de l'Afrique, sur l'*euphorbia antiquorum*, qu'on trouve au Malabar et dans d'autres parties de l'Inde, et sur l'*euphorbia canariensis*. Ces trois espèces sont du nombre de celles dont la tige charnue, anguleuse ou cylindracée, leur donne beaucoup de ressemblance extérieure avec certaines espèces de cactus.

§ I. Caractères du genre.

Fleurs composées d'un calice (regardé par quelques botanistes comme un involucre, et par d'autres comme une corolle) d'une seule pièce, en forme de cloche, persistant, à huit ou dix lobes, dont quatre à cinq intérieurs, droits, membraneux, quelquefois rapprochés par leur sommet, ovales, pointus et d'une couleur herbacée; les quatre ou cinq autres appelés *pétales* par Linnæus sont alternes avec les premiers, un peu colorés, étalés, charnus, ovales, ou en cœur, ou en croissant, ayant quelquefois des dents très-remarquables. — Fleurs mâles : au nombre de huit ou quinze, ayant un périgone caché dans l'involucre, composé de lanières fines et laciniées sur les côtés (regardées par Linnæus comme des filamens stériles), elles n'ont chacune qu'une seule étamine, dont chaque filament est articulé dans le milieu. — Fleur femelle, solitaire, au centre du calice manquant quelquefois; elle paraît dépourvue de périgone : ovaire supérieure arrondi, trigone, pédiculé, incliné ou pendant sur le côté de la fleur, surmonté de trois styles bifidés; lisse ou velue, ou verruqueuse à l'extérieur, portée sur un pivot courbé en dehors, et formée de trois

coques jointes ensemble, renfermant chacune une semence obronde. Les euphorbes sont tous lactescens.

L'euphorbe officinal a la tige nue, a plusieurs angles, et les épines géminées. Il découle de sa tige un suc laiteux qui se dessèche en petits morceaux friables qui portent le nom d'euphorbe, et dont voici les

§ II. *Caractères.*

Tel qu'il se trouve dans le commerce de la droguerie, il est en larmes irrégulières ou en grains isolés, demi-transparens, jaunâtres à l'extérieur, blanchâtres à l'intérieur, un peu friables, quelquefois percés d'un ou de deux petits trous coniques qui se rejoignent par la base, et dans lesquels on trouve encore souvent des débris ligneux ou les aiguilles de la plante. Il est presque sans odeur ; sa saveur, d'abord presque nulle, devient bientôt âcre et caustique, et laisse dans la bouche et dans la gorge un sentiment de picotement très-durable ; sa cassure est vitreuse ; réduit en poudre, il irrite les narines, lors même qu'il est à une grande distance. Projetée sur des charbons ardents, cette gomme résine brûle et s'enflamme : elle est soluble dans l'alcool, et à peu près insoluble dans l'eau. (Orfila, Gui-bourt.)

§ III. *Analyse.*

L'euphorbium a été analysé par MM. Braconnot, Pelletier et Brandes.

| Il est composé : | Selon Braconnot. | Selon Pelletier. |
|-----------------------------------|------------------|------------------|
| Résine | 37,0 | 60,80 |
| Cire. | 19,0 | 14,40 |
| Malate de chaux. | 20,5 | 12,20 |
| Malate de potasse. | 2,0 | 4,80 |
| Matière ligneuse | 13,5 | « |
| <i>id.</i> et bassorine | 11,1 | 2,00 |
| Eau et huile volatile. | 5,0 | 8,00 |
| Perte | 3,0 | 0,80 |
| | 100,0 | 100,00 |

Il ne contient pas de gomme soluble dans l'eau. La résine qu'il

renferme est d'un brun-rougeâtre; elle a une odeur très-faible; sa saveur est brûlante. Elle est fusible; elle est soluble dans l'alcool et dans les huiles grasses. Elle se dissout mal dans les alcalis, et se dissout, au contraire, assez bien dans les acides sulfurique et nitrique. Quand on traite par l'alcool froid cette résine obtenue à chaud, il reste un résidu résineux qui n'est soluble que dans l'alcool chaud, qui cristallise par le refroidissement, et qui a à peine de l'âcreté. (Soubeiran.) La cire de l'euphorbium ne diffère pas de la cire des abeilles. (*Ann. de Chim.*, t. LXVIII, p. 44; — *Bull. de pharm.*, t. IV, p. 503.)

§ IV. Propriétés.

Cette substance est d'une excessive âcreté; elle irrite et enflamme non-seulement les membranes muqueuses avec lesquelles on la met en contact, mais elle produit les mêmes phénomènes lorsqu'on l'applique sur la peau; aussi est-elle rangée parmi les poisons âcres les plus violens, et peut-on s'en servir comme d'un rubéfiant énergique, et même d'un cathétérique. Un grand nombre de chirurgiens anciens en ont recommandé l'application sur les ulcères atoniques, soit pour y développer une stimulation favorable à leur cicatrisation, soit pour détruire les chairs boursoufflées et fongueuses qui pullulent fréquemment à leur surface. Plusieurs l'ont employée avec plus ou moins de succès dans les différens cas de carie ou de nécrose, pour faciliter la séparation de la partie morte. On la fait entrer dans la composition de certaines préparations épispastiques, telles que l'onguent vésicatoire et la pommade dite de Grandjean. C'est surtout dans la médecine vétérinaire qu'on en fait une assez grande consommation. On administrait jadis souvent l'euphorbe à l'intérieur, dans le temps où les drastiques étaient en crédit. Mais, aujourd'hui, on a entièrement abandonné l'usage d'un médicament aussi irritant et aussi dangereux. (Richard.)

Le suc d'euphorbe, introduit à haute dose dans l'économie animale, exerce une action locale et primitive, et, de plus, donne lieu à des phénomènes sympathiques extrêmement graves, qui paraissent dépendre plutôt de l'irritation secondaire du système nerveux, que de l'absorption de la substance. Ces accidens se manifestent avec une

égale intensité sur l'homme et sur les chiens, et l'on connaît plusieurs exemples d'empoisonnement par le suc d'euphorbe.

Bichat croit qu'on pourrait employer l'euphorbe comme sternutatoire, pour débarrasser le cerveau dans certaines fièvres ataxiques. (*Cours manusc. de mat. méd.*)

Murray a vu une femme avoir une inflammation de la vessie et les pieds enflés, pour avoir couché dans un lit où on avait mis de l'euphorbe.

François Dashrwood dit (*Philosophical Transactions*, p. 662, ann. 1760), que madame Willis prit par mégarde, dix-huit jours après son accouchement, deux onces de teinture d'euphorbe préparée avec deux gros de camphre, deux onces d'alcool rectifié et deux gros d'euphorbe; immédiatement après, elle éprouva une violente suffocation, une douleur cuisante et intolérable dans l'estomac. M. Willis administra, quelques minutes après, une très-grande quantité d'eau tiède, qui occasiona des vomissemens abondans. La malade se plaignait cependant d'une chaleur brûlante à l'estomac : alors on fit prendre alternativement de l'huile et de l'eau : les vomissemens continuèrent d'avoir lieu. Quelque temps après, M. Dymock ordonna une once de vin d'ipécacuanha, qui procura des évacuations par haut et par bas ; les matières des évacuations étaient huileuses et camphrées. Le lait et une potion opiacée ne tardèrent pas à rétablir le calme. Les phénomènes occasionés par cette potion doivent à la fois être attribués à l'euphorbe et au camphre.

L'euphorbia latyris, administré imprudemment comme purgatif, a occasioné des vomissemens et des déjections alvines sanguinolentes. Appliqué sur les cheveux, les poils et les verrues, il les a fait tomber : ce qui prouve qu'il est excessivement âcre.

Vicat fait mention d'un homme qui eut le visage écorché pour s'être frotté avec le suc de l'euphorbia cyparissias. Lamotte parle d'un clystère préparé avec cette herbe qu'on avait prise en place de mercuriale, et dont l'effet fut mortel.

Scopoli dit que l'euphorbia esula a déterminé la mort chez une femme qui, une demi-heure auparavant, avait avalé trente grains de sa racine. Dans d'autres circonstances, le même auteur a vu la gangrène de l'abdomen et la mort suivre de près l'application imprudente de l'esula sur le bas-ventre. Il fait encore mention d'une

personne qui, ayant les paupières fermées, permit qu'on la frottât avec le lait de cette herbe; l'inflammation ne tarda pas à se déclarer, et fut suivie de la perte de l'œil (Orfila).

Empoisonnement par l'euphorbia verrucosa; observation communiquée par le docteur LIPPICH.

La nommée Dinata, journalière, âgée de quarante-huit ans, mourut subitement le 3 mai, à huit heures du matin; elle offrit peu de temps avant sa mort des symptômes d'une affection abdominale qui éveillèrent les soupçons d'un empoisonnement. Depuis l'âge de la puberté cette personne avait été sujette à des attaques épileptiques, qui n'avaient cédé que l'année passée à l'expulsion d'un grand nombre d'ascarides. Sa santé avait encore été troublée pendant l'hiver par des rhumes et autres indispositions indéterminées, qui cependant ne l'empêchèrent pas de se livrer à son travail. Le 2 mai, vers midi, elle se plaint tout à coup de coliques, et en même tems elle vomit et va à la selle. Le vomissement devient si violent, que l'estomac ne supporte plus le moindre aliment. Dans la matinée du lendemain elle assure être mieux; mais les matières expulsées par les vomissemens ne tardent pas à devenir sanguinolentes, et la malade meurt. Les résultats des recherches faites viennent constater les soupçons; on trouve sur le fumier plusieurs restes de la plante *euphorbia verrucosa*, qui, dans ce moment là était en floraison dans la forêt de la ville; au dire de quelques voisins, la malade en avait bouilli et pris une certaine quantité, sur l'avis d'un charlatan, et en avait jeté le reste.

L'autopsie cadavérique fit reconnaître les altérations suivantes :

Yeux caves, fermés et ternes; expression douloureuse et grippée de la figure. Membrane muqueuse de la bouche et de la langue pâle et couverte d'aphthes. Les membres thoraciques mobiles, les membres pelviens raides; les ongles des doigts livides. Ventre ballonné, d'une couleur verdâtre et foncée. L'anus souillé d'un mucus brunâtre; odeur quelque peu résineuse sortant par la bouche. Les sinus crâniens rétrécis à quelques endroits par des filamens lymphatiques, gorgés de sang et renfermant des concrétions polypeuses. Peu de sérosité au-dessous de la dure-mère; la pie-mère gorgée de sang; un

peu de sérosité écumeuse entre elle et l'arachnoïde. Substance cérébrale dure et injectée de sang ; un peu de sérosité sanguinolente dans les ventricules. Les plexus choroïdiens semés d'hydatides ; la glande pinéale assez volumineuse et dure ; la glande pituitaire ramollie et d'un rouge briqueté. A la base du crâne on recueille environ une once de sérosité sanguinolente. Quelques adhérences des poumons. Mucosités dans les ramifications bronchiques. Cœur petit et flasque ; ses ventricules et les gros vaisseaux remplis d'un sang épais. Foie gorgé de sang ; peu de bile dans la vésicule du fiel. Un peu de rougeur de la membrane muqueuse du pharynx ; on y remarque quelques *vésicules* ; l'œsophage est un peu contracté et retréci, du reste pâle. Dans l'estomac on trouve environ une livre d'un liquide couleur de chocolat ; la *surface interne de ce viscère* présente de la rougeur à différens degrés ; quelques endroits sont *noirâtres*, et surtout le fond est semé d'un *grand nombre de petites vésicules miliaires* rassemblées en groupes, arrondies, de la grandeur d'une lentille, et qui contiennent en partie de la sérosité limpide et en grande partie du gaz ; ces vésicules s'élèvent peu sur la surface et se laissent déplacer. La rougeur est plus marquée près du pylore. Le duodenum presque à l'état naturel, sauf un *peu de rougeur*. Le reste des intestins, *rouge foncé par plaques*. Les gros intestins distendus par des gaz sont couverts à l'intérieur d'un liquide blanchâtre, filant et ressemblant à de la crème. Le rectum rouge est distendu d'une mucosité brunâtre. (Kleinert's Repertorium, octobre 1835.)

§ V. Préparations.

On prépare l'euphorbe comme toutes les substances végétales sèches.
Antidotes : camphre, suc de citron.

Les expérimentateurs sont :

S. Hahnemann. S. H. Symp. 9. 14. 22. 32. 41. 47. 63. 64. 87. 92. 94. 111. 123. 132. 133. 141. 152. 153. 157. 158. 165. 169. 171. 208. 211. 216. 226. 236. 237. 240. 241. 255. 256. 258. 259. 262. 267. 268. 274. 278. 279. 280. 281.

Langhammer. — Lgh. S. 4. 5. 6. 8. 13. 18. 20. 21. 23. 24. 25. 26. 27. 31. 34. 36. 37. 38. 40. 46. 48. 50. 51. 54. 60. 61. 62. 65. 71. 76. 84. 86. 89. 95. 96. 126. 129. 136. 147. 150. 151. 154. 155. 156. 160.

162. 167. 176. 177. 178. 179. 180. 187. 195. 196. 200. 201. 202. 204.
205. 206. 210. 212. 213. 214. 215. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 227.
228. 229. 230. 231. 232. 233. 238. 239. 242. 245. 252. 253. 260. 261.
263. 264. 272. 275. 277.

Wislicenus. — W. S. 2. 7. 12. 15. 17. 19. 29. 30. 35. 39. 42. 45.
49. 58. 59. 66. 67. 68. 69. 70. 72. 73. 74. 77. 78. 80. 81. 82. 85. 88.
90. 98. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 113. 118.
119. 120. 121. 122. 124. 128. 134. 135. 137. 138. 139. 140. 143. 144.
145. 148. 149. 159. 161. 166. 168. 170. 172. 173. 174. 175. 181. 182.
183. 184. 185. 186. 188. 189. 190. 191. 198. 199. 203. 207. 219. 235.
257. 265. 266. 267. 271.

Hartlaub et Trinks. — Htb. et Tr. S. 10. 11. 16. 28. 33. 43. 44. 75.
91. 93. 97. 116. 117. 125. 127. 130. 131. 163. 164. 192. 193. 197.
209. 217. 218. 234. 243. 244. 247. 254.

Stapf. Stf. S. 55.

Rust. S. 52. 56. 57.

Trajus. S. 1.

Ehrhardt. S. 3. 83. 100. 112. 114. 115. 270. 273.

Spielmann. S. 53. 146.

Alston. S. 79.

Mayerne. S. 99.

Alx. Benedictus. S. 142.

Pyl. S. 246.

Scopoli. 248. 249.

Siegesbeck. S. 250.

§ VI. *Tableau des symptômes.*

Mélancolie (Trajus, Hist. des Plantes).

Angoisse, comme s'il avait avalé du poison (W.).

Inquiétudes (Ehrhardt, Pflanzenhist. VII).

Humeur inquiète, soucieuse, cependant aptitude au travail (Lgh.).

5. Il est grave et calme, même en société (*id.*).

Calme, concentré en lui-même, il recherche la tranquillité, mais en même temps envie de travailler (*id.*).

Vertiges en restant debout; tous les objets tournaient en rond, et en même temps menace de tomber sur le côté droit (W.).

Violent accès de vertiges en allant au grand air, jusqu'à tomber sur le côté gauche (Lgh.).

Mal de tête, comme dans une indigestion.

10. Mal étourdissant en devant, dans la moitié droite de la tête, qui s'étend ensuite dans le front (Htb. et Tr.).

Douleur sourde, étourdissante, pressive dans le front (*id.*).

Douleur pressive dans le front (après vingt-quatre heures) (*id.*).

Pression dans le côté droit du front (Lgh.).

Pression dans la moitié gauche du cerveau (S. H.).

15. Douleur pressive dans l'occiput (*id.*).

Pression sourde dans le front, au-dessus de l'orbite gauche (Htb. et Tr.).

Céphalalgie pressive, lancinante, sous le pariétal droit (W.).

Céphalalgie lancinante, surtout dans le front (Lgh.).

Mal de tête, comme si la tête allait éclater (W.).

20. Douleur pressive à l'extérieur au front, au-dessous de l'œil gauche, avec larmolement de l'œil et impossibilité de l'ouvrir à cause de la douleur (Lgh.).

Pression tensive à la tête, surtout au front et dans les muscles de la nuque; dans toute position (*id.*).

Tout le cerveau et les os des pommettes sont comme serrés, avec mal de dents (S. H.).

Déchirement vertigineux au côté gauche du front, en remuant la tête (Lgh.).

Douleur lancinante au côté gauche du front (*id.*).

25. Douleur lancinante pressive à l'extérieur aux tempes (*id.*).

Douleur de meurtrissure à l'occiput gauche; il ne pouvait se coucher dessus (*id.*).

Boutons pruriteux qui obligent à gratter, dont le sommet est rempli de pus, et laissent suinter une sérosité sanguinolente après l'action de gratter, au-dessus du sourcil droit (*id.*).

Pression dans l'œil comme par du sable (Htb. et Tr.).

Pincement dans l'angle externe de l'œil gauche (*id.*).

30. Prurit dans l'angle externe de l'œil gauche, qui disparaît par l'action de frotter (*id.*).

Violent prurit à la paupière inférieure gauche, qui oblige à frotter (Lgh.).

Cuisson dans les yeux , avec larmolement (S. H.).

Inflammation rouge pâle des paupières , avec sécrétion purulente lanuit , qui les colle (Htb. et Tr.).

Enflure des paupières , avec déchirement au-dessus du sourcil en ouvrant les yeux (Lgh.).

35. Sentiment de sécheresse dans les paupières ; elles compriment le globe oculaire (*id.*).

Sentiment de viscosité dans l'œil droit , comme s'il était plein de pus (Lgh.).

Chassie à l'angle externe de l'œil droit (*id.*).

L'œil droit est fermé par de la chassie , le matin ; au réveil il ne peut l'ouvrir qu'avec peine (*id.*).

Pesanteur des paupières ; elles se ferment , avec chancellement dans la tête (*id.*).

40. Pupilles dilatées (après six heures) (Lgh.).

Vue courte et trouble , au point qu'il ne pouvait reconnaître que de très-près des personnes connues , et même encore comme à travers un voile (S. H.).

Diplopie : quand il voit marcher quelqu'un , il lui semble qu'un autre le suit immédiatement (*id.*).

Tous les objets lui apparaissent sous des couleurs foncées (Htb.).

Tout lui apparaît trop grand , de sorte qu'en marchant il lève toujours très-haut les jambes , comme s'il devait passer par-dessus des montagnes (*id.*).

45. Étreintes dans les oreilles , au grand air (*id.*).

Tintement dans les oreilles , même en éternuant (Lgh.).

Bruissement dans les oreilles la nuit (S. H.).

Gazouillement dans l'oreille droite , comme d'un grillon (Lgh.).

Pâleur du visage , regard fauve (*id.*).

50. Déchirement tractif dans les muscles de la joue gauche , presque comme dans l'odontalgie (Lgh.).

Douleur tensive dans la joue , comme si elle était gonflée (*id.*).

Violente ardeur au visage (par le contact du suc) (Rust's Magazin , XIX , 3 , s. 408).

Inflammation érysipélateuse du visage et de la tête (Spielmann , Instit. mat. med.).

Enflure rouge, enflammée de la joue, avec **térébration**, rongement et fouillement dans la gencive jusqu'à l'oreille, et avec prurit et chatouillement dans la joue, quand la douleur vient à cesser (Lgh.).

55. **Enflure rouge**, excessive des joues avec beaucoup de vésicules jaunes dessus, qui s'ouvrent et suintent un liquide jaunâtre (par l'application du suc) (Stf.).

Gonflement inflammatoire érysipélateux des joues, vésicules de la grandeur d'un pois pleines d'un liquide jaune (par les frictions avec le suc) (Rust.).

Gonflement même des parties qui n'ont pas été en contact avec le suc (*id.*).

Enflure de la joue gauche, avec douleur tensive et douleur de coup en pressant dessus (*id.*).

Enflure blanche, œdémateuse au toucher, de la joue, pendant quatre jours (*id.*).

60. A la lèvre inférieure, douleur de plaie, dans le bord rouge, comme s'il s'était mordu (Lgh.).

Un petit tubercule rouge au menton, qui détermine une douleur pressive à l'attouchement et comme de furoncle (*id.*).

Mal de dents, qui s'aggrave au toucher et en mâchant, à l'avant-dernière dent molaire supérieure gauche (*id.*).

Douleur comme s'il y avait un furoncle dans la dent, en y touchant (S. H.).

Mal de dent, en commençant à manger, avec froid; **déchirement** rongant, avec céphalalgie, comme dérangé à cause de l'odontalgie et comme serré dans le cerveau et les os des pommettes (S. H.).

65. Mal de dents comme de serrement, dans une dent creuse, avec tractions dedans, comme si on la tirait (Lgh.).

Odontalgie pressive dans la dernière molaire de la mâchoire inférieure gauche, qui disparaît en serrant les dents (*id.*).

Une douleur pressive, sourde dans l'avant-dernière dent molaire de la mâchoire supérieure gauche (*id.*).

Douleur lancinante dans la première molaire de la mâchoire inférieure gauche (*id.*).

Une douleur lancinante sourde dans la dernière molaire supérieure gauche (*id.*).

70. Sentiment de sècheresse dans la bouche, sans soif (*id.*).

Abondant afflux de salive dans la bouche (Lgh.).

Salivation, précédée de fréquente horripilation (*id.*).

Salivation avec vomiturition et horripilation (*id.*).

Salivation excessive, avec goût salé de la salive sur le côté gauche de la langue (*id.*).

75. Beaucoup de salive visqueuse dans la bouche, après la sieste (Htb. et Tr.).

Il se détache une pellicule du palais (Lgh.).

Ardeur au palais, comme par des charbons ardents (*id.*) après cinq minutes.

Grattement et âpreté dans la gorge, toute la journée (*id.*).

Ardeur dans la gorge (Alston, Mat. med.).

80. Ardeur dans le gosier jusque dans l'estomac, comme par du poivre d'Espagne, avec afflux de salive dans la bouche (W.).

Ardeur dans la gorge et l'estomac, comme si une flamme en remontait; il devait ouvrir la bouche (*id.*).

Ardeur dans la gorge jusque dans l'estomac, avec inquiétude, tremblement et chaleur à tout le tronc; en même temps envie de vomir et écoulement d'eau de la bouche, avec sècheresse dans les joues (*id.*).

Inflammation de l'œsophage (Ehrhardt, Pflanzenhist. VII, p. 293).

Goût dans la bouche, comme si elle était enduite intérieurement avec de la graisse rance (Lgh.).

85. Goût fade dans la bouche, après le déjeuner, avec enduit blanc de la langue (*id.*).

Goût amer, vert (Lgh.)

Goût très-amer (S. H.).

Goût amer putride, après avoir bu de la bière, qui lui plaît; surtout sur la base de la langue (*id.*).

Soif de boisson froide (Lgh.).

90. Grande faim, l'estomac étant vide, et ventre affaissé; il mangeait beaucoup et avec le meilleur appétit (après deux heures) (*id.*).

Après le dîner, grande tendance à dormir (Htb. et Tr.).

Renvois continuels (S. H.).

Renvois à vide (Htb. et Tr.).

Forts renvois à vide (S. H.).

95. Fréquens rapports à vide (Lgh.).

Hoquets fréquens (*id.*).

Malaise avec horripilation (de suite) (Htb. et Tr.).

Le matin, malaise (après vingt-quatre heures) (*id.*).

Vomissements (Mayerne, Syntagma Prax.).

100. Vomissement avec diarrhée (Ehrhardt).

L'estomac est douloureux à l'attouchement, comme s'il y avait reçu un coup (W.).

Pression sur le côté gauche de l'estomac (*id.*).

Mal d'estomac crampoïde (*id.*).

Constriction crampoïde de l'estomac avec rapports d'air (*id.*).

105. Constriction de l'estomac de tous les côtés, vers le centre, comme s'il était resserré par un lien, avec afflux de salive dans la bouche et envie de vomir (*id.*).

Griffement et raclement dans le côté gauche de l'estomac, suivi de resserrement du cardia, avec augmentation de la sécrétion de salive salée et horripilation (*id.*).

Griffement douloureux dans l'estomac, comme s'il était comprimé, suivi d'afflux de salive et malaise pour vomir (*id.*).

Sentiment de chaleur agréable dans l'estomac, comme après des boissons spiritueuses (après trois quarts d'heure) (*id.*).

Ardeur dans l'estomac, comme par des charbons ardents (*id.*).

110. Ardeur dans l'estomac, comme s'il avait avalé du poivre (*id.*).

Sentiment d'ardeur dans le creux de l'estomac, après avoir mangé, accompagné de pression (S. H.).

Inflammation de l'estomac (Ehrhardt).

Flaccidité de l'estomac; il est comme suspendu (*id.*).

Mal de ventre excessivement violent (Ehrhardt).

115. Mal de ventre excessif et ballonnement (*id.*).

Douleur de plaie avec angoisse dans l'hypogastre (Htb. et Tr.).

Agitation et chaleur dans le bas-ventre (*id.*).

Sentiment de chaleur agréable à travers tout le canal intestinal, comme après des boissons spiritueuses (*id.*).

Sentiment de vacuité dans le bas-ventre, comme après un vomitif, le matin (*id.*).

120. Dépression du ventre, comme si on n'en avait pas, avec grande faim (*id.*).

Colique venteuse comme des crampes, le matin dans le lit; les vents font efforts contre les hypochondres et la cavité thoracique, et déterminent une sensation de déduction crampoïde et de resserrement qui diminue en se tordant, mais revient de suite dans le repos (*id.*).

La colique venteuse ne diminue que quand il appuie la tête sur les coudes et les genoux, après quoi sortent quelques vents (*id.*).

Douleur pinçante sur le côté postérieur de l'iléum (S. H.).

Tortillement dans tout le canal intestinal; puis selle molle avec prurit brûlant autour du rectum (*id.*).

125. Grouillement et roulement dans le ventre (Htb. et Tr.).

Borborygmes bruyans dans le ventre, dans le côté gauche, comme par des vents, et ensuite émission de flatuosités (Lgh.).

Émission de beaucoup de vents (Htb. et Tr.).

Douleur pressive dans la région inguinale (*id.*).

Douleur déchirante dans l'aîne gauche, comme d'entorse, en étant debout (Lgh.).

130. Violente douleur de distorsion et de paralysie dans l'arc du pubis gauche, jusque dans la cuisse, en étendant la jambe, en se levant de son siège (Htb. et Tr.).

Pression de dedans en dehors avec douleur de plaie dans l'aîne gauche, et même dans la droite, après avoir uriné (*id.*).

Constipation, pendant deux jours (effet secondaire) (*id.*).

Selle dure, sortant difficilement (S. H.).

Selle d'abord naturelle, puis comme fermentée et liquide, comme de l'eau (*id.*).

135. Selle molle, peu copieuse, entremêlée de petits grumeaux, et retardée de quinze heures (*id.*).

Selle en bouillie (après trois, dix, vingt-trois heures) (Lgh.).

Selle en bouillie, jaune (*id.*).

Selle collante, précédée de prurit autour du rectum, avec envie d'aller à la selle (*id.*).

Selle liquide, précédée de quelques pressions, et à la fin trois morceaux durs, sans douleurs (*id.*).

140. Selle diarrhéique, abondante, précédée de prurit autour du rectum avec ténésme (*id.*).

Diarrhée, quelques selles par jour, avec ardeur à l'anus, ballonnement du ventre et mal de ventre, comme s'il y avait une plaie à l'intérieur (S. H.).

Dysenterie mortelle (Alex. Benedictus, pract. 12, 117).

Fort prurit dans le rectum avec ténésme, et précédé d'une selle (cinq heures trop tôt) (W.).

Douleur cuisante de plaie autour du rectum (*id.*).

145. Envie d'uriner; l'urine sort goutte à goutte, avec élancemens dans le gland, après quoi émission naturelle (*id.*).

Dysurie (Spielmann).

Fréquentes envies d'uriner, avec émission peu copieuse (Lgh.).

Beaucoup de sédiment blanc dans l'urine (*id.*).

Un élancement pruriteux, en devant, dans l'urèthre, hors le temps de l'émission de l'urine (*id.*).

150. Élancemens aigus, sécans, intermittens, au bout du gland, en étant debout (Lgh.).

Prurit voluptueux au prépuce, qui oblige à frotter, avec écoulement de suc prostatique (*id.*).

Douleur déchirante dans les testicules (S. H.).

Douleur brûlante, pinçante au scrotum, sur le côté gauche (*id.*).

Érection, en étant assis, sans motif (après une demi-heure) (Lgh.).

155. Érection continuelle la nuit, sans pollution ni rêves lascifs (*id.*).

Écoulement de suc prostatique, la verge étant flasque (*id.*).

Excitation violente, infructueuse pour éternuer, dans la narine gauche (S. H.).

Éternuement (*id.*).

Éternuement par l'odeur de la poudre (*id.*).

160. Fréquens éternuemens sans coryza (Lgh.).

Augmentation de la sécrétion muqueuse du nez, sans traces de coryza (*id.*).

Coryza fluent, sans éternuement (Lgh.).

Coryza fluent, sans éternuement (Htb. et Tr.).

Écoulement abondant de mucosités par les narines postérieures (*id.*).

165. Fort écoulement de mucosités par le nez, sans éternuement,

avec cuisson suffocante dedans jusque dans les sinus frontaux , au point qu'elle ne peut prendre haleine (S. H.).

Toussotement provoqué par un léger grattement dans la gorge (*id.*).

Violente excitation à une toux courte , en haut dans le larynx (Lgh.).

Toux , à cause d'une démangeaison brûlante dans la partie supérieure de la trachée-artère (*id.*).

Toux , le jour et la nuit , comme provoquée par asthme et resserrement de la poitrine ; après quoi expectoration abondante , le matin (S. H.).

170. Toux sèche , creuse , par de la démangeaison dans le milieu de la poitrine , dans le repos (*id.*).

Toux sèche , presque non interrompue (S. H.).

Oppression de poitrine , comme si la poitrine n'était pas assez large , avec douleur tensive dans les muscles de la poitrine droite , surtout en tournant le tronc vers le côté droit , pendant dix heures (*id.*).

Difficulté à faire des profondes inspirations , à cause d'un sentiment , comme si le lobe gauche du poumon était adhérent (*id.*).

Douleur tensive sur le côté gauche de la poitrine , surtout quand il tourne le tronc vers le côté droit (après deux jours) (*id.*).

175. Pression crampoïde de dedans en dehors dans les parties inférieures de la poitrine (*id.*).

Une pression lancinante sur le sternum , en étant assis et debout (Lgh.).

Élancement dans le côté gauche de la poitrine , en étant assis et debout (*id.*)

Douleur lancinante dans le côté gauche de la poitrine , en allant au grand air , au point qu'il doit s'arrêter tout court (*id.*).

Élancement continu dans le côté gauche de la poitrine , en étant assis , qui disparaissait en marchant (*id.*).

180 Élancement superficiel , interrompu dans le côté gauche de la poitrine , en lisant (*id.*).

Sensation de chaleur dans le milieu de la poitrine , comme s'il avait avalé des alimens chauds (W.).

Mal de reins , une pression durant le repos (*id.*).

Maux de reins lancinans tractifs (*id.*).

Mal de dos , une pression dans les muscles (*id.*).

185. Douleur crampoïde dans les vertèbres dorsales, le matin, dans le lit, en étant couché sur le dos (*id.*).

Douleur pinçante dans l'omoplate gauche (*id.*).

Forts élancemens interrompus, toujours sur une place dans le milieu du dos, en étant assis (Lgh.).

Tension, comme de paralysie, dans l'articulation de l'épaule, le matin après le lever, que le mouvement aggrave (W.).

Douleurs tensives dans l'épaule droite, qui l'empêchent de lever convenablement le bras (*id.*).

190. Les douleurs tensives dans l'épaule droite cessent en se promenant, mais deviennent de suite plus violentes dans le repos (après trois jours) (*id.*).

Douleur de raideur dans l'épaule droite, surtout quand il est tourné à droite (W.).

Tiraillement sensible dans l'épaule droite (Htb. et Tr.).

Un tiraillement interne dans le bras, sensible, comme accompagné de faiblesse, surtout dans le radius, l'humérus et le poignet (*id.*).

Douleur pressive au bras, sur le côté externe au-dessus de l'articulation huméro-cubitale, le matin, dans le lit (W.).

195. Douleur d'entorse au bras droit, près de l'articulation du coude, en remuant le bras (Lgh.).

Prurit picotant au bras, près du coude (*id.*).

Une douleur tirillante à l'avant-bras dans le cubitus (Htb. et Tr.).

Prurit brûlant au côté externe de l'avant-bras gauche (W.).

Stries d'un rouge scarlatine à l'avant-bras gauche, qui causent du prurit en y touchant avec le doigt, mais qui disparaissent en passant dessus avec le doigt, donnant une sensation comme si une corde fine était placée sous la peau, pendant plusieurs jours (après sept jours) (*id.*).

200. Douleur paralytique dans le poignet, en le remuant (Lgh.).

Déchirement interrompu dans les muscles de la main gauche (*id.*).

Douleur spasmodique dans les muscles de la main droite, près du poignet, surtout en remuant celle-là (*id.*).

Tiraillement crampoïde dans la main droite, en écrivant (W.).

Prurit léger sur le dos de la main gauche, qui oblige à frotter (Lgh.).

205. Prurit brûlant, comme par des orties, sur l'articulation moyenne de l'indicateur, avec excitation à frotter (*id.*).

Douleur pressive dans le gras du pouce droit, que l'attouchement et le mouvement soulagent (*id.*).

Douleurs comme de coups dans les muscles fessiers du côté gauche, pendant le mouvement (W.).

Douleurs nocturnes dans les tubérosités ischiatiques (S. H.).

Dans l'articulation de la hanche droite, paralysie douloureuse en marchant (Htb. et Tr.).

240. Douleur de meurtrissure à la partie antérieure de la hanche, seulement en remuant le corps en étant assis, non en étant assis tranquillement, en marchant, ni au toucher (Lgh.).

Douleur de distension dans l'articulation de la hanche des deux côtés (S. H.).

Douleur pressive dans les muscles autour de la hanche gauche (Lgh.).

Déchirement pressif dans les muscles de la hanche gauche (*id.*).

Déchirement douloureux dans les muscles autour de l'articulation la hanche droite, en étant assis (*id.*).

245. Déchirement lancinant, intermittent dans les muscles de la hanche gauche, en étant assis (*id.*).

Douleur brûlante la nuit, dans les muscles de la hanche et de la cuisse, qui l'éveille souvent, plusieurs nuits de suite (S. H.).

Les jambes s'engourdissent fréquemment jusqu'au delà des genoux, avec chatouillement douloureux dedans et impuissance de les mouvoir (Htb. et Tr.).

Sentiment d'engourdissement (absterbungs?) et de froid dans la jambe gauche, comme si l'allait s'engourdir, en s'étant assis; le mouvement ne l'améliorait pas, et pendant la marche il restait toujours un sentiment de froid désagréable dans l'intérieur de la cuisse, mais surtout dans la jambe et le pied (*id.*).

Douleur tensive dans la cuisse, en marchant, en avant des muscles fessiers gauches jusque dans le jarret, comme si les tendons étaient trop courts (*id.*).

220. Douleurs déchirantes dans les muscles antérieurs de la cuisse gauche (en étant assis) (Lgh.).

Déchirement douloureux dans les muscles de la cuisse droite, en étant debout et assis (*id.*).

Déchirement intermittent dans les muscles latéraux de la cuisse droite, en étant assis, ne cessant pas en restant debout, mais bien en marchant (*id.*).

Douleur de distension dans la cuisse gauche, tout en haut, près du pli de l'aîne, en marchant au grand air, disparaissant en étant debout (*id.*).

Prurit rongeur à la cuisse gauche (*id.*).

225. Prurit rongeur à la cuisse droite, près de la hanche, qui excite à gratter (*id.*).

Déchirement au genou, au côté externe (S. H.).

Douleur lancinante au côté interne du genou, en étant assis (Lgh.).

Pression lancinante dans la jambe droite (*id.*).

Déchirement dans la jambe gauche, en devant, en étant assis; disparaissant de suite en marchant et en restant debout (*id.*).

230. Déchirement dans les muscles de la jambe droite, en marchant au grand air (*id.*).

Déchirement en haut sur le tibia gauche, immédiatement au-dessous du genou; en étant assis (*id.*).

Violent déchirement rongeur dans le mollet droit, en étant assis et debout (*id.*).

Violent déchirement lancinant dans les muscles jambiers, près de l'articulation tibio-astragalienne en étant assis (*id.*).

Élancement douloureux chaud, comme un coup de couteau dans le mollet gauche (Htb. et Tr.).

235. Douleur, comme d'un coup, sur le côté externe du mollet gauche (*id.*).

Sueur froide aux jambes, le matin (S. H.).

Grande faiblesse des jambes, jusqu'aux genoux, comme si elles allaient fléchir et ne pouvaient supporter le corps (*id.*)

Prurit rongeur près du genou à la jambe gauche, qui oblige à frotter (le matin) (Lgh.).

Au pied, douleur spasmodique, plus à la malléole externe, en étant assis et debout, disparaissant en marchant (*id.*).

240. Spasme dans le périnée , qui contracte les orteils (pendant une demi-heure) (S. H.).

Douleur déchirante , brûlante autour de l'articulation de pied , au point qu'il jette les hauts cris (pendant deux heures , avec chaleur des parties) (*id.*).

Douleur de plaie au pied droit , comme s'il était ulcéré en dedans , en marchant au grand air (Lgh.).

Violente douleur d'entorse dans le talon gauche (pendant quelques jours , non interrompue , puis se montrant de temps en temps ; le plus violente en marchant) (Htb. et Tr.).

Fréquent engourdissement des pieds en étant assis , avec impossibilité de les mouvoir alors , et chatouillement douloureux dedans (*id.*).

245. Prurit démangeant sur la plante du pied droit , qui excite à gratter (Lgh.).

Douleurs rhumatismales dans les membres (Pyl., Aufsätze, etc).

Les effets de l'euphorbe paraissent ne se développer que tard (Htb. et Tr.).

Inflammation de parties extérieures (Scopol., Flor. Carn.).

Gangrène froide (*id.*).

250. Gonflement universel , inflammation , gangrène froide , mort (Siegesbeck in Bressol. Samml. 1792, 11. S. 192).

Défaut de vigueur et fatigue dans tout le corps (*id.*).

Lassitude dans les membres , en marchant au grand air ; la marche devient pénible (Lgh.).

Fréquens bâillemens , comme si on n'avait pas assez dormi (*id.*).

Grande envie de dormir après le dîner (Htb. et Tr.).

255. Il ne peut surmonter le sommeil dans la journée (S. H.).

Sommeil étourdissant l'après-dînée ; il ne peut presque pas s'en défaire et continue à sommeiller (*id.*).

Il est couché la nuit , les bras étendus sur la tête (W.).

Insomnie et jactation inquiète dans le lit avant minuit , avec bruissement dans les oreilles ; il ne pouvait fermer les yeux (S. H.).

Il s'éveille facilement et souvent (*id.*).

260. Il s'éveille souvent la nuit , mais se rendort de suite (Lhg.).

La nuit en étant éveillé dans le lit, sursaut subit, comme par une secousse électrique (*id.*).

Rêve inquiet, embrouillé, sans fin (S. H.).

Rêves inquiets, vifs, la nuit, qui le font tressaillir, et l'éveillent (Lgh.).

Rêves vifs, lascifs, avec éjaculation (*id.*).

265. Rêve de choses passées depuis deux jours (après trois heures du matin) (W.).

Sentiment comme si la chaleur était en défaut, et comme s'il n'avait dormi de toute la nuit, avec disparition de toutes les veines des mains (*id.*).

Froid par tout le corps (le matin) (*id.*).

Froid, en marchant au grand air (S. H.).

Frissonnement continu avec sueur (*id.*).

270. Horripilation (Ehrhardt).:

Frisson sur tout le tronc (*id.*).

Frisson sur tout le dos, avec joues brûlantes, et mains froides (Lgh.).

Chaleur (effet secondaire) (Ehrhardt).

Grande chaleur toute la journée; tout vêtement lui paraît une charge, de même que tout le corps lui paraît trop lourd, comme s'il avait porté un grand fardeau (S. H.).

275. Sentiment de chaleur sur tout le visage avec front chaud et mains froides, sans soif (Lgh.).

Fièvre (Rust).

Soif de boissons froides (Lgh.).

Sueur au cou, tous les matins dans le lit et au lever (S. H.).

Sueur le matin, à partir des pieds jusque sur tout le corps, avec grande chaleur, sans soif (*id.*).

280. Sueur le matin aux cuisses et aux jambes, mais non aux pieds (*id.*).

Le matin, sueur froide aux jambes.

Pathogénésie de la petite pervenche (1)

(*Vinca minor*).

Symptômes généraux. Grande faiblesse et abattement comme si la vie allait s'éteindre. — Propension à la pandiculation. — La plupart des symptômes s'amendent au grand air pendant le mouvement. — Chaleur générale. — Sensation de tremblement dans tous les vaisseaux du corps.

Peau. Prurit rongeur au cuir chevelu, avec envie irrésistible de se gratter. — Cheveux mêlés comme dans la plique. — Le bout du nez devient rouge au moindre emportement. — Exanthème de boutons à la face. — Prurit rongeur au tronc, excitant à se gratter. — Peau très-sensible, avec rougeur et écorchure au moindre frottement. — Douleurs brûlantes et ulcères comme produits par le décubitus, à la fesse gauche.

Sommeil. Insomnie avec agitation nocturne. — Rêves lascifs.

Fièvre. Horripilations subites. — Pouls dur, plein.

Moral. Humeur larmoyante. — Tristesse avec crainte de mort. — Mauvaise humeur. — Accès de colère et bientôt repentir.

Tête, 1° en général. Étourdissement tournoyant, avec voile et flammes devant les yeux. — Pression à l'extérieur de la tête. — 2° *Vertex.* Douleur déchirante, comme si le vertex allait s'entr'ouvrir, avec sensation comme si quelqu'un le frappait à coups de marteau, de dedans en dehors.

Yeux. Prurit et ardeurs dans les paupières, qui deviennent rouges. — Vue trouble en lisant.

Oreilles. Tintemens et sifflemens dans les oreilles, avec une sensation comme s'il en sortait un courant d'air, surtout du côté gauche.

(1) Voyez notre Revue, volume II, p. 448. Dans le nouveau Manuel de M. Jahr ce médicament n'est que mentionné, la symptomatologie manque.

Nez. Prurit dans le nez. — Obstruction du nez, le plus souvent d'un seul côté. — Fréquente épistaxis.

Face. Pâle. — Vultueuse, couverte de petits boutons. — Enflure de la lèvre supérieure et de l'angle de la bouche. — Chaleur des joues, sans rougeur. — Déchirement dans les os jugaux.

Dents. Déchirement en mâchant, mais seulement hors du lit; il disparaît à la chaleur du lit.

Bouche. Aphthes. — Goût pâteux. — Tous les alimens semblent sans saveur.

Appétit et soif. Faim et inappétence alternativement; la première ne peut être apaisée. — Adipsie.

Gorge. Ulcères à la gorge. — Maux de gorge en avalant. — Déglutition pénible.

Estomac. Éructations fortes à vide. — Nausées. — Vomissemens amers, abondans, d'un liquide jaunâtre. — Sensation de vide à l'estomac.

Ventre. Pincemens. — Gargouillemens avec émission d'une grande quantité de vents puants.

Selles. Étreintes pour aller à la selle. — Selles débilitantes, avec brûlure à l'anus.

Urine. Sécrétion diminuée.

PARTIES GÉNITALES. FEMELLES. Menstruation excessive, presque comme une gouttière, avec sensation de grande faiblesse.

LARYNX, TRACHÉE-ARTÈRE. Toux spasmodique, avec titillation dans le larynx, mucosité visqueuse dans la trachée-artère. — Enrouement.

POITRINE. Élancemens, oppression. — Élancemens sur le sternum. — Bâillemens fréquens.

NUQUE. Tension douloureuse, raideur et sensation comme s'il y avait un poids dessus.

EXTRÉMITÉS, 1° EN GÉNÉRAL. Douleurs déchirantes dans les membres. — 2° **EXTRÉMITÉS SUPÉRIEURES.** Tiraillemens spasmodiques et déchiremens dans les bras et aux bouts des doigts. — Enflure et raideur des premières phalanges, avec douleurs brûlantes dans les ongles. — 3° **EXTRÉMITÉS INFÉRIEURES.** Tiraillemens spasmodiques dans les pieds et leurs doigts.

Congrès homœopathique**Tenu à Leipzig le 10 août 1842.**

Il y a quatorze ans que pour la première fois nous nous sommes réunis, afin de célébrer l'anniversaire du jour où Hahnemann a obtenu le grade de docteur. Nous nous souvenons encore de l'enthousiasme qui présida à cette réunion. Nous voici rassemblés de nouveau pour délibérer sur les intérêts de l'homœopathie, sur les moyens de la protéger contre les attaques de ses adversaires, sur le plan de campagne que nous avons à adopter. Nous tous ici présents, médecins et partisans de l'homœopathie, nous éprouvons un plaisir d'autant plus vif à nous retrouver ensemble, que, d'après ce qui s'était passé l'année dernière, il était à craindre que jamais réunion pareille ne pût avoir lieu à l'avenir.

Dès le 9 août, dans la soirée, plusieurs médecins se réunirent pour délibérer sur des affaires qui touchaient plutôt à des intérêts locaux et à la propagation au dehors de l'homœopathie. Avant d'ouvrir la séance, le docteur Maurice Müller, directeur en fonctions pour cette année, adressa aux assistans l'allocution suivante :

Messieurs,

Permettez-moi, à l'ouverture du quatorzième congrès homœopathique, de vous offrir mes salutations fraternelles et de vous souhaiter la bienvenue à Leipzig où, quatre fois déjà le congrès s'est assemblé. Je m'acquitte de ce devoir avec un mélange de joie et de douleur ; de joie, parce que je revois des amis bien chers et que je fais la connaissance de collègues qui partagent mes convictions, parce que je vois que tous nos efforts, depuis treize ans, ne sont par restés sans porter quelques fruits ; de douleur, parce que je songe à tant d'espérances déçues, à tant de projets échoués. Mais puisons de nouvelles forces dans notre réunion, et préparons-nous, s'il le faut, à de nouveaux sacrifices pour faire triompher le principe *similia similibus*.

Vous avez fondé, il y a dix ans, l'hôpital homœopathique de Leipzig, pleins des plus douces espérances. Cet hôpital a fait beaucoup

de bien ; un grand nombre de malades lui doivent le rétablissement de leur santé ; beaucoup de médecins y ont puisé la première instruction pratique en homœopathie. Il a toujours mieux valu que sa réputation, et il a pu lutter avec d'autres établissemens mieux dotés. Cependant il n'a jamais répondu à tout ce qu'on s'était promis , parce qu'on en attendait beaucoup trop ; aussi l'a-t-on peint sous des couleurs d'autant plus noires que l'on en était plus loin. Il a été ce que les circonstances lui permettaient d'être ; il a été ce qu'il devait être nécessairement. Ce n'est pas le moment d'entrer dans des explications ; tout ce que j'ai à vous dire aujourd'hui , c'est qu'il a subsisté beaucoup plus long-temps que vous ne l'espériez, vu la modicité de ses revenus et qu'aujourd'hui s'est présentée l'occasion honorable que vous attendiez depuis six ans, de le fermer. Nous manquons de ressources pour continuer à soigner les malades et pour subvenir aux dépenses courantes ; le reste du capital qui a entretenu jusqu'ici l'établissement, sans parler des souscriptions particulières , est représenté par la maison sur laquelle il n'est plus possible d'emprunter. Les médecins homœopathes de Leipzig à qui vous en avez confié l'inspection depuis cinq ans, ont vu arriver ce moment ; ils avaient déjà demandé et obtenu, l'année passée, lors du congrès de Dessau, l'autorisation de convertir, le cas échéant, l'hôpital en une polyclinique qui, tout en coûtant moins, serait encore utile aux malades et aux médecins. Cette autorisation a été renouvelée encore au mois de mars dernier par le docteur Eiwert, et ils en ont fait usage à la fin de juin. On a cessé de recevoir des malades, et après la guérison de ceux qui restaient, on a renvoyé tous les employés. La polyclinique a été établie jusqu'à ce jour dans le même local. Le gouvernement a promis de lui accorder les mêmes secours qu'à l'hôpital, que nous nous sommes d'ailleurs réservé le droit de rouvrir si les circonstances le permettent. Il est vrai que l'allocation cesse à la fin de cette année, mais on peut espérer que la diète la renouvellera pour trois ans.

Le docteur Noack qui, dans ces trois dernières années, a dirigé avec tant de talent l'hôpital, étant sur le point de partir pour la France, et ses travaux littéraires l'ayant empêché d'accepter notre offre de diriger la polyclinique jusqu'à son départ, nous en avons nommé directeur son prédécesseur, le docteur Hartmann.

Je dois encore soumettre un objet à vos délibérations : Il y a dix ans que vous avez voté des statuts qui semblaient fort utiles, mais ils n'ont pas été observés un an, preuve qu'ils n'étaient pas parfaitement convenables; sans avoir été formellement abrogés, ils sont tombés en désuétude. Au septième congrès, tenu à Brunswick, au lieu d'un nombreux directoire, vous avez nommé un seul directeur auquel devaient s'adjoindre les députés du congrès; cela n'a pas eu lieu non plus, et l'expérience a prouvé que cette adjonction n'est pas absolument nécessaire. Un directeur annuel, un secrétaire et un trésorier, outre les inspecteurs du capital et de la polyclinique de Liepzig suffisent, et demain vous aurez à les élire. Je vous propose donc de renouveler ou de réviser les statuts. Ce qu'il y a de triste, c'est que les souscriptions des membres du congrès ont cessé en même temps que les statuts.

Enfin, comme après la suspension des statuts, on n'a plus su qui est ou non membre du congrès, je vous sou mets les résolutions suivantes sur lesquelles vous aurez à vous prononcer aujourd'hui même ou demain :

Est membre du congrès

1° Quiconque a assisté à une de ses réunions et a signé sur le registre de présence;

2° Quiconque a pris un diplôme ou payé le droit d'admission;

3° Quiconque a souscrit pour une certaine somme au fonds homœopathique ou a rendu un service quelconque à l'homœopathie;

4° Tout membre d'une société locale.

Quiconque n'appartient pas à une de ces catégories n'est pas membre du congrès.

On proposa aussi de fixer au minimum de deux thalers la contribution annuelle des membres du congrès, et de faire payer un nouveau droit d'admission de trois thalers. On arrêta ensuite qu'à dater de cette année, les congrès se tiendraient alternativement dans l'une de ces quatre villes : Dresde, Leipzig, Magdebourg et Berlin, et que sa prochaine réunion aurait lieu à Dresde. Après différentes discussions scientifiques, on décida que les citations empruntées par les journaux allopathiques aux journaux de l'homœopathie, sans indication des sources, seraient examinées avec le plus grand soin « parce que c'est

un devoir sacré pour tout médecin homœopathe de veiller sur le précieux trésor de son art, et d'empêcher que des mains étrangères ne l'altèrent. » Le docteur Trinks, de Dresde, cita, à ce sujet, un passage des Annales du Hanovre qu'il avait eu l'idée de soumettre à un examen attentif. Après que le docteur Müller eut invité les assistans à se trouver à la réunion du lendemain, le docteur Trinks prit la parole afin de remercier le directeur en fonctions de la complaisance avec laquelle il s'était chargé du fardeau de la direction, et surtout de la part active qu'il avait prise aux discussions scientifiques. L'assemblée se sépara très-tard.

Le lendemain, 10 août, la séance se tint à dix heures du matin à l'hôtel de Prusse. Étaient présens :

- MM. le docteur M. Muller, de Leipzig;
- le docteur Stapf, de Naumbourg;
- Salomon Gutmann, dentiste de Leipzig;
- le docteur A. Noack, de Leipzig;
- F. Hartmann, *id.*;
- C. Haubold, *id.*;
- C. Drescher, *id.*;
- Aug. Rapou, de Lyon;
- W. Marbach, de Jauer en Silésie;
- Chemnitz, de Zerbst;
- Lobethal, de Breslau;
- Trinks, de Dresde;
- Severin, de Naples;
- Kurtzel;
- Lux, médecin vétérinaire à Leipzig;
- Melicher, de Berlin;
- Ehrhardt, de Mersebourg;

Ed. Seidel, de Leipzig;

Fr. Petters, pharmacien de Dessau;

Weichsel, commissaire de Magdebourg;

le docteur Fr. Rummel, de Magdebourg;

Ad. Zestermann;

H. H. Biltig, bachelier en médecine;

F. Küchenmeister, bachelier en médecine;

- MM. E. F. Iphofen, candidat en droit ;
 C. Gruner, pharmacien de Dresde ;
 I. A. Krasselt, vétérinaire de Borna ;
 le docteur E. Hamilton, de Londres ;
 L. Schumann, libraire de Leipzig ;
 F. H. Hendel, pharmacien de Leipzig ;
 Kreussler, bachelier en médecine.

Le docteur Müller fit un discours sur l'état actuel de l'homœopathie et ses rapports avec l'allopathie, après quoi il traça un tableau historique des destinées de l'hôpital homœopathique de Leipzig depuis sa fondation jusqu'à sa suppression le 1^{er} juillet 1842, et rappela les résolutions prises la veille.

On ouvrit ensuite plusieurs lettres adressées au congrès : la première était du docteur Cammerer d'Ulm, qui envoyait 45 florins 35 kreutzers pour l'hôpital homœopathique. On devait, y disait-il, chercher davantage à mettre en honneur la pure homœopathie, ce qui ne peut avoir lieu qu'autant qu'on déclarera qu'elle se suffit à elle-même, et qu'on établira comme principe fondamental qu'il faut traiter en conséquence. L'auteur compte sur l'accord des médecins de la Saxe, il compte moins sur celui des médecins du sud de l'Allemagne. Il terminait sa lettre par le vœu que les médecins homœopathes cessent de disputer sur des choses accessoires, et ce vœu fut partagé par tous les assistans.

Une lettre du docteur Gross de Jüterbogk contenait un traité sur la pratique et la théorie, que le manque de temps ne permit pas de lire.

Une troisième, du docteur Mühlenbein de Brunswick, annonçait au congrès, que son oncle, le conseiller Mühlenbein avait renoncé à l'exercice de la médecine et s'était retiré à Schoeningen pour y terminer ses jours ; il pria en même temps le directeur de communiquer la note suivante à l'assemblée : « Le docteur Wahle de Rome m'a écrit, il y a quelque temps, qu'il se proposait d'envoyer au congrès des observations sur le *limex lutularis*, sur l'*eupion* et sur le *paraffin*. Si ses occupations ne le lui permettent pas, il les fera imprimer soit dans les Archives, soit à part, en y ajoutant quelques observations sur la tarentule, le scorpion, etc. Il demande aussi pourquoi les médecins qui habitent dans les environs du Harz n'expérimentent

pas la salamandre terrestre. » Le docteur Mühlenbein offre une salamandre à ceux qui voudront faire cette expérimentation.

Le docteur Melicher de Berlin lit ensuite un rapport sur l'état de l'homœopathie en Italie depuis 1821 jusqu'à ce jour.

Le docteur Noack communique quelques uns des résultats obtenus à l'hôpital homœopathique de Leipzig depuis le mois d'août 1841 jusqu'à la fin de juin dernier. Nous publierons ces résultats complets.

On procède ensuite au choix des fonctionnaires. Le docteur Trinks est nommé directeur, M. Kœrner de Dresde secrétaire et M. Schumann est confirmé dans ses fonctions de trésorier. Le pharmacien Gruner, de Dresde, demande la permission de lire une note sur les résultats qu'ont obtenus ses travaux pharmaceutiques.

Le docteur Lobethal fait hommage aux membres du congrès de son dernier opusculé sur l'emploi de l'air de la mer dans les maladies de poitrine, puis le docteur Trinks clot la séance par un discours improvisé, où il engage les médecins et les amis de l'homœopathie à s'unir plus étroitement que jamais.

Un repas auquel prirent part plusieurs hommes distingués suivit cette réunion importante sous plus d'un rapport.

Rapport sur l'hôpital homœopathique de Leipzig,

Par le docteur TRINKS.

A l'époque de la fondation du congrès homœopathique, lors de sa réunion à Cœthen en 1829, on résolut de consacrer le produit des souscriptions recueillies à l'occasion de la fête de Hahnemann, à la fondation d'un hôpital homœopathique. En trois ans le fonds fut porté à 4,000 thalers; l'homœopathie s'était fort répandue, les membres du congrès s'étaient multipliés. Il n'était pas encore question de *purisme*, dans le sens que pouvait l'entendre Hahnemaun qui s'était retiré lui-même de notre société, et qui nous laissait nous arranger comme nous l'entendions, car c'eût été là une concession que ne pouvait faire la portion des membres du congrès habitués à des recherches scientifiques. Le directeur du congrès, qui avait rempli avec talent les fonctions de médecin dans les hôpitaux, proposa de

fonder un hôpital à Leipzig. Son zèle entraîna Hahnemann et la plupart des médecins de Leipzig et des membres qui assistèrent au congrès tenu à Leipzig en 1832. On calcula que le capital qu'on possédait suffirait pour trois ans. Dix se sont écoulés, et, malgré l'augmentation des dépenses, il nous reste le tiers de ce capital.

On espérait qu'après ce laps de temps le gouvernement se chargerait des frais de l'établissement, parce qu'on était convaincu qu'on prouverait par le fait l'efficacité de la méthode homœopathique, efficacité qu'à cette époque ses adversaires niaient encore.

Ainsi fut résolue la fondation de l'hôpital homœopathique de Leipzig. Le congrès prit le nom de congrès homœopathique central, il se donna des statuts propres à favoriser les progrès de l'homœopathie; il devint une bannière autour de laquelle devaient se réunir les sociétés locales déjà constituées ou qui se constitueraient par la suite, et dont les membres en faisaient partie de droit.

La suite a prouvé que les progrès scientifiques et pratiques de l'homœopathie n'avaient pas besoin de statuts pareils ni d'une pareille centralisation; elle s'est en effet frayée elle-même la route, sans que le congrès ait exercé une influence notable sur son développement. Bien plus, le congrès a paru une institution dangereuse à celui qui avait découvert l'inappréciable principe de l'homœopathie; le nouveau directoire lui a semblé un rival d'autant plus redoutable, que quelques-uns de ses membres les plus libéraux avaient travaillé avec activité à l'ouverture de l'hôpital. Dans un moment où il était impossible de revenir sur ses pas, presque tout le capital dont on pouvait disposer ayant été employé, dans le moment même où l'hôpital allait s'ouvrir, le fondateur de l'homœopathie, prêtant l'oreille à ses intérêts personnels et à des intérêts de localité, commença ces hostilités qui, pour le bien de l'établissement, auraient dû commencer un peu plus tôt ou un peu plus tard. Le congrès se divisa en deux camps ennemis, d'accord seulement sur ce point, qu'il fallait ouvrir l'hôpital; mais le directeur du congrès et tous les amis du purisme se retirèrent lorsqu'il s'agit de se charger de la direction de l'établissement, ce qui obligea les trois médecins accusés de libéralisme de l'accepter. Ils se montrèrent puristes dans l'exercice de leurs fonctions, tant en écrivant contre le purisme, pour repousser

ses attaques, attaques dont l'établissement souffrit plus que les personnes en question.

Ce ne fut pas sans peine que le congrès de 1833 parvint à rétablir la paix avec Hahnemann ; encore ce fut plutôt un court armistice. Un directoire plus agréable au père de l'homœopathie fut choisi. L'hôpital fut confié au médecin à qui on avait pensé dans le principe et à des inspecteurs choisis par Hahnemann. Plusieurs des membres libéraux du congrès restèrent pendant trois ans dans l'inaction, afin de conserver au moins dans l'assemblée une paix impossible dans les publications littéraires.

Vous savez que, le 16 juin 1834, Hahnemann exclut le congrès de toute coopération à la direction de son établissement, et s'en chargea lui seul ; qu'à la sixième réunion tenue à Coethen, il déclara le congrès dissous, déclaration sans valeur en elle-même ; et qu'enfin, au mois de mai 1835, il quitta l'Allemagne, sans s'inquiéter le moins du monde du sort de l'hôpital. Les membres du congrès, sans s'arrêter à sa déclaration, s'assemblèrent à Brunswick, et rétablirent le congrès dans ses droits et dans sa propriété. Cependant les statuts restèrent suspendus et furent remplacés par des arrangemens restés en vigueur jusqu'à ce jour. A la place d'un nombreux directoire, inutile depuis que l'homœopathie était assise sur des bases larges et solides, on nomma un seul directeur, que devaient appuyer les députés du congrès, appui qui n'a été prêté que dans de rares circonstances. Malheureusement, les souscriptions annuelles et les droits d'admission avaient diminué à mesure que les statuts tombaient en désuétude.

A l'époque de la huitième assemblée du congrès à Magdebourg en 1836, la guerre cessa tout à coup ; on s'était aperçu que le libre examen et la pureté de la doctrine et de la pratique n'étaient nullement en opposition. L'hôpital, dans le courant de cette seule année, avait changé deux fois de médecin, la première fois à cause d'un désaccord entre le médecin et les inspecteurs ; la seconde à cause de la pseudohomœopathie du médecin. Le congrès confia les fonctions de médecin en chef à un membre de l'administration de la première année, à qui elle adjoignit des inspecteurs laïques.

L'hôpital avait déjà subsisté un an de plus qu'on ne l'avait pensé.

c'était une preuve des heureux résultats du traitement homœopathique, et par conséquent le but de l'institution avait été atteint ; mais les innombrables obstacles dont nous avons parlé en avaient empêché la parfaite réussite. Il valait mieux que sa réputation ; dans les périodes les plus mauvaises qu'il avait eues à traverser, il avait toujours été en état de lutter avec tout autre hôpital. Sans parler des médecins qui lui doivent non-seulement leur instruction pratique, mais leur célébrité scientifique, le grand nombre de malades qui y ont été guéris suffit pour assurer sa gloire. Mais il en a été de sa réputation comme de celle d'une femme : innocente ou coupable, une fois perdue, c'est pour toujours.

Si, à toutes ces circonstances, vous ajoutez la réduction considérable du capital, l'établissement à Vienne et ailleurs d'hôpitaux homœopathiques mieux dotés, le refus de secours du gouvernement de la Saxe, vous comprendrez la résolution du congrès de soutenir l'hôpital pendant un an encore, et de le fermer si le gouvernement ne s'en chargeait pas dans l'intervalle. Malheureusement la publicité donnée à cette résolution a eu pour résultat de diminuer encore les dons faits par les particuliers à un établissement auquel le médecin pseudohomœopathe avait déjà porté le coup le plus funeste.

Les médecins de Leipzig, qui avaient formé une société libre, oubliant que cet établissement n'avait été pour eux qu'une source de désagrément, réunirent leurs efforts pour le soutenir aussi longtemps que possible, et ils obtinrent de la diète un faible secours pour les années 1837-39.

L'hôpital se releva et il redevint plus florissant d'année en année, sous la direction de ses deux derniers médecins en chef. Cela engagea le congrès de 1837, assemblé à Francfort-sur-le-Mein, à décider qu'on le laisserait subsister trois ans encore, c'est-à-dire tant que durerait la subvention du gouvernement, et à charger de l'inspection les médecins de Leipzig.

Le dixième congrès, tenu à Dresde en 1838, conformément aux vœux exprimés par les médecins de Leipzig, résolut de laisser l'hôpital marcher aussi long temps que ses ressources le lui permettraient, sans contracter de dettes, c'est-à-dire aussi long-temps que l'on trouverait à emprunter sur la maison et sur le mobilier.

Le onzième congrès, séant à Leipzig, confia la direction de l'établissement au cinquième médecin en chef, le quatrième ayant donné sa démission.

Les médecins de Leipzig obtinrent en même temps un nouveau secours de la diète pour les années 1840-1842, ce qui engagea le douzième congrès, tenu à Berlin en 1840, à prolonger de trois ans la durée de l'hôpital.

Dans l'intervalle, le fonds principal n'avait pas cessé de diminuer. Les médecins de Leipzig annonçèrent donc au treizième congrès, assemblé à Dessau en 1841, qu'ils seraient vraisemblablement obligés de fermer l'hôpital à Pâques de l'année suivante, et lui demandaient l'autorisation de le convertir en une polyclinique. Pour ne pas tarir complètement la source des dons particuliers, ils le prièrent en même temps de tenir cette résolution secrète; aussi n'en parla-t-on pas dans le procès-verbal.

Ce qui avait été prévu est arrivé. L'hôpital n'a pu se soutenir que jusqu'à la fin du mois de juin 1842, et, du consentement du directeur du congrès, le docteur Elwert, il a été converti le 1^{er} juillet en une polyclinique. Ses travaux littéraires ayant empêché le médecin en chef de garder la direction de l'établissement jusqu'à son départ pour Lyon, nous en avons chargé son prédécesseur, qui l'a acceptée avec empressement. La vente de la maison et du mobilier n'a pu être effectuée par nous qu'après avoir obtenu votre consentement. Nous nous sommes réservé d'ailleurs le droit de rouvrir l'hôpital si les circonstances deviennent plus favorables, et le gouvernement accordera à la polyclinique les secours qu'il avait alloués à l'hôpital jusqu'à la fin de cette année. On priera la diète d'accorder de nouveaux fonds.

Ce court exposé explique suffisamment ce qui a eu lieu. On a fait avec dignité ce qu'il était impossible de ne pas faire. Dans cette occasion, les médecins de Leipzig ont rempli consciencieusement leurs obligations, de même qu'ils avaient consacré les années précédentes tous leurs efforts au service de la bonne cause. Je dois citer, en particulier, le docteur Haubold, qui, pendant près de dix ans, a donné tous ses soins à l'hôpital en qualité d'inspecteur, et qui, trois fois, a pris la direction de l'établissement, ainsi que le docteur Noack, qui serait parvenu à rendre l'hôpital célèbre si on n'avait pas dû le

fermer. Je dois mentionner aussi M. le libraire Schumann, qui, pendant sept ans, a rempli avec le plus grand désintéressement les fonctions de trésorier, et M. Reichel, dont le zèle a été d'un grand secours aux administrateurs de l'établissement, et par l'intervention de qui nous avons obtenu une subvention du gouvernement (*Gazette homœopathique*, vol. XXII, n° 20).

L'homœopathie à Naples, à Rome et à Palerme,

Par le docteur MELICHER.

Le voyage que je viens de faire à Rome par ordre du roi de Prusse m'a fourni l'occasion d'étudier l'état de l'homœopathie à Rome, à Naples et à Palerme, et j'ai recueilli des détails que je demande la permission de vous communiquer. Naples étant le centre du mouvement homœopathique en Italie, je commencerai par exposer les principales époques de l'histoire de cette méthode curative dans cette ville, et je vous signalerai surtout la clinique qui y a été fondée. Je vous dirai ensuite quelques mots des progrès de l'homœopathie à Palerme et à Naples.

C'est en 1821 que l'homœopathie a commencé à se répandre à Naples, sous le patronage du général autrichien Koller. Le docteur Odry de Fribourg y fit connaître la traduction française de l'*Organon* de Hahnemann, et le docteur Romani fut le premier à en adopter les principes. Albert Scömberg fit, le 13 et le 20 novembre, un cours public sur l'homœopathie, et publia, en 1824, un extrait de l'*Organon* sous le titre : *Système médical du docteur Samuel Hahnemann, exposé à l'Académie des sciences de Naples*. La même année, Bernardo Quarata donna une traduction complète de l'*Organon* en italien. Le docteur Gaimari en publia une autre, accompagnée d'observations mordantes, et à l'instant la lutte s'engagea. La guérison de Romani, atteint d'une maladie chronique opiniâtre, vint bientôt donner plus de vivacité encore aux disputes. Plein de reconnaissance, Romani publia, en 1825, la Matière médicale de Hahnemann, avec cinq entretiens en forme de préface. Peu de temps après De Horatiis se déclara partisan de l'homœopathie, et le 19 octobre 1826, en présence

du professeur Thomassini, il en prit chaleureusement la défense dans une séance publique de l'Académie. Le docteur Mauro, qui exerçait la médecine depuis trente-six ans, ne tarda pas à imiter son exemple ; il signala la nullité de l'ancienne école, et il commença l'étude de la méthode nouvelle par apprendre l'allemand. De concert avec Belluomini, il publia une traduction des Maladies chroniques de Hahnemann, et y ajouta les supplémens de Harlaub et Trinks. Belluomini partit ensuite pour Londres, afin d'y répandre l'homœopathie, tandis que Mauro restait à Naples dans l'intention de la défendre contre les attaques de ses ennemis. Ce fut alors le tour du docteur Cimone, jusque-là le plus ardent adversaire de la nouvelle médecine. Ayant vu, en 1829, les cures surprenantes opérées par l'homœopathie, à Pouzzoles, un des endroits les plus malsains des environs de Naples, où régnait épidémiquement la pleurésie, il se convertit et embrassa la nouvelle doctrine. Le docteur Quadri, qui ne voulait point ajouter foi à ces guérisons merveilleuses, accompagna Cimone au lit de ses malades, et fut tellement enthousiasmé de l'efficacité de l'homœopathie contre les inflammations, qu'il fit peu de temps après imprimer dans le 8^e volume de l'Observateur médical un traité sur le traitement homœopathique des inflammations des organes de la poitrine, traité qu'il avait déjà lu à l'Académie royale des sciences. Vers la même époque, les travaux de Bigel sur l'homœopathie, furent répandus dans le public par le général Borosdin. Le docteur Pozzillo que frappaient les résultats étonnans de l'homœopathie, mais qui n'en comprenait pas les principes, se mit à publier une foule de traités éclectiques, destinés à opérer la fusion de l'ancienne et de la nouvelle doctrine ; mais ses écrits furent peu goûtés. En 1829, le docteur La Raia fit paraître une traduction des élémens de la pharmacopée homœopathique. Cependant, la lutte entre les partisans des deux médecines devenait de plus en plus vive ; les faits se multipliaient journellement et attiraient de plus en plus l'attention. Le roi François I^{er} crut nécessaire d'offrir à l'homœopathie une plus vaste carrière, et il fit ouvrir une clinique homœopathique à l'hôpital militaire de la Trinité. On est plus que surpris en voyant la manière dont les journaux ont dénaturé ce fait. Selon eux, ce sont les homœopathes qui se sont emparés de vive force de l'hôpital, et le roi a consenti à ce qu'il

ne pouvait empêcher. Mais à Naples, comme partout ailleurs, il serait impossible d'envahir ainsi un hôpital militaire ; il faut pour s'y établir le consentement exprès du roi, et c'est ce qui a eu lieu dans ce cas. Peu de temps après, le docteur De Horatiis publia ses essais clinico-homœopathiques sous le titre : *Saggio di clinica omiopatica, la prima volta pubblicamente tentato in Napoli, nello spedale militare generale della Trinita, coll' assistenza de' dottori Baldi, Grossi, Pozzillo, in presenza de' capi di servizio dottori Luzatis ed Ascione, dell' dottore De Gimone e di tutta la facoltà medica dello spedale*. Si cette publication a été utile d'un côté, elle a été cependant nuisible de l'autre en soulevant toutes les facultés. Il est vrai qu'elles conservèrent le masque de la modération, mais par cela même, elles n'en exercèrent que plus d'influence sur l'opinion, comme la suite le prouvera.

Le 13 avril 1829, par ordre du roi, la clinique fut rouverte avec plus de solennité encore. De Horatiis en fut nommé directeur. Il choisit pour collègue Romani dont la constitution était malheureusement si faible, mais qui avait appris à connaître l'esprit des adversaires de l'homœopathie plus tôt que lui. Romani savait combien de misérables injuriaient Horatiis, il savait que ses collègues allopathes, et ceux-là précisément qu'on avait nommés commissaires de la clinique, étaient les plus acharnés contre lui, il savait enfin qu'ils avaient résolu de se venger sur les homœopathes du déficit qu'ils remarquaient dans leurs recettes. Oken compare l'homme à l'animal le plus vorace ; mais quelque chose de plus vorace encore que l'homme, c'est le coffre-fort des allopathes, auquel l'homœopathie a causé en tous lieux de si grands dommages. Il existe encore, dans les hôpitaux italiens, certains rapports personnels de l'administration que l'homœopathie a blessés essentiellement ; mais ce n'est pas le lieu d'en parler, il vaut mieux garder le silence à cet égard. Doit-on s'étonner, par conséquent, que les allopathes aient juré de rendre l'homœopathie suspecte, de l'anéantir à tout prix.

Romani, qui voyait croître les mauvaises dispositions des adversaires de la méthode nouvelle, ne se décida à accepter la place qui lui était offerte, que forcé en quelque sorte par les instances de plusieurs personnages haut placés. Qu'arriva-t-il ? Au lieu de laisser les homœopathes suivre tranquillement leurs traitemens, les commissaires allo-

pathes les accablèrent des questions les plus niaises , et portèrent le trouble partout, au lieu d'attendre patiemment les résultats qui seuls pouvaient leur répondre. Non contents d'inquiéter les homœopathes de toute manière , ils ne surent qu'inventer pour tourmenter aussi les malades, qui finirent par se croire enfermés dans une caverne de démons. Néanmoins les médecins homœopathes s'acquittèrent de leurs fonctions avec une patience admirable , et traitèrent les malades au milieu de ces furies. Cinquante jours s'étaient écoulés, lorsque le bruit se répandit dans la ville, que tous les malades de la clinique homœopathique étaient morts les uns après les autres. Ce bruit arriva jusqu'à la cour. Le prince Ferdinand , accompagné de deux généraux , s'y transporta sur-le-champ. L'étonnement fut grand en le voyant paraître. Il demanda au commandant de l'hôpital , le cavalier Melendoz , et au directeur De Horatiis la liste des morts. Pas un seul malade n'était mort. Le prince se prit à rire : tous les malades que je vois ici sont donc ressuscités? dit-il.

Les commissaires allopathes envoyèrent ensuite au ministre de l'instruction publique un rapport qui devait porter le coup mortel à la doctrine de Hahnemann , et rendre suspect tout ce qui s'était fait dans la clinique. Ce rapport fut soumis au conseil d'État, et le roi commanda de lui apporter sur-le-champ tous les papiers de la clinique. L'inspection de ces actes prouva la fausseté du rapport et les intentions malveillantes de ceux qui l'avaient rédigé. Cette nouvelle tentative ayant échoué , on eut recours à d'autres moyens , et on exigea des comptes de De Horatiis et de Romani. Ceux-ci répondirent que des comptes étaient parfaitement inutiles , puisque tout s'était fait sous les yeux mêmes des commissaires allopathes , et que d'ailleurs ces derniers n'étaient point leurs juges, puisqu'ils avaient signé eux aussi toutes les prescriptions, et que le roi s'était expressément réservé de faire prononcer sur les résultats obtenus par une commission de savans impartiaux , après la publication que devait faire le directeur à la fin de la clinique. Les commissaires et les vice-commissaires allopathes déclarèrent alors qu'ils ne voulaient plus rien avoir à faire avec des gens qui refusaient de rendre leurs comptes, et quittèrent la clinique.

Ainsi se termina l'affaire , car malheureusement pour rétablir la

paix, François I^{er} fit fermer la clinique, tout en ordonnant néanmoins de ne pas priver l'humanité des bienfaits de la nouvelle doctrine, et en laissant De Horatiis et Romani poursuivre librement leur carrière.

La clinique cessa le 17 septembre, De Horatiis ayant accompagné le roi en Espagne, et la débile santé de Romani ne lui permettant pas de s'exposer seul à tous les désagrémens qui l'attendaient.

Des soixante malades qui y avaient été traités, cinquantes-deux avaient été parfaitement guéris, l'état de six autres s'était amélioré et deux étaient morts.

On peut lire de plus longs détails sur toute cette querelle dans les *Éphémérides de la clinique homœopathique* (Naples, 1829-1830). On y trouve même une belle apologie de la clinique homœopathique de Naples par un médecin allopathe, Giuseppe Marchesini.

Plusieurs médecins étrangers de renom ont été les témoins de cette période instructive de l'homœopathie, tels que le docteur Schmid, médecin de la duchesse de Lucques, les docteurs Kiurel, Quin, Tallianini, Rabetta, Ceravelli et Rubini. Tous ont suivi la clinique, ont noté les cas qui y ont été traités, et peuvent aujourd'hui encore certifier la vérité de mes paroles.

Si je suis entré sur cette affaire dans des détails peut-être trop longs, c'est qu'il me semble que nous nous retrouvons aujourd'hui à peu près dans le même état que les médecins homœopathes de Naples se trouvaient il y a douze ans. La lice s'est même agrandie, car nous n'avons plus à combattre seulement nos adversaires du dehors, nous avons aussi, malheureusement, à lutter contre les ennemis du dedans. Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur ce sujet; je préfère vous entretenir de l'état actuel de l'homœopathie dans le centre et le midi de l'Italie.

J'ai trouvé à Rome le docteur Wahle, dont le nom est bien connu dans l'histoire de l'homœopathie; son ami, le célèbre archéologue Braun, l'a engagé à se rendre dans cette ville pour y exercer la nouvelle méthode. Braun est certainement l'homme qui depuis des années a rendu les plus grands services à l'homœopathie à Rome; ses nombreuses expériences lui ont fait accorder la préférence à l'ancienne méthode de Hahnemann; et il administre les hautes dilutions

à de longs intervalles. Quoiqu'il ne s'occupe plus aujourd'hui de la pratique homœopathique, je conseille à tout homœopathe que sa bonne étoile conduira à Rome de faire sa connaissance. Qui ne connaît l'activité laborieuse, et le singulier talent d'observation de Wahle? J'ajouterai seulement qu'il exerce avec beaucoup de succès et que sa clientèle est presque trop nombreuse. J'ai appris aussi à connaître le docteur Corfani, qui a recueilli d'intéressantes observations sur le quinquina et qui les publiera bientôt. Rome compte encore un grand nombre d'homœopathes, que je ne connais pas personnellement. Parmi les laïques, deux surtout méritent d'être cités pour les services qu'ils ont rendus à l'homœopathie, M. de Medici Spada, descendant de l'illustre famille des Médicis et le minéralogiste le plus distingué de l'Italie, et la baronne de B...r, qui avec l'assistance de Wahle et de Braun a combattu la fièvre avec tant de succès dans les environs d'Albano, que le gouvernement lui-même s'en est ému.

Je vous ai déjà tant parlé de Naples, que je n'ose répéter ce nom sans craindre de vous fatiguer; cependant il faut que je vous dise un mot encore du docteur Romani. Il serait difficile de trouver parmi nos collègues un homme qui, pendant vingt ans, eût déployé plus de zèle pour la doctrine de Hahnemann, et qui fut animé d'un plus profond respect pour son fondateur. Il suit dans sa pratique le principe des doses faibles et rares. Je dois vous parler aussi d'un poète, Quintini Guanciali, qui, guéri par l'homœopathie, a, dans sa reconnaissance, dédié à Hahnemann un poème latin, en huit chants, intitulé *Hahnemannus seu homœopathiâ, libri octo Quintini Guanciali*. En Calabre, il existe une société homœopathique, qui traduit les Archives et rédige un journal homœopathique. A Palerme, sur une population d'environ cent cinquante mille âmes, il y a plus de vingt médecins homœopathes; la nouvelle méthode y est exercée avec une liberté extrême (voir les *Considerazioni sul rapporto del collegio medico contro una domanda degli omiopatici di Sicilia*). Cette ville possède aussi une polyclinique homœopathique, où l'on donne gratis et les consultations et les médicaments. Elle est soutenue par des laïques, amis de l'homœopathie, et dirigée par les docteurs Andrea Blasi, Paolo Morello, di Blasi, Tripi et Magri. Cette société fait imprimer chaque mois un

rapport où sont indiqués les noms des malades, le diagnostic et le traitement. On y trouve plusieurs cas de guérison remarquables. Elle publie aussi un journal homœopathique. Voici un fait qui prouve combien est grande la confiance en l'homœopathie. Tripi parcourt l'île tous les étés, afin de traiter les fièvres endémiques. Dans le village de Ceria, à sept mille de Termini, toute la population s'est soulevée contre les allopathes, et les a chassés, ainsi que le pharmacien. A Messine, il n'y a pas de médecin homœopathe, mais la duchesse de San Giorgio, élève de Romani, exerce la nouvelle méthode aussi bien qu'elle le peut. (*Gazette homœopathique*, vol. XXIII, n° 2.)

Communications pratiques

Par le docteur GENZKE.

{ Fin, voyez pages 461 — 480. }

Noma.

Cette forme de maladie est heureusement aujourd'hui des plus rares, ce qui coïncide avec la constitution épidémique, le scorbut et les maladies qui s'y rattachent perdant peu à peu leur empire. En règle générale, le cancer se développe d'une stomacace maligne. Quelques écrivains regardent même cette dernière comme son premier degré; cependant on ne manque pas d'exemples non plus où le mal se manifeste subitement avec son caractère destructeur, sans symptômes primitifs de stomacace. Quoi qu'il en soit, l'expérience prouve qu'une stomacace, si l'on a égard, dans le choix du médicament, aux causes occasionnelles, se guérit en peu de temps par les médicamens spécifiques, tandis qu'un des problèmes les plus difficiles à résoudre dans notre art, c'est la guérison de la maladie aussitôt que la destruction sphacéleuse s'étend sur les parties molles qui ferment la cavité buccale, et nous offre la véritable noma avec sa gangrène, d'abord livide, et devenant de plus en plus foncée, autour de laquelle se forment, à mesure que le mal fait des progrès, ces cercles concentriques caractéristiques, aux nuances particulières du

centre à la circonférence. Il s'y joint en même temps cette odeur putride pénétrante qui distingue toutes les destructions gangréneuses. Tous les cas que j'ai eu l'occasion d'observer dans les hôpitaux, et qui se sont caractérisés ainsi, se sont terminés par la mort. La maladie a eu le même résultat sous le traitement homœopathique, et il ne m'était pas permis d'en espérer un plus favorable dans le cas que je vais raconter.

Une petite fille de deux ans et demi, fille d'un matelot de R..., dont les parens, très-pauvres, habitaient une chambre basse et malsaine, et qui avait souffert depuis sa première année d'accidens scrofuleux de différentes espèces, fut attaquée, au printemps dernier, après une stomacace qui ne provenait pas cependant d'une intoxication mercurielle, d'une noma que je fus appelé à traiter avec un autre médecin de mes amis. Je trouvai à la joue gauche une tache noir-bleu, de la grosseur d'un franc, entourée d'un cercle de même couleur, mais plus clair, et en même temps j'observai les symptômes connus d'une stomacace à un haut degré, avec odeur putride repoussante. L'enfant était en proie à une forte fièvre; son pouls était très-fréquent, petit et mou; elle éprouvait quelquefois des espèces de coliques, qui diminuaient après l'évacuation de matières fécales liquides, mêlées d'alimens non digérés. Après avoir prescrit une diète convenable, nous fîmes prendre intérieurement la créosote en émulsions, et frotter au moyen d'un pinceau les places sphacéleuses avec de l'acide pyroligneux, traitement qui doit avoir rendu d'inappréciables services à Klaatsch dans des cas semblables, et qu'on peut nommer aussi spécifique jusqu'à un certain point. Cependant la maladie n'ayant point cessé de faire des progrès, et un œdème des pieds s'étant joint aux autres symptômes, mon ami m'engagea à faire un essai avec les médicamens homœopathiques. Je donnai *mercur.*, *arsenicum* et *secale cornutum*, l'un après l'autre, mais sans résultat, et l'enfant mourut le cinquième jour, au milieu des symptômes de la sopeur,

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'une anecdote dont j'ai eu connaissance pendant mon dernier séjour à Berlin. Le professeur Barez, se plaignant un jour de l'insuffisance de la médecine dans des cas pareils, assura qu'il ne lui était arrivé qu'une seule fois de voir se

former une ligne de démarcation, et qu'après l'extirpation de la partie gangrenée l'enfant aurait été sauvé, comme il le fut en effet par un médecin homœopathe. Mais comme il ne voulait accorder aucune efficacité aux moyens homœopathiques, il attribuait la guérison à la nature. En tout cas, cette guérison offre de l'intérêt. Si je ne me trompe, le médecin homœopathe en question est le docteur Mélicher. Il serait à désirer qu'il publiât l'histoire de ce cas. Le phosphore et le lycopode ne se montreraient-ils pas plus efficaces contre cette espèce de maladie que les autres médicaments ?

Perte totale de l'odorat et du goût.

Madame G..., jeune femme délicate, de trente-quatre ans, qui n'avait été que rarement malade et dont la menstruation avait toujours été régulière, s'exposa à la fin du mois de mai dernier, le lendemain de l'apparition de ses règles, à un refroidissement considérable à la suite duquel la menstruation s'arrêta. Les résultats immédiats de cette suppression furent embarras de la tête et coryza, auxquels se joignit une perte totale de l'odorat et du goût ; les substances les plus pénétrantes et les plus fortes avaient perdu toute influence sur ces organes dont la perception semblait tout-à-fait éteinte. Ces accidents plus pénibles que dangereux furent combattus par *pulsatilla* 3, répétée au bout de quelques jours où de grandes masses d'une mucosité vert-jaune sortirent du nez, ce qui diminua l'embarras de la tête, mais n'agit nullement sur l'odorat et le goût. J'eus beau répéter la pulsatile, je n'en obtins rien et je dus essayer un autre médicament. Cependant je pensai que la maladie pourrait bien n'être qu'une espèce de métastase et qu'elle se guérirait dès que les excréments supprimés seraient redevenues normales. Je crus donc devoir attendre, et je consolai la malade en lui promettant qu'avec ses règles, sur le retour régulier desquelles je fondais mon espoir, l'odorat et le goût reparaitraient. Effectivement les règles parurent en temps convenable et sans accidents, et la malade fut guérie. Je laisse aux praticiens exercés à décider si j'aurais obtenu plutôt le résultat désiré en administrant d'autres médicaments.

Pityriasis versicolor.

Cette affection, connue des anciens sous le nom de *chloasma hepaticum*, consiste en un exanthème squammeux, formant des taches irrégulières et de différentes couleurs, depuis le jaune clair jusqu'au jaune foncé et au jaune-brun, et répandu sur différentes parties du corps, le tronc, le cou, les bras, etc. Le violent prurit qui l'accompagne, et qui s'exacerbe communément à la chaleur du lit, en fait une maladie très-douloureuse et très-difficile à guérir dès qu'elle est devenue habituelle. Sous ce rapport elle se place sur la même ligne que les éphélides. J'en ai souffert moi-même pendant des années; cependant tout ce temps j'ai eu inutilement recours à toute sorte de médicamens aux hautes et aux basses dilutions; tout au plus me procuraient-ils un soulagement momentané. Les plus efficaces furent *sulphur*, *lycopod.*, et *veratrum*. Je conviendrai franchement que j'ai violé plus d'une fois les préceptes diététiques qu'il faut nécessairement suivre en pareil cas; cependant le traitement homœopathique ne s'est pas montré beaucoup plus favorable chez deux femmes qui étaient atteintes du même mal depuis plusieurs années également, quoique mes prescriptions aient été suivies à la lettre. J'en doute d'autant moins que le siège du mal était sur le cou et la poitrine, c'est à-dire sur des places découvertes aux regards et l'on sait tout ce que peut la vanité féminine! Outre les moyens déjà indiqués, j'ai administré *mercur. phosphor.*, *calcar.*, et *mezereum*. Je diminuai le mal jusqu'à un certain point; les taches s'éclaircirent, le prurit devint moins violent, mais il me fut impossible de guérir complètement. Quelqu'un a-t-il été plus heureux que moi, et dans ce cas quel médicament a-t-il trouvé le plus efficace? (*Gazette homœopathique* vol. XXII, n° 13, 1842).

Eapsodies

Par le docteur GROSS.

Le plus grand service que Hahnemann ait rendu, c'est de fonder la matière médicale. D'autres n'avaient pas été loin de découvrir le

principe de l'homœopathie ; quelques-uns même l'avaient déjà formulé, mais personne n'avait eu le courage et la force de le suivre dans ses conséquences ; mais à Hahnemann seul appartient la gloire d'avoir établi pour base de la matière médicale pure l'expérimentation des médicamens sur l'homme bien portant, gloire que n'affaiblissent nullement les essais importans d'Antoine Stœreck avec la cigüe. On peut affirmer hardiment qu'avant lui il n'existait pas de matière médicale. Ce qu'on possédait sous ce nom reposait trop sur la fiction et sur des hypothèses pour qu'il fût permis d'en faire une application certaine au lit des malades. On ne connaissait des médicamens les plus usuels qu'un ou deux de leurs effets généraux ; on savait, par exemple, que l'ipécacuanha provoque le vomissement ; l'opium, la transpiration, l'assoupissement et la constipation ; le jalap la diarrhée, etc. On attribuait aux toniques une vertu fortifiante, aux narcotiques des propriétés antispasmodiques, bien qu'en réalité les premiers affaiblissent, et les seconds excitent les spasmes. Mais on ne connaissait les effets des médicamens que *ex usu in morbis*, c'est-à-dire qu'on n'avait puisé qu'à une source impure. Toute une classe de médicamens avait reçu le titre de résolvens, parce qu'on s'imaginait que dans les cas où ils s'étaient montrés efficaces, ils l'avaient été en résolvant les crudités. En un mot, l'ignorance sur cet objet important était extrême. De là arrivait que l'on n'obtenait rien trop souvent des meilleurs médicamens, qu'on était sans cesse à la recherche de nouvelles substances médicamenteuses et que sur des recommandations étrangères on enrichissait son arsenal de tel ou tel moyen. Toute invention nouvelle était expérimentée avec zèle au lit des malades, et si, ce qui arrivait dans la plupart des cas, elle ne répondait pas à l'attente qu'on s'en était formée, on l'oubliait bien vite, et on la rejetait parmi ces moyens hors d'usage au nombre desquels se trouvent de magnifiques pierres précieuses qui n'ont besoin que d'être polies pour acquérir un prix inestimable.

Ce poli, les médecins ne pouvaient le leur donner, et il était réservé au génie de Hahnemann de les tirer de l'oubli et de leur rendre toute leur valeur, en recommandant l'expérimentation sur l'homme bien portant, qui seule détermine d'une manière précise la sphère d'action d'un médicament. Tant qu'on n'employa pas cette méthode, les véri-

tables propriétés des substances médicamenteuses restèrent dans les ténèbres, et il était naturel que des remèdes, fortement recommandés par les étrangers, comme dans ces derniers temps l'acide prussique, l'iode, etc., perdissent en peu de temps la plus grande partie de leur réputation, puisque où l'un trouvait ces médicaments utiles, l'autre les trouvait nuisibles. On ne connaissait en effet que quelques-uns tout au plus de leurs effets généraux, et l'on ne pouvait déterminer par conséquent les cas de maladie où ils convenaient dans l'espèce. Le traitement était ainsi abandonné au hasard; c'était une simple expérience qu'on faisait, et s'il y avait guérison, elle n'était due qu'au hasard.

Hahnemann a fait cesser ce triste état de choses, en portant la lumière et l'ordre dans le chaos de la matière médicale. Quoi qu'en disent ceux qui sont venus après lui et ont marché sur le sentier qu'il avait frayé, il s'est élevé à une hauteur que personne n'a encore atteinte, et son travail restera éternellement un modèle. Les critiques qu'on en a faites ne portent pas sur des points essentiels, et les expérimentations de ses successeurs ne peuvent se comparer aux siennes. Si on n'en fait pas une application salutaire dans la plupart des cas, c'est qu'on ne sait pas s'en servir, et l'on a tort d'attribuer aux déficiences du travail d'Hahnemann ce qui n'est la suite que de sa propre ignorance. Ce n'est que l'ensemble des symptômes qui doit déterminer le choix du médicament, et non pas quelques-uns des symptômes principaux pris arbitrairement parmi les autres. On doit surtout avoir égard aux dispositions morales, aux circonstances au milieu desquelles les symptômes morbides se sont manifestés, aux causes accidentelles qui les ont produits, si l'on veut choisir le remède vraiment convenable. C'est ici le lieu de rappeler un petit traité qui a été publié en 1828 dans les Communications pratiques de la société des médecins homœopathes, et réimprimé dans les Annales de la clinique homœopathique de Hartlaub et Trinks, vol. IV, 2^e part., p. 141 et suiv., traité peu connu, quoiqu'il ait une valeur pratique plus grande que beaucoup d'autres infiniment plus volumineux.

Si nous cherchons, par exemple, les médicaments qui excitent des crampes d'estomac, nous en trouvons au moins trente qui se disputent à préférence. Lequel doit être choisi dans le cas donné? Il est vrai-

semblable qu'un seul sera efficace. C'est aux symptômes accessoires à déterminer notre choix, et à ces symptômes appartiennent les symptômes moraux, les circonstances au milieu desquelles le mal s'est manifesté, et les causes accidentelles qui ont occasioné l'affection. Dans les cas où deux médicamens semblent convenables, ni l'un ni l'autre ne répond à l'ensemble des symptômes, mais l'un répond à tels symptômes, et l'autre à tels autres.

Celui qui choisit un médicament sans tenir compte des symptômes accessoires, mais qui se contente d'un moyen qui couvre quelques symptômes prédominans, réussira rarement : s'il réussit, la guérison ne sera due qu'à l'aveugle hasard ; c'est ce qui a lieu, par exemple, après l'emploi de *herba jaceæ* dans les exanthèmes, principalement chez les enfans, de *sassaparilla* dans les dartres, de *china* dans les fièvres intermittentes, de *pulsatilla* dans l'aménorrhée, etc. Ce qui manque aux médicamens d'un côté doit être remplacé de l'autre par la grandeur et la fréquente répétition des doses, et c'est ainsi que nous nous rapprochons de plus en plus des soi-disant traitemens spécifiques de l'ancienne école. *Secale cornutum* est un excellent moyen contre toute espèce d'hémorrhagies, principalement contre les métrorrhagies ; mais c'est une grande erreur de croire qu'il pourra guérir toutes les hémorrhagies de cette espèce qui portent en elles le caractère de la paralysie. La nécessité où l'on se voit quelquefois d'administrer le médicament à doses de plus en plus fortes devrait seule faire comprendre que d'autres conditions encore auraient dû être remplies pour trouver un médicament vraiment homœopathique. La progression croissante des doses est en effet, lorsqu'elle semble réellement nécessaire, une preuve que le moyen employé n'est pas vraiment homœopathique. Si le remède convient d'après le principe homœopathique, il sera plus utile, en cas qu'il faille répéter les doses, d'administrer des dilutions de plus en plus hautes, ainsi que Hahnemann l'a enseigné, il y a déjà des années. Ce n'est que quand on aura donné une dose trop faible, qu'on aura raison de recourir à une plus forte.

Chez une demoiselle qui dans ses jours de santé avait eu le plus ordinairement une menstruation irrégulière, et qui souffrait d'une violente métrorrhagie, avec pression de haut en bas dans le bas-

ventre et tiraillemens dans les jambes, sang épais et de couleur foncée, peau fraîche et sèche, grande sensibilité à l'air, maux de tête causés par la surcharge de l'estomac, lassitude au moindre effort, douleur dans toutes les parties sur lesquelles elle se couchait, rassasiement pour peu qu'elle mangeât, selle molle au milieu d'efforts, mauvaise haleine, langue couverte d'un enduit blanc, somnolence continuelle, le plus souvent assoupissement soporeux, urine causant des ardeurs douloureuses dans l'urèthre, humeur très-variable; on administra *secale cornutum*, même à doses de plus en plus fortes, sans obtenir de guérison homœopathique, mais seulement une cure spécifique. *Crocus* même, quoique répondant aux qualités du sang excrété, ne se montra pas le remède tout-à-fait convenable, encore moins *sabina* et *platina*, tandis que *nux moschata*, homœopathiquement analogue dans ses symptômes, guérit seule, à une seule dose ou tout au plus à deux, quoique à une dilution assez haute.

Une autre fille, pléthorique, qui avait perdu ses règles sans cause connue (sa menstruation avait toujours un peu anticipé et était assez abondante), qui se plaignait de régurgitations après les repas, qui était frieuse et sensible à l'air froid ou humide, avait une humeur le plus souvent larmoyante, anxieuse, prenait facilement un effort, ce qui lui causait de fréquens maux de tête, avait le creux de l'estomac ballonné, n'y supportait pas la plus légère pression, ne pouvait souffrir un cordon sur la région de l'estomac, éprouvait de fréquentes tranchées dans le ventre, avait de fréquentes selles molles, rarement dures, peu copieuses, après lesquelles elle se sentait abattue et comme brisée, devait uriner fréquemment même la nuit, une fille dans cet état, disons-nous, obtiendra difficilement une guérison complète de *pulsatilla*, lors même qu'on l'administrerait à fortes doses et fréquemment répétées, tandis qu'une seule dose de *calcareo carbonica*, à haute dilution, la guérira. La *pulsatilla* en effet ne répond qu'à une partie des symptômes et non pas au plus essentiel, et *calcareo* semble les couvrir tous parfaitement. C'est en cela que consiste la différence entre une cure spécifique et une cure homœopathique. Celui qui étudie avec soin et méthode la matière médicale de Hahnemann y trouve une mine d'éléments de gué-

riçon , et il obtiendra de plus beaux résultats que tous ceux que rêvent les partisans de la spécificité.

Quelquefois la cause occasionnelle d'une maladie est d'une telle importance , que sans la connaître , il est impossible d'arriver sûrement au but. Les accidens qui résultent d'une chute ou d'une meurtrissure se reflètent rarement dans les groupes des symptômes de l'*arnica* assez clairement pour qu'on donne à ce médicament la préférence sur tous les autres.

Je fus appelé après les fêtes de Noël auprès d'une petite fille qui souffrait jour et nuit , mais surtout la nuit , d'une diarrhée fréquente , qui avait lieu , il est vrai , sans douleur , mais s'accompagnait d'un fort bruit du ventre. Je crus la guérison très-facile , et j'administrai les moyens connus , mais sans le moindre résultat. L'enfant maigrit peu à peu , ses chairs devinrent flasques , et l'inquiétude s'empara des parens. Je soumis la malade à un nouvel examen , et tout ce que je pus apprendre , c'est que depuis le commencement de sa maladie elle était très-craintive. Enfin j'entendis dire par hasard que l'on avait remarqué pour la première fois cette timidité le jour où le père de l'enfant s'était présenté au milieu de sa famille la figure couverte d'un masque. Elle avait été fort effrayée et avait presque eu des convulsions ; elle avait été long-temps à se remettre.

Je donnai alors *ignatia* qui ne semblait pas répondre homœopathiquement à la diarrhée , et qui cependant l'enleva bientôt avec tous les autres symptômes.

Une fille de vingt-quatre ans , d'une constitution un peu délicate , d'une humeur très-douce , toujours disposée à rire et à plaisanter , avait ôté un peu trop tôt ses bas au printemps et avait attrapé un refroidissement. Bientôt elle se plaignit de violens maux de tête , alternatives de frissons et de chaleurs , chaleur fébrile de la face et du corps , forte rougeur des joues avec pieds et mains froids. Elle traîna ainsi deux jours. Le troisième parurent les règles qui avaient toujours été régulières jusque-là , et qui avancèrent ainsi de quinze jours. Tout le corps était en proie à une chaleur brûlante , le pouls

plein , donnant cent vingt pulsations par minute , la soif vive. Pas le moindre appétit. Il s'était déclaré en même temps une toux sèche avec élancemens dans le côté gauche de la poitrine , laquelle ne discontinuait pas tout le jour et augmentait encore la nuit , en sorte que la malade ne pouvait dormir et passait sa nuit assise dans son lit. La respiration était très-courte et oppressée , l'abattement extraordinaire. Urine brûlante et foncée. Peau toujours sèche. Son humeur était devenue larmoyante. Elle resta dans cet état jusqu'au sixième jour.

Une dose de *crocus* 3, prise le soir , lui procura une nuit paisible , en modérant la toux , en diminuant la chaleur et la dyspnée , en enlevant presque entièrement les élancemens et en provoquant une légère transpiration. Le matin , le pouls était parfaitement normal , et la malade n'était plus désespérée comme la veille. Elle reçut une nouvelle dose de *crocus* , le soir. Le lendemain , le pouls était tombé à cinquante pulsations par minute , et était faible et vide. Poitrine parfaitement libre. La malade se plaignait encore de l'épuisement , mais elle avait un peu d'appétit. Les règles coulaient encore en petite quantité. La malade guérit en peu de jours après une dose de *lycopodium* 30.

Pauline S..., petite fille de huit ans, fortement constituée, éprouvant un malaise général avec inappétence et froid le soir, se mit au lit de bonne heure, s'endormit au milieu d'une chaleur assez forte d'un sommeil très agité, et le lendemain, elle se plaignit de céphalalgie, avec chaleur brûlante, mordicante, sur tout le corps. La langue était un peu chargée par derrière, rouge au bout, le pouls était plein, dur et rapide. Beaucoup de soif et peu d'appétit; urine brûlante et rouge. L'enfant était couchée, le visage rouge, brûlant, plongée dans un demi-assoupissement; elle enfonçait sa tête dans les coussins, délirait par moment et se plaignait le plus souvent de maux de tête. *Aconitum* 3 et *belladonna* 3, donnés en solution dans de l'eau à une heure d'intervalle, soulagèrent la tête dont elle se plaignit moins dès lors, et elle cessa aussi d'enfoncer la tête dans les coussins. Elle ne put manger. La nuit fut agitée.

Le troisième jour, la chaleur générale avait à peine diminué, et l'état général s'était modifié en ce sens que la malade, plongée dans un demi-assoupissement, la mine souriante, délirait et lâchait sous elle. Une dose de *stramonium* 9 lui procura une nuit assez paisible et rendit la tête entièrement libre pour le lendemain ; la chaleur générale diminua aussi. Les selles diarrhéiques recommencèrent l'après-midi, la chaleur augmenta, le délire revint ; grande agitation avec insomnie complète, douleurs dans la région du nombril. Une dose de *hyoscyamus nig.* 9 n'opéra aucun changement. La nuit se passa au milieu d'une grande agitation.

Le cinquième jour, les évacuations liquides augmentèrent de plus en plus ; jusque-là, elles avaient été brunes, elles prirent alors une couleur jaune. Elles étaient mêlées de petits morceaux d'excrémens comme du jaune d'œuf, et consistaient du reste en une eau floconneuse qui sortait involontairement et très fréquemment, tandis que l'enfant, les yeux à moitié fermés, la respiration brève et inégale comme les coups du balancier d'une pendule de bois), était plongée dans une espèce d'ivresse dont elle sortait fréquemment en poussant des cris. Quelquefois, quand on lui parlait à haute voix, elle reconnaissait ceux qui l'entouraient, et répondait juste aux questions ; mais le plus souvent elle délirait et elle poursuivait nommément dans son délire une idée éveillée par de pareilles questions, répétant la même phrase avec une grande volubilité de trente à quarante fois. Le ventre était toujours brûlant, quoique mou, et la plus légère pression dans la région du nombril causait des douleurs. J'administrai alors *tinctura phosphori gut. ½* toutes les trois heures.

Les évacuations devinrent, il est vrai, un peu plus rares, mais le délire, l'agitation et l'insomnie augmentèrent visiblement. L'inégalité de la respiration, symptôme d'autant plus défavorable, à mon avis, qu'il annonce une paralysie, et les mouvemens des muscles abdominaux, tandis que la caisse de la poitrine restait tranquille, avaient plutôt augmenté que diminué. Dans ces circonstances, je n'osai pas continuer le phosphore le sixième jour, mais je donnai *lachesis* 24. Les évacuations n'augmentèrent pas, mais elles gardèrent leur caractère ; du reste il n'y eut pas d'autre changement dans l'état que la diminution du délire. Il n'y eut d'ailleurs ni sommeil, ni transpiration. Une dose

de *hepar sulphur. calcar.* 5, administrée le soir, ne produisit rien non plus. Le matin du septième jour, l'enfant s'écriait à chaque instant : « Que je suis lasse ! Si je pouvais dormir ! » Je lui fis prendre *bella-donna* 30 : mais elle ne s'endormit pas. Vers midi se montra une grande agitation ; l'enfant changeait de place à chaque instant, délirait beaucoup, avait des évacuations plus fréquentes, présentait une face défaite, des yeux enfoncés, fixes, poussait de temps en temps les hauts cris, et sa peau brûlante ressemblait à du parchemin. Le corps avait beaucoup maigri. Je fis mettre *arsenicum* 6 gut. $\frac{1}{2}$ dans six cuillerées à thé d'eau, et en fis prendre une cuillerée toutes les heures. Je prescrivis en même temps un demi-lavement de *gruau* d'avoine avec *arsenic. alb.* 2 gr. 1. L'enfant garda ce lavement plusieurs heures et il n'y eut jusqu'au lendemain que quelques évacuations. Dans la nuit il s'établit une légère transpiration et pour la première fois l'enfant dormit d'un long et paisible sommeil.

Le lendemain, huitième jour, je prescrivis le même médicament à prendre intérieurement et extérieurement de la même manière, mais seulement toutes les deux heures. Sommeil paisible et réparateur, un peu de transpiration dans la nuit et pas de selles pendant trois jours. Il y eut ensuite une selle normale qui se répéta dès lors tous les jours. Le neuvième, le pouls était faible et lent, le délire ne reparut plus ; un fort appétit se déclara bientôt et les forces se relevèrent de jour en jour. Cependant l'enfant souffrait encore d'une toux sèche, très-pénible, accompagnée fréquemment d'élancemens dans la poitrine ; elle était aussi très-capricieuse. Elle reçut donc le dixième et le onzième jour, le soir, *nux vomica* 9 qui enleva ce reste de la maladie. Cette petite fille jouit maintenant d'une santé aussi bonne que jamais.

H..., jeune homme de dix-sept ans, grand et grêle, avait été malade dès son enfance. Dès l'âge de quinze ans, il avait acquis sa taille ; il avait eu à cette époque une fièvre nerveuse dont il ne s'était guéri que lentement, et il avait été sujet depuis à des spasmes dans les mollets, perte momentanée de la connaissance, selles irrégulières, tantôt diarrhéiques, tantôt dures, langue chargée avec peu d'appétit,

grande paresse et somnolence, fréquens saignemens des gencives qui étaient détachées des dents et avaient une couleur de bois de noyer. La perte de la connaissance ne s'était pas répétée depuis six mois; cependant le jeune homme était très-souffrant.

Je regardai cette maladie comme une maladie d'évolution, et je lui prescrivis *antimonium crudum* 6, gut. 4, à prendre chaque jour, en laissant tous les huit jours un intervalle d'une semaine. Après avoir fait usage de ce médicament pendant quinze jours, il se trouva beaucoup mieux, et je ne lui fis plus rien prendre afin de laisser la réaction s'opérer librement.

Six mois après je le revis et je le trouvai plus robuste et plus gai. Tous les symptômes morbides avaient disparu.

M. B., jeune fille de quinze ans, petite de taille, mais robuste, s'était toujours bien portée et avait toujours eu un air de santé florissante. Ses règles étaient venues à l'âge de treize ans, avec beaucoup d'abondance. Depuis cette époque elle se plaignait beaucoup de maux de tête, et son humeur, de gaie qu'elle était, était devenue maussade et triste. En même temps elle avait perdu l'appétit; les selles étaient irrégulières et une paresse extraordinaire la forçait à rester couchée et à dormir une partie de la journée. Le sommeil de la nuit était aussi profond, sans être réparateur. Enfin les règles avaient cessé de couler, après avoir été pendant un an régulières et copieuses. La malade pâlit, perdit la respiration, les lèvres et la langue même étaient pâles, et le cœur battait violemment à chaque mouvement.

Tout les médicamens recommandés contre la chlorose, et administrés avec la plus grande précaution, ne produisirent rien. Je prescrivis enfin *antimonium crudum* 6, comme dans le cas précédent et par les même motifs. Les maux de tête continuels et la mauvaise humeur disparurent, la face prit une couleur naturelle (sans devenir d'un rouge foncé comme auparavant), la paresse et la somnolence cessèrent, et les règles même reparurent régulières, quoique faibles. Ainsi *antimonium crudum* agit de la manière la plus salutaire dans ce cas aussi. Il est vrai que cette jeune fille retomba malade; elle se plai-

gnait de crampes d'estomac, de maux de ventre, quelquefois même de maux de tête; cependant son état se distinguait essentiellement de son état antérieur; elle n'était pas nommément de mauvaise humeur comme auparavant. Les règles cessèrent sans cause appréciable; cependant on n'aperçut aucun autre symptôme de chlorose. On ne pouvait donc regarder son état comme une rechute. J'eus naturellement aussi recours à d'autres médicamens.

B..., jeune homme qui remplissait les fonctions de secrétaire dans la capitale, d'une constitution saine et robuste, s'était baigné, cinq semaines auparavant, avec un ami qu'il avait eu le malheur de voir se noyer sous ses yeux. Il avait fait tous ses efforts pour le sauver, mais sans succès, et dans les violens mouvemens qu'il s'était donnés, il avait bu une grande quantité d'eau froide. La peur, l'échauffement, le refroidissement subit, et surtout une exaltation voisine de la folie, lui causèrent une maladie de poitrine, que les médecins prirent pour une paralysie des poumons; ils déclarèrent la guérison très-difficile. Le résultat justifia leur pronostic et le malade se vit forcé en conséquence de recourir à d'autres médecins. Il s'adressa à moi; je trouvai les symptômes suivans.

Poitrine comme serrée; il devait respirer profondément, s'arrêter en marchant et en montant, happer l'air. Des bâillemens fréquens le soulageaient.

Ayant égard à la cause occasionelle, je lui prescrivis quatre doses de *ignatia* 6, et quatre doses de *rhus* 15, à prendre alternativement, une toutes les quarante-huit heures. L'amélioration de l'état fut bientôt notable. Mais il eut l'imprudence de trop se fatiguer à une partie de chasse; sa respiration s'oppressa de nouveau, et le soir, ainsi que le lendemain matin, il eut un abondant saignement de nez. Dès lors, au moindre mouvement, violente transpiration, et la nuit, sueur aigre.

Je prescrivis deux doses de *sulphur* 30, et deux doses de *sepia* 30, à prendre alternativement, une tous les cinq jours.

L'état s'améliora de nouveau essentiellement, et il put travailler de

nouveau ; cependant il y avait des jours où le travail lui était pénible et où sa respiration semblait plus oppressée, comme si un bandage serrait la poitrine.

Cela me décida à lui faire prendre encore une dose de *sulphur* et une de *sepia* aux mêmes intervalles. La respiration devint de plus en plus facile. Il se déclara alors chaque soir des maux de tête qui ne le quittaient que quand il s'endormait. La nuit, il parlait beaucoup en dormant. Son urine était trouble.

Je lui donnai trois doses de *zincum* 30, et trois doses de *pulsatilla* 30, à prendre alternativement, une tous les cinq jours. Les accès d'oppression ne se renouvelèrent plus qu'après les changemens de temps, après un travail sédentaire trop soutenu ou après des émotions morales. Je lui conseillai de travailler debout. Les maux de tête firent place alors à une toux continuelle, allant jusqu'au vomissement, et accompagnée d'une expectoration copieuse, ainsi que de coryza. Je lui donnai donc deux doses de *tart. stib.* 3, et deux doses de *pulsatilla* 40, à prendre alternativement, une toutes les soixante-douze heures. Il recouvra une santé parfaite.

Un refroidissement qu'il attrapa plus tard ramena la toux, suivie d'une oppression momentanée. Cependant deux doses de *nux moschata* 6, et deux doses de *arsenicum* 30, prises alternativement, une toutes les quarante-huit heures, le guérèrent complètement. (*Gazette homœopathique*, vol. XXII, n° 44, 1842).

Pathogénésie du tartre émétique,

Par le docteur de MOOR.

(Tartrate de potasse et d'antimoine, tartre stibié, tartre antimonié de potasse, etc. *Tartaras stibii* et *potassæ seu tartarus emetus*, *Weinsteinsäures Spiessglanz*, *Brechweinstein*).

§ I^{er}. Caractères.

Le tartre émétique, découvert par Adrien de Mynsichti, est composé, d'après Frédéric Goebels, sur 100 parties, de 41,4 parties d'oxydule d'antimoine, 10,5 p. de potasse, de 45,2 p. d'acide tartrique, 3,2 p. d'eau ; d'après Luca, de 0,69 de crème de tartre, et 0,31

d'oxyde d'antimoine. Il cristallise en tétraèdres réguliers, ou en pyramides triangulaires, ou en octaèdres allongés, transparens, incolores, légèrement efflorescens, inodores et d'une saveur styptique et nauséabonde. Chauffé, il noircit, se décompose, et donne de l'antimoine métallique. Il est soluble dans 15 parties d'eau froide et 2 de ce liquide bouillant. Il rougit fortement la teinture de tournesol.

§ II. Préparation.

Pour obtenir ce sel, on prend parties égales d'oxyde d'antimoine (stibium oxydatum greseum) et de tartre pur pulvérisé; on les fait digérer ensemble pendant une heure, dans un vase de porcelaine, avec parties égales d'eau distillée, et lorsque la chaleur est arrivée au point de faire entrer la masse en ébullition, on y ajoute cinq fois son poids d'eau distillée bouillante; on filtre la solution pendant qu'elle est encore chaude, et on la laisse cristalliser. La première cristallisation faite, on décante le liquide et on le laisse de nouveau cristalliser, en répétant cette opération tant que les cristaux qui se forment sont encore incolores; ensuite on broie tous les cristaux obtenus; on les dissout dans quinze fois leur poids d'eau distillée froide; on filtre la solution, on la laisse cristalliser de nouveau; on pulvérise les cristaux obtenus et on renferme la poudre dans un flacon bien bouché. Le tartre émétique du commerce contient du fer, du cuivre ou du sulfure d'antimoine, de manière que, pour l'usage homœopathique, il est indispensable de le préparer soi-même. Pour en faire les atténuations, on forme d'abord une bouillie épaisse, en broyant cent grains de sucre de lait avec quinze gouttes d'eau distillée; on y ajoute un grain de tartre émétique pur, et on procède comme à l'ordinaire. Les deux atténuations suivantes se font encore par la trituration, mais sans qu'on ait besoin d'humecter le sucre de lait.

§ III. Empoisonnement par le tartre émétique.

Avant d'indiquer les symptômes obtenus par l'expérimentation instituée *exprès sur l'homme bien portant*, nous allons rapporter quelques observations qui ont pour objet des individus chez lesquels

le tartre émétique, pris dans l'intention de se détruire, ou bien administré comme médicament, a développé des accidens graves, suivis quelquefois de la mort.

Observation première.

Claude Genaut de Villards, âgé de trente ans, d'un tempérament hypochondriaque, sujet depuis plusieurs années à des attaques réitérées de rhumatisme arthritique, vint me consulter, dans les premiers jours de mai 1808, pour des douleurs ou des crampes qu'il ressentait dans l'estomac, accompagnées d'inappétence, quelquefois de vomissemens ou d'une diarrhée séreuse qui alternait avec une constipation opiniâtre. Comme le teint n'était pas plombé, qu'on ne découvrait aucun engorgement sensible, que le malade n'avait commencé à se plaindre de maux d'estomac qu'après la disparition du rhumatisme, et que même il avait éprouvé un soulagement sensible, une ou deux fois, par le retour de légères douleurs aux articulations, je jugeai que cette dyspepsie était produite par le principe rhumatique fixé à l'estomac; en conséquence, je prescrivis l'usage de sangsues à l'anus, des bains tièdes, des vésicatoires volans sur la région de l'estomac et sur les parties occupées autrefois par le rhumatisme, et je le mis à l'usage des boissons légèrement diaphorétiques et des poudres faites avec le kermès et l'extrait d'aconit napel; on couvrit le corps du malade de flanelle. Ces moyens, associés à un régime doux, à l'abstinence des exercices violens, au retour de la belle saison, produisirent une amélioration sensible dans son état. Le 5 juin 1809, je fus demandé pour donner, conjointement avec M. Bailly, des soins audit Genaut, qui, depuis quelques jours, se plaignant de maux d'estomac, avait pris une très-grande dose de tartre stibié, par le conseil d'un empirique : des *vomissements énormes* suivirent de près l'administration du remède; les douleurs d'estomac devinrent plus aiguës, et au bout de quelques heures le malade se plaignait de *difficulté d'avalier; la déglutition fut bientôt impossible; l'œsophage était si hermétiquement fermé, que le malade ne pouvait avaler la plus légère goutte de liquide*. M. Bailly saigna le malade, appliqua des fomentations émoullientes sur le ventre, et successivement un vésicatoire sur

l'estomac. La difficulté d'avaler ne céda point à ces remèdes : le spasme s'étendit même à tous les muscles du cou, au point d'entraver la circulation : le malade avait le visage rouge, les yeux injectés, et dès qu'il voulait lever la tête, il éprouvait des vertiges qui l'obligeaient de la placer sur le chevet. Cet état durait depuis trente-six heures, lorsque j'arrivai auprès du malade. Je fis de suite appliquer les sangsues au cou pour dissiper la congestion locale. Cette saignée procura l'effet qu'on en attendait : les vertiges cessèrent, le visage fut moins rouge, et on put placer le malade dans un bain tiède, qui amena un peu de relâchement. Cet homme qui, loin d'avoir de l'horreur pour les liquides, semblait les désirer ardemment, ne put avaler une cuillerée de décoction de quinquina, que j'avais fait préparer en cas qu'il eût été empoisonné par le tartre émétique. Il fut plus heureux en mettant dans sa bouche une cuillerée à café d'une marmelade faite avec le sirop d'althæa, la manne, la gomme arabique et l'huile d'amandes douces ; elle parvint dans l'estomac. Des lavemens d'assa fetida, des frictions avec l'opium, sur la région de l'estomac et de l'œsophage, des vésicatoires volans, dissipèrent, au bout de vingt-quatre heures, ce spasme de l'œsophage, qui cependant reparaisait encore de temps en temps les jours suivans.

J'ai déjà vu plusieurs cas d'empoisonnement produit par des doses très-fortes de tartre stibié, depuis que notre art est devenu le partage des empiriques de tout sexe, et qu'on a négligé de faire exécuter les lois qui défendaient (en Savoie) aux épiciers-droguistes de vendre des médicamens. J'ai vu en outre, il y a peu d'années, une femme qui avait pris au moins 20 grains de tartre stibié : outre les douleurs atroces, les vomissemens répétés à chaque instant, elle éprouvait un serrement spasmodique des mâchoires, des convulsions. L'infusion très-forte de quinquina et l'opium dissipèrent le vomissement. Elle a conservé depuis un état d'irritabilité de l'estomac qui n'a jamais cessé entièrement, et qui n'a pu être modéré que par l'usage habituel du lait et des mucilagineux. (Observ. du docteur Carron d'Annecy, Journal général de médecine, janvier 1811.)

Observation deuxième.

Un enfant de dix ans auquel nous avions prescrit un grain d'émétique, dans le dessein d'exciter des vomissemens, fut pris, une demi-heure après, d'une grande difficulté d'avalier et d'une vive douleur à la gorge. Lorsque nous arrivâmes auprès de lui, ces symptômes duraient depuis deux heures, et le malade n'avait eu aucun vomissement : il ne se plaignait d'aucune douleur. L'application de dix sangsues sur les parties latérales du cou calma les accidens dans très-peu de temps; mais on ne parvint à faire vomir le malade qu'en lui administrant 24 grains d'ipécacuanha (Orfila, Toxicologie, t. I, p. 473).

Observation troisième.

Un juif avait acheté une once de tartre stibié au lieu d'une once de crème de tartre soluble; il mit une partie de cette substance dans la tisane de chicorée sauvage, et il en prit un verre le matin à jeun. J'estimai qu'il y avait environ 20 grains de tartre antimonié de potasse dans ce verre de tisane. Peu d'instans après l'avoir avalé, des douleurs dans la région de l'estomac se firent sentir; elles allèrent en augmentant et amenèrent même des syncopes; puis il survint des vomissemens excessifs de matière bilieuse. Quand j'arrivai, les vomissemens se succédaient avec une rapidité effrayante. Le malade commençait à se plaindre de coliques abdominales; elles devinrent bientôt violentes; des déjections alvines avaient lieu sans cesse; les matières qui sortaient par le bas étaient aqueuses et très-abondantes; le pouls était petit et concentré, la figure pâle; il y avait prostration des forces; des crampes très-douloureuses dans les jambes se répétaient à chaque minute: c'était le symptôme dont le malade se plaignait le plus. Je lui ordonnai une décoction de guimauve pour boisson et des lavemens émoulliens. J'avais commencé par lui faire prendre quelques tasses de décoction de quinquina et deux lavemens faits avec cette même substance; de temps à autre, on lui donnait une potion opiacée; ce dernier médicament parut lui être très-utile. L'irritation que cette grande dose de tartre stibié alluma sur la surface alimentaire produisit un ensemble de symptômes que je comparai à un choléra mor-

bus. Cet état de maladie ne dura que cinq ou six heures ; à cette époque , les accidens se calmèrent. Le soir , le malade ne se plaignit plus que d'une grande faiblesse. Les jours suivans, il était tourmenté par des digestions pénibles : ces accidens secondaires cédèrent facilement à l'emploi d'une légère infusion de camomille romaine et de feuilles d'oranger, et de 10 à 12 grains de thériaque , pris avant chaque repas. (Observ. du docteur Barbier d'Amiens.)

Observation quatrième.

En 1809, je fus appelé pour donner des secours à une jeune fille enceinte de quatre à cinq mois , et qui venait de prendre huit grains d'émétique dans un verre d'eau, dans l'intention de s'empoisonner. *Elle avait vomi dix à douze fois, et avait éprouvé de vives angoisses.* Quand je la vis, il y avait environ six heures qu'elle avait avalé le poison : *l'agitation était très-grande ; le pouls petit, serré, à peine sensible.* J'eus beaucoup de peine à la déterminer à boire un peu de sirop de guimauve étendu d'eau. A la fin elle consentit à en prendre plusieurs verres. Mise sous la surveillance de la police, elle fut aussitôt conduite dans un hôpital, où j'ignore les soins qui lui ont été donnés. J'ai su seulement que le vomissement ne s'était pas répété ; *qu'elle avait eu pendant plusieurs jours des coliques assez fortes,* et qu'elle s'était ensuite rétablie, et était accouchée à terme d'un enfant bien portant (Observ. comm. par M. A. C. Savary. Journal de médecine et de chirurgie de Corvisart, etc., t. XXVI, p. 217).

Observation cinquième.

M. N***, âgé de quarante-trois ans, résolu de se détruire, fut demander de l'arsenic chez divers pharmaciens qui le lui refusèrent : sans changer de résolution il se détermina à s'empoisonner avec l'émétique. Quand il en eut rassemblé environ 27 grains, pris dans diverses boutiques, il entra dans un café, demanda un verre d'eau sucrée, et fit dissoudre cette quantité d'émétique dans le tiers du liquide qu'il avala. Il sortit aussitôt du café ; mais à peine avait-il fait vingt pas qu'il sentit *une chaleur brûlante à la région épigastrique, accompagnée de mouvemens convulsifs et de perte de connaissance* on le

transporta dans cet état à l'Hôtel Dieu, dix minutes après environ l'accident. Revenu un peu à lui même, il fit écarter les assistans et avoua à la religieuse de la salle et à moi qu'il s'était empoisonné avec l'émétique. Nous lui fîmes donner aussitôt trois pots d'une forte décoction de quinquina qu'il but dans l'espace d'une heure et demie environ. Il est à remarquer qu'au moment de son arrivée *la peau était froide et gluante à la tête et aux extrémités, la respiration un peu courte, le pouls petit et concentré, la région épigastrique un peu gonflée et douloureuse ; il y avait un hoquet assez fréquent*, mais point de vomissement. La plupart de ces symptômes diminuèrent d'intensité dès les premiers verres de décoction de quinquina qu'il but ; deux heures après il fut à la selle copieusement ; il y fut cinq fois dans l'espace de trois heures ; il sua ensuite considérablement et changea deux ou trois fois de chemise. Il continua la nuit une faible décoction de quinquina unie aux mucilagineux : néanmoins, le lendemain il y eut plusieurs vomissemens dans la matinée ; il succéda une gastrite qui dura plusieurs jours. Un mois après, il éprouvait encore de loin en loin des picotemens dans la région épigastrique. Ce fait offre deux choses remarquables, 1° l'absence du vomissement après avoir pris une si grande quantité d'émétique ; 2° l'espèce de dévoiement qui se manifesta après l'action de la décoction de quinquina : cet effet ressemble beaucoup à celui produit par le *bolus ad quartanas* qui, comme on sait, est un mélange d'émétique et de quinquina. Cette combinaison se serait-elle faite dans l'estomac ? tout porte à le croire (Observ. du docteur Serres).

Observation sixième.

L'épouse d'un pharmacien, âgée de vingt-trois ans, d'une faible santé et d'une très-grande susceptibilité nerveuse, avale par mégarde et d'un seul trait un verre d'une dissolution dans laquelle il y avait environ soixante grains de tartrate de potasse et d'antimoine. Le docteur Sauveton, appelé dix minutes après, *la trouva couverte d'une sueur froide*. Elle pensait que les secours de l'art ne la tireraient pas de l'état affreux où elle était à cause de la grande quantité d'émétique qu'elle avait prise. Redoutant chez cette dame des accidens graves qu'auraient produits des efforts de vomissement longs et opiniâtres,

on eut recours à l'alcool de quinquina jaune mêlé avec de l'eau froide : en quelques heures la malade en prit cinq à six verres , qui pouvaient contenir à peu près deux onces de cette teinture. On observa quelques nausées et des coliques bien supportables, mais il y eut pendant près d'un mois des douleurs épigastriques qui cédèrent cependant à des boissons adoucissantes et au régime (Journ. général de médec. , mai 1825).

Observation septième.

Un homme de cinquante ans environ, d'une constitution forte, éprouve des chagrins domestiques, et conçoit le projet de s'empoisonner ; il se procure 40 grains d'émétique, et les prend un samedi matin dans une petite quantité de véhicule. Il ne tarda pas à avoir *des vomissemens, des selles fréquentes* (super-purgation) et *des convulsions*. Il entra à l'Hôtel-Dieu le dimanche au soir. Le lundi matin, il se plaignit de *douleurs violentes à l'épigastre qui était tendu ; il avait peine à remuer la langue ;* il se trouvait dans un tel état qu'on l'aurait pris pour un homme ivre de vin ; *il parlait seul ; son pouls était imperceptible*. Dans la journée, *le ventre se météorisa, l'épigastre se tuméfia considérablement et devint plus douloureux ;* il survint dans l'après-midi du *délire*. Le mardi, tous les accidens augmentèrent ; le soir, *délire furieux ; les convulsions s'y joignirent, et il mourut dans la nuit* (Observ. du doct. Récamier).

Observation huitième.

Un élève en médecine , âgé d'environ vingt-cinq ans , fit appeler, dans la matinée du 5 juin 1831, M. le professeur Andral, qui le trouva dans l'état suivant : face jaunâtre , céphalalgie susorbitaire , bouche mauvaise, langue large , humide , limoneuse , inappétence , nausées , constipation. Du reste l'intelligence est nette , les réponses précises , les forces musculaires bien conservées ; le pouls est presque sans fréquence , la peau sans chaleur anormale ; l'abdomen est souple et indolent ; l'appareil respiratoire ne présente aucun trouble fonctionnel. M. Andral , voyant dans ces symptômes l'état morbide qu'on a désigné sous le nom d'embaras gastrique , prescrivit deux grains de tartre stibié dans trois demi-verres d'eau : à peine le

tartre émétique fut-il introduit dans l'estomac, que des vomissemens accompagnés d'angoisses se déclarèrent; ils persistèrent pendant le reste de la journée; il s'y joignit une diarrhée abondante; les muscles de la face étaient agités de mouvemens convulsifs. — Le 6 juin, M. Andral ne put voir le malade qu'à quatre heures du soir; il offrait alors les symptômes suivans: prostration, angoisse, physionomie décomposée, traits profondément altérés, pouls fréquent, peu développé, douleurs des membres, d'apparence rhumatismale. (Saignée de bras, qui fut pratiquée à l'hôpital de la Pitié, où le malade se fit transporter dans la soirée). — Le 7, matin, altération de la face, pâleur cadavérique, extrémités froides, respiration haletante, yeux éteints, une écume abondante s'écoule de la bouche; saillie de la vessie distendue par l'urine; pénis et scrotum fortement colorés en noir; on remarque la même teinte en quelques points de la partie antérieure du thorax, principalement sous l'une des clavicules. — Mort à neuf heures du matin. (Observation communiquée par M. Constant, *Archiv. général. de méd.*, 1.^{re} série, t. XXVI, p. 262.)

§ IV. Lésions de tissu produites par le tartre émétique.

Les expériences de M. Magendie sur les animaux vivans tendent à démontrer: 1^o que l'émétique exerce principalement son action sur le canal intestinal, et 2^o sur les poumons. En effet, quand on injecte dans les veines d'un chien ce poison dissous dans l'eau, quand on l'introduit dans l'estomac, quand on l'applique à l'état solide sur le tissu cellulaire, ou qu'on le fait passer dans ses cellules, on observe des nausées, des vomissemens, des déjections alvines, une difficulté plus ou moins grande de la respiration; en même temps la circulation s'accélère. On trouve après la mort des traces d'inflammation, plus ou moins étendue, de l'estomac, du canal digestif et des poumons; car, dans plusieurs cas, on a constaté l'existence de taches noirâtres, irrégulières, s'étendant plus ou moins profondément dans le parenchyme des organes, avec hépatisation du tissu.

Hoffmann rapporte qu'une femme éprouva les accidens les plus fâcheux peu de temps après avoir pris du tartre émétique, et qu'elle mourut. A l'ouverture du cadavre, on trouva une partie de l'estomac

sphacélée ; la rate, le diaphragme, le poumon et les parties qui avoisinaient la partie de l'estomac affectée, étaient pourris. (Fred. Hoffmanni , oera omnia , t. 1, part. 2, cap. 5, p. 219, Genevæ, 1761.)

Dans un cas communiqué par M. J. Cloquet (Toxicologie de M. Orfila , t. 1, p. 480) , on lit ce qui suit :

Panseron, âgé de cinquante-sept ans, eut, le 24 février 1813, une attaque d'apoplexie, à laquelle il succomba le 4^{er} mars. On lui administra, pendant les cinq jours qu'il fut malade, environ 40 grains d'émétique, qui n'occasionèrent ni nausées, ni vomissemens ; il eut seulement quelques selles. A l'ouverture du cadavre, on trouva le cerveau injecté et contenant beaucoup de sérosité ; la couche optique droite présentait à sa partie inférieure un corps oblong, de la grosseur d'une olive, formé par une pulpe verdâtre claire, et paraissant en suppuration à sa superficie. Ce corps se détacha facilement en entier de la substance cérébrale. Il est évident que la mort avait été produite par ces lésions ; mais le canal digestif offrait des altérations qui dépendaient manifestement de l'action exercée par l'émétique. L'estomac était très-rouge, enflammé, rempli de bile et de mucosités ; l'inflammation paraissait bornée à la membrane muqueuse de ce viscère, sur laquelle on apercevait des taches irrégulières, d'un rouge-cerise, sur un fond rose violacé, et qui ne présentait aucune ulcération. Il y avait aussi, à la fin de la deuxième et de la troisième courbure du duodénum, des taches semblables. Les intestins grêles, d'une couleur rose, ne paraissaient pas très-enflammés ; ils contenaient des mucosités et de la bile. Vers la fin du jéjunum on remarquait un bouton blanc, de la grosseur d'un pois, rempli d'un pus blanchâtre, et situé entre les membranes séreuse et musculieuse de cet intestin. Le cœcum offrait trois taches d'un rouge foncé ; il y en avait aussi plusieurs dans le colon, mais elles étaient d'un rouge moins vif ; le rectum était sain, on voyait dans les poumons des taches noirâtres, irrégulières, qui s'étendaient plus ou moins profondément dans le parenchyme de ces organes.

Rapportons ici les lésions trouvées dans le cadavre de l'individu de l'observation huitième.

Les membres sont très-raides et demi-fléchis ; un liquide visqueux

et blanc s'est écoulé par la bouche quand on a remué le cadavre. La tête était penchée du côté gauche. Vers la partie antérieure de l'hémisphère du cerveau, du même côté, ossification de la dure-mère dans une étendue circulaire d'environ un pouce et demi de diamètre; opacité, épaisseur augmentée de l'arachnoïde qui double la face supérieure des deux hémisphères; rougeur uniforme, inflammation récente de la portion de cette membrane qui revêt les lobes antérieurs du cerveau, plus apparente du côté droit; anfractuosités remplies d'un liquide séreux teint en rouge, et amassé en plus grande quantité à la base du crâne; substance cérébrale plus molle; ventricule gauche renfermant quatre ou cinq cuillerées d'un liquide séreux, transparent et incolore: le droit contenait moins du même liquide. La poitrine était saine. Le péritoine offrait généralement une teinte briquetée. L'estomac et les intestins étaient distendus par des gaz; la membrane muqueuse de l'estomac, saine dans le grand cul-de-sac, était rouge, tuméfiée et recouverte d'un enduit visqueux, facile à enlever dans tout le reste de son étendue; celle du duodénum était dans le même état. Les autres intestins n'ont offert aucune altération, ils ne contenaient pas la moindre quantité de matières fécales.

§ V. *Effets du tartre émétique sur l'homme bien portant.*

Savary, dans un article intitulé : *Remarques sur les effets de quelques médicamens et en particulier sur ceux de l'intestin et de l'opium*; s'exprime ainsi :

« J'avais prescrit, à un petit garçon de quatorze mois, un grain d'émétique dans environ six onces d'eau, à prendre en trois fois. Il n'a pas vomi, n'a pas eu de selles : *son ventre est devenu gros et tendu; son visage bouffi ainsi que les mains.* On n'est parvenu à rétablir la liberté du ventre qu'en multipliant les lavemens : il en prenait trois ou quatre par jour. L'œdème s'est aussi dissipé au bout de huit à dix jours.

» J'ai voulu répéter les expériences de Shescoix, sur l'absorption de l'émétique par la peau. Cet auteur dit qu'ayant frotté dans la paume de ses mains une solution de quelques grains d'émétique,

dans une très-petite quantité d'eau, il avait éprouvé au bout d'un certain temps des nausées. D'autres disent qu'on a déterminé ainsi le vomissement. Voici ce que j'ai observé.

« Ayant fait fondre quatre grains d'émétique dans environ deux gros d'eau distillée, j'ai mis cette solution dans le creux d'une de mes mains, et je l'ai frottée avec l'autre assez long-temps, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement sèches. En faisant les frictions, j'ai senti vers la fin quelque chose de rude comme de la poussière, ce qui m'a fait penser que le sel restait à sec et n'était point absorbé. Quelques minutes après, j'éprouvai *un peu de fadeur dans la bouche, qui se ramplit d'une grande quantité d'eau, comme lorsqu'on est sur le point de vomir.* Je n'eus cependant point de nausées ni de vomissemens. J'ai recommencé cette expérience avec plus de précaution que la première fois, c'est-à-dire, en ne mettant dans le creux de la main qu'une ou deux gouttes de liquide à la fois, et en frottant les mains l'une dans l'autre jusqu'à ce que le liquide eût disparu. Cette opération dura une demi-heure. Pendant les frictions j'ai cru sentir *quelques légères nausées*; mais ensuite je n'ai rien éprouvé de particulier. J'ai frotté aussi avec une semblable solution la partie interne des cuisses, et il n'en est résulté aucun effet sympathique sur l'estomac. (Journal de médec. chir., etc., de Corvisart, t. XXVI, p. 218.)

Les effets du tartre émétique chez l'homme en santé, dit M. Giacomini, sont variables selon la dose. 1 centigramme donne ordinairement lieu à des *sueurs légères générales*; à la dose de 2 et même 3 centigr., il fait suer copieusement, ou bien il produit des évacuations alvines. De 5 à 15 centigr. il cause des *nausées*, des *frissons*, de la *pâleur*, des *vertiges*, la *salivation*, des *vomissemens répétés*, *violens*, avec *sueur au front*, *obscurcissement de la vue*, *tremblemens involontaires dans la mâchoire inférieure*. C'est ce qui a lieu dans le plus grand nombre des cas; cependant l'action du tartre stibié peut varier singulièrement en intensité selon les individus. Il est prouvé, d'ailleurs, par l'observation journalière, que le tartre stibié à la dose de plus de 15 centigr. à la fois ne produit presque jamais de vomissement. Il est pourtant vrai de dire que même les fortes doses de ce remède ont quelquefois été suivies de vomissemens. Lebreton père observa une personne qui avait pris en une seule fois 24 grain. de tartre éméti-

que, et qui, les ayant vomis presque immédiatement, n'en ressentit aucun mauvais effet. On observe aussi le vomissement par l'ingestion de 15 à 20 centigr. donnés en une fois, pourvu qu'ils soient dissous dans beaucoup de véhicule. Le vomissement a lieu presque toujours une ou deux fois dans le principe, lorsqu'on l'administre, même à forte dose, mais par cuillerées plus ou moins éloignées. Ces faits, loin de combattre notre principe, le fortifient, puisqu'on sait déjà qu'à petites doses, et conséquemment à une action médiocre, le tartre émétique produit le vomissement, tandis qu'à haute dose ce résultat n'arrive pas. Or, qui ignore que le premier effet, l'effet instantané de ce remède, même à forte dose, doit être peu sensible, modéré, propre enfin à produire les conditions du vomissement? Il est pourtant très-rare que l'action successive et plus prononcée excite le vomissement. Elle donne généralement lieu aux effets qui ont été indiqués plus haut. Par la même raison, le vomissement peut se déclarer si le remède est dissous dans une grande quantité de liquide, car alors l'action se manifeste dès le commencement d'une manière plus faible. Par la même raison enfin, les doses répétées, encore bien qu'elles soient très-fortes au total, provoquent le vomissement dans le principe, c'est-à-dire tant que l'action générale est légère; aussi, pour arrêter ce vomissement, n'y a-t-il rien de mieux à faire que de continuer et de hâter l'administration du tartre stibié, parce qu'on augmente ainsi son action générale.

Quelle que soit la voie par laquelle le tartre stibié entre dans l'économie, il donne toujours lieu aux mêmes résultats, c'est-à-dire à des sueurs, si son action est légère; à des évacuations alvines et à des vomissements, si elle est un peu plus forte; à une hyposthénie générale enfin, si cette action est encore plus élevée. On obtient ces résultats soit en l'injectant dans les veines, soit en l'introduisant par absorption endermique, soit enfin par les voies gastriques; appliqué sur la peau en solution aqueuse, il occasionne assez souvent des nausées et même des vomissements: plusieurs personnes ont observé ce fait. Hutchinson et Littsom, ayant plongé plusieurs fois les mains dans une solution de tartre émétique, éprouvèrent un *sommeil profond*, comme s'ils eussent pris ce qu'on appelle un narcotique. La pommade stibiée, si elle est préparée de manière que le médicament

puisse être absorbé, peut produire des vomissements. On a observé aussi chez un malade atteint de chorée, dont on avait induit tout le corps avec cette pommade, *le ralentissement du pouls, de la pâleur au visage, une sensation de froid général, des vertiges, de la défaillance, de la faiblesse enfin dans tout le système musculaire*. Que si le tartre stibié n'était pas absorbé, ce qui arrive quand la pommade n'a pas été préparée avec la solution aqueuse de ce sel, on n'a alors que des effets locaux, savoir *de la rougeur et une éruption varioliforme ou pustuleuse*.

Les phénomènes qui viennent d'être notés ont lieu d'une manière plus ou moins prononcée lorsque l'action du tartre émétique est très-forte, et ils s'accompagnent alors de symptômes assez patens d'hyposthénie générale, ce qui concourt à prouver que le vomissement n'est pas un phénomène de l'excessive action de ce composé, mais bien le froid général, la pâleur, l'immobilité, l'engourdissement, la petitesse et la faiblesse dans le pouls, la forme dite hippocratique de la face, et les défaillances. Les médecins italiens, qui prescrivent fréquemment, d'après les travaux de Rasori, de Borda, de Tommasini et autres, les sels antimoniaux dans toute maladie à fond hyposthénique, sont fort familiarisés avec l'observation de ces phénomènes. Cette pratique a été, dans ces dernières années, imitée dans quelques pays étrangers, et les mêmes faits ont été observés; aussi personne ne doute plus guère que le tartre émétique ne ralentisse réellement le pouls, et, ne puisse dans certains cas, remplacer la saignée : quelques praticiens vont même jusqu'à soutenir qu'il peut exclure l'emploi des émissions sanguines dans le traitement des maladies inflammatoires des poumons. Spence remarqua que le tartre stibié à haute dose produit une *extrême faiblesse dans tout le système musculaire et dans les nerfs*; Trousseau a vu par la suite que l'administration de ce médicament *augmentait d'abord un peu la force de la circulation du sang et qu'elle déterminait des vertiges*, ce qui aurait pu dépendre des efforts que les malades avaient fait pour vomir sans résultat; mais bientôt après le *nombre et la force des pulsations artérielles diminuaient et descendaient au dessous de leur rythme normal jusqu'à 38 par minute* : cet abaissement dura pendant quelque temps. Après la cessation de l'administration du remède, il vit aussi la res-

piration se ralentir, de sorte que les inspirations descendirent de vingt-quatre à six par minute. Il remarqua en outre que la respiration peut rester fréquente lors même que le pouls s'est ralenti jusqu'à 56 battemens par l'effet du tartre stibié. Le ralentissement du pouls a été aussi noté par Teallier. Indépendamment de ce phénomène, J. Franck observa à la clinique de Delpech et de Lallemand que, dans les affections traumatiques, le tartre stibié diminuait la chaleur animale, modérait l'hématose, et, par conséquent, déprimait toutes les fonctions de la vie organique; de là *l'abattement et l'engourdissement général.* Winhold soutient que ce sel *diminue la sensibilité et détruit l'irritabilité du cœur et des artères.* Lades, guidé par sa propre expérience, est arrivé à la même conclusion que l'école italienne, relativement à l'action de ce médicament; il lui reconnaît une vertu sédatrice, indépendamment de sa propriété évacuante. Enfin, pour ne taire aucun des effets qu'on obtient par le tartre stibié à haute dose, je dois mentionner le *ptyalisme* qui a été observé par James, et son action particulière sur les nerfs de la huitième paire d'après l'observation d'Haighten et de Magendie. (Pharmacologie, p. 260. Fabre, Diction. des diction. de médéc., t. VII, p. 400).

Voulant essayer sur moi-même quelques-uns des effets du tartre émétique, je pris, le 20 mai 1842, à six heures et demie du matin, un quart de grain de cette substance triturée pendant une heure avec 25 grains de sucre de lait, dissous dans une cuillerée d'eau, et voici ce que j'observai au bout d'une demi-heure.

Renvois fréquens d'air, quelquefois insipides, d'autres fois fades, afflux d'eau fade, claire, à la bouche, qui en coule en grande quantité, avec vomituration et efforts pour vomir sans qu'il sorte quelque chose, si ce n'est un peu de mucosités claires. — Expectoration facile de beaucoup de mucosités doucesâtres, transparentes. — Malaise indescriptible dans la région de l'estomac et le ventre, augmenté dans la région de l'estomac, diminué dans le ventre, en appuyant légèrement la main sur ces parties. — Endolorissement du ventre. — Sensation d'un poids dans la région de l'estomac qui envahit tout le ventre et donne un grand malaise; cet état s'améliore au grand air, et s'exaspère dans la chambre. — Elle est aussi diminuée par des renvois d'air. — Maux de ventre sourds dans la région mésogastrique avec légère horripilation et peau an-

serine. — *Froid léger, envie de dormir et abattement.* (Pendant dix minutes.) *Je suis frileux.* — *Bâillemens' fréquens.*

Après le déjeuner, à 9 heures, consistant en une tasse de lait chaud, tous ces malaises disparaissent.

Après le dîner, *la tête est douloureusement entreprise, surtout dans la région frontale; pendant une demi-heure, et disparaît.* — *Quelquefois pression de dehors en dedans dans les tempes, comme si elles étaient poussées l'une vers l'autre; elle n'est que passagère.*

Vers le soir tout a disparu.

Antidotes: pulsatilla, ipecacuanha, assa fetida.

Les expérimentateurs sont :

1° S. Hahneman. S. H. S. 4. 12. 21. 22. 23. 24. 47. 51. 65. 74. 76. 77. 93. 99. 100. 156. 157. 183. 190. 191. 203. 213. 222. 227. 236. 243. 244. 247. 248. 249. 250. 251. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 262. 263. 264. 273. 278. 280. 283. 297. 299. 304. 310. 320. 322. 324. 325. 336. 837. 343. 344. 348. 349. 352. 353. 354. 382. 395. 399. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 413. 414. 415. 416. 417. 420. 441. 444. 449. 450. 458. 460. 461. 464. 465. 472. 473. 478. 479. 480. 485. 487.

2° Rückert. Rek. S. 1. 2. 5. 13. 14. 18. 34. 35. 37. 38. 40. 44. 45. 49. 50. 61. 67. 69. 73. 86. 96. 101. 105. 113. 114. 129. 136. 145. 152. 167. 169. 170. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 184. 195. 198. 212. 220. 221. 223. 224. 225. 226. 228. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 238. 239. 240. 266. 270. 274. 282. 288. 291. 303. 307. 309. 314. 318. 319. 345. 362. 365. 366. 384. 388. 397. 398. 410. 411. 418. 426. 435. 436. 437. 438. 439. 442. 451. 459. 484. 486. 488.

3° Gross. Gss. S. 7. 8. 9. 16. 17. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 33. 36. 43. 46. 48. 52. 53. 54. 55. 59. 60. 66. 75. 94. 102. 103. 110. 112. 116. 132. 133. 146. 147. 148. 153. 154. 168. 171. 172. 189. 194. 199. 200. 204. 210. 211. 212. 245. 265. 276. 279. 284. 300. 302. 311. 312. 313. 316. 340. 346. 350. 351. 361. 367. 385. 389. 402. 421. 443. 453. 475. 476. 481.

4° Stapf. St. S. 15. 19. 20. 39. 41. 42. 56. 62. 63. 64. 81. 83. 92. 104. 106. 109. 115. 117. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 128. 135. 149. 150. 151. 158. 192. 193. 196. 202. 207. 208. 209. 219. 229. 229 bis. 241. 252. 269. 272. 275. 277. 281. 285. 286. 287. 289. 293. 294. 295. 296. 298. 305. 306. 315. 347. 364. 390. 419. 474.

- 5° Hering. S. 90. 95. 97. 98. 107. 164. 206. 246. 290. 301. 387.
- 6° Fréd. Hahnemann. F. H. S. 127. 271. 383. 469.
- 7° De Moor. Dm. S. 6. 32. 91. 108. 126. 165. 166. 188. 386. 445. 446.
- 8° Giacomini. S. 3. 57. 68. 72. 78. 137. 142. 326. 369. 380. 401. 430. 447. 448.
- 9° Trousseau. S. 3. 268. 434.
- 10° Hutchinson. S. 10. 118. 134. 237. 317. 329. 338. 342. 392. 400. 424. 455. 457. 462. 463. 477.
- Par des frictions à l'extérieur avec tart. émét. 10. 118. 134. 137. 227. 329. 338. 342. 392. 400. 424. 457. 463. 477.
- Par des frictions d'une solution saturée de tartre émétique dans les paumes des mains. S. 455. 462.
- 11° J. Schæfer. S. 11. 358. 374. 433.
- Par deux grains de tartre émétique dans de l'eau de cannelle.
- 12° Barbier. S. 57. 143. 163. 174. 215. 308. 368. 381. 428.
- 13° Savary. S. 58. 80. 137. 141. 175. 186. 429.
- 14° Constant. S. 70. 144. 217.
- 15° Carron d'Annecy. S. 71. 88. 89. 141. 357.
- 16° James. S. 79.
- 17° Récamier. S. 82. 141. 161. 162. 187. 216. 357. 360. 422. 423. 431.
- 18° Blackburne. Par 15 grains de tartre émétique, chez un adulte. S. 84. 138. 375. 376. 377. 425. 454. 471. 483.
- Par 2 grains chez un enfant, par l'usage intérieur. S. 339. 356. 470. 482.
- Par 4 grains de tartre stibié, chez une vieille femme. S. 214. 261. 355. 378. 432.
- 19° White. Par l'usage intérieur. S. 85.
- 20° Orfila. S. 87.
- 21° Serres. S. 11. 159. 160. 267. 428.
- 22° Horst. Par des frictions, d'abord avec la solution, puis avec l'onguent, dans une hémiplegie du bras et de la cuisse. S. 131. 456. 466.
- Par deux frictions par jour avec l'onguent d'Autenrieth dans le creux de l'estomac (tart. emet. $\mathfrak{z}\text{ij}$, axong. porc. $\mathfrak{z}\text{ij}$). S. 330. 331. 332. 333. 334. 440.

23° Schœnfelder. Par une solution de verre d'antimoine dans l'acide acétique. S. 139. 205. 242. 292. 363. 379. 452. 467.

24° Bonctus. Par le tartre stibié, chez une vieille femme. S. 140. 373.

25° Élias. Par 8 grains dans un lavement. S. 173. 197.

26° Bacumlinus. Par le tartre stibié administré à un voiturier. S. 218. 359. 372.

27° Stütz. Par un mélange de tartre émétique et d'axonge en frictions. S. 321. 328.

28° Autenrieth. Par des frictions avec l'onguent dans le creux de l'estomac. S. 323.

29° Hecker. Par des frictions. S. 327.

30° Goodwin. Par des fomentations sur la poitrine avec une dissolution de tartre émétique en 128 parties d'eau et une petite quantité d'esprit-de-vin camphré. S. 335.

31° Weinhold. S. 341.

32° Spence. S. 370.

33° Franck. S. 371.

34° Walther. Par 4 gros de vin émétique avec du lait, bu le soir. — Chez deux élèves qui avaient mangé la masse caillée du lait. — Durée de l'empoisonnement, deux jours. S. 391.

Par la même substance, chez un homme dont la toxication dura quatre jours. S. 393. 394. 412. 427.

35° Journal général de médecine. S. 468.

En passant en revue les symptômes tirés de ces divers auteurs, nous croyons pouvoir supprimer ceux de Schæfer, n° 11. 358. 374. 433; de Schœnfelder, n° 139. 205. 242. 292. 363. 379. 452. 467, et enfin celui de Goodwin, n° 335, comme ayant été observés à la suite d'un mélange avec d'autres substances; cependant nous les avons laissés subsister dans le tableau, rappelant toutefois à nos lecteurs qu'ils ne peuvent faire connaître les effets purs du tartrate antimonié de potasse.

Le docteur E. Stapf, en donnant pour la première fois dans ses Archives homœopathiques, t. III, 2^e part., la symptomatologie pathogénétique du médicament dont il s'agit, y a ajouté quelques notes et remarques pour faire surgir davantage ce que cette substance a de spécifique ou de caractéristique dans ses effets purs; nous croyons de notre devoir de rapporter ici le travail de ce consciencieux expérimentateur,

«Comparez le symptôme 2 avec 67.

Ces symptômes expliquent la vertu curative du tartre émétique dans une espèce d'amaurose, contre laquelle on l'a déjà fréquemment recommandé et même administré avec le plus grand succès. L'homœopathie distingue scrupuleusement les cas dans lesquels il trouve un emploi spécifique conforme à la nature, et nous apprend de cette manière à éviter des essais infructueux et nuisibles.

Comparez symptôme 7 avec 37. 59. 60. 102. 183. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402.

Comparez 152 avec 184 et en partie avec 352. 426. 478.

Comparez 182 avec 270. 486.

Symptômes 220. 221. 222. La constipation énumérée dans ces symptômes paraît être, en opposition avec l'excitation primitive à la diarrhée, un effet secondaire, et par-là même impropre à servir de guide dans le choix du médicament.

Sympt. 226. Ces affections très-remarquables des voies urinaires désignées dans les symptômes 226. 228—235. 238. 239. 240, observées sur un sujet très-bien portant, qui n'avait jamais souffert de cette sorte d'accidens, peuvent être envisagées avec raison comme des effets purs du tartre émétique, que l'homœopathie utilise en temps et lieu.

Sympt. 229. 229 *bis*. 230. 234. L'urine foncée paraît être un symptôme caractéristique du tartre stibié.

Sympt. 260 — 267. Ces affections de la poitrine, produites d'une manière toute spécifique par le tartrate antimonié de potasse, signalent la grande vertu curative de cette substance médicinale dans certaines espèces d'asthme, dans lesquelles il s'est montré très-efficace, surtout quand son emploi est homœopathiquement indiqué.

Sympt. 274. C'est une propriété des affections produites par le tartre émétique, de se manifester et de devenir plus violentes en étant assis. S. 167. 179. 345. Sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, il a de l'analogie avec les effets de la pulsatile.

Sympt. 289. On observe fréquemment les douleurs rhumatismales tirillantes, produites par le tartre émétique. — Comparez symptômes 269. 272. 281. 285. 286. 294. 295. 296. 298. 305. 306. et son emploi homœopathique promet beaucoup dans les cas où il se trouve bien indiqué. On s'en est servi depuis long-temps dans les affections rhu-

matismales, sans suivre néanmoins la loi d'après laquelle il doit agir avec tant d'efficacité, et sans connaître assez exactement les cas dans lesquels il doit nécessairement guérir.

Comparez symptôme 291 avec 314.

Symptômes 317—335. La vertu du tartre stibié, si clairement exprimée dans ces symptômes, de produire, administré tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, des exanthèmes propres, des pustules, nous autorise, avec raison, à attendre de son emploi homœopathique de grands effets curatifs dans certaines affections cutanées; c'est ainsi qu'on s'est servi de tout temps, quoique d'une manière tout empirique, des diverses préparations de l'antimoine dans une foule de maladies de cette nature.

Comparez symptôme 385 avec 67. 167. 274. 314.

Sympt. 390—402. Une espèce de coma (léthargie) appartient aux propriétés les plus remarquables et les plus importantes du tartre antimoné de potasse. Nous la rencontrons souvent, sous diverses modifications, tantôt comme un symptôme isolé, tantôt accompagnée d'autres altérations du sentiment. Comme, d'après son existence, elle est toute particulière et très-différente de l'étourdissement somnolent que provoquent plusieurs autres remèdes, tels que l'opium, le safran; de même aussi il faut que le coma, que l'on veut guérir homœopathiquement par le tartre émétique, lui soit tout analogue, et que ses symptômes concomitans répondent exactement au caractère de ce grand moyen.

Comparez les symptômes 8. 37. 59. 60. 102. 183.

Sympt. 403—411. L'insomnie exprimée dans ces symptômes paraît être un effet secondaire ou plutôt aussi un effet alternant rare en opposition avec l'assoupissement plus souvent et diversement observé.

Sympt. 472—474. L'adipsie paraît être caractéristique de l'antimoine.

§. VI. *Tableau pathogénétique des symptômes.*

Accès de vertige (le troisième et quatrième jour) (Rck).

Vertiges, avec bluette devant les yeux (le troisième jour) (*id.*).

Vertiges (Gia. Trouss.).

Vertiges en marchant, il chancelle (S. H.).

5. La tête est entreprise, une sorte de pression dans les tempes (de suite) (Rck).

La tête est douloureusement entreprise, surtout dans la région frontale ; pendant une demi-heure et disparaît ; après le dîner (Dm.)

Étourdissement de la tête, comme si elle était serrée (Gss.).

La tête est entreprise, une sorte d'étourdissement, avec la sensation comme s'il allait s'endormir (*id.*)

Une espèce d'étourdissement avec sensation de tension, qui se manifeste dans la moitié gauche de la tête (après un quart d'heure) (*id.*).

10. Stupeur, étourdissement (Benj. Hutchinson dans *Memoirs of the med. soc. v.*).

Tous les sens disparaissent (J. Schæfer dans *Hufelands Journal der p. Heilkünd. 1810 dcbr. p. 17.*)

Faiblesse intérieure de la tête (S. H.).

Chaleur dans la tête, que le mouvement aggrave (le troisième jour) (Rck).

Céphalalgie très-douloureuse, qu'on ne peut pas décrire (*id.*).

15. Mal de tête tiraillant, légèrement déchirant dans la moitié gauche de la tête d'arrière en avant (St.).

Céphalalgie qui se manifeste alternativement dans le front et le sinciput, avec tension et pression (Gss.).

Dans la nuit, quand il se reveillait, il éprouvait constamment le même fort mal de tête, comme si le cerveau était réduit en une masse lourde, mais qui ne se faisait sentir que dans la moitié gauche du front (*id.*).

Toute la tête est lourde (Rck).

La tête est lourde et oblige qu'on la soutienne, surtout en arrière (St.).

20. L'occiput devient lourd et il s'y manifeste un sentiment d'embarras angoissant (*id.*).

Fort mal de tête, battement de cœur, vertige (S. H.).

Violens élancemens dans la tête pendant le mouvement (*id.*).

Élancemens dans la tête dès onze heures de la matinée jusqu'au soir (après deux jours) (*id.*).

Déchiremens dans le côté droit de la tête, par intervalles (*id.*).

25. Constriction de la tête (Gss.).

Céphalalgie tensive, dépressive, dans la moitié gauche du sinciput (*id.*).

Tension dans les tempes, une espèce de serrement, avec une sorte d'étourdissement (après un quart d'heure) (*id.*).

Il lui semble que la tête est comprimée dans les tempes par des instrumens mousses (*id.*).

Il lui semble qu'on pousse les tempes l'une vers l'autre (*id.*).

30. Pression de dehors en dedans dans la tempe gauche (*id.*).

Dans la tempe droite pression tiraillante, sensible, de longue durée (*id.*).

Quelquefois pression de dehors en dedans dans les tempes comme si elles étaient poussées l'une vers l'autre, qui n'est que passagère (*id.*).

Tiraillement douloureux dans la tempe droite, qui descend vers l'os molaire et la mâchoire supérieure (Gss).

Élancemens dans les tempes (le deuxième jour) (Rck).

35. En se baissant, sensation dans l'occiput, comme si quelque chose tombait en avant (après trois heures) (*id.*).

Céphalalgie, comme un serrement, avec traction et fouillement, même jusque dans la racine du nez (l'après-dînée) (Gss.).

Dans le front jusque dans l'œil gauche, douleur pressive en descendant, plutôt un élancement avec tendance extraordinaire à fermer les yeux (après quatre heures) (Rck.).

Plusieurs matinées de suite, il éprouvait immédiatement après le lever une douleur pressive, même tensive, surtout dans le front, que les lotions froides diminuaient (surtout le troisième jour) (*id.*).

Légers accès de mal de tête dans le front (St.).

40. Pression dans le front, surtout pendant le mouvement (après quatre heures) (Rck).

Mal de tête pressif au milieu du front au-dessus du nez (St.).

Céphalalgie pressive au côté gauche du front, avec pression sur les yeux (*id.*).

Sur la bosse frontale droite, une pression sourde, ondoyante (Gss).

Dans le front, douleur sourde, qui se change quelquefois en élancement, qui s'étend jusque dans les tempes, que la toux aggrave (le troisième jour) (Rck).

45. Douleur sourde dans le front, comme si elle avait reçu un coup sur cette partie (le quatrième jour) (*id.*).

Térébration sourde au-dessus de la bosse frontale droite, comme par un instrument mousse (Gss.).

Battement dans la moitié droite du front (le quatrième jour) (S. H.).

Dans la moitié droite du front, toute la soirée, douleur avec la sensation comme si le cerveau y était pelotonné en une masse dure, lourde (Gss.).

Vulsion et traction avec tension dans le front, surtout au-dessus de l'œil gauche (après une heure) (Rck.).

50. Léger élançement dans le front (le deuxième jour) (*id.*).

Élancemens dans le front, mais plutôt déchiremens (après vingt heures, dès deux heures de l'après-dînée jusqu'au lendemain matin à trois heures) (S. H.).

Tension étourdissante en travers, au-dessus de la racine du nez, comme serré par un lien (Gss.).

Pression sourde au-dessus du nez et de l'un des yeux (*id.*).

Pression sourde sur l'os molaire gauche (*id.*).

55. Pression sensible, tirillante, à la fin sourde, à l'os molaire gauche (*id.*).

Pâleur extraordinaire du visage, pendant une heure (St.).

La figure est pâle (Barb. Giac).

Le visage est bouffi ainsi que les mains (Savary).

Les yeux sont si fatigués qu'ils se ferment (Gss.).

60. *Tendance à fermer fortement les yeux* (*id.*).

Élancemens, comme des picotemens électriques, dans les angles internes des deux yeux, et pression dans ceux-ci (Rck.).

Ardeur et cuisson dans l'angle interne de l'œil droit et rougeur de la conjonctive (St.).

Pression sur les deux yeux (*id.*).

Douleur subite, assez violente, étendue, sur la partie supérieure du globe de l'œil droit (*id.*).

65. Douleur de meurtrissure dans le globe de l'œil, surtout au toucher (S. H.).

Le soir, ardeur dans les yeux, comme s'il avait étudié long-temps à la lumière (Gss.).

Bluettes devant les yeux, surtout quand on se lève du siège, souvent à plusieurs reprises en une heure, de courte durée; elle ne voit, que comme à travers un voile serré, avec vertiges, pendant plusieurs jours (Rck.).

Obscurcissement de la vue (Giac).

Bourdonnement dans les oreilles (le quatrième jour) (Rck).

70. Les muscles de la face étaient agités de mouvemens convulsifs (Constant .

Serrement spasmodique des mâchoires (Carr. d'Ann.).

Tremblement involontaire dans la mâchoire inférieure (Giac.).

Gerçures des lèvres, la nuit en se réveillant (le quatrième jour) (Rck.).

Lèvres sèches, écailleuses (après trois heures) (S. H.).

75. Tiraillement au côté droit de la mâchoire inférieure de bas en haut, à partir du menton (Gss.).

Enflure rapide des ganglions du cou et des amygdales (S. H.).

Le matin, violent mal de dents (après quatre jours) (*id.*).

Salivation (Giac.).

Ptyalisme (James).

80. Un peu de fateur dans la bouche, qui se remplit d'une grande quantité d'eau, comme lorsqu'on est sur le point de vomir (Savary).

Douleur déchirante à gauche en arrière dans la racine de la langue sensible en avalant (St.)

Il avait de la peine à remuer la langue (Récamier).

Langue couverte d'un enduit gris (St.).

Langue humide, nette (W. Blackburne, dans Samuel, Brauchbar. *Abhandlungen für pr. Aerzte*, XII, 4).

85. Mutisme (Will White dans Struve. *Triumph der Heilkunde* III, S. 74).

Une sensation désagréable au palais, pendant toute la durée de l'expérimentation (Rck.).

Grande difficulté d'avalier avec vive douleur à la gorge (Orfila).

Difficulté d'avalier, la déglutition fut bientôt impossible (Carr. d'Ann.).

L'œsophage était si hermétiquement fermé que le malade ne pouvait avalier une seule goutte de liquide; ce spasme s'étendit même à

tous les muscles du cou au point d'entraver la circulation; le malade avait le visage rouge, les yeux injectés, et dès qu'il voulait lever la tête, il éprouvait des vertiges qui l'obligeaient de la placer sur le chevet (*id.*).

90. Sensibilité de l'œsophage, les alimens non refroidis causent beaucoup de douleur (Hering.).

Afflux d'eau fade, claire, à la bouche, qui en coule en grande abondance, avec efforts pour vomir sans qu'il sorte quelque chose, si ce n'est un peu de mucosités claires (Dm.).

Goût salé dans la bouche (St.).

Les alimens n'ont pas de saveur (après quatre heures) (S. H.).

Le tabac ne plaît pas (Gss.).

95. Nul désir pour le tabac (Hering.).

Quoique ayant le bon goût des alimens et une certaine envie de manger, il ne prend qu'avec peine quelque nourriture, après quoi il se trouve un peu mieux, et la pression dans le bas-ventre diminue (le premier jour) (Rck.).

Désir de fruits succulens (Hering.).

Appétence pour les acides (*id.*).

L'enfant mange peu, mais boit beaucoup (S. H.).

100. Boulimie en marchant au grand air (*id.*).

Appétit ordinairement fort, mais quelquefois moindre (Rck.).

Appétit extraordinaire de pommes et soif d'eau fraîche; le soir, il est plus disposé à dormir contre son habitude (Gss.).

A midi, il mange avec appétit, mais après qu'il s'est rassasié, il éprouve de temps en temps une espèce de dégoût (id.).

Renvois à vide (St.).

105. Renvois à vide (Rck.).

Quelquefois légers renvois à vide (St.).

Rapports acides (Hering.).

Renvois fréquens d'air, quelquefois inipides, quelquefois fades (Dm.).

Les renvois diminuent pour peu de temps la pression dans l'estomac (St.).

110. Renvois gloussans d'air, à différentes reprises (Gss.).

Hoquet assez fort (Serres).

D'abord renvois, puis régurgitation à différentes reprises de liquide (comme d'alimens), qu'elle avale de suite, et après quoi il reste un goût acide et une sensation de grattement dans le cou (Gss.).

Le lait qu'il a pris et un liquide âcre lui remontent de l'estomac (après une heure) (Rck.).

Régurgitation d'un liquide salé (après deux heures) (*id.*).

115. Fort afflux d'eau dans la bouche (St.).

Afflux d'eau dans la bouche sans malaise, mais avec un goût désagréable (Gss.).

Quelques violens efforts pour vomir qui font venir une sueur abondante sur le front, les jambes deviennent très-lassés et il s'accumule beaucoup d'eau dans la bouche; après, lassitude (St.).

Malaise (B. Hutchinson).

Malaise qui détermine une sensation désagréable particulière dans la gorge (St. .

120. Embarras marqué de la tête avec malaise croissant (*id.*).

Les rapports à vide diminuent pour peu de temps le malaise (*id.*).

Pendant le fort malaise, pression dans le creux de l'estomac (*id.*).

Le malaise semble diminuer d'intensité par l'émission de quelques flatuosités, pour peu de temps (*id.*).

A mesure que le malaise augmente sous forme d'accès, et qu'il se manifeste un léger mouvement d'effort dans la gorge, un mouvement de crampe dans l'épigastre devient sensible (*id.*).

125. Malaise avec pression légère dans le creux de l'estomac, puis céphalalgie frontale (*id.*).

Malaise indescriptible dans la région de l'estomac et le ventre, augmenté en appuyant légèrement sur ces parties (Dm.).

Malaise (après un quart d'heure), puis bâillemens avec fort larmoiement des yeux, suivi de vomissement (Fréd. Hahnemann).

L'angoisse devient plus forte à mesure que le malaise augmente, en même temps il ressent une légère pression et un peu de chaleur dans le bas-ventre; il lui semble que des vents y circulent (St.).

Grand malaise avec aversion pour le lait et pincement dans le ventre (Rck.).

130. Malaise, envies de vomir après chaque prise (*id.*).

Malaises continuel, envies de vomir. (Horst, dans Hufeland's Journal der Heilk. . 1815 feb.).

Malaise pour vomir qui remonte subitement des régions ombilicale et stomacale, par accès répétés (Gss.).

Une espèce d'affadissement lui remonte de l'estomac, une quasi envie de vomir (*id.*).

Envies de vomir continuelles (Benj. Hutchinson).

435. Après une violente pression sur l'estomac il a des haut-le-corps (St.).

Malaise, vomissement (après deux heures) (Rck.).

Légères nausées (Savary, Giac).

Violent malaise et vomissemens continuels toute la nuit, et quatre selles en douze heures (W. Blackburne).

Vomissemens excessifs (Schœnfelder Hist. Exarrat, et Curat, Ratisb. 1681, p. 17).

440. Vomissemens extraordinaires (Bonetus dans Morgagni, Ep. LIX, 5).

Vomissemens énormes (Carron, d'Ann., Savary, Récamier).

Vomissemens violens avec sueurs au front (Giac.).

Vomissemens excessifs de matière bilieuse, se succédant avec une rapidité effrayante (Barb.).

Vomissemens accompagnés d'angoisse (Constant).

445. Vomissemens avec céphalalgie et tremblement des mains (après une demi-heure.) (Rck.).

Tranchées dans le ventre et sensation comme si une pierre était placée en travers dans l'hypogastre avec grand malaise, après le haut-le-corps infructueux; après quoi il se manifeste une excitation vaine pour aller à la selle, vomissement avec grands efforts et tremblemens du ventre qui oblige à se ployer en deux. D'abord les alimens avec goût acide, qui persiste ensuite et auquel se joint une sensation de grattement continue dans la gorge. Puis froid, suivi de deux évacuations diarrhéique; la dernière selle n'est composée que de sérosité (Gss.).

Après le vomissement grande lassitude, fatigue et somnolence, dégoût pour tous les alimens, visage pâle, abattu, yeux troubles, larmoyans, mais appétit pour des choses rafraichissantes, par exemple, de la marmelade de pommes (*id.*).

Dans la région du creux de l'estomac, endolorissement comme

par des vents emprisonnés, le soir tard, il sort de temps en temps quelques vents suivis de soulagement (*id.*).

Douleur lancinante sous le creux de l'estomac, sensible, et surtout en rétractant le ventre (St.).

150. Sensation incisive de temps en temps, qui remonte du creux de l'estomac (*id.*).

Mouvement bruyant par des vents dans la région stomacale (après trois heures) (*id.*).

Fort battement dans la région de l'estomac (après un quart d'heure) (Rck.).

Une sorte d'élançement qui descend de l'estomac à gauche dans le ventre et remonte ensuite; en expirant, douleur au même endroit, même à l'attouchement (Gss.).

Après le dîner, une sensation d'affadissement de courte durée dans l'estomac (*id.*).

155. Après le malaise sentiment de vacuité dans l'estomac (*id.*).

Dans la nuit, sensation comme si un poids comprimait l'estomac; avec fréquens renvois d'œufs pourris, et sommeil agité (S. H.).

Après le dîner, sensation comme si l'estomac était surchargé, avec envie de vomir, pincement dans la région ombilicale et céphalalgie lancinante dans le front et l'occiput (*id.*).

Légère ardeur dans l'estomac (St.).

Chaleur brûlante à la région épigastrique, accompagnée de mouvemens convulsifs et de perte de connaissance (Serres).

160. La région épigastrique est un peu gonflée et douloureuse (*id.*).

Douleurs violentes à l'épigastre qui était tendu (Récamier).

L'épigastre se tuméfié considérablement et devient plus douloureux (*id.*).

Douleur dans la région de l'estomac (Barb.).

L'estomac est sensible à l'intérieur, il sent les bouchées à travers l'œsophage entier et encore dans l'estomac (Hering).

165. Sensation d'un poids, dans la région de l'estomac, qui envahit tout le ventre et donne un grand malaise; cet état s'améliore au grand air et s'exaspère dans la chambre; elle est aussi diminuée par des renvois d'air (Dm.).

Endolorissement du ventre (*id.*).

En étant assis, chatouillement dans le bas-ventre, qui est changé ensuite en pincement et flatuosités (l'après-dînée) (Rck).

Tranchées et pincemens dans le bas-ventre, comme par des vents (Gss.).

Tranchées dans le bas-ventre (le soir vers neuf heures, le quatrième jour) (Rck.).

170. En sortant de table, violens pincemens et tranchées dans le ventre, qui ne diminuent qu'après une selle, vers trois heures, et persistent jusqu'à quatre heures (le troisième jour) (*id.*).

Dans le bas-ventre il se répète un malaise passager, comme des pincemens commençans, comme si la diarrhée allait survenir (Gss.).

Violentes tranchées et tortillement dans le ventre et déchirement se dirigeant vers les aînes, à travers les cuisses jusque dans les genoux, comme des douleurs d'enfantement; en même temps, élancemens aigus mais violens au nombril avec malaise et afflux d'eau à la bouche. Immédiatement après, diarrhée précédée de circulation et de grouillement dans le ventre (*id.*).

Mal de ventre, comme si on dépeçait les intestins (Élias dans Hufeland's Journal, d. pr. Heilk. XX, 2).

Coliques abdominales (Barb.).

175. Coliques assez fortes pendant plusieurs jours (Savary).

Légères douleurs lancinantes, déchirantes, à gauche sur une petite place de l'hypogastre (St.).

Violente tension pressive dans le bas-ventre, surtout au-dessus de la vessie, qui augmente notablement vers six heures du soir et se continue six jours (après deux jours) (Rck.).

La tension dans le bas-ventre semble se diriger davantage vers la vessie, le troisième jour (*id.*).

Violente pression dans le bas-ventre, comme par des pierres, une sorte de plénitude, *en étant assis*, aggravée surtout *en étant penché*; se change quelquefois en un pincement dans la région ombilicale (après une heure) (*id.*).

180. Le ventre est comme s'il était rempli de pierres, sans qu'on ait mangé quoi que ce soit, et sans qu'il soit dur au palper; sensation, comme il en survient surtout après des travaux qui nécessitent une position assise long-temps continuée (*id.*).

La douleur du bas-ventre provoque une grande agitation dans le corps, et fait qu'on déplace à chaque instant les membres ou qu'on leur donne une autre position (*id.*).

La douleur du bas ventre, quoique non trop violente, est néanmoins si pénible, qu'elle détermine une humeur excessivement agitée et une aversion pour tout travail (*id.*).

Douleurs crampoïdes dans le bas-ventre, et quand elles commençaient, les paupières se fermaient violemment, et il devait s'endormir bon gré, mal gré (S. H.).

Sensation de pulsation dans le bas-ventre, fréquemment (Rck.).

185. Le bas-ventre est un peu tendu, et gloussement dedans, sensible à l'extérieur (St.).

Le ventre est devenu gros et tendu; sans évacuations (Savary).

Le ventre se météorise (Récamier).

Maux de ventre sourds dans la région mésogastrique avec légère horripilation et peau anserine (Dm.).

Un malaise dans l'épigastre et l'hypogastre l'oblige à se coucher de tout son long, et il s'endort enfin (à onze heures de la matinée) (Gss.).

190. Forte pression dans le mésogastre (S. H.).

Élancemens dans le mésogastre (*id.*)

Douleur déchirante, courte, au côté gauche du mésogastre, qui se répète souvent (St.).

Douleur dans le côté gauche du mésogastre sur une petite place en rétractant le ventre (*id.*).

Tension douloureuse autour des fausses côtes, qui l'empêche presque de rester assis, et l'oblige de se coucher, par des vents emprisonnés, qui sortent de temps en temps (Gss.).

195. Pincemens dans le ventre avec développement de vents (Rck.).

Grand roulement dans le ventre après la prise, de suite (St.).

Grouillement et borborygmes dans le bas-ventre (Élias).

Vents excessifs avec borborygmes et grouillement dans le bas-ventre et légers pincemens; une légère émission de vents le soulage (le deuxième jour) (Rck.).

Malaise répété et pincement et tranchées dans le bas-ventre, ren-

vois à vide et émission de vents avec soulagement pour peu de temps (Gss.).

200. Une espèce de crampe dans l'épigastre et l'hypogastre, avec vomiturition et excitation à la diarrhée, dont l'une ou l'autre semble dominer à tour de rôle, quelquefois avec renvois à vide qui soulagent, et tendance à émettre des vents, ou bien émission réelle de vents (Gss.).

Quelquefois la pression dans le bas-ventre se dissipe en se levant et en marchant par des vents qui sortent facilement, ainsi que dans la station, mais elle revient *en étant assis*, surtout *en étant penché*, de suite (Rck.).

La pression dans le ventre devient quelquefois plus forte et pousse vers le rectum, et il sort alors de légers vents chauds, qui font disparaître la pression (St.).

En remuant le bras, forts élancemens, dans la région rénale (S. H.).

Pression vers les aines et douleur avec horripilation, comme si les règles allaient survenir (Gss.).

205. Douleur dans la région des pubis (Schœnfelder).

Élancemens au-dessus des pubis (Hering).

Diarrhée d'un jaune-brun (St.).

Avant la diarrhée, fort grouillement dans le ventre qui n'est pas ballonné (*id.*).

La selle est très-aqueuse (*id.*).

210. Excitation répétée à aller à la selle (Gss.)

Après des efforts répétés, selle, qui d'après la sensation qu'elle détermine à sa sortie paraît être liquide, mais en réalité elle a la consistance de la bouillie (*id.*).

Quoiqu'il ait eu sa selle ordinaire, il est néanmoins obligé de se présenter de nouveau à la chaise percée (*id.*).

D'abord tranchées dans le ventre, puis purgation (après quarante-huit heures) (S. H.).

D'abord violent vomissement et laxation (W. Blackburn).

215. Les déjections alvines avaient lieu sans cesse, les matières étaient aqueuses et abondantes (Barb.).

Selles fréquentes (Récamier).

Diarrhée abondante (Constant).

Selles sanguinolentes (Baculinus in *Commerc. lit. Nor.* 1739, hebd. 16).

Après la selle ardeur dans l'anus (St.).

220. Selle extraordinairement dure, sortant difficilement (le premier jour) (Rck.).

Selle dure, elle retarde quelquefois d'un jour (*id.*).

Pas de selle pendant plusieurs jours (S. H.).

Élancement passager dans le rectum (après neuf heures) (Rck.)

Douleur lancinante dans le rectum (le deuxième jour) (*id.*).

225. Élancement violent instantané, effrayant, sortant du bas-ventre et traversant le rectum (après quatre heures) (*id.*).

Un déchirement brûlant, tout particulier, plutôt une démangeaison, mais non voluptueuse, mais sensation excessivement pénible que rien ne peut adoucir, s'étend de la région du rectum à travers l'urèthre jusque dans le gland, où la démangeaison est la plus forte (il dure sans interruption six, sept jours, et est un symptôme excessivement douloureux) (*id.*).

Tubercules hémorrhoidaux à l'anus (S. H.).

Violente tension dans le périnée surtout en marchant, avec forte envie d'uriner (sans interruption pendant plusieurs jours) (Rck.).

Urine foncée brune, trouble et d'odeur âcre (St.).

229 (*bis*). L'urine trouble et foncée au début devient plus tard claire (*id.*).

230. L'urine claire au début dépose un sédiment farineux, qui se mélange facilement en remuant le verre et donne au tout un aspect laiteux (le quatrième jour) (Rck.).

Forte pression pour uriner, après quoi ardeur brûlante dans l'urèthre (le deuxième jour) (*id.*).

Les affections des voies urinaires se continuent sans interruption de deux à six jours, augmentent au début et diminuent ensuite insensiblement (*id.*).

L'envie d'uriner et l'ardeur dans l'urèthre augmentent, et il ne sort que peu d'urine; les dernières gouttes sont sanguinolentes avec violentes douleurs dans la vessie (le quatrième jour) (Rck.).

Le cinquième jour l'urine avait un aspect rouge enflammé et il se forma par le repos des filamens rouges sanglans (*id.*).

235. La nuit il se réveille avec soif violente et envies d'uriner, pendant lesquelles il ne sort que peu d'urine (la deuxième nuit) (*id.*).

Il ne pouvait plus retenir l'urine (S. H.).

Flux d'urines (B. Hutchinson).

Douleur lancinante très-sensible dans la partie inférieure de la vessie ; il croit que cette douleur doit être la même dans les affections calculeuses (le troisième jour) (Rck.).

Ardeur forte dans l'urèthre après l'émission des urines (le troisième jour) (*id.*).

240. Toute la matinée douleur lancinante continuelle dans la partie postérieure de l'urèthre (le deuxième jour) (*id.*).

Légère douleur déchirante dans la partie antérieure de l'urèthre (St.).

Écoulement de sang aqueux des parties de la génération de la femme (Schoenfelder).

La narine est ulcérée, douloureuse dans son angle antérieur (après quatre heures) (S. H.).

L'après-dînée, à trois heures, épistaxis, et puis coryza fluent avec éternumens (*id.*).

245. Deux éternumens violens (Gss.).

Violent éternument, à cinq reprises ; ensuite douleur profondément dans la poitrine et le larynx (Hering).

Éternument, coryza fluent et froid avec perte du goût et de l'odorat (S. H.).

Coryza fluent (*id.*).

Râle sur la poitrine produit par les mucosités ; la poitrine est malade (*id.*).

250. Le catarrhe l'excite à tousser, et cependant il n'en a pas la force (*id.*).

Beaucoup de toux et éternumens (S. H.).

Violent chatouillement dans la trachée-artère, qui excite à une petite toux (St.).

Toux, après minuit, vers deux à trois heures, avec expectoration (S. H.).

Avant minuit, toux pendant une demi-heure (*id.*).

255. L'enfant tousse quand il se fâche (*id.*).

En toussant, chaleur dans le front et sueur, ce qui le rend comme étourdi (*id.*).

Seulement en toussant, chaleur et moiteur des mains et sueur à la tête (*id.*).

Après le dîner, l'enfant est pris de toux et vomit les alimens et des mucosités (*id.*).

Vomissement des alimens causé par la toux (*id.*).

260. Asthme (après trois heures) (*id.*).

Difficulté pour respirer; elle était obligée de se tenir haut couchée dans le lit (W. Blackburn).

Le matin, vers trois heures, la respiration lui manque, elle doit se mettre sur son séant pour pouvoir respirer: cet état ne s'améliore que quand elle vient à tousser et à expectorer (S. H.).

Au commencement de chaque accès de toux, elle aspire en gémissant et à diverses reprises l'air, comme si la respiration était coupée, avant d'avoir la force de tousser (*id.*).

Le soir, dans le lit, elle est sur le point d'étouffer, elle ne peut point respirer, elle doit être levée toute la nuit (*id.*).

265. Angoisses avec oppression de la respiration, il lui remonte en même temps des bouffées de chaleur du cœur (Gss.).

Oppression excessive de la poitrine (le quatrième jour) (Rck.).

Respiration un peu courte (Serres).

La respiration se ralentit, de sorte que les inspirations descendirent de vingt-quatre à six par minute (Trousseau).

Violente douleur rhumatismale de longue durée dans tout le côté gauche. Cette douleur se répète (St.).

270. Vers le soir, le deuxième jour, sensation presque comme de plaie, traction dans la poitrine, surtout dans le côté gauche; en même temps désespoir, résignation (Rck.).

Ardeur dans la poitrine (avant chaque attaque d'épilepsie qui lui est ordinaire), qui remonte jusque dans la gorge (F. H.).

Douleur rhumatismale sous le dos, à droite au-dessus du sacrum, le matin (St.).

Dans le sacrum, avant et en se levant du lit, douleur comme si on y avait porté un lourd fardeau; elle disparaît après le lever (S. H.).

Mal de dos, comme de fatigue, pendant plusieurs jours, surtout après avoir mangé et *en étant assis* (Rck.).

275. Ardeur sensible, comme par un vésicatoire, sur le milieu de la colonne épinière (St.).

En tournant la tête et même en y touchant, endolorissement sur l'épaule gauche, qui vient subitement et persiste ensuite, le soir : après vingt-quatre heures, elle se montre sur la droite (Gss.).

Sensation pressive de fatigue dans les muscles cervicaux, près de l'occiput, surtout sur le côté droit (St.).

Faiblesse extérieure de la tête; elle ne peut point tenir la tête droite (S. H.).

Douleur d'entorse dans l'épaule droite (Gss.).

280. Craquement dans les articulations des épaules, avec douleurs déchirantes jusque avant dans la main (S. H.).

Courte douleur rhumatismale près et dans l'articulation de l'épaule et la poitrine gauche (St.).

Forte vulsion dans le bras droit, que le mouvement ne fait pas disparaître (de suite) (Rck.).

Vulsion déchirante dans le bras et le côté gauche (S. H.).

Tiraillement le long de la face externe du bras gauche, presque comme dans l'os, à de courts intervalles (Gss.).

285. Déchirement assez violent, de courte durée, dans les muscles de l'avant-bras gauche (St.).

Douleur rhumatismale courte, dans le coude gauche (*id.*).

La main droite est froide, la gauche ne l'est pas (*id.*).

Les mains sont froides, et les bouts des doigts d'un froid glacial (le troisième jour) (Rck.).

Léger tiraillement rhumatismal à travers toute la main droite : immédiatement après, tiraillement de haut en bas dans les deux jambes, remarquable surtout dans la région des genoux et en marchant (après deux heures) (St.).

290. Élanemens vifs, violens, sur le dos de la main gauche, en touchant aux petits poils (Hering).

Les bouts des doigts sont comme morts, comme secs et durs, sans sentiment, plusieurs jours (Rck.).

Pesanteur dans les lombes et les hanches (Schönfelder).

Douleur lancinante déchirante, courte, surtout en bas au côté droit du dos, près de la hanche gauche (St.).

Douleur rhumatismale dans et au-dessus de la hanche gauche (*id.*).

295. Immédiatement au-dessous de la hanche gauche, douleur rhumatismale de courte durée (*id.*).

Léger sentiment de rhumatisme dans l'os gauche du bassin (St.).

Rétraction crampoïde des cuisses vers le bas-ventre (S. H.).

Tiraillement rhumatismal dans la partie supérieure de la cuisse droite (St.).

Le matin (en étant couché) dans le lit et quand on se lève, douleur dans les articulations des genoux, comme si ces membres étaient sans force, et les tendons forcés (S. H.).

300. Picotement brûlant dans les genoux (Gss.).

Fatigue dans les genoux (Hering).

A gauche, au-dessous du genou gauche, picotement pulsatif, lent, douloureux, dans le repos et le mouvement (Gss.).

Le soir, dans le lit, élancemens dans les genoux et dans les hanches (le premier jour) (Rck.).

Tension dans les tendons du jarret en marchant (le soir) (S. H.).

305. Très-violente douleur rhumatismale entre le mollet et la malléole de la jambe gauche, et en même temps douleurs rhumatismales dans les dents molaires postérieures, inférieures droites (St.).

Douleur rhumatismale, à gauche, au mollet gauche (*id.*).

Crampe dans les mollets, l'après-dinée, qui disparaît en marchant (le cinquième jour) (Rck.).

Crampes très-douloureuses dans les jambes, qui se répétaient à chaque minute (Barbier).

Légère vulsion dans le mollet gauche (le deuxième jour) (Rck.).

310. Tension dans le dos du pied, le jour en marchant (S. H.).

Douleur pressive, picotante, passagère, subite, sur le coude-pied gauche, comme par un coup (Gss.).

Sur le coude-pied gauche, près de la malléole interne, pression subite, picotante, passagère, comme d'un coup; elle disparaît avec la même rapidité qu'elle est venue (*id.*).

Le soir, dans le lit, sur la plante du pied droit, prurit et démangeaison, qui obligent à gratter (Gss.).

Les pieds s'engourdissent de suite dès qu'on s'assoit (Rck.).

315. Froid des pieds (St.).

Dans le gros orteil du pied gauche, mouvement subit, pulsatif, douloureux (Gss.).

Prurit dans la peau (Hutchinson).

Il se montre des taches jaunes foncées à quelques doigts, qui deviennent plus étendues et persistent deux jours (le quatrième jour) (Rck.).

Quelques petites taches rouges, comme des piqûres de puces, apparaissent sur les mains, sans douleur, et disparaissent au bout de deux heures (le quatrième jour) (*id.*).

320. Miliaire rouge. (S. H.).

Éruption miliaire, où l'on fait des frictions avec l'onguent (Stütz dans Hufeland's, Journ. f. d. p. Heilk. XXIV).

Éruption miliaire aux bras, sur la poitrine et à l'occiput (S. H.).

Éruption de boutons aux parties génitales (Autenrieth dans Versuch. für die prakt. Heilk., t. 4).

A l'avant-bras, près du poignet, éruption de boutons comme de gale, même au bras; prurit, qui disparaît après l'action de gratter (S. H.).

325. Éruption de boutons, comme de variole, au côté du menton, avec sensation de démangeaison, qui l'obligeait à frotter (*id.*).

Rougeur de la peau et une éruption varioliforme ou pustuleuse (Giac.).

Éruption abondante, semblable à la variole, pustules ayant souvent la grosseur d'un pois, et remplies de pus (Heckers Annalen., 1800, jan., s. 86).

A la poitrine et au cou, grosses pustules, comme de vaccin, avec un cercle rouge, qui se couvrirent au bout de trois semaines de grosses croûtes, et laissèrent une cicatrice profonde (Stütz).

Éruption pustuleuse douloureuse (Hutchinson).

330. D'abord petites pustules rouges, augmentées en nombre et en volume le troisième jour; le quatrième jour, la plupart des pustules avaient les bords bruns, renversés, et étaient recouvertes de

croûtes presque en tout semblables à celles de la vaccine , et contenant , sous forme d'ulcères plats , beaucoup de pus liquide (Horst, dans Hufelands, Journ. , 1813 , febr.).

(Même aux parties de la génération il se montre de petites pustules rouges (*id.*).

Le huitième jour, la plupart des parties suppurantes ne formaient qu'une plaie , et laissaient couler pêle-mêle du sang et du pus (*id.*).

Puis , pendant une forte sueur, éruption miliare au visage et sur tout le corps, respiration très-difficile , avec chaleur continuelle , soif et céphalalgie (*id.*).

Éruption miliare avec grand prurit (par l'onguent) , qui passe en suppuration (*id.*).

335. (De suite) éruption cutanée considérable , de mauvais aspect, comme de furoncles ou de pustules , qui sont très-douloureux et pruriteux , et passent en partie en suppuration , de la grosseur d'une tête d'épingle , jusqu'à celle d'un pois (Goodwin, Phys. med., Journ. , 1800 , juli.).

Prurit autour de l'ancien ulcère (S. H.).

Prurit grattant dans la plaie même (le soir en étant couché dans le lit) (*id.*).

Insensibilité de la partie frictionnée (B. Hutchinson).

Insensibilité (W. Blackburne).

340. Faiblesse, malaise, affaissement (Gss.).

Diminue la sensibilité et détruit l'irritabilité du cœur et des artères (Winhold).

Sentiment intérieur pénible , indescriptible (B. Hutchinson).

L'enfant exige qu'on le porte sans cesse (S. H.).

L'enfant ne veut pas qu'on le touche , sans jeter des cris lamentables, pendant lesquels il contracte les orteils et les doigts (*id.*).

345. La douleur continue d'une manière lente et non interrompue, mais s'aggrave à chaque mouvement rapide et violent, mais diminue quand on s'assoit ensuite (Rck).

Grande pesanteur dans les pieds et les jambes, qu'elle doit laisser pendre (Gss.).

En se levant et peu avant, sensation de rhumatisme et de brisement dans les membres (St.).

(Déchirement dans les membres) (S. H.).⁴

Déchiremens dans tous les membres, sur la poitrine, dans le bas-ventre, les testicules, les yeux (*id.*).

350. Tiraillement tantôt ici, tantôt là (Gss.).

Sensation comme si du froid traversait toutes les veines (de suite après la prise (*id.*)).

Battement et pulsation dans toutes les artères du corps, sensibles à la vue; le cœur surtout bat avec violence, mais sans angoisse, seulement abattement (S. H.).

Élançement qui remonte dans les varices (*id.*).

Aux jambes, où existent des varices, prurit douloureux, cuisant comme si un phlegmon allait y abcéder (*id.*).

355. Les selles sortent involontairement (mort après trente-six heures) (W. Blackburne).

Convulsions; mort après peu d'heures (*id.*).

Convulsions (Carr. d'Ann. Récamier).

Agonie (Schæfer).

Mort (Bæumlin).

360. Mort (Récamier).

Fatigue jusqu'à s'endormir (Gss.).

Grande paresse dans les membres (Rck).

Lassitude extraordinaire des membres et paresse (Schœnfelder).

Fatigue dans les jambes (St.).

365. Relâchement dans tout le corps (Rck).

Grand affaissement et paresse dans le corps, il se sent le mieux quand il est tranquillement assis et ne fait rien (*id.*).

Elle est prise d'une grande lassitude, et sent de la chaleur au cœur; elle doit laisser pendre les bras (Gss.).

Prostration des forces (Barbier).

Faiblesse dans tout le système musculaire (Giac.).

370. Extrême faiblesse dans tout le système musculaire et dans les nerfs (Spence).

Abattement et engourdissement général (J. Franck).

Mouvemens convulsifs (Bæumlin).

Elle était couchée sur la terre, tordue par les crampes, raide, comme morte, l'un des pieds était gangrené et tourmenté par les plus violentes douleurs (Bonetus).

Légères convulsions (J. Schœffer).

375. Vulsion convulsive dans presque tous les muscles de la face (W. Blackburn).‡

Soubresauts des tendons, fréquens, aux bras et aux mains (*id.*).

Défaillances (*id.*).

Fréquentes défaillances (*id.*).

Défaillances (Schoenfelder).

380. Défaillances (Giac.).

Syncopes (Barbier).

(Défaillance, il perdait la connaissance) (S. H.).

Il sent comme de l'eau froide au creux de l'estomac, il est comme sur le point de tomber en syncope, il veut tomber, puis vient de la chaleur à la tête (Fr. H.).

Les accidens s'aggravent fréquemment en étant assis, ou se manifestent alors (Rck.).

385. Fréquens forts bâillemens (Gss.).

Bâillemens fréquens (Dm.).

Fréquens bâillemens crampoïdes (Hering).

Bâillemens continuel et pandiculations, avant midi (Rck.).

Bâillemens et pandiculations (Gss.).

390. Coma; les yeux se ferment d'eux-mêmes; il dort la tête étant droite (on le porte), d'un sommeil si profond, qu'on ne peut point l'éveiller, même en écartant les paupières, où on trouve alors les pupilles très-rétrécies; en même temps, chaleur modérée aux mains et au visage, et respiration calme; seulement l'excitation à vomir, qui se montre de temps en temps, l'éveille pour quelques minutes (après un quart d'heure) (St.).

Pendant deux jours, paresse et grande somnolence (Walther, dans Neuen Edinburg. Versuchen, 41, s. 288).

Somnolence extraordinaire et envie irrésistible de dormir (B. Hulchinson).

Même en allant en voiture, au grand air, vertige, il pouvait à peine s'abstenir de s'endormir (Walther).

Le matin, à dix heures, la léthargie ne lui permet pas de sortir du lit, il était tellement paresseux et somnoient, et ses membres étaient si las et engourdis, qu'il pouvait à peine se tenir debout (Walther) (chez l'homme, par la même dose).

395. Envie de dormir le jour (S. H.).

Envie tellement irrésistible de dormir le jour, qu'il s'endormait de suite dès qu'il s'asseyait, n'importe où il se trouvait (*id.*).

Avant midi, à onze heures, grande envie de dormir ; dès qu'il était assis, il s'endormait ; de suite, rêves très-vifs, pendant lesquels les idées antérieures se continuaient (le deuxième jour) (Rck.).

Les yeux se ferment involontairement, avant midi, il s'endort et se réveille en sursaut ; mais se rendort de suite (le premier jour) (*id.*).

Sommeil après le dîner (S. H.).

400. Quand on humecte souvent les paumes des mains avec la solution et qu'on les sèche au feu, le malade tombe de suite dans un profond sommeil (B. Hutchinson. in phys. med. Journ., 1800, juin, s. 464).

Sommeil profond (Giac.).

Le soir, contre son habitude, envie de dormir de très-bonne heure, au point qu'il peut à peine y résister, et au bout d'une demi-heure il devient vif et reste ainsi jusque tard dans la nuit (Gss.).

Il ne pouvait s'endormir qu'avec peine et tard le soir, il se réveillait souvent et se jetait de côté et d'autre (S. H.).

Avant minuit, sommeil léger (S. H.).

405. Insomnie avant minuit (*id.*).

Il restait au lit jusqu'à onze heures de la nuit, sans pouvoir s'endormir, et quand il s'assoupissait, rêvasseries continuelles, il devait traverser un ruisseau profond et ne pouvait en sortir (*id.*).

Léger sommeil la nuit, plein de rêves très-vifs, indifférens, historiques (après huit heures) (*id.*).

Insomnie la nuit jusqu'au matin (*id.*).

Pendant plusieurs jours presque pas de sommeil (*id.*).

410. Sommeil agité (Rck.).

Sommeil très-agité, toute la nuit ; elle s'éveille fréquemment au milieu de rêves affreux, avec sécheresse dans la bouche et lèvres gercées (le quatrième jour) (*id.*).

La nuit, somnolence excessive (Walther) (Chez un homme).

La nuit, l'enfant s'éveille en criant, les yeux hagards, et tremblant ; mouvement dans les bras et les jambes (S. H.).

Pendant le sommeil, l'expiration est soufflante, l'inspiration se fait en deux temps, elle est saccadée et interrompue.

La respiration est souvent inégale et intermittente (*id.*).

415. Pendant le sommeil, il est couché sur le dos, la main gauche posée sur la tête (après neuf heures) (*id.*).

A peine endormi, coups et secousses électriques, qui tous émanent du bas-ventre; tantôt il jette l'un ou l'autre bras, l'un ou l'autre pied, quelquefois tout le corps est agité (*id.*).

Dès qu'il s'échauffait la nuit dans le lit, tout le corps était soulevé avec force (*id.*).

Vers minuit, il se réveillait avec forte soif et envie d'uriner (le deuxième jour) (Rck).

Il se frotte les yeux avec les mains, comme quelqu'un qui a sommeil, et s'éveille avec très-mauvaise humeur, par exemple quand on le regardait, il commençait à hurler (St.).

420. Il parlait beaucoup pendant son sommeil; ses discours sont sains et se tiennent (S. H.).

La première nuit, il rêve sans discontinuer d'incendies, auxquels il veut à chaque instant se soustraire; le feu éclate partout où il se dirige, et cependant la maison ne brûle pas; la deuxième nuit, il prêche, sa mémoire lui fait défaut et il s'arrête; cette circonstance l'occupe et l'inquiète une grande partie de la nuit (Gss.).

Il parlait seul (Récamier).

Délire furieux (*id.*).

Pouls plein, accéléré (B. Hutchinson).

425. Pouls accéléré, faible, tremblant (W. Blackburne).

Le pouls est rapide et se fait presque entendre, pulsation universelle, au point qu'il s'imagine que les assistans doivent s'en apercevoir (le quatrième jour) (Rck.).

Le pouls est ralenti de dix pulsations dans une minute (Walther) (chez un homme).

Pouls petit, concentré (Barbier, Serres).

Le pouls est petit, serré, à peine sensible (Savary).

430. Ralentissement du pouls (Giac.).

Le pouls était imperceptible (Récamier).

Pouls déprimé, insensible (W. Blackburne).

Absence de pouls (Schæffer).

Augmente d'abord un peu la force de la circulation du sang, après

quoi diminution de la force et du nombre des pulsations artérielles , qui descendaient au-dessous de leur rythme normal jusqu'à trente-huit par minute (Trousseau).

435. Le soir, vers six heures, fort froid fébrile, puis, en sortant de table, forte chaleur, avec traction dans l'occiput (le premier jour) (Rck.).

Froid fébrile, alternant avec la chaleur jusqu'à huit heures du soir ; la nuit, il s'éveille avec soif et moins d'urine (le deuxième jour) (*id.*).

La fièvre vient d'abord vers huit heures, froid avec chaleur passagère (le troisième jour) (*id.*).

Vers six heures du soir, fièvre, comme la veille, avec absence de l'appétit ; puis mal de ventre augmenté (le quatrième jour) (*id.*).

Les deux jours suivans, fièvre vers la même époque (*id.*).

440. Agitation, violent mouvement fébrile, grande chaleur, soif et céphalalgie, et la nuit suivante très-forte sueur (Horst).

Froid pendant le mouvement, alternant avec la chaleur (S. H.).

Frisson (Rck.).

Frisson comme si on l'arrosait avec de l'eau froide, avec peau anserine sur les bras, et bâillemens répétés (de suite après la prise) (Gss.).

Il a froid et est tout froid (S. H.).

445. Il est frileux (Dm.).

Froid léger, envie de dormir et abattement (*id.*).

Frisson (Giac.).

Sensation de froid général (*id.*).

Frisson la nuit et le matin au lever (S. H.).

450. L'après-dînée à trois heures, froid à tout le corps avec tres-saïllement et tremblement (pendant plusieurs heures) (*id.*).

Fort froid plusieurs matinées de suite (Rck.).

Froid des membres (Schœnfelder).

Visage pâle et misérable, et froid tel qu'il tremble dès qu'il va au grand air (Gss.).

Grande pâleur du visage et de tout le corps (après douze heures) (W. Blackburn).

455. Chaleur (B. Hutchinson).

Forte chaleur (Horst.).

Chaleur excessive du corps (B. Hutchinson).

Le matin, chaleur autour du front sans sueur (S. H.).

L'après-dinée, chaleur continuelle, augmentée au moindre mouvement, elle affecte surtout la tête (tous les jours). (Rck.).

460. Forte chaleur générale le soir, surtout au visage, sans grande soif (S. H.).

Chaleur et soif (pendant plusieurs jours) (*id.*).

Sueur (B. Hutchinson).

Sueur universelle (*id.*).

Sueur abondante (S. H.).

465. Violente sueur la nuit (*id.*).

Sueur abondante, surtout à la partie souffrante (Horst.).

Sueur froide (Schoenfelder).

Tout le corps est couvert d'une sueur froide (J. génér. d. med.).

Sueur froide (Fr. Hn.).

470. De suite, sueur froide (W. Blackburne).

Irruption d'une sueur froide, visqueuse à tout le corps (*id.*).

Un jour beaucoup de soif, l'autre presque pas (S. H.).

Toute la journée adipsie (*id.*).

Adipsie (*id.*).

475. Grand malaise universel, qui remonte du bas-ventre; il gémit et se lamente involontairement, et l'agitation le pousse à se lever et à marcher (Gss.).

Angoisse et agitation (*id.*).

Ni agitation générale, ni nausées (B. Hutchinson).

Pendant la purgation, violent battement de cœur (S. H.).

(Tournoiement continu dans le creux de l'estomac, le soir en allant se coucher, avec battemens de cœur très-violens, rapides, qui menacent de faire rompre ses parois) (*id.*).

480. Ce tournoiement et secousses vers le cœur reviennent régulièrement toutes les nuits, et persistent jusqu'à ce qu'il commence à transpirer (*id.*).

Angoisse et chaleur au cœur, avec forts battemens, de telle sorte qu'ils lui retentissent fortement dans la tête (Gss.).

Tremblement (W. Blackburne).

Long tressaillement de la tête , et dans les mains comme un tremblement paralytique à chaque mouvement (W. Blackburne).

Un tremblement intérieur tout particulier (le troisième jour) (Rck.).

485. Elle s'effrayait de toute bagatelle (S. H.).

Vers le soir, désespoir, abandon, avec frisson, douleur de poitrine et grande envie de dormir (Rck.).

(Penchant au suicide ; il délirait et ne savait ce qu'il faisait) (S. H.).

Pendant toute la durée, une *gaieté sauvage*, extraordinaire, dont il s'aperçoit moins que les autres ; elle se dissipait *vers le soir*, et était remplacée par de la mauvaise humeur, de l'irracibilité et par des idées tristes sur l'avenir ; elle s'imaginait que l'état actuel resterait toujours le même.

Observations d'hallucinations,

Par le docteur PETROZ (1).

(Continuation, voyez vol. IV, page 30.)

Nous avons rapporté textuellement le mémoire de M. Moreau, pour faire connaître à nos lecteurs l'opinion de ce médecin sur les rapports intimes qui existent entre les phénomènes intellectuels et les dispositions organiques du système nerveux. M. Moreau attribue au système nerveux, instrument des manifestations intellectuelles et affectives ; tous les phénomènes que l'on remarque chez les hallucinés et les maniaques ; par conséquent, il croit que c'est sur le système nerveux qu'il faut agir pour détruire ces phénomènes, qui n'existent jamais indépendamment des dispositions pathologiques de cet appareil. Aux observations qu'il donne sur les effets immédiats de certaines substances, nous pouvons ajouter nos observations particulières sur l'homme sain et sur les malades que nous avons rencontrés dans notre pratique.

(1) Le retard apporté à la publication de ce dernier article a été causé par les expérimentations qu'on voulait faire pour constater les effets de quelques substances sur le système nerveux ; le résultat de ces recherches sera publié plus tard.

M. Moreau raconte les effets surprenans d'une préparation fort en usage chez les Égyptiens ; cette préparation connue sous le nom de *haschich* doit toute sa propriété au suc *du chanvre*. Les Germains employaient les feuilles de cette plante pour préparer une bière très-enivrante ; dans l'Himalaya , on en fait une boisson nommée *bany* ; elle est la même que celle qu'emploient les Musulmans de l'Europe orientale , qui lui donnent , ainsi que les Égyptiens , le nom de *haschich*.

Une des propriétés du *cannabis* est de produire des hallucinations , dont le caractère varie selon les dispositions où se trouve le moral dans le moment de son emploi.

Une jeune personne , très-impressionnable à l'action des substances médicamenteuses , et chez laquelle se développent très-facilement les symptômes qui leur sont propres , prit , en deux fois et à deux heures d'intervalles , dix gouttes de *cannabis*.

Peu de temps après l'ingestion de la seconde dose , j'observai les symptômes suivans :

Besoin de dormir , sommeil rendu pénible par une sensation de gêne à l'épigastre , agitation des bras. Après être resté une demi-heure dans cet état , elle se réveilla en sursaut , ayant des secousses dans les bras , accompagnées de chaleur à la tête et de douleurs pressives aux tempes. Ces symptômes disparaissent et sont remplacés par les suivans.

Sentiment de frayeur , elle dit voir un squelette d'une extrême blancheur et d'une taille plus élevée que celle des hommes , elle lui tend la main en riant et lui dit bonjour ; elle éprouve à son approche un serrement à l'épigastre et dit : Je suis sûre que cela n'est pas vrai , je ferais mieux de dormir. Elle voit le fantôme tourner autour d'elle , elle s'effraie et lui défend d'approcher ; il lui dit bonjour une seconde fois , et l'engage à le suivre. Non , je ne te suivrai pas ; qu'ai-je donc ? je ne sais ce que je dis. Puis , continuant son dialogue , elle ajoute : Vous voulez ma main ? non , je n'ose pas ; je n'oserai pas aller dans cette chambre sans lumière ; quand je serai morte , je ne reviendrai pas en squelette , c'est trop laid , je reviendrai comme je suis , ou bien pas du tout. Après cette scène , elle s'endort , et éprouve au réveil , comme la première fois , une sensation de gêne à l'épigastre ,

de la chaleur à la tête , de la pression aux tempes. Une faible dose de camphre dissipe facilement tous ces symptômes. Elle conserve le souvenir d'une partie des choses qu'elle a vues ou dites ; mais surtout elle se souvient qu'elle n'avait ni douleur de tête , ni douleur d'estomac quand elle voyait le spectre , et que ses souffrances se renouelaient quand elle cessait de le voir.

Huit jours après cette expérience , la même personne prit une dose de *cannabis* égale à la première , les symptômes précurseurs de l'hallucination furent les mêmes , bientôt elle dit : J'ai sommeil , si je pouvais dormir. Presque aussitôt elle perd la connaissance de ce qui se passe autour d'elle. Un quart d'heure était à peine écoulé , elle dit : Je vois quelque chose d'agréable , une femme vêtue de blanc , parée d'une aigrette en pierres bleues. Puis tout à coup elle passe du contentement à l'effroi causé par une araignée , qu'elle décrit avec soin ; elle secoue ses vêtemens avec des éclats de rire mêlés de crainte. Passant immédiatement à une autre idée , elle dit : Vous avez vu Rachel , on dit que c'est une grande actrice ; c'est moi qui jouais bien les rôles de reine , de soubrette ; hélas ! j'ai tout oublié ; mais si je travaillais de nouveau , Rachel ne serait rien auprès de moi , ils ne veulent pas me laisser jouer , parce qu'ils sont jaloux de mon mérite ; je joue encore quelquefois pour moi , mais quand je joue devant du monde , on ne me comprend pas , on bâille. Alors elle se met à déclamer une tirade d'Andromaque , au grand étonnement des personnes présentes qui ne l'ont jamais vue s'occuper de théâtre ni de déclamation. Elle éprouve de nouveau une envie de dormir qu'elle ne peut satisfaire ; elle pousse de grands éclats de rire à la vue d'un arlequin qui danse , puis elle dit : Il me vient une foule d'idées qui se heurtent dans mon esprit , il y en a de singulières ; ah ! voici un ours , comme il me regarde , vous ne savez donc pas que j'ai été étranglée par un ours , que depuis ce temps ils me causent une grande terreur ; il s'approche , ajoute-t-elle avec un mouvement d'effroi et en portant la main à la gorge par souvenir de la strangulation dont elle parle ; oh ! il y a des hommes qui se changent en ours ; si l'on vous tirait un coup de fusil , cela vous changerait en ours ; savez-vous que je ne sais ce que je dis , je m'aperçois que je dis des bêtises. Cet état devenant fatigant , on le fit cesser en lui donnant à respirer l'esprit de *camphre*.

Désirant savoir si les propriétés tant vantées de l'*eupatarima aya-pona* existaient réellement, je l'essayai sur moi, et je lui trouvai des effets assez remarquables dont il est inutile de parler ici. Son action sur le système nerveux me parut assez puissante pour faire naître quelques symptômes d'hallucination ; j'en donnai donc à la même personne le quart de la quantité que j'en avais prise, et je rendis son action plus puissante par l'olfaction de la même teinture alcoolique.

Dans une première expérimentation, j'observai les symptômes suivants : Gêne dans le cou, qui lui fait venir la pensée de s'étrangler ; elle se serre violemment le cou avec un cordon qu'elle a détaché de son vêtement. Frayeur, elle craint d'être seule.

Mal indéfinissable dans les jambes ; elle est étonnée de ne pas succomber à l'envie qu'elle a de donner des coups de pied.

Tristesse profonde, désespoir, elle croit qu'elle a tué quelqu'un, elle reste immobile, le regard fixé sur la victime qu'elle dit voir.

Dans une seconde expérimentation, elle se croyait le remords, poursuivant un assassin, elle avait une expression remarquable de colère et de dignité, et disait qu'elle prenait des formes différentes pour mieux poursuivre le coupable ; cette pensée a été difficile à faire cesser, tant elle était entrée profondément dans son esprit.

Ces aberrations de l'imagination, ces troubles dans les perceptions sont variés à l'infini ; mais les modifications du système nerveux qui peuvent les reproduire ne sont pas moins nombreuses ; on peut donc espérer qu'un jour on les connaîtra assez pour assurer la guérison facile et prompte de ces affections morales. Une personne d'une bonne santé, d'un caractère doux, occupée d'un travail sédentaire, voulut bien se prêter à un essai que nous fîmes ensemble. Voici l'énumération des symptômes tels qu'elle les a décrits elle-même : Trouble incompréhensible dans la tête, il me semble que mes idées vont très-loin. — Par moment ; je perds le souvenir des choses et la connaissance des lieux, j'ai même cherché mon nom, j'ai éprouvé une grande fatigue pour penser. Ensuite, ce qui m'a le plus étonnée, c'était le besoin de m'occuper de certaines idées, du monde, de la création, etc. ; je me demandais pourquoi poussent les fleurs, les arbres ; j'avais de l'éloignement pour la société, je voulais être seule

Ces symptômes furent produits par *sabadilla*.

L'hallucination se montre souvent indépendante de toute affection aiguë, et continue à se reproduire le plus souvent avec la forme intermittente plus ou moins régulière, sous la dépendance probable d'un trouble de fonctions dans le système nerveux; le plus souvent, elle paraît à la suite d'un état de souffrance ou pendant sa durée.

Madame S..., demeurant rue de Grammont, n° 11, mère de famille, d'une forte constitution, d'un jugement droit, plein d'énergie, continuellement occupée de son intérieur, voyait le soir en se couchant, aussitôt qu'elle était dans l'obscurité, une figure qui lui faisait d'horribles grimaces. Lorsqu'elle changeait de position pour porter ses regards d'un autre côté, elle voyait, au lieu de cette figure, plusieurs fantômes suspendus qui gesticulaient devant elle. Fatiguée de cette scène burlesque, qui pouvait long-temps la priver de sommeil, elle quittait son lit, mais les spectres ne disparaissaient pas, elle continuait à les voir marcher devant elle. Un jour, elle s'arma d'un bâton, et parcourut l'appartement en frappant dans les endroits où lui apparaissaient ces fantômes; le mouvement, la fatigue firent en effet cesser cette hallucination; mais elle se reproduisit le lendemain, et fut combattue de la même manière.

Madame S... me demanda conseil pour des douleurs de tête qu'elle éprouvait le matin au réveil. Ces douleurs étaient caractérisées par une sorte d'engourdissement, de pulsation dans le cerveau, qui se changeaient en élancement au plus léger mouvement; pendant près d'une heure, les paupières étaient si pesantes, qu'elle avait de la peine à les ouvrir; ces souffrances diminuaient après le premier repas qu'elle prenait d'ailleurs sans appétit; le reste de la journée elle avait la tête lourde. Presque immédiatement après son dîner, madame S... était prise d'une espèce d'engourdissement général, ressemblant au sommeil: cet engourdissement lui laissait la faculté d'entendre tout ce qui se passait autour d'elle, mais pourtant il lui était impossible de le manifester par aucune marque de sa volonté; cette impuissance absolue a été long-temps pour elle un véritable supplice. *Sepia* guérit les douleurs de tête dont je viens de parler, et avec elles disparurent pour toujours les hallucinations nocturnes. L'engourdissement après le repas était indépendant de ces symptômes, puisqu'il continua à se manifester; il ne céda qu'à l'*ipécacuanha* à très-faible dose (3) donné

immédiatement après le repas. Depuis sept ans, aucune de ces affections singulières n'a reparu.

Les propriétés des médicamens tirés du règne animal sont en général aussi remarquables que peu connues ; j'ai obtenu de la liqueur noire de la sèche des effets très-curieux sur les fonctions du cerveau considéré comme organe de la pensée ; j'aurai occasion d'y revenir.

Une jeune personne de onze ans, élevée auprès de sa mère avec les plus grands soins, était souvent fatiguée par une hallucination singulière. Elle voyait auprès d'elle, ou dans un coin de l'appartement où elle se trouvait, un chien enragé ; aussitôt elle était effrayée, sa figure devenait pâle, ses membres tremblaient ; un instant après elle riait de sa terreur qui ne tardait pas à se renouveler. Cette enfant n'a jamais été effrayée par la vue d'un chien hydrophobe, ou par le récit d'accidens occasionés par ces animaux ; elle était sujette à des douleurs de tête, de la pesanteur, de la chaleur ; elle avait eu plusieurs angines tonsillaires.

La belladone a fait cesser cette hallucination qui n'a pas reparu depuis deux ans.

On me parla, il y a quelques jours, d'une jeune personne tourmentée par le besoin de tourner sur elle-même ou de danser sans cesse ; ces symptômes ont rappelé à mon souvenir une observation singulière qui me fut communiquée par mon ami, le docteur Sainte-Marie ; elle était consignée dans un manuscrit de Morand, qui avait pour titre : *Collectanea de morbis veneriis et variis antisymphiliticis, et aliis plurimis*. La voici telle qu'il la rapporte.

« Dans le mois de mai 1741, je m'aperçus que dans la chambre des » chirurgiens internes de l'h... qui donne dans ma cour on faisait » grand bruit. Je me plaçai à une de mes fenêtres donnant sur une » des leurs, qui était ouverte, et je vis dans leur chambre un des » chirurgiens externes qui dansait à outrance, tenant des deux mains » une chaise en l'air, à laquelle il adressait de temps en temps la » parole, comme il l'aurait fait à une femme avec laquelle il aurait » dansé. Il paraissait qu'il y avait long-temps que ce jeune homme » faisait cet exercice, il avait les yeux égarés, le visage rouge, écu- » mant de sueur, et il était si essoufflé qu'il ne pouvait plus parler. » Une douzaine de ses camarades étaient autour de lui à éclater de

» rire. Scandalisé de cette scène, je voulus mander les chirurgiens
 » pour les réprimander; on me dit chez moi que c'était un tour que
 » quelques-uns des chirurgiens jouaient aux autres, avec une poudre
 » que leur avait donné un aventurier; que l'effet de cette poudre était
 » de faire danser, comme je l'avais vu, et qu'il y avait huit jours que
 » le bachanal dont je venais d'être témoin était presque continuel, les
 » possesseurs du secret se faisant un plaisir d'attraper successivement
 » leurs camarades. Ma sœur ajouta qu'il y avait deux jours qu'elle
 » avait été témoin que le sieur Carbonnier, mon parent, et premier
 » chirurgien interne, étant entré chez moi, et ayant trouvé dans la
 » cuisine le nommé Chaussard, autre chirurgien interne, très-paisible
 » et très-sage, elle avait été surprise de voir tout à coup ce dernier
 » chirurgien sauter, danser, crier comme un extravagant, monter et
 » descendre les trois étages de la maison dans cet état, qu'enfin cette
 » folie n'avait cessé que lorsque le même Carbonnier l'eut sifflé d'un
 » ton aigü, comme quand on rappelle un chien égaré; que le sieur
 » Chaussard, revenu de ses accès, n'avait nul souvenir de tout ce
 » qu'il venait de faire, qu'il lui restait seulement une sorte d'éton-
 » nement et une grande lassitude; qu'ayant demandé à Carbonnier
 » comment cet état d'extravagance avait pris à Chaussard, lorsque
 » lui Carbonnier l'avait approché, il répondit que c'était l'effet d'une
 » légère pincée de poudre qu'il lui avait soufflé dans le visage, et
 » qu'elle aurait bien vu autre chose s'il lui en eut donné une plus
 » forte dose.

« J'écoutai d'abord ce récit en incrédule, et regardai en pitié ceux
 » qui me donnaient ces prétendus délires comme des accès réels
 » causés par une poudre. Je soutins que tout ceci n'était qu'un jeu.
 » Je fis venir les auteurs; je leur fis des réprimandes, et leur de-
 » mandai compte de leur conduite à ce sujet. Ils m'assurèrent qu'il
 » n'y avait rien que de très réel dans ce que j'avais vu et ce qu'on
 » m'avait dit de la poudre qu'ils possédaient, et qu'ils en avaient
 » fait un très grand nombre d'expériences depuis dix à douze jours;
 » qu'ils n'auraient garde de m'en imposer, et qu'ils étaient tout prêts
 » d'en faire l'expérience devant moi, si quelqu'un voulait s'y sou-
 » mettre.

» La chose commença alors à me paraître un peu plus sérieuse

» que je n'avais cru d'abord. De l'incrédulité je passai au doute; je
» feignis néanmoins d'être encore incrédule, et je remis à un autre
» jour à voir faire l'expérience. Il fut d'autant plus nécessaire de
» remettre la partie, que tous les chirurgiens présens à la proposi-
» tion que m'avaient faite ceux qui avaient la poudre s'étaient évadés,
» dans la crainte d'être choisis pour servir à cette expérience.

» Le lendemain, il se trouvèrent chez moi au nombre de cinq,
» parmi lesquels était le sieur Carbonnier possesseur de la poudre,
» et trois autres qui n'en avaient point encore éprouvé les effets. Je
» fis signe à Carbonnier de faire usage de la poudre sur l'un d'eux ,
» le nommé Voyer, que je lui indiquai. Celui-ci aperçut le signal ,
» et se sauva. On le rattrapa dans un vestibule qui donne sur la rue.
» Je le tenais par la main , et nous étions tous deux contre la porte ,
» que j'avais fait fermer lorsque Carbonnier nous joignit. Celui-ci
» s'approcha entre nous deux, et tournant la tête du côté du chirur-
» gien que je tenais , et qui tâchait de s'éloigner, Carbonnier souffla
» brusquement entre ses doigts vers les cheveux du jeune homme
» pour y lancer la poudre magique. Dans le même instant , Voyer,
» que je tenais par la main , m'échappa , et tomba à terre comme s'il
» eut été frappé de la foudre. Tout son corps s'allongea et se roidit
» avec des tremblemens convulsifs semblables à ceux d'un animal
» assommé et mourant. Son visage , dans une semblable contrainte
» que le reste du corps était violet; il avait les dents et les lèvres
» serrées, les yeux fermés avec force et comme bouffis; en un mot,
» Voyer était comme dans un accès d'épilepsie, tel qu'il n'y a point
» d'artifice qui puisse imiter le concours de tous les symptômes que
» cette chute exposa à mes yeux. J'en demeurai frappé, et j'avoue
» que dans l'état affreux où je le vis, j'avais regret de l'avoir forcé à
» cette épreuve, et que je fus fâché que le sieur Carbonnier lui eût
» donné une si forte dose de la poudre. Cependant , au bout d'envi-
» ron deux minutes, ces symptômes effrayans se calmèrent; Voyer
» ouvrit les yeux, et fit quelques efforts pour se lever. Je lui donnai
» la main pour lui aider; il fut quelques minutes à chanceler comme
» un homme ivre, et ses forces revenant de plus en plus, il com-
» mença à sauter en s'écriant : où est-ce qu'elle est? où est-ce qu'elle
» est? Je le laissai aller; quelqu'un le prit par la main, et fit avec lui

» quelques tours dans le vestibule en sautant. Je l'examinai avec la
» plus avide curiosité et la plus scrupuleuse exactitude. Je remar-
» quai toujours dans son visage et dans ses paupières une sorte de
» bouffissure avec rougeur, à peu près comme se trouve le visage
» dans l'ardeur de la fièvre. Quoiqu'il vit fort bien tous les objets qui
» l'environnaient, il paraissait cependant ne pas les regarder. Ses
« paroles étaient moitié dites à propos, moitié jetées au hasard.
« En un mot, il me paraissait dans toutes ses actions dans l'état d'un
» somnambule.

» Après avoir fait plusieurs extravagances dans l'appartement où il
» était tombé, il se saisit d'une porte battante garnie d'étoffe, et se
» mit à la tirer de toutes ses forces, en criant : Je la tiens, je la tiens !
» je ne la lâcherai pas. Cette porte conduisait à la chambre d'un de
» mes élèves, qui appréhendant que Voyer ne l'arrachât, se mit en
» devoir de l'en empêcher : toute la fougue de Voyer se tourna en
» fureur ; il se battit avec l'autre avec une force qui paraissait au-
» dessus de sa corpulence ; et, comme je vis que l'action devenait
» grave, je contins celui qui jouissait de sa raison et qui se fâchait.
» En même temps, j'ordonnai à Carbonnier de faire cesser la manie
» de Voyer : il faut noter qu'elle était alors dans son plus grand ex-
» cès. Cependant, l'enchanteur ne donna que deux grands coups de
» sifflet, et notre maniaque, qui était par terre, passa en une mi-
» nute de l'état le plus violent à la situation la plus tranquille. Il ou-
» vrit de grands yeux étonnés, comme un homme qui s'éveille ; et,
» se voyant par terre, entourré de dix personnes qui étaient accourues
» à ce spectacle, il était si interdit et si confus, qu'il ne disait pas un
» mot. Je me hâtai de lui demander d'où il venait et pourquoi il avait
» fait tant de folies. Il ne savait ce que je voulais lui dire, et restait
» comme un hébété. Enfin, un peu revenu à lui, il m'assura comme
» les autres, qu'il n'avait pas la moindre idée de tout ce qui s'était
» passé depuis le moment que je l'avais arrêté derrière la porte.

» Convaincu par moi-même des faits qu'on m'avait rapportés sur
» l'effet extraordinaire de la poudre, et ne pouvant en nier la réa-
» lité, je cherchai à en concevoir la possibilité, et me rappelai plu-
» sieurs faits qui ont rapport à celui-ci ; mais comment est-il possible
» que l'effet d'une vapeur vénéneuse comme celle-ci puisse cesser à

» commandement à un simple coup de sifflet? Le coup de sifflet m'a
 » toujours révolté ; et les chirurgiens possesseurs de la poudre ne
 » pouvaient pas plus que moi se persuader que le sifflet eût quelque
 » efficacité. Ils croyaient d'abord que tout le mystère consistait à don-
 » ner le coup de sifflet à la fin de l'accès, pour faire croire que la
 » guérison en dépendait, et par ce moyen opérer plus de merveil-
 » leux. Mais ils se sont bien convaincus, ainsi que moi, que la plus
 » petite dose produisait un accès qui ne finissait point, et qui avait
 » tout l'air de faire périr le patient de fatigue, si l'on n'eût pas sif-
 » flé, au lieu que l'accès le plus violent, produit par une forte dose,
 » s'arrêtait par le coup de sifflet, dans le temps même qu'il commen-
 » çait à être dans sa plus grande ardeur, comme je l'ai vu sur le sieur
 » Voyer. L'effet du coup de sifflet étant bien constant, on ne peut,
 » ce me semble, l'expliquer qu'en disant que, comme la maladie
 » produite par la piquûre de la tarentule se guérit par des airs de
 » violon de même il peut se faire que la manie occasionée par la
 » poudre, se dissipe par le son aigu du sifflet. En effet, en supposant
 » que les accidens qu'elle produit ne soient qu'une espèce de délire
 » soporeux, causé par une impression passagère des esprits véné-
 » neux éteints dans le moment, on pourrait croire que le son aigu du
 » sifflet, en faisant une vive impression sur l'ouïe, reveillerait ces
 » espèces de somnambules, et rappellerait dans leur âme l'empire
 » qu'elle a naturellement sur les esprits. »

Morand pensait que cette poudre devait être une préparation parti-
 culière de jusquiame ou de quelques solanées. Il est probable qu'elle
 était préparée avec la graine ou le pollen de la jusquiame, parties
 de la plante qui, je crois, n'ont point été expérimentées, et qui ce-
 pendant jouissent de propriétés actives ; Boerrhave cite l'exemple
 d'un jeune homme qui s'était habitué à manger impunément de l'aco-
 nit, des baies de belladone, et qui ne put supporter une très-petite
 quantité de semences de jusquiame. C'est donc à tort qu'on compare
 l'action de cette plante à celle de l'opium, de la belladone, de l'aco-
 nit. — Un médecin italien rapporte que, chez un malade qui avait
 subi une opération chirurgicale, il prescrivit trois grains d'extrait de
 jusquiame pour faire cesser l'agitation qu'il éprouvait ; la face s'in-
 jecta, les yeux devinrent fixes, brillans, les muscles de la face, de

la mâchoire inférieure furent agités de mouvemens spasmodiques, le malade ne reconnaissait personne; on fut obligé d'employer la force pour le retenir dans son lit, il crachait à la figure de ceux qui étaient auprès de lui et cherchait à les frapper de ses pieds. Un autre malade, chez lequel on voulut calmer les souffrances d'une névralgie sciatique, prit 868 milligrammes d'extrait de jusquiame en pilules; elles furent continuées pendant trois jours sans accident, mais, au quatrième, il y eut une espèce d'aliénation mentale, des contractions musculaires de la face, de la mâchoire inférieure, des soubresauts dans les tendons; le pouls était très-fréquent, etc.

On assure que le haschich est bien plus actif, lorsqu'il est préparé avec le pistil du chanvre.

En faisant connaître le travail de M. Moreau, nous avons dit de quelle utilité il était pour la science, et combien il importe de considérer les hallucinations comme symptômes essentiels dans l'aliénation mentale, constituent souvent à lui seul tout le caractère de la maladie, par sa force, sa continuité.

Les observations recueillies par M. Moreau offrent un enseignement du plus grand intérêt; dans la première, on reconnaît l'action du datura, dominant les symptômes qu'il doit combattre, au point de laisser des traces de sa durée d'action pendant trois mois, caractérisée par une sorte de torpeur; dans la deuxième et troisième observation, quoique la dose du médicament ait été dans l'une du vingtième de celle qui avait été donnée au premier malade, et du dixième à l'autre, on en retrouve encore les symptômes: la guérison a été chez l'un et l'autre plus prompte et plus complète. Dans les deux observations qui composent la deuxième série, la guérison est obtenue avec la même facilité, quoique les hallucinations se fussent déjà manifestées à différentes époques et que les accès eussent été prolongés.

Dans la troisième série, M. Moreau a employé le stramonium à dose élevée, et, comme il le dit, à dose perturbatrice; le succès a été complet.

M. Moreau ne dit pas de quelle manière avait été préparé l'extrait de datura dont il s'est servi. Dix décigrammes ont produit des symptômes toxiques qu'on aurait évités en donnant une dose moins forte.

et cependant suffisante pour obtenir une guérison franche, non suivie de cet état de torpeur, d'apathie, qui a fait craindre la transformation d'une simple hallucination en une maladie plus grave. L'expérience ne tarde pas à faire connaître que l'appropriation du modificateur est la chose principale; la dose n'est pas celle qui importe le plus, il suffit d'être entré dans la voie.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

| | |
|--|---------------|
| Sur l'action du lycopode, par le docteur Arnold. | Pag. 1 |
| Pathogénésie de l'iode, par le docteur de Moor. | 7. 100 |
| Observations pratiques, par le docteur Frank. | 30 |
| Observations, par M. Fietz. | 34 |
| Rapsodies, par le docteur Gross. | 43. 411 |
| Observations, par le docteur Gross. | 48. 184 |
| Sur la suffisance de l'homœopathie et l'insuffisance des homœopathes, par le docteur Wiedmann. | 55. 81 |
| Matériaux pour une pharmacodynamique de la noix muscade, par le docteur Roth. | 63 |
| Miscellanées. | 77. 143. 235 |
| Sur les effets curatifs de l'arsenic, par le docteur Séguin. | 85 |
| Pathogénésie du juncus effusus, par le docteur Wahle. | 93 |
| Sympathie entre l'oreille et les poumons, par le docteur Arnold. | 124 |
| Observations pratiques, par le docteur Genzke. | 128. 161. 408 |
| Chronique. | 160 |
| Observations, par le docteur Goullon. | 180 |
| Communications pratiques, par le docteur Portalius. | 195. 350 |
| Recherches sur l'histoire de la douce-amère. | 203. 338 |
| Observations, par le docteur Grenier. | 241 |
| Pathogénésie des cantharides, par le docteur de Moor. | 245 |
| Euphorbium, par le docteur de Moor. | 370 |
| Vinca minor. | 390 |
| Congrès homœopathique de Leipzig. | 391 |
| Rapport sur l'hôpital homœopathique de Leipzig. | 391 |
| L'homœopathie à Rome, à Naples et à Palerme. | 402 |
| Pathogénésie du tartre émétique. | 422 |
| Observation d'hallucinations, par le docteur Petroz. | 466 |

